AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

UFR Lettres et Langues
Ecole Doctorale : Perspectives Interculturelles : Ecrits, Médias, Espaces, Sociétés

Sémantique des sentiments « quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais » en français et en polonais

THESE

présentée et soutenue publiquement le 28 juin 2007

pour l'obtention du

DOCTORAT en SCIENCES DU LANGAGE
de l'Université Paul Verlaine de Metz

par

Arkadiusz KOSELAK

sous la direction de

Caroline MASSERON et André PETITJEAN

JURY

Guy ACHARD-BAYLE, Professeur, Université Paul Verlaine de Metz
Jacques FRANÇOIS, Professeur, Université de Caen
Catherine FUCHS, Professeur, CNRS
Caroline MASSERON, Professeur, Université Paul Verlaine de Metz
André PETITJEAN, Professeur, Université Paul Verlaine de Metz
Anna ZALIZNIAK, Professeur, Académie des Sciences de Russie

Qu'une langue soit simplement un ensemble de signes conceptuels arbitraires ou passés dans l'usage au gré du hasard, qu'un mot n'ait d'autre destination et force que de rappeler quelque objet existant hors de lui dans la réalité ou pensé dans l'esprit et que, pour cette raison, on puisse considérer la langue dont se sert une nation comme relativement indifférente, voilà les opinion qu'on ne devrait plus s'attendre à rencontrer chez quiconque a un peu réfléchi à la nature des langues.

W. von Humboldt

Car que la langue permette de parler du monde réel, i.e. d'y référer au travers du signifié du signe ne nous renseigne pas sur le lien entre signifié et référent, et n'implique même pas que ce lien soit de nature linguistique.

J.C. Anscombre

Souhaiter une linguistique qui réussisse à traiter du langage abstraction faite de son sens, c'est demander une science fondée sur la suppression préalable de son objet.

E. Gilson

Linguistic representation of human emotional life is one of the most important pieces of the linguistic picture of the world.

I.B. Levontina, A.Z. Zalizniak

Research into lexical universals is the most urgent task of modern semantics. It is time to stop playing with arbitrary features, markers or logical symbols, derived from English, from the researcher fantasies, or from this or that logical system; and to embark instead on laborious empirical search – a search for concepts which have been lexically encoded in all or nearly all human languages.

A. Wierzbicka, 1989

La pensée conceptuelle et la parole ont changé toute l'évolution de l'homme, car elles ont produit quelque chose d'équivalent à l'hérédité des caractères acquis.

K. Lorenz, 1969

C'est par l'intermédiaire du langage que le milieu social où l'homme naît, grandit et vit, lui fait acquérir une connaissance, trompeuse parce qu'il a tendance à la prendre pour la réalité, du monde qui l'entoure.

H. Laborit, 1968

In any case, it is only by studying words that we can go beyond words.

A. Panayiotou, 2006

Expliquer *et pas seulement décrire. La description des langues et des situations linguistiques est en effet une chose relativement simple […], mais qui reste à la surface de faits, qui est scientifiquement* faible.

J.-L. Calvet, 1998

REMERCIEMENTS

Tout au long des quatre années d'écriture de cette thèse, j'ai été frustré par la convention académique française qui veut qu'on n'emploie pas le pronom personnel *je*. C'est la seule page où très exceptionnellement je peux l'utiliser. Utiliser *je* signifie pour moi assurer l'entière responsabilité de mon travail, de ses imperfections, ses erreurs et de ses manquements. Rien d'autre parce que bien évidemment cette thèse ne surgit pas du néant et je ne l'ai pas écrite tout seul, plusieurs personnes y ont contribué d'une façon ou d'une autre et j'aimerais maintenant les remercier.

Je remercie Caroline Masseron qui m'accompagne dans tous mes travaux linguistiques depuis longtemps. Sans elle mon aventure linguistique n'aurait sans doute été pas possible. M'accompagner demande beaucoup d'énergie et de patience et elle a su les trouver malgré les différences d'approche et de résolution. J'espère qu'elle pourra et voudra en trouver encore car je n'aimerais pas que notre collaboration s'arrête avec cette thèse.

Je remercie monsieur André Petitjean d'avoir accepté la direction de cette thèse et d'avoir été disponible lorsque j'ai été complètement découragé.

Durant pratiquement toute la durée de ma thèse j'ai été chargé de cours à l'Université Paul Verlaine de Metz. Je remercie les enseignants qui m'ont aidé dans l'apprentissage de l'enseignement et dont les précieuses remarques m'ont permis de sortir de quelques impasses.

Cette thèse n'aurait certainement pas vu le jour s'il n'y avait pas eu les travaux d'Anna Wierzbicka. La linguistique qu'elle a élaborée, la linguistique que j'ai envie d'appeler profondément humaniste, la linguistique dont certains refusent encore la légitimité, m'a aidé de mûrir scientifiquement. Un grand regret persistera, son absence à la soutenance de ma thèse. Il en va de même pour Ewa Dąbrowska de l'Université de Sheffield qui a eu la gentillesse de répondre à mes mails et d'éclaircir des points de ses travaux qui m'étaient problématiques.

J'ai fait mes études de linguistique en travaillant. Ma curiosité linguistique s'est affinée parmi les infirmiers psychiatriques. Je tiens notamment à remercier mes anciens collègues du Centre de Post-Cure de Metz. Si je n'avais pas travaillé dans ce service durant huit années, je n'aurais jamais pu faire mes études. Pour des raisons de disponibilité mais également grâce à la compréhension des collègues.

En dehors de la linguistique, il y a la vie. Même si la mienne s'est trouvée bien réduite entre le travail et l'écriture de la thèse, il y a des personnes qui ont été toujours près de moi, supportant avec patience mon manque de disponibilité et mes états d'âme.

Je remercie Jacques pour avoir été là ces années. Il est pour beaucoup dans ce que je suis devenu. Aussi bien linguistiquement qu'en tant que personne.

Stéphane, qu'il soit remercié. Grâce à lui j'ai repris le courage de continuer.

Wioletta, amie indispensable depuis si longtemps. Merci d'être, de son travail bibliographique, de son soutien, de me tenir au courant de ce qui se passe en Pologne.

Dziekuję, dziekuję, za to i za całą resztę.

Elna, je la remercie pour m'avoir appris le suédois, pour sa passion de langues qui me réveille lorsque mon esprit s'endort. Pour ses compétences en anglais. Tack så mycket.

Dorota, je la remercie pour son œil critique polonais, pour les discussions que nous avons eues et qui ne portaient pas que sur la linguistique. Serdeczne dzięki.

Je remercie aussi toutes les autres personnes, amis et connaissances qui ont suivi, de près ou de loin, ma vie. Je ne les énumère pas car je crains trop d'oublier quelqu'un. Ils se reconnaîtront.

Enfin, je tiens à adresser mes remerciements à deux personnes qui ne me connaissent pas et qui ne les recevront certainement jamais. Ces deux personnes, par leur art m'ont accompagné constamment ces derniers mois. Il s'agit de la chanteuse Nina Stiller qui, par ses chansons, m'a donné une nouvelle passion linguistique : le yiddish que j'espère pouvoir apprendre un jour. *Kupitye, koyft zhe, koyft zhe papirosn, trukenen, fun regn nit fargosn* sonne dans mes oreilles tout le temps. Tomasz Różycki, je le remercie pour ses poèmes. *Quand j'ai commencé à écrire, je ne savais pas encore, que j'écris justement sur le fait que je me désagrège en mille petites lettres, en suie, en fumée toxique.* Justement.

TABLE DE MATIERES

Introduction 1

Première partie : Notions théoriques et classificatoires

Chapitre 1 : Cadre théorique et méthodologique 7

1.1. Approche culturelle et comparatiste :
de Humboldt à l'école éthnolinguistique de Lublin et Wierzbicka 12
1.1.1. La notion de relativisme linguistique :
les contributions allemandes et américaines 12
1.1.2. Le relativisme rencontre le cognitivisme :
l'école éthnolinguistique polonaise 18
1.1.3. Le paradoxe d'Anna Wierzbicka : entre le relatif et l'universel 23
1.2. Enjeux et obstacles d'une description sémantique 35
1.2.1. Décrire, expliquer, et définir le sens 35
1.2.2. Les outils sémantiques 45

Chapitre 2 : Les génériques et les classements du ressenti affectif 49

2.1. Les noms et les verbes génériques de sentiments 51
2.1.1. Le postulat de départ 52
2.1.2. Trois approches : trois problématisations différentes 53
2.1.3. Les noms génériques en français : *Emotion* ou *sentiment* ? 59
2.1.4. Les noms génériques en polonais 74
2.1.5. Les verbes génériques en français 82
2.1.6. Les verbes génériques en polonais 92
2.2. Vers un classement des affects 97
2.2.1. Perspectives philosophiques 97
2.2.2. Quelques données psychologiques 104
2.2.3. Classements linguistiques 112

2.2.4. A la recherché d'un classement 118

Chapitre 3 : La problématique de l'expérienceur ou de l'agentivité des affects 134

3.1. Cadre théorique : les rôles sémantiques et les difficultés qu'ils impliquent 139
3.1.1. Préambule 139
3.1.2. David Dowty 148
3.2. Analyse des expressions expérientielles des sentiments 155
3.2.1. Les expressions expérientielles des sentiments présentant l'expérienceur en position de sujet 156
3.2.2. Bilan : les expressions expérientielles avec l'expérienceur – sujet 180
3.2.3. Les expressions expérientielles des sentiments avec l'expérienceur en position d'objet 181
3.2.4. Les expressions des sentiments dans les structures passives 202
3.3. Conclusion 206

Deuxième partie : La description des sentiments

Chapitre 4 : Les sentiments « quand je pense à toi je ressens quelques chose de mauvais » en français 214

4.1. Le groupe HAINE 216
4.1.1. HAINE 216
4.1.2. *Détester* 252
4.1.3. Les différences entre *haïr* et *détester* 262
4.1.4. Bilan - explication verbale de HAINE 266
4.1.5. HAINE et *détester* dans le champ de sentiment « quand je pense à toi, je ressens quelque chose » 269
4.2. Le groupe MÉPRIS 276
4.2.1. MÉPRIS 277
4.2.2. ADMIRATION comme contraire de MÉPRIS ? 304
4.2.3. DÉDAIN 307
4.2.4. CONDESCENDANCE : bref aperçu 327
4.2.5. Bilan : les différences entre MÉPRIS et DÉDAIN 333

4.3. Conclusion – le champ des sentiments
« quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais» en français 335
4.3.1. Les schémas conceptuels des sentiments négatifs 335
4.3.2. Dérivations morphologiques – transformations sémantiques 337
4.3.3. Sentiment *versus* attitude 341
4.3.4. Organisation du domaine
« quand je pense à toi je ressens quelque chose de mauvais » 344

Chapitre 5 : Les sentiments « quand je pense à toi je ressens quelques chose de mauvais » en polonais 346

5.1. Le groupe NIENAWIŚĆ 348
5.1.1. NIENAWIŚĆ 348
5.1.2. NIECHĘĆ 394
5.1.3. NIENAWIŚĆ, NIECHĘĆ et leurs contraires 410
5.1.4. ZAWIŚĆ 414
5.1.5. ZAWIŚĆ vs ZAZDROŚĆ [jalousie] vs NIENAWIŚĆ [haine] 434
5.2. Le groupe POGARDA 438
5.2.1. POGARDA 438
5.2.2. LEKCEWAŻENIE 464
5.2.3. PODZIW [ADMIRATION] 471
5.3. Conclusion 473
5.3.1. Les schémas conceptuels des sentiments négatifs 473
5.3.2. Dérivations morphologiques – transformations sémantiques 475
5.3.3. Sentiment *versus* attitude 478
5.3.4. Organisation du domaine « quand je pense à toi
je ressens quelque chose de mauvais » en polonais 479

Chapitre 6 : Mise en contraste et prolongements 481

6.1. Niveau formel 483
6.1.1. Structure actancielle 483
6.1.2. Dérivations adjectivales et adverbiales 485
6.2. Niveau conceptuel – les invariants 488
6.2.1. Les noyaux conceptuels 488

6.2.2. Les saisies et les catégorisations 495
6.2.3. Les métaphores 496
6.2.4. L'axiologie 497
6.3. Propositions lexicographiques 498
6.4. Conclusion 510

Chapitre 7 : La nature des procès-sentiments 513

7.1. Classements généraux de procès 515
7.1.1. Différentes approches 515
7.2. Classements des procès mentaux 521
7.2.1. Le domaine mental selon Danielewiczowa (2000) 521
7.2.2. Pour un autre traitement des procès mentaux 524
7.3. Prédicats affectifs 530
7.4. Conclusion 539

Conclusion 540

Indication bibliographiques 548

Liste des schémas et des tableaux 567

Annexes 569

La vie affective est inhérente et indispensable au fonctionnement humain. Elle est omniprésente dans ce que nous faisons : la réponse affective est une des réponses possibles aux stimuli du monde environnant. Il n'en est pas moins difficile de trouver un consensus au sujet des dimensions psychologiques de l'être humain. La raison tient peut-être à la complexité des phénomènes en question et au fait que les affects échappent aux dichotomies traditionnelles, par exemple celles du corps et de l'esprit, de la cognition et de la sensation, et de la rationalité et de la non-rationnalité (Church, 1995). Il existe également une longue tradition philosophique, dont par exemple perdurent les avatars cartésiens au point qu'on les retrouve dans un dictionnaire de langue comme *Le Petit Robert*. De ces travaux multiples, il ressort que si l'existence des affects est indiscutable, leur définition précise demeure problématique (Dawaele : 2006).

Les recherches sur les affects sont nombreuses et concernent différentes disciplines. Le terme d'*émotionologie* [emotionology] a même été proposé pour regrouper les différentes disciplines impliquées. La linguistique y a-t-elle sa place ? Certainement, et la place de la linguistique dans l'émotionologie semble même être centrale (Harkins & Wierzbicka, 2001). En effet, si l'on considère que les affects sont des interprétations culturelles de faits biologiques, le meilleur accès à la culture est la langue. Les affects sont une partie importante de l'activité humaine et sont en tant que tels enregistrés dans la langue, y inscrivant des interprétations de la réalité extralinguistique. Dans un travail de DEA, nous avons essayé de montrer qu'un français et un polonais ne ressentaient pas la honte de la même manière. Le locuteur polonais a, à sa disposition, des expressions expérientielles de *wstyd* [honte] qui l'obligent à prendre en compte un paramètre qui n'est pas pertinent en français : celui de l'acceptation de son affect. Le syndrôme physiologique est certainement le même mais l'interprétation

linguistique est différente. Wierzbicka (1999b : 25), en commentant l'étude d'Ekman portant sur l'universalité des expressions faciales, observe ainsi qu'un locuteur polonais ne peut pas reconnaître dans un visage souriant 'enjoyment' tout simplement parce qu'il ne dispose pas de moyens linguistiques pour l'exprimer. On peut supposer qu'il en va de même pour tous les affects.

L'analyse linguistique peut aborder la problématique de plusieurs manières. Nous avons choisi d'étudier les affects en tant que concepts, tels qu'ils sont présents dans la langue, en nous attachant à décrire et à expliquer leur sens plutôt que d'étudier le comportement des unités linguistiques qui les expriment en tant que tel. Notre approche linguistique s'inscrit en effet dans le courant cognitiviste qui réintègre la linguistique dans les sciences humaines aux côtés de la psychologie, de la sociologie et de la philosophie. L'étude de la langue est dans cette perspective une étude de l'être humain à travers de la langue.-

Notre recherche se situe dans le cadre culturel établi par Anna Wierzbicka, consistant en une dialectique universel / relatif. Le postulat de Humboldt sur la relativité des images linguistiques du monde est maintenu, mais on lui ajoute, suivant les positions d'Anna Wierzbicka, les hypothèses leibniziennes sur l'existence des universaux. Dans l'approche wierzbickienne, ces universaux sont d'ordre linguistique et constituent un outil pour expliquer et décrire les faits humains. L'école wierzbickienne, que nous présenterons en détail, considère que tous les faits linguistiques sont culturellement déterminés et prend à la lettre la fonction signifiante de la langue. Ce qui se traduit par le fait que l'on considère que tout ce qui est dans la langue sert à signifier et donc à construire l'image linguistique du monde.

Notre intérêt pour ce type de modèle théorique vient certainement du fait que nous sommes, pour reprendre la terminologie sociologique, un transfuge linguistique et culturel. Pendant les premières années de notre immersion complète dans la langue française, nous avions parfois l'impression de manquer de moyens pour exprimer exactement ce que nous voulions dire, ainsi par exemple – nous donnons volontairement un exemple non-lexical – nous ne savions pas trop comment aspectualiser le futur ; nous ne voulons pas dire qu'une telle possibilité n'existe pas en français, nous disons tout simplement qu'elle est beaucoup moins pertinente en français alors qu'elle est obligatoire en polonais. Maintenant, nous avons tendance à introduire en polonais l'article et à utiliser un passé antérieur sorti de l'usage en polonais depuis longtemps

parce que nous avons appris à considérer comme pertinentes des informations qu'auparavant nous considérions comme secondaires. De tels décalages entre les deux langues nous ont rapidement alerté sur les fondements culturels de différences linguistiques.

Notre étude a trois objectifs. Tout d'abord il s'agira de vérifier si une théorie et une méthodologie sémantique sont applicables à la description d'un domaine cognitif complexe comme l'est celui des sentiments. Pour ce faire, nous suivrons la voie tracée par Wierzbicka (1999b) tout en explorant des champs nouveaux : en dehors de définir les concepts eux-mêmes, nous étudierons également les profils que des prédicats particuliers de sentiments effectuent sur les concepts. Par là même, nous obtiendrons des représentations sémantiques des concepts des sentiments qui sont uniformes dans les deux langues. Cette description nous permettra de vérifier ensuite la pertinence de l'hypothèse de la relativité linguistique : nous montrerons que les langues découpent le monde différemment, ces différences étant sensibles même au sein d'un domaine spécifique. Enfin, le troisième objectif est celui d'une ouverture sur la sémantique aréale qui existe déjà (de Sivers, 1985) mais qui est encore marginale et qui n'a pas la méthodologie spécifique comme il en existe une pour l'étude des paramètres plus formels (Feuillet, 1998a). Wierzbicka (1988a) observe que décrire les images linguistiques du monde de chaque langue est une entreprise possible en théorie mais quasi impossible en pratique. En revanche on peut probablement s'efforcer de comparer différents domaines et dégager des paramètres sémantiques de ressemblance (Grzela, 2004 ; Feuillet, 1998b). - Une telle problématique, culturelle et comparatiste, ne suscite pas le même intérêt selon les pays : si elle est vivante aux Etats-Unis, en Allemagne (Anusiewicz, 1994 : 179) et en Pologne, elle est encore peu développée en France. Selon A. Nowakowska (Anusiewicz, 1994), en France, la plupart des études pouvant intégrer cette problématique sont incluses dans la sociolinguistique ; et on comprend souvent, sous le nom d'éthnolinguistique, des études des peuples dits primitifs ou, tout du moins, exotiques. L'objectif secondaire, mais non moins important de ce parcours théorique est le rapprochement des sciences du langage et de l'anthropologie au sens large. -

Ce travail se compose de deux grandes parties. Dans la première partie nous étudions des notions générales qui nous semblent indispensables pour pouvoir entreprendre l'analyse de l'image linguistique des sentiments.

Dans le premier chapitre nous posons le cadre théorique et méthodologique de notre travail. Compte tenu du fait que la théorie wierzbickienne s'appuie sur le relativisme et l'universalisme, nous présentons sa filiation avec la théorie humboldtienne et avec l'hypothèse dite de Sapir-Whorf. Nous présentons également l'école ethnolinguistique polonaise qui a développé la notion d'image linguistique du monde. Nous tentons ensuite de circonscrire la notion de sens en tant qu'objet de l'étude linguistique. Une fois la présentation théorique faite, nous interrogeons les problèmes méthodologiques de la description du sens et les outils utilisés : l'introspection et le corpus. La notion d'intuition est importante pour l'étude du domaine affectif, dans la mesure où il n'existe ni en français, ni en polonais, de véritables moyens linguistiques formalisés qui détermineraient les propriétés d'un concept relevant du domaine affectif.

Le deuxième chapitre est consacré au classement des affects. Nous commençons par la recherche d'un classement préexistant dans la langue en étudiant les verbes et les noms génériques du ressenti affectif. Après la découverte de ce classement, nous étudions les différents classements linguistiques et non linguistiques afin de relever les paramètres utilisés. Ces paramètres sont ensuite repris sur du matériel linguistique, afin de vérifier leur pertinence.

Dans le troisième chapitre nous étudions plus spécifiquement la notion de l'agentivité, qui nous semble cruciale pour l'étude des affects. Nous réinterrogerons à cette occasion le clivage actif / passif et son existence dans le domaine affectif. La notion de l'expérienceur apparaît ainsi comme n'étant pas assez précise et ne peut servir que pour nommer l'actant d'un certain type des procès. Parallèlement nous revenons sur la notion d'expérienceur dont l'imprécision risque de priver l'agentivité d'un concept majeur. Cette réserve nous a conduit aux outils conceptuels forgés par D. Dowty.

La deuxième partie de notre thèse est consacrée à la description des affects. Dans deux chapitres parallèles nous traitons des affects français puis les affects polonais. Tous les affects sont étudiés selon le même modèle. Partant du postulat énoncé par Wierzbicka (1999b) que les prédicats d'affects sont des « abréviations» de situations dans lesquels ils s'actualisent, on étudie leur structure actancielle afin de reconstruire ces situations prototypiques. Sont ensuite étudiés les procès-sentiments du point de vue de leurs composantes : cognitive, affective et physique. Pour que l'image linguistique des affects étudiés soit plus complète, nous étudions également l'aspect axiologique et les métaphores. Dans le sixième chapitre, nous mettons les données des deux langues en parallèle et nous proposons un modèle descriptif des affects. Enfin, dans le dernier

chapitre, nous nous interrogeons sur les problématiques aspectuelles des procès-sentiments et nous proposons un classement de ces procès en parallèles avec le classement de procès « matériels ».

Quel que soit l'aspect des affects que nous étudierons dans notre travail, nous partirons toujours du principe qu'il s'agit d'entités conceptuelles (et donc cognitives) complexes. A travers des *occurrences* langagières, nous tenterons de décrire les *types* conceptuels qui, créés grâce aux occurrences, les déterminent ensuite. Par ce biais, nous souhaitons découvrir le fonctionnement cognitif et culturel des affects.

Première partie :

Notions théoriques et classificatoires

1.
CADRAGE THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE

Personne n'est évidemment en mesure de dire de façon indubitable quelle est la nature des réalités sémantiques. Mais on peut essayer de s'en construire une idée à partir d'un certain nombre de catégories de faits, et de quelques hypothèses apparemment raisonnables.

J.F. Le Ny (1979 : 23)

L'objet de notre travail est le domaine affectif ou, pour être plus précis, l'image linguistique de quelques sentiments en français et en polonais. Devant la nécessité de réduire un sous-domaine trop vaste, nous avons retenu pour notre étude les affects que l'on peut appeler, en utilisant la métalangue sémantique naturelle dont nous expliquerons ensuite les principes, les affects du type « quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais ». Il s'agira des affects suivants : haine, détestation, mépris et dédain et leurs équivalents sémantiques polonais.

Une telle formulation comporte plusieurs présupposés que nous allons, tout au long de ce chapitre, tenter d'éclaircir et qui sont les suivants :

- la langue contient et donne à voir une image linguistique du monde,
- cette image varie entre les différentes langues, elle est dépendante de la culture,
- il est possible de décrire l'image linguistique du monde d'une manière précise, non-circulaire et sans résidu, et de comparer ainsi les images linguistiques de différentes langues.

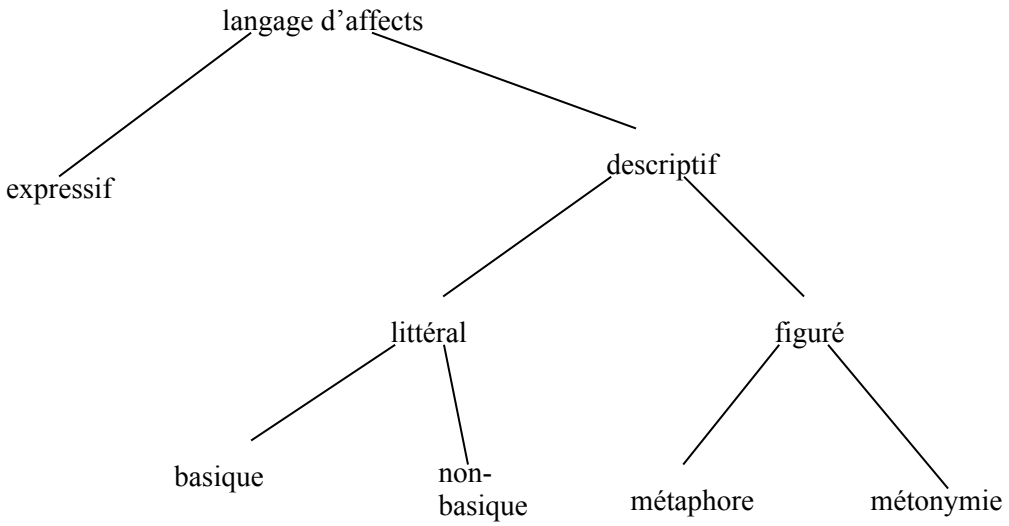
Le langage traduit la vie affective de différentes façons (Besnier : 1990 ; Grzesiuk : 1995 ; Kerbrat-Orecchioni : 2000), notamment par :

- les moyens extralinguistiques : gestes, mimiques,
- les moyens paralinguistiques : intensité de la voix, débit,
- les prédicats spécifiques : les prédicats de sentiment,
- les prédicats non-spécifiques : par exemple certaines onomatopées,
- les structures syntaxiques : par exemple l'exclamation.

Z. Kövecses (2003), distingue les expressions qui *expriment* les affects, comme les interjections, et les expressions qui *décrivent* les affects, par exemple les noms *haine*, *mépris*, *amour*, etc. Bien sûr, une expression peut exprimer et décrire à la fois, c'est le

cas d'un emploi performatif comme *je t'aime*. Kövecses schématise les possibilités linguistiques de l'expression des affects de la manière suivante (2003 : 6) :

schéma 1 : classement des expressions d'affects de Kövecses (2003)



Les moyens linguistiques d'expression du contenu affectif apparaissant comme très variés, il serait difficile de les étudier tous à la fois. Dans notre travail nous nous occuperons principalement de ce qui est littéral. Nous étudierons les lexèmes spécifiques de sentiments afin de décrire des concepts auxquels ils renvoient. Nous traiterons indifféremment de faits sémantiques, pragmatiques et syntaxiques considérés comme formant ce *continuum signifiant* dont parle Langacker (1987 : 3).

L'objet de notre travail n'est pas la description du comportement des unités linguistiques en soi, mais l'étude, à travers ces unités, des concepts d'affects tels qu'ils sont présents dans la langue. Ainsi notre thèse ne porte-t-elle pas à proprement parler ni sur les noms ni sur les verbes de sentiment. Nous nous intéresserons par contre aux voies par lesquelles les différentes parties du discours profilent le concept de « mauvais sentiments » et nous tenterons d'en établir les règles. Nous étudierons par ailleurs des problèmes plus généraux concernant le champ affectif et notamment les questions du classement des affects et la problématique de l'agentivité qui nous semblent indispensables pour la compréhension des affects.

Le paradoxe de chaque tentative de description linguistique des affects réside dans le fait que le ressenti affectif ne peut pas être rendu par les mots (Wierzbicka, 1971,

1972a, 1992b) et ceci pour au moins deux raisons : d'une part, les prédicats affectifs ne renvoient pas uniquement au ressenti, les affects sont des entités complexes et, d'autre part, la seule façon possible de décrire les concepts des sentiments (Apresjan, Wierzbicka) est l'explication de la situation dans laquelle les affects s'actualisent.

Mais, quoi qu'il en soit de la notion de situation, nous nous en tiendrons à une approche non référentielle, conformément à celle que défend A. Wierzbicka. Autrement dit, nous laissons à d'autres champs scientifiques l'approche des affects en tant qu'objets du monde. Dans ces conditions, quand nous recourons aux vocables d'*émotion*, *affect* ou *sentiment*, c'est si l'on veut sous l'effet d'un raccourci rédactionnel qui ne doit pas faire oublier que nous visons le concept en tant que partie de l'image linguistique du monde.

Ainsi que nous l'avons indiqué, nous comparons l'image linguistique des sentiments négatifs dans deux langues, le français et le polonais. Une telle posture comparatiste suppose de notre part que nous espérons découvrir des différences culturelles dans la conceptualisation des affects retenus. Au-delà du débat entre l'innéisme biologique et l'acquisition culturelle, nous supposons avec R. Grzegorczykowa (1999) et D. Le Breton (2004), que les affects sont à la fois communs à tous les êtres humains et culturellement déterminés, dans la mesure où on peut présupposer leur existence en tant que syndromes physiques chez tous les êtres humains, mais, en même temps, ils sont conceptualisés différemment dans différentes cultures.[1]

Nous partirons du principe énoncé entre autres par A. Wierzbicka (1999b) et par A. Duszak : « *Les émotions deviennent des artefacts culturels, des attitudes ou des comportements face à des évènements, situations, contextes déterminés, acceptés socialement. Les mots comme colère ou bonheur expriment et transmettent des modèles culturels déterminés* »[2] (Duszak, 2003 : 17). Wierzbicka rappelle à maintes reprises (voir notamment 1999a) qu'un scientifique qui décrit *fear* ou *peur* se fonde non pas sur une réalité objective mais sur une taxonomie naïve fournie par la langue qui biaise ses analyses. Ajoutons également que les affects ne sont pas seulement différents dans les différentes cultures, mais qu'ils changent également en diachronie, comme le montre K. Oatley (2004) sur l'exemple de *love* [amour], ce qui confirme leur caractère culturel.

[1] Pour autant, il ne faut pas en conclure que l'image *linguistique* du monde est finalement une image *culturelle*. L'image linguistique fait partie de l'image culturelle et constitue une voie privilégiée pour y accéder. Mais on ne saurait réduire l'image culturelle à la langue seule.

[2] *Emocje stają się artefaktami kulturowymi, społecznie akceptowanymi postawami czy też zachowaniami wobec określonych zdarzeń, sytuacji, kontekstów. Słowa takie jak gniew czy szczęście wyrażają i przekazują określone modele kulturowe.*

Par ailleurs, précisons que ce n'est pas parce qu'une langue ne possède pas d'expression linguistique pour décrire un affect qui, dans une autre langue en a une, que les locuteurs de cette première langue ne ressentent pas cet affect. Wierzbicka (1999a) donne l'exemple d'un affect polonais *tęsknota* qui n'a pas d'équivalent direct en anglais, ni d'ailleurs en français où il pourrait être traduit par *alanguissement / manque / nostalgie* (dans différentes combinaisons). Cela ne veut pas dire qu'un Anglais ou qu'un Français ne peut ressentir *tęsknota*, cela signifie plutôt que cet affect n'a pas eu de saillance suffisante dans ces deux langues pour être lexicalisé.

Comparer un domaine sémantique dans deux langues différentes n'est pas facile. L'obstacle majeur tient au fait que les concepts étudiés ne se correspondent pas terme à terme, d'une langue à l'autre – c'est ainsi que *niechęć* [sans équivalent en français] est proche en polonais de *nienawiść* qui serait traduit par *haine*. L'inadéquation lexicale demeure bien évidemment relative, mais elle se révèle en tout cas suffisamment sensible pour que nous ayons privilégié une approche par domaine sémantique et que nous nous interrogions sur la relativité des faits linguistiques et ses facteurs culturels. De telles interrogations justifient, dans nos pages d'introduction (*cf. infra*), que nous rappelions succinctement le débat langue / pensée / culture tel qu'il a été posé par Humboldt et repris par Sapir et Whorf. Nous avons en effet besoin de ce cadre épistémologique pour saisir les prolongements cognitivistes qui lui seront apportés ensuite par A. Wierzbicka et le courant ethnolinguistique de l'école de Lublin.

Pour commencer, nous dresserons à grands traits un panorama rapide des théories qui ont concouru à repenser les relations langue / monde du point de vue qui nous intéresse spécialement, à savoir celui qui interroge les relations qui s'établissent entre la linguistique et l'anthropologie. Nous accorderons dès cette partie une importance toute particulière aux travaux d'A. Wierzbicka.

Dans une seconde partie, nous reviendrons à une problématique plus large qui examine la question générale du sens pour un sémanticien. Nous poursuivrons par la méthodologie et les outils que nous avons privilégiés pour décrire les images linguistiques des mauvais sentiments dans les deux langues.

1.1. Approche culturelle et comparatiste : de Humboldt à l'école éthnolinguistique de Lublin et Wierzbicka

La présente étude se situe dans le cadre des interactions homme / langue / culture / monde, dont on peut dire qu'il s'agit d'une approche cognitive comprise dans son versant culturel. Suivant H. Kardela (1999 : 23), nous rappelons que la linguistique cognitive ne s'occupe pas du monde réel mais de « comment le monde est intégré par l'esprit de l'homme ».

Trois courants théoriques principaux nous serviront à poser notre cadre méthodologique : le courant dit du *relativisme linguistique* issu des approches culturelles et comparatistes de la linguistique historique allemande et tout particulièrement de son représentant le mieux connu, W. von Humboldt, l'école ethnolinguistique polonaise et le courant wierzbickien.

1.1.1. La notion de relativisme linguistique : les contributions allemandes et américaines

1.1.1.1. Les premières problématisations de Wilhelm von Humboldt (1767-1835)

W. von Humboldt a été l'un des premiers[3] à poser la problématique de l'interaction *langue – culture*, et l'on peut considérer que nombre d'études et réflexions sur cette problématique qui ont suivi ont été inspirées, plus ou moins largement, par les idées humboldtiennes.

Pour Humboldt, la langue ne sert pas uniquement à *exprimer* la pensée mais elle contribue également à la *structurer*. Traduisant *Agamemnon*, Humboldt observe que :

> *Si l'on fait abstraction des expressions qui désignent des objets purement corporels, aucun mot de la langue n'équivaut parfaitement à un mot d'une autre langue. Des langues différentes sont à cet égard comme autant de synonymes ; chacune exprime le concept avec une différence, avec telle ou telle connotation, un degré plus haut ou plus bas sur l'échelle des sentiments.* (Humboldt, 2000a : 33)

[3] Même si on lui reconnaît d'illustres précurseurs, par exemple M. Luther quand celui-ci affirme dès 1530 : *« ittliche sprag hatt eigen art* » [différentes langues ont des caractéristiques spécifiques dans la conceptualisation du monde] (cité par Anusiewicz, Dąbrowska, Fleischer, 2000 : 24).

En d'autres termes, les mots de la langue opèrent une sorte de conceptualisation originale sur le réel, ce qui a pour effet non seulement d'expliquer que chaque langue soit « distincte » mais aussi qu'elle soit culturellement et conceptuellement originale. De ce point de vue, la langue est vue comme une médiation, filtrant une certaine vision du monde :

> *Il existe indubitablement des manières de penser et de sentir qu'on ne peut point acquérir en se servant dès la naissance de tel ou tel idiome, et qu'on ne peut même y exprimer, sans lui faire violence, ou altérer les idées.* (Humboldt, 2000b : 57)

Toutefois, les effets de prisme et de médiation, illustrés par la diversité des langues, sont tempérés par la dimension anthropologique et les limites dues à l'universalité de la pensée et *du* langage. Nous retrouverons chez Wierzbicka d'autres prolongements à ce paradoxe diversité culturelle / universalisme. Pour l'instant nous retenons des propos de Humboldt qu'une langue donnée *est* un appareil conceptuel d'un certain type, relatif et déterminant : « *Le mot, qui transforme le concept en un individu du monde des pensées, y met du sien de façon significative, et l'idée, recevant de lui une détermination, se trouve prise dans certaines limites*. » (*id.ibid.)*

Humboldt élargit son propos :

> *Du fait de la dépendance réciproque de la pensée et du mot, il est clair que les langues ne sont pas à proprement parler des moyens pour présenter une vérité déjà connue, mais, au contraire, pour découvrir une vérité auparavant inconnue. Leur diversité n'est pas due aux sons et aux signes : elle est une diversité des visions du monde elles-mêmes.* (2000b : 101)

Mais la langue est en quelque sorte un instrument à double tranchant puisqu'elle crée et véhicule une vision du monde et que, en même temps, elle constitue une sorte de filtre qui rend difficile l'appréhension d'autres visions du monde : « *d'un côté, l'homme est contraint par la langue, mais, de l'autre, il est enrichi, renforcé et stimulé par tout ce que les générations précédentes ont déposé en elle* » (*op.cit*. : 103). Nous verrons que cette idée humboldtienne a été reprise et radicalisée pour aboutir à ce que l'on appelle la version forte de l'hypothèse Sapir-Whorf. Humboldt pose également, de manière

explicite, un point important que nous retrouverons chez Wierzbicka, celui de la spécificité nationale des langues : « *On peut […] tenir pour généralement admis le fait que les diverses langues constituent les organes des modes de penser et de ressentir propres aux nations […]* » (Humboldt, 2000d : 121).

1.1.1.2. **Bref panorama des idées relativistes allemandes**

Anusiewicz (1994)[4] classe les courants allemands qui se rapportent au relativisme en quatre groupes:

- la philosophie romantique allemande : J.G. Herder (1977), W. von Humboldt (1820, 1822), et le courant néo-humboldtien : H. Steinthal, L. Weisgerber (1929, 1950, 1953, 1954, 1963, 1971, 1971) et H. Gripper (1978)
- le courant culturo-sociologique : T. Frings (1930, 1948), F. Maurer (1934)
- le courant historico-culturel : K. Vossler (1904, 1925) et K. Burdach (1926, 1934)
- la compréhension philosophico-symbolique du monde : E. Casirer

Ainsi que nous l'avons évoqué dans notre introduction, le courant néo-humboldtien envisage la langue comme un instrument social permettant l'appréhension du monde. La langue construit des objets matériels et notionnels du monde déposant une représentation dans nos esprits, que nous partageons avec les autres. Ainsi le néo-humboldtien L. Weissgerber étudie-t-il comme Humboldt la problématique de l'*image du monde* et suggère que, en apprenant une langue maternelle on apprend une image du monde qui détermine ensuite notre appréhension du monde. Le monde « transformé » par la langue en un monde « notionnel-spirituel » qui est appelé l'*être linguistique intermédiaire* en raison de la place médiane entre l'homme et le monde extérieur qu'il occupe et son rôle supra-individuel ou social. Selon Weissgerber, il faut considérer les faits du monde inscrits dans la langue comme saillants à un moment donné de l'histoire d'une communauté pour qu'ils soient inscrits dans la langue. H. Gripper (1978) reprend les idées de ses prédécesseurs et souligne que, malgré les progrès des savoirs scientifiques et de la rationalisation des croyances, c'est toujours la langue qui oriente le plus la vision du monde de l'homme. Il met également l'accent sur le fait que le plus important dans l'étude de la langue est l'étude des contenus sémantiques. Gripper

[4] Les traductions françaises n'ayant pas été faites pour la plupart des auteurs cités, nous nous fondons ici sur l'état de la question établi en polonais par Anusiewicz (1994, 1999). Nous n'avons retenu que les conclusions les plus importantes.

refuse la possibilité d'accéder directement au monde extérieur, tous les faits du monde passant selon lui par le double filtre de la perception et de la langue.

Le courant qu'Anusiewicz appelle *culturo-sociologique* étudie principalement les rapports de la langue et de la culture en insistant sur le caractère social de la langue et les changements qui enregistrent des changements culturels. La langue n'est pas un être organique mais un être social conditionné par des paramètres historiques et géographiques.

Le courant historico-culturel de la même façon reprend le caractère non naturel des changement linguistiques : si la langue change c'est parce que la culture change. Tout comme les représentants du courant culturo-sociologique, Vossler (1904, 1925) insiste sur les liens de la langue avec la phénoménologie de l'esprit humain, ces liens étant plus importants que les propriétés physiques (acoustiques) de la langue.

Enfin E. Cassirer (1969 : 44) reprend l'hypothèse d'une médiation par le langage et lui attribue un rôle actif dans la construction de l'image du monde :

> *Le langage n'entre pas dans un monde de perceptions objectives achevées, pour adjoindre seulement à des objets individuels donnés et clairement délimités les uns par rapports aux autres des « noms » qui seraient des signes purement extérieurs et arbitraires ; mais il est lui-même un médiateur dans la formation des objets ; il est, en un sens, le médiateur par excellence, l'instrument le plus important et le plus précieux pour la conquête et pour la construction d'un vrai monde d'objets.*

Ainsi, le « mot » devient un « élément objectif » de la chose, autrement dit une manière de percevoir la chose ; corrélativement, la fonction linguistique de représentation et de la compréhension est présentée comme supérieure à la fonction de communication et d'expression.

1.1.1.3. Les travaux américains: F. Boas, E. Sapir, B.L. Whorf

Le premier, outre-Atlantique, à se poser la question des rapports langue – culture – pensée a été Franz Boas ; c'est à travers son travail que se sont rencontrées pour la première fois la linguistique et l'anthropologie (Siemieński, 1991 : 75). En décrivant les langues indiennes, Boas observe l'eurocentrisme des catégories grammaticales et il pose la nécessité de vérifier d'abord si les catégories grammaticales « occidentales » peuvent s'appliquer à des langues plus « exotiques ». Boas considère que la langue et la culture

sont fortement liées mais que la linguistique a un avantage sur l'anthropologie parce que la langue est un produit culturel existant plus objectivement que les autres (*op.cit*. : 76). Les idées de Boas sur l'interaction de la langue et de la pensée s'appuient sur les trois principes suivants (Lucy, 1992 : 11-13) : les langues organisent l'expérience, les différentes langues organisent l'expérience différemment, les phénomènes linguistiques sont par nature non conscients chez les usagers.

Quant à E. Sapir, il énonce à plusieurs reprises le lien fort entre la langue et la culture, et la circularité de leurs rapports : « *De tous les aspects de la culture c'est sans doute le langage qui a connu le premier degré élevé d'élaboration et il est probable que sa perfection essentielle est une condition nécessaire du développement de la culture dans son ensemble* » (1968 : 29). Toutefois, à l'instar de Humboldt, Sapir est sensible aux limites de la langue comme outil de connaissance : « *Le langage, tout à la fois, nous assiste et nous retarde dans notre exploration de l'expérience, et les résultats de cette double action sont inscrits dans les nuances de significations qu'expriment les différentes cultures.* » (1968 : 35). Dans un autre article, Sapir souligne l'influence dialectique qui marque les rapports de l'outil conceptuel (langagier) et du concept lui-même:

> *le concept une fois défini a réagi forcément sur la vie de son symbole, encourageant son développement ultérieur. Nous voyons s'effectuer sous nos yeux ce procédé complexe des réactions réciproques du langage et de la pensée : l'instrument rend possible le produit, mais le produit perfectionne l'instrument.* (2001 : 25)

On voit alors que la langue, du point de vue de Sapir, n'est pas un simple miroir du monde et de la culture, mais que, en tant qu'instrument, elle les modèle l'un et l'autre. De ce point de vue, on ne s'étonne pas de constater que Sapir attribue au lexique un rôle essentiel dans la conservation de l'image du monde qu'il permet :

> *C'est le vocabulaire d'une langue qui reflète avec le plus de netteté le milieu physique et social de ses usagers […]. Si nous disposions, pour une tribu donnée, d'un dictionnaire complet de sa langue, nous pourrions presque entièrement en*

déduire le caractère du milieu physique et les traits marquants de la culture des usagers. (1968 : 75)

ou, plus loin :

Qu'un vocabulaire soit ainsi le reflet fidèle de la complexité culturelle est presque une évidence, étant donné qu'un vocabulaire, autrement dit le contenu d'une langue, a pour but d'offrir, à tout moment un système de symboles destinés à transmettre l'ensemble de la culture du groupe. (1968 : 80)

A ce moment du développement de sa pensée, Sapir laisse de côté la syntaxe pour y revenir plus tard :

Autrement dit, non seulement les mots mêmes de la langue serviront à symboliser des éléments culturels isolés, ce qui est vrai de toutes les langues à tous niveaux de développement, mais nous pouvons aussi supposer que les catégories et les processus grammaticaux symboliseront des types correspondants de pensée et d'activités d'ordre culturel. (*op.cit*. : 88)

Sapir enfin fait du langage l'une des composante de la culture et contribue ainsi à rapprocher la finalité de la linguistique et de l'anthropologie : « *Le langage ne peut pas être séparé des moeurs, c'est-à-dire qu'il est lié à l'assemblage de coutumes et de croyances qui est un héritage social et qui détermine la trace de nos existence.* » (2001 : 251).

Benjamin Lee Whorf enfin, étudiant de Sapir, a poursuivi les mêmes investigations concernant les relations langue – pensée et l'influence réciproque de l'une et de l'autre (Whorf, 1956 : 212) :

On a constaté que le système linguistique (en d'autres termes, la grammaire de chaque langue) n'est pas simplement un instrument destiné à reproduire vocalement des idées, mais il est plutôt lui-même un format pour les idées, un programme et un guide pour l'activité mentale de l'individu, pour l'analyse des impressions et pour la synthèse du contenu mental qui est en jeu. La formulation des idées n'est pas un processus indépendant, strictement raisonnable au sens

traditionnel, mais elle est partie intégrante de chaque grammaire particulière, et elle diffère, légèrement ou considérablement, d'une grammaire à l'autre. Nous disséquons la nature selon les lignes posées par nos langues maternelles.[5]

Les considérations de Whorf sur la relativité linguistique ont abouti à ce que l'on appelle habituellement l'hypothèse dite de Sapir-Whorf[6]. On a distingué deux versions de cette hypothèse : l'une forte et l'autre faible. Dans la version forte, on considère que la langue *détermine* la pensée dans la mesure où il est impossible de penser en dehors de sa langue. La version faible, quant à elle, se contente de stipuler que la langue *influence* la pensée, lui dictant des structures particulières.

1.1.2. Le relativisme rencontre le cognitivisme : l'école ethnolinguistique polonaise

En Pologne, la problématique langue – culture se développe depuis quelques décennies sous le nom d'ethnolinguistique [*etnolingwistyka*]. Ce courant, puisant largement au courant relativiste[7], intègre cependant une perspective cognitiviste (Dąbrowska & Anusiewicz, 2000 : 9, Tokarski, 1997/98). En effet, de tradition néo-humboldtienne, l'ethnolinguistique polonaise, plus ancienne que le cognitivisme contemporain, s'est progressivement réorientée vers l'approche cognitive pour plusieurs raisons. En premier lieu, la prise en charge par le cognitivisme de l'homme conçu dans sa totalité, soulève la question de son fonctionnement culturel. Cette posture revient à rejeter l'immanentisme structuraliste. Deuxièmement, l'école éthnolinguistique, tout comme le cognitivisme, accepte les principes du caractère encyclopédique de la sémantique. La troisième raison tient à l'adhésion commune aux principes de la catégorisation prototypique.

[5] *It was found that the background linguistic system (in other words, the grammar of each language) is not merely a reproducing instrument for voicing ideas but rather is itself the shaper of ideas, the program and guide for the individual's mental activity, for his analysis of impression, for his synthesis of his mental stock in trade. Formulation of ideas is not an independent process, strictly rational in the old sense, but is part of a particular grammar, and differs, from slightly to greatly, between different grammar. We dissect nature along lines laid down by our native languages.*

[6] Bogusławski (1991) attire l'attention sur l'inadéquation de l'appellation de cette hypothèse dans la mesure où les idées de Whorf étaient bien plus radicales que celles de Sapir.

[7] Pour les liens du courant ethnolinguistique avec d'autres écoles, voir Bartmiński (2004).

La problématique polonaise est dominée par la notion de *językowy obraz świata* (JOŚ) [*l'image linguistique du monde* ou *l'image du monde dans la langue*], pour laquelle on suivra la définition minimale qu'en propose J. Bartmiński (2003 : 63) :

> *L'ensemble d'idées fixées (stéréotypiques) sur l'homme et le monde qui peut être reconstruit à partir de données linguistiques de différents types : le système grammatical (catégories flexionnelles, morphologiques, syntaxiques, textuelles), le système sémantique (le sens des mots et des unités lexicales complexes), l'usage, et également les données « périlinguistiques », les croyances et les données comportementales qui sont pertinentes pour la communication effective.*[8]

Maćkiewicz (1999a : 194-195) développe ainsi la notion d'image du monde:

> *L'image du monde c'est – du point de vue génétique – le reflet de l'expérience cognitive d'une société, et - du point de vue pragmatique – une modélisation du monde qui permet à l'homme de s'y mouvoir. L'image du monde apparaît simultanément comme une description du monde conçue d'un certain point de vue et comme un modèle du monde régulant les comportements humains. L'image du monde, c'est le savoir sur la réalité, aussi bien le savoir non scientifique que le savoir préscientifique, et le savoir scientifique. Sont contenus dans ce savoir les jugements universels, les expériences et les convictions communes à toute l'espèce humaine, mais également les jugements plus ou moins individuels, qui sont dus aux différences dans les conditions d'être et de vivre le monde.*[9]

L'image linguistique du monde n'est qu'une partie de l'image du monde, celle : « *qui apparaît dans les données linguistiques. Autrement dit, c'est l'inscription dans la langue de la réalité expérimentée, vécue et imaginée par une communauté.* »[10] (*id.ibid.*)

---

[8] *Zespół utrwalonych (stereotypowych) wyobrażeń o człowieku i świecie dający się odtworzyć z różnego typu danych językowych : gramatycznosystemowych (kategorie fleksyjne, słowotwórcze, składniowe, tekstowe), semantycznosystemowych (znaczenie wyrazów i jednostek wielowyrazowych), użyciowych, […] a także « przyjęzykowych », wierzeniowych i zachowaniowych, które są relewantne dla efektywnej komunikacji.*

[9] *Obraz świata to – w aspekcie genetycznym – odbicie doświadczenia poznawczego jakiejś społeczności, w aspekcie pragmatycznym – takie modelowanie świata, które umożliwia człowiekowi poruszanie się w nim. Obraz świata jawi się jednocześnie jako opis świata dokonywany z pewnego punktu widzenia i jako model świata regulujący ludzkie zachowania. Obraz świata, to inaczej wiedza o rzeczywistości, zarówno wiedza nienaukowa czy przednaukowa, jak i wiedza naukowa. Są w niej zawarte sądy uniwersalne, doświadczenia i przekonania wspólne całemu gatunkowi ludzkiemu, są też sądy mniej lub bardziej indywidualne, wynikające z odmienności warunków bytowania i przeżywania świata.*

[10] *Jest to ta część obrazu świata, która przejawia się w danych językowych. Inaczej mówiąc, jest to sposób, w jaki wniesiona zostaje do języka doświadczona, przeżyta, i wyobrażona przez wspólnotę komunikatywną rzeczywistość.*

Reste à clarifier ce qui entre dans l'image linguistique du monde. Cette question mérite d'autant plus d'être explicitée que la théorie sémantique d'A. Wierzbicka, que nous sollicitons prioritairement, recourt à l'intuition et exclut les savoirs spécialisés (Wierzbicka, 1995). Cette position rejoint celle développée par R. Tokarski (2004 : 31) qui postule un « profilage culturel », autrement dit un état général de savoir fixé conventionnellement pour chaque langue.

On pourra regretter le caractère encore bien vague ou général de l'approche relativiste et l'obligation de statuer sur un locuteur moyen idéal.

Quant à la dichotomie théorique entre des savoirs naïfs et des savoirs savants sur les objets du monde, on peut penser qu'elle est – tout autant que la langue elle-même – soumise à la variation historique. On peut illustrer simplement le propos en prenant l'exemple du nom *baleine* qui en polonais [*wieloryb*] est construit sur l'étymon *poisson* [*ryba*] ; or les locuteurs polonophones d'aujourd'hui ont très majoritairement dépassé l'idée que la *baleine* est un *poisson*, catégorie que la langue a pourtant pérennisée. Autrement dit, l'exemple manifeste un écart entre l'image linguistique et le savoir encyclopédique standard sur l'objet du monde. Il convient donc d'approfondir davantage ce à quoi renvoie cette idée d'*image linguistique du monde*.

Cette dernière tâche trouvera peut-être un embryon de réponse avec la distinction *vision* / *image* du monde (Bartmiński, 1999 : 103). Le premier terme renvoie au cognitivisme qui s'attache à décrire davantage les processus dynamiques, tandis que le second terme est lui caractéristique de l'école polonaise qui va jusqu'à abstraire le sujet et l'acte pour le résultat statique (*image) :*

> *Par l'image linguistique du monde il faudrait comprendre un modèle de la réalité idéalisé et abstrait, fonctionnant comme composante de la compétence linguistique. En le comprenant ainsi, le terme linguistique a le sens 'contenu dans la langue standard', et puisque la langue standard n'a pas d'existence réelle, mais qu'elle est un modèle abstrait construit sur la base des énoncés concrets, l'image linguistique du monde est elle aussi une abstraction qui existe à travers ses concrétisations idiolectales et textuelles.*[11] (Maćkiewicz, 1999b : 10)

[11] *przez językowy obraz świata należałoby rozumieć uabstrakcyjnuiny, wyidealizowany model rzeczywistości funkcjonujący jako składnik kompetencji językowej. Przy takim rozumieniu określenie językowy ma znaczenie 'zawarty w języku ogólnym', a ponieważ język ogólny nie jest przecież realnym bytem, les abstrakcyjnym wzorcem zbudowanym na podstawie konkretnych wypowiedzi, również językowy obraz świata to abstrakcja, która istnieje poprzez swoje idiolektalne i tekstowe konkretyzacje.*

L'image linguistique du monde peut être étudiée de plusieurs points de vue, parmi lesquels Maćkiewicz (1999b : 197) a retenu ceux de la structuration du monde, de la description, de l'ordonnancement et de la valorisation. Ces différents aspects permettent de rendre compte de la différence de l'image du monde contenue dans la langue et le monde en tant que tel. On peut illustrer le propos à l'aide d'une catégorie comme « légume ». Cette catégorie n'existe pas en tant que telle dans le monde ; elle n'existe qu'au titre d'une conceptualisation humaine du monde et n'a d'existence que linguistique. De même, si les objets du monde sont neutres affectivement, en revanche ils font l'objet d'une valorisation dans les images linguistiques du monde qui porte la trace d'un jugement humain.

L'école ethnolinguistique polonaise insiste sur le fait que l'image du monde n'est pas un reflet du monde mais une interprétation. L'interprétation obéit aux postulats suivants (Maćkiewicz, 1991, 1996; Bartmiński, 1999a) :

- le monde extralinguistique existe 'en tant que tel' mais il est en attente d'une appréhension par la langue ;
- la langue doit être considérée comme un prisme à travers lequel nous voyons le monde. La réalité est contenue et composée d'un nombre quasi infini de propriétés, mais elle fait l'objet d'un tri et d'un découpage ;
- ce n'est pas la langue elle-même qui interprète le monde, c'est l'homme qui interprète le monde à l'aide de la langue, on revient ainsi à l'idée de la langue - instrument. Et puisque c'est l'homme qui interprète le monde, l'image du monde est une image anthropocentrique, et, comme le dit Maćkiewicz (1999b : 12), « *dans ce sens, la langue n'est pas le miroir du monde mais le miroir de l'esprit humain.* »[12].

L'image linguistique du monde se compose donc des objets du monde réel vus et abstraits d'une certaine manière. L'existence des objets du monde dans la langue ne signifie toutefois pas que la saisie linguistique permet de distinguer ces objets ni des autres objets ni de ce qui les entoure dans le monde extralinguistique. Le sens d'une unité linguistique est compris comme une réponse aux questions suivantes : « *Comment les gens comprennent l'entité ou l'évènement auquel on attribue cette unité, qu'est-ce*

[12] *W tym sensie język nie jest zwierciadłem świata, lecz zwierciadłem ludzkiego umysłu.*

qu'ils pensent quand ils se servent de cette unité »[13] (Maćkiewicz, 1999b : 23). On peut dire que l'image linguistique du monde c'est tout simplement la compréhension et l'interprétation du monde du point de vue de la philosophie naïve [filozofia zdrowego rozsądku] (Anusiewicz, Dąbrowska, Fleicher, 2000 : 25).

Par ailleurs, Anusiewicz (1994) prend soin de souligner que l'image linguistique du monde ne saurait être une image complète du monde 'en tant que tel'. Parce qu'elle est le fruit d'une interprétation et d'une sélection, elle ne peut contenir que les concepts qui ont été, à un moment donné (parfois, il y a très longtemps), pertinents pour la communauté. Cette observation oblige à prendre en compte la dimension diachronique de la langue et renforce le particularisme exercé par l'image linguistique du monde.

Cette théorie de l'image linguistique du monde se conforme à la tradition allemande pour interpréter l'autonomie de la langue par rapport au monde (Anusiewicz, Dąbrowska et Fleischer, 2000 :11):

> *Les évènements sémiotiques comme les énoncés, les textes, etc., créent une deuxième réalité, basée sur la première, qui est soumise aux mêmes lois naturelles, qui se caractérise par un caractère objectif, c'est-à-dire interpersonnel et collectif ; en même temps cette réalité a un statut relativement autonome.*[14]

Les mêmes auteurs définissent la culture ainsi (*op.cit*. : 13) :

> *La culture est la réalité des signes. Il s'agit d'une existence sémiotique qui a un caractère systémique. Elle est un système ouvert, dynamique, existant réellement, comprenant tous les faits et concernant tous ces aspects qui sont basés sur des processus sémiotiques. Partout où il y a des signes, donc des significations, et où on génère des discours, nous avons affaire à un système de la culture.*[15]

[13] *Jak ludzie pojmują przedmiot czy zjawisko tą nazwą opatrywane, co mają na myśli, gdy się tą nazwą posługują*

[14] *[…] zjawiska semiotyczne, między innymi wypowiedzi, teksty, itd., tworzą drugą rzeczywistość, opartą na pierwszej, która podlega tym samym prawom naturalnym, charakteryzuje się obiektywnym, to znaczy interpersonalnym i kolektywnym charakterem, a jednocześnie ma stosunkowo samodzielny status.*

[15] *Kultura jest rzeczywistością znaków. Jest ona zjawiskiem semiotycznym o charakterze systemowym. Jest otwartym, dynamicznym, faktycznie istniejącym systemem, obejmującym wszystkie te zjawiska i dotyczącym wszystkich tych aspektów, które są oparte na procesach semiotycznych. Wszędzie tam, gdzie występują znaki, a więc także znaczenia, i generowane są dyskursy, mamy do czynienia z systemem kultury*

En ce qui concerne la relation entre l'image linguistique du monde et le monde lui-même, on peut la schématiser comme le fait D. Katan (1999) en recourant à la notion du méta-modèle élaboré par la programmation neurolinguistique. Selon Katan, le monde est perçu à travers différents filtres et, parce qu'il est filtré, il ne peut pas s'agir du monde en tant que tel. Le premier filtre est physiologique : nos sens ne nous permettent pas de saisir le monde dans sa totalité et ils différencient notre perception de celle d'autres catégories animales[16]. Le deuxième filtre est social et culturel, le troisième, individuel et le quatrième linguistique (ou langagier). A chaque nouveau filtre opèrent des phénomènes de généralisation, de distorsion et d'omission. La représentation sémantique finale obtenue ainsi est nécessairement différente du monde qu'elle représente.

1.1.3. Le paradoxe d'Anna Wierzbicka : entre le relatif et l'universel

Nous présenterons dans cette sous-partie la théorie linguistique élaborée par Anna Wierzbicka, nous attachant en particulier à la tension en apparence contradictoire entre deux pôles à savoir l'universalisme et le relativisme, autour desquels elle s'élabore. Nous aurons ainsi à expliquer cette dialectique *universel – culturellement spécifique* qui caractérise les positions de Wierzbicka et que l'auteur formule en ces termes (1994c : 226) : « *Le sens peut être rigoureusement décrit si on le reconnaît pour ce qu'il est : une configuration culturellement spécifique unique de primitifs sémantiques universaux* »[17]. En effet, Wierzbicka postule simultanément l'existence des primitifs sémantiques, le conditionnement culturel du sens, tout en appelant à une description du sens rigoureuse et qui ne laisse pas de « résidus ».

L'originalité et l'intérêt des apports wierzbickiens résident non seulement dans la métalangue sémantique naturelle mais également dans le postulat de la détermination culturelle de la langue. Ce dernier paramètre inscrit Wierzbicka dans le courant relativiste dont elle se réclame explicitement. Précisons que Wierzbicka se place dans ce que l'on appelle la version faible de l'hypothèse Sapir-Whorf, et que l'on formulera en

[16] Von Bertalanffy (1973 : 240) : « *Notre organisation psychophysique spécifiquement humaine détermine essentiellement notre perception. C'est la thèse de von Uexküll. La linguistique, et les catégories naturelles en général, ne changeront rien aux potentiels de l'expérience sensorielle. Cependant elles changeront la perception, c'est-à-dire les traits de la réalité expérimentale qui sont le point de mire (mis en évidence), et ceux qui sont sous-estimés*. ». *Cf*. également von Uexküll (1965).

[17] *Meanings can be rigorously described and compared if they are recognized for what they are: unique and culture-specific configurations of universal semantic primitives.*

disant que la pensée humaine n'est pas *déterminée* par la langue mais qu'elle est *influencée* par les structures linguistiques (Wierzbicka, 1997 : 5). Bogusławski (1991) en commentant la théorie wierzbickienne considère que tout le monde peut apparemment penser les choses comme il veut puisque chacun dispose d'un stock primitif de concepts et peut les combiner comme il veut. En réalité des combinaisons figées dans la langue viennent spontanément à l'esprit du locuteur et l'influencent.

Avant d'aborder la question particulière de la métalangue sémantique naturelle telle qu'elle a été élaborée par Anna Wierzbicka et son école, il convient de présenter brièvement le courant wierzbickien dans la mesure où il demeure encore assez sous-estimé en France[18]. D'inspiration syncrétique dans la mesure où Wierzbicka puise à plusieurs théories linguistiques, on peut néanmoins rattacher la linguistique de Wierzbicka au cognitivisme. Cette affiliation est dictée, entre autres, par le primat accordé à la sémantique.[19]

1.1.3.1. L'universel : la métalangue sémantique naturelle

1.1.3.1.1. Les postulats épistémologiques

La métalangue sémantique naturelle est certainement le point le plus important et le plus original de l'approche wierzbickienne, au point qu'elle est d'ailleurs présente dans tous ses écrits. La MSN est développée méthodiquement par Wierzbicka elle-même depuis plus d'un quart de siècle, avant que de nombreux chercheurs ne se joignent à cette entreprise.

Wierzbicka, lorsqu'elle aborde la problématique de la métalangue sémantique naturelle, se réclame d'une longue tradition philosophique. Wierzbicka cite notamment Leibniz qui postulait que les êtres humains naissent avec un stock inné d'idées dont le développement va de pair avec celui de l'individu. Leibniz appelait ces idées *innées* un « alphabet des pensées humaines » (Wierzbicka, 1980a). Les idées innées sont simples

[18] Du moins si l'on en juge le petit nombre de publications françaises sur le sujet (*Langue Française* (1993), Peeters (1999, 2002, 2004), Wierzbicka (1988a), Koselak (2003c). Cette désaffection de la linguistique française est d'autant plus notable qu'ailleurs les groupes de recherche inspirés par les positions d'A. Wierzbicka manifestent une vitalité qui ne se dément pas (Ameka (1990), Durst (2001), Enfield (2001), Gladkova (2005), Gruszczyńska (2005), Goddard (2002c, 2003c), Peeters (1997, 2006), Travis (2003) et bien d'autres). Une bibliographie complète de Wierzbicka et des chercheurs du courant wierzbickien se trouve à :
http://www.une.edu.au/arts/LCL/disciplines/linguistics/nsmpage.htm

[19] Etrangement, Wierzbicka n'est pas mentionnée par Fuchs (1999, 2003, 2004), même lorsqu'elle parle des recherches « ethnopsychologiques » de la filiation humboldtienne dans le cadre de la linguistique cognitive. La dialectique universel – relatif y est peut-être pour quelque chose. Achard-Bayle (*à paraître*) met en évidence les postulats universalistes de la linguistique cognitive, alors que les analyses wierzbickiennes sont plutôt culturalistes. On peut y ajouter également que les cognitivistes d'inspiration américaine s'intéressent davantage aux mécanismes alors que Wierzbicka s'intéresse aux contenus. Pour le développement de cette problématique voir Achard-Bayle (*à paraître*) et nous-même (*à paraître*, a).

et leur combinaison génère la création d'idées complexes ; tout comme, selon un raisonnement analogique, les mots sont une combinaison d'unités simples.

L'hypothèse d'un tel alphabet de pensées humaines implique d'une part l'universalité du modèle et d'autre part – et surtout – sa mise à jour. Wierzbicka, suivant en cela Leibniz, pose le principe selon lequel les idées simples sont impossibles à définir. Tel est le fondement de la métalangue sémantique naturelle que nous allons présenter dans les lignes qui suivent.

La nécessité de disposer d'une métalangue pour décrire le sens semble largement admise. Wierzbicka reprend cette idée tout en refusant toute formalisation de la langue. L'argument est assez simple : il fait valoir qu'une formalisation nécessite à son tour des explications et de ce fait rompt avec son objectif premier (Wierzbicka : 1995). Wierzbicka s'appuie également sur le postulat d'A. Agud (1980 : 457) concernant la méthode de la description :

> *Une description, formalisée ou non, est une paraphrase de ce que l'on décrit. La possibilité de formaliser la description est théoriquement inhérente aux spécificités de la sémantique et de la syntaxe du langage de la description. Mais l'univocité et la stricte exactitude de chaque « phase » sont, dans l'absolu, inaccessibles,* aucun langage formel ne pouvant en dernier lieu atteindre la précision de la langue naturelle qui est son ultime métalangage.[20]

Ce postulat rappelle la fonction métalinguistique définie par J. Rey-Debove (1978) ou bien la métalangue spécifiquement sémantique, souhaitée par la linguiste russe L. Yordanskaja en 1972 pour éviter la circularité descriptive.

Le but de l'approche dite en MSN est le suivant (Wierzbicka, 1999b : 40) :

> *L'approche en MSN cherche, avant toute autre chose, à distinguer l'essentiel de l'optionnel, à saisir l'invariant, à décomposer les concepts complexes en concepts*

[20] *Une descripción, formalizada o no, es una paráfrasis de lo descrito. Su posible carácter formalizado hace referencia al carácter estrictamente especificado de la semántica y la syntaxis del lenguaje de descripción. Esta univocidad y precisión estrictas de ambos momentos es, como absoluta, inalcanzable, pues ninguna lengua formal puede ser, en última instancia, más precisa que el lenguaje natural que es su último metalenguaje.* Nous soulignons.

plus simples, fondés uniquement sur les primitifs conceptuels et les universaux lexico-grammaticaux.[21]

Nous voyons d'ores et déjà que l'approche wierzbickienne s'intéresse tout particulièrement à des invariants du sens ou aux contenus sémantiques que l'on retrouve dans tous les emplois d'une unité, l'invariant étant à rapprocher du type.

Un des objectifs qui a poussé Wierzbicka à rechercher une métalangue sémantique naturelle est celui de l'intelligibilité de cette métalangue. La MSN, contrairement aux *mentalais* (Fodor, 1975) et métalangages abstraits comme celui de R. Jackendoff (1985), est accessible à quiconque sans les explications supplémentaires que les autres métalangues nécessitent[22].

Le terme de *métalangue* est préféré à celui de *métalangage* pour souligner sa parenté avec la langue naturelle qui en est l'objet. Cependant, le rapprochement demeure pour une part illusoire : la métalangue n'est pas *naturelle* dans la mesure où elle procède d'une réduction en excluant la polysémie des langues naturelles.

Quant aux primitifs sémantiques, rappelons que ce sont des concepts universels et indécomposables, dont on peut pressentir l'existence lors des activités de traduction.

Le postulat de l'indécomposabilité sémantique des primitifs est lié à un autre postulat, non moins important, que Wierzbicka fait remonter à Aristote : pour qu'une définition soit acceptable, il faut qu'elle décrive l'objet linguistique à définir d'une façon claire et en des termes plus simples que ceux que l'on définit. Or dire que *si* signifie *implication*, c'est contrevenir à ces deux postulats et donc ne rien définir du tout, mais simplement mettre en parallèle deux termes complexes. Par ailleurs, en étudiant les unités de la langue on se rend compte que la compréhension des unes implique la compréhension des autres. Ainsi pour comprendre les concepts de *promettre* ou *dénoncer*, il faut nécessairement comprendre le concept de *dire*, l'inverse n'étant pas vrai ; *dire* apparaît donc comme plus simple que les deux autres verbes cités. Goddard (2002b : 13) complète et nuance ce postulat de l'indécomposabilité des unités simples en ces termes : « *On ne peut jamais prouver de façon indiscutable qu'un élément est indéfinissable. On peut seulement établir que toutes les tentatives de réduction de sens*

[21] *The NSM approach seeks above all to distinguish the essential from the optional, to capture the invariant, and to break complex concepts into maximally simple ones, relying exclusively on independently established conceptual primes and lexico-grammatical universals.*

[22] Il convient de nuancer légèrement cette affirmation : on a besoin de s'habituer aux explications verbales écrites en MSN pour les saisir au mieux.

de cet élément se sont avérées être des voies sans issue. Dans ce sens, les primitifs de la MSN doivent être considérés comme provisoires – comme tous les résultats en science »[23].

On part du principe que, si une unité est indéfinissable dans une langue, on peut supposer, à condition de pouvoir le vérifier, qu'il s'agit d'un concept universel. Les unités de sens dont il est question sont indifféremment des lexèmes, des mots, des locutions, ou morphèmes ; elles peuvent appartenir à différentes parties du discours et avoir des propriétés combinatoires différentes.

Pour Rastier, le primitif est un concept qui appartient au langage ou à l'appareil cognitif, tandis que le sème est constitutif d'une langue (1991 : 142). La métalangue sémantique naturelle, contrairement au métalangage proposé par Jackendoff (1985), transcende cette dichotomie : les primitifs relèvent autant du langage que de la langue, comme semblent le revendiquer Goddard et Wierzbicka dans cette définition récente (2004 :154) : « *Les primitifs sémantiques sont des significations simples et indéfinissables qui apparaissent « en surface » comme des significations des mots, ou des expressions assimilables à des mots, dans toutes les langues* »[24].

La combinaison du critère de caractère primitif et du critère du caractère universel permet la recherche d'éléments de la MSN (Wierzbicka, 1999a).

Descartes qui postulait également l'existence d'idées innées (Wierzbicka, 1999a), a donné deux critères d'identification des primitifs : d'une part il devait s'agir des concepts intuitivement clairs et s'expliquant par eux-mêmes [*self-explanatory*], et impossibles à définir d'autre part. Leibniz y a ajouté un troisième critère : les concepts innés sont des blocs qui construisent les autres concepts, ainsi au niveau linguistique, on a besoin de tester les expressions hypothétiquement primitives, vérifiant qu'elles permettent de définir toutes les autres unités de la langue. L'école wierzbickienne a ensuite ajouté d'autres critères, notamment l'universalité de l'expression linguistique[25]. Précisons cependant que l'universalité d'un concept n'en fait pas automatiquement un primitif. C'est ainsi que *vent* est aux yeux de C. H. Brown (1989) un universel lexical absolu tout en étant définissable par la MSN. Wierzbicka (1989, 1999a) fait la même

[23] *One can never prove absolutely that any element is an indefinable. One can only establish that all apparent avenues for reducing it to combinations of other elements have proved to be dead-ends. In this sense, the propose NSM primes must be regarded as provisional – like all results in science.*
[24] *Semantic primes are simple, indefinable meanings which appear to 'surface' as meanings of words or word-like expressions in all languages.*
[25] Pour une descriptions complète des critères, voir Bogusławski (1998), Durst (2003a).

observation au sujet de *père* et de *mère*. Il n'en demeure pas moins que la recherche des primitifs est inséparable de la recherche des universaux. L'explication apportée par Wierzbicka est la suivante : pour qu'une unité indéfinissable soit possible à traduire, il faut qu'elle ait un équivalent dans la langue cible, si ce n'est pas le cas, et si nous avons besoin de la paraphrase explicative, il ne peut pas s'agir d'un primitif qui, rappelons-le est un primitif de pensée humaine. Du coup, quelles que soient les remises en cause épisodiques dont les universaux font l'objet (par exemple Sériot, 2005), les recherches portant sur les primitifs sémantiques dans des langues appartenant à des familles linguistiques très diverses[26] et l'argument des expériences humaines primordiales (Eco, 1999) semblent étayer solidement l'universalité de concepts primitifs.

1.1.3.1.2. Les primitifs

Les primitifs sémantiques qui composent la métalangue sémantique naturelle ne constituent pas une liste mais un mini-système, chaque unité étant classée dans une catégorie. La dernière version en date de la MSN française se présente ainsi (Peeters, 2002)[27] :

Substantifs : moi, toi, quelqu'un, les gens (on), quelque chose, corps
Déterminants : cela, le même, autre
Quantificateurs : un, deux, quelques, beaucoup, tous
Prédicats mentaux : penser, savoir, vouloir, ressentir, voir, entendre
Actions, évènements, mouvement : faire, arriver, bouger
Discours : dire, mot, vrai
Existence et possession : il y a, avoir
Vie et mort : vivre, mourir
Evaluateurs : bon, mauvais
Descripteurs : grand, petit
Espace : où, ici, au-dessus, sous, près, loin, côté, dans
Temps : quand, maintenant, avant, après, longtemps, peu de temps, quelque temps
Intensificateur, augmentateur : très, plus

[26] Goddard (2002b : 12) cite les langues pour lesquels les études concernant la MSN ont été menées : anglais, lao, mangaaba-mbula, malais, mandarin, polonais, espagnol, créole anglais hawaïen, acehnese, amharique, arrente, bunuba, cantonais, cree, ewe, français, allemand, italien, longgu, japonais, kalam, kayardild, russe, samoan, sm'algyax, thaï, ulwa, yankunytjatjara.
[27] Il existe une version plus récente (Peeters, 2006), mais dans la mesure où elle nous semble discutable (*cf.* chapitre 2), nous nous servons de celle-ci.

Similarité : comme
Taxinomie, partonomie : espèce de, partie de
Concepts « logiques » : ne…pas, peut-être, pouvoir, à cause de, si[28]

L'absence de certains éléments ou la présence d'autres peut étonner dans cette liste. Ainsi par exemple, on peut s'étonner de l'absence du verbe aspectuel *commencer* mais ce verbe est complexe et peut être explicité à l'aide de primitifs comme l'a montré Peeters (2004). On observe par ailleurs dans cette liste des pairs antonymes, mais on considère qu'il s'agit de relations non-compositionnelles : le fait que les primitifs donnés semblent intuitivement liés ne signifie pas qu'il existe des unités lexicalisées plus simples que les primitifs sémantiques auraient en commun. Ainsi par exemple, il est impossible de définir *bon* à l'aide de *mauvais* et l'inverse, *pas bon* n'équivaut pas à *mauvais* et *pas mauvais* n'équivaut pas à *bon*.

La métalangue sémantique naturelle a, depuis les années 1970 où elle a été découverte, subie un certain nombre de modifications, Durst (2003a) résume dans un tableau les changements intervenus (1972-2002). Nous restituons ce tableau dans une version française simplifiée et légèrement remaniée :

[28] Nous donnons en annexe 1 la version polonaise de la MSN.

tableau 1 : évolution de la MSN

Wierzbicka (1972)	Goddard & Wierzbicka (eds) (1994)	Goddard & Wierzbicka (eds) (2002)
je	je	je
tu	tu	tu
quelqu'un	quelqu'un	quelqu'un
quelque chose	quelque chose	quelque chose
	les gens /on	les gens/on
		corps
monde		
ce	ce	ce
	le même	le même
	autre	autre
	un	un
	deux	deux
		quelques
	beaucoup	beaucoup
	tout	tout
	bon	bon
	mauvais	mauvais
	grand	grand
	petit	petit
penser	penser	penser
	savoir	savoir
vouloir	vouloir	vouloir
ressentir	ressentir	ressentir
		voir
		entendre
dire	dire	dire
		mot
		vérité
	faire	faire
	arriver	arriver
		bouger
devenir		
		il y a/il existe
		avoir
		vie/vivant
		mourir
	quand	quand
		maintenant
	avant	avant
	après	après
		longtemps
		peu de temps
	où/endroit	où/endroit
		ici
	en-dessous	en-dessous
		loin
		près
		côté
		intérieur
ne pas vouloir/non	ne pas vouloir/non	
		ne pas
		peut-être
	pouvoir	pouvoir
	parce que/à cause de	parce que/à cause
imaginer		
	si	si
	très	très
		plus
	genre/sorte de	genre/sorte de
partie de	partie de	partie de
	comme	comme

Ainsi qu'on le voit d'après ce tableau, les changements advenus vont globalement dans le sens d'une augmentation du nombre de primitifs. Les modifications les plus importantes ont concerné la première version que l'on doit considérer comme une première approximation, plusieurs éléments comme *devenir* ou *imaginer* ayant été remis en cause pour finalement disparaître. La version de 1994 semble déjà bien établie et les éléments qui s'y trouvent, en dehors de la forme de la négation, sont acquis et sont reconduits dans la version de 2002. Cette dernière version s'enrichit de ce qu'Eco appelle des concepts primaires. Les changements observés s'expliquent principalement par l'augmentation simultanée des recherches et des langues concernées. De son côté, Wierzbicka (1996 : 238) adopte une attitude prudente et rappelle les vertus exploratoires d'une démarche par essai / erreur :

> *Je ne prétends pas que la Métalangue Sémantique Naturelle soit un « langage idéal » dans le sens où elle serait une réponse définitive à la recherche des universaux conceptuels « incarnés » dans les unités lexicales. C'est une approximation qui doit être démontrée par la poursuite des essais de tests et des erreurs. Mais il vaut mieux avoir une tentative et un imparfait ensemble d'indéfinissables que rien du tout*.[29]

Mais comme son nom de méta*langue* l'indique, la métalangue sémantique naturelle ne se limite pas à un lexique. Elle se dote également d'une syntaxe « primitive » qui consiste le plus souvent en constructions simples, testées et établies pour chaque unité lexicale. Wierzbicka (1996 : 20) définit la syntaxe universelle ainsi : « *elle consiste en des combinaisons universelles de primitifs conceptuels universels* »[30]. On doit se garder toutefois de confondre la syntaxe de la MSN avec un quelconque modèle génératif ; il s'agit d'un ensemble de structures universelles dans lesquelles entrent les unités primitives et universelles, autrement dit : « *un schéma universel de la combinabilité des primitifs postulés : leur valence sémantique en quelque sorte* »[31] (Durst, 2003a : 173). Goddard (1997 : 201) exemplifie ce principe ainsi : si on prend un ensemble donné de primitifs, comme par exemple *quelqu'un*, *quelque chose*, *dire*, *mauvais*, et *toi*, la seule combinaison possible dans toutes les MSN sera : « quelqu'un a

[29] *I do not claim that the Natural Semantic Metalanguage is an « ideal language » in the sense of being the final answer to the search for lexically embodied conceptual universals. It is an approximation, to be improved by further trial and error. But it is better to have a tentative and imperfect set of indefinables than none at all.*
[30] *it consists in universal combinations of universal conceptual primitives.*
[31] *universal pattern of combinability of the postulated primes, their semantic valency, so to speak.*

dit quelque chose de mauvais de toi ». Par ailleurs, la MSN se dote d'une unité combinatoire de base qui est la clause, c'est-à-dire la combinaison d'un syntagme nominal sujet avec un prédicat, le prédicat pouvant être expansé par les syntagmes nominaux objets ou adjoints (Goddard, Wierzbicka, 2002 : 42). La syntaxe de la MSN étant un élément déterminant, la place d'une unité de la MSN peut être reconsidérée si elle n'entre pas dans les constructions considérées comme primitives.

Pour résumer, la métalangue sémantique naturelle peut être définie ainsi (Goddard, 1989 : 51): « *Une MSN issue de la langue L, doit se présenter comme le plus petit sous-ensemble de L capable de définir, ou rendre explicites, toutes les relations sémantiques dans cette langue. Ces éléments fondamentaux (primitifs sémantiques) et leurs interrelations (syntaxe élémentaire) doivent être indéfinissables* »[32].

1.1.3.1.3. Méthode et difficultés persistantes

La mise à jour des primitifs sémantiques se fait dans une démarche d'essais et d'erreurs assez empirique, au cours de laquelle le caractère primitif d'une unité est testé à travers les explications verbales. L'approche s'apparente au travail lexicographique (Wierzbicka, 1989).

Deux problèmes importants se posent : la polysémie et l'allolexie. La polysémie tout d'abord soulève le problème d'une propriété courante et néanmoins incompatible avec la nécessaire univocité d'un primitif. La valeur choisie d'une unité est illustrée par son contexte canonique. Wierzbicka (1996 : 25) donne l'exemple du primitif anglais *want*, tel qu'il peut apparaître dans les deux énoncés suivants :

I want you to do something.
This house wants painting.

Seule la valeur de *want* apparaissant dans le premier énoncé est retenue et signifie ce que l'on retrouve souvent sous le terme abstrait de *volition*. Quand à l'allolexie, elle concerne deux phénomènes distincts. D'une part, le phénomène morphologique illustré par les verbes irréguliers ou les paradigmes flexionnels dans les langues à déclinaison ;

[32] *A NSM based on language L would be the smallest subset of L capable of defining or making explicit all semantic relationship expressible in that language. Its fundamental terms (semantic primitives) and their inter-relationship (elementary syntax) would be indefinable.*

d'autre part le phénomène sémantique de la synonymie partielle qu'on illustrera brièvement avec les adverbes français *très* et *vraiment*. *Très* est un primitif, mais il ne peut pas entrer dans la concaténation avec l'adverbe *beaucoup*, lui aussi primitif, alors que cette concaténation est indispensable pour la MSN. On résout le problème en considérant que l'adverbe *vraiment*, dans le cas précis de cette construction, est allolexe de l'adverbe *très*.

Pour conclure provisoirement avec la problématique des primitifs et de l'approche en MSN, on peut résumer les principes de cette approche de la manière suivante (Goddard, 1994) :

a) *Principe sémiotique* : le signe ne peut être réduit ou analysé en aucune combinaison d'éléments qui ne sont pas eux-mêmes des signes.
b) *Principe de l'analyse discrète et exhaustive* : les significations peuvent être analysées d'une façon complète, c'est-à-dire que chaque signification complexe peut être décomposée en une combinaison d'autres significations discrètes, sans circularité et sans résidu.
c) *Principe des primitifs sémantiques* : il existe un ensemble fini de significations indécomposables – les primitifs sémantiques. Les primitifs sémantiques ont une syntaxe élémentaire par laquelle ils se combinent et forment des 'propositions simples'.
d) *Principe de langue naturelle* : les primitifs sémantiques et leur syntaxe élémentaire existent en tant qu'ils sont une partie d'une langue naturelle ordinaire.
e) *L'équivalence signifiante des MSN* : les MSN dérivées de différentes langues sont sémantiquement équivalentes, c'est-à-dire qu'elles ont le même pouvoir signifiant. Chaque proposition simple pouvant être exprimée en MSN issue de L1 peut être exprimée en MSN issues de L2, L3, etc.
f) *Isomorphisme des MSN* : les propositions simples qui peuvent être exprimées à l'aide des MSN des langues différentes sont fondamentalement isomorphiques.
g) *Hypothèse de la lexicalisation forte* [*strong lexicalisation hypothesis*] : chaque signification sémantiquement primitive peut être exprimée à l'aide d'un mot distinct, d'un morphème ou d'une expression figée dans chaque langue.

Le caractère universel et irréductible de la métalangue sémantique permet de décrire les faits de langue et, théoriquement, d'éviter les biais culturels dans la mesure où les explications en MSN ne doivent pas laisser de résidus sémantiques (Wierzbicka, 1996).

1.1.3.2. Le *spécifiquement* culturel

Pour pouvoir parler du « spécifiquement culturel », il faut d'abord définir ce que l'on entend par culture. Wierzbicka adopte la définition de la culture de Geertz (1973 : 89) : « *elle (=la culture) dénote des modèles du sens enfermés dans des symboles, transmis historiquement, un système de conceptions héritées exprimées par des formes symboliques avec lesquelles les hommes communiquent, perpétuent et développent leurs connaissances sur la vie et leurs attitudes envers elle* »[33]. La langue est, avant toute autre chose, un instrument symbolique et signifiant qui contient des modèles de sens, elle est donc un système sémiotique par excellence. Pour Wierzbicka (1990) les différences sémantiques (la vision naïve du monde inhérente à la langue) de différentes langues (systèmes sémiotiques) sont tout aussi réelles et évidentes que les différences phonologiques et syntaxiques. Ces différences ne concernent pas uniquement la sémantique lexicale, bien que ce soit celle-ci que Wierzbicka a le plus développée, Wierzbicka (1988b) montre que les constructions syntaxiques sont également sujettes à la détermination culturelle (voir également Enfield, 2002).

Wierzbicka (1996 et surtout 1997) postule l'existence de concepts spécifiquement culturels. Il y a un lien fort entre la vie d'une communauté parlante et le lexique de la langue que cette communauté utilise. Le plus simplement tout d'abord, on peut s'intéresser aux concepts concrets culinaires et géographiques par exemple : ainsi le *bigos* polonais ou la *paëlla* espagnole décrivent-ils des réalités concrètes n'ayant pas d'équivalent en français et faisant partie intégrante des cultures polonaise et espagnole respectivement. Wierzbicka (1997) donne ensuite des exemples plus abstraits comme le *Bruderschaft* (rituel de fraternité) allemand ou le *xristosovat'sja* (échanger un triple baiser à l'occasion de Pâques) russe, eux aussi spécifiques à leurs cultures d'origine et sans équivalent en français. Enfin, toutes les unités de la langue peuvent être plus ou moins spécifiquement culturelles à différents degrés. Certaines unités lexicales que Wierzbicka appelle des *mots clés* sont spécifiquement culturelles au degré le plus haut et

[33] *it denotes an historically transmitted pattern of meaning embodied in symbols, a system of inherited conceptions expressed in symbolic forms by means of which men communicate, perpetuate, and develop their knowledge about and attitude towards life.*

sont importantes pour une culture donnée (Wierzbicka, 1997 : 7) : « *Les mots culturellement spécifiques sont des outils conceptuels qui reflètent les expériences passées de la société, ils sont représentatifs d'une façon d'agir ou de penser d'une certaine façon; et ils aident à perpétuer ces façons de penser* »[34]. Il faut partir du principe que n'importe quel sens lexical ou grammatical est *a priori* culturellement spécifique. Il n'en est pas toujours ainsi, mais l'hypothèse étant ainsi posée évite au moins de passer à côté d'une différence. Bien évidemment il existe le risque de s'obstiner à trouver des différences.

1.2. Enjeux et obstacles d'une description sémantique

1.2.1. Décrire, expliquer, et définir le sens

1.2.1.1. Approximations et principes

Nous refermons provisoirement le chapitre langue et culture pour nous concentrer désormais sur les spécificités d'une analyse sémantique. Ce faisant, nous continuerons à nous référer aux travaux wierzbickiens tant dans leur dimension théorique que dans les explications verbales qui constituent l'outil méthodologique central de l'approche par les primitifs sémantiques.

Comme l'exprime la citation de Le Ny (1979 : 23) que nous avons mise en exergue de ce chapitre :

> *Personne n'est évidemment en mesure de dire de façon indubitable quelle est la nature des réalités sémantiques. Mais on peut essayer de s'en construire une idée à partir d'un certain nombre de catégories de faits, et de quelques hypothèses apparemment raisonnables.*

il semble impossible, en l'état actuel, de définir le sens de manière claire et précise. Pour Yallop (2004 : 42) ce point n'est finalement pas si fondamental :

> *Le concept de sens lui-même est difficile à définir et on n'exagère pas si l'on dit que la linguistique moderne n'a pas réussi à formuler une théorie du sens*

[34] *Culture-specific words are conceptual tools that reflects a society past experience of doing and thinking about things in certain ways; and they help to perpetuate these ways.*

largement admise. Mais le fait qu'il y ait quelque chose d'insaisissable et de mystérieux concernant le sens ne doit pas nous embarrasser, pas plus que nous ne devrions être embarrassés par la difficulté de définir comment nous comprenons exactement le temps, le nombre, la vie, et d'autres concepts fondamentaux de notre existence.[35]

En effet, la biologie par exemple, qui est, étymologiquement et formellement, une science de la vie, n'a jamais réussi à définir son objet de manière non équivoque, ce qui ne l'a jamais empêché d'étudier cet objet. Nous pouvons donc étudier le sens même si c'est au prix de quelques approximations. Nous dirons que l'approche du sens que nous adoptons peut être caractérisée ainsi :

a) la fonction signifiante de la langue est primordiale et précède les autres fonctions (Wierzbicka, 1988b) ;
b) toutes les unités de la langue, peu importe leur nature, servent à signifier, la langue est un continuum signifiant (Wierzbicka, 1988b ; Benveniste, 1974 : 217 ; Yallop, 2004 : 23 ; Langacker, 2000) ;
c) la langue n'est pas autonome, le sens est lié à la nature et à la culture de l'homme ;
d) la métaphore « les mots sont des contenants pour le sens » est remplacée par la métaphore « les mots sont des boutons d'activation de sens », le sens est donc lié, de manière indissociable à la pensée ; le sens est concept ;
e) le sens n'est pas la référence, les conditions de dénotation sont, en quelque sorte, dérivées du sens (Wierzbicka, 1995 : 12 ; Goddard, 1998) ;
f) « *Dans une langue naturelle le sens consiste en une interprétation humaine du monde, il est anthropocentrique, il reflète les intérêts culturels prédominants et les modes culturellement spécifiques des interactions sociales tout aussi bien que les traits objectifs du monde 'en tant que tel'* »[36] (Wierzbicka, 1988 : 2).

[35] *The concept of meaning itself is difficult to define and it is no exaggeration to say that modern linguistics has failed to formulate a widely agreed theory of meaning. But the fact that there is something elusive and mysterious about meaning need not embarrass us, any more than human should be embarrassed by the difficulty in defining exactly what we mean by time, number, life and other fundamental concepts of our existence.*

[36] *In natural language meaning consists in human interpretation of the world. It is subjective, it is anthropocentric, it reflects predominant cultural concerns and culture-specific modes of social interaction as much as any objective features of the world 'as such'.*

Ces approximations d'ordre général nous permettent d'approcher l'objet à étudier qu'est le sens. Nous pouvons maintenant nous centrer sur les principes méthodologiques d'une description du sens :

a) la description ou la définition du sens présuppose une décomposition en unités en d'autres unités,
b) pour qu'une décomposition soit explicative et donc épistémologiquement valable, il faut que les unités de la description soient plus simples que l'unité à définir, ce qui évite toute circularité,
c) les unités obtenues par la décomposition du sens s'organisent en propositions et non en ensembles libres,
d) le sens doit être défini de façon positive et non de façon différentielle (Wierzbicka, 1985).

L'objectif de la sémantique est d'expliquer le sens. Pour Wierzbicka (1996 : 238) *définir* signifie « *'montrer' le sens d'un mot définissable (c'est-à-dire sémantiquement complexe) avec des mots indéfinissables (c'est-à-dire sémantiquement simples)* »[37]. Une description linguistique est une hypothèse scientifique sur le concept encodé dans un mot donné. On ne peut montrer qu'une telle hypothèse est vraie, mais comme toute hypothèse elle peut être testée et on peut montrer qu'elle est fausse et on doit alors la revoir. Le but de la définition est de saisir les composantes invariables d'un concept à travers l'usage d'unités linguistiques qui l'expriment.

1.2.1.2. Méthodologie de description sémantique retenue : les explications verbales et les notions nécessaires à leur construction

Les principes de la description de sens que nous venons d'énumérer témoignent du choix que nous avons opéré parmi plusieurs méthodologies disponibles. On peut classer, grossièrement, les méthodologies existantes en trois groupes : les analyses sémiques, les analyses métaphoriques et les approches « en scénario ».

Les analyses componentielles sémiques (Pottier, 1965 ; Rastier, 1996) consistent en une réduction des signifiés en des ensembles d'unités appelées sèmes. Les sèmes

[37] *« showing » the meaning of a definable (i.e. semantically complex) word in terms of indefinables (i.e. semantically simple) ones.*

n'ont d'existence qu'en tant que des caractéristiques qui différencient un signifié d'un autre tout comme les traits de phonèmes. Rappelons que les analyses componentielles se fondent sur les méthodes d'oppositions binaires de la phonologie, l'objectif des analyses componentielles sémiques n'est pas de définir mais de différencier. Les approches sémiques ne correspondent pas aux principes de description de sens que nous avons adoptés pour plusieurs raisons : les sèmes ne sont pas des unités sémantiquement simples, ce qui nous permet de dire qu'il ne s'agit pas de décomposition à proprement dit. Ensuite, les formules sémiques ne sont pas propositionnelles étant donné leur objectif méthodologique de réunir des traits différenciateurs. Dans cette mesure d'ailleurs, on relève que les formules sémiques ne sont pas, positivement, des énoncés définitoires : elles disent moins la signification de l'unité qu'elles montrent ce qui la distingue de significations proches[38]. Dans la mesure où l'objectif de notre travail est d'expliquer les concepts tels qu'ils sont structurés dans la langue et non d'étudier les relations à l'intérieur de champs lexicaux, les analyses componentielles sémiques n'y sont pas pertinentes.

Les approches métaphoriques (Lakoff et Johnson, 1985 ; Kövekses, 1989, 2003 ; Nowakowska-Kempna, 1995) sont très intéressantes pour l'analyse des sentiments et plusieurs études ont été effectuées à ce sujet. Selon les approches métaphoriques, notre conceptualisation du monde est basée sur un ensemble de métaphores qui structurent notre expérience. Les métaphores conceptuelles mises en évidence par Lakoff & Johnson sont expérientielles, c'est-à-dire proviennent de nos expériences en tant qu'êtres biologiques, dans le monde. Ainsi par exemple, certains concepts sont structurés par la métaphore « le bien est en haut, le mal est en bas », cette métaphore elle-même s'est élaboré sur la base de la verticalité de notre corps. Il nous semble cependant que l'on doit utiliser les métaphores comme complément d'autres analyses dans la mesure où les métaphores ne nous renseignent pas sur *ce que sont* les affects, elles ne permettent pas de les définir. Par contre elles nous renseignent sur *comment sont* les affects, comment les locuteurs se les représentent.[39]

A la différence des auteurs cités *supra*, nous nous intéresserons dans ce travail uniquement à des métaphores provenant des expressions concernant directement les expressions lexicales spécifiques des affects ; notre champ d'investigation sera donc

[38] Pour une critique particulièrement éclairante, voir Wierzbicka (1985).
[39] A. Pawelec (2005) en adresse la même critique aux courant métaphorique de point de vu général.

bien plus étroit. Nous pouvons d'ores et déjà poser que l'on peut distinguer deux types de métaphores. Le premier type, purement conceptuel, concernera une métaphorisation en termes spatiaux de certains affects, comme par exemple *mépris*, *dédain* et leur équivalent polonais : *pogarda*. Dans le cas de ces affects la métaphore jouera sur l'axe haut-bas, dont l'importance a été relevée par Lakoff et Johnson. Le deuxième type, le plus représenté dans la langue, concernera les expressions physiques internes et non contrôlées des affects. L'analyse de différents affects montrera que l'on ne retrouve pas les métaphores du premier type systématiquement et que les métaphores du deuxième type se rencontrent dans les affects qui ont des expressions corporelles internes non contrôlées. Nous souhaitons remettre les métaphores là où nous croyons que se trouve leur place – les métaphores sont des outils très utiles, mais elles ne sont pas suffisantes pour une sémantique des sentiments.

Enfin, il existe un certain nombre de méthodologies qui décrivent les affects en se servant du concept de scénario et notamment les analyses de L. Yordanskaja (1972) et J. Apresjan (1994, 2000b). Les analyses de ces deux linguistes russes se rapprochent de celle que nous allons voir proposée par Wierzbicka. C'est pour cette raison que nous ne les présentons pas plus en détail. Nous pouvons toutefois dire qu'elles n'utilisent pas dans leurs définitions de termes plus simples que ceux qu'elles définissent, ce qui contrevient à l'une de nos règles de description sémantique.

Il nous semble que l'approche « en scénario » est la plus pertinente et la méthodologie des explications verbales en fait partie. Les explications verbales de Wierzbicka répondent à tous les principes de description de sens que nous avons énoncés. Nous allons la présenter maintenant en détails.

La méthodologie d'analyse et de description sémantique proposée par Wierzbicka est, comme nous venons de le dire, une approche ayant recours à la notion de scénario. La méthode dite des explications verbales se fonde sur le principe des paraphrases réductives (Wierzbicka, 1996 ; Durst, 2003a ; Bogusławski 1970) : *expliquer* quelque chose, c'est le *dire en d'autres mots*. L'explication doit être substituable à l'unité qu'elle explique (Wierzbicka, 1972a, 1996). Le principe de paraphrase réductive explique un autre paradoxe : la méthode wierzbickienne est compositionnelle, puisqu'elle décompose le sens en primitifs, mais, en même temps ces primitifs sont organisés en

paraphrases et ce n'est pas l'ensemble des primitifs en tant que tel qui représente le sens, mais leur configuration dans les paraphrases, ainsi que la configuration des paraphrases elles-mêmes. L'ensemble des paraphrases qui composent une explication verbale est à prendre comme un ensemble, une gestalt.

Dans les explications verbales, les éléments non verbaux comme la ponctuation sont a priori exclus (Durst, 2003a ; Wierzbicka : 2002), rappelons-nous le postulat d'A. Agud : la langue se suffit à elle-même pour s'expliquer. Ils sont toutefois parfois utilisés pour faciliter la lecture : la ponctuation sert à désambiguïser les paraphrases. La présentation spatiale des explications verbales est iconique, supposée adopter la structure conceptuelle. C'est le cas notamment du découpage en ligne et des retraits. En l'occurrence, les retraits sont le plus souvent utilisés avec des verbes introduisant un contenu propositionnel comme *dire* et *penser*, le retrait manifeste alors l'introduction de ce contenu propositionnel.

Pour réfuter l'objection de la longueur des explications verbales Wierzbicka (1985) a avancé les arguments suivants : la longueur d'une explication est justifiée par la complexité du concept d'une part, et d'autre part la description doit être positive et complète.

Après ces considérations générales nous allons maintenant montrer l'application concrète de la méthodologie des explications verbales et nous le ferons par rapport au domaine sémantique qui nous occupe dans ce travail : le domaine affectif. Les considérations de Wierzbicka sur les sentiments permettront en même temps d'expliquer la nécessité du concept de scénario dans l'explication des concepts affectifs.

Wierzbicka (1972a) considère que les prédicats de sentiment sont des abréviations de descriptions de situations dans lesquelles les sentiments s'actualisent et pour cette raison le recours à la notion de scénario est indispensable (1996, 1999b). Se basant sur les approches cognitives et situationnelles, elle propose de prendre en compte, dans ces scénarios, la composante cognitive et la composante affective des affects. La composante physique en est absente. Nous allons tout d'abord expliquer la présence des composantes dans les explications verbales, pour ensuite justifier la notion de scénario.

Harkins et Wierzbicka (2001 ; Wierzbicka, 1992b) justifient la description des affects en terme de scénarios prototypiques par le fait que, le plus souvent, les affects sont décrits en terme de comparaison aussi bien dans les discours littéraires que dans les

discours quotidiens. Les auteurs relèvent que les locuteurs naïfs surmontent l'impossibilité de définir en soi le ressenti affectif en empruntant les trois biais suivants :

- il est possible à tout un chacun de dire d'une façon très générale si l'on ressent quelque chose de bon ou de mauvais,
- quiconque évalue ce qu'il ressent comme plus ou moins conforme à une certaine situation type et identifie, d'une façon ou d'une autre, une situation prototypique,
- quiconque peut dire ce qui se passe alors dans son corps.

La réunion de ces observations permet d'établir une représentation sémantique générale du ressenti affectif.

Comme nous l'avons déjà vu, le contenu affectif lui-même ne peut pas être mis en mots ; pour pouvoir décrire un affect, il faut donc nécessairement passer par la description de la situation (Wierzbicka, 1996 : 180) :

> *En parlant approximativement, ressentir une certaine émotion signifie se sentir comme une personne qui a certaines pensées (spécifiables) caractéristiques de cette situation particulière (et subir certains changements internes à cause de cela). Typiquement, mais non nécessairement, ces pensées concernent la référence à 'faire' ou 'arriver', à quelque chose de 'bon ou 'mauvais', et à 'vouloir' ou 'ne pas vouloir'.*[40]

Il ne s'agit pas tant d'une situation extérieure que d'une structure cognitivement abstraite (Wierzbicka, 1995). Ainsi la plupart des affects peuvent-ils être décrits à l'aide du cadre suivant (Wierzbicka, 1996 : 182) :

> *X ressent quelque chose*
> *parfois une personne pense quelque chose comme ceci :*
>
> ……
>
> ……
>
> ……

[40] *roughly, to fell a certain emotion means to feel like a person does who has certain (specifiable) thoughts characteristic of this particular situation (and to undergo some internal process because of this). Typically, though not necessarily, these thoughts involve references to 'doing' or 'happening', to something 'good' or 'bad', and to 'wanting' or 'not wanting'.*

à cause de cela, cette personne ressent quelque chose
X ressent quelque chose comme cela

Wierzbicka (1999b : 284-285) perfectionne ce cadre et parle désormais de prototype cognitif :

la personne X a ressenti quelque chose
parce que X a pensé quelque chose
parfois une personne pense : [Y]
à cause de cela cette personne ressent quelque chose
la personne X a ressenti quelque chose comme cela
parce que X a pensé quelque chose comme cela

mais au niveau théorique le changement de *structure cognitive* en *prototype* est logique dans la mesure où, comme le note Casson (1983: 434), « *Un schéma est également un prototype* »[41]. On notera le retrait des lignes qui concernent le contenu de la pensée ; rappelons qu'il s'agit là uniquement d'une convention visuelle qui permet facilement de dissocier ce contenu du cadre.

Ce type de scénario permet de décrire le contenu du point de vue de la première personne du singulier. C'est un point important dans la description des prédicats mentaux[42].

On retrouve dans cette façon de décrire les affects les composantes cognitive et affective. Le système du *vouloir* se trouve inclus dans la composante cognitive, ainsi que la tendance à l'action. Les « actions corporelles » sont moins importantes que la volonté de les effectuer spécifique à tel ou tel affect. Nous pensons en effet que dans le cas des affects l'intention de faire quelque chose est plus importante que faire quelque chose. De plus, il ne faut pas oublier qu'il s'agit de schémas prototypiques, or les manifestations peuvent être nombreuses et contradictoires. Zmarzer (1985) considère que l'établissement de l'ensemble exhaustif des « symptômes » d'un affect ne relève pas du domaine de la linguistique. Or, sauf à confondre le concept et l'objet du monde, de tels ensembles peuvent au contraire faire l'objet d'un traitement linguistique. Que ces ensembles correspondent ou non à la réalité extralinguistique est une autre question[43].

[41] *A schema is also a prototype.*
[42] Nous y reviendrons, disons seulement ici que cela permet d'éviter le problème de l'accès au savoir.
[43] Voir par exemple la tentative de systématisation des manifestations affectives par Krzyżanowska (2005).

En ce qui concerne la problématique de la composante physique à proprement dit, nous pensons tout d'abord qu'il faut distinguer, comme le fait Apresjan, le ressenti physique interne qui n'est pas contrôlable et les actions corporelles, contrôlables ou non. Nous pensons qu'il faut les inclure dans les explications verbales dans les cas où elles sont très saillantes et présentes dans la langue. En ce qui concerne le ressenti physique interne, nous passerons alors par la formule relativement indéfinie « quelque chose se passe dans mon corps », nous ne pensons pas qu'il faille aller plus loin dans le détail, les expressions de ce ressenti que nous analysons ne semblent pas être très spécifiques pour identifier un affect de toute façon et un même ressenti physique peut accompagner plusieurs affects (Paperman, 1995). Quant aux actions corporelles, la plupart d'entre elles ont une visée communicative, nous pensons que dans ce cas il faut décrire l'intention de manière générale et non l'action en elle-même.

Il nous reste à expliquer les avantages de la description des affects en terme de schéma/scénario. Nous avons déjà vu que cette façon d'expliquer les affects semblait la plus naturelle[44]. Par ailleurs, nous nous intéresserons dans ce travail principalement aux affects qui ont des verbes expérientiels, or P. Koch (2002 : 68) remarque que « *le verbe est une partie du discours particulièrement apte à verbaliser des scénarios qui correspondent à notre conceptualisation ou perception d'états de choses* ».

En ce qui concerne la notion de script lui-même, R. Abelson (1981 : 717) le définit comme une structure cognitivehypothétique :

> *Pour résumer, le script est une structure cognitive hypothétique qui, lorsqu'elle est active, organise la compréhension de l'événement fondé sur une situation. Dans le sens étroit, c'est un faisceau d'interférences sur l'occurrence potentielle d'un ensemble d'événements et qui peut être structurellement semblable à d'autres schémas qui ne traitent pas des événements*.[45]

Abelson insiste sur le fait que le script déclenche les inférences. Pour que le script soit actualisé, il faut que trois conditions soit remplies (*op.cit*. : 719): l'individu doit avoir une représentation cognitive stable d'un évènement, le contexte de l'évènement doit être

[44] C. Masseron (2005) parle de la *scène topique*, sur l'exemple de la peur.

[45] *In sum, a script is a hypothesized cognitive structure that when activated organizes comprehension of event based situation. In its weak sense, it is a bundle of interferences about the potential occurrence of set of events and may be structurally similar to other schemata that do not deal with events.*

présent et l'individu doit entrer dans le script. Ce qui correspond parfaitement au fonctionnement des affects qui incorporent, en quelque sorte, la situation. L'individu perçoit une situation X et il a le choix soit de ne pas y répondre, dans ce cas il ne déclenche pas de scénario, soit il y répond par le déclenchement d'un affect. Un autre point de vue particulièrement intéressant pour l'étude des affects en termes de scénarios est celui de C. Fillmore (2003 : 209) :

> *Le sens est relatif aux scènes. J'emploie le mot scène, dans cette discussion, dans le sens technique qui inclut sa signification visuelle familière, mais également beaucoup plus. Je signifie par là n'importe quelle perception, mémoire, expérience, action, ou objet cohérents. Certaines scènes se composent d'autres scènes; certaines ne peuvent pas être analysées, mais doivent simplement être connues, c'est-à-dire, elles peuvent seulement être démontrées ou éprouvées, non expliquées. Je veux dire par là que pour un grand nombre de mots et d'expressions de la langue, nous pouvons les comprendre seulement si nous connaissons d'abord autre chose, et cet autre chose peut ne pas être analysable*.[46]

L'approche linguistique de Fillmore est particulièrement intéressante pour la problématique qui nous retient ici, dans la mesure où Fillmore relie directement le sens à la notion de la scène, le mot apparaît comme un point d'accès, un activateur des schémas cognitifs, ce qui permet à Wierzbicka de dire (*supra*) que les prédicats d'affects sont des abréviations des situations.

[46] *Meanings are relativized to scenes. I'm using the word scene in this discussion in the technical sense that includes its familiar visual meaning, but much more as well. I mean by it any coherent individuatable perception, memory, experience, action, or object. Some scenes are made up out of other scenes; other cannot be analyzed, but must merely be known, that is, can only be demonstrated or experienced, not explained. The point I'm making is that for a great many words and phrases in our language, we can only understand them if we first know something else, and this something else may not be analyzable.*

1.2.2. Les outils sémantiques

Nous devons maintenant préciser de quels moyens nous nous dotons pour parvenir à cette description du sens. Nous nous appuyons principalement sur l'intuition et le corpus.

1.2.2.1. Le rôle de l'intuition

Wierzbicka, à plusieurs reprises (par exemple : 1969, 1972a,b, 1985) insiste sur l'importance de l'*intuition* dans les analyses sémantiques. L'intuition est à prendre au sens de l'*introspection* et il s'agit d'une vraie méthode d'exploration profonde et non d'une simple association superficielle : « *On doit préciser toutefois, que cela (=l'intuition) implique ce n'est pas quelque « il me semble » mais un travail systématique dans les profondeurs de la conscience linguistique* »[47] (Wierzbicka, 1972 : 24). L. Talmy (2003 : 4-6), tout comme Wierzbicka, considère l'introspection comme une méthode scientifique. Wierzbicka (*ibid*.) pose explicitement que « *Les données que je tire de ma propre intuition sont à la fois mon point de départ et, pour ainsi dire, mon point d'arrivée* »[48] et elle répond immédiatement aux objections que l'on peut formuler à une telle approche. Premièrement, l'intuition individuelle du linguiste n'est ni moins bonne ni meilleure que celle d'autres locuteurs et, de plus, le linguiste y a un accès direct, c'est la seule intuition qu'il puisse étudier directement. Deuxièmement, les intuitions profondes des locuteurs coïncident à un haut degré et, de toute façon, rien n'empêche de vérifier ses propres intuitions auprès des autres. D'autres auteurs polonais comme Zaron (1998), Rozwadowska (1997), Bogusławski (1970) partagent ce point de vue.

Quant aux enquêtes, Wierzbicka (1985 : 136) doute que demander directement aux locuteurs de décrire les concepts donne des résultats probants, surtout si on leur demande de donner les caractéristiques d'un concept qui leur viennent spontanément à l'esprit puisque « *la compétence sémantique se montre dans l'USAGE des mots, non dans la capacité à les définir ou à les expliquer* »[49]. En concluant la comparaison de son approche avec celle de Tyler, Wierzbicka résume les choses ainsi :

[47] *It should be emphasied, however, that what it implies is not some causal 'it seems to me', but systematic, dogged dredging of the depths of one linguistics consciousness.*
[48] *The data I draw from my own linguistic intuition are both my point of departure, and, so to speak, my point of arrival.*
[49] *semantic competence shows in the USE of words, not in the ability to analyze them or explicate them.*

Pour résumer, je maintiens que pour modéliser les structures lexicales, on doit s'appuyer, avant toute autre chose, sur l'intuition, soutenue par l'évidence linguistique et éthnolinguistique. L'évidence scientifique est tout simplement non pertinente. Tout comme pour l'évidence psycholinguistique, j'aimerais dire que les définitions construites sur les bases de l'introspection, appuyés sur les preuves linguistiques et ethnolinguistiques, peuvent évidemment être vérifiées auprès de beaucoup d'informants. Il est plus productif, toutefois, pour construire une hypothèse sémantique sur les bases d'une étude introspective systématique et sur chaque aspect de l'évidence linguistique (et autres preuves culturels, qui peuvent être trouvés, et, plus tard, les vérifier avec les informants, que de soumettre les informants à des testes psycholinguistiques sans une hypothèse linguistique première et indépendante que l'on voudrait tester. Dans tous les cas les réponses 'brutes' des informants n'ont souvent pas de sens, et quand elles semblent avoir du sens, elles sont souvent décevantes. Pour découvrir leur vrai sens, on doit opérer selon une théorie sémantique et une méthodologie dont les justifications respectives demeurent indépendants. (Wierzbicka, 1985 : 147-148)[50]

Les caractéristiques contenues dans la description d'un concept, dans les meilleurs cas de figure, doivent s'appuyer sur des indices linguistiques ; mais on doit d'emblée accepter que certains ne le soient pas, Wierzbicka (1985 : 144) considère que « *les expériences mentales sont tout aussi importantes en linguistique que l'évidence linguistique directe* »[51].

1.2.2.2. Le corpus

Nous suivons P. Hanks (1990) dans sa problématisation du travail lexicographique. Pour ce linguiste, le jugement d'acceptabilité repose sur trois étapes : l'étude d'une expression donnée dans un corpus, l'introspection et l'enquête, la vérification dans des publications lexicographiques et linguistiques existantes. Précisons que l'ordre d'investigation peut contrevenir à celui que Hanks le présente.

[50] *To sum up, I maintain that in modelling lexical structures one must rely, above all, on introspection supported by linguistic and ethnolinguistic evidence. Scientific evidence is simply irrelevant. As for psycholinguistic evidence, I would say that definitions construed on the basis of introspective study, supported by linguistic and ethnographic evidence, can of course be checked with many informants. It is much fruitful, however, to construct a semantic hypothesis on the basis of methodical introspective study and every scrap of linguistic evidence (and other cultural evidence) which can be found, and later to check it with informants, than to subject informants to psycholinguistic tests without any prior and independently supported semantic hypothesis which one could test. In any case, informants' raw responses often do not make sense, and when they seem to make sense, they are often deceptive. To discover their real sense one must operate in terms of any independently justifiable semantic theory and semantic methodology.*

[51] *the mental experiments are so important in linguistics as direct linguistic evidence.*

Autrement dit, le corpus n'est qu'un point de départ et, en même temps le point d'arrivée, il est nécessairement vérifié par l'introspection propre du chercheur ou par celle de ses informants. Rien n'empêche d'orienter la recherche des exemples pour démontrer ou infirmer une intuition.

Les énoncés qui figurent dans notre travail en tant qu'exemples sont tous extraits de notre corpus. Nous avons privilégié les énoncés exemplifiant au mieux notre propos.

Notre corpus est plutôt une base de données ouverte, il est composé des énoncés rassemblés par nos soins. La seule limite formelle de notre corpus est temporelle : nous y avons inclus uniquement les énoncés créés après 1945. Nous avons tenté de diversifier notre corpus au maximum pour le rendre représentatif, différents problèmes techniques ont fait que cette représentativité est quelque peu limitée notamment du fait de l'absence quasi-totale d'énoncés oraux.

Le corpus français provient principalement de :

- *Frantext*, qui est composé majoritairement de sources littéraires. Les exemples provenant de ce corpus sont marqués par une astérisque (*) placée à la fin des références de l'énoncé) ;
- des énoncés d'Internet obtenus à l'aide du moteur de recherche *Google*. Les énoncés provenant de l'Internet sont de différents types : on y trouve des énoncés littéraires, des énoncés journalistiques et des énoncés plus « libres » provenant de *chats* et *blogs* divers ;
- des énoncés recueillis au gré de nos lectures personnelles ;
- quelques énoncés oraux entendus par nous ;
- enfin quelques énoncés forgés. Leur préférence, à certaines étapes de l'analyse à des énoncés attestés vient du besoin de simplification maximale du contexte afin de clarifier notre propos.

Le corpus polonais est construit de la même façon, il contient des énoncés provenant de :

- *Korpus Języka Polskiego PWN* qui contient deux parties : une partie générale avec des énoncés provenant des sources diverses : littéraires, journalistiques, orales et une partie journalistique du journal *Rzeczpospolita*. Les énoncés provenant de ce corpus sont signalés par deux astérisques (**) placés à la fin de la référence de l'énoncé ;

- des énoncés du *Korpus IPI PAN* ;
- des énoncés provenant de l'Internet obtenus à l'aide du moteur de recherche *Google*, la même remarque s'impose qu'à la partie équivalente du corpus français ;
- des énoncés recueillis au gré de nos lectures personnelles ;
- quelques énoncés oraux entendus par nous ;

Dans les corpus de deux langues on peut trouver des énoncés traduits d'autres langues. Nous ne considérons pas que cela pose un quelconque problème dans la mesure où ces énoncés sont jugés naturels par les locuteurs de l'une et de l'autre langue et si l'on ne mentionnait pas les références, ils ne se rendraient pas compte qu'il s'agit d'énoncés d'origine étrangère.

Par ailleurs, ajoutons que nous avons conservé les références de chaque énoncé conformément à la tradition bien que cela ne nous semble pas vraiment utile.

2.
LES GENERIQUES ET LES CLASSEMENTS DU RESSENTI AFFECTIF

Emotions do not form a natural class […]
[Emotions] *cannot be shepherded together under one set of classification as active or passive, thought-generated and thought-defined or physiologically determined ; voluntary or non-voluntary ; functional or malfunctional ; corrigible or not corrigible by a change of belief. Nor can they be sharply distinguished from moods, motives, attitudes, character traits.*

A. Rorty (1980: 1)

Au cours du travail de DEA que nous avons fait sur HONTE s'est posée à plusieurs reprises la question de savoir si HONTE était une émotion ou un sentiment. Le plus souvent, nous avons éludé la question, répondant par des périphrases du type : « *la honte est un état affectif (psychique)* », bien conscient cependant qu'il nous faudrait éclaircir les enjeux épistémologiques du problème ainsi posé, et élaborer une réponse même partielle en tenant compte des champs disciplinaires qui, outre la linguistique, ont contribué à étoffer la problématique des émotions et des sentiments. Car, après tout, pourquoi, au sujet d'un affect, quel qu'il soit, la question d'être une émotion ou un sentiment se pose-t-elle avec une telle régularité ? et pourquoi se pose-t-elle aujourd'hui dans les termes d'une dichotomie entre *émotion* et/ou *sentiment*, au détriment de termes autrefois plus en vue (*passion*) ? En quoi penser les sentiments nécessite-t-il de s'engager dans une voie classificatoire, et ici de surcroît une catégorisation binaire dont la symétrie ou la complémentarité des deux classes – les sentiments et les émotions – sont loin d'être avérées ?

On peut supposer que la nature des expériences affectives humaines – leur réitération, leur singularité, leur complexité, leurs déterminations interactives, associées à leur intériorité – est un facteur puissant pour inciter à leur verbalisation ; décrire et nommer les affects constituent une première forme d'intellection langagière dont les effets sont ceux qu'on escompte d'une distance prise avec le donné de l'expérience immédiate. C'est dire sans doute que « le domaine des sentiments » pose les rapports langue / expérience du monde (soi, les autres) avec une acuité et une constance qui n'atteignent pas d'autres domaines référentiels et notionnels. A cet égard il est peut-être symptomatique que le français utilise un même verbe, *exprimer*, pour caractériser l'extériorisation d'un affect et sa traduction verbale (*son visage exprimait la crainte qu'il éprouvait à ne pas réussir* ; *cette lettre exprime ce que je ressens*). Du ressenti au mot pour le dire, les lexiques français et polonais disposent d'une terminologie

psychologique relativement fournie dont il faut chercher à comprendre les principes d'organisation et les implications sémantiques.

L'option retenue dans la première partie de ce chapitre est en quelque sorte méta-lexicale, dans la mesure où il s'agit principalement de considérer *émotion* et *sentiment*, tout comme leurs équivalents polonais, dans leur fonction taxinomique, à travers par exemple l'organisation du discours lexicographique et l'analyse d'énoncés qui les manifestent. Nous compléterons ce volet lexical par une étude comparée des verbes standards, *sentir, ressentir, éprouver*, et leurs équivalents polonais, pour nous demander lequel est plus apte à endosser le rôle primaire de l'expression des sentiments et/ou des émotions du point de vue du sujet humain qui est le siège. Nous appuyons ces investigations de taxinomie lexicale entre autres sur le travail de N. Flaux et D. Van de Velde (2000) qui ébauche une synthèse méta-catégorielle sur les noms et dans cette mesure interroge les voies linguistiques de la classification que nous avons posée.

Une fois l'état des lieux méta-lexical établi, nous serons mieux à même d'envisager quelques-unes des taxinomies forgées en linguistique et dans les champs disciplinaires voisins (psychologie et philosophie) pour essayer de déterminer si un classement du domaine affectif est possible ou si A. Rorty, dont nous avons placé une citation en exergue de ce chapitre, a effectivement raison en postulant l'impossibilité d'un tel classement. L'enjeu épistémologique qui sous-tend ces investigations périphériques aura, nous l'espérons, quelques chances supplémentaires de se voir mieux circonscrit.

2.1. Les noms et les verbes génériques de sentiments

Dans cette partie de notre travail nous tenterons de décrire un classement des affects tel qu'il apparaît dans la langue. Pour le faire, nous procéderons en trois temps : tout d'abord nous expliquerons le niveau d'analyse sur lequel nous nous plaçons, ensuite nous montrerons trois classements différents de ce que l'on peut appeler les génériques des affects pour, enfin, étudier le fonctionnement des génériques nominaux et verbaux du domaine affectif en français et en polonais.

2.1.1. Le postulat de départ

J.-C. Anscombre (1996 : 260), cherchant des critères de différenciation entre les noms de sentiment et les noms d'attitude met en garde contre la confusion des niveaux d'analyse :

> *C'est qu'indépendamment d'un recours discutable à l'intuition, notre classification est pour le moment* ***langagière****. Nous voulons dire par là que nous nous laissons abuser par le fait que les mots* ***perception****,* ***attitude****,* ***sentiment****… existent en langue. Et que donc, ils renvoient à des concepts linguistiques. C'est là confondre* ***langue*** *et* ***métalangue****. Il nous faut en fait définir des critères* purement linguistiques *sur lesquels fonder une classification dont on peut espérer qu'elle ne divergera pas trop de l'intuition.*[52]

Reformulons : il faut donc prendre les critères *purement linguistiques* qui signifient, de façon restrictive, nous semble-t-il, des propriétés distributionnelles. Une fois que l'on a relevé un ensemble de critères distributionnels, on se sert dans la langue d'un terme, choisi soit *ad hoc*, soit grâce à l'intuition et on l'applique au groupe préétabli. Nous pensons que la démarche doit être inverse. Puisque la langue dispose de termes dont on peut se servir et dont on se sert au niveau métalinguistique, il faut tout d'abord étudier les concepts que ces termes véhiculent. Le fait que le français dispose de deux termes pouvant jouer le rôle des génériques dans le domaine du ressenti affectif doit être considéré d'emblée comme signifiant. En observant le comportement de ces deux lexèmes on peut établir, comme nous le verrons, deux types de fonctionnement. Nous obtiendrons ainsi une justification linguistique d'emploi métalinguistique. Ensuite, il faudra vérifier si les expressions du contenu affectif peuvent être divisées en deux groupes ainsi établis et nous aurons, le cas échéant, un classement que l'on pourra considérer comme naturel. Par ailleurs, en observant le fait que l'on puisse classer un nom de sentiment différemment : *la peur est une émotion/un sentiment*, on ne doit pas conclure d'emblée, comme le fait Anscombre (*ibid*.), que « *l'intuition chancelle très vite* ». Tout dépend de la conclusion que l'on tire de ce fait. Nous pensons que si les deux sont possibles, cela veut dire que l'intuition n'est pas chancelante, mais que la peur peut être une émotion *et* un sentiment, mais peut-être pas les deux à la fois.

[52] Nous soulignons.

Le point de départ de nos analyses est l'étude des concepts génériques du ressenti affectif, tels qu'on les retrouve dans les deux langues qui sont l'objet de notre recherche. Une fois les caractéristiques de ces concepts établies, nous pourrons vérifier ensuite si la partition que les langues effectuent grâce à ces génériques correspond à la différence de fonctionnement des expressions particulières de sentiment.

2.1.2. Trois approches : trois problématisations différentes

Le problème que souligne Wierzbicka (1995) est celui de la relativité linguistique et culturelle de termes génériques du ressenti affectif. C'est un problème qui n'est pas spécifique à la linguistique mais qui concerne toutes les sciences qui étudient le domaine affectif. La question « qu'est-ce un sentiment ? » est biaisée, peu importe si elle est posée par un psychologue ou par un linguiste parce que la réponse que l'on obtiendra risque d'être différente de la réponse obtenue à l'équivalent de la même question dans une autre langue. En étudiant le fonctionnement des génériques nominaux dans quelques langues européennes, Wierzbicka montre qu'effectivement, les génériques du domaine affectif ne découpent pas le domaine affectif de la même façon selon les langues. Les analyses wierzbickiennes s'appuient sur trois composantes des affects : les composantes physique, affective et cognitive. Nous avons regroupé les conclusions de Wierzbicka sous la forme d'un tableau :

tableau 2 : les noms génériques de sentiment (Wierzbicka)

	les affects		
	composante physique	composante affective	composante cognitive
anglais	*feeling*	*emotion*	*feelings*
allemand	*Gefühl*		*Gefühle* (pl)
polonais	*uczucie*		*uçzucia* (pl)
français	*émotion*		*sentiment*

Certaines données de ce tableau, notamment en ce qui concerne le polonais et le français, demeurent discutables et nous le verrons ; l'objectif de Wierzbicka n'était pas tant de faire des analyses pointues que de montrer le problème de la variation linguistique. L'existence même de la différence dans la partition du domaine affectif par les génériques constitue pour nous une preuve certaine que cette partition est pertinente et qu'il faut l'étudier en préalable à toute tentative de classement des expressions décrivant le vécu affectif.

C. Plantin (2003) procède à des analyses semblables à celles de Wierzbicka, en considérant uniquement les termes génériques français. Son objectif n'est pas non plus d'obtenir des résultats très affinés mais de montrer que les termes en question ne sont pas équivalents (*op.cit.* :111). Plantin prend en compte davantage de termes que Wierzbicka et les points de variation sont plus précis. On peut cependant postuler des équivalences entre les deux tableaux et la partition fondamentale physique / affectif / intellectuel. Les résultats de Plantin se présentent comme suit :

tableau 3 : les noms génériques de sentiment (Plantin)

	psychique	intellectuel	physiologique	mimo-posturo-gestuel	comportement, action
affect	++	+	?	-	-
émotion	+	-	+	+	+
humeur	+	-	+	+	?
passion	+	-	-	-	++
sentiment	+	++	?	?	-
éprouvé	?	-	+	?	-

Plantin (*ibid*.) rappelle que :

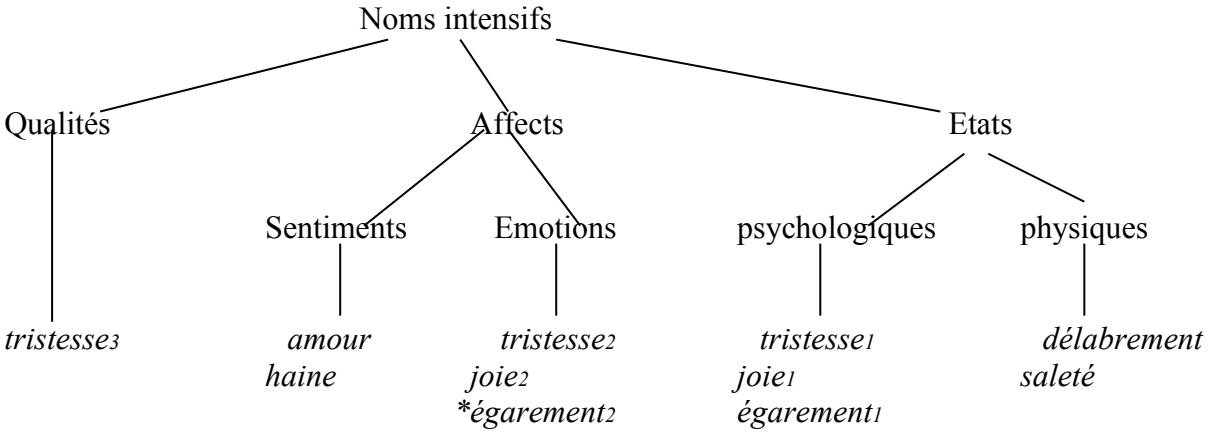
> *quel que soit l'intérêt de cette approche référentielle, il faut souligner que la signification des mots ne se réduit pas à leur seule dimension désignative […]. Ils [les mots] emportent avec eux leur organisation structurale et leur poids historique, en particulier ceux qu'ils tiennent des domaines de savoirs dans lesquels ils se sont développés.*

Ainsi *éprouvé* est lié à la sémiotique et à la psychanalyse ; *sentiment* est, historiquement, inséparable des « *théories sensualistes de la connaissance* » ; *émotion* a une composante fondamentale de mouvement ; *humeur* vient des théories médicales et *passion* est en rapport avec les théories philosophiques et avec les pratiques des aliénistes. Quoi qu'il en soit, on arrive à la même conclusion que celle que nous avons posée pour les analyses wierzbickiennes : l'étude des génériques est primordiale pour un classement des expressions du ressenti affectif.

N. Flaux et D. Van de Velde (2000) tentent une classification des noms en français qui « *n'est en fait qu'une esquisse de classification, fondée sur des critères exclusivement formels – ce qui veut dire, en l'occurrence, syntactico-morphologique.* »

(*op.cit*. :1). Cette perspective rejoint donc le point de vue d'Anscombre que nous avons cité plus haut. Contrairement aux deux classifications qui étudiaient les génériques, celle de Flaux & Van de Velde s'intéresse au classement des noms français en général. Elle se présente sous la forme d'un « arbre » qui procède par spécifications successives. *Emotion* et *sentiment* y figurent au troisième rang, dominés par *affect*. Nous donnons ci-dessus le schéma proposé (*op.cit*. : 88), avant d'y revenir plus précisément.

schéma 2 : classement des noms intensifs (Flaux & Van de Velde)



On peut voir dans ce schéma que certains affects comme *joie* et *tristesse* ne sont pas uniquement des affects, mais également des qualités et des états psychologiques. Les auteurs s'expliquent (*op.cit.* : 87) :

> *Nous adopterons la convention terminologique suivante : nous n'appellerons pas « sentiments » la totalité, mais seulement une partie, de ce qu'un sujet peut « ressentir » ou « éprouver ». Car, en dépit du fait qu'on puisse* éprouver *ou* ressentir *aussi bien* une grande tristesse *que* de la compassion pour Pierre*, il existe toutes sortes de raisons linguistiques pour ne pas mettre les N* tristesse *et* compassion *dans la même catégorie. En effet, d'un côté la tristesse peut être visée comme un état de l'âme : ce point de vue la présente comme extérieure au sujet aussi bien que le serait un état de chose physique, le délabrement d'une maison par exemple. Nous « traversons » nos états comme s'ils étaient des lieux de promenade. D'un autre côté, la tristesse est ou peut être visée comme intérieure au sujet, logée en lui et l'affectant : c'est alors une émotion.*

La conception d'un état de tristesse qui serait « extérieur » au sujet rend quelque peu perplexe, on s'interroge comment et dans quel cas on peut concevoir TRISTESSE comme étant extérieure au sujet ? D'une part, même si TRISTESSE est un état, ce qui peut être discutable, elle ne peut jamais être considérée par l'expérienceur comme extérieure à lui. D'autre part, s'il faut considérer que TRISTESSE est « extérieure » au sens où elle est visible et repérée par un observateur qui n'est pas l'expérienceur, alors il ne s'agit plus de TRISTESSE mais de sa *manifestation.* C'est le point de vue que semblent adopter les auteurs mais la perspective de l'observateur extérieur relève d'une autre problématique et ne peut pas être confondue avec le point de vue à la première personne. A partir de là, on ne voit pas trop bien ce qui amène les auteurs à considérer les manifestations d'un affect comme une *attitude*.

Revenons au classement. Selon Flaux et Van de Velde les noms d'émotion et les noms de sentiment diffèrent par le fait valenciel : les noms de sentiment sont bi-valenciels alors que les noms d'émotions sont univalenciels ou, du moins *« [émotion] n'a pas* nécessairement *d'objet* »[53] (*ibid*.). Doit-on alors considérer que lorsqu'un nom d'émotion a un objet, comme c'est le cas de *joie de vivre*, il devient un nom de sentiment ? Si ce n'est pas le cas, ce critère de sélection n'est pas très opérant. On peut postuler théoriquement qu'au niveau conceptuel, tous les affects ont une cause, même si elle n'est pas connue et des tests distributionnels pour le vérifier peuvent s'avérer problématiques. Il est certain que le comportement de N d'affects est différent :

(1) **J'ai honte et je ne sais pas pourquoi.*[54]
(2) **J'ai des remords et je ne sais pas pourquoi.*
(3) **Je suis jaloux et je ne sais pas pourquoi.*

Les énoncés *supra* sont rejetés par les locuteurs non à cause de la nécessité de la présence de l'objet, mais parce qu'il est impossible pour l'expérienceur de ne pas connaître l'objet ou la cause de ces affects[55]. Par contre si :

(4) *Je suis triste et je ne sais pas pourquoi.*
(5) *Je suis joyeux et je ne sais pas pourquoi.*

[53] Nous soulignons.
[54] Les énoncés – exemples sont numérotés par chapitre.
[55] Nous aborderons un peu plus loin le caractère imprécis de la notion d'objet.

sont parfaitement acceptables c'est parce que la composante cognitive de ces affects est moins forte et l'expérienceur ne nécessite pas d'en connaître la cause. Observons en plus, que si on passe par le verbe, le résultat ne sera pas le même :

(6) **Je me réjouis et je ne sais pas pourquoi.*
(7) **Je m'attriste et je ne sais pas pourquoi.*

parce que le verbe, par sa nature processuelle, implique une part cognitive consciente bien plus grande et donc implicante pour le sujet (cognitif et conscient).

Il semblerait, si on se base sur les exemples donnés par Flaux et Van de Velde, que l'argument objet est une personne vers laquelle l'affect est orienté et c'est certainement pour cette raison que *amour* et *haine* sont donnés comme exemples de noms de sentiment. Mais, sémantiquement parlant, il nous semble, que cela ne permet que de séparer les affects « orientés vers les autres » des autres affects.

Quant à la distinction entre affects et qualités, Flaux et Van de Velde (*op.cit*. : 88) la testent à l'aide des verbes opérateurs et le type de relation locative. Sur ce dernier test voici ce qu'écrivent les auteurs :

> *Les affects, émotions ou sentiments, entrent dans une relation locative statique avec le sujet, comme les qualités, d'où le parallélisme entre les énoncés* il y a en lui une générosité rare/il y a en lui une compassion profonde pour les malheureux/il y avait en lui un désespoir profond. *Mais la relation entre un sujet et ses propres affects peut également prendre la forme d'une localisation dynamique qui présente l'affect comme occupant, de l'extérieur, le lieu que constitue pour lui le sujet. C'est ainsi qu'on pourra dire* il fut envahi (par un désespoir profond + par une compassion profonde pour Pierre) *ou encore* (un grand désespoir + une profonde compassion) s'empara de lui. *Ces différences dans le type de relation locative unissant le sujet à ses qualités d'une part et à ses affects de l'autre, confirment le caractère plus intime de la relation sujet/qualité. Les affects, tout en appartenant au sujet, lui appartiennent non comme une partie constitutive de lui même, mais comme distincts de lui.*

Les auteurs ajoutent un autre critère de distinction entre les affects et les qualités : les affects ont un rapport au temps qui est absent des qualités ce qui semble tout à fait

logique, les affects ne sont pas permanents et ont une temporalité et une dynamique interne.

Flaux et Van de Velde utilisent une démarche contraire à celle de Wierzbicka et de Plantin : partant du comportement des unités linguistiques, elles les « étiquettent » à l'aide des termes génériques disponibles dans la langue.

Nous allons maintenant étudier le classement des affects tel qu'il est contenu dans le discours lexicographique et dans la langue pour ensuite montrer que l'on peut arriver, par cette voie, à un métalangage conforme aux structures linguistiques. Cette démarche laisse de côté de nombreuses interrogations sur le statut de certains critères et d'une confusion de niveau. Par ailleurs, comme nous le verrons par la suite, la partition demeure relativement atomisante et ne permet que difficilement d'envisager un continuum entre les domaines.

Nous allons nous concentrer uniquement sur les deux génériques les plus largement utilisés : *émotion* et *sentiment*.

2.1.3. Les noms génériques en français : *Emotion* ou *sentiment* ?

2.1.3.1. Les entrées *émotion* et *sentiment* dans deux dictionnaires de la langue française, le *Grand Robert* (le *GR*, version électronique) et le *Trésor de la Langue Française* (le *TLF*)

Nous abordons maintenant la comparaison des articles lexicographiques qui portent sur les entrées *émotion* et *sentiment*, dans deux dictionnaires de langue, français et contemporains. Nous attendons de ce travail que la microstructure et les éléments de définition retenus par les articles décrivent le sens des deux unités lexicales, aidant à repérer le noyau de sens commun s'il existe, et facilitant ainsi l'interprétation de la dichotomie (*émotion ou sentiment*) que nous cherchons à élucider. Quant aux exemples introduits par les dictionnaires, nous ne les envisagerons ici que d'une manière incidente, les confrontant éventuellement aux énoncés contemporains recueillis dans notre propre corpus. Ce travail d'élucidation lexicographique s'accompagne en effet de l'examen du corpus électronique que nous avons constitué dans le but, relativement

limité, de sonder les occurrences les plus fréquentes et les plus caractéristiques des usages de *sentiment* et *émotion* en français contemporain.

Voyons pour commencer quel est le découpage adopté par les articles consultés. Nous procédons à l'aide d'un tableau à double entrée dans la mesure où chaque dictionnaire, dans sa spécificité microstructurelle, nécessite d'être comparé, même sommairement, à l'autre. Autrement dit, le tableau permet de visualiser d'une part *émotion* (ou *sentiment*) dans le *TLF* et le *GR*, mais aussi, d'autre part, *émotion* puis *sentiment* dans le *TLF* (ou le *GR*).

Par souci de lisibilité, nous n'avons pas toujours repris strictement les choix typographiques d'origine des dictionnaires consultés, c'est ainsi que nous avons jugé utile de relever, par le gras, les termes génériques qui initient un certain nombre de définitions ; en revanche nous avons conservé tels quels les indices de numérotation des parties (I, 1, A, a, *etc*.). Dans la mesure où les entrées sont des noms dits abstraits, on n'est pas étonné de constater le caractère métalexical (*action de*, *GR*) ou notionnel (*la cause de l'émotion est extérieure*, *TLF*) des éléments qui forment la base définitoire des parties du plan, dans chaque dictionnaire.

tableau 4 : *Emotion*

	Grand Robert	*Trésor de la Langue Française*
ÉMOTION	**1.** Vx. **Mouvement** (du corps, d'un corps) Ce mouvement, considéré dans ses effets physiologiques. – Malaise, trouble. Mouvement plus complexe, intéressant le « coeur » autant que la vie organique. **2.** Moderne, Psychol. et courant. **État de conscience complexe**, généralement brusque et momentané, accompagné de troubles physiologiques Par extension, **Sensation** (agréable ou désagréable) considérée du point de vue affectif. **Émotions simples**, complexes. **Émotions fondamentales** : amour, chagrin, colère, désir, frayeur, haine, jalousie, joie, peur, plaisir, tristesse. L'émotion-choc, brusque et brève. L'émotion-sentiment, progressive et stable. Conditions intérieures et extérieures de l'émotion. Modifications organiques qui accompagnent l'émotion. CONTRAIRE. Calme, paix, sérénité ; apathie, froideur, indifférence, insensibilité, sang-froid. DÉRIVÉ : émotionnel (…).	**A.** (Vieilli) **Mouvement** assez vif **B. Conduite réactive**, réflexe, involontaire, vécue simultanément au niveau du corps d'une manière plus ou moins violente et affectivement sur le mode du plaisir ou de la douleur. **1. (la cause de l'émotion est extérieure au sujet)** Bouleversement, secousse, saisissement qui rompent la tranquillité, se manifestent par des modifications physiologiques violentes, parfois explosives ou paralysantes. *2. (la cause n'est pas seulement extérieure)* **a)** (elle est alimentée par les différents niveaux de la sensibilité, du sentiment et des passions propres à la personnalité du sujet) **b)** (l'émotion est d'origine esthétique, spirituelle, mystique) **C.** Qualité chaleureuse, lyrique, de la sensibilité ; cœur, ardeur.

tableau 5 : *Sentiment*

	Grand Robert	*Trésor de la Langue Française*
SENTIMENT	**I.** 1. Vieilli. **Le fait ou la possibilité de sentir**, d'éprouver, de percevoir. Activité psychique consciente. 2. Vx. **Etat (ou modification) psychologique** suscité par une stimulation. 3. Techn. (chasse). L'odorat des chiens de chasse. **II.** Moderne 1. **Conscience** plus ou moins claire ; connaissance relative à un objet complexe et abstrait (pour lequel les données sensorielles seraient insuffisantes) et qui comporte des éléments affectifs et intuitifs (par opposition à raisonnement). – Connaissance (intuitive). Impression ; pressentiment. 2. **Capacité de** sentir, d'apprécier intuitivement. 3. Vieilli ou littéraire. **Jugement**, opinion qui se fonde sur une appréciation subjective, sur une croyance (et non sur un raisonnement logique). Sentiment commun général (opinion). **III.** Courant 1. **Tendance affective** assez stable et durable, moins violente que l'émotion ou la passion ; état qui en résulte. (…) **Sentiments fondamentaux**. *Amour, angoisse, envie, espoir, haine, inquiétude, joie, tristesse* ; et aussi *admiration, adoration, affection, amitié, antipathie, anxiété, attachement, bonté, colère, commisération, confiance, contrariété, convoitise, cordialité, crainte, douleur (morale), gêne, honte, horreur, impatience, jalousie, malaise, mépris, peine, peur, pitié, plaisir, pudeur, satisfaction, sympathie…* 2. Zèle, dévouement. 3. Ressentiment. 4. Familier et absolu. Les sentiments : les inclinations altruistes. 5. Dans les formules de politesse. 6. Absolu. Le sentiment : la vie affective. 7. L'expression des sentiments, des phénomènes affectifs, de la sensibilité. **IV.** Vx. Bijou formé d'un assemblage de tresses de cheveux. CONTRAIRE. Inconscience, insensibilité, logique, raisonnement ; action. Froideur, indifférence.	**I. Domaine des sens (excepté la vue et l'ouïe)** A. (Vieilli) **Faculté de** sentir, percevoir une sensation. Sensation. B. Chasse. Faculté développée chez les chiens de chasse de percevoir l'odeur émise ou laissée par le gibier. **II. Domaine de l'intellect, de l'intuition** A. Connaissance, conscience plus ou moins claire que l'on a de quelque chose. B. **Faculté de sentir**, de comprendre ou d'apprécier un certain ordre de choses, de valeurs. C. Vieilli ou littéraire. **Manière de** penser, d'apprécier, propre à une personne (ou à un groupe, un peuple). **III. Domaine de l'affectivité** A. **Etat affectif complexe**, assez stable et durable, composé d'éléments intellectuels, émotifs ou moraux, et qui concerne soit le « moi » (orgueil, jalousie…), soit autrui (amour, envie, haine…) B. 1. Sensibilité de l'homme, sa disposition à être ému, touché 2. Ensemble des états affectifs, et, en particulier, des états affectifs altruistes visant le bien de l'humanité. 3. Qualité de la sensibilité artistique chez une personne, un artiste. **IV.** Vx. Bracelet composé d'un assemblage de cheveux tressés.

La difficulté d'un dictionnaire à maintenir un discours qui soit simultanément accessible (généralité, synthèse), analytique (description, définition) mais discriminant du point de vue des emplois qu'il examine, est particulièrement remarquable ici. Notamment dans l'oscillation que l'on peut observer entre le syncrétisme des phénomènes (la cohérence du parcours diachronique) et les tentatives de dissociation et de classification des données (les subdivisions génériques). Mais également dans la référence discrète à certains découpages (psychologie, philosophie ; par exemple, d'inspiration aristotélicienne, les séries des émotions ou sentiments dits *fondamentaux* dans le *GR*) qu'il convient de spécialiser encore dès lors qu'on aborde les usages modernes (psychanalyse). Les domaines d'application pratique qui caractérisent tel ou tel usage, archaïque ou pas, du nom-entrée sont en revanche plus nettement marqués (chasse, hippisme, escrime, etc.) dans les deux dictionnaires. Et encore, répétons-le, nous avons raccourci les éléments de définition et supprimé la plupart des exemples et toutes les citations. De ce point de vue, l'effort de plan, pour les deux entrées *émotion* et *sentiment*, est supérieur dans le *TLF*, tandis que le *GR* privilégierait davantage des regroupements, faiblement commentés, d'usages classés.

Sous l'entrée *sentiment* du *TLF*, notons que la division standard des cinq sens (la vue, l'ouïe, le goût, le toucher, l'odorat) présente une sous-classification qui regroupe d'une part la vue et l'ouïe, d'autre part l'odorat, le goût et le toucher (I. Domaine des sens). La langue ici semble enregistrer implicitement une distinction entre des sensations (odorat, goût, toucher) et des perceptions (vue, ouïe).

L'étymologie, *émotion-mouvement* et *sentiment-sens (sentir)*, paraît déterminante dans la discrimination des diverses acceptions des deux entrées. Dans cette perspective, *le sentiment* constituerait une capacité psychique, ou intérieure, de la part du sujet, à sentir ce qu'un donné extérieur a d'abord déclenché en lui sous la forme d'*une émotion*. Il y aurait en quelque sorte prolongement ou conversion de ce qui relève d'abord du contact émotionnel en un ressenti plus durable et stable qui conduit à un état de conscience qui se rapproche de la pensée (jugement, opinion). Autrement dit, l'émotion représente une certaine sensibilité qui rend le sujet apte à « capter » (percevoir) ce que lui communique l'extérieur, tandis que le sentiment conserve et modifie ces éléments jusqu'à en faire des états durables qui relèvent de l'affectivité et de la pensée. L'émotion vaut surtout pour le déclenchement ou le contact, et le sentiment pour la conservation et

la complexification. Le sentiment convertit (ou non) l'émotion, étant donné la complexion psychologique du sujet, jusqu'à la transformer au besoin en un objet quasi-rationnel (le sentiment comme une opinion).

A ce stade, l'émotion et le sentiment sont dans une relation de complémentarité, beaucoup plus que de dichotomie. C'est ainsi en tout cas que nous interprétons l'existence, mentionnée par les deux dictionnaires, de traits antonymiques, tels que ceux de stabilité (instabilité), durabilité (fugacité), complexité (simplicité) et intériorité (extériorité), signalés comme des spécifications possibles du sentiment ou de l'émotion ; ces caractéristiques font l'objet d'un traitement gradué ou scalaire, le degré moindre (inférieur) étant plutôt un indice d'émotion, tandis que le terme supérieur relève du sentiment. C'est dans cette même perspective que nous relevons l'existence de termes communs aux deux séries du *GR*, celle des *émotions fondamentales* et celle des *sentiments fondamentaux*. Enfin, la différence de point de vue (de l'extérieur vers l'intérieur), le sentiment opérant comme une sorte de transfuge de l'émotion, aide peut-être à mieux saisir les raisons qui motivent l'évolution des domaines, notée par le *TLF* : les sens, l'intuition et l'affectivité ; c'est également ainsi que l'on peut interpréter l'observation selon laquelle l'émotion est marquée comme s'accompagnant de troubles physiologiques, pour finalement se confondre avec eux (l'émotion comme saisissement, secousse, *etc*., et les effets de rougeur, paralysie, *etc*.). Le contact émotionnel, bref et violent, est un déclenchement dont on lit immédiatement les effets qu'il produit : *action* et *résultat* dit *Le Robert*.

Nous synthétisons ces observations dans le tableau que voici.

tableau 6 : traits permettant d'opposer le sens dénoté par les noms *émotion* et *sentiment*

TRAITS ANTONYMIQUES	**ÉMOTION** (mouvement, conduite réactive) (trouble apparent et passager, dû à un contact perceptif)	**SENTIMENT** (faculté de sentir « en soi ») (état affectif, intériorisé) (état de conscience)
Stabilité	-	+
Durabilité	-	+
Intériorité	-	+
Complexité	-	+
Composantes	Sensations Effets physiologiques	Impressions Conscience et intelligibilité

Tout se passe comme si le sentiment, *état* intériorisé et stable, prédisposait à l'analyse, et comme si, au contraire, l'émotion, *déclenchement processuel* instantané mais plus fugace, échappait à toute verbalisation fine et descriptive.

Ces quelques caractéristiques étant relevées nous allons maintenant interroger les occurrences d'*émotion* et de *sentiment* de notre corpus afin de vérifier et de compléter, le cas échéant, les données lexicographiques. Nous rappelons que les caractéristiques formelles ne nous paraissent pertinentes que dans la mesure où elles permettent d'accéder au contenu conceptuel.

2.1.3.2. *Emotion* et *sentiment* : les données du corpus

L'observation de notre corpus nous a permis de relever les caractéristiques suivantes d'*émotion* :

a) *émotion* concerne des manifestations corporelles, d'intensité différente, pouvant affecter les différentes parties du corps : la peau, les mouvements, la voix, les yeux, la digestion, etc., comme par exemple :
   - *rouge d'émotion,*
   - *tremblement d'émotion,*
   - *être pétri d'émotion,*
   - *avoir les jambes molles par émotion,*
   - *voix altérée/brisée par l'émotion,*
   - *les yeux embués d'émotion,*
   - *suffoquer d'émotion,*

   On pourrait continuer cette liste de « symptômes » d'*émotion* encore bien longtemps, on peut déjà observer que tous ces « symptômes » sont incapacitants pour ne pas dire invalidants – ils perturbent le fonctionnement normal de notre corps.

b) *émotion* concerne des perturbations internes, elles aussi d'intensité différente :

   (8) *Une* ***émotion réchauffa le coeur*** *de Robinson.* (S122/ TOURNIER.M / VENDREDI OU LES LIMBES DU PACIFIQUE / 1967 page 32 / *CHAPITRE II*)*

(9) *Moi aussi, ces **émotions me font du mal**.* (S255/ CLAVEL.B / LES FRUITS DE L'HIVER / 1968 page 22 / *3*)*

(10) *Oui», je disais, en réponse, **suffoqué**, **gêné**, et puis **comme angoissé**, **torturé par** une sorte d'**émotion** précipitée, mouillée, sale là, comme le jour des chiottes giflé, au fond de ma gorge.* (R727/ BAYON / LE LYCEEN / 1987 page 359 / *HENRI-%IV*)*

(11) *Il descendit au jardin, **fou d'émotion**, et galopa jusqu'à l'ancienne gare où il se déchargea les nerfs en mimant locomotives et paquebots.* (R819/ QUEFFELEC.Y / LES NOCES BARBARES / 1985 page 90 / *PREMIèRE PARTIE, IV*)*

(12) *Il se prit les tempes à deux mains, **n'en pouvant plus d'émotion**.* (R819/ **QUEFFELEC.Y** / LES NOCES BARBARES / 1985 page 304 / *TROISIèME PARTIE, XIX*)*

(13) *Le vieux, de ses deux mains, leva sa crosse au ciel**, car dans les moments d'émotion, il oubliait** qu'il était manchot.* (R558/ VINCENOT.H / LE PAPE DES ESCARGOTS / 1972 page 31 / *Première partie, 3*)*

c) *émotion* est principalement conceptualisée comme quelque chose qui nous arrive, on peut dire : comme une entité extérieure qui provoque des perturbations en nous, comme par exemple :

(14) *Une grande **émotion me saisit** de le voir ainsi après le silence de ces trois dernières années.* (S268/ DEON.M / LE RENDEZ-VOUS DE PATMOS / 1965 page 273 / *Le rendez-vous de Patmos*)*

(15) *L'ambassadeur tout comme son attaché culturel étaient **sous le coup de l'émotion**. Ne l'avaient-ils pas tenue l'un et l'autre dans leurs bras ?* (S269/ LANZMANN.J / LA HORDE D'OR / 1994 page 423 / *Chapitre XIII*)*

(16) ***Enlevée par une vague d'émotion**, elle eut encore le temps de se dire : « Bon Dieu, pourvu qu'il ne me fasse pas une déclaration d'amour publique ! »* (S249/ PENNAC.D / LA PETITE MARCHANDE DE PROSE / 1989 page 181/ *IV JULIE, 19*)*

(17) ***Une vague d'émotion le submergea** tout à coup.* (S231/ ORMESSON.J D' / AU PLAISIR DE DIEU / 1974 page 467 / *TROISIèME PARTIE, II*)*

(18) *Une immense **émotion m'envahit**.* (R817/ AVENTIN.C/ LE COEUR EN POCHE / 1988 page 103 / *Première partie)**

(19) *Estienne, **écrasé par l'émotion**, au bord de l'évanouissement, s'était laissé tomber sur un siège.* (S246/ ORMESSON.J D' / LA DOUANE DE MER / 1993 page 382 / *DEUXIèME JOUR, XVII Le statère d'or*)*

(20) *Mais il n'osait pas, il traînait les pieds, une **émotion** insoutenable **l'étreignait**.* (R808/ SABATIER.R / TROIS SUCETTES A LA MENTHE / 1972 page 155 / *Cinq*)*

Les verbes dont *émotion* est le sujet : *saisir, submerger, écraser, envahir, étreindre* sont des verbes d'action, *émotion* apparaît donc comme quelque chose d'indépendant et

d'agissant sur l'objet qui est l'expérienceur. Cette façon de présenter *émotion* comme une entité indépendante du sujet correspond à ce qu'E. Dąbrowska (1997 : 77) appelle « *mental arena model* » [modèle de l'arène mentale] qu'elle définit ainsi :

> *Cela s'appuie sur le fait que l'esprit est conceptualisé comme un contenant pour les idées (cf. Lakoff & Johnson, 1980) et représente la mémoire, la pensée, etc. comme des processus spontanés s'actualisant dans l' « arène mentale » - la sphère de la conscience de l'expérienceur. L'expérienceur est plutôt un observateur passif des évènements ayant lieu dans l'arène, et les évènements eux-mêmes sont conceptualisés comme existant indépendamment de l'observateur.*[56]

Nous avons déjà vu que le ressenti catégorisé comme *émotion* s'exprime de plusieurs façons, nous ajouterons maintenant que ces expressions physiques d'*émotion* sont difficilement contrôlables, comme par exemple dans :

> (21) ***J'avais du mal à dissimuler mon émotion***.(S305/ ROZE.P / LE CHASSEUR ZERO / 1996 page 157 /)*

Emotion s'empare du sujet et le fait agir d'une certaine façon qui n'est pas dépendante de lui. La perturbation n'est pas uniquement extérieure, l'expérienceur perçoit également son corps comme agissant hors de sa volonté :

> (22) *Oui», je disais, en réponse,* ***suffoqué****,* ***gêné****, et puis* ***comme angoissé****,* ***torturé par*** *une sorte d'* ***émotion*** *précipitée, mouillée, sale là, comme le jour des chiottes giflé, au fond de ma gorge.* (R727/ BAYON / LE LYCEEN / 1987 page 359 / *HENRI-%IV*)*
> (23) *Il se prit les tempes à deux mains,* ***n'en pouvant plus d'émotion***. (R819/ **QUEFFELEC.Y** / LES NOCES BARBARES / 1985 page 304 / *TROISIèME PARTIE, XIX*)*

d) *émotion* est plutôt difficile à cacher :

> (24) ***J'essayai de rester sobre, sèche, brève, mais il s'aperçut de mon émotion***. (R440/ ETCHERELLI.CL / ELISE OU LA VRAIE VIE / 1967 page 245 / *DEUXIèME PARTIE*)*

[56] *It capitalizes on the fact that the mind is conceptualized as a container for ideas (cf. Lakoff & Johnson 1980) and portrays remembering, thinking, etc., as spontaneous processes occurring in the 'mental arena' – the experiencer's sphere of awareness. The experiencer is merely a passive observer of events unfolding in the arena, and the events themselves are construed as existing independently of the observer.*

(25) *S'il était à refaire Ils referaient ce chemin. Après quoi,* ***cachant bien leur jeu et mal leur émotion,*** *ils balancèrent Karabesque hors du tacot vénal et intimèrent au chauffeur l'ordre de faire demi-tour.* (S288/ PEREC.G / QUEL PETIT VELO A GUIDON CHROME AU FOND DE LA COUR? / 1996 page 93 /)*

(26) ***J'avais du mal à dissimuler mon émotion***.(S305/ ROZE.P / LE CHASSEUR ZERO / 1996 page 157 /)*

(27) *Il* ***contrôla*** *bravement son* ***émotion*** *et* ***seuls les battements de cils, une pâleur fugitive, la trahirent****.* (R539/ **GRECE.M DE** / LA NUIT DU SERAIL / 1982 page 519 / *CINQUIèME PARTIE. La Sultane Validé, III*)*

ce qui va dans le sens de l'idée qu'*émotion* agit toute seule, sans que l'expérienceur y participe.

e) *émotion* peut se transmettre d'un individu à l'autre, elle peut être collective :

(28) *« Une petite chasse à l'oiseau ? ai-je proposé avec esprit. - Ils sont déjà prisonniers, espèce d'anthropophage, a-t-il répliqué avec une* ***émotion*** *plutôt* ***contagieuse****. Tu ne trouves pas qu'on devrait les laisser voler librement dans la maison ? » Sans répondre, je me suis lancée dans le déballage et le rangement.* (S314/ BRISAC.G / WEEK-END DE CHASSE A LA MERE / 1996 page 32 / *2*)*

(29) *Il se passa ce qui se passait en ce temps-là, d'un bout de la vieille Europe à l'autre, dans les familles de ce milieu : sourdes rumeurs, ragots, agitation souterraine,* ***émotion collective****, branle bas de combat soudain et conseil de famille.* (S299/ ORMESSON.J D' / LE VENT DU SOIR / 1985 page 18)*

(30) *Tout étrange que cela pût paraître, la perte de ce bateau provoqua une* ***émotion*** *considérable* ***dans le village*** *; en revanche, elle n'affecta pas le poète Olafur Karason parce qu'il n'avait aucun souvenir attaché au bateau, et encore moins d'espoirs dans l'avenir.* (Laxness H., 1989, *Lumière du monde*, Paris, Aubier/Unesco, p.243)

(31) *L'affaire souleva une* ***émotion*** *profonde* ***aux Pierres Sonnantes****, mais la presse la mentionna à peine, et une enquête hâtive aboutit à un rapide classement.* (S124/ TOURNIER.M / LES METEORES / 1975 page 162 / *CHAPITRE VI, LES FRèRES-PAREILS*)*

Ce caractère inter-individuel d'*émotion* permet de joindre deux caractéristiques que nous avons déjà vues : l'action indépendante de l'entité *émotion* sur l'individu, cette action étant perturbante. *Emotion* apparaît ici, conformément à son étymologie, comme un *mouvement* de perturbation.

Observons enfin que dans la plupart de ces énoncés, *émotion* est au singulier, il ne s'agit pas d'*émotion* particulière et nommable mais d'un processus plus ou moins

indéterminé ; autrement dit, on a affaire à un état faisant partie d'*émotion* mais étant, en même temps provoqué par *émotion*. Dans tous les énoncés que nous venons de voir, où apparaît *émotion* au singulier, *émotion* ne renvoie jamais à un affect en particulier, elle est toujours indéterminée. La facilité d'un ressenti collectif est probablement due justement à ce caractère indéterminé - un stimulus peut provoquer une réaction dans un groupe d'individus ayant un habitus assez proche, il y aura probablement des différences dans les réactions. *Emotion*, en ayant un contenu non spécifique permet le regroupement de ces réactions. Lorsque *émotion* apparaît au pluriel, comme dans l'expression *se remettre de ses émotions* ou *les émotions fortes*, elle semble désigner le même contenu indéterminé dont les unités ne peuvent pas être distinguées, le ressenti reste indéterminé. On peut peut-être interpréter le pluriel comme une marque de l'intensité.

f) l'absence d'*émotion* est perçue comme négative. Cette observation ne permet pas de déduire que *émotion* est positive en elle-même, elle apparaît comme relativement indéterminée du point de vue axiologique. Si l'absence d'*émotion* est marquée négativement, c'est certainement parce qu'elle désigne une insensibilité dans des situations où on s'attendrait à avoir des réactions affectives.

Toutes ces caractéristiques d'*émotion* permettent de conclure qu'*émotion* concerne surtout le corps et le domaine affectif, le domaine cognitif est très peu concerné. *Emotion* focalise le ressenti comme venant de l'extérieur, indépendant de l'individu et indéterminé. On peut supposer que ce ressenti est perçu comme intense et relativement bref.

Emotion et *sentiment* ne décrivent pas la même réalité comme semblent en témoigner les énoncés qui coordonnent *émotion* et *sentiment*, comme par exemple :

(32) *Car les mêmes* ***sentiments*** *et des* ***émotions*** *comparables prennent des visages différents dans des temps successifs.* (S246/ **ORMESSON.J D'** / LA DOUANE DE MER / 1993 page 396 / *DEUXIèME JOUR, XIX Le portefeuille*)*

(33) *Le maître leur avait donné un sujet à traiter en temps limité : « Vous avez perdu un objet auquel vous tenez : racontez dans quelles circonstances, quels efforts vous avez faits pour le retrouver, quels étaient vos* ***sentiments*** *et vos* ***émotions*** *au cours de cette recherche.* (R968/

(34) *Il existait donc des **sentiments**, des **émotions**, sous cette carapace de cuir et de badges ?* (R764/ **PAGE.A** / TCHAO PANTIN / 1982 page 126 / *Deuxième partie, Lambert's blues*)*

(35) *Le départ de Jean me réduit à une condition analogue touchant les idées, images, **sentiments**, **émotions**, bref ce qu'on est convenu d'appeler le monde « intérieur ».* (S124/ **TOURNIER.M** / LES METEORES / 1975 page 421 / *CHAPITRE XIV, LA MALENCONTRE*)*

(36) *Je voudrais l'aider, le mettre en garde contre cette extase des débuts qui lui fait confondre la profondeur de ses **émotions** avec celle de ses **sentiments**.* (R439/ **GROULT.B. et FL.** / IL ETAIT DEUX FOIS / 1968 page 95 / *Chapitre 3 Anne Hascoët*)*

Le dernier énoncé de la série est particulièrement intéressant dans la mesure où le locuteur parle de la confusion entre les *émotions* et les *sentiments,* ce qui présuppose que les uns et les autres soient distincts. Nous allons maintenant interroger les propriétés de sentiment pour établir quelles sont ces différences.

Nous avons vu dans les définitions lexicographiques que *sentiment* était plus polysémique qu'*émotion*. Nous commencerons son analyse avec les emplois qui ne décrivent pas les affects mais qui sont importants pour comprendre le fonctionnement de *sentiment* :

(37) *Sont abordés aussi le(s) **sentiment(s) d'insécurité**, les violences urbaines, Les incivilité(s) , et les violence(s) scolaires.* (http://www.arfe-cursus.com/violence-partie1.htm oct.-03)

(38) *Mais une chose est sure : le **sentiment anti-français** se développe et laissera des traces pour longtemps.* (http://www.linternaute.com/0redac_actu/0303_mars/19_antifrance.shtml oct.-03)

(39) *Le **sentiment d'incompétence pédagogique** chez les enseignants de l'ordre d'enseignement secondaire en situation d'insertion professionnelle*

(http://www.inrp.fr/Acces/Biennale/5biennale/Contrib/259.htm, oct.-03)

Observons qu'aucun de ces énoncés n'est expérientiel affectif, il s'agit à chaque fois de sortes d' « analyses » d'un fait. On peut opérer, dans la plupart de ces énoncés la substitution par *sensation* voire *impression* :

(37') *Sont abordés aussi la **sensation d'insécurité**, les violences urbaines, Les incivilité(s), et les violence(s) scolaires.*

(38') **Mais une chose est sure : **la sensation/l'impression anti-française** se développe et laissera des traces pour longtemps.*

(39') *À l'âge adulte, **l'impression d'identité** reste susceptible d'évoluer, même chez les personnes les mieux construites, les plus assurées.*

(39') *La **sensation d'incompétence pédagogique** chez les enseignants de l'ordre d'enseignement secondaire en situation d'insertion professionnelle*

mais on perçoit un changement de sens, certainement parce que *sentiment* a une composante cognitive plus forte qu'*impression* et *sensation* qui tendent davantage vers le ressenti provoqué par une perception non-cognitivisée. *Sentiment* impose une évaluation de la situation, on lui suppose donc une activité cognitive plus forte, il semble être le lien entre le ressenti non cognitif et la pensée. *Sentiment* décrit, de manière plus ou moins sommaire une situation. Il ne s'agit pas, bien évidemment, d'une activité analytique complète. On peut dire néanmoins que sentiment n'a pas de statut tout à fait fixe par rapport à la « quantité » d'évaluation nécessaire, il s'agit plutôt d'une zone de transition entre le ressenti pur et la cognition pure, pour cette raison il accepte plus ou moins les substitutions avec *sensation* et *impressions*. *Sentiment* peut également permuter avec le verbe *penser*, le primitif de la cognition :

(40) *Insécurité : les Français **ne pensent pas que la situation se dégrade***

(41) *Chacun en fonction de ses origines, de sa culture, **pense appartenir à une ou plusieurs communautés.***

(42) *Avec tendresse, avec nostalgie, je pense à Eugenio, à notre bateau calme, son paysage monotone. écouter Martha me donne le mal de mer**, je pense ne pouvoir m'appuyer sur rien, d'être entourée de murs qu'on enfonce avec le bras, d'être en équilibre sur le sol incliné d'une attraction de fête foraine.***

(43) *Un peu plus tard, nous sommes allés boire une bière à la terrasse d'un café de la place Gambetta, et l'ambiance printanière, nonchalante, qui régnait sur cette place, par contraste avec la fièvre - parfois, comme ce soir-là, mêlée de trouille - qui nous agitait, nous faisait **pensait que la raison était peut-être du côté des flâneurs**.*

(44) *Peut-être est-ce vanité de ma part, mais **je pense que des trois guides que nous sommes, je suis le préféré de mon chef.***

Les deux substitutions sont possibles, autrement dit, l'événement restant le même, c'est le point de vue du locuteur sur la situation qui change : on passe d'un ressenti à une évaluation cognitive. Néanmoins, on ne peut assimiler ni *pensée* et *sentiment*, ni *impression*/*sensation* et *sentiment*, qu'il s'agisse de *sentiment* évaluatif ou de *sentiment* – affect , ils se trouvent disjoints comme dans :

(45) *Assise dans un coin sombre, d'une impassibilité de parti pris, on eût dit que la Maltagliatti avait chargé ses mains d'exprimer et ses* ***sentiments et sa pensée****.* (S307/ BIANCIOTTI.H / LE PAS SI LENT DE L'AMOUR / 1995 page 123 /)*

(46) […] *il arrive que, entre deux êtres, une réceptivité animale se développe à leur insu, qui leur permet de capter* ***des sensations, des sentiments****, voire* ***des opinions****, dans un rien, dans l'ébauche d'un geste, dans le glissement plus ou moins désorienté d'un doigt le long du cou,* […] (S307/ BIANCIOTTI.H / LE PAS SI LENT DE L'AMOUR / 1995 page 293 /)*

(47) *Comment veux-tu que je comprenne et que j'explique dans le* ***rapport les sentiments*** *et* ***les pensées*** *d'un samouraï, d'un bushman, de la femme d'un guerrier aztèque ou d'un banquier de la Renaissance, d'un astronome de Samarkand, d'Uccello à Florence dans l'atelier de Ghiberti ou de Carpaccio à Venise en train de peindre ses courtisanes ?* (S246/ ORMESSON.J D' / LA DOUANE DE MER / 1993 page 327 / *DEUXIèME JOUR, XI Je me brouille avec A*)*

Sentiment étant une zone de transition, contient les deux, d'où notre formulation sur le caractère plus ou moins complet de l'évaluation cognitive. Comme il s'agit là d'une activité, de plus insaisissable, il nous semble impossible de pouvoir déterminer des frontières nettes. Nous précisons d'emblée ici une chose importante : le fait qu'il y ait, dans le cas de *sentiment,* une composante cognitive ne suppose pas nécessairement que cette composante soit *consciente*.

On peut considérer que la composante cognitive se trouvera également dans les emplois où *sentiment* renvoie à des affects. Dans certains énoncés en effet, il est très difficile voire impossible de décider s'il s'agit plutôt d'un sentiment - affect ou d'un sentiment - évaluation :

(48) *Il crut qu'elle partageait son* ***sentiment*** *et la prit par le bras.* (S269/ LANZMANN.J / LA HORDE D'OR / 1994 page 424 / *Chapitre XIII*)*

(49) *Au bout d'un an de siège, il devint capital, pour les assiégés comme pour les assiégeants, de savoir quelque chose sur les* ***sentiments*** *et le moral de l'ennemi.* (S246/ ORMESSON.J D' / LA DOUANE DE MER / 1993 page 448 / *TROISIèME JOUR, V Le siège*)*

(50) *La seule question est celle-ci : quels sont, aujourd'hui, les* ***sentiments*** *des Français ?* (S037/ **ORSENNA.E** / GRAND AMOUR / 1993 page 220 / *Les anges*)*

Il nous semble par ailleurs qu'on rencontrera ce problème chaque fois que l'on aura les emplois de *sentiment* non expansés. Il en va de même pour un grand nombre d'énoncés où *sentiment* se trouve expansé par des noms qui, en dehors de la concaténation avec ce lexème, ne sont pas considérés, en général, comme des noms de *sentiment*, comme par exemple *le sentiment de péché, du temps qui passe, de mystère, de sécurité*, *etc*.

Contrairement à *émotion*, *sentiment* n'est que rarement associé avec des manifestations corporelles, qu'elles soient internes ou externes, il n'est pas envisagé comme contagieux.

Sentiment peut être utilisé au pluriel, comme par exemple dans :

(51) *Il peint le portrait de ce jeune homme a l'esprit perturbé par des* ***sentiments*** *qu il ne comprend que vaguement.*
(http://www.google.com.ar/search?q=sentiments&hl=fr&lr=lang_fr&ie=UTF-8&start=20&sa=N oct.-03)
(52) *Pardonne-moi de t'avoir tendu la main devant tout le monde, tout à l'heure, dit-elle. Mais mes* ***sentiments*** *m'emportent souvent, ça n'a rien d'amusant pour moi.* (Laxness H., 1989, *Lumière du monde*, Paris, Aubier/Unesco, p.382)

Mais alors, contrairement à *émotion*, on comprend qu'il s'agit de plusieurs sentiments qui sont différenciables et identifiables. On le comprend mieux lorsqu'on prend en compte la composante cognitive de *sentiment* : il comprend l'intellect, donc nécessairement une individuation du ressenti.

Pour conclure, *sentiment* conceptualise le ressenti en unités individuées et nécessite la cognition de l'expérienceur. A cause de la participation de l'intellect et contrairement à *émotion*, *sentiment* semble prendre ses sources plutôt à l'intérieur de soi qu'à l'extérieur. La composante cognitive fait également penser que *sentiment* concerne toujours, d'une façon ou d'une autre, une participation de l'expérienceur.

On peut regrouper les caractéristiques saillantes d'*émotion* et de *sentiment* dans le tableau suivant :

tableau 7 : résumé de caractéristiques d'*émotion* et de *sentiment*

	émotion	sentiment
manifestations psychiques	présentes souvent	rares
manifestations physiques	présentes très souvent	rares
cognition	absente	présente
expérienceur	clairement représenté comme soumis à *émotion*	non spécifié

Une différence supplémentaire, formelle, entre *émotion* et *sentiment* réside dans le fait qu'*émotion* ne peut pas être utilisée comme un classème, c'est-à-dire qu'elle ne peut être expansée par des noms d'affect, alors que *sentiment* fonctionne comme un classème : **une émotion de peur, un sentiment de peur*.

Nous avons vu qu'*émotion* et *sentiment*, grâce à leurs caractéristiques, permettent deux saisies différentes dans le domaine affectif. Le critère d'expansion nous amène à postuler que tous les affects appartiennent à la classe des sentiments. Certains sentiments peuvent, parfois et temporairement, être qualifiés d'*émotions.* Mais la structure attributive *être une émotion* ne signifie pas ipso facto l'inclusion dans la classe des émotions, il n'en démeure pas moins que la caractérisation l'oriente sensiblement.Pour dire les choses autrement, en reprenant J. Stuart Mill (Galmiche, 1990 : 39-40), qui reprend les postulats aristotéliciens, les attributs sont des accidents, les accidents peuvent être soit « inséparables », donc toujours présents, soit « séparables », c'est-à-dire, non-permanents. Ainsi, d'après ce que nous avons vu jusque là, *être une émotion* est un accident séparable et *être un sentiment*, un accident inséparable. Compte tenu des caractéristiques d'*émotion*, on peut supposer que les noms d'émotions désigneront des affects qui sont d'une part peu cognitivisés et, d'autre part, ont une composante psycho-corporelle forte, il y a probablement également l'axe temporel de la durée qui est en jeu : *émotion* est brève. Ce dernier point n'est pas clairement observable dans les énoncés, il peut néanmoins être déduit de la soudaineté et de l'intensité qui sont très présentes comme nous l'avons vu.

Pour Ortony, Clore et Collins (1988 : 4), « les sentiments comprennent toujours un degré de cognition »[57] et ils précisent que cette assertion n'implique pas que cette cognition est consciente. Ce postulat confirme notre hypothèse que les noms d'affects sont toujours des noms de sentiment puisque *sentiment* est cognitif. Nous considérons donc qu'*émotion* est une classe fonctionnelle, instable, qui peut, à certains moment, avoir la même structure et les mêmes limites que la classe *sentiment* qui, elle, est stable. Autrement dit, *sentiment* est une classe basée sur la structure des entités, tandis qu'*émotion*, sur certaines propriétés temporelles de ces entités. AMOUR par exemple est un sentiment, peu importe comment il est actualisé, mais parfois il peut être saisi comme émotion, notamment dans le cas de *tomber amoureux* ou encore de *coup de foudre*.

-

2.1.4. Les noms génériques en polonais

Nous traitons la partie polonaise de la même problématique en simplifiant notre propos. Lorsque les caractéristiques des génériques polonais sont très proches de mêmes aspects en français, nous ne présentons pas la totalité de l'analyse.

Le polonais, comme le français, possède plusieurs noms génériques du ressenti affectif. Le lexème *afekt*, assez rare, relève du registre scientifique ou bien il est considéré comme archaïque.

Nous nous arrêterons par contre plus longuement sur le lexème *uczucie* qui semble en effet présenter la généricité la plus forte de tous les termes disponibles. Il s'agit du lexème polonais qui correspond le mieux à *sentiment*. Il ne couvre toutefois pas exactement le même champ que *sentiment*.

Uczucie dérive du verbe *czuć* [sentir], le préfixe *u-* est, selon Bańkowski (2000) un marqueur de perfectivité, on dira donc que *uczucie* est le résultat de *czuć*. *Uniwersalny Słownik Języka Polskiego*[58] (2003) donne les valeurs suivantes pour *uczucie* :

- la synthèse de tous les états émotionnels qui constituent la motivation principale des agissements humains, habituellement opposés à la logique et à l'intellect,
- état psychique qui reflète le rapport aux événements passés et futurs, à d'autres personnes, au monde qui nous entoure, à soi-même,

[57] *emotions always involve some degree of cognition*
[58] Dorénavant *USJP*.

- amour, sympathie, amitié, passion,
- ressenti physique, sensation.

Cet article lexicographique (que nous avons légèrement simplifié[59]) nous montre d'emblée que les emplois de *uczucie* et de *sentiment* ne sont pas parallèles, ne serait-ce que parce que le nom *sentiment* ne recouvre pas les sensations, alors que *uczucie* si.

Comme nous venons de le dire, *uczucie* est un classème qui présente une gamme d'emplois assez large et qui peut servir de classème pour tous les noms de sentiment :

> *uczucie strachu* [peur][60]*, radości* [joie]*, szczęścia* [bonheur]*, miłości* [amour]*, niechęci*[61]*, nienawiści* [haine]*, pogardy* [mépris/dédain] …

Seuls *wyrzuty sumienia* [remords][62] ne se combine pas avec *uczucie*. On peut considérer d'ores et déjà qu'il s'agit d'un classème général du contenu affectif.

En dehors des expressions du ressenti affectif, *uczucie* peut également entrer en concaténation avec les expressions suivantes :

> (53) *Zawsze obrzydliwe* ***uczucie bezradnej bezsilności*** *wzbudza we mnie piszczenie psa.* (http://uczucie-codziennosci.blog.pl/, mai-05)
> [le gémissement d'un chien réveille toujours en moi **le sentiment** dégoûtant **d'une impuissance sans issue**]
> (54) *I nie ma to nic wspólnego z morderstwem - bo skąd przyszłoby to przejmujące* ***uczucie spokoju i ulgi?****"*. (http://prawica.net/index.php?q=node/59, mai-05)
> [et cela n'a rien à voir avec un meurtre – sinon, d'où viendrait ce profond **sentiment de paix et de soulagement**]
> (55) *Vitazym spray – redukuje* ***uczucie głodu***
> (http://www.herbapis.nazwa.pl/catalog/product_info.php/products_id/152, mai-05)

[59] Nous nous servons de ce dictionnaire de référence. La pratique lexicographique polonaise est différente de la pratique française et les articles polonais sont beaucoup plus simples et beaucoup plus synthétiques que leurs équivalents lexicographiques français.
[60] Dans cette collocation, les noms de sentiment sont au génitif, nous ne mentionnerons les formes grammaticales particulières que dans les cas où elles sont pertinentes pour l'analyse en cours.
[61] Il n'existe pas d'équivalent en français. Nous expliquons cet affect dans la partie consacrée à la description des sentiments en polonais.
[62] L'impossibilité de *wyrzuty sumienia* avec *uczucie* est due à une conceptualisation particulière de ces derniers (pluriel en polonais). Si l'on traduisait *wyrzuty sumienia* de façon littérale, on aurait approximativement « éruptions de la conscience »; on atteint là la version extrême du modèle de l'arène mentale : l'expérienceur est soumis à l'action d'une force intérieure au sens presque physique du terme et c'est pour cette raison que l'on utilise le verbe *mieć* [avoir], à valeur plus existentielle avec *wyrzuty sumienia* plutôt que le verbe *czuć* [sentir] ou son dérivé *uczucie*. En français, le comportement de *remords* est tout aussi problématique : *??? sentiment de remords*.

[Vitazym spray – réduit le **sentiment de la faim**]

(56) *Miejsce wybornie nadawalo sie na nocleg, ale zapadajace ciemnosci potegowaly* ***uczucie niepewnosci***. (http://www.users.nac.net/wieslaw/Patrialab/Gory/Mglista.html, mai-05)

[L'endroit convenait parfaitement pour passer la nuit mais l'obscurité tombante amplifiait le **sentiment d'incertitude**]

(57) *Kinga nie jestes sama mnie tez dopadlo to dziwne* ***uczucie zmeczenia*** *żeby nie napisac lenistwa totalnie nic mi sie nie chce no moze prawie nic hihi bo mam wielkie chetki na słodycze!!* (http://f.kafeteria.pl/temat.php?id_p=1008367&start=1200, mai-05)

[Kinga, tu n'est pas seule, moi aussi je suis prise par cet étrange **sentiment de fatigue**, pour ne pas dire de paresse, je n'ai vraiment envie de rien, ou de presque rien hihi car j'ai une grande envie des sucreries]

Ces quelques exemples montrent que *uczucie* couvre un champ large de ressenti et concerne également des sensations internes comme *głód* [*faim*] et *zmęczenie* [fatigue]. Dans tous les cas il s'agit d'une sorte de perception de soi, ou plutôt d'en-soi, dans la mesure où seul l'expérienceur de *uczucie* peut le percevoir directement.

Uczucie peut s'utiliser au pluriel :

(58) *Nie ma nic „z Kafki" w tym fragmencie, ale można podejrzewać, że wtedy jeszcze* ***uczucia****, które budził we Franzu Pollak, nadal przytępiały mu rozum.* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój styl, Warszawa, p.120)

[il n'y a rien de Kafka dans ce passage, mais on peut supposer, qu'alors encore **les sentiments** que Pollak éveillait en Franz Kafka, continuaient à brouiller son esprit]

(59) *Chciała jednak, żeby Kafka przyjechał do Wiednia; rozpaczliwie potrzebowała jego pomocy, by się zorientować we własnych* ***uczuciach***. (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój styl, Warszawa, p.502)

[Elle voulait toutefois que Kafka vienne à Vienne; elle avait désespéremment besoin de son aide pour comprendre **ses propres sentiments**]

(60) *W jaki sposób wyrażacie* ***uczucia*** *we wzajemnych kontaktach w klasie?* (http://eduseek.interklasa.pl/artykuly/artykul/ida/1965/, mai-05)

[Comment exprimez-vous **vos sentiments** dans les contacts mutuels en classe ?]

Dans ces différents exemples, le pluriel englobe un ensemble hétérogène d'éléments, c'est-à-dire de différents types de *uczucie*, comme c'est indiqué explicitement dans les énoncés (59) et (60).

Ayant une gamme d'emploi très large, *uczucie* passe par toute l'échelle de l'engagement du locuteur dans son affect, le degré de l'engagement de l'expérienceur étant déterminé principalement contextuellement, et notamment par le syntagme qui suit

uczucie. Ainsi, *uczucie głodu* [sentiment de faim] marquera peu d'emprise de l'expérienceur sur ce qui lui arrive puisqu'il s'agit d'une sensation, alors que l'on pourra discuter l'engagement de l'expérienceur dans *uczucie nienawiści* [sentiment de haine]. Contrairement à *sentiment* français, *uczucie* est plus neutre du point de vue de l'engagement et du contrôle de l'expérienceur et désigne plus simplement le ressenti, de quelque nature qu'il soit. Toutefois, lorsque *uczucie* est utilisé dans des énoncés métaphoriques, son expérienceur est souvent montré comme non participant, Mülder-Nieckowski (2004) donne, entre autres :

(61) *Ogarniająca go burza uczuć sprawiła, że zapomniał o żonie i dzieciach.*
[La tempête de sentiments qui l'absorbait lui a fait oublier sa femme et ses enfants]
(62) *Miotają mną sprzeczne uczucia.*
[Les seniments contradictoires me bousculent]
(63) *Żar uczuć sprawił, że Adaś zupełnie zapomniał o swoich obowiązkach.*
[la braise de sentiments a fait qu'Adam a complètement oublié ses devoirs]

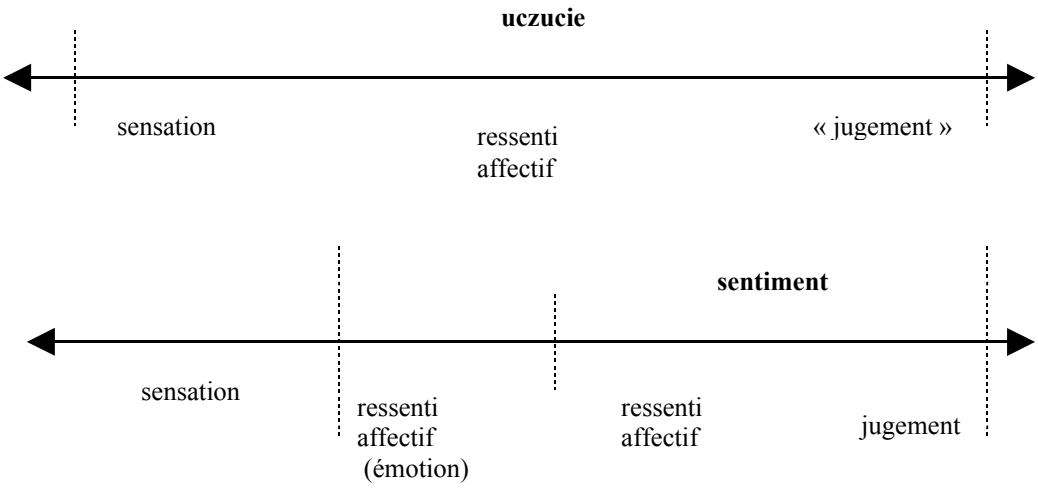
Mais on peut tout aussi bien *panować nad swoimi uczuciami* [dominer ses sentiments].

En ce qui concerne les emplois qui se rapprochent du jugement, il en existe également pour *uczucie*:

(64) *Od około roku* ***mam uczucie, że wszystko, co dzieje się w moim życiu, jest "obok" mnie***. (http://www.ipz.edu.pl/index.php?dz=poradniafaq&op=opis&id=6621, mai-05)
[depuis un an environ **j'ai le sentiment que tout ce qui se passe dans ma vie est « à côté » de moi**]
(65) *To był wybór, i nie żałuję, bo jak pisałam mam masę zainteresowań i nigdy się nie nudzę, raczej brak mi czasu i zawsze* ***mam uczucie, że robię coś kosztem czegoś innego***. (http://f.kafeteria.pl/temat.php?id_p=925717&start=240, mai-05)
[c'était un choix, et je ne regrette pas, puisque comme je l'avais écrit, j'ai beaucoup de centres d'intérêts et je ne m'ennuie jamais, je manque plutôt de temps et **j'ai** toujours **le sentiment que je fais une chose en en laissant de côté une autre**]

En conclusion, *uczucie* couvre un champ plus large que *sentiment* et on peut schématiser ceci ainsi:

schéma 3 : comparaison des champs couvert par *uczucie* et par *sentiment*



Un autre lexème générique qui est très proche de *uczucie*, c'est *odczucie.* Il s'agit d'un lexème qui rentre partiellement en concurrence avec *uczucie*, notamment en ce qui concerne le ressenti non-affectif :

odczucie bólu [douleur]*, głodu* [faim]*, zimna* [froid]…

Il ne peut pas, en revanche, fonctionner comme un classème du ressenti affectif :

**odczucie radości* [joie]*, pogardy* [mépris/dédain]*, nienawiści* [haine] ...

Cette impossibilité s'explique facilement par la structure des concepts relevant du ressenti affectif. Le lexème qui suit *odczucie* désigne un élément du monde interne ou externe qui est *odczuwany* [ressenti]. Les noms de sentiment ne désignent pas un élément du monde mais un procès complexe dans lequel entre, entre autres, le ressenti. L'incompatibilité se base donc sur un mécanisme en quelque sorte pléonastique : il s'agirait de ressentir quelque chose qui est déjà ressenti.

Dans la mesure où *odczucie* ne peut fonctionner comme générique du ressenti affectif, nous ne nous en préoccuperons plus.

Le polonais construit un autre lexème sur la base du verbe czuć : *przeczucie*, qui correspond à peu près à *pressentiment* français. Comme l'observe Puzynina (2000), *przeczucie* concerne toujours l'avenir, par exemple dans :

(66) *Jego **przeczucie** okazało się słuszne, co nie było zresztą żadną niespodzianką (...)* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój styl, Warszawa, p.325)
[Son pressentiment s'est avéré juste, ce qui n'était d'ailleurs pas surprenant]
(67) *Mam przeczucie, że stanie się coś niedobrego.* (Puzynina)
[j'ai le pressentiment qu'il va arriver quelque chose de mauvais]

Przeczucie, tout comme *odczucie*, ne peut être complété que par un syntagme désignant un stimulus, jamais par un nom de sentiment, même s'il s'agit d'un sentiment orienté vers le futur : **przeczucie nadziei* [de l'espoir].

Compte tenu du fait que *przeczucie*, tout comme *odczucie* ne concerne pas le contenu affectif, il n'entre pas dans notre problématique.

Le lexème *poczucie* n'est pas un classème de contenu affectif non plus. Observons quelques-uns de ses emplois :

(68) *I chociaż szczerze ubolewał nad swoim **poczuciem odrębności**, tą karą za nieznane grzechy, pozostaje faktem, że sprzyjało ono wczesnej niezależności w tych dziedzinach (...)* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój styl, Warszawa, p.201)
[et bien qu'il regrettât honnêtement son *sentiment* de différence, cette punition pour les pêchés inconnus, il n'en reste pas moins que ce *sentiment* aidait l'indépendance précoce dans ces domaines]
(69) *Czy masz **poczucie humoru**?*
(http://rozrywka.onet.pl/psychozabawy/humor,psychozabawy.html, mai-05)
[est-ce que tu as le sens de l'humour?]
(70) *Chociaż ją rozumiał i wspierał, musiał mieć conajmniej **poczucie wielkiej straty**, jeśli nie zdrady.* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój styl, Warszawa, p.472)
[Bien qu'il la comprenât et souten^tt, il devait avoir au moins le sentiment d'une grande perte, ou même de la trahison]

On a l'impression que dans chaque énoncé une autre valeur est actualisée. En énoncé (68), il s'agit de la perception d'un caractère du locuteur (différence). En (69), du *sens de l'humour*, donc, dans un certain sens d'un caractère, mais dans (70), il s'agit de quelque chose de situationnel. On peut toutefois trouver un sens commun à tous ces emplois et Puzynina (2000) parle de la prise de conscience, de la conscience de quelque chose. Une telle formulation peut s'appliquer à tous les lexèmes étudiés ici, mais dans le cas de *poczucie*, ce n'est pas la perception qui est profilée mais le passage de l'inconnu au conscient.

Poczucie ne peut être utilisé ni comme un classème de sentiment ni comme un générique, il n'entrera pas non plus dans notre problématique.

Enfin, en dehors des lexèmes dérivés du verbe *czuć* [sentir], il existe le lexème *emocja* que Wierzbicka (1995) n'a pas pris en compte. Pour Puzynina (2000) le lexème *emocje* (pluriel) est d'emploi littéraire. Nos observations des emplois de *emocja* nous mènent à la conclusion qu'il s'agit plutôt d'un terme technique relevant du domaine psychologique. Dans ce domaine on trouve même le lexème *emocja* comme un classème : *emocja lęku* [émotion d'anxiété], alors que ce n'est pas possible dans la langue standard. Il en va de même pour le pluriel *emocje*, mais alors, on trouve aussi des emplois venant de la langue standard :

(71) *To świetna zabawa i niezwykłe* ***emocje*** *sportowe (i nie tylko) dla Ciebie!*
(http://www.expekt.boo.pl/, mai-05)
[c'est un super amusement et des émotions sportives inoubliables]
(72) *Wojciech Jaruzelski wciąż wzbudza* ***emocje***
(http://www.polska.pl/aktualnosci/polityka/article.htm?id=168154)
[W.J. éveille toujours des émotions]
(73) ***Emocje*** *gwarantowane* (http://www.bytow.priv.pl/index.php?co=wydarzenia&id=167, mai-05)
[émotions garanties]
(74) *Dlatego ten prowokacyjny wybuch chorobliwie nieśmiałego podrostka, ta dziwna gotowość podjęcia właśnie z rodzicami dyskusji na temat tak naładowany* ***emocjami****, że nie poruszał go nawet z najbliższym przyjacielem, wydaje się tym bardziej zastanawiający.* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój styl, Warszawa, p.107)
[Pourquoi cette explosion provocante d'un jeune maladivement timide, cette étrange façon d'être prêt à discuter avec les parents sur un sujet si chargé d'émotions qu'il ne l'abordait même pas avec son meilleur ami, semble, à cause de ça, encore plus étonnant]

Ces emplois ressemblent à des emplois d'*émotion*, renvoyant à un ressenti fort, qui échappe au contrôle, qui est indéfini mais qui peut être provoqué, comme en témoignent les emplois publicitaires de (71) et (73). Le pluriel, face à l'absence du singulier dans la langue standard, confirme cette interprétation. Ce pluriel regroupe des entités suffisamment indéfinies pour ne pas pouvoir être dénombrées[63]. L'individuation est impossible. Nous pensons que *emocja* correspond assez bien à *émotion* et l'on peut établir la même dichotomie *uczucie – emocja* qu'en français, même si le polonais ne fait pas cette partition aussi clairement que le français.

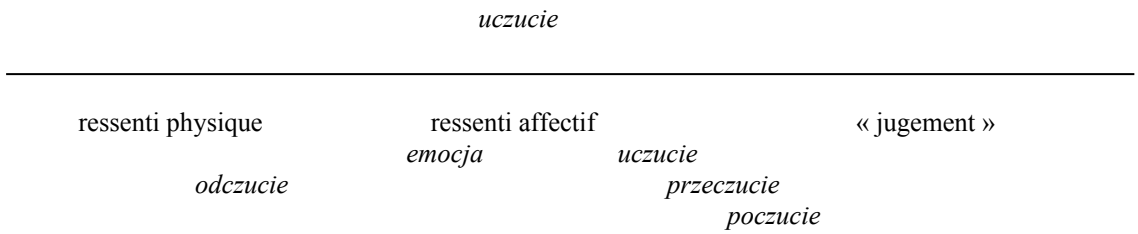
[63] Tout comme *ordures* en français.

La phraséologie de *emocja* peut concerner les sensations corporelles : *dreszcz (dreszczyk) emocji* [frisson (petit frisson) d'émotion], *drżeć, trząść się z emocji* [trembler, frissonner d'émotion]. L'expérienceur peut être tantôt soumis aux émotions : *emocje ponoszą* [les émotions emportent], tantôt il peut les contrôler : *panować nad emocjami* [dominer ses émotions].

Seul *uczucie* apparaît comme générique du ressenti affectif, mais il s'agit d'un classème à la gamme d'emploi très large qui doit être utilisé avec précaution. Il est possible d'établir en polonais la double saisie en *uczucie* - *emocja*, *uczucie* étant plus générique et couvrant les deux, tout comme le fait *sentiment* en français, mais cette partition est moins saillante en polonais. C'est d'ailleurs étonnant puisque le polonais possède pourtant, du moins pour certains affects, des structures opposant le ressenti participatif et non-participatif, comme par exemple *wstydzić się/być wstyd* [avoir honte], *smucić się/być smutno* [être triste], *etc*. Mais peut-être justement parce que polonais a des structures grammaticales spécifiques, la présence de deux classèmes serait moins nécessaire.

Nous schématisons le champ des lexèmes du ressenti en polonais ainsi :

schéma 4 : répartition des génériques du ressenti polonais



Il ne s'agit pas des génériques concernant le champ du ressenti, nous nous sommes concentré uniquement sur les dérivés du verbe *czuć (się)*, et sur *emocja*. En polonais, comme en français, il n'existe pas de lexèmes pouvant prétendre au rang de générique exclusif du ressenti. *Emocja* et son équivalent français sont les plus exclusifs, néanmoins tous les deux concernent un certain point de vue sur le ressenti et ne permettent pas l'individuation de ce ressenti. L'étude des lexèmes génériques permet de dégager les caractéristiques qui justifient ensuite leur utilisation métalinguistique. *Uczucie* et *sentiment* désignent trois réalités différentes dont les limites sont différentes selon les langues. Ainsi *uczucie* peut être utilisé tout d'abord comme un certain type de ressenti

dans lequel l'expérienceur s'engage et auquel il participe ; ensuite, et c'est son emploi « naturel », *uczucie* désigne tout affect, de quelque nature qu'il soit, et enfin, *uczucie* peut désigner également tout ressenti, de quelque nature qu'il soit et le « jugement ». Nous utilisons toujours les guillemets lorsque nous parlons de jugement puisqu'il s'agit d'une sorte de pré-science. *Sentiment* désigne premièrement un certain type de ressenti que nous avons appelé participatif et, deuxièmement, il regroupe le ressenti affectif et le « jugement ».

2.1.5. Les verbes génériques en français[64]

La français dispose de trois verbes que l'on peut considérer comme des génériques du ressenti : *(se) sentir, ressentir, éprouver.* Ces trois verbes permettent l'expression du ressenti affectif à l'aide de syntagmes nominaux ou adjectivaux.

Nous allons étudier maintenant ces trois verbes en nous concentrant sur les valeurs liées à l'expression du ressenti affectif.

SENTIR

Sentir paraît d'emblée être un verbe polysémique, donc peu spécialisé dans l'expression des sentiments ; il a les possibilités combinatoires les plus riches des trois verbes et on peut supposer que cette richesse traduit sa polysémie.

Observons tout d'abord que du point de vue étymologique, le verbe *sentir* vient du latin classique *sentire* qui signifie « percevoir quelque chose par les sens ou par l'intelligence » (*Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*), il s'agit donc, au départ d'un verbe de perception. Il nous semble qu'on peut partir de l'idée que ce sens constitue toujours le noyau sémantique de la polysémie du verbe *sentir*. On peut, en effet, classer les emplois de *sentir* dans le français contemporain de la façon suivante :

[64] Dans Peeters (2006) il est procédé à des modifications importantes concernant la MSN française. Malheureusement nous n'avons pu prendre connaissance de cet ouvrage que tard et c'est pour cette raison que nous ne les discutons pas dans le texte. Les deux modifications majeures, qui sont reliées concernent les évaluateurs *bon* et *mauvais* (qui deviennent *bien* et *mal*) et l'emploi du verbe *(se) sentir* comme primitif du ressenti. Nous ne comprenons pas ces modifications et elles ne sont pas, à notre sens, suffisamment justifiées. Dans ce qui suit, nous montrons que le verbe *(se) sentir* n'est pas souhaitable comme primitif du ressenti. Par ailleurs, les syntagmes proposés *sentir quelque chose de bien/de mal* nous semble franchement moins naturel *que ressentir quelque chose de bon/de mauvais*. Pour une discussion, cf. Koselak (à paraître, b).

- perception olfactive :

(75) *Je sens quelque chose de bon.*
(76) *Elle sent mauvais.*

Il se pose d'emblée un problème de « direction » : dans (1) l'énoncé est ambigu – *je* est soit à la fois la source de l'odeur et le percepteur, autrement dit, il perçoit l'odeur venant de lui-même, soit uniquement le percepteur – l'odeur vient alors d'ailleurs.

- perception « gustative » :

(77) *J'ai senti un goût métallique.*

- perception kinesthésique :

(78) *Je sens ta main sur mon épaule.*
(79) *Je sens le souffle du froid.*

- perception « proprioceptive » :

(80) *Je sens mon ventre gargouiller.*
(81) *Je me sens rajeunir.*

- perception « extrasensorielle » :

(82) *Je sens que ça va mal se passer.*
(83) *Je sens ta présence.*
(84) *Je sens le danger.*
(85) *Je te sens un peu angoissé.*

Enfin, l'emploi métaphorique :

(86) *Je ne peux pas la sentir.*

peut également être expliqué en terme de perception olfactive. Cette expression signifiant, en gros, « je ne veux pas être en sa présence, je veux l'éviter, elle éveille en moi un sentiment négatif », on peut penser que la personne en question est évoquée comme si elle dégageait une mauvaise odeur. Le polysémie du verbe modalisateur

pouvoir peut poser des problème d'interprétation : ne pas pouvoir ne signifie pas « ne pas parvenir à » mais « ne pas être en mesure de (supporter) ».

On ne peut pas utiliser le verbe *sentir* avec certains noms de sentiment :

(87) **Je sens une/de/la peur, une/de/la honte.*

par contre, d'autres noms de sentiment semblent acceptables :

(88) *Je sens de l'anxiété/de l'animosité*

mais en fait l'orientation est alors différente, le locuteur ne parle pas de son ressenti à lui mais de sa perception d'un ressenti qu'il suppose chez les autres[65].

Pour utiliser le verbe *sentir* avec les expressions qui entrent dans le cadre du « ressenti », il faut passer par le réfléchi[66] d'une part et d'autre part par l'adjectif ou un équivalent spécifiques :

(89) *Je me sens bizarre, honteux, triste, bête, perdu, tout nu sans ma montre, comme un Américain, gonflé, comme si on m'espionnait, comme une recrue, comme chez moi…*

On observe que les termes évoquant le ressenti peuvent être divisés en deux groupes. D'un côté on a les adjectifs qui ont des équivalents nominaux désignant des affects comme *honte* et *tristesse* ; de l'autre, des termes (adjectifs, adverbes, syntagmes en *comme un X*) qui n'ont pas d'équivalents nominaux à proprement dit. En ce qui concerne les premiers, nous avons tenté de monter ailleurs (2003) que *se sentir honteux* par exemple, ne renvoie pas à l'affect de *honte* en entier, mais à une de ses parties, si l'on considère que les procès-sentiments se composent de trois parties interdépendantes : cognitive, affective et physique ; autrement dit, *se sentir honteux* focaliserait la composante affective au détriment des autres qui ne seraient pas activées. Le deuxième groupe concerne les termes qu'on pourrait désigner comme *à contenu flou*. Il est en effet difficile d'expliquer ce qu'est *être comme un Américain ou comme une recrue, etc.*, ces concaténations ne désignant pas, bien sûr à cause de *comme*, la même chose *qu'être un Américain, être une recrue, etc*. *Comme* change la perspective et nous

[65] Ou chez soi, mais alors le ressenti est dissocié de l'expérienceur et « chosifié », comme par exemple dans : *J'ai senti l'anxiété monter en moi.*

[66] Voir, pour un fonctionnement semblable, le primitif polonais *czuć (się)* dans Wierzbicka (2002) et *infra*.

conduit dans la problématique de la connotation libre, *être comme un Américain* n'est pas *être un Américain* mais *être comme je m'imagine qu'est un Américain*. On pourrait reprendre ici le néologisme en *–ité* proposé par Barthes (1964 : 41, 49) : *l'américanité*, la *recruité*, *etc*., ce terme rendant tout ce qui est associable tant en dénotation que, surtout, en connotation. Mais il s'agit bien de néologisme, la langue naturelle n'ayant pas d'équivalents nominaux.

Il n'est pas étonnant qu'il faille passer par le réfléchi pour pouvoir utiliser le verbe *sentir* avec les termes du ressenti, dans la mesure où ce verbe est un verbe de perception et où son orientation doit être précisée. Le réfléchi déplace le locuteur du rôle d'agent de la perception au rôle de l'objet perçu, ou plutôt, le locuteur est à la fois l'agent et le patient de la perception de son état (*cf*. Dąbrowska, 1997), ce qui maintient la cohérence de la polysémie de *sentir*, son noyau étant la *perception*. Cette nécessité de passer par le réfléchi introduit néanmoins une complication – on peut postuler que l'énoncé :

(90)*Je me sens bien.*

est un prédicat complexe composé de deux prédicats simples, le second étant l'attribut de l'objet *me*, ce qui suppose une prédication seconde qu'on pourrait décrire ainsi :

a) je sais ceci de moi[67] *:*
b) je ressens quelque chose de bon

Expliquons-nous. Le verbe *savoir* dans (a) n'est pas le plus adéquat, *percevoir* le serait davantage mais il ne fait pas partie du lexique de la MSN actuelle, on peut toutefois partir du principe que notre savoir vient d'une perception passée ou présente.

Nous avons déjà mentionné l'énoncé :

(91) *??? Je me sens bon.*[68]

et sa « traduction » en :

(92) *Je me trouve bon.*

[67] Nous utilise dans cette explication *ressentir* et non *éprouver* avant d'avoir montré pourquoi. Toutefois, on aura noté que l'emploi d'*éprouver* dans cette formule semblerait bizarre.
[68] Les points d'interrogation signifient ici que cet énoncé ne désigne pas un ressenti affectif, ou alors il est jugé bizarre par nos informateurs.

qui peut être glosé par :

(93) *Je trouve que je suis bon.*

La double prédication apparaît plus clairement avec *trouver* – la paraphrase par une phrase complexe est parfaitement acceptable, tandis qu'avec *sentir*, le tour paraît moins bon comme paraphrase de (92) :

(94) *?? Je sens que je suis bon.*

Observons que la paraphrase complexe (à deux prédications) du tour *se sentir* ne pose aucun problème lorsque le siège de la perception et l'objet perçu sont référentiellement disjoints comme dans :

(95) *Je te sens un peu angoissé.*

qui peut être rendu sans aucun problème par :

(96) *Je sens que tu es un peu angoissé.*

Résumons-nous : le verbe *sentir* est un verbe de perception sensorielle ou cognitive, qu'il soit exprimé en forme simple ou réfléchie. Lorsqu'on l'utilise en forme réfléchie, *se sentir* renvoie plutôt à la perception du ressenti d'un état faisant ou non partie d'un affect. Par conséquent, le verbe *(se) sentir* apparaît comme le moins spécialisé de la triade *sentir – ressentir – éprouvé*.

RESSENTIR/EPROUVER

Les verbes *ressentir* et *éprouver* sont des parasynonymes très proches[69], ils entrent dans les mêmes structures actancielles de base. Nous allons donc les traiter ensemble afin d'essayer de déterminer les différences.

Tout d'abord, observons que *ressentir* est étymologiquement opaque tandis qu'*éprouver* ne l'est pas. Dans le cas de *ressentir*, le préfixe *re-* était, selon le *Dictionnaire historique de la langue française* (DHLF) le marqueur de l'itérativité dans

[69] Le primitif du ressenti affectif est problématique également dans d'autres langues, par exemple en luxembourgeois où il existe deux verbes très proches *fillen* et *spieren*, et en chinois (Chappell, 2002).

le premier emploi de *ressentir* qui était pronominal (*soi* ressentir) et qui signifiait donc « se sentir à nouveau ». Actuellement le préfixe *re-* est devenu partiellement opaque, en tout cas, quand il ne signifie pas l'itérativité, comme le montre l'énoncé suivant :

(97) *J'ai ressenti pour la première fois un vrai amour.*

qui n'apparaît pas contradictoire. Quant à *éprouver*, dans des énoncés comme :

(98) *Il a éprouvé sa force.*

les locuteurs convoquent un sens du verbe qui n'est pas lié au ressenti et qui s'apparente à « mettre à l'épreuve ». Ce sens correspond à sa valeur première (*DHLF*), la valeur du ressenti n'apparaissant que plus tard. Retenons cette idée de polysémie du verbe *éprouver*.

Une des intuitions intéressantes que nous avons relevées, dans les entretiens semi-dirigés que nous avons suscités, est le fait qu'*éprouver* semble exprimer une attitude plus « intellectualisée » que *ressentir*. Il est certes difficile de démontrer linguistiquement cette différence, mais peut-être pourrait-on faire appel au siège possible des affects dans l'image naïve du monde contenue en français : le cœur. Effectivement, on accepte volontiers :

(99) *J'ai ressenti de la tristesse au fond de mon cœur.*

tandis que :

(100) *?? J'ai éprouvé de la tristesse au fond de mon cœur.*

sera jugé comme plutôt bizarre. Par ailleurs, les perceptions « proprioceptives » donc non raisonnées passent également mieux avec le verbe *ressentir* :

(101) *Je ressens un besoin urgent, une douleur à l'épaule, une envie de dormir…*
(102) *??? J'éprouve un besoin urgent, une douleur à l'épaule, une envie de dormir…*[70]

[70] Nous précisons que les jugements marqués par (?) ou par (*) ne traduisent pas des jugements absolus mais des jugements émis lors de la comparaison des énoncés qui font alterner *ressentir* et *éprouver*.

Nous verrons par la suite, qu'une fois expansés d'une certaine façon, les énoncés du type de (100) seront parfaitement acceptables.

D'autre part, nous avons observé que *ressentir* accepte sans aucun problème l'indéfini *quelque chose* alors qu'*éprouver* non. De plus, le verbe *éprouver* ne l'accepte pas, même si on précise l'orientation axiologique :

(103) *??? J'éprouve quelque chose de bon/mauvais.*

Nous en concluons que l'affect – l'objet d'*éprouver* doit obligatoirement être bien identifié, ce qui confirmerait la composante cognitive de ce verbe.

Observons également que le verbe *ressentir* accepte, en position de sujet, des noms renvoyant à des entités non humaines :

(104) *Je pense que ce/le furet ressent de la tristesse.*[71]
(Je pense que les furets peuvent ressentir de la tristesse.)

alors qu'*éprouver* passe plus difficilement :

(105) *??? Je pense que ce/le furet éprouve de la tristesse.*
(??? Je pense que les furets peuvent éprouver de la tristesse.)

Bien que ce test soit discutable, notamment à cause du problème de la possible anthropomorphisation du sujet non-humain, on peut considérer qu'il confirme l'hypothèse que le verbe *éprouver* nécessite un sujet pensant, capable d'aperception, ce qui nous ramène à l'idée intuitive qu'*éprouver* ne désigne pas uniquement un ressenti mais un certain rapport de l'expérienceur à ce ressenti. Nous y reviendrons.

Comme nous l'avons vu plus haut, les descriptions lexicographiques distinguent deux sens du verbe *éprouver* que l'on peut gloser, toujours provisoirement et en utilisant, entre autres, les moyens exolingues pour éviter la circularité : « feel » et « mettre à l'épreuve ». Toute la question est maintenant d'examiner les deux sens d'*éprouver* pour vérifier leurs rapports.

Dans le cas de sens de « mettre à l'épreuve » on peut distinguer deux cas de figure. Premièrement, lorsque l'objet du verbe *éprouver* est la qualité d'une entité inanimée que

[71] Nous utilisons la modalisation par *je pense* pour éviter l'anthropocentrisme.

l'on peut appeler, à la suite de Harris (Giry-Schneider, 1994 : 8-10), le complément d'objet approprié :

(106) *J'ai éprouvé la solidité de cette pièce en métal.*
(107) *J'ai éprouvé la mécanique de la nouvelle jaguar.*

auquel cas, il peut être schématisé ainsi : *X agent éprouver Y inanimé patient*. Il s'agit de la même structure que dans le cas où *éprouver* est le support du ressenti, ce qui change c'est la nature du déterminant : dans le cas du ressenti on a un partitif ou un indéfini, alors qu'ici nous avons un défini. Deuxièmement, un humain, ou plutôt un complément approprié qui comporte un trait humain est l'objet d'*éprouver* :

(108) *J'ai éprouvé la patience de Paul.*
(109) *J'ai éprouvé la force de Pierre.*

Dans la mesure où la partie considérée est une partie inhérente de l'humain, on dira que c'est l'entité humaine qui est l'objet d'*éprouver*. Les deux emplois ont le même sens que l'on peut gloser de la façon suivante :

X (personne) éprouve1 Y
X fait quelque chose à Y
parce que X veut savoir
ce qu'il peut faire
avant que Y ne soit plus le même qu'avant que X ne fasse quelque chose à Y

On peut dire que, tant dans le cas d'objet inanimé que dans celui d'animé, il y a quelque chose de « mauvais » qui se passe et qu'on cherche à établir les limites des objets. Revenons maintenant à des emplois d'*éprouver* signifiant le ressenti. Dans le cas du ressenti non-affectif, on observe que *ressentir* accepte sans problème les différents degrés de l'intensité du ressenti, tandis qu'*éprouver* a plutôt une « appétence » pour ce qui est très intense :

(110) *J'ai ressenti une horrible douleur à l'épaule, une petite douleur à l'épaule…*
(111) *J'ai éprouvé une horrible douleur à l'épaule, *une petite douleur à l'épaule…*

Nous avons posé précédemment l'hypothèse que le verbe *éprouver* exprimait une attitude plus intellectualisé que le verbe *ressentir* et que l'expression du ressenti physique ou tout simplement non intellectualisé était difficile avec ce verbe dans des énoncés simples. Nos voyons maintenant que la situation est différente lorsque ce ressenti est expansé. Observons les énoncés suivants[72] :

(112) *Il éprouve le besoin pressant de se déléguer de son héritage.* (SAINT-EXUPERY Antoine de / Pilote de guerre / 1942 / 347)*

(113) *Robinson fit un effort pour s'asseoir et éprouva aussitôt une douleur fulgurante à l'épaule gauche*. (TOURNIER Michel / Vendredi ou les Limbes du Pacifique / 1967 page 15)*

(114) *Il éprouvait une extraordinaire envie de dormir, concurremment à un malaise des plus pénibles*. (GIDE André / Typhon / 1918 page 76)*

Dans le deuxième énoncé, il s'agit clairement d'un ressenti négatif, comme le signale déjà le sémantisme de *douleur*, appuyé par l'adjectif *fulgurante* ; dans le troisième énoncé, *envie de dormir* est coordonnée avec *un malaise des plus pénibles*, ce qui permet de penser qu l'*envie de dormir* est conceptualisée ici également comme négative ; enfin, dans le premier énoncé il n'y a pas, nous semble-t-il, de marquage axiologique évident, on peut néanmoins supposer que *se déléguer de son héritage* n'est pas positif. On peut penser, pour lier les deux caractéristiques du verbe *éprouver*, que le ressenti négatif entraîne un certain détachement de l'expérienceur du ressenti, une perception à distance, donc plus intellectualisée.

Quant aux objets affectifs de deux verbes, les choses sont beaucoup moins simples. *Ressentir* accepte sans problème les affects négatifs :

(115) *Je ressens de la honte, de la colère…*

ou positifs :

(116) *Je ressens de la joie, du bonheur, de l'amour…*

Les énoncés avec *éprouver* sont jugés meilleurs lorsque l'objet de ce verbe est négatif, mais les énoncés avec l'objet positif ne sont pas à exclure complètement :

[72] Ces énoncés ne proviennent pas de notre corpus, ils nous ont été signalés par un lecteur anonyme, certains ne correspondent pas tous aux limites temporelles que nous avons fixées à notre corpus.

(117) *J'éprouve de la colère, de la tristesse, de la honte…*
(118) *? J'éprouve de la joie, du bonheur, de l'amour…*

De plus, avec les noms d'affects, la qualification intensive est traitée de la même façon pour les deux verbes :

(119) *J'ai ressenti une grande honte/une petite joie.*
(120) *J'ai éprouvé une grande honte/une petite joie.*

Ainsi la seule différence sémantique suffisamment claire entre les deux verbes est l'activation de la cognition pour *éprouver* : le locuteur ne se limite pas à ressentir, il se situe par rapport à ce ressenti. Nous décrirons, dans l'explication verbale d'*éprouver* cette caractéristique tout simplement en insérant le primitif *penser* :

X éprouve2 quelque chose (nom d'affect)
Je pense ceci :
Je suis en train de ressentir quelque chose

Compte tenu de la description que nous en faisons et du sens des lexèmes génériques *émotion* et *sentiment*, on comprend mieux pourquoi la concaténation *éprouver une émotion* n'est pas très bonne : il y a une certaine incompatibilité entre *éprouver* qui présuppose une part cognitive importante et *émotion*, qui désigne un ressenti où la composante cognitive est très faible. Le tour *ressentir un sentiment* est bizarre non seulement à cause de la proximité formelle et étymologique des deux unités, mais aussi de la contradiction sémantique qui est introduite : *ressentir* ne donne aucune information sur la part cognitive, ce verbe focalise sur le ressenti, alors que *sentiment* désigne des affects cognitivisés.

Le verbe *(se) sentir* est un verbe support du contenu affectif, il reste néanmoins le moins spécifique des trois verbes étudiés ici. Son sens « perception » est perceptible dans tous les emplois et il pose le contenu affectif plutôt comme une *sensation*, dans les cas où il est le support du ressenti, sans focaliser sur les procès-sentiments. Les verbes *ressentir* et *éprouver* expriment tous les deux le ressenti mais il ne le font pas de la même manière : tandis que *ressentir* exprime seulement le ressenti, affectif ou non, *éprouver* ajoute à l'expression du ressenti le rapport que l'expérienceur entretient avec

l'affect qui le touche, on peut dire qu'il *modalise*, dans un certain sens, ce ressenti. Autrement dit, le verbe *éprouver* est sémantiquement plus complexe que *ressentir* et donc on peut expliquer *éprouver* à l'aide de *ressentir*.

Nous retrouvons ainsi la division du domaine affectif proche de celle que les noms génériques effectuent : d'une part, *émotion* désigne les affects dans lesquels l'expérienceur ne s'engage le plus souvent pas et *ressentir* désigne tout simplement le ressenti, d'autre part, sentiment désigne des affects plus cognitivisés, nécessitant une participation de l'expérienceur et le verbe éprouver conceptualise nécessairement un rapport de l'expérienceur au ressenti.

2.1.6. Les verbes génériques en polonais

Le polonais dispose de deux verbes qui peuvent prétendre au statut de générique : *czuć (się)* et *odczuwać*. Nous allons les étudier maintenant.

CZUĆ

Le verbe *czuć się* est, tout comme le nom qui en est dérivé, un verbe à l'emploi large ; il correspond au verbe français *(se) sentir*. Comme ce dernier, il couvre tout le champ de la perception au sens large et intègre également la perception extrasensorielle sur laquelle nous ne revenons pas.

Contrairement à *sentir*, *czuć* accepte les noms d'affects en position d'objet, et ce sans aucune contrainte, tous les noms de sentiments sont possibles :

> *czuję smutek* [tristesse], *szczęście* [bonheur], *nienawiść* [haine], *pogardę* [mépris/dédain], *miłość* [amour]...

Les expressions ainsi obtenues, en dehors d'indices cotextuels contraires, ne sont pas ambiguës, il s'agit toujours du ressenti de l'expérienceur. On peut toutefois réorienter l'interprétation cotextuellement, comme par exemple dans :

> (121) *Czuję, czuję miłość **Twoją**, Jahwe*
> (http://www.maciejowka.k.pl/grp/odnowa/src/piesni/p069.html, mai-05)
> [je sens Ton amour, Jahve]

Les concaténations *czuć się dobrze/źle* [se sentir bien/mal] sont à considérer comme des idiomes, tout à fait comme en français. Le primitif du ressenti en polonais est justement le verbe *czuć* (Wierzbicka : 2002), bien que quelques problèmes subsistent au niveau de la grammaire primitive, justement à cause de l'idiomaticité des expressions citées ci-dessus. Nonobstant, le verbe *czuć* est le meilleur générique du ressenti en polonais, même s'il n'est pas spécifique du ressenti affectif. Par ailleurs, de par son sémantisme, il profile la composante affective de l'affect. Notons encore que le verbe *poczuć (się)* est une variante aspectuelle du verbe *czuć (się)*, le préfixe *po-* introduit l'interprétation perfective à valeur inchoative.

ODCZUWAĆ

Le verbe *odczuwać*, ou sa variante perfective *odczuć*, est très proche du verbe *czuć*. Lui aussi accepte des noms d'affects en position d'objet :

> *odczuwać smutek* [tristesse], *radość* [joie], *szczęście* [bonheur], *wyrzuty sumienia* [remords], *zazdrość* [jalousie]
>
> *odczuwać miłość* [amour], *niechęć*
>
> *odczuwać nienawiść* [haine], *pogardę* [mépris/dédain]

Nous avons distingué, dans notre corpus trois cas de figure : dans le premier cas, l'expérienceur de sentiment est, à quelques rares exceptions près, le sujet du verbe *odczuwać* ; dans le deuxième cas de figure, l'orientation peut être double ; les collocations du troisième groupe sont rares et il y a aussi la possibilité de l'orientation double. La différence structurale majeure entre les verbes *czuć* et *odczuwać* est que ce dernier n'accepte pas les emplois réfléchis :

> (122) **Odczuwam się dobrze/źle.*

Observons maintenant les énoncés dans lesquels le verbe *odczuwać* n'est pas en collocation avec les expressions du ressenti. On peut trouver les types suivants d'objets :

- changement externe :

(123) *Jan Kowalski nie **odczuje** więc żadnej różnicy w zarobkach.* (publicité financière, 2000)**
[J.K. ne ressentira donc aucune différence dans le salaire]
(124) *Dopiero wtedy bowiem **odczujemy** w praktyce korzyści poniesionych na ten cel nakładów.* (Motor, 1975, n°40)**
[Seulement alors nous sentirons en pratique les avantages des fonds engagés]
(125) *Bierut był wstawiony i **odczułem** to jako symptom degrengolady człowieka, jakiegoś upadku, zatracenia godności.* (Torańska, T., 1984, *Oni*, Świat Książki)**
[Bierut était ivre et je le ressentis comme un symptôme de la dégringolade de l'homme, d'une chute, d'une perte de dignité]
(126) *Społeczeństwo boleśnie **odczuło** tę stratę.* (Rożek M., 2000, Symbolika i Magia Krakowa, PWN)***
[La société a ressenti douloureusement cette perte]

Dans tous ces emplois, la substitution avec le verbe *czuć* est possible mais l'on perçoit un changement de sens et ce pour une raison évidente : ce qui est ressenti ce n'est pas directement une différence dans le salaire, des avantages ou une perte, mais les conséquences de ces évènements sur l'expérienceur, il y a un éloignement entre l'expérienceur et l'objet ; l'énoncé (125) est relativement explicite à ce sujet, le fait que Bierut soit ivre ne constitue pas en tant que tel l'objet du verbe *odczuwać*, c'est l'interprétation que l'expérienceur en fait qui constitue l'objet et le verbe *odczuwać* signifie ici un ressenti indéfini à cause de cette interprétation.
Pour résumer, *odczuwać* désigne la perception d'un ressenti indéfini suite aux conséquences sur l'expérienceur d'un évènement externe.

- ressenti interne :

(127) *Już w czasie ssania tabletki odczujecie Państwo **ulgę***. (publicité médicale, 1999)**
[dès l'instant où vous sucez la dragée, vous ressentez le **soulagement**]
(128) *Małżeństwo Joliot, czytając komunikat Chadwicka na pewno odczuli **rozgoryczenie** - byli tak blisko sukcesu*. (Kusch W., 1988, *Co o promieniowaniu wiedzieć powinniśmy*, Belona)**
[le couple J., en lisant le communiqué de Chadwick, a certainement ressenti de **l'amertume** – ils ont été si près du succès]
(130) *Ostateczna katastrofa nadeszła, kiedy odczuł **potrzebę**, żeby coś sobie udowodnić.* (Janicka B., Janda K., 1988, *Gwiazdy mają czerwone pazury*, WAB)
[La catastrophe finale est venue quand il a ressenti le **besoin** de se prouver quelque chose]
(131) *Początkowo nie słyszał nic prócz szumu prądów i odczuł to właściwie jako **ulgę**, ponieważ nie chciał nic usłyszeć*. (Lem S., 1995, *Niezwyciężony*, Nowa)**

[Au début il n'entendait rien en dehors des bruits et il a ressenti ça comme un soulagement, puisqu'il ne voulait rien entendre]

(132) *Spojrzała w dół i <u>odczuła</u>* ***zawrót głowy***. (Praszyński R., 1997, *Jajojad*, Iskry)**

[elle a regardé en bas et a ressenti un vertige]

(133) *<u>Odczułem</u>* ***lekki zamęt*** *w głowie...* (Młody technik, n° 2, 1966)

[j'ai ressenti un léger embrouillement dans ma tête]

Tout d'abord, la substitution avec *czuć est* possible : *(po)czuć ulgę, czuć rozgoryczenie* (forme perfective est très rare), *(po)czuć potrzebę*, *(po)czuć zawrót głowy*, *czuć zamęt* (forme perfective rare) et il est difficile de voir une différence. On peut observer néanmoins qu'il s'agit du ressenti qui est nécessairement en dehors du contrôle de l'expérienceur, ce serait un point qui pourrait définir la différence avec *czuć* mais les concaténations avec les noms de sentiment ne le confirment pas.

La morphologie, par contre, permet d'éclaircir les relations entre ces deux verbes très proches. Le verbe *odczuwać* est construit à partir de la racine *czu-* (*-uw-* marquant l'imperfectivité) et le préfixe *od-*, qui semble avoir la même valeur sémantique que celle que l'on retrouve dans les verbes *oddać* [rendre], *odebrać* [reprendre], ce préfixe signifie le changement de direction et est parfaitement transparent dans les deux derniers verbes cités. Ainsi pour que puisse s'accomplir l'action de *oddać* [rendre], il faut d'abord l'action de *dać* [donner], de même, *odebrać* [reprendre] implique l'antériorité de *brać* [prendre][73]. Le même raisonnement peut être appliqué à *odczuwać*, le procès désigné par ce verbe sous-entendrait le procès *czuć*, ainsi nous revenons à notre idée du ressenti indirect – le ressenti des conséquences, dans le cas où ce sont les affects qui occupent la place de complément d'objet de ces deux verbes. On peut aller plus loin et dire qu'il y a, dans *odczuwać*, deux fois le procès *czuć* : premièrement, il désigne le procès de perception d'un évènement externe ou d'un phénomène interne (qu'il soit ou non du domaine affectif), deuxièmement, le procès *czuć* désigne la perception de conséquence de cet évènement ou phénomène. Le terme « conséquence » est très approximatif, ce dernier ressenti étant indéfini et donc indéfinissable, dans le cas de ressenti, un pourrait parler d'un écho. Par ailleurs, le préfixe *od-* a la valeur de séparation (Bańkowski, 2000) ou d'éloignement (Wróbel, 1999 : 556). Dans le cas du verbe *odczuwać*, cet éloignement concerne justement la perception du stimulus premier

[73] Notons la présence du préfixe *re-* dans les équivalents français.

et le procès le concernant : *czuć radość, korzyści* [ressentir la joie, les avantages], devient moins important, le ressenti porte sur le ressenti que ces phénomènes ont provoqué. Cette interprétation est confirmée par l'expression *odczuwać coś boleśnie* [ressentir quelque chose douloureusement] qui décrit deux prédications : *czuć coś* [ressentir quelque chose] et *czuć « ból »* [ressentir la douleur]. Bien évidemment le lexème *ból* [douleur] est une approximation en vue de donner une étiquette au type de ressenti sous-jacent, les deux n'étant pas équivalents dans la langue.

Nous avons vu également que le nom déverbal *odczucie* n'acceptait pas les expressions du ressenti affectif parce qu'il exigeait des déclencheurs simples, le verbe *odczuwać* permet tout type de déclencheur puisqu'il permet de les interpréter et puisqu'il profile les conséquence de l'action de ce déclencheur.

Compte tenu de cette interprétation, on peut définir le verbe *odczuwać* de la façon suivante[74] :

odczuwać [X odczuwa quelque chose]
X a ressenti quelque chose
à cause de cela, X ressent maintenant quelque chose d'autre

On peut se demander s'il ne serait pas judicieux de remplacer le premier *ressentir* par savoir : « X a su ». Nous avons postulé que *odczuwać* avait une coloration analytique et donc épistémique, le primitif *savoir* ne mentionne pas la façon d'acquérir le savoir, alors que le primitif *ressentir* concerne le ressenti affectif, nous reformulons donc l'explication ainsi :

X a su quelque chose
à cause de cela, X ressent maintenant quelque chose

Nous venons d'étudier les caractéristiques des génériques nominaux et verbaux du ressenti affectif en français en en polonais et nous sommes arrivé à la conclusion que, dans le deux langues, le domaine affectif est divisé en deux sous-domaines : celui d'*émotion* et celui de *sentiment*, les deux formant un continuum et étant dynamiques. L'étude des verbes génériques confirme la partition du domaine affectif établie par les

[74] Nous rappelons que le verbe *czuć* est un primitif et donc indéfinissable.

noms génériques, tant en français qu'en polonais. Nous allons maintenant vérifier si cette partition peut être retrouvée dans les caractéristiques des expressions particulières de sentiment.

2.2. Vers un classement des affects

Nous allons maintenant rechercher un classement plus fin des affects. Nous procédons en deux temps : nous nous intéressons dans un premier temps à quelques classements existants dans le domaines voisins comme la philosophie et la psychologie et en sciences du langage pour réévaluer les différents critères de classement dans un deuxième temps.

2.2.1. Perspectives philosophiques

Le choix des philosophes traités ici peut sembler arbitraire mais il ne l'est pas vraiment. Il fallait faire un choix, traiter toutes les approches philosophiques ne serait ni possible ni utile ici, nous avons donc choisi ceux qui nous semblaient être particulièrement intéressants pour plusieurs raisons. Aristote d'abord puisqu'il est le premier à proposer une théorie des affects et également parce que les idées aristotéliciennes ont été reprises par beaucoup de scientifiques contemporains ; Descartes à cause de sa théorie de la dualité âme/corps, laisse une place intéressante aux affects qui relèvent tant du corps que de l'âme. Spinoza, peu cité parce que quelque peu hermétique remet, quant à lui, en cause une partie des postulats cartésiens et met l'accent sur la servitude dans laquelle les affects placent l'homme.

Il est bien connu qu'Aristote a posé les jalons pour beaucoup de domaines scientifiques contemporains. Il s'est également intéressé à la psyché humaine et donc aux émotions bien qu'il n'ait pas étudié, semble-t-il, cette problématique pour elle-même. La conception du sujet par Aristote est importante au point que, selon J. Elster

(2003 : 88), certains de ses postulats sont toujours présents dans la psychologie contemporaine. Nous allons rappeler ici, brièvement, les principes de sa conception des processus affectifs de l'homme.

Aristote n'a pas étudié les affects en tant que tels, mais les a abordés dans trois ouvrages (*Poétique*, *Rhétorique* et *Ethique à Nicomaque*), sachant qu'à chaque fois l'étude des affects s'est effectuée en vue d'autres buts. Dans la *Poétique*, l'étude des émotions est utile pour comprendre le fonctionnement du théâtre, le drame a en effet la propriété de provoquer l'apparition des passions chez le spectateur ; la *Rhétorique* nécessite de traiter des passions afin de rendre plus efficaces les manipulations[75] du rhéteur ; l'*Ethique* s'intéresse à l'ethos et à la quête du bonheur, c'est dans cette œuvre que les passions sont corrélées aux vertus et que la notion de la juste mesure apparaît.

Dans *Ethique à Nicomaque*, Aristote postule qu'il existe trois types de « phénomènes de l'âme » (1977 : 100-101) : les facultés, les dispositions que J. Tricot (*ibid*.) glose par « *les* capacités *que nous avons d'éprouver les* pathi*, et les* dispositions*, les* manières d'être*, les* habitus*, qui en résultent.* », et les états effectifs (*pathos*). Quant au pathos, J. Tricot précise qu'il s'agit des affections, émotions, sentiments en général, le mot pathos désignant « *un mouvement de l'âme provoqué par un objet extérieur* » (*ibid*.). Aristote donne ensuite la liste de ce qu'il comprend par les états affectifs : l'appétit (J. Tricot (*ibid*.) : « *appétition de tout ce qui est agréable* »), la colère, la crainte, l'audace, l'envie, la joie, l'amitié, la haine, le regret de ce qui a plu, la jalousie, la pitié, « *bref toutes les inclinations accompagnées de plaisir ou de peine* » (*ibid*.). Dans le *Livre II* de la *Rhétorique* (1991 : 181-232) Aristote étudie les *pathi* particuliers et on apprend que relèvent aussi du pathos le mépris avec ses genres (le dédain, la vexation, l'outrage), la pitié, l'indignation, l'envie. Dans notre perspective contemporaine, on s'étonne de retrouver les notions comme *appétit* et *audace*, à côté de ce qui intuitivement demeure des états affectifs.

En cherchant à opposer les vices et les vertus aux affections, Aristote donne quelques éclaircissements concernant les états affectifs dont le plus important est que les états affectifs ne sont pas, contrairement aux vertus et vices, sous le contrôle de l'homme qui les ressent : « *nous ressentons la colère et la crainte indépendamment de tout choix délibéré* » (*ibid*.). Il en découle que l'on ne fait l'éloge ni le blâme d'un individu pour ses états affectifs. Le caractère non-agentif des états émotifs est confirmé

[75] Le terme *manipulation* n'a aucune connotation négative ici, *convaincre* vs *persuader*, qui sont des objectifs de la rhétorique, sont des manipulations.

par le postulat que les états émotifs nous meuvent (cf. *supra*). Par ailleurs, Aristote donne la fonction des passions (1991 : 183) : « *Or la passion, c'est ce qui, en nous modifiant, produit des différences dans nos jugements et qui est suivi de peine et de plaisir*. ». Nous verrons plus tard que cette conception de la fonction des passions est présente dans les théories psychologiques actuelles des émotions. Aristote caractérise les émotions par six propriétés (Elster, 2003 : 88) : excitation corporelle, expressions physiologiques, antécédents cognitifs, objets intentionnels, valence (plaisir-douleur) et tendances à l'action. _

Il est difficile de répondre à la question de savoir si Aristote dégage différents types de *pathi*. M.-H. Gauthier-Muzellec, en analysant *Ethique à Nicomaque*, relève une saillance particulière du couple peine-plaisir qu'elle appelle *sentiments* (1988 : 55). En effet, selon Aristote, ce couple est, on peut dire, transversal, puisqu'il se retrouve dans toutes les autres passions, peine et plaisir étant des sortes de buts qui régissent toute activité humaine.

Par ailleurs, Aristote classe, dans la *Rhétorique*, les passions par couples opposés (Declercq : 1992 : 54) : colère – calme, amitié – haine, crainte – assurance, honte – impudence, obligeance – désobligence, pitié – indignation, envie – mépris. Le classement par opposition est conditionné, selon Declerq, par le principe de réversibilité qui est une caractéristique des preuves oratoires. Par contre, dans l'*Ethique à Nicomaque*, les choses semblent plus compliquées puisqu'il y est aussi question de la juste mesure qui apparaît comme une vertu.

Oatley & Jenkins (2003 :12) observent eux aussi que la conception d'Aristote des affects est présente dans les conceptions psychologiques contemporaines. Premièrement, les passions selon Aristote sont basées sur la cognition, sur ce qu'on sait et sur ce qu'on croit. Deuxièmement, comme nous l'avons déjà vu, elles sont soit positives (orientées vers le plaisir) soit négatives (orientées vers la peine). Troisièmement, les passions mènent à l'action, et enfin, quatrièmement, les passions peuvent influencer la cognition et notamment les jugement.

Descartes, contrairement à Aristote, écrit un traité spécifiquement consacré aux passions. Sa théorie des passions s'inscrivant dans son dualisme corps – âme, il place les passions du côté de l'âme. Ajoutons qu'il apparaît que pour Descartes, les passions sont des genres de pensées (1990 : 50-51) : « […] *nos pensées, lesquelles sont*

principalement de deux genres, à savoir les unes sont des actions de l'âme[76]*, les autres sont des passions* ». Descartes distingue d'emblée deux grands types de passions dans cette optique (*op.cit.* : 55) : celles qui sont provoquées par des objets extérieurs et celles qui ont à l'origine l'âme elle-même ; on parle de ces secondes lorsqu'on ne retrouve pas de causes extérieures à l'individu identifiables comme les causes des passions en question. Les mêmes passions peuvent ainsi être soit des passions de l'âme soit des passions provoquées par des objets externes.

Descartes attribue aux passions la fonction d'inciter et de disposer l'âme « *à vouloir les choses auxquelles elles préparent leur corps* » (*op.cit.* : 65). Il précise que la volonté ne peut pas directement gérer les passions, mais qu'elle peut le faire indirectement, en modifiant les représentations des objets-causes des passions. C'est une idée qu'on retrouve dans la langue et nous y reviendrons à l'occasion de notre étude de la problématique de l'agentivité des affects (chapitre 3).

Descartes tente une explication physiologique de l'interaction du corps et de l'âme sous l'effet des passions par l'intermédiaire de la glande pinéale et des liquides corporels; sans entrer dans les détails de sa démonstration, nous pensons que Descartes a pressenti les conclusions contemporaines considérant que tant le corps que l'âme (nous dirons aujourd'hui plutôt l'esprit) participent aux affects.

Dans la seconde partie des *Passions de l'âme*, Descartes donne sa classification des passions en posant, au préalable, les aspects qu'il faut prendre en compte pour parvenir à un tel classement et notamment les causes qui déclenchent les passions et de quelle façon ces causes meuvent l'âme.

Descartes divise les passions en passions primitives et en passions particulières. Les passions primitives sont au nombre de six : admiration, amour, haine, désir, joie et tristesse. L'ordre dans lequel Descartes les donne n'est pas arbitraire – c'est une suite logique de la complexification de réactions passionnelles par rapport à un objet « passio-gène ». Elles sont primitives parce qu'elle ne se compliquent pas d'autres passions, elles sont indécomposables. Descartes dit lui-même que les passions primitives « *sont comme les genres dont toutes les autres passions sont des espèces* » (op.cit. : 139). Ainsi l'admiration[77] est « *une surprise subite de l'âme, qui fait qu'elle se porte à considérer avec attention les objets qui lui semblent rares et extraordinaires* » (*op.cit.* : 84). On peut donc considérer que l'étonnement est la réaction la plus simple face à un objet, par

[76] C'est-à-dire des volontés.
[77] On dirait actuellement *étonnement*.

ailleurs, puisqu'elle ne concerne pas de jugement en bien et mal, elle est une pure affaire de l'âme et donc elle ne provoque même pas de changements corporels. L'amour et la haine sont deux passions parallèles, l'une ayant la polarité positive et l'autre, négative, c'est-à-dire que dans l'amour nous avons tendance à vouloir nous joindre à l'objet « convenable » et inversement, la haine, provoque la tendance à se séparer d'un objet perçu comme « non-convenable ». Le désir est pour Descartes une passion à part entière et il le définit comme (*op.cit*. : 95) : « *une agitation de l'âme causée par les esprits, qui la dispose à vouloir pour l'avenir les choses qu'elle se représente être convenables* ». Observons à cette occasion que, contrairement à Aristote, Descartes ne considère pas que toutes les passions vont par couples avec des orientations axiologiques opposées, précisant que le désir n'a pas son contraire négatif. Les deux dernières passions primitives (la joie et la tristesse) semblent constituer bien un couple axiologiquement opposé. Descartes définit la joie ainsi (*op.cit*. : 98): *« une agréable émotion de l'âme, en laquelle consiste la jouissance qu'elle a du bien que les impressions du cerveau lui représentent comme sien* », tandis que la tristesse pour lui est (*op.cit*. : 99) : « *une langueur désagréable en laquelle consiste l'incommodité que l'âme reçoit du mal, ou du défaut que les impressions du cerveau lui représentent comme lui appartenant* ».

Les passions particulières sont des espèces particulières de passions primitives, autrement dit, on doit retrouver dans chacune des passions particulières les passions primitives. Prenons quelques exemples. Descartes commence la description des passions particulières par l'estime et le mépris. Selon lui, ces deux passions sont des espèces de l'admiration. Le même mécanisme est en jeu, sauf qu'il se complique de la prise en compte de la valeur de l'objet considéré, positive pour l'estime et négative pour le mépris. Le dédain est une passion encore plus complexe puisque Descartes la présente comme « une dérivation » du mépris (*op.cit.* : 149) : « *ce que je nomme le dédain est l'inclination de l'âme à mépriser une cause libre en jugeant que, bien que de sa nature elle soit capable de faire du bien et du mal, elle est néanmoins si fort au-dessous de nous qu'elle ne nous peut faire ni l'un ni l'autre. Et le mouvement des esprits qui excitent l'admiration est composé de ceux qui excitent la sécurité ou la hardiesse* ». Si on reformule, on retrouve trois niveaux : le premier étant celui de la passion primitive l'admiration, le deuxième celui du mépris où se joint le jugement de valeur de l'objet et, enfin, il s'y ajoute la prise en compte de soi-même comme point d'évaluation. Prenons, pour finir, l'exemple de l'envie que Descartes définit comme (*op.cit*. : 159) : « *une espèce de tristesse mêlée de haine qui vient de ce qu'on voit arriver du bien à ceux*

qu'on pense d'en être indignes » ; cette définition n'exige aucun commentaire, Descartes y pose explicitement deux passions primitives.

Pour résumer, on peut dire que le classement des passions par Descartes en deux groupes est basé plus sur la typologie des réactions que l'on peut avoir face à un objet que sur le type de l'objet « passio-gène ».

Nous allons voir maintenant que ce type de classement a été remis en cause, notamment par Spinoza, et ne correspond pas aux conceptions actuelles des affects.

Spinoza qui étudie les affects en tant que tels leur consacre la troisième partie de son *Ethique*. Contrairement à Descartes, Spinoza n'admet pas l'opposition corps et âme et les affects pour lui sont de deux sortes : action et passion (Moreau, 2003 : 80). La différence entre les actions et les passions se situe dans leur origine : « *Les actions de l'esprit naissent des seules idées adéquates ; et les passions dépendent des seules idées inadéquates* » (Spinoza, 1954 :187), les idées adéquates étant celles qui perçoivent les choses de « *façon claire et distincte* » (*op.cit*. : 156), les idées inadéquates sont des connaissances «*mutilées et confuses* » (*op.cit.* : 150). Cette distinction entraîne un autre postulat important pour la conception spinoziste des passions ; lorsque l'esprit suit les idées inadéquates, il est passif. Ces éléments parmi d'autres conduisent Spinoza à donner une « définition générale des sentiments » (*op.cit*. : 260) : « *Le sentiment qu'on appelle la passivité (pathema) de l'âme est une idée confuse, par laquelle l'esprit affirme une force (vim) d'exister de son corps ou d'une partie du corps, plus grande ou plus petite qu'auparavant ; cette force étant donnée, l'esprit lui-même est déterminé à penser à telle chose plutôt qu'à telle chose*. ». Spinoza dit que sous l'effet de l'affect, nous sommes plus aptes à considérer notre propre corps modifié par l'émotion que de considérer la chose extérieure qui est à l'origine de l'affect. Il précise aussi qu'il ne faut pas comprendre que l'esprit compare l'état du corps modifié avec l'état du corps avant la modification mais que cette conception modifiée du corps « *enveloppe réellement plus ou moins de réalité qu'auparavant* » (*ibid*.).

L'esprit peut donc se trouver modifié et être soit plus soit moins parfait, les changements au niveau de l'esprit augmentant ou diminuant la puissance d'agir du corps. Il existe, d'après Spinoza, trois sentiments *primitifs*. Le premier est le Désir que Spinoza explique comme étant un effort de l'esprit et du corps à « persévérer dans son être ». On peut donner des noms différents selon qu'il se rapporte à l'esprit seul –

Volonté ou à la fois à l'esprit et au corps - *Appétit*. La différence entre Appétit et Désir se situe au niveau de la conscience et ainsi le Désir est « *l'appétit accompagné de* (cum) *la conscience de lui-même* » (*op.cit*. : 191). Les deux autres sentiments primitifs sont *Joie* et *Tristesse*. *Joie* c'est « *la passion par laquelle l'esprit passe à une perfection plus grande* », *Tristesse*, « *la passion par laquelle il passe à une perfection moindre* » (*op.cit*. :192). Tels qu'il sont décrits, ces sentiments ne concernent que l'esprit. Spinoza donne des précisions qui permettent de les relier au corps : « le sentiments de la joie rapporté à la fois à l'esprit et au corps*, je le nomme* plaisir local (titillatio) *ou* Gaieté (Hilaritas) *et celui de la tristesse,* Douleur (Dolor) *ou* Mélancolie (Melancholia) » (*ibid*.). Tous les autres sentiments « *naissent de ces trois* » (*op.cit*. : 193).

Dans les définitions de sentiments primitifs, Spinoza ne fait pas mention à leurs causes, les sentiments non-primitifs le sont déjà pour cette raison : on doit prendre en compte leurs causes pour pouvoir les définir, Ainsi l'Amour « *n'est rien d'autre que la* Joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure », et la Haine, « *la* Tristesse accompagnée de l'idée d'une cause extérieure » (*op.cit*. : 195). Dans le premier cas, l'individu tentera de conserver l'objet - cause en question, et dans le deuxième cas, il tentera de s'en éloigner. Les autres sentiments non primitifs obéissent à des mécanismes complexes et analytiques, pourrait-on dire. Ainsi l'Espoir est « *une Joie inconstante, née de l'image d'une chose future ou passée dont l'issue nous paraît douteuse* » (op.cit. : 200) et la Crainte est « *une Tristesse inconstante, née aussi de l'image d'une chose douteuse* » (*ibid*.). Dans ces deux affects, le doute semble avoir un rôle central puisque lorsqu'on le supprime, l'Espoir devient Sécurité et la Crainte – Désespoir. Nous n'allons pas continuer de rapporter les définitions, celles que nous avons citées permettent déjà de comprendre comment Spinoza classe les affects ; les sentiments primitifs seraient, dans un certain sens, réflexifs, puisqu'ils ne comportent pas d'objet – c'est là, la différence avec le classement de Descartes, les sentiments non-primitifs seraient des sentiments primitifs prenant en compte de différentes manières un objet.

Nous avons vu que les affects viennent d'idées inadéquates, ils sont donc, dans un certain sens, des perturbations de notre rapport au monde, ils constituent l'expérience de la *servitude* (Moreau, *ibid*.) : « *En effet, l'homme soumis aux sentiments ne dépend pas de lui-même, mais de la fortune, dont le pouvoir sur lui est tel qu'il est souvent contraint de faire le pire même s'il voit meilleur* » (Spinoza, *op.cit.* : 265). La quête de la liberté comprendra donc la quête de la compréhension des affects, la tendance vers l'actif, autrement dit vers les actions de l'esprit puisque, comme nous l'avons vu, les

idées inadéquates provoquent les affects et la passivité tant de l'esprit que du corps. Pour dire les choses grossièrement, les affects peuvent être considérés comme « pathologiques », ce qui n'était pas du tout le cas chez Aristote ni chez Descartes.

2.2.2. Quelques données psychologiques

Nous avons choisi trois grands courants psychologiques pour les présenter ici. Le choix est motivé par l'entrée de chacune de ces théories dans le domaine des affects. Premièrement, le courant issu de Darwin s'intéresse plutôt à des manifestations physiologiques et observables des affects, comme l'expression faciale (de Bonis, 1996 : 43) ; deuxièmement, la psychologie cognitive, qui, comme son nom indique, travaille particulièrement sur la composante cognitive et, troisièmement, les approches sociales qui conçoivent les émotions comme des constructions sociales. Dans les deux dernières approches nous avons choisies, à chaque fois, une approche particulière. Nous ne prétendons pas qu'elles sont particulièrement représentatives, nous les trouvons, tout simplement, intéressantes et aisément accessibles à des non-spécialistes de la psychologie et de la psychosociologie.

Les propositions de Ch. Darwin dans le domaine des sentiments ne concernent pas directement notre problématique dans la mesure où il ne s'était pas intéressé aux sentiments eux-mêmes mais à leur expression comportamentale : « *des expressions et des gestes involontaires, tels qu'ils se produisent sous l'empire des émotions et des sensations diverses* » (Darwin, 1988 : 28), son propos étant, de plus, évolutionniste. Néanmoins, il nous a semblé important de le citer, sans entrer dans le détail de ses propos, pour au moins trois raisons. Premièrement, son ouvrage sur les sentiments peut être considéré comme le premier ouvrage *scientifique* portant sur cette problématique. Deuxièmement, l'ouvrage de Darwin a connu des interprétations complètement opposées et cette opposition est importante pour ce travail. D'une part, M. Mead en préfaçant l'édition américaine de *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux* de 1955 part vers le « tout culturel » alors que K. Lorenz, dix ans plus tard,

préface une réédition du même ouvrage et s'oriente vers le « tout biologique » (Duvernay-Bolens, 1988 : XXIX – XXXIV) ; or, comme nous l'avons largement expliqué dans le chapitre précédent, notre travail se situe dans l'optique de « tout *a priori* culturel ». Enfin, troisièmement, les théories de Darwin ont donné lieu à un des développements nommés courant néo-darwinien. Sans entrer dans les détails de ces continuations, retenons leur point important, toutes postulent l'existence des émotions de base. Nous ne reproduisons pas ici les critères de sélection car ils ne nous semblent pas applicables dans une étude sémantique et nous nous limitons donc à retranscrire le tableau de synthèse élaboré par V. Christophe (1998 : 72) :

tableau 8 : synthèse de théories néodarwiniennes (V. Christophe)

Tomkins	Izard	Plutchik	Ekman
Colère Dégoût Joie Peur Surprise	Colère Dégoût Joie Peur Surprise	Colère Dégoût Joie Peur Surprise	Colère Dégoût Joie Peur Surprise
Mépris Honte Intérêt	Tristesse Mépris Honte Intérêt Culpabilité	Tristesse Acceptation Espérance	Tristesse Mépris Honte Intérêt Culpabilité
Anxiété			Embarras Respect Excitation

On observe que seuls les cinq premiers sentiments peuvent être considérés comme fondamentaux, les autres items étudiés ne se recouvrant que partiellement. On pourrait en déduire qu'au moins ces cinq premiers affects sont fondamentaux, néanmoins il est difficile de l'admettre puisque les critères qui ont servi à leur sélection ne peuvent pas

être considérés comme valables car ils conduisent à des résultats globaux différents (voir par exemple Lewis (1992), pour la critique des critères de sélection de Plutchik).

Nous présenterons sous l'entrée de la psychologie cognitive l'approche d'A. Ortony, G. Clore et A. Collins (1988). Les approches cognitives, contrairement aux théories que nous venons de voir, ne s'intéressent pas à ce qui est directement observable mais à ce qui se passe dans « la boîte noire » puisque, comme elles le disent, les manifestations observables des émotions sont secondaires aux processus cognitifs.

Ortony *et alii* font dès le début de leur ouvrage une mise au point importante en ce qui concerne notre problématique : « *La théorie que nous proposons n'est décidément pas une théorie sur les mots d'émotions* »[78] (*op.cit.* : 1) et ils expliquent :

> *nos caractérisations des émotions sont intentionnellement formulées en termes aussi indépendants que possible des mots d'émotions, partiellement parce que nous croyons que la structure du lexique des émotions n'est pas isomorphe avec la structure des émotions elles-mêmes, et partiellement parce qu'une théorie des émotions doit être une théorie sur le genre des choses auquel les mots d'émotions réfèrent, non sur les mots eux-mêmes.*[79] (*ibid*.)

L'approche d'Ortony *et alii* est basée sur le postulat que les émotions ont des composantes physiologiques, comportementales, expressives et cognitives. La composante cognitive vient en premier et détermine les autres, ce qui justifie qu'elle fasse l'objet de leur étude. Le fait important concernant le rôle déterminant de la cognition est que ce n'est pas tant les objets du monde qui déclenchent nos émotions que l'interprétation cognitive que nous en faisons. La définition de l'émotion de départ est la suivante : « *[les émotions sont] des réactions valencées aux événements, aux agents ou aux objets, avec leur nature particulière d'être déterminées par la façon dans laquelle la situation que l'on obtient est construite* »[80] (*op.cit*.:13).

---

[78] *The theory we propose is decidedly* not *a theory about emotion* words.

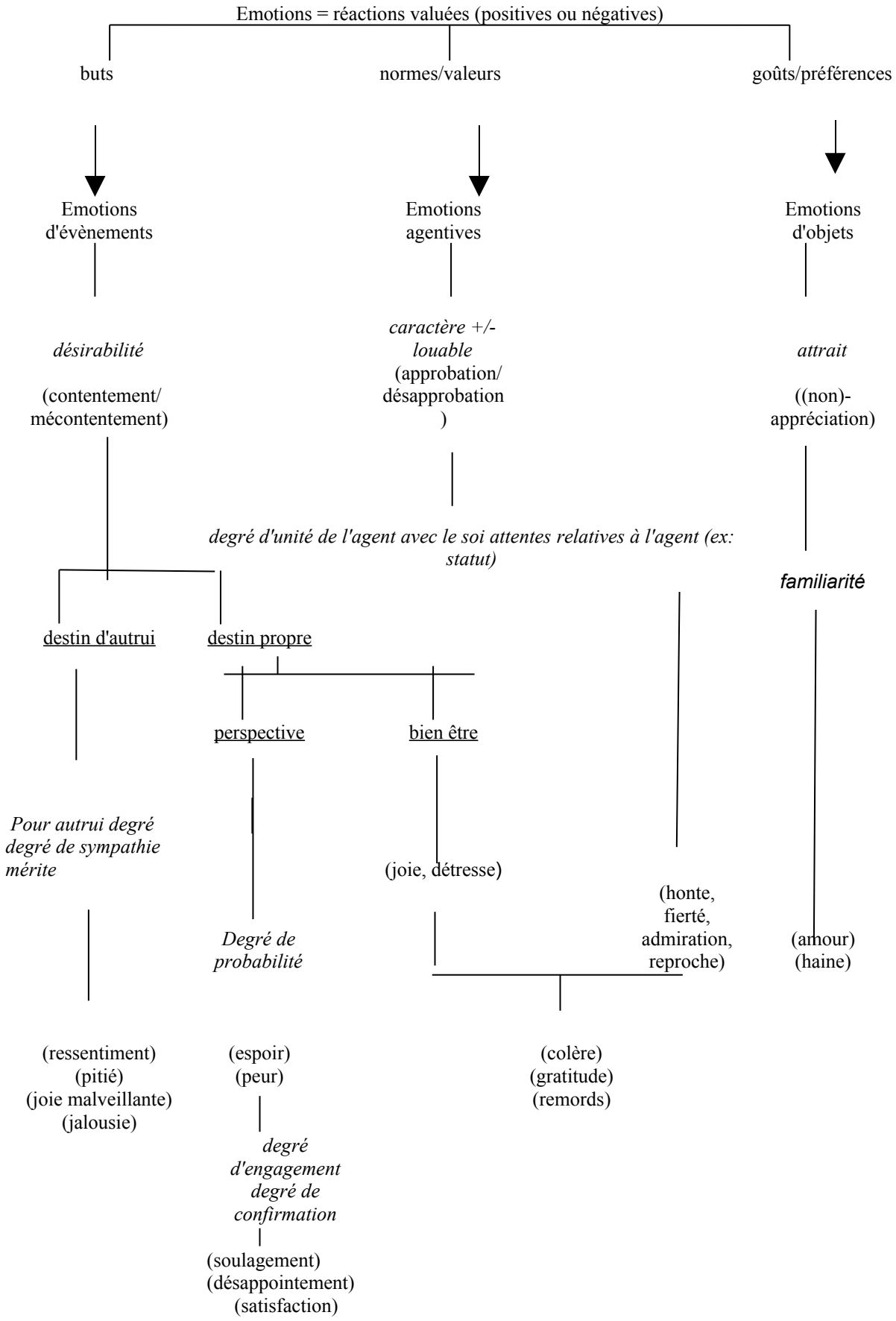
[79] *[o]ur characterizations of emotions are intentionally cast in terms that are independent of emotion words as possible, partly because we believe that the structure of the emotion lexicon is not isomorphic with the structure of emotions themselves, and partly because a theory about emotions has to be a theory about the kind of things to which emotion words refer, not about the words themselves.*

[80] *[emotions are] valanced reactions to events, agents, or objects, with their particular nature being determinated by the way in which the eliciting situation is construed.*

Les émotions peuvent être regroupées en sous-catégories en fonction de deux critères importants : premièrement, les émotions du même groupe « *ont des conditions déterminées qui sont structurellement reliées* »[81] (*op. cit.* : 15), deuxièmement, chaque émotion du groupe donné peut être considérée comme la plus représentative de ce groupe. Ce regroupement des émotions permet d'envisager deux « niveaux » d'émotions : les émotions-types et les émotions-occurrences. Les émotions-types sont des « genres » d'émotions qui peuvent être réalisés en différentes occurrences proches. Par exemple pour le groupe d'émotion 'espoir' [hope emotions], on dira que le type est 'espoir' spécifié de la manière suivante : « *content à cause de la perspective d'un évènement désirable* »[82] (*op.cit.* : 112). Les émotions-occurrences sont les suivantes : anticipation, excitation anticipative, excitation, espoir, etc. (*ibid*). Les auteurs prennent en compte trois variables de « *changements dans le monde* »[83] : événement, agent, objet, et la composante cognitive des émotions, cette composante contient bien plus de variables que celles évoquées plus haut. A part d'être orientée vers « le bon » ou vers « le mauvais », la structure d'*appraisal*[84] contient également, les buts, les valeurs, les normes, les goûts et les préférences. Un autre paramètre très important dans l'étude des émotions est l'intensité qui peut être affectée par trois variables : *desirability* [désirabilité][85], *praiseworthiness* [caractère +/- louable] et *appealingness* [goûts/préférences]. Bien sûr, sont en jeu également les caractéristiques globales de l'individu : sa réceptivité du moment, le caractère attendu/inattendu du stimulus déclencheur, le type de stimulus (réel/imaginaire), etc. Toutes ces variables permettent de proposer le classement (Kreutz, *op.cit*. : 121)[86] suivant :

[81] *have eliciting conditions that are structurally related.*
[82] *pleased about the prospect of a desirable event.*
[83] *changes in the world*.
[84] Le terme est difficilement traduisible en français, il signifie quelque chose comme *évaluation, estimation, appréhension* ; comme Kreutz (2001), nous préférons ne pas le traduire du tout.
[85] Les traductions sont de Kreutz (2001).
[86] Nous reprenons le schéma déjà traduit, ce qui est bien évidemment plus commode.

schéma 5 : organisation des émotions (Orthony, Clore, Collins)



L'approche d'Ortony, Clore & Collins est intéressante parce qu'elle prend en compte les différentes variables aussi bien celles du contexte que celles de l'individu expérienceur lui-même. Il est tout à fait possible, intuitivement, que la conceptualisation des affects dans la langue recoure à plusieurs de ces paramètres, nous y reviendrons.

Averill (1980a) considère les sentiments comme des constructions sociales et il les définit de la manière suivante : « *une émotion est un rôle social temporaire (un syndrome élaboré socialement) qui inclut des évaluations individuelles de la situation et qui est interprétée plutôt comme une passion que comme une action* »[87] (*op.cit.* : 312). Cette définition pose tout d'abord que les sentiments sont des syndromes, c'est-à-dire des ensembles de réponses comportementales formant un système cohérent et non des réponses simples. Deuxièmement, les sentiments sont des rôles sociaux transitoires, où le rôle est défini comme : « *un ensemble de réponses prescrit socialement pour une personne dans une situation donnée* »[88] (*op.cit*. : 308). Vu ainsi, il est complémentaire avec le postulat précédent, néanmoins la notion de syndrome ne dit rien sur l'implication sociale des sentiments et notamment sur les normes et valeurs qui les gouvernent, la notion de rôle est donc indispensable. Averill précise qu'il ne s'agit bien évidemment pas de nier les bases biologiques ou phylogénétiques des sentiments. Mais pour lui, c'est seulement en analysant les sentiments en tant que construction sociales qu'on peut les comprendre pleinement ; pour dire les choses autrement, l'analyse sociale n'est pas suffisante mais elle est nécessaire (*op.cit*. : 336).

Un autre point important dans l'approche d'Averill est la notion d'*appraisal* qui porte sur l'objet[89] des sentiments. Nous rappellons que l'*appraisal* est une sorte d'évaluation qui se différencie d'autres jugements par le fait qu'elle porte uniquement sur le caractère désirable ou indésirable de la cause et qu'elle est hautement personnelle. L'*appraisal* est une composante essentielle des sentiments : selon Averill c'est elle qui permet la distinction des sentiments proches.

Les sentiments apparaissent comme des expériences passives et cela contredit la notion de rôle social qui présuppose l'action, mais en fait pour Averill les sentiments ne sont pas des expériences passives. Le caractère passif des sentiments provient de

[87] *an emotion is a transitory social role (a socially constituted syndrome) that include an individuals appraisal of the situation and that is interpreted as a passion rather than as an action*.
[88] *a socially prescribed set of responses to be followed by a person in a given situation.*
[89] Averill utilise le terme d'*object* et ne semble pas faire la distinction entre l'objet et la cause, les exemples qu'il donne sont les suivants (*op.cit.* : 310) : *be angry at something, fearful of something, proud of something*.

l'interprétation que l'expérienceur fait de son comportement, autrement dit les sentiments ne sont pas passifs, ils sont interprétés comme tels. Il n'en reste pas moins qu'il y a un engagement de l'expérienceur : l'expérienceur de la colère *veut* blesser son ennemi, une personne amoureuse *veut* posséder l'objet de son amour (Averill, 1996 : 208). Ainsi, on peut dire que bien que les affects impliquent peu de choix de la part de l'expérienceur, ils lui offrent un choix du degré de participation. Nous reviendrons largement sur ce point dans le chapitre suivant.

Revenons à la problématique des rôles. Pour qu'un rôle puisse être actualisé, son sens doit être compris, si on regarde les choses en ordre, un syndrome comportemental est identifié et interprété comme sentiment et, ensuite, on lui attribue un sens social. Comme les syndromes comportementaux sont « pré-donnés », il ne s'agit pas de composer un rôle mais d'endosser un rôle qu'on a préalablement acquis. Pour Averill, l'existence de deux « voies » d'actualisation : une primaire, pré-réflexive et l'autre réflexive, dans le domaine des sentiments est un mythe : « *Toute expérience est filtrée, organisée, et se voit attribuée une signification donnée par les catégories de la pensée réfléchie* »[90] (*op.cit.* : 316), ainsi la notion de sentiments de base semble être implicitement rejetée par Averill.

Enfin, les sentiments sont des rôles sociaux également parce qu'ils instaurent des interactions, une personne qui dit être en colère ou aimer quelqu'un entre dans une relation complexe avec l'objet de ses sentiments : comme au théâtre où une pièce n'est pas uniquement un rassemblement de rôles mais un système complexe qui est différent de la somme des rôles. Naturellement, il y a des sentiments qui n'impliquent pas directement des interactions, ils sont alors plutôt des soliloques (*op.cit.* : 323) mais toujours adressés à un public (et souvent devant un public).

Ces quelques conceptions de la vie affective présentées permettent d'observer un fait important : il y a autant de conceptions d'affects qu'il y a d'auteurs qui se sont penchés sur cette question. Les divergences sont de nature différente : il peut s'agir tant de la conception de l'affect lui-même que des critères de la classification. Les corpus de définitions rassemblés indépendamment et à différentes périodes par Plutchick et Kleinginna & Kleinginna (de Bonis, 1996 : 12), révèlent également cette hétérogénéité. Il est donc impossible de procéder d'emblée à un cadrage théorique dans l'étude des affects, il faudrait choisir une entrée et tester sa validité, or ce n'est pas notre objet ici.

[90] *All experience is filtred, organized, and given meaning by the categories of reflexive thought*.

Rapporter ces quelques approches est utile dans la mesure ou certaines, ou bien certains aspects de ces théories, peuvent correspondre à la conception linguistique des affects.

2.2.3. Classements linguistiques

2.2.3.1. Johnson-Laird & Oatley (1989)

La méthodologie et la perspective d'approche du lexique des sentiments de Johnson-Laird & Oatley est intéressante dans la mesure où les auteurs partent d'une théorie psychologique des affects (Oatley & Johnson-Lairds, 1987) et cherchent sa confirmation dans la structure du lexique affectif. Elle est intéressante également parce qu'elle constitue une version modernisée de la conception cartésienne (Reisenzein, 1995 : 385). La théorie de Johnson-Laird et Oatley, du moins dans sa version de 1989, a été expérimentalement invalidée par Resisenzein (*op.cit.*), mais son originalité dans le traitement des données langagières et l'emploi de certains tests linguistiques présente un intérêt qui justifie la présentation ici, d'autant plus que les critères de classement particuliers utilisés par Johnson-Laird & Oatley peuvent s'avérer utiles pour nos propres analyses.

On peut résumer brièvement la théorie des émotions de Johnson-Laird & Oaltley (1987) de la manière suivante (Johnson-Laird & Oatley, 1989) :

- les émotions ont une fonction dite « communicative », tant à l'intérieur du cerveau que dans le groupe social ; les émotions constituent, dans les deux cas des signaux non-propositionnels : « *le sens d'un signal non propositionnel n'est pas le résultat obtenu à partir du sens de ses parties* »[91] (*op.cit*. : 84) ;
- il existe un petit ensemble de signaux non-propositionnels ;
- compte tenu du fait que l'architecture mentale est hiérarchique, elle est composée de parties séparées (processors, modules) qui « *réalisent des calculs en parallèle, ainsi l'émotion peut être actualisée par une évaluation cognitive qui a lieu à chaque niveau de cette hiérarchie* »[92] (*op.cit*.: 85) ; cette évaluation ne peut se faire que dans un petit nombre de modes émotionnels qui correspondent à ce qu'on met en anglais sous les noms de : *happiness*, *sadness*, *anger*, *fear* et *disgust* ;

[91] *the meaning of a non-propositional signal is not composed out of the meanings of its parts*.
[92] *carry out computations in parallel, and that the emotion can be set up by a cognitive evaluation occurring at any level in this hierarchy.*

- les émotions de base (ou fondamentales) ont souvent des sensations corporelles qui les accompagnent ; néanmoins on peut expérimenter une émotion sans le ressenti corporel et vice versa ;
- il existe des émotions complexes qui émanent de la conscience parce qu'elles nécessitent une évaluation cognitive ; elles sont nécessairement constituées d'un message propositionnel qui prend en compte leur cause ; autrement dit, les émotions complexes ont deux composantes : une émotion de base et une évaluation cognitive suscitée par cette émotion de base (Reisenzein, *op.cit*. : 384).

L'analyse du lexique des affects se base sur les postulats psychologiques énoncés et, en plus, sur trois postulats spécifiques :

- on doit pouvoir analyser les termes émotionnels et les classer en catégories cohérentes ;
- tous les termes qui dénotent les émotions peuvent être ramenés à cinq familles qui correspondent à cinq émotions de base : happiness [bonheur], sadness [tristesse], anger [colère], fear [peur], disgust [dégoût][93] ;
- le lexique d'émotion doit refléter la structure de l'expérience émotionnelle telle qu'elle est conçue dans la théorie psychologique.

Johnson-Laird & Oatley établissent un corpus de 590 items qu'ils jugent représentatif[94] et procèdent à la vérification de leurs postulats en appliquant aux item de ce corpus une série de tests distributionnels.

Dans un premier temps ils vérifient l'hypothèse sur le sens non-propositionnel des émotions de base. Pour ce faire, ils inventent un individu « *emotion-blind* »[95] sur lequel ils s'appuient pour dire qu'on ne pourrait jamais expliquer à un tel individu ce que c'est que de ressentir les émotions de base. Ce faisant, ils rappellent la méthodologie wierzbickienne de description des émotions (*cf*. chapitre 1) et remarquent à juste titre que les explications verbales ne décrivent pas l'émotion elle-même mais une sorte de scénario prototypique dans lequel cette émotion apparaît, ils citent à cette occasion Wierzbicka qui est tout à fait d'accord sur ce point – on ne peut décrire avec les mots ce qu'on ressent que ce ressenti soit affectif ou non. Johnson-Laird & Oatley postulent

[93] Il va de soi que les traductions que je donne en crochets doivent être considérées comme approximatives.
[94] Pour les détails de construction de ce corpus, cf. Johnson-Laird & Oatley (*op.cit*. : 87-89).
[95] *Emotionnellement aveugle*.

donc que les noms des émotions de base peuvent être considérés comme des primitifs. Ils observent par ailleurs que leur hypothèse sur le caractère non-propositionnel des noms d'émotions de base se vérifie dans le fait que l'on n'est pas obligé de prendre en compte la cause de l'émotion : *I feel sad but I don't know why I'm sad,* alors que ce n'est pas le cas des émotions complexes comme par exemple *haine*.

Dans un deuxième temps, Johnson-Laird & Oatley analysent la structure du champ sémantique des émotions. Tout d'abord ils se demandent si un terme dénote ou pas le ressenti. Si c'est le cas, alors ils cherchent à savoir s'il s'agit d'un ressenti purement corporel comme *soif* ou d'un ressenti subjectif comme *bonheur* ou *peur* qui peut contenir des sensations corporelles[96]. Ensuite, ils se demandent si les émotions peuvent ou non être expérimentées sans qu'on connaisse leurs causes, si c'est le cas, il s'agit alors des émotions de base ; si la cause doit être connue, il s'agit alors de « *caused emotion* » [émotion provoquée]. Si la cause n'est pas nécessairement connue mais qu'il y a un objet, les auteurs parlent alors d' « *emotional relation* » (par exemple *love*, *hate*). Une autre classe peut être relevée en observant les énoncés, la classe des « causatives », il s'agit principalement des verbes et des adjectifs, comme dans : *I was saddened by his death*. Certains de « *caused emotions* » ont la particularité de concerner les buts, qui peuvent être repérés en demandant si « *étant donné un état émotionnel, il existe quelque chose que l'on peut considérer comme un but* »[97] (*op.cit*. : 95).

Enfin, il existe des mots dénotant des émotions qui combinent une émotion de base et une évaluation d'un aspect de soi, on les identifie en demandant si « *une émotion résulte de l'autoévaluation dans une situation* »[98] (*ibid.*), on parle alors d'émotions « complexes ».

On obtient de cette façon six classes de mots dénotant les émotions. Les auteurs vérifient ensuite si les mots faisant partie de chacune de ces six classes s'organisent selon les cinq modes de base répondant aux cinq émotions de base. Ils utilisent, pour ce faire, le test de *but* [mais] en partant du principe que : « *si deux mots n'ont rien de commun, les termes eux-mêmes et leur négation peuvent être librement combinés avec la conjonction 'mais'* »[99] (*op.cit*.: 96), par exemple: *He was tired, but he was happy. He*

[96] *The first question to be asked about any abstract term is whether it is purely bodily sensaton, such as an itch or thirst, or a* subjectif *feeling…* (*op.cit*.: 94), notre emphase. Les formulations laissent planer un doute puisque, jusqu'à la preuve du contraire, *thirst* [soif], est également subjective.
[97] *given the relevant emotional state, there is something that one has as a goal.*
[98] *an emotion results from evaluating oneself in some situation.*
[99] *if two words have nothing in common, they and their negation can be freely combined with the conjunction "but".*

was tired, but he was not happy [Il était fatigué, mais il était heureux], alors que **He was petrified but not apprehensive* [*Il était pétrifié mais non craintif], ce dernier énoncé impliquant que *petrified* et *apprehensive* sont liés. Dans l'analyse des émotions complexes, Johnson-Laird & Oatley introduisent également le critère de l'implication : « *si tu ressens une émotion complexe, tu ressens l'émotion de base B* »[100] (*op.cit*. 103). Cette implication, très intéressante par ailleurs, invalide, il nous semble, la preuve sur la distinction entre les émotions de base et complexes basée sur l'idée de l'individu « *emotion blind* », qui ne pourra pas plus comprendre les émotions complexes que les émotions simples, puisque ces premières sont fondées sur les secondes.

La théorie de l'organisation du lexique est discutable et ne se vérifie pas en allemand (Reisenzein, *op.cit*.), elle reste néanmoins intéressante quant à sa méthodologie qui utilise un nombre relativement restreint de critères qui peuvent toutefois être réinterprétés.

2.2.3.2. Anna Wierzbicka

En ce qui concerne la classification des affects, A. Wierzbicka (1992b) démontre que la classification en affects simples *vs* primitifs et complexes n'est pas soutenable puisqu'on peut définir les affects simples à l'aide des mêmes procédures que les affects complexes, c'est-à-dire, on peut les expliquer avec les explications verbales ayant les mêmes structures ce qui présuppose que leurs structures conceptuelles sont organisées de la même manière. De plus, aucun nom d'affect ne fait partie de la métalangue sémantique naturelle puisqu'en l'état actuel des connaissances, aucun affect décrit dans une langue particulière n'est universel. Ajoutons que même les termes génériques comme *émotion* et *sentiment* ne font pas partie de la MSN. Wierzbicka propose une autre classification[101], mettant tous les sentiments sur le même niveau et basée sur les critères sémantiques qui concernent les domaines suivants : temps, modalisation (pouvoir, vouloir), soi/les autres, la valence quelque *chose de bon/quelque chose de mauvais*. Les paramètres de ces domaines se trouvent combinés (pas tous simultanément) pour donner six catégories d'affects :

- « quelque chose de bon est arrivé », par exemple : *joie, bonheur, plaisir, etc.*

[100] *If you feel complex emotion C, then you feel basic emotion B*
[101] Nous présentons ici la classification de 1999b, elle est plus aboutie que celle du 1992. Notons que Wierzbicka admet qu'il s'agit d'une classification possible parmi d'autres. Voir aussi Wierzbicka (1994b) pour des subdivisions fondées sur les époques temporelles.

- « quelque chose de mauvais est arrivé », par exemple : *tristesse, malheur, désespoir, frustration, etc.*
- « quelque chose de mauvais peut arriver », par exemple : *peur, terreur, anxiété, panique, etc.*
- « je ne veux pas que des choses comme cela arrivent », par exemple : *colère, indignation, rage, etc.*
- « penser aux autres », par exemple : *envie, jalousie, pitié, compassion, admiration, etc.*
- « penser à soi », par exemple : *honte, embarras, orgueil, remords, etc.*

Les formulations que l'on retrouve pour nommer les catégories sont présentes, parfois légèrement modifiées, dans les définitions de chaque affect de la catégorie donnée.

Wierzbicka, dans son classement, ne procède pas à l'application systématique d'un ensemble de critères mais elle part de structures particulières des sentiments pour en extraire des structures qui se répètent et qui sont donc des éléments catégorisants. Les formules obtenues concernent la perception de la cause projetée dans le temps par l'expérienceur, la modalisation de cette perception par le primitif *vouloir*, ou la direction de la pensée composant l'affect. Il ne s'agit pas d'un classement partant de critères vers les sentiments, mais de la structure conceptuelle même vers un classement.

2.2.3.3. François Rastier

François Rastier (1995) propose également un classement original des sentiments. Ce classement est différent de ceux que nous avons déjà cités du fait qu'il se situe dans une optique textuelle-thématique et qu'il a été obtenu par l'analyse d'un corpus uniquement romanesque compris entre 1830 et 1970.

Rastier précise lui-même que son classement est grossier dans la mesure où il n'a pas effectué de classification croisée basée sur deux critères. Le premier cité est celui de la structure actancielle : « *ego passif, réflexif, actif sur un ou plusieurs congénères ou objets* » (*op.cit.* : 15). Le second critère est celui du « *taxème où ils sont indexés* » (*ibid.*). Rappelons que le taxème, dans la conception de Rastier est la « *classe de sémèmes minimale en langue, à l'intérieur de laquelle sont définis leurs sémantèmes, et leur sème micro-générique commun* » (Rastier, 1996 : 278).

En étudiant le corpus d'après ces deux critères, Rastier parvient au classement suivant (*ibid*.) :

e) *Sentiments ontiques* :

1. existentiels : *angoisse, anxiété, de culpabilité, égarement, ennui, impuissance*…, avec une précision : les sentiments aspectualisés peuvent être anticipateurs, comme *anxiété, espoir, insouciance*, ou rétrospectifs : *nostalgie, résignation* ;
2. thymiques, qui peuvent être subdivisés en euphoriques : *satisfaction, joie, extase*... et dysphoriques : *amertume, désespoir, malaise*...

II.3. *Sentiments relationnels*

qui peuvent être subdivisés en passifs et actifs d'une part et euphoriques et dysphoriques, d'autre part ; Rastier classe ici, entre autres : *admiration, amitié, antipathie, haine, honte, soumission, tact*...

III.3.1. Sentiments de filiation : *amour maternel, sentiment filial, de la paternité, de la piété familiale, tendresse*… ;

3.2. sentiments d'alliance : *fidelité, jalousie, amour* ;

3.3. sociaux : *ambition, dignité, du devoir, sentiment national, de rébellion, révolte*… ;

IV.3.4. sentiments religieux : *charité, sentiment de faute, foi, de religion*... ;

3.5. sentiments esthétiques : *de l'art, du beau, de la vraie beauté, poétique*… .

On observe, dans ce classement, des syntagmes prépositionnels du type *de N* et des noms comme *fidelité, foi, soumission, tact,* etc. qui, comme le remarque Rastier lui-même, « *ne sont pas ordinairement classés comme des sentiments* » (1995 : 15) et que nous-même ne considérons pas comme des sentiments. Pour Rastier, le critère d'expansion du classème *sentiment* semble suffisant pour les traiter comme tels, du moins *localement*.

2.2.4. A la recherche d'un classement

Nous allons procéder maintenant à la recherche d'un classement comprenant les critères sémantiques et nous analyserons notamment les arguments du procès affectif, la polarité axiologique, la dichotomie soi *vs* les autres et l'orientation temporelle. Nous comprenons ici la notion d'argument au sens de Wunderlich (1985) : « *Les arguments sont grosso modo des entités sémantiques ou cognitives dans l'entourage d'un prédicat : ils représentent des objets extralinguistiques, quasiment ontiques* » sans chercher à discuter le *ou* entre *sémantiques* et *cognitives*. » (in Bresson D., Dobrovol'skij D., 1995). Nous allons vérifier d'une part si ces critères permettent d'établir un classement et si, d'autre part, on peut confirmer l'existence postulée du sous-domaine des affects « quand je pense à toi je ressens quelque chose de mauvais » qui nous préoccupe dans notre travail.

Mais avant cela il faut encore se demander en quoi il est possible d'établir, de manière formalisée, l'appartenance au domaine affectif. Nous pensions tout d'abord nous baser sur le corpus établi par Galati et Sini (2000) d'après des procédures de sélection très intéressantes mais l'observation de ce corpus fait apparaître que par exemple *envie* et *jalousie* en sont absents, or il ne fait pas de doute que ces noms renvoient à des sentiments. Clore, Ortony & Foss (1987) proposent un test intéressant basé sur les verbes *to be* [être] et *to feel* [ressentir] : pour que l'on puisse parler d'un nom d'affect, il faut que le nom en question soit jugé comme un nom d'affect dans les deux constructions : « *being happy* » et « *feeling happy* ». Ainsi par exemple, l'adjectif *ignored* n'est pas un « véritable » nom d'affect puisqu'il est considéré comme tel uniquement dans la construction « *feeling ignored* ». Ce test ne fonctionne néanmoins pas très bien en français. Prenons par exemple le nom de sentiment *culpabilité* et sa forme adjectivale *coupable* entrant dans les constructions expérientielles. On obtient « je suis coupable » et « je me sens coupable »[102]. Comme la construction avec *être* ne désigne pas un état affectif, il faudrait conclure que *culpabilité* vs. *coupable* n'est pas un nom de sentiment or, il nous semble, que son appartenance à cette catégorie ne fait aucun doute. Nous proposons, pour notre part, de considérer comme noms de sentiment les noms qui, d'une part, entrent dans la concaténation *sentiment de N* et, d'autre part,

[102] Vs. *J'éprouve de la culpabilité*, ce qui ne change rien au problème.

ceux qui sont acceptés par l'un des deux verbes génériques du ressenti, *éprouver* ou *ressentir*. Ce test permet de sélectionner la plupart des noms d'affect, il n'est toutefois pas parfait et nous avons déjà signalé l'incompatibilité de *sentiment* avec *remords*. Il correspond cependant au mieux à l'intuition.

2.2.4.1. Les critères axiologiques

Nous avons vu, notamment dans les approches philosophiques, que la dichotomie bon – mauvais était un critère important malgré les écarts de conception. Pour Aristote, il existait une valence plaisir – douleur, ce qui permet d'opposer les affects où le ressenti est bon aux affects où le ressenti est mauvais. Aristote postulait également l'existence de la juste mesure, c'est-à-dire du ressenti neutre, se trouvant entre les deux pôles positif et négatif. Or, il semble que cette juste mesure ne relève pas du ressenti parce que, comme le dit P. D. MacLean (1980 : 12) : « *Il n'existe pas d'affects neutres parce que, émotionnellement parlant, il est impossible de ressentir inémotionnellement* »[103]. Pour Descartes, tous les sentiments peuvent être bons ou mauvais, selon la situation, ainsi par exemple il explique que la jalousie « *peut être honnête* » (*op.cit*. : 152) :

> *Et, parce qu'on doit avoir plus de soin de conserver les biens qui sont fort grands que ceux qui sont moindres, cette passion peut être juste et honnête en quelques occasion. Ainsi, par exemple, un capitaine qui garde une place de grande importance a droit d'en être jaloux, c'est-à-dire de se défier de tous les moyens par lesquels elle pourrait être surprise ; et une honnête femme n'est pas blâmée d'être jalouse de son honneur, c'est-à-dire de ne se garder pas seulement de mal faire, mais aussi d'éviter jusqu'aux moindres sujets de médisance.*

Descartes analyse les sentiments de son époque, les charges axiologiques étaient en partie différentes, mais revenir à Descartes a un grand intérêt parce qu'il nous permet d'observer la pluralité des plans axiologiques dans le domaine affectif et celui que Descartes actualise est le plan axiologique externe – il s'agit de déterminer s'il est (doxalement) bon de ressentir tel ou tel affect dans une situation donnée. Il existe trois plans axiologiques dans le domaine des sentiments :

- le premier plan est inhérent à l'appraisal de l'affect, il concerne le jugement de l'expérienceur concernant l'objet : « ceci est bon », « ceci est mauvais » ;

[103] *There are no neutral affects because, emotionally speaking, it is impossible to feel unemotionally*.

- le deuxième plan concerne le ressenti affectif du sujet : « je ressens quelque chose de bon », « je ressens quelque chose de mauvais » ;
- enfin le troisième plan axiologique se situe au niveau doxal et détermine l'adéquation de l'affect à la situation social : « il est bon de ressentir ceci », « il est mauvais de ressentir ceci ».

Le critère axiologique est dans cette mesure difficile à utiliser. Reprenons les différents plans. Le premier plan est personnel et sujet à variations importantes (ou relève de l'interprétation personnelle de la doxa comme nous le verrons ultérieurement), il ne peut pas être vraiment utile pour le classement. Le deuxième plan axiologique, concernant l'orientation axiologique du ressenti déterminée par l'expérienceur lui-même semble le plus pertinent pour un classement. Ce plan est déterminé par l'expérienceur lui-même, lui seul capable de déterminer s'il s'agit d'un bon ou d'un mauvais ressenti. Selon ce plan axiologique, on peut diviser les affects en deux ensembles : « je ressens quelque chose de bon » et « je ressens quelque chose de mauvais », ces formulations en MSN étant bien plus précises, parce qu'elles mentionnent le plan axiologique. Cette distinction correspond à celle que fait Rastier (1995) en divisant les affects en euphoriques et dysphoriques, les noms donnés par Rastier à ces deux catégories demeurent toutefois discutables. Le troisième plan axiologique est celui du jugement extérieur portant sur le fait de ressentir tel ou tel affect. L'organisation des affects selon ce plan axiologique est également discutable parce que, par exemple :

(134) *Je hais le mensonge.*

semble faire de HAINE un sentiment positif. Nous verrons que pour R. Ogien (1993) de tels énoncés n'empêchent pas de considérer que HAINE est mauvaise. Du point de vue linguistique les choses ne sont pas si simples toutefois. Nous verrons par ailleurs également que tandis que certains affects se voient attribuer un jugement doxal fort, comme c'est le cas de MÉPRIS, d'autres semblent demeurer relativement neutres comme NIECHĘĆ polonais. Ce qui nous amène également à dire qu'il est difficile de classer les affects du point de vue axiologique sans les avoir préalablement étudiés en détail.

Nous retiendrons ici le critère du deuxième plan axiologique qui permet de diviser les affects en affects « je ressens quelque chose de bon » et en affects « je ressens quelque chose de mauvais » et nous le vérifierons en ce qui concerne ces derniers. Nous

n'avons mentionné les affects polonais que de façon marginale, nous reviendrons à la problématique de l'orientation axiologique lorsque nous étudierons les affects polonais particuliers.

2.2.4.2. Les critères structurels

2.2.4.2.1. L'argument cause

Nous avons vu dans les différentes approches que nous avons rapportées que la notion de cause des sentiments était très importante. Les rapports entre sentiment et son argument cause ne se limitent pas uniquement à la dichotomie absence/présence de la cause, ils sont beaucoup plus complexes et nous voudrions y revenir maintenant.

Tous les sentiments, tant en français qu'en polonais, peuvent être actualisés dans la langue sous des formes diverses sans mention de la cause :

> *j'ai peur, j'ai honte, je suis jaloux, je suis triste, j'ai des remords, je suis terrorisé, je me sens coupable ,je te hais, je te méprise, je t'envie etc…*
> *boję się, wstyd mi, jestem zazdrosny, jestem smutny, mam wyrzuty sumienia, jestem przerażony, czuję się winny, nienawidzę cię, pogardzam tobą, …*

Dans ces prédicats, certains affects nécessitent l'expression formelle de l'actant objet et d'autres non. Nous reviendrons sur ce problème ultérieurement, mais il est nécessaire de le poser également ici dans la mesure où il faudra déterminer si l'actant objet ne peut pas être considéré comme actant cause.

Trois cas de figure se dégagent quant à la relation de l'expérienceur à la cause de son affect :

a) l'expérienceur n'est pas obligé de connaître la cause de son sentiment :

> (135) *Je suis triste/joyeux/heureux/malheureux, je t'aime et* ***je ne sais pas pourquoi****.*
> (136) *Jestem smutny/wesoły/szczęśliwy/nieszczęśliwy* ***i nie wiem dlaczego.***

Le fait que le locuteur ne soit pas obligé de connaître la cause ne signifie pas que ces sentiments peuvent ne pas avoir de cause. La proposition *je ne sais pas pourquoi* présuppose qu'il y a une cause, mais qu'elle est tout simplement inconnue de

l'expérienceur. On peut donc dire que la cause des sentiments en question n'est pas nécessairement conscientisée. Bien sûr, on peut objecter que l'on peut bien dire :

(137) *Je suis triste/joyeux/heureux/malheureux* ***sans (aucune) raison***.
(138) *Jestem smutny/wesoły/szczęśliwy/nieszczęśliwy* ***bez (żadnego) powodu.***

Mais il nous semble qu'il faut alors inférer du syntagme *sans raison*, un syntagme plus complexe avec un marquage épistémique *sans raison qui me soit connue*, par analogie à des énoncés comme par exemple :

(139) *Elle est partie* ***sans aucune raison***.
(140) *Poszła sobie* ***bez żadnego powodu.***

qui est compris comme :

(139') *Elle est partie* ***sans que je perçoive une raison***.
(140') *Poszła sobie,* ***nie wiem z jakiego powodu.***

ou

(139'') *Elle est partie* ***sans que je trouve sa raison valable/sans que je comprenne pourquoi***.
(140'') *Poszła sobie ,* ***nie rozumiem co nią kierowało/nie wiem dlaczego.***

Il est très important de distinguer deux perspectives d'analyse : une perspective formelle et une perspective sémantique qui sont complémentaires mais ne se recouvrent pas exactement. Il semble indéniable que chaque sentiment a une cause, qu'elle soit ou non conscientisée par l'expérienceur. Les observations de la langue montrent que certains sentiments peuvent être verbalisés sans mention de cause, ce qui ne veut bien évidemment pas dire que la cause est absente, comme nous l'avons montré. On peut dire que les expressions des sentiments qui apparaissent sans l'expression de leur cause concernent les situations dans lesquels la cause n'est pas pertinente ou elle n'est pas suffisamment saillante, le locuteur (expérienceur ou observateur) met en relief l'état de l'expérienceur et ignore la cause. Autrement dit, le processus est toujours le même mais la langue permet de le montrer d'une certaine façon, nous retrouvons ainsi la problématique de la profilation particulière dont nous nous occuperons en détail ulérieurement.

Observons également que toutes les expressions de sentiment que nous avons citées ont des constructions : *être* + *Adj*. : on peut dire que ces expressions focalisent sur l'état de « perturbation » des sentiments correspondants, c'est également un point important auquel nous reviendrons.

b) l'expérienceur ne peut ignorer la cause de son sentiment :

(141) **Je suis jaloux, j'ai honte, j'ai peur, je me sens gêné… **et je ne sais pas pourquoi**.*

(142) **Jestem zazdrosny, wstydzę się, boję się czuję się skrępowany… **i nie wiem dlaczego.***

néanmoins là encore il faut distinguer des comportements différents, en effet :

(143) *J'ai peur de lui **et je ne sais pas pourquoi**.*

(144) *Boję się go i nie wiem dlaczego.*

(145) **J'ai honte de lui **et je ne sais pas pourquoi**.*

(146) * *Wstydzę się go **i nie wiem dlaczego.***

L'expression explicite de la cause n'entraîne pas les mêmes jugements dans le cas de HONTE et de PEUR et ce fait est, bien évidemment, en rapport avec les structures cognitives mêmes de ces deux sentiments. PEUR est très peu cognitive, par contre, nous l'avons vu aussi, l'expérienceur doit connaître la cause de sa peur. L'énoncé (143) reste pourtant acceptable puisque PEUR peut être perçue, dans certaines circonstances, comme aussi cognitive que les autres sentiments. Pour que l'énoncé (143) soit acceptable, il faut que l'expérienceur puisse faire une analyse « méta » au sujet de la cause de sa peur. On peut paraphraser cet énoncé de la manière suivante : « constat : *j'ai peur*, conscience de la cause : *de lui*, interrogation : *pourquoi peut-il être la « cause » de ma peur ?* ». En ce qui concerne HONTE, l'expérienceur ne peut jamais ignorer sa cause, qu'elle soit ou non exprimée en surface.

On dira donc que les sentiments dont le locuteur est obligé d'exprimer la cause ont tous une cause qui est nécessairement consciente pour que le sentiment en question puisse être actualisé.

c) Les sentiments qui exigent l'expression de l'objet en surface, peuvent paraître problématiques à cause de l'amalgame cause-objet. Dans :

(147) *Luc aime/déteste/méprise Jeanne.*

(148) *Łukasz kocha Joannę/ nienawidzi Joanny/pogardza Joanną.*

Jeanne apparaît comme cause et objet des sentiments en question puisque pour que *Luc* puisse ressentir de l'amour, de la haine ou du mépris envers *Jeanne*, il doit avoir quelque chose concernant *Jeanne* qui « éveille » ces sentiments, qui ne peuvent pas être déclenchés par quelque chose qui ne concerne pas *Jeanne* :

(149) * *J'aime Jeanne parce que le FC Metz a gagné le dernier match.*

(150) * *Kocham Joannę bo FC Metz wygrał ostatni mecz.*

sauf, bien évidemment, si Jeanne y est pour quelque chose et qu'on l'associe à un événement heureux. Puisqu'il faut que la cause du sentiment soit liée directement à l'objet, on pourrait penser que l'argument *Jeanne* est aussi bien la cause que l'objet, néanmoins, il apparaît que, premièrement, l'expérienceur peut ne pas être conscient de la cause de son sentiment :

(151) *J'aime/je déteste Jeanne* ***et je ne sais pas pourquoi****.*

(152) *Kocham Joannę/nienawidzę Joanny* ***i nie wiem dlaczego.***

Notons cependant que certains sentiments exigent une connaissance de la cause :

(153) * *Je méprise Jeanne et* ***je ne sais pas pourquoi****.*

(154) * *Je ressens du dédain pour Jeanne et* ***je ne sais pas pourquoi****.*

(155)* *Pogardzam Joanną i* ***nie wiem dlaczego.***

deuxièmement, la cause peut être spécifiée dans les énoncés :

(156) *Je déteste Jeanne* ***parce qu'elle raconte des méchancetés sur moi****.*

(157) *Nienawidzę Joanny* ***bo naopowiadała o mnie złośliwości.***

(158) *Je méprise Jeanne* ***parce qu'elle est raciste****.*

(159) *Pogardzam Joanną* ***bo jest rasistką.***

AMOUR et HAINE ne fonctionnent pas de la même façon que MÉPRIS à cause de la différence de perception de l'objet et de la cause. On peut bien dire :

(160) *Je te hais/t'aime parce que c'est toi/parce que tu es comme tu es.*

(161) *Nienawidzę cię/kocham cię bo jesteś jaki jesteś.*

la cause correspond alors à l'objet, il y a un amalgame (mais on peut toujours montrer qu'ils restent dissociés) et l'individu « cause » est perçu alors de façon globale, l'expérienceur serait obligé d'effectuer un travail d'évaluation supplémentaire pour expliciter la cause exacte de son sentiment. Tandis que dans le cas de MÉPRIS, cette vision globalisante n'est pas possible :

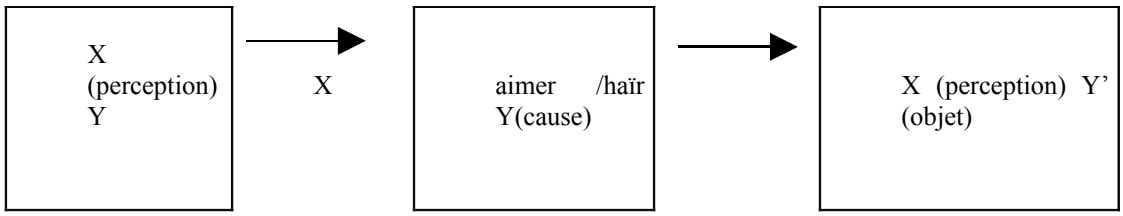
(162) **Je te méprise parce que c'est toi/parce que tu es comme tu es/dêtre comme tu es.*

(163) * *Pogardzam tobą bo jesteś jaki jesteś.*

il faut une précision quant à la source de MÉPRIS, une cause liée à l'individu qui est l'objet mais identifiable.

Pour J. Elster (1995 : 40) « *L'objet d'une émotion est l'image de sa cause, déformée par émotion* » et cette hypothèse expliquerait l'amalgame en surface que l'on perçoit dans la langue. Elle peut être appuyée sur des expressions comme *l'amour rend aveugle* qui veut dire qu'une personne qui est amoureuse ne voit pas l'objet de son amour tel qu'il est vraiment et qui en a une image *déformée*. On peut postuler l'enchaînement suivant pour les sentiments présentant une cause-objet amalgamée :

schéma 6 : transformation du déclencheur/cause en objet



On conclura donc que bien que paraissant amalgamés en surface, l'argument cause et l'argument objet sont distincts. Il faudrait faire une analyse fine de toutes les autres expressions de sentiment pour vérifier qu'il n'y pas d'amalgame. Il n'en reste pas moins qu'il y a, dans tous les cas, une place pour l'argument cause qui reste ouverte.

En résumé : toutes les expressions de sentiment peuvent apparaître sans mention de cause – on focalise alors sur l'état de l'expérienceur, l'absence ou la présence de la cause ne peuvent constituer un critère de classement. Par contre, comme nous l'avons vu, lorsque la cause est mentionnée en surface, on peut envisager deux cas de figure :

- le sujet n'est pas nécessairement conscient de la cause qui provoque le sentiment, comme par exemple dans PEUR, TRISTESSE, AMOUR, HAINE, BONHEUR, *etc*. ; dans ce cas la cause existe mais elle n'est pas jugée pertinente par le locuteur ;
- le sujet est nécessairement conscient de la cause du sentiment, le sentiment ne peut pas avoir lieu si la cause n'est pas perçue consciemment, par exemple : HONTE, MÉPRIS, ORGUEIL, FIERTÉ, JALOUSIE, ENVIE, INDIFFERENCE, etc.

Encore une fois, on peut conclure que l'observation de comportement « en surface » des unités linguistiques n'est pas suffisante pour pouvoir établir des classements clairs.

2.2.4.2.2. Soi *versus* les autres *: l'argument objet*

Certains auteurs étudiant les sentiments, les divisent en sentiments dirigés vers soi et en sentiments dirigés vers les autres. Ainsi, par exemple Wierzbicka (1999b) parle de sentiments « *thinking about ourselves* » et « *thinking about other people* ». D'autres auteurs, comme Markus & Kitayama (1991), en étudiant les variations culturelles de la conception de soi, divisent le domaine des sentiments en « *ego-focused* » [centré sur soi] et en « *other-focused* » [centré sur l'autre] (*op.cit.* : 235). Les premiers concernent les « attributs » propres au sujet, c'est-à-dire les besoins propres, les buts, les désirs et les compétences. Markus & Kitayama en donnent pour exemple *anger* [colère], *frustration* [frustration], *pride* [orgueil]. Les seconds ont une autre personne comme le « *primary referent* » [référent primaire], ce sont les sentiments qui relèvent de l'interdépendance et prennent en compte la vision de l'autre, les auteurs donnent des exemples de *sympathy* [sympathie] et de *shame* [honte].

Il faut s'interroger sur ce qu'est l'objet des sentiments, et nous proposons ici de considérer comme objet du sentiment, l'entité ou la situation vers laquelle le sentiment est dirigé, qu'elle soit ou non exprimée en surface.

Linguistiquement parlant, on peut envisager deux cas de figure. Dans un premier cas, les sentiments qui sont réputés ne pas avoir d'objet, comme par exemple TRISTESSE, BONHEUR, MALHEUR, FIERTÉ, CULPABILITÉ, REMORDS, (et leurs équivalents polonais). Nous allons toutefois introduire une nuance, certains de ces sentiments ont un objet –

l'expérienceur lui-même, on peut dire que FIERTÉ, CULPABILITÉ, REMORDS sont des sentiments réflexifs. Lewis (1992 : 19) fait de cette réflexivité le critère de division des sentiments en sentiments simples et complexes. Les sentiments comme PEUR, JOIE, DÉGOÛT, SURPRISE, COLÈRE… ne nécessitent pas, selon Lewis d'introspection ou de référence à soi, les sentiments que nous avons appelés *supra* réflexifs nécessitent l'un ou l'autre, ils sont donc plus complexes. Dans la mesure où cet objet – soi-même – n'est pas distinct de l'expérienceur et n'est pas présent en surface, nous garderons ces sentiments pour le groupe des sentiments sans objet.

Deuxièmement, les sentiments qui ont un objet qui peuvent être distingués en deux sous-groupes :

(a) l'objet du sentiment est obligatoirement exprimé en surface, par exemple[104] :

(164) *Il aime/hait/méprise/dédaigne/envie Sophie.*
(164') * *Il aime/hait/mépris/dédaigne/envie.*[105]

(b) l'objet du sentiment n'est pas obligatoirement exprimé en surface, par exemple :

(165) *Je suis jaloux* ***de Paul****.*
(165') *Je suis jaloux.*
(166) *J'ai honte* ***de Jean****.*
(166') *J'ai honte.*
(167) *Je suis en colère* ***contre Henri****.*
(167') *Je suis en colère.*
(168) *Je suis indigné* ***par son comportement****.*
(168') *Je suis indigné.*

Notons que dans les deux cas, l'objet peut être l'expérienceur lui-même mais il est alors formellement dissocié :

[104] Nous ne donnons pas par la suite d'équivalents polonais qui correspondent exactement aux structures formelles françaises, du moins en ce qui concerne les affects dont nous parlons ici. Quant à la problématique de l'iconicité, nous ne l'appliquons pas pour le moment au polonais dans la mesure où la situation dans cette langue est plus complexe compte tenu de l'existence d'un système casuel. Nous y reviendrons dans la partie consacrée à la description des affects polonais.
[105] Flaux et Van de Velde (*op.cit.* : 89) observent, à juste titre, que *j'aime* est possible, mais qu'il constitue « une exception notable » et qu'il s'agit d'un emploi particulier.

(169) ***Il s****'aime/****se*** *hait.*

(170) ***Je*** *suis en colère contre* ***moi-même****.*

Rappelons-nous que Flaux et Van de Velde se basent sur la présence ou l'absence de l'objet pour établir ce qu'elles appellent la classe de noms de sentiments ; les exemples ci-dessus montrent qu'il faut, en dehors de ce critère simple, introduire également le critère d'optionnalité/obligation, lequel critère change la donne.

Dans le deuxième groupe de sentiments on observe les différences dans le marquage formel de l'argument - objet et ces différences nous renseignent sur le fonctionnement des concepts de sentiment. Ainsi, dans le cas des sentiments qui exigent l'expression de l'argument – objet, celui-ci est introduit sans médiation d'une préposition, on peut dire, conformément aux postulats sur l'iconicité de la syntaxe de Haiman (1985a,b) que plus les deux éléments sont proches, plus ils sont proches conceptuellement[106]. Cette caractéristique des sentiments nécessitant l'expression de l'objet et l'impossibilité de supprimer l'objet nous permettent de dire que l'argument - objet est intégré dans le cas de ces sentiments. Nous comprenons par là, qu'il est nécessaire, dans toute la durée de ces sentiments, que l'objet soit présent dans l'esprit de l'expérienceur : on ne peut pas *haïr*, *aimer* ou *mépriser* en général : au moment où l'objet de ces sentiments disparaît, ils disparaissent[107]. Lorsqu'on observe les sentiments dont l'objet est exprimé de manière optionnelle, on constate d'une part, que les objets de ses sentiments sont mis à distance et cette distance est manifestée par les prépositions et, d'autre part, comme nous l'avons vu, ces sentiments peuvent apparaître sans mention d'objet vers lequel ils sont dirigés. Ceci nous emmène à la conclusion que la distance conceptuelle entre le sentiment et son objet doit être plus grande dans le cas des sentiments dont l'expression de l'objet est obligatoire. Mais la difficulté ne s'arrête pas là. JALOUSIE pose problème puisque il semble, intuitivement, indispensable de prendre en compte l'objet pendant toute la durée de ce sentiment or l'expression de ce sentiment peut apparaître sans l'expression de l'objet en surface. Observons les énoncés suivants :

(171) *Je suis heureux, triste, gêné…*

(172) *Je suis honteux, joyeux…*

[106] Haiman ne formule pas de principe explicite en ces termes, nous le déduisons.

[107] R. Salomon (1980) arrive à une conclusion semblable sà la suite de ses investigations philosophiques.

Dans les deux cas il s'agit de la même structure grammaticale *être* + *adj*. Or il semble que sémantiquement ces types d'énoncés ne sont pas équivalents. Dans le premier cas, des sentiments comme BONHEUR, TRISTESSE, GÊNE ne peuvent être actualisés du point de vue d'expérienceur, qu'avec le verbe support, qu'il soit le verbe *être* ou les verbes génériques *ressentir* et *éprouver*. Etant les seules expressions expérientielles de ces sentiments, ces concaténations renvoient nécessairement à ces sentiments en tant que tels, comme procès complexes. Dans le deuxième cas, HONTE et JOIE par exemple ont d'autres expressions expérientielles comme *avoir honte* et *se réjouir*, on dira donc, sans entrer dans les détails, que *être honteux* et *être joyeux* focalisent sur certains aspects de ces sentiments, il s'agit de profilations particulières. C'est là une des difficultés majeures dans des tentatives de classement des affects : ils peuvent être profilés de différentes manières par différentes expressions et il est nécessaire de toutes les étudier pour pouvoir donner des conclusions sur un affect donné. Nous le ferons, pour les affects qui font l'objet de notre étude, dans la partie descriptive (chapitres 4 et 5).

L'argument objet est, lui aussi, à utiliser avec précaution : l'identité de structure de surface ne signifie pas nécessairement une identité sémantique comme nous venons de le voir. Cet argument nous permet néanmoins d'isoler les sentiments qui sont l'objet de notre travail. Ainsi, en français, MÉPRIS, DÉDAIN, HAINE nécessitent l'expression de l'actant objet et ceci n'est pas introduit par une préposition ; les affects comme JALOUSIE ou COLÈRE sont également des sentiments « quand je pense à toi je ressens quelque chose de mauvais », toutefois, l'expression de l'objet n'est pas obligatoire et lorsque l'objet est verbalisé, il est introduit à l'aide d'une préposition ce qui permet de conclure à une distance conceptuelle plus grande. Du côté polonais, la situation est beaucoup plus complexe et nous la verrons en détail lorsque nous analyserons les affects particuliers.

2.2.4.3. Orientation temporelle

Dans le cas des sentiments, que doit-on comprendre lorsqu'on parle de l'orientation temporelle ? Il nous semble que l'on ne peut pas dire que le sentiment en lui même a une telle orientation, il s'agit de la situation de la cause du sentiment sur l'axe temporel.

Ce critère est relativement simple par rapport aux autres et renvoie au fait que l'axe temporel est EGO-centrique. L'axe temporel est découpé, selon l'expérience humaine, en trois périodes : passé, présent et futur. Nous rappelons que ces trois

périodes ne sont pas bornées de manière identique, le passé est ce qui n'est plus au moment d'énonciation, il est borné par le présent et sa seule borne gauche est la limite de la mémoire. Le futur est borné à gauche par le présent et n'a pas de limite à droite, notons seulement que le statut des événements futurs peut être différent : nous sommes certains que nous mourrons tous *un jour*, mais ne savons rien sur le temps qu'il va faire *dans une semaine*. Observons encore que, du point de vue linguistique, le passé a beaucoup plus de moyens d'expression que le futur, et que le futur, dans beaucoup de langues n'a que des formes périphrastiques. Le passé semble donc avoir bien plus d'importance que le futur. Enfin le présent est le plus problématique. En effet, tandis qu'on peut définir le passé par ce qui n'est plus et le futur par ce qui n'est pas encore, on ne peut définir le présent que par ce qu'il est et cette formulation est ambiguë. Nous pouvons en effet distinguer ce qui est au moment où on parle et ce qui est en un certain laps de temps. On nomme habituellement ces deux présents le présent d'énonciation et le présent d'habitude.

Nous avons vu que le classement de Wierzbicka (1999b) prenait en compte l'axe temporel : les deux premiers groupes « quelque chose de bon est arrivé » et « quelque chose de mauvais est arrivé » sont orientés vers le passé. Wierzbicka y classe, entre autres, *joy* [joie], *happiness* [bonheur], *delight* [délectation], *sadness* [tristesse], *sorrow* [chagrin], *grief* [peine]. Est également orienté vers le passé le groupe « je ne veux pas que les choses comme cela arrivent » qui inclut *anger* [colère], *indignation* [indignation], etc. Dans les sentiments orientés vers le futur, nous trouvons un seul groupe : « quelque chose de mauvais peut/va arriver » qui concerne les sentiments comme *fear* [peur], *fright* [effroi], *apprehension* [appréhension] *etc*. Notons que Wierzbicka n'établit pas de classe « quelque chose de bon va/peut arriver » qui concernerait ESPOIR et EXCITATION par exemple et traite, bizarrement, les équivalents anglais de ces deux sentiments dans le groupe « quelque chose de bon est arrivé » tout en précisant qu'ils sont dirigés vers le futur. Les groupes restants établis par Wierzbicka ne comportent pas d'orientation temporelle. On peut dire, en résumant ce que nous avons vu jusqu'ici, qu'il existe des sentiments clairement orientés vers le passé ou clairement orientés vers le futur. La question que l'on peut se poser est la suivante : les sentiments peuvent-ils être orientés vers le présent ? Il nous semble que la réponse est non, mais elle demande à être nuancée. Si on regarde la temporalité des sentiments et la notion de cause elle-même, on se rend compte que la cause d'un sentiment préexiste forcément au sentiment en question mais cette affirmation, telle qu'elle est formulée, ne

permet pas l'existence des sentiments orientés vers le futur. Mais, elle ne peut pas être fausse non plus puisqu'elle exprime l'ordre « logique »[108] du monde, il faut donc la reformuler : ce n'est pas tellement l'existence de cause qui est importante, mais sa perception dans le cas des sentiments orientés vers le passé et l'*instauration* d'un événement en tant que cause pour les sentiments orientés vers le futur. Quant au problème des sentiments orientés vers le présent, il faut l'envisager de deux points de vue. Premièrement, puisque la cause ou plutôt, comme nous l'avons dit dit, la perception de la cause, doit être antérieure au sentiment, les sentiments orientés vers le présent ne peuvent pas exister. Mais, deuxièmement, dans certains sentiments, la cause, qui se confond dans ce cas, comme nous l'avons vu, avec l'objet vers lequel est dirigé le sentiment, doit être présente durant toute la durée du sentiment, comme nous l'avons noté précédemment avec HAINE. On peut donc, selon cette option, parler de sentiments dirigés vers le présent dans le cas où la cause de sentiment est présente dans toute la durée du sentiment.

On peut schématiser provisoirement l'orientation temporelle des sentiments dans le tableau suivant[109] :

tableau 9 : orientation temporelle des affects

passé	présent	futur
REMORDS CULPABILITÉ REGRET TRISTESSE INDIGNATION COLÈRE ALANGUISSEMENT	HAINE JALOUSIE ENVIE AMOUR MÉPRIS DÉDAIN	ESPOIR EXCITATION

Mais il faut constater que l'on peut facilement trouver des contre-exemples, par exemple on peut parler de *la colère contre une menace*, colère sera alors orientée vers le futur. Encore une fois, il faudrait procéder d'abord à une analyse minutieuse de tous les affects pour pouvoir déterminer leur axe temporel.

[108] Les guillemets qui encadre l'adjectif *logique* sont là pour signifier qu'il ne s'agit pas d'un raisonnement logique scientifique mais naïf.
[109] Les affects polonais sont repartis de la même manière.

2.2.4.4. Bilan

Nous avons étudié dans cette partie de notre travail les critères sémantiques qui nous semblaient les plus pertinents pour établir un classement des sentiments. Deux de ces critères sont des facteurs généraux non spécifiques aux sentiments : l'axiologie et la temporalité, deux concernent plus spécifiquement les sentiments : il s'agit des arguments de sentiments : l'argument - cause et l'argument – objet. Nous avons laissé de côté un critère important concernant l'influence et la participation de l'expérienceur dans les affects qu'il éprouve. Cette problématique nécessite une étude à part – le chapitre suivant lui est consacré. Nous y montrerons que c'est justement ce critère qui permet de confirmer la partition du domaine affectif établie par les génériques *émotion* et *sentiment*.

A la lumière de notre parcours, force est de constater qu'aucun des critères en tant que tel ne permet de classer les affects de manière indiscutable. Il faut toujours un ensemble de critères qui ne peuvent pas être utilisés de manière systématique. Bien que son classement demeure discutable également, nous pensons que Wierzbicka choisit la bonne voie en utilisant plusieurs critères à la fois et de façon non systématique justement.

Par ailleurs, une analyse détaillée de tous les affects est nécessaire pour appliquer ces critères ; il faut partir plutôt des affects vers un classement que d'un ensemble de critère vers les affects.

En ce qui concerne les sentiments qui nous intéressent ici, nous avons vu qu'ils appartiennent aux sentiments « mauvais » du point de vue expérientiel, qu'ils nécessitent l'expression de leur objet sans la médiation d'une préposition. On peut dire que ces sentiments constituent un groupe cohérent et que leurs caractéristiques permettent d'exclure les autres sentiments de leur groupe. La périphrase en MSN « quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais » se trouve justifiée dans la mesure où elle reprend la présence de l'objet et l'axiologie négative. Ce groupe s'inscrit dans le classement que propose Wierzbicka (*supra*) et notamment dans le groupe des sentiments « penser aux autres », il en constitue un des deux sous-groupes, le deuxième étant, logiquement, « quand je pense à toi, je ressens quelque chose de bon ». Nous

vérifierons la pertinence de ce groupe une fois que nous aurons analysé ces affects de manière détaillée.

3.
LA PROBLEMATIQUE DE L'EXPERIENCEUR OU DE L'AGENTIVITE DES AFFECTS

[…] on observe les effets d'un clivage fondamental dans la perception humaine du réel. C'est un clivage qui détermine toutes les expériences que nous avons en tant qu'êtres vivants et qui a, par conséquent, des effets profonds sur la structuration du langage. L'expérience primaire de l'homme est son ego, c'est-à-dire, un être vivant qui se perçoit lui-même comme agissant intentionnellement et contrôlant ses actions. C'est l'expérience d'un être actif qui exerce son influence sur le monde qui l'entoure, soit sur les êtres agissants comme lui, soit sur des entités inertes. Il y a donc un clivage primordial, essentiel, entre l'agentif et le non-agentif. Bien de structures linguistiques reposent sur cette distinction.

G. Bossong (1998 : 197)

Il est communément admis que le SN sujet qui actualise les expressions expérientielles des *affects*, ainsi que, en général, les expressions des *processus mentaux*, est un expérienceur. Vue ainsi, la fonction d'expérienceur apparaît comme étant très vague alors que l'on perçoit, intuitivement, des différences quant à l'engagement de l'expérienceur entre les processus affectifs comme *être triste*, *haïr* et *mépriser*. Ces différences semblent encore plus évidentes lorsque l'on élargit le champ d'investigation à d'autres procès mentaux, par exemple *rêver* et *s'obstiner* paraissent complètement opposés du point de vue de l'engagement de l'individu qui les actualise. On suppose à la sphère mentale, une complexité qui correspond à la diversité des domaines: volonté, affect et intellect (Danielewiczowa, 2000 : 228) et cette complexité en elle-même indique déjà que le clivage fondamental dont parle Bossong dans l'exergue de ce chapitre doit être recherché également dans le domaine mental et, au-delà, dans le domaine affectif. Le clivage cartésien passion – raison est de nature philosophique et même si on le retrouve, dans une certaine mesure, dans la langue, il y est beaucoup moins évident et tranché.

Par ailleurs la notion même d'*expérienceur* est problématique si on la compare avec d'autres rôles sémantiques. Si l'on s'accorde à reconnaître les rôles d'agent et de patient par les traits de propriétés des entités qui les incarnent et par les traits participatifs aux procès qu'ils actualisent, paradoxalement, l'expérienceur, lui n'est défini que par l'actualisation d'un certain type de procès sans que l'on cherche à préciser ni ses propriétés ni son rapport aux procès qu'il actualise.

La première hypothèse de ce chapitre est donc la suivante : la notion d'expérienceur n'est pas suffisante pour décrire le rapport que l'individu entretient avec le sentiment qui le concerne dans la mesure où le rôle d'expérienceur ne semble pas relever du même niveau d'analyse que les rôles d'agent et de patient. Ce faisant nous suivons le postulat de Dowty (1991) a propos de la primauté du couple scalaire agent-patient. Etant donné la difficulté qu'il y aurait à « démontrer » cette hypothèse en tant

que telle, nous avons préféré, en nous fondant sur l'analyse des expressions expérientielles d'affects, une formulation plus prudente qui constituera notre hypothèse : l'expérienceur des affects, du moins de certains affects, tend vers le pôle agent. Cette hypothèse est relayée d'une part par les expressions qui font penser que l'expérienceur peut avoir un contrôle, même partiel et indirect, de son affect, et, d'autre part, par l'existence d'une diathèse qui place l'expérienceur en position d'objet qui est la place prototypique de patient ; l'autre forme donne à l'expérienceur le rôle qu'on peut appeler pour le moment, d'un non-patient. Il existe un argument d'ordre contrastif en faveur de cette hypothèse : certaines langues, comme le polonais que nous verrons en détail, possèdent, pour certains affects, deux voire trois possibilités de saisie différentes, les différences se situant dans le rapport de l'expérienceur à son affect.

Les expressions expérientielles des sentiments sont elles-mêmes aussi hétérogènes. Ce sont là des verbes simples : *haïr, mépriser*... et des locutions verbales de différentes types, **être Adj.** : *être heureux, triste*, **être en N** : *être en colère*, **avoir N** : *avoir honte, faire honte, avoir peur*, **avoir dét N** : *avoir des remords*. Autant d'expressions desquelles on peut déduire une certaine motivation conceptuelle. En effet, si le verbe est l'expression prototypique de l'action (la notion d'*action* est à prendre dans une acception ici naïve), les expressions verbales simples des sentiments indiqueraient un engagement plus fort du sujet dans son sentiment que celles exprimées par des locutions verbales. C'est la deuxième hypothèse de notre chapitre. Elle suppose que nous procéderons à une tentative de classement des affects du point de vue de leur agentivité.

Nous commencerons par la présentation de la théorie de D. Dowty sur les rôles actanciels, pour donner une base théorique à notre première hypothèse. Ensuite, nous étudierons, à la lumière de cette théorie, les expressions expérientielles des affects. Ce qui nous permettra d'une part de vérifier la validité de cette théorie et, d'autre part, de montrer que l'expérienceur des affects peut se trouver sur les différents points du continuum agent – patient. Les expérienceurs de certains affects étant plus proches de l'agent prototypique que d'autres, nous serons alors en mesure de vérifier notre deuxième hypothèse. Précisons enfin que nous ferons appel à d'autres théories qui nous semblent compatibles avec celle de Dowty et susceptibles de l'enrichir.

Nous étudierons les expressions expérientielles des affects qui appartiennent à la série suivante :

HAINE (*haïr,détester*) – NIENAWIŚĆ (*nienawidzieć*)[110]
MÉPRIS (*mépriser*) –POGARDA (*gardzić, pogardzać, lekceważyć*)
DÉDAIN (*dédaigner*)
AMOUR (*aimer*) – MIŁOŚĆ (*kochać*)
ADMIRATION (*admirer*) – PODZIW (*podziwiać*)
ENVIE (*envier*) – ZAZDROŚĆ/ZAWIŚĆ (*zazdrościć*)
PEUR (*avoir peur*) – STRACH (*bać się*)
BONHEUR (*être heureux*) – SZCZĘŚCIE (*być szczęśliwym*)
TRISTESSE (*être triste*) – SMUTEK (*być smutnym, być smutno*)
HONTE (*avoir honte*) – WSTYD (*wstydzić się, być wstyd*)
COLÈRE (*être en colère*) – GNIEW/ZŁOŚĆ (*gniewać się, być złym*)
REMORDS (*avoir des remords*) – WYRZUTY SUMIENIA (*mieć wyrzuty sumienia*)

Cette série ne concerne pas uniquement les expressions de « mauvais sentiments », nous y avons introduit également d'autres affects, y compris des positifs comme AMOUR pour deux raisons. D'une part pour avoir une gamme de *formes* plus complète, d'autre part pour vérifier la pertinence du critère axiologique dans l'interprétation des tests. Cette série est relativement limitée compte tenu du fait que le français dispose de peu de verbes simples exprimant les sentiments. Nous avons essayé d'y inclure les structures qui semblent les plus typiques et les plus diverses et nous avons volontairement laissé de côté les structures avec les verbes génériques *se sentir*, *ressentir* et *éprouver* pour des raisons sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir.

Lorsqu'il s'agira des énoncés construits, nous donnerons la préférence à des énoncés simples, construits à la première personne ; concernant la première personne nous suivons la remarque de N. Ruwet (1995b : 30) qui recommande d'éviter les problèmes d'accès au savoir[111]. Quant aux énoncés simples, ils peuvent être considérés

[110] Bien évidemment il ne s'agit pas d'équivalents exacts.
[111] En effet, l'énoncé du type : *Il me méprise* est passible de deux interprétations :
1. il me méprise, je le sais, parce qu'il me l'a dit
2. il me méprise, du moins c'est ce que je pense compte tenu de son comportement mais je ne sais pas ce qui se passe dans sa tête.
Cf. le chapitre suivant pour plus de détails.

comme prototypiques (Lakoff, 1987 : 66-67). Lorsqu'il s'agira des énoncés réels, nous nous appuierons sur tout type d'énoncé.

Ajoutons par ailleurs que l'objet d'étude est bel est bien constitué des expressions linguistiques qui signifient les affects et non pas des affects eux-mêmes, considérés d'un point de vue général. Or, étant donné notre parti pris d'énoncés à la première personne, nous considérons que l'expérienceur est nécessairement conscient de l'affect dénommé par lui et nous exclurons toute possibilité d'affect feint, postulant, une fois pour toute, un principe de sincérité à tout énoncé.

Précisons pour finir que nous ne prétendons pas, au terme de notre étude, pouvoir généraliser à d'autres expressions d'affects que celles qui figurent dans notre corpus, le domaine affectif étant, comme cela a été déjà dit, très hétérogène. Notre démarche globalisante peut se prêter à discussion et nous en sommes conscient. Mais l'analyse très pointue des affects particuliers, comme celle que nous avons effectuée pour HONTE, montre que les noms de variables est énorme et rend extrêmement difficile toute tentative de généralisation. Nous avons donc fait le choix de chercher des tendances et non de prendre en compte toutes les variables possibles.

Une remarque terminologique s'impose avant d'entrer dans le vif du sujet. Nous utilisons dans ce travail le terme d'*expérienceur* et non *expérient* ou *siège* que l'on rencontre parfois. Nous excluons le terme *siège* dans la mesure où il réduit l'être humain à un contenant, or l'humain par sa nature même est plus que cela. Le terme *expérient* est un calque de l'anglais tout comme *expérienceur*, nous avons choisi le dernier terme notamment à cause du suffixe *–eur* qui indique d'emblée les possibilités de l'interprétation agentive de cet actant.

3.1. Cadre théorique : les rôles sémantiques et les difficultés qu'ils impliquent

3.1.1. Préambule

3.1.1.1. Problèmes définitoires

Les ouvrages usuels donnent, le plus souvent, le même type de définitions concernant les trois rôles sémantiques qui nous intéressent ici. Regardons, par exemple, celles de la *Grammaire méthodique du français* (1998 : 125-126) :

> ***l'agent (acteur)**, être animé instigateur et contrôleur du procès* : L'enfant caresse le chien ;
> ***l'objet (patient)**, entité, animé ou non, sur laquelle s'exerce directement le procès* : Le chien a mordu l'enfant – Le client feuillette un livre ;
> ***le siège**, entité où se manifeste un état physique ou psychique* : Les vitres tremblent – Le tonneau fuit – Jean est content/souffre/s'évanouit – Ce film a enthousiasmé Jean

La définition d'*agent* est d'un tel degré de généralité qu'il est difficile de la discuter, d'autant plus que les notions d'*instigateur* et de *contrôleur* ne sont pas précisées, si bien que c'est l'exemple qui permet de comprendre plus facilement de quoi il s'agit. Dans la définition de l'*objet* (patient), on perçoit une différence entre le degré de l'affectation de *l'enfant* qui est modifié par le procès et du *livre* qui reste le même à la fin du procès en question. Quant à la définition du *siège*, on peut relever deux problèmes distincts, premièrement, on retrouve le même problème du degré d'affectation : les vitres qui tremblent ont toujours les mêmes caractéristiques alors que Jean qui s'évanouit est modifié pour une période du temps plus ou moins longue. Par ailleurs, la définition mentionne un état alors que l'on peut difficilement parler d'un *état* dans le cas du tremblement par exemple. Demeure quoi qu'il en soit la disparité des procès considérés et des supports de leur réalisation qui incline à rechercher plus de précisions ou de nuances dans la définition du *siège*.

Un autre manuel, anglophone cette fois-ci (Saeed, 2003 : 149-150) donne des définitions assez comparables à celles de Riegel *et alii* :

AGENT : l'initiateur d'une action, capable d'agir avec volition, par exemple : ***David*** *cooked the rashers.* ***The fox*** *jumped out of the ditch.*

PATIENT: l'entité subissant les effets d'une action, *souvent subissant un changement d'état* : *Enda cut buck* ***these bushes****. The sun melted* ***the ice****.*

EXPERIENCER: l'entité qui est consciente d'une action ou d'un état décrit par le prédicat mais qui ne contrôle pas cette action ou cet état, par exemple: *Kevin felt it. Mary saw the smoke. Lorcan heard the door shut.*

et on peut leur adresser les mêmes remarques qu'à celles de Riegel *et alii*. Ainsi par exemple Saeed remarque, dans la définition de *patient*, la problématique du changement d'état mais il ne développe pas cette idée et ses exemples concernent uniquement des situations avec un changement d'intégrité des entités concernées. Il s'agit là du degré le plus élevé que l'on puisse imaginer. Donc là encore, il s'agit des exemples – *types* que l'on peut taxer de trop simplistes.

3.1.1.2. Le nombre et la sélection des rôles sémantiques

A la lecture de ces ouvrages[112] on soulèvera un autre problème. La série des rôles sémantiques dont certains semblent n'être que des spécifications du type de procès. Prenons par exemple le rôle de bénéficiaire, qui est défini par *Grammaire méthodique du français* (*ibid*.) de la manière suivante :

Le ***bénéficiaire*** *(datif), être animé affecté par les retombées du procès* : Le tribunal a retiré son permis de conduire au chauffard – Il a reçu la Légion d'honneur – Il a gratifié le serveur d'un généreux pourboire

L'objectif de l'ouvrage est de sensibiliser son lectorat à l'existence des rôles sémantiques distincts (ou non strictement assimilables à) des places syntaxiques occupées. D'où, ainsi, au sujet du bénéficiaire, des procès discriminants (*retirer* (quelque chose à quelqu'un), (quelqu'un) *recevoir* (quelque chose), *gratifier* (quelqu'un de quelque chose)) qui font occuper au bénéficiaire la place d'un datif (ou complément d'attribution), d'un sujet ou d'un objet direct. Quelle que soit la démarche – peut-être nécessaire – de simplification, on peut cependant regretter qu'elle aboutisse au même résultat que précédemment : tout comme l'expérienceur n'était qu'une variante de

[112] Et bien d'autres, y compris ceux qui n'entrent pas dans la catégorie des « usuels », par exemple Gruber (1976), Langacker (1987, 1991a), Fillmore (2003).

l'agent pour certains procès, le bénéficiaire n'est qu'une variante du patient pour certains procès.

Au-delà de ces quelques cas empruntés à des discours de vulgarisation généralistes et sans parler encore de D. Dowty dont nous envisageons l'analyse un peu plus bas, il convient de citer les macrorôles d'A. Foley et R. Van Valin (1984) qui sont successivement l'*actor* et l'*undergoer* et que les auteurs définissent en ces termes (1984 : 29) :

> *[…] nous pouvons caractériser l'*actor *comme l'argument du prédicat qui désigne le participant qui effectue, débute, ou contrôle la situation que le prédicat décrit, et l'*undergoer*, comme l'argument qui renvoie au participant qui n'effectue pas, n'initie pas, ni ne contrôle la situation mais est plutôt affecté par elle d'une certaine manière.* (*op.cit.:* 29)[113]

La dichotomie classificatoire de Foley et Van Valin ne permet pas en l'état de statuer sur la sous-catégorie de l'expérienceur dont on a quelque raison de craindre qu'elle soit à cet égard intermédiaire ou ambiguë.

Cette première approximation dans laquelle nous ne prenons pas en compte directement le rôle d'expérienceur, permet de rendre compte d'un problème très important : il n'y a pas de consensus sur le nombre des rôles sémantiques. Deux possibilités se dégagent : soit on opère avec un nombre relativement grand des rôles ce qui présuppose des difficultés classificatoires comme nous l'avons aperçu *supra*, soit on réduit les rôles à deux, qui sont alors facilement maniables, mais peut-être trop généralisantes.

3.1.1.3. Sémantique ou syntaxe ?

Quand les mêmes Foley & Van Valin (1984 : 29) jugent utiles de préciser : « *que* actor *n'est pas équivalent au sujet syntaxique, et l'*undergoer *n'est pas équivalent à*

[113] *[…] we may caracterize the actor as the argument of a predicate which express the participant which performes, effects, instigates, or controls the situation denoted by the predicate, and the undergoer as the argument which expresses the participant which does not perform, initiate, or controle any situation but rather is affected by it in some way.*

objet syntaxique »[114] ils soulèvent le problème de la partition syntaxe / sémantique concernant les rôles. A quel domaine convient-il d'apparenter les actants ?

Dowty (1989, 1991), après un examen approfondi de cette question, cunclut en statuant sur le caractère sémantique des rôles, suivant en cela les positions de R. Jackendoff et R. Langacker[115]. De son côté, un auteur comme I. M. Schlesinger (1992) se livre à des études expérimentales qu'il estime compatibles avec les postulats de Dowty, bien que ces études laisse une place plus grande au critère syntaxique. Il s'ensuit que pour Schlesinger le sujet syntaxique est en tant que tel porteur d'une interprétation agentiv : « *La présente étude apporte des preuves empiriques pour la thèse que l'expérienceur dans la position de sujet est perçu comme un genre d'agent* »[116] (1992 : 315)[117]. On reconnaît au fond la règle d'une place prototypique, celle-là même qui est à l'œuvre dans les langues accusatives.

Schlesinger avait démontré par ailleurs (1989) qu'un instrument peut également être considéré comme agent s'il occupe la place syntaxique de sujet et s'il présente au moins un trait d'agent parmi les suivants possibles : *cause, characteristic responsible*[118]*, motion, change of state, control, intention, responsability*. L'hypothèse de Schlesinger est que « *le sujet a des propriétés d'agent même s'il ne réfère pas à un agent à proprement dit* »[119]. Schlesinger illustre sa thèse à partir de l'opposition entre *to admire* et *to impress,* les verbes psychologiques qui acceptent l'expérienceur soit en position de sujet soit en position d'objet[120] comme *admire* [admirer]et *impress* [impressionner]:

- *John admires Paul.*
- *John impresses Paul.*

[114] *it is clear [...] that actor is not equivalent to syntactic subject, nor is undergoer equivalent to the syntactic object.*
[115] Pour celui-ci, les rôles sémantiques « *are part of a level of semantic/conceptual structure, not part of syntax* » (Jackendoff, 1987 : 372). Langacker (1991a : 284) tient une position encore plus extrême : « *I don't believe that semantic roles are first and foresmost linguistic constructs, but rather pre-linguistic conceptions grounded in everyday experience* ».
[116] *The present study provides empirical evidence for the thesis that when the experiencer is in the subject position it is perceived as a kind of agent.*
[117] Pour Y.Kidron & R. Kuzar (2002 : 132) c'est également la place de sujet qui « *foreground the expriencer as a candidate for an active role in the event described* ».
[118] « *Characteristic Responsible is a feature of a noun phrase referring to an entity whose characteristics are responsible for a state of affaire (rather than causing it directly), as do noun phrases with the feature Cause*.» (*op.cit*.: 316) Schlesinger donne comme exemple (*ibid*.) : « This tent puts up in ten minutes. *There is something in the nature of the tent permiting it to be put up fast. By contrast, there is presumably nothing in its nature that permits it to be put up in a backyard, for instance, and thus* this tent *is unacceptable in subject position, (which always possesses agentive features) in the following:* *This tent puts up in my backyard.»
[119] *the subject has agent-like properties even when it doesn't not refer to an agent, strictly speaking*.
[120] Classe SE et classe OE (Bouchard, 1995).

Dans les deux cas c'est *John* qui est interprété comme étant plus agentif que Paul, même si dans b) c'est *Paul* qui « décide » en quelque sorte si John l'impressionne ou non. Pour Schlesinger il s'agit là d'une preuve que la place syntaxique conditionne l'interprétation en termes d'agentivité. Sans entrer dans le détail des expériences psycholinguistiques de Schlesinger, disons qu'il ressort de ces analyses que même si l'entité désignée par le syntagme nominal sujet n'est pas complètement agentive du point de vue sémantique, elle est assimilée à la catégorie d'agent à cause de la place syntaxique qu'elle occupe dans l'énoncé. Ce qui fait dire à Schlesinger que « *l'expérienceur est progressivement absorbé dans la catégorie d'agent* »[121] (1989 : 330). Nous retrouverons par la suite un raisonnement similaire chez Dowty. G. Lakoff (1987 : 65) avance également que l'agent est une catégorie qui fonctionne comme toutes les autres catégories, avec des éléments centraux et prototypiques et des éléments périphériques (*cf.* Kleiber : 1990). On peut faire un rapprochement entre les postulats de Schlesinger et ce que dit G. Lazard (1994 : 41) à ce sujet : « *En somme on constate que les phrases exprimant une action, avec agent et patient, disons, pour abréger, les « phrases d'action », servent largement de modèle syntaxique à la construction de phrases exprimant toutes sortes d'autres procès […]. L'influence de ce modèle couvre donc toujours un champ considérable […]* ».

Les rôles actanciels sont attribués à des syntagmes nominaux mais les caractéristiques générales de ces syntagmes ne sont pas suffisantes pour déterminer les rôles dans les procès particuliers. Reste que, même si l'expérienceur paraît devoir être rapproché du rôle d'agent, les expressions expérientielles de sentiments résistent aux manipulations qui sont supposées étayer le rôle d'agent dans les procès décrits par ces tests. Par conséquent, si nous voulons maintenir cette hypothèse, il nous faut expliquer cette incompatibilité pour dépasser l'obstacle et reconsidérer ainsi la part d'agentivité quand ils concluent à la non-agentivité.

3.1.1.4. La complexité des sentiments – problème des manipulations

Un certain nombre de manipulations linguistiques, comme en particulier l'impératif, l'adjonction du verbe *décider*, l'adjonction du verbe *hésiter à* (François, 1990 : 19), le test *que fera-t-on ?* (Ruwet, 1995b : 92), l'adjonction de l'adverbe *intentionnellement,* concluent tous à la non agentivité des expressions expérientielles

[121] *the experiencer is gradually absorbed into the agent category.*

des sentiments. Nous allons maintenant tenter d'expliquer pourquoi il en est ainsi. Les limites de ces tests dans le domaine défini par la sémantique de sentiments apporteront un nouvel argument à la complexité de la notion d'agent et d'agentivité que nous réexaminerons dans la partie suivante en nous référant à Dowty.

a) L'agentivité et l'intentionnalité de sujet : *intentionnellement* et l'incidence de l'adverbe sur le sujet

Le test de l'adjonction de l'adverbe de manière *intentionnellement* qui montre bien les limites des tests distributionnels observées par Ruwet (*ibid*.) : « *comme presque toujours quand il s'agit de sémantique, les tests distributionnels montrent vite leurs limites* ». Ce test pose des questions d'ordre méthodologique. Lorsque l'on applique aux procès dont on ne peut pas mettre en doute l'intentionnalité, on obtient des énoncés qui paraissent pour le moins bizarres[122] :

(1) *??? Je fais de la soupe intentionnellement.*
(2) *??? Il joue du piano intentionnellement.*

On ne peut avoir aucun doute sur l'intentionnalité des actants sujets de ces énoncés, et pourtant les énoncés produits présentent une incongruité qui tient à la spécification de l'intentionnalité. Les procès décrits ne sauraient être autrement qu'intentionnels dans le monde ordinaire et l'ajout de l'adverbe constitue ici une redondance qui fait problème. Le fait que l'on ne saurait faire de la soupe autrement que de manière intentionnelle, ni jouer du piano, est confirmé par la négation du même adverbe dans les énoncés considérés :

(3) **Je fais de la soupe non intentionnellement.*
(4) **Il joue du piano non intentionnellement.*

alors que le tests ne fonctionne pas. Il devient incongru de spécifier l'intention d'un procès qui ne peut être envisagé autrement dans un monde ordinaire. Dans les procès non agentifs on obtient la même double impossibilité :

(5) **J'ai rêvé intentionnellement.*

[122] Bien que l'on puisse, comme dans la plupart des cas problématiques, trouver un contexte qui puisse rendre ces énoncés parfaitement acceptables. C'est là un problème récurrent de ce type de méthodologie.

(6) **J'ai rêvé non intentionnellement.*

(7) **J'ai attrapé la varicelle intentionnellement.*

(8) **J'ai attrapé la varicelle non intentionnellement.*

bien que le jugement de non acceptabilité tienne à deux phénomènes différents. Dans le premier et le troisième énoncé il s'agit d'une contradiction entre l'adverbe et le verbe, et dans les deuxièmes et le quatrième énoncés, il s'agit encore d'une redondance. Cela étant, entre ces deux pôles extrêmes, il existe des procès qui sont modifiables :

(9) *Je suis tombé intentionnellement.*

(10) *??? Je suis tombé non intentionnellement.*

Néanmoins, contrairement à *rêver* et à *attraper la varicelle*, on peut se laisser tomber volontairement. Par conséquent l'adverbe permet malgré tout d'identifier des procès dans lesquels l'agentivité constituerait une propriété *ajoutée* en quelque sorte, non nécessaire. Ce que confirme l'exemple suivant :

(11) *J'ai renversé la tasse intentionnellement.*

(12) *J'ai renversé la tasse non intentionnellement.*

L'ajout de l'adverbe *intentionnellement* soulève la question de l'interprétation agentive des énoncés formés. Il semble que l'adverbe n'agisse pas aussi simplement qu'on aurait pu l'espérer : il confirme des propriétés sémantiques indiscutables plus qu'il ne les révèle ; au point que sa validité soit discutable dès lors que l'intentionnalité nécessaire à la réalisation d'un procès standard (*faire de la soupe, jouer du piano*) sera d'autant plus nette que l'introduction de l'adverbe est perçue comme incongrue. Des conclusions identiques valent pour la non agentivité et l'adverbe *non intentionnellement*. Mais le test devient pertinent dans le cas d'un procès comme *renverser quelque chose* qui d'une façon ou d'une autre interroge la « responsabilité » - et donc l'intentionnalité – du sujet agissant.

On aura noté tout au long de cette discussion sur le test de l'adverbe *intentionnellement* qu'il n'est pas question de la pertinence pragmatique des énoncés formés. Peu importe ici que les données contextuelles particulières soient susceptibles de faire varier le jugement de l'acceptabilité. On teste exclusivement l'interprétation agentive du procès décrit.

b) L'agentivité et la complexité du procès : *que fera-t-on ?* et l'incidence sur le procès

Nous envisageons à présent le test de Ruwet *que fera-t-on ?* qui conclut à la non-agentivité des prédicats des sentiments[123], et qui soulève le double problème de la méthode adoptée et de la spécificité des affects. Ce test s'appuie sur le postulat que le verbe *faire* est en quelque sorte un hyperonyme qui subsume les verbes d'action qui sont, par excellence, agentifs, comme l'ont récemment rappelé Gross & Prandi (2004 : 96) : « *La reformulation avec le pro-prédicat* le faire*, au contraire, catégorise le procès antécédent comme action : une action est quelque chose qui est fait par un agent. La reformulation avec le pro-prédicat* le faire *sauvegarde donc à la fois le statut d'action du prédicat et l'identité conceptuelle du sujet comme agent […]* ». Les prédicats d'affects ne peuvent pas être repris par le verbe *faire*, c'est un fait. Mais ils ne peuvent non plus être reprises par les verbes d'événement non-agentif comme se *passer* (Gross & Prandi, *op.cit*.) et *arriver* (pour *happen* anglais voir Wierzbicka, 1996 ; Chafe, 1970 : 145). Allons plus loin encore, la reprise par les verbes génériques de sentiment apparaît comme peu naturelle :

(13) *Que ressens-tu ? Je la hais.*

et on lui préfère :

(14) *Que ressens-tu ? (Je ressens) de la haine.*

ainsi, la valeur de ce test de Ruwet est discutable dans le domaine affectif et nous devons maintenant expliquer les difficultés de reprise. Nous pensons que ces difficultés tiennent à la complexité des procès-sentiments.

Les verbes de sentiments ne désignent pas les procès qui sont des actions au sens matériel (le prototype étant *faire quelque chose*, une action perceptible). Mais, comme nous le verrons plus tard, certains procès affectifs concernent également des manipulations d'objets. La seule différence réside dans le fait qu'il s'agit des manipulations d'objets mentaux et non d'objets physiques (Dąbrowska, 1994, 1997) et

[123] La reprise des prédicats de certains sentiments par le verbe *faire* est toutefois possible dans certaines langues, comme par exemple en suédois : ***Hatar*** *du henne ? nej, det* ***gör*** *jag inte*. [La hais-tu ? Non, je ne le fais pas], alors que *vara lycklig* [être heureux] ne peut être repris que par le verbe *vara* [être] : ***Är*** *du* ***lycklig*** *? Ja, det* ***är*** *jag*. En anglais la situation est semblable. On pourrait objecter que le verbe *göra* suédois et *do* anglais ont un fonctionnement particulier, il n'en reste pas moins qu'il s'agit des équivalents du verbe *faire* et ces verbes sont en concurrence avec les équivalents du verbe *être*.

bien que l'on conceptualise le monde invisible à l'aide du monde matériel[124] il faut probablement envisager d'autres moyens de les étudier[125].

Un autre problème très important vient conforter l'incompatibilité des expressions expérientielles des sentiments avec les tests distributionnels classiques. Les expressions de sentiments forment une classe à part dans le domaines des prédicats psychiques : les sentiments sont des procès complexes. Rappelons qu'ils se composent de trois sous-procès, cognitif (concernant le jugement), affectif (concernant le ressenti) et physique (concernant les expressions externes du sentiment et les impressions corporelles) et l'on peut supposer a priori que chacun de ces sous-procès peut se comporter de façon spécifique par rapport à l'agentivité. Observons par exemple les énoncés suivants :

(15) *J'ai été très en colère mais j'ai réussi à me contrôler.*
(16) *J'ai décidé de ne plus en avoir honte.*

dans lesquels il y a compatibilité entre les expressions des sentiments et les modifieurs agentifs. On perçoit intuitivement que le premier énoncé concerne le contrôle de la composante physique tandis que le deuxième focalise sur la composante cognitive du sentiment. Il existe par ailleurs des expressions qui indiquent l'engagement de l'expérienceur dans le procès-sentiment :

(17) *J'ai* ***hais*** *mon père* ***de toutes mes forces*** *depuis ce moment là.*[126]
(http://pirategirl.joueb.com/news/82.shtml, mars-04)

Quant au test de l'impératif, pour finir, nous nous contentons pour l'instant de rappeler que la mise à l'impératif est difficile à l'affirmatif (**aie honte, *hais*), mais qu'elle devient possible dans les formes négatives (**n'aies pas honte*).

Concluons cet aperçu des tests distributionnels dans le cadre d'analyse des expressions expérientielles de sentiments avec cette remarque de B. Levin et M. Rappaport-Hovav (2005 : 38) qui repose la problématique des tests pour l'ensemble de prédicats : « *Il ne semble pas exister de tests diagnostics qui peuvent être uniformément appliqués à un argument avec des résultats relativement non controversés pour*

[124] *Cf*. par exemple Diller (1991).
[125] Voir Rozwadowska (1992) pour le même point de vue.
[126] L'orthographe d'origine.

déterminer si un argument porte un rôle particulier de la même façon qu'il existe des tests pour statuer, par exemple, sur les catégories lexicales ou syntaxiques »[127].

Nous procéderons à l'analyse de ces expressions expérientielles de sentiments après avoir présenté la théorie de D. Dowty.

3.1.2. David Dowty

Notre présentation de la théorie des rôles de D. Dowty se base sur Dowty (1989), Dowty (1991) et Ackerman & Moore (2001).

Avant de développer la théorie dowtyenne, nous devons préciser qu'elle concerne, dans les développements actuels, uniquement les énoncés transitifs, éventuellement di-transitif.

Dowty (1989, Ackerman & Moore, 2001) relève plusieurs problèmes concernant les théories des rôles sémantiques. Les rôles sémantiques sont considérés, par la plupart des chercheurs comme « atomiques » (ou discrets). Dowty observe que l'on devrait considérer les rôles comme étant déduits de propriétés associées aux arguments particuliers d'un prédicat. Autrement dit, il faut spécifier les traits de chaque argument d'un prédicat pour pouvoir déterminer la nature des rôles. Dowty prend l'exemple du verbe *drink*[128] [*boire*] qu'il décrit ainsi :

drink <x1, x2>
traits de x1: animé, a une gorge, provoque un changement d'état ou de localisation…
traits de x2 : liquide, subit un changement d'état ou de localisation, affecté…

Selon Dowty, on peut parler dans ce type d'analyse de rôles thématiques[129] individuels, ces rôles étant différents d'un prédicat à l'autre. Ce type d'analyse ainsi que l'on vient

[127] *There do not seem to be diagnostic tests which can be consistently applied to an argument with relatively uncontroversial results to determine whether that argument bears a particular role in the way that there are tests for, say, lexical and syntactic categories.*
[128] Dans son emploi transitif.
[129] Dowty utilise le terme *rôles thématiques*, alors que nous avons utilisé, jusque là, *rôles sémantiques*. Dans le cadre de nos développements, nous considérons que ces deux termes sont synonymes.

de le voir sur un exemple donne une spécification maximale des rôles thématiques. Mais l'analyse esquissée suggère deux questions :

- existe-t-il – et si oui lesquels – des point communs susceptibles de réunir plusieurs rôles ?
- comment décider de la pertinence d'un trait comme 'avoir une gorge' dans l'analyse d'un rôle ?

La réponse à la question sur les traits communs procède d'un regroupement et de la consitution de rôles types, obtenus à la suite d'opérations relativement abstraites : « *étant donné un ensemble T des pairs <δ, iδ> où δ est un prédicat à n-place et où iδ est l'index d'un de ses arguments (avec la possibilité que i soit différent pour chaque verbe), le rôle thématique τ est l'intersection de tous les rôles thématiques déterminés par T* »[130] (Dowty, 1989 : 77). Si l'on conçoit les rôles thématiques comme une intersection de toutes les possibilités, on peut considérer qu'ils « *représentent des généralisations instructives sur les classes de rôles nommés AGENT, PATIENT, RECIPIENT, etc.* » [131] (Ackerman & Moore, 2001 : 22). Mais, le plus souvent dans les différentes études portant sur la problématique des rôles, des rôles comme *Agent* ne sont pas, en pratique, motivés empiriquement comme le résultat de l'application de l'algorithme d'identification de *L-thematic roles* que nous venons de voir. On les propose, on les applique « *post-hoc pour classer ensemble les entités dont on sait qu'elles partagent quelques traits important de comportement* »[132] (Ackerman & Moore, *op.cit*. : 23). Ainsi il y a une tension entre les rôles en tant que notions à valeur générale et les réalisations particulières des prédicats, compliquée, en plus, par les relations entre le sémantique et le syntaxique. Observons, à titre d'illustration, les énoncés suivants :

- *The duck is swimming.*
- *The duck is dying.*
- *The duck swallowed the frog.*
- *The duck saw the frog.*

[130] *Given a set* T *of pairs* <δ, iδ> *where* δ *is an* n*-place predicate and the* iδ *index of one of its arguments (possibly a different* i *for each verb),* a thematic role type τ *is the intersection of all individual thematic roles determined by* T.
[131] *represent instructive generalizations about classes of role types labeled as AGENT, PATIENT, RECIPIENT etc.*
[132] *to class together entities that are known to share some important behaviors.*

Les quatre canards a), b), c) et d) partagent la caractéristique d'être le premier argument des verbes mais, par ailleurs, il n'est pas évident qu'ils partagent les mêmes caractéristiques pertinentes pour être classés sous le même rôle. Si on les étiquette comme AGENT, on dit alors que tous les sujets d'énoncés actifs sont des agents. Ce qui revient comme le disent Ackerman & Moore (*ibid*.) à attribuer une étiquette qui « *ne dérive pas de ce que nous pouvons démontrer indépendamment sur les propriétés sémantiques de l'argument en question, mais plutôt d'un besoin perçu d'avoir une appellation sémantique correspondante à une fonction syntaxique* »[133], ici la fonction de sujet. Nous devons préciser que certains traits sémantiques et notamment le caractère animé de l'actant sujet sont nécessairement pris en compte. Pour résoudre ce problème, on peut reprendre la solution préconisée par Cruse dès 1973 qui consiste à assigner au rôle d'*agent* différents rôles thématiques types : *volitive* [volitional], *initiative* [initiates an action], *effective* [exerts a force], *agentive* [uses own energy][134], et on fragmente le rôle d'Agent en plusieurs sous-rôles. Un autre problème apparaît avec cette solution : les études approfondies de différents types de prédicats peuvent très certainement spécifier d'autres sous-rôles et on ne peut pas déterminer, a priori, le nombre des sous-classes possibles.

D. Dowty (1991) propose, pour résoudre ce type des problèmes, une théorie originale des rôles thématiques que nous allons voir maintenant en détail.

Dowty observe que si l'on considère les rôles thématiques comme des concepts fonctionnant sur le principe des prototypes[135] (*cf*. Schlesinger, *supra*, Kleiber 1990), et que si l'on admet que les différents éléments ont un degré d'appartenance différent, on n'a besoin que de deux rôles thématiques : « *nous avons en réalité besoin uniquement de deux rôles types pour décrire efficacement la sélection des arguments* » [136] (Dowty 1991 : 571). Il appelle ces deux rôles nécessaires les Proto-Agent et Proto-Patient. Ces deux proto-rôles sont décrits par les proto-traits caractéristiques[137] qui sont, pour le proto-agent :

[133] *does not derive from what we can independently demonstrate about the semantic properties of the relevant argument, but more from the perceived need to have some semantic label set in correspondance to a syntactic function.*
[134] On peut s'interroger sur une certaine redondance entre les rôles *effective* et *agentive*.
[135] On retrouve le raisonnement semblable chez Langacker (1991b) lorsqu'il parle des rôles archétypes. Il s'en suit que : « *the cognitive salience of these and other roles is a matter of degree, and their construal for linguistic purposes is flexible and subject to a certain amount of variation* ».
[136] *we really need only two role types to describe argument selection efficiently.*
[137] Dowty précise que les deux séries de caractéristiques ne doivent être considérées ni comme complètes ni comme définitives.

a) engagement volontaire dans l'évènement ou l'état [volitional involvement in the event or state]

b) *sentience*[138] (et/ou perception) [sentience (and/or perception)]

c) causant un évènement ou un changement d'état de l'autre participant [causing an event or change of state in another participant]

d) mouvement (relatif à la position de l'autre participant [movement (relative to the position of another participant)

e) existe indépendamment de l'évènement nommé par le verbe [exists independently of the event named by the verb]

Dowty précise que ce dernier trait doit être vérifié pour la raison qu'il s'agit peut-être d'une propriété du sujet et non d'une propriété intrinsèque du rôle de proto-agent. Pour le proto-patient, Dowty propose les caractéristiques suivantes :

a) subit un changement d'état [undergoes change of state]

b) *incremental theme*[139]

c) affecté causalement par un autre participant [causally affected by another participant]

d) immobile par rapport au mouvement de l'autre participant [stationnary relative to movement of another participant]

e) n'existe pas indépendamment de l'évènement ou n'existe pas du tout [does not exist independently of the event, or not at all]

Tous ces traits doivent être considérés comme sémantiquement indépendants et peuvent être retrouvé séparément dans les différents prédicats. Ce point est important pour une approche prototypique des rôles dans la mesure où, comme nous le verrons par la suite,

[138] Abensour A. (1988 : 7), en traduisant D. Denett, pose le problème de la traduction du terme *sentience* : « *dans la représentation commune, il vise un degré de complexité supérieur à la simple* sensitivity*. Aucun terme du français courant ne correspond exactement à* sentience*, nous avons retenu un terme plus technique,* appréhension*, qui a le mérite de la précision* ». Dans l'ouvrage de Dennett, l'*appréhension* ne reçoit pas plus de définition, on y apprend seulement qu'il s'agit de quelque chose qui est supérieur à la sensation. Nous choisissons de ne pas le traduire du tout. François (1997 : 147) traduit cette caractéristique par « activité sensorielle et/ou perceptive » ce qui ne nous semble pas tout à fait exact dans la mesure où il s'agit plus d'une capacité que d'une activité. Par ailleurs, il nous semble qu'un certain degré de *jugement* fasse partie de *sentience*.

[139] Nous sommes de nouveau devant une difficulté de traduction, il s'agit, approximativement, d'un *point de repère*.

il y a parfois deux arguments qui sont en concurrence pour le même rôle et un seul trait peut alors les départager. Prenons tout d'abord les traits du proto-agent. On observe que le trait *contrôle* et le trait *initiation d'une action*, présents habituellement dans les définitions d'agent, sont absents de l'inventaire de Dowty, nous allons essayer de comprendre pourquoi en analysant les différents traits :

- Volition, c'est la propriété qui réfère à la capacité d'une entité de choisir de participer ou non au procès décrit par le verbe (Ackerman & Moore, *op.cit*. : 30). Dowty rappelle ici que l'empêchement d'une action dépend aussi de la volition (par exemple : *Je me suis abstenu de répondre*). Ackerman & Moore rapportent que le trait *volition* vs. *non volition* est grammaticalisé et/ou lexicalisé dans certaines langues, comme par exemple dans l'hindi ; nous verrons plus tard que l'on retrouve des oppositions semblables également en polonais. Dowty donne les exemples suivants[140] dans lesquels le trait volition apparaît isolément :

(18) *John est poli/ignore Mary. Ce qu'il a fait, c'est de ne rien manger pendant deux jours.*

La notion de contrôle concerne nécessairement la volition mais elle est plus complexe[141] et donc il faudrait en décomposer les traits ce qui n'a pas encore été fait à notre connaissance. Nous venons de dire que la *volition* est grammaticalisée dans certains langues, alors que le contrôle ne l'est pas, ce qui indique une pertinence linguistique plus grande de la volition. Par ailleurs, la volition concerne intention et dans cette mesure elle est beaucoup plus adaptée pour l'analyse des prédicats mentaux.

- *Sentience*/*perception*, Dowty se pose la question de savoir s'il ne faut pas dissocier les deux traits, *sentience* représentant plus qu'une simple perception. Dowty donne les exemples suivants dans lesquels on retrouve le trait en question tout seul :

(19) *John sait, croit/est déçu. John voit/craint Mary.*

[140] Nous les traduisons directement.
[141] C'est une notion relativement floue dans les écrits linguistiques, nous n'en a avons trouvé aucune définition précise, comme si les auteurs qui l'utilisent considéraient que le lecteur sait de quoi il s'agit, donc qu'il s'inspire du sens de *contrôle* dans le langage courant. Or alors, il ne s'agit pas de notion opérante, *contrôle* était polysémique.

- *Provoquant un événement ou un changement d'état*, nous retrouvons ici une causation typique. Dowty signale que la causation ne s'accompagne pas nécessairement d'un mouvement et qu'on peut la retrouver seule, comme dans :

(20) *Sa solitude fait qu'il est malheureux. Le chômage des jeunes cause la délinquance.*

- *Mouvement* seul est retrouvé dans les exemples suivants :

(21) *L'eau a rempli le bateau. Il est tombé (accidentellement).*

Quant aux propriétés du proto-patient, les choses sont beaucoup moins simples. On observe en effet un certain déséquilibre entre les propriétés de Proto-agent et de Proto-patient comme si le deuxième s'établissait par défaut du premier.

- *Changement d'état* et *causalement affecté*, est une propriété comprise par Dowty comme : apparaissant/disparaissant [going to existence, going out of existence], changeant d'état défini ou indéfini ; Ackerman & Moore précisent que l'on peut voir facilement la différence entre ces trait lorsque l'on l'oppose au trait *causalement affecté* :

(22) *The judge hit/broke the table with his gravel.*
(23) *The judge hit/*broke at the table with his gravel.*
(24) **The table hits easily.*
(25) *The table breaks easily.*

Les verbes de la classe de *hit* ont leur argument objet causalement affecté (pas de changement d'état), tandis que le changement d'état est observé dans la classe de *break*. Dowty lui-même donne les exemples suivants pour le changement d'état :

(26) *John a fait une erreur. John a bougé le rocher. John a réparé l'erreur.*

Dans le premier énoncé on ne voit pas d'emblée le changement d'état, nous pensons qu'il s'agit d'un passage entre *John (état de raison)* à *John (état de tort)*. Pour la caractéristique *casuellement affecté* Dowty propose :

(27) *Fumer provoque le cancer.*

- *Incremental theme*, il s'agit du point du repère qui permet de structurer un événement, comme par exemple dans :

(28) *John a traversé la route.*

Dowty remarque que ce trait est associé ici au trait suivant : *immobilité par rapport aux autres actants*.

Après avoir défini les rôles thématiques, Dowty procède à l'élaboration des principes de sélection des arguments (1991 : 575-576):

PRINCIPE DE SELECTION SYNTAGMATIQUE DES ARGUMENTS :
Dans les prédicats avec un sujet et un objet grammaticaux, l'argument qui présente le plus de caractéristiques de Proto-Agent sera lexicalisé comme le sujet du prédicat ; l'argument ayant le plus grand nombre de propriétés de Proto-Patient, sera lexicalisé en objet direct.
COROLLAIRE 1 : Si deux arguments de la relation ont (approximativement) le nombre égal de propriétés de Proto-Agent et de Proto-Patient, alors chacun d'eux peut être lexicalisé comme sujet et il en va de même pour l'objet.
COROLLAIRE 2 : Dans les prédicats à trois places, l'argument non-sujet ayant le plus grand nombre de propriétés de Proto-Patient, sera lexicalisé comme un objet direct et l'argument non sujet ayant moins de propriétés de Proto-Patient sera lexicalisé comme un objet indirect (et si les deux arguments non sujet ont approximativement le même nombre de propriétés de Proto-Patient, aucun ou les deux peuvent être lexicalisés comme objet direct. [142]

[142] *SYNTAGMATIC ARGUMENT SELECTION PRINCIPLE :*
In predicates with grammatical subject and object, the argument for which the predicate entails the greatest number of Proto-Agent properties will be lexicalized as the subject of the predicate; the argument having the greatest number of Proto-Patient entailments will be lexicalized as the direct object.
COROLLARY 1: If two arguments of relation have (approximately) equal numbers of entailed Proto-Agent and Proto-Patient properties, then either or both may be lexicalized as the subject and similarly for the object.
COROLLARY 2: With the three-place predicate, the non-subject argument having the great number of entailed Proto-Patient properties will be lexicalized as the direct object and the non-subject argument having fewer entailed Proto-Patient properties will be lexicalized as an oblique or prepositional object (and if two nonsubject arguments have approximately equal numbers of entailed Proto-Patient properties, either or both may be lexicalized as direct object.

Nous arrêtons là la présentation de la théorie de Dowty mais nous y reviendrons constamment, en y ajoutant des précisions, lorsque nous étudierons les expressions expérientielles des sentiments, notre analyse, nous le rappelons, est une application de cette théorie.

3.2. Analyse des expressions expérientielles des sentiments

Avant de passer à notre analyse, nous rapportons ce que Dowty (1991) dit sur ce sujet. Comme d'autres, il envisage deux classes de prédicats psychologiques, ceux qui ont l'expérienceur[143] comme sujet et ceux qui ont l'expérienceur en position d'objet. Dans les deux cas, l'expérienceur porte la caractéristique d'être sentant/percevant alors que le stimulus[144] n'a pas nécessairement cette caractéristique. L'expérienceur a un trait de Proto-agent, tandis que le stimulus présente, comme son nom indique, un trait *cause* qui est aussi un trait de proto-agent. Selon Dowty, aucun des deux arguments n'a d'autres traits de proto-agent dans les deux structures donc les deux peuvent occuper la place de sujet. Dowty reprend l'analyse de W. Croft (1986) pour qui les prédicats psychologiques comportant un expérienceur en position de sujet sont toujours statifs alors que les prédicats avec l'expérienceur en position d'objet sont soit statifs soit inchoatifs. Dans l'interprétation inchoative il y a un changement d'état chez l'expérienceur, ainsi l'expérienceur a un trait de Proto-Patient en plus, la place d'objet est alors plus adéquate pour lui dans la mesure où le stimulus n'a pas de caractéristiques de proto-patient. Les exemples suivants permettent de mieux comprendre le problème discuté de deux interprétations des énoncés avec l'expérienceur en position d'objet :

(29) *Marie plaît à Jean.*
(30) *Marie a énervé Jean*

Dans l'énoncé (29), le verbe *plaire* est imperfectif, l'état de chose est posé comme installé et non borné, il n'y a aucun changement dans l'expérienceur. Par contre dans l'énoncé (30) le verbe *énérver* a une valeur aspectuelle inchoative, il y a donc un

[143] Il n'en a pas été question dans ce que nous avons présenté de la théorie de Dowty pour une raison évidente : s'il n'y a que deux rôles, l'expérienceur est soit le proto-agent soit le proto-patient.
[144] Nous dirions *objet* pour les verbes présentant l'expérienceur en position de sujet.

changement dans l'expérienceur qui passe de l'état de non énervement à l'état d'énervement.

Nous allons maintenant analyser les expressions expérientielles de sentiments avec les outils proposés par Dowty. Nous commençons par les prédicats avec l'expérienceur en position de sujet et nous envisageons par la suite les différentes diathèses. Nous allons examiner en parallèle le français et le polonais afin de vérifier si le paramètre agentivité est identique où s'il y a des différences interlinguistiques.

3.2.1. Les expressions expérientielles des sentiments présentant l'expérienceur en position sujet

3.2.1.1. Expérienceur

Soient les expressions expérientielles des sentiments simples à la voix « active » :

(30) *Je hais Marie.*
(31) *Nienawidzę Marii.*

(32) *Je déteste Marie.*[145]

(33) *Je dédaigne Marie.*
(34) *Pogardzam Marią.*

(35) *J'aime Marie.*
(36) *Kocham/lubię Marię.*

(37) *J'admire Marie.*
(38) *Podziwiam Marię.*

(39) *J'envie Marie.*
(40) *Zazdroszczę Marii.*

(41) *J'ai peur (de Marie)*[146].
(42) *Boję się (Marii).*

[145] Pas d'équivalent en polonais.
[146] Les parenthèses marquent le caractère facultatif de cet argument.

(43) *Je suis heureux.*
(44) *Jestem szczęśliwy.*

(45) *Je suis triste.*
(46) *Jestem smutny*
(47) *Smutno mi.*

(48) *J'ai honte (de Marie).*
(49) *Wstydzę się (Marii/za Marię).*
(50) *Wstyd mi (Marii/za Marię).*

(51) *Je suis en colère (contre Marie).*
(52) *Gniewam się na Marię.*
(53) *Jestem zły (na Marię)*

(54) *J'ai des remords.*
(55) *Mam wyrzuty sumienia.*

L'observation de ces énoncés simples à la première personne permettent de valider d'emblée la caractéristique de Proto-Agent *perception/sentience*, il s'agit à chaque fois d'êtres humains. Passons maintenant à l'analyse d'autres indices de la présence du trait *volition* dans les énoncés avec l'expérienceur sujet.

a) Participation consciente

Il existe, tout d'abord, toute une série d'énoncés marquant l'engagement de l'expérienceur dans les procès de sentiments considérés dans leur totalité. Pour Van de Velde (1999), Flaux & Van de Velde (2000) les noms de sentiments sont des noms intensifs, donc pourvus d'intensité et de degré d'intensité, contrairement à des noms extensifs possédant une extension temporelle, qui sont des noms d'action. Nous ne discuterons pas ici l'existence de l'extension temporelle des noms de sentiments et nous nous concentrerons sur le problème de l'intensité. Il est vrai que, dans la plupart de cas, les noms de sentiments sont utilisés avec les marqueurs d'intensité mais il existe aussi des concaténations des noms de sentiments avec les expressions que l'on peut appeler « participatives ». Un autre indice en faveur de la participation active et donc de la volition de l'expérienceur dans certains sentiments est la description qui en est donnée, qui suppose une approche raisonnée, et présupposant une activité consciente. La série

d'exemples est assez longue puisque nous souhaitons montrer la diversité des collocations :

HAINE[147]

(56) *Je hais les cabines. Je les **hais de toutes mes forces**.*
(http://www.20six.fr/weblogEntry/6y1ej0hxphbc.htm mars 04)

(57) *Je ne parle pas de Pascal que je viens de quitter consterné de sa fureur de haire et de cilice, **d'un tel acharnement à haïr** le monde et à se haïr soi-même.* (R869/ **GRACQ Julien** / En lisant, en écrivant / 1980 page 56 / *Stendhal - Balzac - Flaubert – Zola*)*

(58) *Il les **haïssait d'une haine tenace et meurtrière** depuis le jour où, au chevet d'Aimée, sa petite fille morte à huit ans d'une leucémie, un prêtre avait dit: - C'est un ange que Notre Seigneur a rappelé à Lui...* (R757/ **MORDILLAT Gérard** / Vive la Sociale ! revu et corrigé à / 1981 page 15 / *I*)*

(59) *Sa famille le **haïssait** si **catégoriquement** qu' elle n' avait pas réussi jusqu' alors à surmonter tout à fait cette prévention ;* (L693/ **BEAUVOIR Simone de** / Mémoires d'une jeune fille rangée / 1958 page 357 / *QUATRIèME PARTIE*)*

(60) *Amant ou frère, il paraissait plausible qu'elle eût un jour sauvé un homme du pire et, par la suite, protégé, pour le **haïr** à tout moment, **avec minutie**.* (S307/ **BIANCIOTTI Hector** / Le Pas si lent de l'amour / 1995 page 233 /)*

(61) *Mais jusque-là, je m'étais contenté de le **détester calmement**.* (R727/ **BAYON** / Le Lycéen / 1987 page 321 / *HENRI-%IV*)*

(X) *Puisqu'elle me **détestait - activement**.* (R727/ **BAYON** / Le Lycéen / 1987 page 235 / *HENRI-%IV*)*

(62) *Elle se mit à le **détester ferme**.* (R761/ **VAUTRIN Jean** / Billy-Ze-Kick / 1974 page 120 /)*

(63) *Faute de pouvoir me rallier au communisme, ça serait un soulagement de le **détester résolument**.* (L296/ **BEAUVOIR Simone de** / Les Mandarins / 1954 page 301 / *CHAPITRE V*)*

(64) *Je **détestais de plus en plus franchement** le catholicisme* ; (L693/ **BEAUVOIR Simone de** / Mémoires d'une jeune fille rangée / 1958 page 308 / *QUATRIèME PARTIE*)*

MÉPRIS

(65) *Et comme, pour la tournure, ce n'était pas précisément le gaillard imposant, Zingaro, pas tout à fait Steve Reeves ou Kirk Douglas, les mecs le charriaient, le **méprisaient avec férocité**.* (R727/ **BAYON** / Le Lycéen / 1987 page 81 / HENRI-%IV)*

(66) *Judas, je comprends qu'elle ne veuille pas croire celle qui affirme qu'elle n'épousera pas son William Fraser, mais je la **méprise de toutes mes forces**, je la déteste pour avoir fait cette*

[147] Nous rappelons que les noms de sentiment en petites majuscules désignent les entités sémantiques « affects » et non les prédicats nominaux. On ne pourra pas s'étonner que sc sont les verbes que l'on retrouve dans ces exemples, le verbe étant l'expression prototypique d'une action.

concession contre le Rêve, contre la vérité d'Euphémia. (R539/ **GRÈCE Michel de** / La Nuit du sérail / 1982 page 22 / *PREMIèRE PARTIE. De la Martinique à Constantinople, I*)*

(67) *Travailler à la revue de son père, c' était une drôle d'indépendance ; en vérité, elle* ***s'appliquait à mépriser*** *ses parents, voire à les* ***haïr****, mais elle n'aurait pas supporté que leur vie ne fût pas la sienne : elle avait besoin de les narguer sur place.* (L295/ **BEAUVOIR Simone de** / Les Mandarins / 1954 page 154 / *CHAPITRE III*)*

(68) *banlieusard, exposant le subtil mécanisme du talent au premier adjoint qui l écoute bouche bée et n'a pas encore décidé si c' est un farceur ou un génie, actionnant l' un, chicanant avec l' autre,* ***méprisant*** *tout le monde* ***avec volupté****, crachant abondamment dans la soupe et considérant qu' il en fera toujours trop pour le peu que cela lui rapportera*. (R438/ **DUTOURD Jean** / Pluche ou l'amour de l'art / 1967 page 146 / *X AU CHIC D' ALéSIA*)*

DÉDAIN

(69) *Nous aurons, un peu plus tard, l'occasion de reparler des ancêtres de l'autocar , mais signalons d' ores et déjà que, jusqu' en I 835, on continua à s'obstiner à présenter au public des diligences motorisées que le public* ***persista à dédaigner****.* (P322/ **ROUSSEAU Pierre** / Histoire des techniques et des inventions / 1967 page 254 /)*

(70) […] *caractéristique de l'adolescent, ou de l'étudiant qui va écrire, pareille à celle du ver à soie avant la chrysalide, est telle que la quantité obligatoirement l'emporte sur la qualité : plus impérieux son appétit, plus faible l'écart, pour son goût, entre les nourritures vraiment choisies et celles qui bientôt seront* ***dédaignées lucidement***. (R869/ **GRACQ Julien** / En lisant, en écrivant / 1980 page 161 / *L'écriture*)*

ADMIRATION

(71) *moi qui* ***admire*** *Chateaubriand* ***si pleinement****, je n'ai jamais trouvé grand renfort de poésie dans l'évocation de ses amours si impeccablement estampillées par le Gotha de l'époque, et qui font songer à ce "cosmopolitisme de l'adultère dans les vieux châteaux, dans les villes d'eaux à la mode et dans les cours d'Europe" dont se gaussait autrefois* (R675/ **GRACQ Julien** / Carnets du grand chemin / 1992 page 272 /)*

(72) *J'****admirais avec délectation*** *la maîtrise du sculpteur qui, ayant changé en transparence l'opacité de la matière, suscitait l'envie folle d'arracher ce voile qui jouait à masquer la nudité du Christ et ne faisait qu'un avec son corps*. (S307/ **BIANCIOTTI Hector** / Le Pas si lent de l'amour / 1995 page 36 /)*

ENVIE

(73) *On sait que Nietzsche* ***enviait publiquement*** *à Stendhal sa formule : " la seule excuse de Dieu, c' est qu'il n'existe pas ".* (L453/ **CAMUS Albert** / L'Homme révolté / 1951 page 89 / *LA RéVOLTE MéTAPHYSIQUE*)*

AMOUR

(74) *Mon fils adoré, **je t'aime de toutes mes forces** et je ne vis plus sans toi.*
(http://lagentiane.org/lettres/let-0020.htm, août-04)

(75) *Je n'ai pas écrit que je ne l'aimais plus. Facile de ne pas être jalouse de ce que l'on n'aime pas ! Je l'aimais moins. J'aurais pu employer, **je l'aimais raisonnablement**.*
(http://www.largeur.com/expDebat.asp?pagePos=22&debID=1229, août-04)

Les expressions soulignées : *de toutes mes forces*, *activement, avec férocité, persister à etc*… ne marquent pas seulement l'intensité du sentiment mais la participation active de l'expérienceur dans le sentiment qui le concerne. Toutes les expressions expérientielles simples[148] sont compatibles avec ce type d'expression. Nous avons préféré nous fonder uniquement sur les énoncés attestés, d'où cette diversité, il n'en reste pas moins que toutes ces expressions sont interchangeables jusqu'à un certain point. Ainsi, par exemple, l'expression de *toutes mes forces* est compatible avec toutes les expressions expérientielles verbales simples. En ce qui concerne les prédicats complexes *être Adj*, *avoir N*, *avoir Det N*, elles n'acceptent pas ce type de concaténations. C'est évidemment les verbes supports *être* et *avoir* qui bloquent ces collocations et non le sentiment en lui-même, mais c'est là justement un point important. Le fait que certains sentiments s'expriment avec des prédicats simples et d'autres avec des prédicats complexes est significatif et nous renseigne sur la nature sémantique de ces sentiments. L'impossibilité de ce type de concaténation concernant les prédicats complexes va dans le sens de notre hypothèse sur le degré d'agentivité plus grand des expressions verbales simples.

En ce qui concerne le polonais, on trouve, entre autres, les expressions suivantes :

NIENAWIŚĆ (HAINE)

(76) *A mnie przypomniały się te wszystkie dni kiedy godzinami siedziałam w swoim pokoju z głową w poduszce, żeby nie słyszeć ich kłótni, i kiedy modliłam się żeby to juz sie wreszcie skończyło, czując, że ich obydwoje **nienawidzę z całego serca**.*
(http://db.tlen.pl/temat.php?id_p=5227&id_f=65, juillet-04) [et je me suis rappelé de tous ces jours quand j'étais assise pendant des heures dans ma chambre, la tête dans l'oreiller pour ne pas écouter leurs disputes, et quand je priais pour que ça s'arrête enfin, en sentant que **je les haïssais de tout mon cœur**]

[148] C'est-à-dire les prédicats simples, à ne pas confondre avec les procès simples.

(77) *Co więcej, obaj – Hugo Salus i Friedrich Adler* ***– szczerze się nienawidzili****, z powodów, których sami już sobie nie mogli przypomnieć.* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój styl, Warszawa, p.197) [de plus, les deux – HS et FA – **se haïssaient sincèrement**, pour des raisons qu'ils n'arrivaient plus à s'en rappeler]

POGARDA (MÉPRIS/DEDAIN)

(78) *Niżej, w części II – gdzie podajemy listę eksplikacji słów,* ***świadomie pogardziliśmy*** *precyzją na rzecz większej przejrzystości.* (Wierzbicka A. (éd.), 1972, *Semantyka i słownik. Z dziejów form artystycznych w Literaturze polskiej*, Ossolineum: Wrocław) [infra, dans la deuxième partie – où nous donnons la list des explicaitons des mots, **nous avons consciemment méprisé** la précision au profit d'une plus grande clarté]

PODZIW (ADMIRATION)

(79) ***Wbrew powszechnym opiniom podziwiam*** *odwagę, mądrość i odpowiedzialność, ówczesnych władz chińskich, dzięki na pewno niełatwej decyżji ocalili Chiny przed chaosem rewolucji.* [http://info.onet.pl/1,15,11,6300342,18643575,1054271,0,forum.html, août-04) [**malgré tous les avis courants, j'admire** le courage, la sagesse et la responsabilité des pouvoirs chinois d'alors, grâce à une décision certainement pas facile ils ont sauvé la Chine du chaos de la révolution]

(80) ***niezwykle podziwiam*** *Leonarda Cohena za swoisty rodzaj szczerości, jej poziom, za odwagę* (http://www.czyzykiewicz.com/Recenzje/AVERobertSabadin.asp, oct-04) [**j'admire extraordinairement** L. Cohen pour son genre d'honnêteté, son niveau, son courage]

MIŁOŚĆ (AMOUR)

(81) *Kochalam pana* ***po swojemu****, kochalam pana* ***jak umiem*** (http://www.forum-polonia-houston.com/psh/Teatr/przedstawienia/bylenie.htm, oct.-04) [je vous aimais, monsieur, **à ma façon**, j'aimais **comme je le savais**]

(82) *Boże miałem takie plany,* ***tak mocno*** *kochałem i mimo tego ile przez niego przeszedłem* (http://tojagej.blog.pl/, oct.-04) [mon dieu, j'avais de tels projets, je l'aimais **si fort** et malgré cela, combien j'ai souffert à cause de lui]

ZAZDROŚĆ (JALOUSIE/ENVIE)

(83) *fajnie, zazdroszczę* ***calym sercem.***

(http://nagranicy.blog.onet.pl/34636,370015,1,200,200,228783,403477,33541,0,forum.html, oct-04) [chouette, j'envie **de tout mon coeur**]

(84) *znajomym o skłonnościach homoseksualnych* ***szczerze*** *zazdrościłem powodzenia u kobiet.* (http://sex.o2.pl/fantazje/fan2608_1.html, oct-04) [j'enviais honnêtement les copains avec les penchants homosexuels]

On retrouve, en polonais, le plus souvent les expressions *szczerze* [honnêtement] et *z całego serca* [de tout mon cœur]. Comme c'était le cas en français, les prédicats de sentiments complexes n'acceptent pas ce type d'expression d'un engagement.
On peut observer que, d'un point de vue général, on trouve moins d'expressions indiquant l'engagement de l'expérienceur dans le procès affectif le concernant.

b) engagement dans le sentiment

Certaines expressions affective expérientielles acceptent les constructions avec le verbe *décider* :

(85) *J'avais **décidé** de **haïr** tous les toubabs, mais comment pouvais-je détester ce commandant si gentil, dont j'entendais dire qu'il avait tout fait pour faire libérer mon père ?* (S597/ **BÂ Amadou Hampâté** / Amkoullel, l'enfant peul / 1991 page 191 / *AMKOULLEL,, L'ENFANT PEUL, L'EXIL, Une braise qui ne brûle pas*)*

(86) ***Nous avions décidé de la mépriser**, nous ne voulions plus la connaître*. (S231/ **ORMESSON Jean d'** / Au plaisir de Dieu / 1974 page 136 / *PREMIèRE PARTIE, IV*)*

(87) *Le spectateur **décide de détester** ou d'adorer ce qu'on montre, si cela porte à conséquence ou pas*. (http://etu2.univ-lyon2.fr/article.php3?id_article=302, août-)

(88) *Ceux-ci, faisant preuve une fois de plus d'autoritarisme, **ont décidé de dédaigner** le message des Français, qu'ils considèrent de façon méprisante...*
(http://www.cotesdarmor.fr/html/DEVDICP/Magazines/29/placepublique.pdf, août-04)

(89) *Sa mort n'est pas une résignation, ni une démission, mais une décision, en effet Jésus **a décidé d'aimer** jusqu'au bout, au risque de mourir ; c'est la raison pour laquelle Dieu l'a relevé de la mort, il l'a ressuscité*.
(http://paroissestetherese.free.fr/homelies/h20042003.htm, août-04)

(90) *Notre père, gêné, car il amorçait un retournement : une bienveillance soudaine pour Vichy, pour ses mesures qu'il **s'apprêtait à admirer** - fête des mères, ordre des médecins, légion des combattants.* (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 365 / *41*)*

(91) ***J'ai hésité à les envier**, ou à spéculer méchamment sur l'esclavage sinistre, la domination dérisoire qu'engendrent toutes les amours.* (S314/ **BRISAC Geneviève** / Week-end de chasse à la mère / 1996 page 141 / *7*)*

Le verbe *décider* marque la possibilité de l'engagement volontaire dans le sentiment. Nous n'avons pas trouvé d'énoncés ni avec la concaténation *décider* + *admirer* ni avec *décider* + *envier*. Nous ne savons pas comment expliquer cette absence pour le verbe *admirer*, néanmoins, nous avons trouvé une construction avec le verbe *s'apprêter* qui marque également l'engagement conscient. Quant à *envier*, l'impossibilité vient probablement de l'orientation axiologique de ce verbe, il ne décrit pas seulement le mauvais ressenti envers quelqu'un mais également, automatiquement, une mauvaise évaluation de soi puisque l'expérienceur ne possède pas quelque chose qu'il voudrait, il a donc moins de valeur que l'autre. Par contre, nous avons trouvé un énoncé avec la concaténation *hésiter à* + *envier*, *hésiter*, qui rappelons-le est utilisé par J. François comme le test de l'agentivité.

Encore une fois, la possibilité de la construction des expressions expérientielles de sentiment avec le verbe *décider* permet de diviser le champ affectif en deux groupes : les prédicats affectifs complexes n'acceptent d'entrer dans la construction ni avec *se mettre* à ni avec *décider* :

*Décider de : *être triste, *être heureux, *avoir des remords, *avoir honte, *avoir peur, *être en colère*

En polonais par contre nous n'avons pas trouvé dans notre corpus des collocations des expressions de sentiment avec les équivalents du verbe *décider – (z)decydować* et *postanowić*.

c) apprentissage

Enfin, il apparaît, dans quelques énoncés, que certains sentiments peuvent être objets d'un apprentissage :

(92) *Jean et moi apprenions à nous **haïr**, à nous aimer*. (R820/ **JARDIN Alexandre** / Bille en tête / 1986 page 89 /)*

(93) *Dzień dobry, córeczko! - powiedział wylewnie i zapragnął mnie uścisnąć. Cofnęłam się. Objął powietrze. - Nauczyła cię **nienawiści** - skonstatował z gniewem.* (Przybylska Ewa, *Dotyk motyla*, Siedmioróg, Wrocław, 1995)**

(94) *Il est encore trop jeune pour considérer que le plaisir lui est dû et* ***pas assez mûr pour le mépriser***. (S268/ **DÉON Michel** /Le Rendez-vous de Patmos / 1965 page 199/ *Paros... Naxos...*)*

(95) ***Rzeczywiście można tam nauczyc sie*** *wielu rzeczy z ktorymi czlowiek sie później spotyka w życiu dorosłym - przemocy, kraść,* ***pogardy*** *dla drugiego człowieka...*

(http://kiosk.onet.pl/1,2,8,4911501,0,920214,0,forum.html, oct-04) [effectivement, on peut y apprendre beaucoup de choses qu'on rencontre dans la vie adulte : l'emploi de la force, voler, le mépris pour le prochain…)

(96) *Beaucoup de jeunes gens* ***ont appris à dédaigner*** *l'histoire dans leurs écoles secondaires.* (http://www.samizdat.qc.ca/cosmos/sc_soc/histoire/hist_em.htm, oct-04)

(97) *... Jamais, à l'inverse de ces épouses étrusques qu'il lui avait* ***appris à admirer****, elle ne s'unirait à son mari dans la tombe et pour l'éternité.* (S387/ **CHANDERNAGOR Françoise** / L'Enfant des Lumières / 1995 page 52 / *8*)*

(98) *Tak bardzo* ***nauczyłam się podziwiać*** *amerykańska skłonność do sztuk ekscentrycznych, że nie spostrzegłam nawet, że inny jeszcze eksponat byl tam wyraźnie nie ukończony, albo raczej stanowił część czegoś nie ukończonego.*

(http://www.dziennik.com/www/dziennik/kult/archiwum/od07do12-00/pp-12-01-05.html, oct-04) [j'ai si bien appris à admirer le penchant américain pour les arts excentriques que je ne me suis même pas aperçue qu'encore une autre pièce y était visiblement pas terminée, ou plutôt qu'il était une partie de quelque chose de non achevé]

(99) ***Apprendre à aimer*** (F. Pagny)

(100) *Częściowo wpłynęło to też na mój charakter, ale zmieniam się pod wpływem partnera,* ***nauczyłam się kochać****!* (http://kiosk.onet.pl/1,2,8,4543675,0,854362,0,forum.html, oct-04) [cela a influencé également mon caractère, mais je change sous l'influence de mon partenaire, j'ai appris à aimer]

Par contre d'autres prédicats affectifs n'acceptent pas le verbe *apprendre* :

*apprendre à *être triste, *être heureux, *avoir honte, avoir peur, *être en colère, *avoir des remords*

*nauczyć się *być smutnym, *być szczęśliwym, *wstydzić się, *bać się, *mieć wyrzuty sumienia, *gniewać się, *być złym*

L'apprentissage est un processus de construction, il est, du moins dans le cas des êtres humains, un processus plus ou moins conscient. Donc si on apprend à *haïr*, *etc*., on construit ces processus. Dans ces cas, on doit interpréter les constructions en question comme volitives. Il est étonnant de constater la possibilité de la concaténation des

expressions de sentiments avec le verbe *apprendre*, on admet que les sentiments sont en quelque sorte « naturels ».

-

d) arrêt conscient

Nous avons dit, *supra*, que l'impératif n'est pas compatible avec les expressions expérientielles des sentiments lorsqu'il s'agit des énoncés affirmatifs[149], H. Filip (1996), en comparant les prédicats psychologiques en tchèque et en anglais dans l'optique d'une approche dowtyenne, postule l'existence du trait volition dans les expressions des sentiments sur la base de la compatibilité de ces expressions avec l'impératif. Néanmoins, le seul exemple qu'elle donne est à la forme négative :

(101) *Neboj se ho !*
[n'aie pas peur de lui]

Nous ne savons pas si la forme affirmative est possible en tchèque mais le fait que l'auteur utilise la forme négative nous semble suffisamment éloquent pour considérer que non. En français et en polonais, les formes affirmatives ne sont pas compatibles avec l'impératif tandis que les formes négatives le sont sans problème[150] :

(102) *Je t'en prie...pardonne-moi...**ne me hais pas!** Pas toi!*
(http://antsua.forum-rpg.net/viewtopic.php?p=27747&sid=e0fd34f551518ae263259552c758751f, sept, 2006)
(103) *laisse moi,tu n'me connais pas aime moi,**ne me deteste pas***
(http://paroles.zouker.com/parole_ziq.php?id=81172, sept, 2006)
(104) ***Nie nienawidź mnie***
[ne me hais pas]
(http://www.porcupinetree.pl/dyskografia.php?song=83&cd=9&typ=LP&al=Stupid%20Dream, sept, 2006)

(105) ***Ne méprise pas** tes conquêtes !*
(http://www.echolalie.org/wiki/index.php?ListeDeListesDeDixCommandements, sept., 2006)
(106) *Nigdy nie śmiej się ze słabych, nie męcz zwierząt, **nie gardź biednymi ludźmi**.*
[ne ris jamais de faibles, ne martyrise pas les animaux, ne méprise pas les pauvres]
(http://www.lover.pl/index.php?module=pagemaster&PAGE_user_op=view_page&PAGE_id=29&MMN_position=28:2, sept., 2006)

[149] Avec quelques exceptions comme *aimer* et *être heureux,* qui sont plutôt dues à la sélection d'une valeur particulière de l'impératif, la valeur de précept ou de vœu.
[150] Les énoncés de la série ne sont identiques, certains prédicats nécessite l'expression de l'objet, d'autre non.

(107) ***Ne me dédaigne pas!*** (http://blog.france2.fr/literrature/index.php/2005/05/05/598-devant-une-vitrine, sept., 2006)

(108) *Si tu m'aimes* ***ne m'aime pas*** (http://www.fnac.com/Shelf/article.asp?PRID=1166200, sept., 2006)
(109) *Jeżeli kochasz innego* ***NIE KOCHAJ MNIE!!!!***
[si tu aimes un autre, ne m'aime pas]
(http://misia966.blox.pl/html, sept., 2006)

(110) *Ciao,* ***ne m'admirez pas.*** (http://www.dialogus2.org/FERR/pepee.html, sept., 2006)
(111) ***Nie podziwiaj mnie****, bo jeśli napisałam, że pochwaliłam za to Disco-Polo to nie napisałam, że zawsze lubię.*
[ne m'admire pas, car si j'ai écrit, si j'ai fait un compliment pour ce Disco-Polo, je n'ai pas écrit que j'aime toujours]
(http://www.wladcapierscieni.com/forum/najgorsza-muza-czyli-czego-nie-lubimy-sluchac-vt720.htm, sept., 2006)

(112) ***Nie zazdrość*** *mi tak mocno Kolego*.
[me n'envie pas si fort, camarade]
(http://www.medicusveterinarius.pl/?s=artykuly&a=169, sept., 2006)

(113) ***N'aie pas peur****, Jean-Pierre !* (http://vinz-a.blogspot.com/2006/06/sgolne-royal-naie-pas-peur-jean-pierre.html, sept., 2006)
(114) ***Nie bój się*** *powrotu z wczasów!*
[n'aie pas peur des retours de vacances]
(http://www.money.pl/archiwum/poradniki/artykul/nie;boj;sie;powrotu;z;wczasow;przed;wyjazdem;sensownie;ubezpiecz;mieszkanie,21,0,166933.html, sept., 2006)

(115) **Ne sois pas heureux!*
(116) **Nie bądź szczęśliwy!*

(117) *père noël* ***ne sois pas triste !***
(http://85.116.33.8/comptines/noel2/pere-noel-ne-soit-pas-triste.html, spet., 2006)
(118) ***Nie bądź smutny****, zdenerwuj się!*
[ne sois pas triste, mets-toi en colère]
(http://www.dobreksiazki.pl/b5531-apteka-dla-duszy-osho.htm, sept., 2006)

(119) ***N'aie pas honte*** *et viens nous voir plus souvent...*
(http://www.lygeros.org/0420-Ce_n_etait_pas_seulement_une_promesse.html, sept., 2006)
(120) *Jarek, Jarek* ***nie wstydź się*** *- przecież każdy o tym wie*

[Jarek, Jarek, n'aie pas honte, tout le monde le sait]
(http://kobiety-kobietom.com/les/art.php?art=3548, sept., 2006)

(121) ***ne sois pas en colère*** *s t p* (http://140430.aceboard.fr/140430-2534-4184-0-beaucoup-bavards.htm#id38082, sept., 2006)
(122) ***Nie gniewaj się*** *Janek !*
[ne sois pas en colère, Jannot]
(http://pawelkukizpiersi.mp3.wp.pl/?tg=L3Avc3RyZWZhL2FydHlzdGEvMjIwODMsdXR3b3IsODU3NjguaHRtbA==, sept., 2006)
(123) ***Nie bądź zły****, gdy źle postąpię, bo człowiek uczy się na błędach*
[ne sois pas en colère si j'ai fait quelque chose mal, l'homme apprend sur ses erreurs]
(http://www.fks.dobrestrony.pl/index.php?artykul=9, sept., 2006)

(124) *Ne me dis rien* ***n'aie pas de remords*** (http://funweb.epfl.ch/site2004/solange2/un_plus.htm, sept., 2006)
(125) ***Nie miej wyrzutów sumienia****, maluchowi nie dzieje się krzywda.*
[n'aie pas de remords, rien de mauvais arrive au petit]
(http://dzieci.lunar.pl/go.php?page=SposobyNaKolke, sept., 2006)

à une exception près, *être heureux* est franchement incompatible avec l'impératif négatif et ceci certainement à cause de son orientation axiologique positive : il est difficile de faire à quelqu'un l'injonction de sortir d'un état affectif positif. Cette interprétation est confirmée par le comportement d'*être malheureux* qui accepte l'impératif :

(126) *Ne sois pas malheureux !*
(127) *Nie bądź nieszczęśliwy !*

Pourquoi l'impératif négatif est possible alors que l'impératif affirmatif ne l'est pas (ou l'est difficilement dans certains cas) ? Il nous semble que l'explication peut être de deux ordres. Premièrement, la valeur pragmatique de l'impératif actualisée dans les énoncés affirmatifs et dans les énoncés niés n'est pas la même, tandis que dans les premiers, il s'agit de la valeur injonctive, dans les deuxièmes, l'impératif prend la valeur de conseil ce qui est déjà plus acceptable. Deuxièmement, et cet argument s'éclaire par la présence de constructions dans lesquelles le sentiment apparaît entouré du verbe *décider* et de la négation *ne…plus*, s'il est impossible de s'engager dans un sentiment sous l'injonction, on peut beaucoup plus facilement arrêter un sentiment qui est en cours. Bien évidemment, l'expérienceur ne peut pas agir directement sur le ressenti mais il peut

arrêter le processus du sentiment en agissant soit sur l'objet du sentiment soit sur lui-même. Le premier cas est illustré par l'exemple suivant :

(128) *Parce que trop longtemps la honte d'être homosexuel a pesé sur moi. Parce que isolé, sans référence j'avais la sensation d'être un pervers, d'être anormal […] Parce que j'ai longtemps refusé de vivre mon homosexualité, refusé d'être ce « pd » qui n'inspire que le mépris […] Parce que je me suis longtemps senti sale, coupable et que la pudeur m'imposait de cacher aux autres ce que j'était, pour ne pas les décevoir […] Parce que pour refuser la honte il m'a fallu me battre […] Parce que notre problème n'est pas notre homosexualité mais leur homophobie […] JEN SUIS SIMPLEMENT FIER D'ÊTRE UN PD !* (http://degel.free.fr/rubriques/tribunes/fier.htm, mars- 03)

dans lequel on observe la transformation explicitée de l'objet de la honte-cause en objet positif, ainsi le sentiment HONTE est arrêté n'ayant plus de raison d'être. Quant à la modification de l'expérienceur lui-même, on peut l'observer par exemple dans une situation d'auto-suggestion chez un enfant :

(129) *Je ne vais plus avoir peur de rester seul la nuit, je suis trop grand maintenant.*

Tout comme c'était le cas de l'impératif négatif, tous les sentiments acceptent une combinaison avec *décider/ne…plus* (et son équivalent polonais). On regroupera ses indices sous le nom d'*arrêt conscient de l'affect.*

e) « contrôle »

Enfin, certains affects acceptent d'entrer en concaténation avec les expressions faisant penser à un contrôle. Il s'agit principalement du contrôle de la composante physique, mais celle-ci fait partie intégrante des procès affectifs. Il ne s'agit pas du supprimer l'affect en question, comme c'était le cas ci-dessus, mais de le contrôler. Si on arrive au contrôle de la composante physique, on peut supposer que les composantes cognitive et affective se trouvent, dans une certaine mesure, également affectées.

(130) *Je **haïssais silencieusement**.* (R434/ **BERGER Yves** / Le Sud / 1962 page 56 /)*

(131) *quand ca se passe, je pourrais le démolir tellement je trouve injuste qu'il éclate sur moi, tjrs sur moi alro que toutes les filles rêvent de sortir avec, tous ses copains l'admirent et moi **je le deteste en cachette**, puis avec le recul, je me dis, "non tu peux pas lui en vouloir, tu l'as aussi chercher, il te demande de l'affection et tu le rejette car tu as tjrs été rejetée dans ta jeunesse...."*

(http://forum.topsante.fr/forum/forumts.nsf/0/40724448bac8a710c1256d78002d08ce?OpenDocument, août-04)

(132) *Nous **l'admirions à la dérobée***. (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 606 / *65*)*

(133) *Nie umniejszam ich talentu - czasami wręcz **skrycie podziwiam** za dar upchania tak wiele...* (http://www.google.fr/search?q=podziwiam+go+skrycie&hl=fr&lr=&start=40&sa=N, oct-03) [je n'enlève rien à leur talent – parfois même **j'admire en secret** leur don de savoir faire entrer tellement…]

(134) *... le joli visage de Philippe marquait cette espèce d' ennui, de lassitude dont son compagnon **enviait secrètement** l' impertinence, bien qu' il la jugeât, au fond de lui, un peu vulgaire.* (K668/ **BERNANOS Georges** / Un mauvais rêve / 1948 page 889 / *PREMIèRE PARTIE*)*

(X) *Spokój, rozległe łąki, bliskość skałek, lasku pod Olimpem i Drogi pod Reglami - to wszystko sprawiało, że byłem tam częstym gościem i **skrycie zazdrościlem** tym, którzy mieli to ...* (http://dzis.dziennik.krakow.pl/?2004/08.11/Podhale, oct-04) [le calme, les grands près, la proximité de rochers, de forêt sous l'Olympe et de Route pod Reglami – tout ça faisait, que j'y allais souvent et que **j'enviais en secret** ceux qui l'avait…]

(135) *J'entends deja dans mon dos dirent les gens , (sans expliquer, jamais, **on meprise en silence**, ceux qui ne comprennent pas pourquoi sont cons, alors si on ne veut pas avoir l'air con, on fait mine de comprendre et on meprise avec monsieur, voila comment avance la civilisation...)* (http://perso.wanadoo.fr/darcowboyland/D2/edito05Nov02.html, août-04)

(136) *Je traine ma tristesse et tombe dans l'ivresse, la solitude me guette car **je t'aime en cachette**...* (http://www.toutelapoesie.com/archives/archive/o_t/t_4230/j-y-pense-en-silence....html, août-04)

(137) *Uparcie i **skrycie** och **życie kocham cię nad życie***. (E. Geppert) [entêtée je t'aime en cachette, la vie]

(138) *Wolałam towarzystwo dziewczyn ale **po kryjomu kochałam się** w chłopcach, wchodziłam z nimi w (z perspektywy czasu patrząc) nieudane związki...*

(http://stracone-zludzenia.blog.onet.pl/2,ID2079280,index.html, oct-04) [je préférais la compagnie des filles mais **j'aimais** les garçons **en cachette**, je nouais avec eux les liaisons ratée]

(139) ***J'étais en colère mais je n'ai rien dit** et j'ai continué à endurer.*

(http://www.vraiesagesse.net/news/0103/09/DOC_301.htm, août-04)

Avant de passer à l'analyse des mécanismes en jeu, notons que nous n'avons pas trouvé de ce type d'occurrence pour DÉDAIN ou POGARDA polonais, ces deux affects ont la composante physique très forte, on peut même supposer qu'elle est plus importante que

la composante affective ; pour la même raison *mépriser en silence* paraît bizarre. De plus, nous n'avons trouvé aucune occurrence pour les expressions polonaises de COLÈRE : *gniewać się* i *być złym*, alors nous nous attendions à en trouver. Il se peut que cette absence est en rapport avec les constats wierzbickiens (1999 : 258 et suivantes) sur la culture polonaise qui encourage l'expression et la non-inhibition des affects.

Comme le signalent J.D. Laird & N.H. Apostoleris (1996 : 285) « *la notion même du self-contrôle implique que la personne est divisée en deux parties en opposition : une part de moi a besoin d'être contrôlée par une autre partie de moi* »[151]. Les expressions du contrôle, dans le cadre des expressions expérientielles des sentiments, expriment la non-actualisation de la composante physique, qu'il s'agisse des manifestations corporelles ou des paroles, bref, tout ce qui fait partie de l'expression externe des sentiments. Deux analyses permettent d'expliquer ce phénomène.

Tout d'abord celle de Wierzbicka (1976) qui postule la division des entités humaines en corps et esprit[152]. En effet, pour Wierzbicka, des énoncés comme :

(140) *Jean pèse 100 kg.*
(141) *Jean est étendu sur le sol.*

ne parlent pas de *Jean* comme d'une entité entière mais de son corps et le syntagme nominal sujet Jean est en fait une abréviation de *le corps de Jean*. Par contre les énoncés comme :

(142) *Jean est sympathique.*
(143) *Jean a honte/réfléchit.*

parlent de la composante « esprit » de Jean. Wierzbicka appuie son raisonnement sur les structures suivantes :

(144) *On a retrouvé le corps de Jean dans le fossé.*

où on voit clairement la dissociation,

(145) *Jean se lave.*

[151] *the very notion of self-control implies a person divided against him- or helself : one part of me needs to be controlled by some other parts of me.*
[152] Nous choisissons de traduire *mind* par *esprit*.

que l'on peut paraphraser par :

(146) *Jean lave son corps.*

Et enfin J. Apresjan (2000a : 46-47), en reprenant le raisonnement de Wierzbicka, explique que l'on peut transformer l'énoncé :

(147) *Jean a embrassé la main d'Hélène.*

en :

(148) *Jean a embrassé Hélène sur la main.*

alors que l'on ne peut faire la même chose pour des entités non animées :

(149) *Jean a embrassé le couvercle du coffre/la main du cadavre.*

2. **Jean a embrassé le coffre sur le couvercle/ ??? le cadavre sur la main.*

La possibilité de cette transformation dans le cas de l'objet animé est dû au fait que la place objet n'est pas prise, « *le véritable objet de l'action n'est pas Hélène (nom de l'être intelligent et pourvu de volonté, mais sa main (objet physique)* »[153]. Dans le cas des objets inanimés, on a d'emblée un objet physique, la transformation ne peut donc avoir lieu. Ces explications permettent de comprendre la possibilité de la non-actualisation des manifestations physiques : à cause des contraintes sociales[154], la partie esprit peut censurer les manifestations physiques du sentiment.

La division corps/esprit utilisée par Wierzbicka est séduisante par sa simplicité mais le problème peut sembler plus complexe. En effet peut-on dire tout simplement que le sujet (je) est l'esprit et l'objet le corps ?

Nous pensons qu'il faut procéder à un autre type de division du sujet humain et la théorie de la dynamique des forces de L. Talmy (1988) permet d'affiner quelque peu la question. Talmy élabore la théorie de la dynamique des forces que l'on peut résumer

[153] *właściwy obiekt czynności to nie Helena (nazwa rozumnej i obdarzonej wolą istoty), lecz jej ręka (przedmiot fizyczny)*.

[154] Nous ne développons pas ce problème ici, il en sera question plus loin, dans les parties consacrées à la description détaillée des affects.

(très) schématiquement ainsi : on peut retrouver dans les prédicats deux forces contradictoires, l'Agoniste sur lequel est focalisée l'attention, qui est capable de manifester la tendance de sa force, et l'Antagoniste, qui s'oppose à l'Agoniste, comme par exemple dans :

(150) *La balle a continuée de rouler malgré l'herbe haute.*

où *la balle* est l'Agoniste et *l'herbe haute* l'Antagoniste. Talmy postule que l'on peut étendre le schéma des forces aux prédicats psychologiques. Il en donne comme exemple, entre autres :

(151) *Je me suis abstenu de répondre.*

qu'il commente de la façon suivante : « *une part de soi veut effectuer un certain acte et une autre partie veut que cela n'arrive pas, la deuxième partie étant plus forte, l'acte n'a pas lieu* »[155] (*op.cit*.: 69). Il ne traite pas les prédicats affectfis, mais ses développements éclairent les observations sur les possibilités de contrôle que nous avons observées dans le corpus. Ainsi Talmy fait lui aussi une division du moi mais, contrairement à Wierzbicka, il ne s'agit plus de division corps-esprit mais d'une division de l'esprit en deux parties, pas nécessairement équivalentes qui jouent des rôles différents :

> *L'Agoniste s'identifie avec les désirs du soi et reflète un état psychologique intérieur. Il est surmonté par un Antagoniste qui agit soit comme un blocage - dans ce contexte psychologique, on peut dire "une suppression" - soit un stimulant. Cet Antagoniste représente le sens de la responsabilité ou de la convenance et il apparaît comme une internalisation des valeurs sociales externes. En effet, peut-être, une opposition dynamique des forces entre l'individu et son environnement semble ici être intériorisée en opposition entre les différentes parties du soi.*
> *En conséquence, la partie désirante est perçue comme plus centrale et le blocage de la partie stimulante comme plus périphérique. D'un point de vue syntactique, cet arrangement sémantique se reflète dans les constructions transitives* de Il s'est abstenu de répondre. Il s'est efforcé de pousser (contre) la porte bloquée *: la partie*

[155] *one part of the self that wants to perform a certain act and another part that wants that not to happen, where the second part is stronger and so prevents the act's performance.*

périphérique du soi s'exprime comme le sujet Agent qui agit sur la partie centrale du soi apparaissant comme l'objet direct Patient (le réflexif). (*op.cit.*: 70-71)[156]

L'approche de Talmy permet donc non seulement d'envisager le contrôle des manifestations physiques des sentiments mais également le contrôle des tendances à l'action. On peut aussi expliquer avec l'approche de Talmy la problématique de l'arrêt conscient du sentiment que nous avons vu plus haut. Par ailleurs, comme nous le verrons infra, elle est compatible avec la conception des affects en termes d'action inhibée.

Nous allons maintenant rassembler les observations que nous avons faites jusqu'à maintenant et tenter de les schématiser. Nous rappelons qu'il ne s'agit pas de faire de discrimination mais de dégager des tendances. Dans les tableaux suivants, nous notons par un + les expressions affectives pour lesquelles nous avons trouvé des expressions indiquant les traits en question.

tableau 10 : Trait 'volition' dans les constructions avec l'expérienceur sujet en français

	haïr	détester	mépriser	dédaigner	aimer	admirer	envier	être triste	être heureux	avoir honte	avoir peur	avoir des remords	être en colère
Participation et raisonnement	+	+	+	+	+	+	+	-	-	-	-	-	-
Engagement	+	+	+	+	+	+	+	-	-	-	-	-	+
Apprentissage	+	+	+	+	+	+	-	-	-	-	-	-	-
Arrêt conscient	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+
contrôle	+	+	+	-	+	+	+	-	-	-	+	-	+

Ce tableau nécessite quelques commentaires à cause de certains résultats contre-intuitifs qu'il contient. On s'étonne de ne pas retrouver des expressions de contrôle dans le cas de DÉDAIN, mais comme nous l'avons déjà signalé, la composante physique semble tellement forte que si on la supprime, cet affect a tendance à disparaître. En ce qui

[156] *The Agonist is identified with the self's desires, reflecting an inner psychological state. It is being overcome by an Antagonist acting either as blockage – in this psychological context, one might say 'suppression' – or a spur. This Antagonist represents a sense of responsability or propriety and appears as an internalization of external social values. In effect, perhaps, a force dynamic opposition originating between the self and the surrounding seems here tobe introjected into the opposition between parts of the self. Correspondingly, the desiring part is understood as more central and the blocking of spurring part as more periferical. This semantic arrangement is reflected syntactically in the transitive constructions of He held himself back from responding. He exerted himself in pressing against the jammed door : the peripherical part of the self is expressed as the subject Agent, which acts on the central part of the self appearing as the direct object Patient (the reflexive).* (op.cit.: 70-71)

concerne PEUR, nous n'avions pas trouvé d'expressions indiquant le contrôle, mais elles existent bel et bien, par exemple *surmonter sa peur*.

Pour le polonais, nous obtenons le tableau suivant :

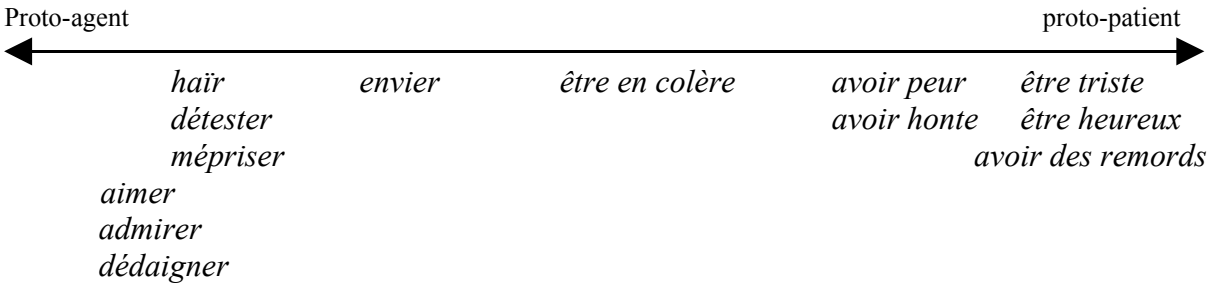
tableau 11 : trait 'volition' dans les constructions avec l'expérienceur sujet en polonais

	nienawidzić [haïr]	pogardzać [mépriser]	kochać [aimer]	podziwiać [admirer]	zazdrościć [envier]	być smutnym [être triste]	być szczęśliwym [être heureux]	wstydzić się [avoir honte]	bać się [avoir Peur]
Participation et raisonnement	+	+	+	+	+	-	-	-	-
Apprentissage	+	+	+	+	-	-	-	-	-
Engagement (verbes de décision)	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Arrêt conscient	+	+	+	+	+	+	+	+	+
contrôle	-	-	+	+	+	-	-	-	-

	gniewać się Być złym [être en colère]	mieć wyrzuty sumienia [avoir des Remords]
Participation et raisonnement	-	-
Apprentissage	-	-
Engagement (verbes de décision)	-	-
Arrêt conscient	+	+
contrôle	-	-

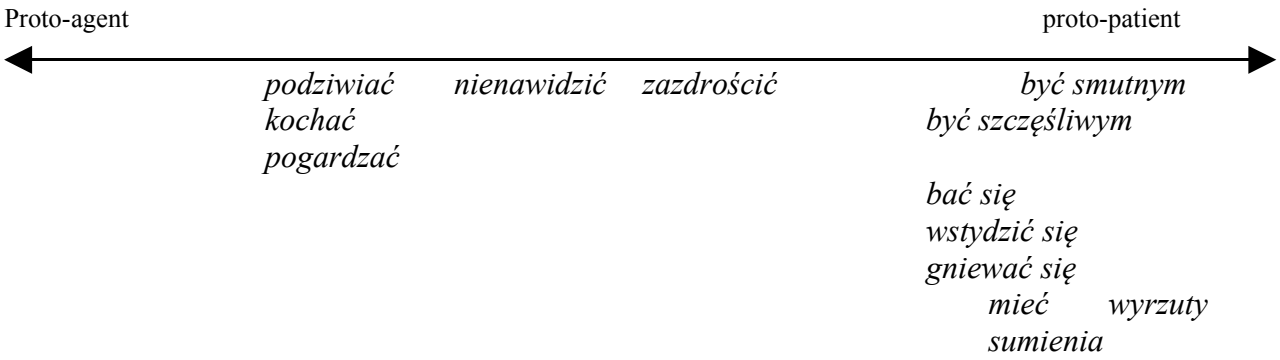
On observe que les affects que nous avons étudiés ne possèdent pas le trait *volition* au même degré si on prend en compte les caractéristiques que nous avons schématisées dans le tableau. En considérant que les rôles sémantiques fonctionnent sur le principe de prototype, on peut envisager de placer les sentiments sur une échelle entre deux pôles, proto-agentif et proto-patientif :

schéma 7 : les tendances sur l'échelle proto-agent – proto-patient en français



pour le français. Et pour le polonais :

schéma 8 : les tendances sur l'échelle proto-agent – proto-patient en polonais



La représentation visuelle montre que les expressions expérientielles de sentiments en polonais ont un comportement différent par rapport au trait 'volition'. Ils apparaissent globalement moins attirés par le pôle agentif. On retrouve toutefois la même configuration entre les prédicats simples qui s'approchent du pôle agentif et les prédicats complexes qui se situent plus près du pôle patientif, à trois exceptions près : les verbes polonais *bać się*, *wstydzić się* et *gniewać się*. Ces trois verbes ont la particularité d'être réfléchis, ils ne sont donc plus tout à fait simples et, selon Fici-Giusti (1998 : 380) : « *dans certaines langues le réfléchi signale le décalage du nom de rôle d'agent à celui de l'expérient* ». On peut supposer que Fici-Giusti utilise la conception atomique de rôle et que donc pour elle l'expérienceur a un statut à part, nous gardons l'idée que le réfléchi diminue l'agentivité, ce qui se trouve confirmé par le manque de collocations des prédicats affectifs complexes avec des expressions compatibles avec le trait *volition*.

La place des affects sur cette échelle ne doit pas être envisagée dans l'absolu par rapport aux deux pôles, mais les affects y sont placés les uns par rapport aux autres. Cette schématisation en échelle est provisoire, elle ne prend en compte que la

caractéristique volition. Nous y reviendrons lorsque nous étudierons d'autres paramètres.

Les résultats que nous avons obtenus concordent avec une étude de Y. Kidron & R. Kuzar (2002). Ces deux chercheurs ont comparé les expressions expérientielles des sentiments en anglais et en hébreu en se basant principalement sur la caractéristique 'contrôle' qu'ils obtiennent en combinant les caractéristiques dowtyennes du Proto-agent 'engagement volontaire', 'existant en dehors de l'événement' et 'provoquant l'événement', ils posent que :

> *Tant le contrôle que la victimisation ne sont pas des états absolus mais plutôt des échelles, et les scripts émotionnels peuvent accentuer ou diminuer la position relative ou l'importance relative de la question du contrôle dans la représentation de l'évènement affectif. Les différentes langues peuvent occuper différentes places sur le continuum agentivité – non-agentivité dans la description des affects.* (*op.cit.* : 131) [157]

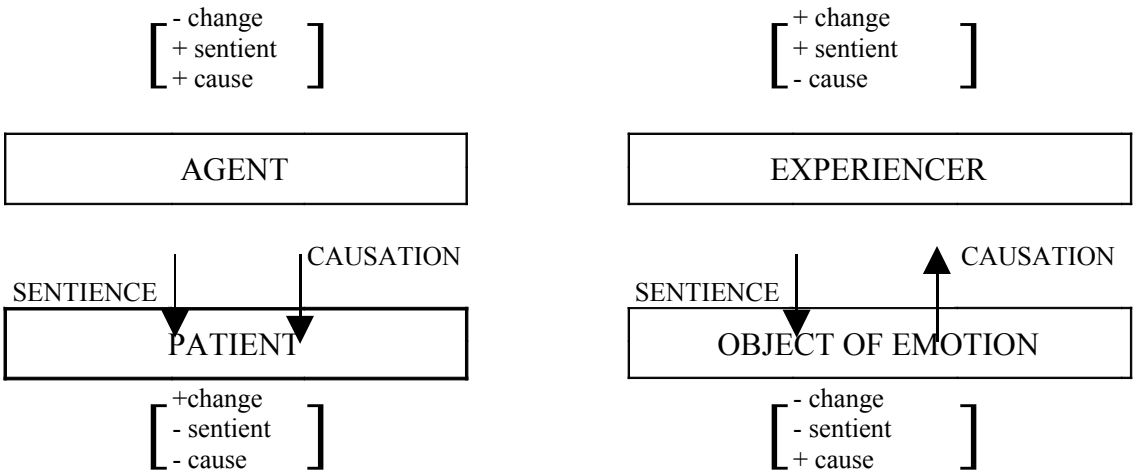
Enfin nous signalons ici mais nous le développerons dans le chapitre suivant qu'il est indispensable de prendre en compte explicitement le trait *volition* (par la formule « je veux ») dans la description des sentiments qui sont exprimés par des verbes simples.

3.2.1.2. L'objet

Il nous reste à voir comment considérer le statut actanciel de l'argument objet lorsque celui-ci est présent. Selon les analyses de Dowty (1991), comme nous l'avons déjà vu, dans une structure avec l'expérienceur en position objet, les deux actants ont le même nombre de traits de proto-agent, ils peuvent donc occuper tous les deux la place de sujet. Or, l'objet envisagé par l'auteur est un objet (une entité) physique extérieure. B. Rozwadowska (1992) part du même principe en comparant le schéma d'action avec le schéma expérientiel (*op.cit.* : 74) :

[157] *But both control and victimization are not absolute states but rather scales, and the emotional scripts may highlight or downplay the relative position or the relative importance of the issue of control in the representation of the emotional event. Different languages may be located in different points on the agentivity – non-agentivity continuum in emotional description*

schéma 9 : comparaison du schéma agent et du schéma expérienceur de Rozwadowska (1992)



Le schéma d'agent est unidirectionnel, l'action de l'agent agit sur le patient, le patient n'influant en aucune manière sur l'agent. Par contre, dans le schéma d'expérienceur, l'objet provoque un changement dans l'expérienceur, ce dernier ne provoquant aucun changement chez l'objet. Le schéma d'expérienceur est bidirectionnel.

Cette schématisation de la scène expérientielle chez Rozwadowska soulève trois problèmes. Le premier étant le même que celui de Dowty : Rozwadowska envisage l'argument objet comme un objet du monde. Le deuxième problème est plus subtile – Rozwadowska confond la cause et l'objet, or nous pensons qu'il faut considérer que dans les structures : **X expression de sentiment Y**, peu importe qu'il s'agisse d'un prédicat affectif simple ou complexe (*Paul méprise Marie, Marie est en colère contre Paul*), Y n'est pas la cause mais l'objet (*cf.* le chapitre précédent : l'objet est éventuellement la cause transformée), il n'y a donc plus de modification de l'expérienceur et le trait cause n'est donc plus présent.

Enfin, le troisième problème est de nature aspectuelle et il concerne le changement chez l'expérienceur. Le changement dans l'expérienceur a lieu dans la phase initiale du sentiment et non plus lorsque le sentiment est en cours comme dans les structures **X sentiment Y** et encore, comme nous le verrons plus tard, ce n'est pas tellement la cause elle-même qui provoque le changement que l'interprétation que l'expérienceur en fait.

Nous nous expliquons. On peut établir, pour tous les affects un scénario temporo-aspectuel comme celui-ci :

T0 perception du déclencheur, p. ex. *J'ai connu Marie*

T1 début su sentiment, phase inchoative : *Je tombe amoureux (de Marie).*

T2 sentiment, phase imperfective : *J'aime Marie.*

Dans ce scénario, le changement dans l'expérienceur a lieu dans la phase T1, dans la phase T2 l'expérienceur est déjà modifié et s'il y a d'avantage de changements, ils concernent l'intensité et son plus induits par l'expérienceur lui-même que par l'objet. Or, les expressions expérientielle de sentiment (*je l'aime, je suis triste, je suis en colère*) sont imperfectives, donc elles profilent les procès-sentiments sans mentionner ni le début ni la fin. Il n'y a donc pas de changement de l'expérienceur dans ces énoncés et c'est probablement d'ailleurs pour cette raison que la plupart des auteurs les considèrent comme statiques .

Revenons maintenant au problème de la nature de l'objet du sentiment. Si on le considère comme un objet physique du monde, suivant Dowty, Cruse, Rozwadowska et bien d'autres, et que l'on essaie de lui appliquer les traits de Proto-Patient, on n'en trouve aucun qui soit pertinent (si ce n'est la cause). Rozwadowska (*op.cit.* : 29) propose, pour sortir de l'impasse, le rôle supplémentaire *Neutral* qu'elle définit par les traits négatifs :

Une entité X porte la relation thématique NEUTRAL dans le prédicat Y si:

(i) X n'est d'aucune manière affecté par l'action, le processus ou l'état décrit par Y,

(ii) *X n'a aucun contrôle sur l'action, processus ou l'état décrit par Y.*[158]

Ce rôle semble effectivement correspondre à l'objet des sentiments mais nous pensons que cette solution n'est pas empiriquement satisfaisante dans la mesure où elle mène à la multiplication des rôles or nous voulons garder uniquement deux proto-rôles. De plus, il y a une solution beaucoup plus simple, elle concerne la nature de l'objet des sentiments.

La question est de savoir si l'objet des affects est réellement un objet physique du monde ou l'image mentale de cet objet. En tant qu'image mentale, l'objet peut être manipulé par l'expérienceur et nous pouvons donc envisager les procès-sentiments

[158] *An entity X holds a thematic relation NEUTRAL with respect to a predicate Y, if :*
a) X is in no way affected by the action, process, or state described by Y,
b) X does not have any control over the action, process, or state described by Y

selon le modèle de l'artisan de Dąbrowska. Mais il faut encore trouver des indices concluant à l'existence d'un objet mental distinct ontologiquement de l'objet du monde.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, le postulat philosophique qui voulait que l'objet du sentiment soit sa cause transformée par l'expérienceur sous l'effet de l'affect. Il existe des expressions linguistiques qui le confirment. Prenons par exemple l'expression française *l'amour rend aveugle* qui signifie que l'objet de l'amour est construit d'une façon déformée, on ne prend en compte, pour sa construction, que des caractéristiques positives ou encore l'expression polonaise *strach ma wielkie oczy* [la peur a de grands yeux] qui signifie que, lorsqu'on a peur, on interprétera les signaux du monde en les amplifiant. Dans les deux cas l'objet du sentiment se trouve modifié.

Différents auteurs prennent en compte cette possibilité mais l'abordent de manières différentes. Ces différents points de vue sont cependant compatibles et confirment l'existence de l'objet mental. Van de Velde (1997) démontre que l'objet du sentiment se trouve modifié par ce sentiment-même mais cette modification n'est pertinente que pour l'expérienceur. L'objet du sentiment se trouve modifié dans la mesure où on peut dire qu'il y a un temps T0 dans lequel l'objet est neutre pour l'expérienceur et un temps T1 ou l'objet est *N-sentiment-able* (*aimable*[159]*, haïssable, méprisable,* etc.) pour l'expérienceur. Dans la mesure où les affects sont nécessairement valencés axiologiquement, le changement est de nature axiologique : il devient positif ou négatif. Bien évidemment l'objet du monde reste le même, c'est sa représentation qui change. Les propositions de Van de Velde concernent elles aussi la phase inchoative, nous les citons parce qu'elle permettent d'envisager l'objet de sentiments en tant qu'objet mental. I. Nowakowska-Kempna (2000) par contre, reprenant C. Inchaurralde (1997), met en rapport l'affect, l'expérienceur, l'objet et l'espace. L'expérienceur possède un espace intérieur psychique – espace du Moi. Tout ce qui est dans cet espace est considéré comme bon. Inchaurralde postule que ce qui est à Moi est bon par le seul fait que cela appartient à Moi. Il en donne comme preuve l'emploi massif des adjectifs possessifs dans les discours sur les entités envers lesquels nous avons des sentiments positifs. On observe également l'emploi de diminutifs pour les mêmes entités. Inchaurralde et Nowakowska-Kempna interprètent ces emplois de diminutifs comme une action de réduction ayant pour but l'introduction de l'objet dans la sphère du Moi. A contrario, pour les objets vers lesquels l'expérienceur dirige les sentiments négatifs, il existe des actions d'augmentation afin de les rejeter de la sphère

[159] Ou plutôt « amourable ».

du Moi. Encore une fois, les objets du monde ne se trouvent pas affectés par cette manipulation, ce sont les représentations de ces objets qui se trouvent modifiés.

D. Bouchard (1995) propose d'appeler *psy-chose* « *un objet psychologique qui ne se trouve que dans l'espace mental* ». Bouchard comprend par *psy-chose* également l'entité sentiment, retenons ici, sans entrer dans les détails de l'analyse de Bouchard, que dans les énoncés de type :

(152) *Paul m'a frappé/ébloui.*

on considère que *Paul* peut être vu comme une psy-chose donc, dirions-nous, un objet mental qui peut être soumis aux manipulations mentales.

Considérés en tant que représentations mentales, les objets des sentiments peuvent être manipulé et sont donc affectés par l'expérienceur. L'énergie dépensée par l'expérienceur est tout d'abord dirigée vers l'objet mental et seulement éventuellement ensuite vers l'objet du monde. Nous expliquerons en détail dans les deux chapitres suivants, en quoi précisément consiste la dépense de l'énergie dirigée vers l'objet. Evidemment seuls les affects possédant les objets sont concernés par cette problématique.

3.2.2. Bilan : les expressions expérientielles avec l'expérienceur – sujet

Les observations que nous avons faites jusqu'à maintenant confirment notre hypothèse de départ portant sur le fait que, dans les expressions expérientielles simples avec l'expérienceur en position sujet, l'expérienceur tend vers le pôle proto-agentif, alors que les expressions expérientielles complexes sont actualisé par un expérienceur qui tend vers le pôle patientif. La problématique de la possibilité de manipulation de l'objet n'est pas indispensable pour le calcul des rôles, selon l'optique dowtyenne, dans les énoncés dont nous nous sommes servi. Elle est cependant importante pour la conceptualisation des procès affectifs parce qu'elle permet de faire un rapport entre les données sémantiques obtenues et les informations syntaxiques concluant à une iconicité.

Les expressions affectives construisent sur la structure type SN0 V (simple) SN1 fonctionnent comme des actions prototypiques : un agent-expérienceur manipule un

objet mental. Les expressions expérientielles complexes peuvent être divisées en deux groupes : celles qui possèdent un objet (*avoir peur, être en colère*) et celles qui n'en possèdent pas (*être triste, être heureux*). Rappelons-nous encore que l'objet des expressions complexes est optionnel, donc même si leur expérienceur est plus actif que l'expérienceur d'expressions ne possédant pas d'objet, il l'est moins que l'expérienceur de prédicats verbaux simples. Ainsi les observations sémantiques que nous avons effectuées s'accordent avec les données formelles. La grammaire constructionnelle (Levin & Rappaport Hovav, 2005) explique que les unités lexicales projettent leurs structures dans les prédicats mais les structures syntaxiques, elles aussi, ont un sens qui s'ajoute au sens des unités lexicales. La forme est motivé par le sens et inversement.

3.2.3. Les expressions expérientielles des sentiments avec l'expérienceur en position d'objet

Nous avons dû jusqu'à maintenant uniquement des énoncés dans lesquels l'expérienceur était en position de sujet. C'est une des possibilités de profilation linguistique des affects. Nous allons maintenant voir les structures dans lesquelles l'expérienceur est en position d'objet.

On peut dégager trois types de structures avec l'expérienceur en position de l'objet, dont une, typique du polonais, es absente en français.

La première structure avec l'expérienceur en position d'objet correspond directement à la structure active, comme dans l'énoncé :

(153) *Nicolas Cage est comme souvent excellent (faut dire que ce rôle était fait pour lui), Sam Rockwell confirme tout le bien que je pensais de lui depuis "La ligne verte", Alison est belle,* ***la révélation finale m'a rempli de haine*** *ET de compassion.*
(http://www.dvdrama.com/testforum.php?43349, avr- 04)

que l'on schématisera ainsi :

Y déclencheur - V - N/Adj (ou V) expression sentiment - X expérienceur

La deuxième structure dissocie l'affect de l'expérienceur, comme dans :

(154) ***La tristesse me guette, me cherche, m'accapare.*** (http://www.psychoechange.com/cgi-bin/reponse-debat.cgi?ref_question=17&categ=peur&num=6, avr.-04)

qui se formalise comme suit :

N sentiment – V - N expérienceur

S'y ajoutent les constructions polonaises :

(155) *Wstyd mi.*
[honte à moi]
(156) *Smutno mi.*
[tristement à moi]

que l'on décrira de la manière suivante:

Adv[160] sentiment - N expérienceur (datif)

Toutes ces structures apportent des informations supplémentaires concernant le sentiment en cours. Précisons que nous ne considérons pas qu'une de ces structures est première à l'autre. Comme le rappelle E. Tabakowska (1995 : 19), il ne s'agit pas de dérivation, chaque structure est une autre saisie de la situation.

Nous allons maintenant analyser ces trois structures dans l'ordre de complexité structurelle croissante, nous commencerons donc par la structure propre au polonais. Nous analyserons les éléments qui entrent en composition dans ces structures avec l'objectif qui reste inchangé : établir le statut de l'expérienceur.

3.2.3.1. Adv sentiment N expérienceur (datif)

Nous commençons donc notre analyse par la dernière structure présentée. Sa problématique a été suffisamment étudiée et son analyse ne pose pas de problèmes. Pour Wierzbicka (1999a : 178), cette structure entre en opposition avec la structure active (*supra*) et l'opposition se base justement sur le trait 'volition' : dans la structure active l'expérienceur participe au sentiment en cours alors qu'en utilisant la structure dative

[160] Adverbe ou adverbial, *wstyd* est un nom, mais il a ici une valeur adverbiale.

l'expérienceur signifie quelque chose comme : *je ressens ce sentiment et je n'y peux rien*. On peut faire directement le rapport entre les conclusions de Wierzbicka et les deux modèles du fonctionnement de l'esprit humain de Dąbrowska (1997) que nous avons déjà vus. La structure active correspondra au modèle de l'artisan et la structure dative au modèle de l'arène mentale. Dąbrowska précise que (*op.cit.*: 79) : *« lorsque les pensées et les sentiments sont conceptualisés comme des processus ayant lieu dans la sphère de la conscience, l'expérienceur est représenté principalement comme passif et se considérant comme tel* »[161]. Par ailleurs, pour Dąbrowska l'expérienceur placé au datif dans la position objet est « *un individu qui est perçu comme affecté par une action, un processus, ou un état qui se passe dans sa sphère personnelle ou qui y empiète* »[162]. On dira donc que l'expérienceur au datif de la structure **Adv sentiment N expérienceur (datif)** subit le procès désigné par l'adverbe, qu'il n'en est pas responsable, ne l'accepte pas et probablement ne le comprend pas au moment où ce sentiment lui arrive. Il le vit comme quelque chose qui « lui tombe dessus ».

Le fait notable, seulement deux expressions de notre corpus ont la possibilité de cette construction : WSTYD [HONTE] et SMUTEK [TRISTESSE]. Rappelons-nous ce qu'en dit Wierzbicka (1999a : 178) :

> *Les verbes de ce type ne suggèrent pas toutefois le contrôle de l'individu sur les émotions. Ils impliquent plutôt que le sujet, intérieurement « se soumet à l'action » d'un stimulus indépendant de sa volonté, en l'intensifiant et en le laissant agir. Cela ne signifie pas qu' « on change la direction de l'émotion « du stimulus à l'expression » (...). Tout au contraire, ces verbes expriment l'attitude active de la soumission au stimulus et l'expression directe des sentiments.*[163]

Il n'est pas question dans cette structure de la possibilité d'agir sur le sentiment mais du rapport de l'expérienceur au sentiment ou, autrement dit, de son attitude face au sentiment.

---

[161] *when thoughts and feelings are conceptualized as processes occurring in the experiencer's sphere of awareness, the experiencer is represented as essentially passive and setting like.*

[162] *an individual who is perceived as affected by an action, process, or state taking place within or impinging upon his personal sphere*

[163] Czasowniki tego typu bynajmniej nie sugerują kontroli nad emocjami. Raczej implikują one, ze podmiot wewnętrzenie „poddaje się działaniu" niezależnego od woli impulsu, intensyfikując go i dając mu upust. Nie oznacza to „skierowania trajektorii uczuć w inną stronę" (od bodźca do ekspresji) (...). Wręcz przeciwnie, czasowniki te wyrażają postawę aktywnego poddawania się bodźcowi i bezpośredniej ekspresji uczuć

3.2.3.2. N sentiment V (action) N expérienceur

Nous allons aborder maintenant la structure plus complexe formellement et sémantiquement : **N sentiment V (action) N expérienceur** que l'on retrouve dans les énoncés suivants. Nous citons beaucoup d'exemples à cause de la richesse de possibilités différentes :

(157) ***La Haine m'a envoyé*** *en prison*. (http://aaliyah59000.skyblog.com/14.html, avr.-04)
(158) *Et là,* ***la haine m'a envahi*** *alors que mon cher et tendre ex jouait en boucle au piano la musique qu'il m'avait composée.*
(http://manonblog.blogspot.com/2003_07_01_manonblog_archive.html, avr.-04)
(159) ***ogarnia mnie dzika nienawiść***
(http://kundziaczek.blog.pl/archiwum/?rok=2003&miesiac=1, oct-04) [une haine sauvage me prend]

(160) *Je ne veux pas être pessimiste, mais plus on cherche les vérités plus on s'aperçoit que le monde est figé et complexe, moralité l'amertume et le* ***mépris me pourrisse l'esprit****.*
(http://www.percussions.org/forum/viewtopic.php?p=6321, avr.-04)
(161) ***Pogarda mnie nachodzi*** *czasem, dziwne to uczucie.*
[le **mépris me rend parfois visite**, c'est un sentiment étrange]
(http://tommbbl.blog.pl/archiwum/?rok=2003&miesiac=10, oct-04)

(162) *Mais* ***l'admiration me saisit*** *en te regardant.*
(http://www.mythorama.com/_mythes/indexfr.php?tid=23&sel=h%E9catombe, avr.-04)
(163) *Pudełko, a raczej pudło, w którym otrzymałem głośniczki było całkiem spore i aż* ***podziw mnie wziął****, gdy ujrzałem ich rzeczywistą wielkość...*
(http://www.gildia.com/film/dvd/techno/testy_sprzetowe/glosniki/manta/mm2500, oct-04) [la boîte dans laquelle j'ai reçu les haut-parleurs était plutôt grande et l'admiration **m'a pris** quand j'ai vu leur taille réelle]

(164) ***Zazdrość mnie zżera***... (http://galaxy.uci.agh.edu.pl/cgi-bin/log2html.cgi?zen+zen.1998-01+355, oct-04) [**la jalousie me dévore**]

(165) *Moi* ***l'amour me blesse, me fait souffrir****.*
(http://www.moveandbe.com/exprime_toi/go/publi_ecrivaines_5169.htm, avr.-04)
(166) *Mais* ***l'amour m'a pris****, et m'a fait connaître ce que je n'étais pas venu chercher.*
(http://studiogarance.levillage.org/CIT/gougaud.htm, avr.-04)
(167) *Ze mną zerwała owa dziewczyna a* ***miłość mnie przez jakiś czas jeszcze trzymała***
(http://www.google.fr/search?hl=fr&q=%22milosc+mnie%22&btnG=Rechercher&meta=, oct-04) [cette fille a rompu avec moi mais **l'amour m'a tenur encore pendant un certain temps**]

(168) ***La peur me ronge*** *comme une maladie.*
(http://www1.bluewin.ch/communaute/index.php/artistes/oeuvre/3753, avr.-04)
(169) ***La peur me poursuit*** *depuis toujours. (http://www.karjoc.com/poesie1/lapeur.html, avr.-04)*
(170) ***Strach mnie zżera!;***
(http://www.edu.com.pl/forum/forum_watek.php3?IDwiadomosc=29100&IDwatek=29098, oct-04) [**la peur me dévore**]

(171) *Depuis ce jour,* ***le bonheur me court après***.
(http://www.courir.org/c_histoire_course_004.html, avr.-04)
(172) ***Le bonheur me dévorait.*** (http://www.remue.net/RK/05_Quignard1.html, avr.-04)
(173) *czy ktoś z nas jedząc truskawki zastanowił się jakie* ***szczście go spotkało*** *że może je zjeść??*
(http://blog.tenbit.pl/pati_j, oct-04) [est-ce qu'un de nous, en mangeant les fraises, s'est posé la question quel **bonheur l'a rencontré** qu'il puisse les manger ?]

(174) ***La tristesse me guette, me cherche, m'accapare.*** (http://www.psychoechange.com/cgi-bin/reponse-debat.cgi?ref_question=17&categ=peur&num=6, avr.-04)
(175) ***Smutek mnie ogarnął****, gdy zobaczyłem ich wtedy siedzących na ławce w parku.*
(http://www.insect0.republika.pl/om.html, oct-04) [**la tristesse m'a entouré/saisi**, quand je les ai vus assis sur un banc dans le parc]

(176) ***La honte me clôt la bouche.*** (http://www.paroles.net/chansons/20764.htm, avr.-04)
(177) *Et* ***la honte m'a envahi.*** **(** http://fxliagre.coolfreepage.com/kiyomori_et_la_renarde.php, avr.-04)
(178) *i* ***wstyd mnie gryzie...!***
(http://www.teatry.art.pl/!recenzje/maciejowep_reb/maciejowep.htm, oct-04) [et **la honte me mord**]

(179) *Hier soir* ***la colère m'a prise*** *et lors d'une conversation phonique je lui ai demandé de m'accorder un seul sacrifice un seul un petit sacrifice : celui d'apprendre son chien à aller léchouiller ailleurs que sur le lit.*
(http://www.affection.org/forum/topic.asp?topic_id=15861&forum_id=45&forum_title=Sexologie+-+Sexualit%E9, avr.-04)
(180) ***La colère me secouait.*** (http://www.laterre.fr/documents/005.shtml, avr.-04)
(181) ***złość mnie porywa i unosi***
(http://www.opoka.org.pl/forum/forum.php?id_w=2376&action=messages, oct-04) [*la colère m'enlève et me soulève*]
(182) *I coraz* ***gniew mnie bierze w swoje ramiona***. (http://wurman.blog.pl/, oct-04) [et souvent **la colère me prend dans ses bras**]

(193) *La conscience et **les remords me rattrappaient**, j'ai tout dit.*
(http://rickways.free.fr/thavr02/lapuceavr.htm, avr.-04)
(184) *Evidemment la rage, la haine et la honte et **les remords me rongent**.*
(http://www.automutilation.org/modules.php?name=News&file=article&sid=509, avr.-04)
(185) ***Wyrzuty sumienia mnie wprost zjadają**, nie mam chwili spokoju i dobrze mi tak, wiem.* (http://f.kafeteria.pl/temat.php?id_p=4852&start=150, oct-04) [**les remords me mangent** littéralement, je n'ai pas de paix et je le mérite, je sais]

La première observation est d'ordre quantitatif : tous les noms de sentiments ne rentrent pas de la même façon dans cette structure diathétique. En ce qui concerne le français, la recherche sur *Google* n'en donne aucun exemple pour *dédain* et il y a très peu de résultats pour *admiration* et *mépris* et nous considérerons que c'est parce qu'*admiration*, *dédain* et *mépris* demandent une participation de l'expérienceur beaucoup plus forte que les autres sentiments. La structure se trouve donc bloquée. Autrement dit, ces affects ne peuvent pas ou peuvent très difficilement, être catégorisés comme *émotions*, leur orientation intrinsèque est alors agentive. Quant à *envie*, le terme pose un autre problème, celui de sa polysémie. On trouve sans aucun problème les énoncés avec *envie* en position de sujet, mais le sens sélectionné encore relève alors du domaine de la volition :

(186) *J'ai envie d'une glace = je veux une glace.*
(187) *L'envie d'une glace me prend.*

Enfin, *détester* n'a pas d'équivalent nominal, il ne peut donc pas entrer dans cette structure. Quant aux autres prédicats expérientielles, on les retrouve sans aucun problème dans ce type de structure.

En polonais la situation n'est pas tout à fait semblable : contrairement au français, les sentiments *podziw* [admiraiton] et *zazdrość* [envie/jalousie] sont fréquents en position de sujet, *pogarda* [mépris/dédain] par contre est tout aussi rare que *mépris* et *dédain* en français. Les autres prédicats de sentiment se comportent de la même manière que les prédicats français.

Du point de vue formel, le nom de sentiment en position de sujet est donné comme complètement dissocié syntaxiquement de l'expérienceur. Cette dissociation syntaxique reflète la dissociation sémantique qui se trouve confirmée par le sémantisme de verbes qui sont actualisés par les noms de sentiments : il s'agit de verbes d'action qui, en dehors des énoncés métaphoriques, sont utilisés avec un sujet animé. On en déduit que les affects sont conceptualisés dans cette structure comme des entités indépendantes pourvues de volonté. Ces énoncés sont métaphoriques, mais la métaphorisation n'est pas complètement libre : nous venons de voir que certains affects ne l'acceptent pas. Cette structure correspond le mieux aux conclusions de chercheurs du courant « métaphorique » sur la passivité de l'expérienceur des affects (Kóvecses, 2003 ; Nowakowska-Kempna, 2000 ; Jäkel, 1995 ; *et autres*). Les scènes représentées par ces énoncés correspondent exactement au modèle de l'arène mentale de Dąbrowska, alors que ce n'était pas le cas de structures avec l'expérienceur en position de sujet.

Il reste à vérifier les propriétés des actants du point de vue de la théorie de Dowty et, pour le faire, il faut prendre en compte les caractéristiques métaphoriques attribuées aux sentiments dans ces énoncés. Ainsi on dira que les affects, tels qu'ils sont conceptualisés dans ces énoncés, sont pourvus de la caractéristique 'volition' et de la caractéristique 'sentience'. L'expérienceur possède un seul trait agentif : 'sentience', le sémantisme des verbes utilisés oblige à penser qu'il est affecté. Il faut donc considérer l'expérienceur comme *patient,* l'entité sentiment possédant plus de traits proto-agentifs et étant, par là, plus apte à occuper la place de sujet.

Reprenons les éléments sous la forme d'un tableau, d'abord pour le français :

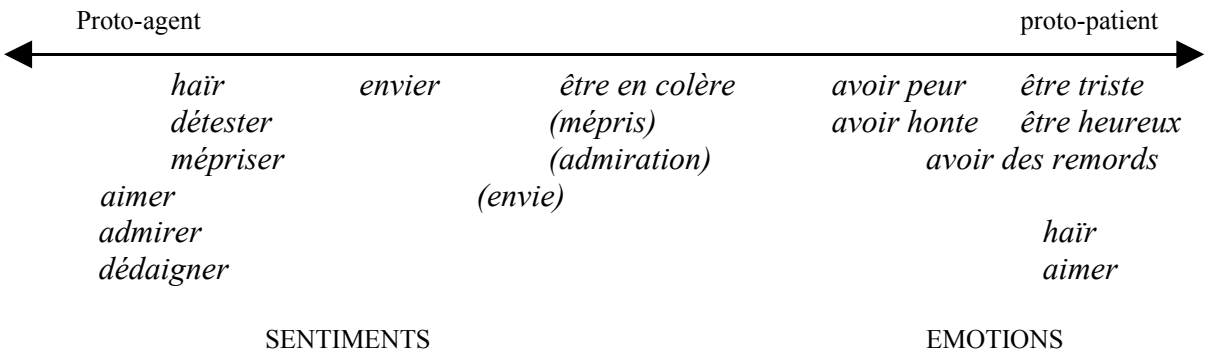
tableau 12 : la possibilité de diathèse N sentiment V (action) N expérienceur en français

	HAINE	détester	MÉPRIS	DÉDAIN	AMOUR	ADMIRATION	ENVIE	TRISTESSE	BONHEUR	COLÈRE	PEUR	HONTE	REMORDS
Possibilité de structure **Nsent Vaction N exp**	+	Non concerné	+	-	+	+	-	+	+	+	+	+	+

Ces résultats s'éclairent lorsque l'on prend en compte la distinction *émotion/sentiment* que nous avons proposée dans le chapitre précédent. Prenons d'abord les affects qui acceptent à plein titre la diathèse **N sentiment V (action) N expérienceur** : TRISTESSE, BONHEUR,

PEUR, REMORDS, HAINE, AMOUR, HONTE ; tous peuvent être conceptualisés en tant qu'*émotion* ; le couple AMOUR/HAINE peut être considéré tant comme *émotion* que comme *sentiment*, les autres affects de cette liste relevant d'*émotion*. DÉDAIN n'accepte pas du tout cette structure diathétique, il est fortement agentif, c'est un sentiment par excellence. MÉPRIS, ADMIRATION ET ENVIE sont rares dans cette structure, ils sont également très cogntivisés, mais ils peuvent, dans certains circonstances être conceptualisés comme *émotions*. *Détester* pose un problème particulier, il n'a pas d'équivalent nominal, la structure étudiée ici n'est même pas envisageable, nous reviendrons à ce problème dans le chapitre suivant où nous essaierons notamment de vérifier si détester ne désigne pas un genre de HAINE. Notre continuum peut être réactualisé et il se présente actuellement de la manière suivante :

schéma 10 : rapport des proto-rôles et des catégories émotion/sentiment en français



HAINE et AMOUR peuvent donc se trouver aux deux extrêmes, MÉPRIS, ADMIRATION et ENVIE peuvent éventuellement tendre vers le pôle patientif, mais comme il s'agit d'emplois qui semblent rares, nous les plaçons au milieu et entre parenthèses. Cette réactualisation permet de rendre compte d'un parallèle entre la problématique de l'agentivité et la catégorisation en émotion/sentiment : il apparaît que le paramètre 'agentivité' est crucial dans cette catégorisation. Par ailleurs, la possibilité de la double saisie se trouve également confirmée. La diathèse **N sentiment V (action) N expérienceur** ne nous apprend rien de nouveau sur le comportement des affects s'exprime à l'aide des prédicats complexes, leur non-agentivité se trouve confirmée. Par contre, nous pouvons voir que certains affects s'exprimant avec des prédicats simples peuvent être saisis comme non-agentifs, d'où leur double présence dans la schématisaiton.

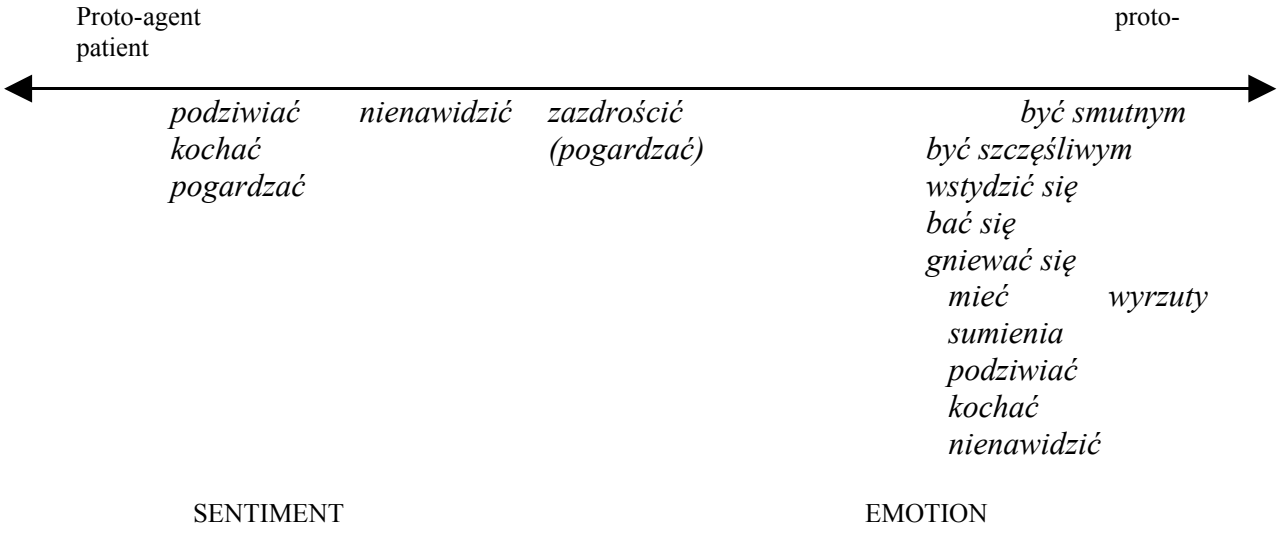
En ce qui concerne le polonais :

tableau 13 : la possibilité de la diathèse N sentiment V (action) N expérienceur en français

	NIENAWIŚĆ [HAINE]	POGARDA [MÉPRIS/ DEDAIN]	MIŁOŚĆ [AMOUR]	PODZIW [ADMIRA ITON]	ZAZDROŚĆ [JALOUSIE/ ENVIE]	SMUTEK [TRIS TESSE]	SZCZĘŚCIE [BONHEUR]	GNIEW / ZŁOŚĆ [COLERE]	WSTYD [HONTE]	WYRZUTY SUMIENIA [REMORDS]	STRACH [PEUR]
Possibilité de structure Nsent Vaction N exp	+	+	+/-	+	+	+	+	+	+	+	+

En polonais, tous les affects acceptent la diathèse **N sentiment V (action) N**, même POGARDA, mais de manière très marginale. Le schéma diffère donc du schéma français :

schéma 11 : le rapport es proto-rôles et des catégories émotion/sentiment en polonais



Il apparaît encore une fois que les affects en polonais sont conceptualisés plus facilement comme *émotions*, donc qu'ils sont en général moins agentifs.

3.2.3.3. Y déclencheur V « auxiliaire » N/Adj (ou V) expression sentiment X expérienceur

Envisageons enfin les structures correspondant au plus près à nos expressions expérientielles actives[164] :

(188) *Nicolas Cage est comme souvent excellent (faut dire que ce rôle était fait pour lui), Sam Rockwell confirme tout le bien que je pensais de lui depuis "La ligne verte", Alison est belle,* ***la révélation finale m'a rempli de haine*** *ET de compassion.*
(http://www.dvdrama.com/testforum.php?43349, avr- 04)

(189) *M'en demander davantage, c'est déjà en confondre l'excès avec la permissivité qui l'a produite, et cette seule pensée* ***me remplit de mépris*** *envers moi* ***...***
(http://www.google.fr/search?sourceid=navclient&hl=fr&ie=UTF-8&oe=UTF-8&q=%22me+remplit+de+m%C3%A9pris%22, avr.-04)

(190) ***Napelnia mnie*** *litoscia z powodu swego oblakania, a jednoczesnie nieograniczonym obrzydzeniem i* ***pogarda****.*
(http://respublica.onet.pl/1,9,8,754190,2439557,286469,100,forum.html, oct-04) [**il me remplit** de la pitié à cause de sa folie, et en même temps d'un dégoût et **d'un mépris** illimité]

(191) Elle a deux ans et ***me remplit d'amour*** et de fierté.
(http://www.lamaisondedede.com/famille/Karine/Karine.html, avr.-04)

(X) *slonce przechodzi przez mgłę [...]* ***napelnia mnie miloscia*** (http://skautka.blog.pl/, oct-04) [le soleil traverse le brouillard, **me remplit d'amour**]

(192) *Une telle persévérance* ***me remplit d'admiration****.*
(http://www.freinet.org/icem/archives/ep/3-34/p.56-57.htm, oct-04)

(193) *Gdy jeżdżę do Ameryki, to pomimo moich zastrzeżeń do tego kraju muszę przyznać, że* ***napawa mnie podziwem fakt****, że ludzie, którzy tam bardzo aktywnie pracują, jednocześnie uczestniczą w kulturze*. (http://www.kult.cad.pl/prasa_49.html, oct-04) [quand je vais en Amérique, je dois, malgré toutes les réserves que j'ai pour ce pays, admettre que le fait que les gens y travaille très activement et, en même temps participent à la culture, **me remplit/sature d'admiration**]

(194) *To co tu znalazlam* ***napelnilo mnie zazdroscia.***
(http://gminachojnice.com.pl/?a=14&lg=&rok=2002, oct-04) [ce que j'ai trouvé ici **m'a rempli d'envie**]

(195) *Finalement, à force de regarder cette actualité, c'est plus Bush et le gouvernement américain qui* ***me fait peur.****..*

[164] Nous avons privilégié dans la mesure du possible des exemples au présent. Notre choix est motivé par la problématique de l'aspect, surtout en français où l'aspect qui est lié à des formes temporelles semble être plus fort que l'aspect lexical.

(http://forums.lemonde.fr/perl/showthreaded.pl?Cat=&Board=irak&Number=586429&page=0&view=collapsed&sb=3&part, avr.-04)

(196) *Sama myśl o tym* ***napełnia mnie strachem*** (http://www.stronazdrowia.pl/artyk-BACH.htm, oct-04) [La seul pensée à ce sujet **me remplit de peur**]

(197) *Mój mąż* ***mnie straszy****, ze odejdzie.*

(http://kiosk.onet.pl/charaktery/1,65,8,7652346,22866602,621820,0,forum.html, oct-04) [mon mari **me fait peur** qu'il me quittera]

(198) *Moi aussi le soleil* ***me rend heureux*** *avec sa chaleurs, et c'est vrai le hazard apporte beaucoup, il m'a apporté une charmante Jennifer que j'adore méga trop.*

(http://jennifer.joueb.com/news/299.shtml, avr.-04)

(199) *Un garçon, qui je ne sais pas pourquoi,* ***me remplit de bonheur*** *quand je suis à ses côtés.* (http://www.happython.com/index4.php?no=21205, avr.-04)

(200) *Juz sam fakt, ze to robie,* ***napawa mnie szczesciem****.*

(http://www.nlp.pl/lista_dyskusyjna/ogladaj_archiwum.php?lp=63, oct-04) [déjà le fait que je le fasse **me sature/remplit de bonheur**]

(201) *bo wiara w nas* ***mnie uszczesliwia****...* (http://blog.tenbit.pl/sirek/02-11/, oct-04) [car la foi en nous **me rend heureux**]

(203) *Ca* ***me rend triste****.*

(204) *Cela* ***le remplit de tristesse*** *et nourrit chez lui comme chez ses collègues un sentiment d'impuissance.* (http://www.gio.gov.tw/info/nation/fr/fcr97/2004/02/s08.html, avr.-04)

(205) **Cela m'attriste.**

(206) *To, co dzieje się na rynku,* ***napawa mnie smutkiem****.*

(http://www.gazetaprawna.pl/dzialy/28.html?numer=1294&dok=1294.28.419.2.10.1.0.1.htm, oct-04) [ce qui se passe sur le marché **me sature/remplit de tristesse**]

(207) ***Smuci mnie postawa Kibiców Rezerw****, na meczu z Hutnikiem*

(http://kaniagostyn.civ.pl/pytania/fechner.html, oct-04) [L'attitude de supporteurs lors du match avec Hutnik **me rend triste**]

(208) *Tu* ***me fais honte****.*

(209) Wszystko, co ludzkie zawstydza mnie (Wszystko, co ludzkie zawstydza mnie, oct-04)

(210) ***Nie rób mi wstydu***. [**ne me fais pas honte**][165]

(211) ***Przynosisz mi wstyd***. [**tu m'apporte la honte**]

(212) *Tu* ***me mets en colère****.*

(213) *ale* ***gniewa mnie to****, że coś się dzieje nie po mojej myśli.*

(http://www.opoka.org.pl/biblioteka/T/TD/pytania_nieobojetne/gniew_bozy.html, oct-04) [mais quelque chose qui ne se passe pas comme je le veux **me mets en colère**]

[165] La forme affirmative du même tour est bizarre.

(214) ***Zlosci mnie*** *jak ktos pisze takie glupoty.*
(http://www.wube.pl/nuke/modules.php?name=News&file=article&sid=680, oct-04) [quand quelqu'un écrit de telles idioties, ça **me met en colère**]

(215) *Ca* ***me donne des remords****.*
(216) *A teraz na dodatek jeszcze* ***robi mi wyrzuty sumienia****, że nie uzgodniłam z nią tego, czy pogodzić się z Pauliną!!* (http://ewcia1331.blog.onet.pl/, oct-04)
[et en plus, **elle me fait encore des remords** que je ne me suis pas mise d'accord avec au sujet de la réconciliation avec Paulina]

L'inversion des actants qui nous intéresse ici introduit des modifications complexes dans les énoncés et, par là, le sens des énoncés obtenus est plus « riche » que celui des expressions expérientielles avec l'expérienceur en position de sujet. Nous allons analyser les éléments de ces énoncés diathétiques mais avant cela, il faut relever quelques différences entre le français et le polonais. Tout d'abord, nous n'avons trouvé aucune occurrence de ce type pour NIENAWIŚĆ [HAINE] ce qui est étonnant ; les exemples pour POGARDA [MEPRIS/DEDAIN], tout comme MÉPRIS sont rares, encore une fois ces affects résistent à la diathèse. ENVIE pose à nouveau des problèmes, nous en avons trouvé peu d'exemples alors que ZAZDROŚĆ est bien représenté.

3.2.3.3.1. Le déclencheur et la problématique de la causativité

3.2.3.3.1.1. Perception du déclencheur

Pesetsky (1995 : 56) propose la distinction entre *causer* et *target*[166] qu'il illustre par les énoncés suivants[167] :

a) *Bill was very angry at the article in the* Times.
b) *The article in the* Times *angered/enraged Bill*.

Dans a) nous avons affaire à *target* et dans b) à *causer*. Pour Pesetsky, les conditions de vérité de ces deux énoncés sont différentes, pour que a) soit vrai, Bill doit avoir un rapport plus « actif » : « *Bill doit avoir évalué l'article, et il doit s'être fait une mauvaise opinion d'un aspect de cet article. En d'autres termes, Bill doit penser qu'on peut reprocher quelque chose à cet article.* »[168] (*ibid*.) ; dans b), la situation est

[166] Nous préfèrons garder ici les termes anglais, *target* signifiant *cible.*
[167] La diathèse en anglais se construit différemment, je ne prends pas en compte les différences en pensant que l'analyse de Pesetsky se base sur la place des actants.
[168] *Bill must have evaluated the article, and he must have formed a bad opinion of some aspect of it. In other words, Bill must find the article objectable in some respect.*

différente, cet énoncé est possible même si Paul trouve que l'article est très bien : « *il peut être possible, par exemple si c'est le journaliste favori de Bill qui a écrit, dans l'opinion de Bill, un bon article révélant des exemples de la corruption gouvernementale. L'article provoque la colère de Bill, probablement la colère contre quelque chose ou quelqu'un, mais Bill n'est pas nécessairement en colère contre l'article lui-même*. »[169] (*ibid*.). Pour dire les choses autrement, dans le cas de *target,* l'expérienceur effectue une évaluation. L'expérienceur apparaît donc comme actif dans le processus, dans le cas de *causer*, le *causer*, « *doit simplement être casuellement connecté à l'affect décrit par le prédicat et porté par l'expérienceur* »[170] (*ibid*.). Pesetsky donne un autre couple d'exemples :

a) Bill was satisfied/content with the Chinese dinner.
b) The Chinese dinner satisfied/contented Bill.

et explique que dans a) Bill exprime un jugement sur la qualité de repas et dans b) on dit uniquement que le dîner a éliminé la faim chez Bill.

Cette différence, bien qu'intéressante pour notre démonstration, est très ténue et Pesetsky ne donne pas les moyens pour la vérifier. Il nous semble impossible de faire la même chose sur des énoncés simples concernant les sentiments :

(217) *Je hais Jean.*
(218) *Jean m'a rempli de haine.*

(219) *Je suis heureuse de sa présence.*
(220) *Sa présence m'a remplie de bonheur.*

(221) *Je suis en colère contre toi.*
(222) *Tu m'as mis en colère.*

(223) *J'ai honte de toi.*
(224) *Tu m'as fait honte.*

[169] *it can be true, for exemple, if Bill's favorite columnist has written, in Bill opinion, a great article revealing exemples of government corruption. The article does cause Bill to be angry, and possibly angry at someone or something, but he is not necessary angry at the article itself.*
[170] *must simply be casually connected to the emotion described by the predicate and borne by the Experiencer.*

Si ce n'est que l'on perçoit intuitivement que l'expérienceur semble plus actif que lorsqu'il se trouve en position de sujet et ceci parce qu'il se trouve en position de sujet.

3.2.3.3.1.2. Causativité

Nous envisageons ici la causativité dans son sens « naïf », telle que la résume S. Baudet (1990 : 56) : « *X CAUSE Y : l'occurrence de X est une condition nécessaire, dans les circonstances, pour l'occurrence de Y* ». Selon cette définition, il n'y a aucun doute que le SN sujet dans la structure accusative doit être considérée comme la cause du sentiment désigné par le syntagme verbal.

Nous commencerons par une citation de R. Dirven (1995 : 95-96) qui introduit bien à la problématique de la causativité et des sentiments tout en constituant un raccourci sur la base duquel nous continuerons :

> *La différence entre la cause et l'absence de cause peut être illustrée sur l'exemple de deux énoncés :* Jean est en colère contre Marie *et* Jean aime Marie. *Dans le premier cas, Marie a initié une situation (S1) qui a eu comme résultat, entre autres, la colère de Jean (S2) ; s'il n'y en avait pas Marie et ce qu'elle a fait, Jean ne serait pas en colère. Dans le cas de* Jean aime Marie*, Marie n'a pas nécessairement déclenché quoi que ce soit ; la situation pourrait bien exister seulement dans le monde de Jean, où Marie est simplement un but, ou un objet, de l'état émotionnel de Jean, elle n'a pas « causé » l'état émotionnel de Jean*.[171]

Dirven (*ibid*.) définit la causalité de façon identique à celle de Baudet. Si on reprend sa définition, on se retrouve devant une contradiction et soit l'exemple n'est pas bon soit la définition ne l'est pas. En effet, nous ne comprenons pas la différence que Dirven fait entre la causation d'amour et la causation de colère. Dans les deux cas la causation a lieu « dans le monde de John » pour reprendre la formulation particulièrement pertinente de Dirven. Dans les deux cas Marie n'a pas besoin de faire quoi que ce soit, elle peut faire ce qu'elle veut, la « décision » de réponse affective dépend toujours de John. La différence entre ces deux affects résident peut être dans le fait que, dans le cas

[171] *The difference between cause and the absence of cause may be illustrated on the exemple of the two phrases* John is angry at Mary *and* John is in love with Mary. *In the first case, Mary has initiated some situation (S1) which has had, as one of its results, John's being angry (S2) ; were is not for Mary and what she did, John would not now be angry. In the case of* John is in love with Mary*, Mary has not necesarily triggered anything; the situation could well exist only in the world of John, where Mary is merely the goal, or object, of John's emotional state; she has not "caused" John's emotional state.*

de COLÈRE, on s'attend généralement à ce qu'il y ait une action. Cela ne change rien cependant au problème dans la mesure où c'est l'évaluation de cette action par John qui instaure la colère tout comme elle instaure l'amour, peu importe les qualités ou les agissements de Marie. Nous allons maintenant développer cette idée.

Lorsqu'on applique la problématique de la causalité aux sentiments, on se heurte à la question d'accès au savoir. Considérons tout d'abord le cas plus simple où le SN sujet de l'expression désigne un inanimé en évitant ainsi la question de savoir si le déclencheur fait ou ne fait pas quelque chose :

(225) *Cet article me remplit d'admiration.*
(226) *Cet article le remplit d'admiration.*
(227) *Cet emploi de temps me met en colère.*
(228) *Cet emploi de temps la met en colère.*

Lorsqu'on observe les énoncés (226) et (228) on se retrouve devant le problème suivant[172] : comment peut-on le savoir ? Le problème disparaît si on répond à cette question : *il/elle me l'a dit*, à supposer bien évidemment que l'interlocuteur soit sincère. Par ailleurs, on peut observer un comportement qui nous fait penser qu'il en est ainsi mais il s'agit forcément d'une interprétation. Les énoncés (225) et (227) ne posent pas ce genre de problème, on en conclura donc que le lien causal est effectué par l'expérienceur objet qui se dédouble et devient, en dehors d'être l'objet, un énonciateur extraphrastique, sujet d'une super-phrase *je dis que*. Ainsi, bien que l'expérienceur soit patient et subissant le procès, il n'y a que lui qui peut déclencher ce procès en identifiant le déclencheur-cause et le sentiment en question, sans cette identification le procès-sentiment ne pouvant pas avoir lieu[173].

Envisageons maintenant les énoncés dans lesquels on retrouve un humain en position sujet :

(229) *Pierre me fait peur.*
(230) *Anne me remplit du mépris.*
(231) *Tu me mets en colère.*

[172] Et un problème d'accessibilité, 2) et 4) sont-ils seulement acceptables au présent, sans présence d'un locuteur à savoir absolu ?
[173] Il nous semble impossible de décider catégoriquement l'ordre de l'identification en raison du caractère plus ou moins instantané et concomitant des opérations impliquées. Il nous semble cependant qu'on évalue d'abord un événement, on statue ensuite sur la question de savoir si cet événement peut ou non être cause d'un sentiment, pour décider enfin de quel sentiment il s'agit.

Outre la question de l'accès à l'affectivité d'autrui, se pose ici la question de l'intentionnalité de l'entité qui déclenche l'affect. En effet, on ne sait pas si la personne désignée par le SN sujet fait quelque chose intentionnellement ou si elle fait quelque chose tout court[174]. De toute manière on n'a pas besoin de connaître les intentions de l'autre, uniquement l'interprétation de l'expérienceur est pertinente. En effet, le déclencheur peut ne rien faire et l'observateur extérieur peut asserter que le déclencheur n'a rien fait. Ce qui n'empêche pas l'expérienceur d'attribuer au déclencheur une intentionnalité. A contrario, le déclencheur peut s'efforcer de provoquer une réponse affective sans atteindre son objectif :

(232) *J'ai tout fait pour lui faire peur mais ça n'a pas marché.*
(233) *J'ai essayé de le mettre en colère mais sans succès.*[175]

Autrement dit, un déclencheur-cause qui agit intentionnellement n'est jamais certain du résultat de ses actions. Pour que la réponse affective ait lieu, l'expérienceur doit identifier les faits de *je* comme déclencheur-cause possible d'un affect et déclencher, par là même, cet affect.

Essayons maintenant de rapprocher notre raisonnement de la théorie de Dowty en commençant par l'expérienceur. L'expérienceur présente deux traits proto-agentifs : *sentience* et il provoque le changement dans l'autre actant du procès en lui attribuant la propriété d'être le déclencheur (cf. Van de Velde, 1997, *supra*) ; il a également un trait proto-patientif : il subit un changement[176] le l'effet du déclencheur (non-affect – affect). Le SN déclencheur a un trait proto-agentif : il provoque le changement dans l'autre participant ; il a éventuellement le trait *sentience*, selon la nature de SN, et un trait proto-patientif : il se trouve lui-même modifié par l'autre participant (attribution de la caractéristique d'être le déclencheur). Ainsi l'expérienceur et le déclencheur ont un nombre à peu près égal de caractéristiques. Selon le corollaire 1 du principe de sélection syntagmatique de Dowty, chacun peut occuper la place de sujet. Ceci étant dit, il faut encore expliquer pourquoi c'est le déclencheur qui occupe cette place dans la diathèse que nous étudions maintenant. Il nous semble qu'il y a deux possibilités d'explication à

[174] Voir aussi Karolak (2001 : 182) pour ce problème d'interprétation.
[175] Nous ne donnons pas à chaque fois les équivalents polonais pour ne pas alourdir la démonstration, ils sont parfaitement possibles et équivalents.
[176] Nous faisons abstraction de deux interprétations différentes de cette structure (cf. par exemple Biały, 2005) : statique et dynamique, qui peuvent être ramené à la différence entre situationnel et général.

ce changement. On considère que les modifications de l'expérienceurs sont plus saillantes que celles du déclencheur, de cette façon le trait 'changement' de déclencheur peut ne pas être pris en compte. Une telle vision des choses nous semble se rapprocher de l'approche de Dowty : si on peut considérer les rôles comme des instances prototypiques, les traits doivent également être considérés comme tels ; et donc le trait se situant au centre de la catégorie l'emporte sur un élément périphérique. Par ailleurs, on peut expliquer le fait que le déclencheur se trouve en position de sujet par l'iconicité de l'ordre phrastique[177] : il faut qu'il y ait un stimulus préalable pour qu'il y ait ensuite une réaction.

Par ailleurs, G. Lakoff (1987 : 54-55) considère que la causation, comme tous les autres phénomènes, doit être considérée à la lumière de la théorie des prototypes. La situation de causation prototypique est, selon cet auteur, la suivante :

1. *il y a un agent qui fait quelque chose*
2. *il y a un patient qui subit un changement vers un nouvel état*
3. *les propriétés 1 et 2 constituent un évènement simple ; elles ont lieu dans le temps et l'espace ; l'agent entre en contact avec le patient*
4. *une partie de ce que fait l'agent (tant le mouvement que l'exercice de la volonté) précède le changement dans le patient*
5. *l'agent est la source de l'énergie ; le patient est le but de l'énergie ; il y a un transfert d'énergie de l'agent vers le patient*
6. *il y a un agent unique défini et un patient unique défini*
7. *l'agent est humain*
8.
   - *l'agent veut son action*
   - *l'agent contrôle son action*
   - *l'agent porte la responsabilité fondamentale de son action et du changement*
9. *L'agent utilise ses mains, son corps ou un instrument*
10. *L'agent regarde le patient, le changement dans le patient est perceptible, et l'agent perçoit ce changement.*

[177] L'explication donnée ne vaut, a priori, que pour le français et le polonais.

Comme nous venons de le voir, dans le cas des affects, les choses ne se passent pas de cette manière. Le point 1. n'est pas nécessairement respecté, ce qui entraîne également que les point 5. 7. 8. et 9. ne sont pas pertinents non plus, ainsi d'ailleurs que le point 10. Nous sommes donc loin de la structure prototypique, ce qui explique les difficultés d'analyse de la causation dans le cas des sentiments.

La diathèse accusative que nous étudions ici profile le début du procès sentiment. Elle décrit le déclenchement du procès et non le procès en lui-même si on conçoit celui-ci comme une sorte d'activité mentale. L'expérienceur, même dans cette structure a un rôle actif dans la mesure où, rappelons-le, il doit identifier le déclencheur en tant que tel, en tant que le déclencheur possible d'un affect

Nous proposons, pour résumer, de décrire la problématique de la causalité dans les expressions expérientielles des sentiments de la façon suivante :

a) *Je sais ceci : Quelque chose est arrivé*[178]
b) Je pense qu'à cause de cela il est bon de ressentir quelque chose
c) *A cause de cela je commence*[179] *à ressentir quelque chose*

Il s'agit d'un cadre général dans lequel on peut faire entrer tous les sentiments. Récapitulons :

a) l'expérienceur identifie un fait de monde. Il n'est pas du tout nécessaire de savoir si ce fait de monde est provoqué intentionnellement ou non ; il n'est pas nécessaire non plus qu'il y ait un changement effectif du monde perceptible de façon objective, tout se passe dans « le monde » de l'expérienceur, ce qui est matérialisé par le modalisateur *savoir*[180] ;

b), l'expérienceur identifie le fait du monde comme un déclencheur - cause d'un sentiment ;

c), après la condition nécessaire de b), le sentiment s'actualise. Il va de soi que selon les sentiments il y aura des contraintes sur les faits du monde identifiables comme

[178] La formule *quelque chose est arrivé* désigne un événement de quelque nature que ce soit, nous suivons ici Wierzbicka (1976 : 132) : « *Only an event can constitute the cause of something* » [seulement un évènement constitue la cause de quelque chose]
[179] Le verbe *commencer* ne fait pas partie de la MSN, nous ne savons pas néanmoins comment nous en passer dans ce cadre, sinon au risque d'alourdir inutilement l'explication.
[180] Voir à ce sujet aussi par exemple Ortony, Clore, Collins (1988 : 4) : « *The emotions are very real and very intense, but they still issue from cognitive interpretations imposed on external reality, rather than directly from reality itself.*»

déclencheur (*cf*. à ce sujet par exemple notre travail sur les sentiments « quand je pense à moi, je ressens quelque chose de mauvais » (2003) et *infra* pour les sentiments « quand je pense à toi je ressens quelque chose de mauvais »), peu importe que ces composantes soient conscientisées ou non.

3.2.3.3.1.3. Verbes : *remplir, faire, rendre, etc.*

La problématique des verbes introduits dans la diathèse est intéressante : alors que l'on s'accorde à dire que la structure accusative des sentiments que nous analysons maintenant est inchoative, les verbes, eux, ne le sont pas, il s'agit des verbes imperfectifs et c'est l'influence des noms des sentiments qui fait que l'interprétation de cette diathèse est inchoative. Les verbes français *remplir, faire, rendre*, comme les verbes polonais *napełniać* [remplir]*, napawać* [imprégner] désignent les procès comme n'étant pas bornés[181]. On peut leur présupposer un début : il faut, à un moment, commencer à *remplir, etc.,* et une fin : on arrête de remplir lorsque le réservoir est rempli, lorsque quelque chose est fait, etc. mais ces données sont introduites par le co(n)texte. Pour comprendre comment les verbes imperfectifs en question peuvent rendre l'interprétation de la structure accusative inchoative, il faut prendre en compte le rapport entre l'expérienceur et le sentiment tel qu'il est conceptualisé à travers cette structure.

Dans la structure accusative le sentiment est dissocié de l'expérienceur. Pour D. Bouchard (1995) *mépris* est un *objet incorporé* dans *mépriser* et ce principe fonctionne pour d'autres sentiments. Il est difficile de maintenir cette hypothèse puisque *mépriser*, *haïr*, *aimer*, etc. sont, en toute logique, ontologiquement premiers à *mépris*, *haine*, *amour*, etc. pour pouvoir avoir un concept comme *mépris*, il faut le procès *mépriser* auparavant, *mépris* est une abstraction, une schématisation réifiée de *mépriser*. Ainsi *mépris* se trouve effectivement dans *mépriser* mais pas en tant qu'objet interne mais en tant que structure ou schéma. Par ailleurs, observons que si on admettait la thèse de Bouchard on devrait considérer l'énoncé :

(234) *Je méprise Marie.*

comme équivalent à :

[181] Les verbes polonais ont l'aspect marqué morphologiquement : les deux verbes cités : *napełniać* i *napawać* ont des équivalents perfectifs *napełnić* et *napawić*.

(235) *Je ressens du mépris pour Marie.*

Dans ces deux énoncés, à part du statut du verbe *ressentir* (et *éprouver*), on observe un changement au niveau de la relation entre l'expression expérientielle du sentiment et l'objet de ce sentiment : dans l'énoncé avec le verbe *ressentir* les deux sont séparés par une préposition qui manifeste un éloignement au niveau conceptuel. Normalement, aucune de ces deux expressions ne peut apparaître sans la mention d'objet, c'est une contrainte formelle. Cependant, la mention formelle d'un objet peut être optionnelle lorsque cet objet est saillant dans le co(n)texte pour les deux cas. Il semble toutefois que l'énoncé :

(236) *Je ressens de la haine.*

hors co(n)texte est plus facilement acceptable que :

(237) **Je hais.*

On en conclura que *haïr* et *ressentir*/*éprouver de la haine* ne désignent pas la même chose et la différence entre les deux se situe justement dans le fait qu'avec les verbes génériques, tout comme dans la structure accusative, il y a une séparation entre l'expérienceur et son sentiment. En d'autres termes, il y a une dissociation et une focalisation sur l'affect ressenti dans les expressions avec le verbe générique de sentiment. *Eprouver* et *ressentir* sont, comme nous l'avons vu précédemment, les verbes génériques qui parlent des sentiments comme du *ressenti* et non comme du *vécu*, ils focalisent sur la composante affective.

Dans des structures accusatives le sentiment est manifesté par un syntagme nominal[182] et c'est une évidence formelle pour l'hypothèse sur la dissociation entre l'expérienceur et le sentiment. Néanmoins, cette donnée n'apparaît pas comme claire d'emblée parce que, les sentiments qui sont exprimés par une locution verbale contenant un nom dans la structure active (*J'ai **peur** de lui*), le conservent tel quel dans la structure accusative (*Il me fait **peur)***. Nous laissons de côté des expressions qui ont, dans la structure active, les syntagmes nominaux « pleins », c'est-à-dire pourvus de

[182] Nous laissons de côté les autres possibilités pour des raisons qui seront expliquées ultérieurement. On peut se rapporter également à nos travaux sur la honte. En bref, tant qu'il y a la possibilité d'une autre expression expérientielle que la structure attributive adjectivale (*Il est honteux*), cette dernière donne un point de vue particulier sur le sentiment. Ce n'est pas le cas lorsque la structure attributive adjectivale est la seule pour désigner le procès expérientiel (*être heureux*).

détermination comme *des remords* et le syntagme *en colère* qui relève d'une autre analyse (*cf*. D. Leeman, 1995 pour ce dernier). Les noms dans d'autres expressions n'ont pas de détermination, on peut en déduire qu'ils ne sont pas entièrement individués, qu'ils signifient des procès réifiés. Le fait que les verbes opérateurs (*avoir, être en*) qui les supportent sont relativement pauvres en sens nous mène à considérer que ces verbes servent avant tout à redonner une dimension processuelle aux noms des sentiments en question (*cf*. Langacker, 1991). Dans la diathèse accusative, certains noms comme *peur* dans *faire peur,* et *honte* dans *faire honte*, ne sont pas complètement individués non plus. On observe néanmoins une différence : les verbes (*remplir*, etc.) qui les supportent ont un sens plus riche et, de ce fait, en plus de redonner aux noms une dimension processuelle, ces verbes achèvent, par la spécificité même de leurs sens, ces verbes achèvent l'individuation des noms.

On conclura donc que, dans la diathèse, le sentiment est dissocié de l'expérienceur. Cette dissociation permet d'expliquer l'interprétation inchoative de la diathèse accusative. Le sentiment n'est pas encore complètement installé dans les situations décrites par la structure accusative, il est en phase d'installation ; le procès inchoatif de remplissage, de production, etc. sera achevé lorsque le sentiment sera complètement installé dans l'expérienceur, on passera alors à la phase imperfective sentiment. Le problème du statut actanciel de l'expérienceur vient peut-être de cette inchoativité. Si on prend en compte le sens de la place syntaxique de l'objet qui fait penser que l'entité qui l'occupe joue le rôle du patient, il faut penser que la diathèse accusative désigne la saisie en *émotion*. L'expérienceur est pris par l'émotion mais pas encore complètement donc il est difficile de décider clairement de son appartenance actancielle. Chose importante, l'expérienceur doit participer à ce qui ce passe en identifiant le déclencheur comme tel, sinon, rien n'est possible.

3.2.4. Les expressions des sentiments dans les structures passives

Dans le domaine des sentiments, sont passivables uniquement des sentiments exprimés par les verbes simples. Ainsi une fois de plus le comportement de prédicats simples est différent de celui de prédicats complexes. Le complément dit d'agent est effaçable mais il faut considérer avec M. Gross (1995) que, même s'il n'est pas matérialisé dans l'énoncé, l'expérienceur est toujours présent. Le passif est également une diathèse, la différence avec les deux structures diathésiques déjà étudiées est que dans le passif, l'expérienceur du sentiment n'est pas en position de sujet mais dans la position du complément dit d'agent. Ce complément, qui nous intéresse particulièrement ici pour des raisons évidentes, dit *d'agent* est par ailleurs problématique puisqu'il n'est pas clair lequel des rôles sémantiques il incarne, Gaatone (1998 : 176) précise que le nom d'agent « *n'a sans doute jamais été pris à la lettre* ». Lorsqu'on observe les structures passives comme par exemple :

(238) *Paul est détesté* ***par tout le monde.***
(239) *Jean est dédaigné* ***par Marie.***

il est impossible de voir, dans le complément introduit par *par*, un quelconque complément d'instrument/manière, c'est tellement évident en effet qu'il n'est même pas nécessaire d'effectuer le test de *comment*, on peut penser à un complément d'agent.

Un autre point intéressant relevé par Gaatone (*op.cit.* : 194-210) est la cooccurrence de deux prépositions introductrices du complément : *de* et *par*. La préposition *de* est plus rare, elle serait un vestige des états antérieurs de la langue et elle marquerait plutôt les procès « statifs » tandis que *par,* bien plus fréquent, marquerait les procès « agentifs ». Abordant les verbes de sentiments, Gaatone dit que « *Les verbes de sentiment sont généralement reconnus comme statifs et la grande fréquence de* de *ne doit donc pas surprendre* ».

L'observation des énoncés à la voix passive permet de dégager quatre possibilités :

- (être) Adj. sentiment par N singulier

  (240) *Homosexuel probable, efféminé, il* ***est haï par son propre père*** *qui ne lui trouvait rien de vandale !*

(http://fr.wikipedia.org/wiki/Hild%C3%A9ric, sept.- 06)

- (être) Adj. sentiment de N singulier

(241) ***Admiré de Proust**, romancier, poète, essayiste, Vénitien de cœur, Henri de Régnier est notamment l'auteur de Chroniques vénitiennes.* (http://www.lekti-ecriture.com/editeurs/Recits-venitiens.html, sept.-06)

- (être) Adj. sentiment par N pluriel

(242) *C'est le moins intéressant des Comtes de Montfort, traître et chevalier félon il meurt après moult aventures, abandonné et **méprisé par les siens**.* (http://www.normandieweb.org/27/montfortsurrisle/montfortsurrisle/chateau.html, sept.-06)

- (être) Adj. sentiment de N pluriel

(243) *Certains sont revenus, d'autres ont tournés le dos aux fans tandis que tout ceux qui ce sont affilié au clan Soprano … continuent à être **détesté de tous**…* (http://www.flqnet.com/chroniques/frits/2004/recap.html, sept.-06)

La recherche sur *Google* donne les résultats suivants (sur les 50 premiers)[183] :

- *haï par* : 36 énoncés pertinents, dans la grande majorité (33), *par* introduit une entité plurielle (pluriel interne ou pluriel)
- *haï de* : 9 énoncés pertinents sur les premiers 50, dans 5 énoncés *de* introduit des entités plurielles et dans 4 des particuliers (noms propres),
- *détesté par* : 20 résultats, dont un seul avec un particulier (*le père*)
- *détesté de* : 9 résultats, dont 4 avec des particulier, 5 introduisant des entités ;
- *aimé par* : 19 résultats (entités singulières et plurielles)
- *aimé de* : 6 résultats, dont 5 introduisant une entité singulière (3 concernant Dieu) et un exemple d'entité plurielle
- *admiré par* : 40 résultats, dont 27 concernant les entités plurielles et 13 les entités singulières
- *admiré de* : 23 résultats, dont 6 avec des entités singulières et 17 avec des entités plurielles
- *enviée par* : 44 résultats pour des entités plurielles et 1 résultat pour singulier
- *envié de* : 8 résultats pluriels,
- *méprisé par* : 44 résultats dont 39 avec les entités plurielles,
- *méprisée de* : 27 résultats dont 20 concernant les entités plurielles,

[183] Nous avons cherché des occurrences avec le participe passé masculin sauf pour *envié* et *méprisé de* pour éviter *méprise*.

- *dédaigné par* : 35 résultas pluriels, 13 singuliers
- *dédaigné de* : 2 résultats : 1 singulier, 1 pluriel

On observe deux caractéristiques quantitatives, les syntagmes *PP + par* sont de loin plus nombreux que les syntagmes *PP + de* ; dans le cas de certaines expressions des sentiments comme DÉDAIN (39 contre 2), HAINE (36 contre 9), ENVIE (45 contre 8), ce déséquilibre est très fort. Les entités introduites sont, dans la grande majorité, plurielles quelle que soit la préposition introductrice. Ajoutons que, dans les contextes que nous avons observés, *de* et *par* peuvent être interchangés dans la plupart de cas. Il se dégage néanmoins une tendance : une alternance *de/par* est possible pour les énoncés contenant le syntagme *tout le monde* et cela va dans le sens des analyses de J. Authier (1972 : 132) et de M. Gross (1975 : 81 n.26), cités par Gaatone, qui observent qu'une entité plurielle et indéfinie, rendrait la préposition *de* plus naturelle. Nous pensons qu'il en est ainsi parce qu'on interprète les énoncés avec les verbes de sentiment contenant *de tout le monde* comme des « qualités » du sujet actualisant le verbe au passif et ce serait l'indéfinitude de *tout le monde/tous* qui induirait cette interprétation. L'emploi de *par* est possible, cette préposition semble pouvoir particulariser *tout le monde* et permettre ainsi l'interprétation agentive. Par contre, les jugements semblent plus unitaires lorsqu'on a affaire à un complément d'agent désignant un particulier, *de* est jugé beaucoup moins bon que *par*, ce qui conforte ce que nous venons de dire *supra* : l'interprétation « agentive » est préférée.

Nous pensons qu'ici, une fois de plus, on peut raisonner par analogie : puisque la préposition *par* est utilisée avec les verbes d'action (ou, du moins, les procès dynamiques), où elle introduit l'agent, on peut considérer qu'elle est introductrice d'agent également lorsqu'elle est utilisée avec les prédicats des sentiments. Nous revenons ainsi à l'agentivité de l'expérienceur des affects exprimés par des prédicats simples.

En polonais, la problématique est sensiblement semblable. Tout comme en français, la structure canonique apparaît comme peu naturelle et on trouve le plus souvent les formes réduites sans la copule, comme par exemple dans :

(244) *Bolesław Chrobry twardą ręką narzucił chrześcijaństwo, chwalony za to piórami obcych biskupów, ale zapewne coraz bardziej* ***nienawidzony przez*** *swych poddanych.*

(http://prace.sciaga.pl/27465.html, oct-04) [B. Chrobry a imposé le christianisme de main de fer, loué pour cela sous les plumes d'évêques étrangers, mais certainement de plus en plus **haï par** ses sujets]

(245) *Ten **pogardzany przez** Janika aktyw i elektorat lewicy na sam widok przewodniczącego dostaje alergii*. (http://www.trybuna.com.pl/n_show.php?code=2004080417, oct-04) [Cet organe, **méprisé par** Janik et l'électorat de la gauche déclenche une allérgie à la celle vue du président]

(246) *Charakterystyczny jest trójkąt, w którym kobieta **kochana przez** polskiego rycerza wpada w ręce rywala będącego jednocześnie wrogiem kraju.*

(http://sciaga.nauka.pl/index.php/id=index/dept=54/cath=221/sc_kat=20/sc_id=4259l, oct-04) [Est caractéristique le triangle dans lequel la femme **aimée par** un chevalier polonais tombe dans les mains d'un rival qui est, en même temps, ennemi du pays]

(247) *Leonard Cohen - po 10 latach milczenia ten kanadyjski bard o żydowskich korzeniach, uwielbiany przez kobiety i **podziwiany przez** mężczyzn, przypomniał o sobie światu, wydając płytę z dziesięcioma nowymi utworami.* (http://www.monikaluft.pl/module.php?id=37, oct-04) [L. C. – après 10 années du silence ce barde canadien avec des racines juives, adoré par les femmes et admiré par les hommes, a rappelé au monde son existence, en sortant un disque avec dix nouvelles chansons]

(248) *Jeden z uczestników **przestraszony przez** pędzącego dzika, ratując się ucieczką wykrzykiwał: "ra, ra, dzicz!"* (http://www.sadki.home.pl/historia/lege.htm, oct-04) [un des participant, **apeuré par** un sanglier chargeant, se sauvait en criant « ra ra sauvage »]

La recherche sur *Google* ne donne qu'un résultat pour ZAZDROŚĆ [ENVIE] et l'énoncé semble franchement bizarre. Nous avons placé à part l'énoncé avec STRACH [PEUR] parce que cet énoncé n'est pas structuré de la même façon : tandis que *nienawidzony* [haï], *pogardzany* [méprisé/dédaigné], *kochany* [aimé], *podziwiany*[admiré] sont des participes passés passifs [imiesłów przymiotnikowy bierny][184] dérivés des verbes imperfectifs, le participe passé *przestraszony* est dérivé du verbe perfectif *przestraszyć*[185] [faire peur] qui profile la phase inchoative du procès, contrairement aux autres énoncés, celui avec le participe *przestraszony* est un énoncé causatif, les formes imperfectives sont donc des équivalents plus exacts des expressions passives des sentiments en français. La différence majeure avec le français réside dans le fait qu'il n'existe qu'une seule préposition qui peut introduire le complément d'agent, la préposition *przez*. Pour Przybylska (2002 : 566-567) l'entité introduite par la préposition *przez* (équivalent de *par*) et à l'accusatif comme dans les énoncés *supra*, doit être considéré comme un agent. Pour la chercheuse, ce type d'emploi de la préposition s'explique par une relation stricte entre la causativité et l'agentivité. Elle ajoute plus loin

[184] Pour les détails voir par exemple Saloni, 2001 ; Laskowski, 1999.
[185] Dont l'équivalent impérfectif est *straszyć*.

que l'on peut même parler de la grammaticalisation de la structure *przez* + *Acc* en introducteur d'agent lorsque le verbe est transitif et le SN ainsi introduit désigne une entité humaine. Nous sommes donc devant la même situation qu'en français : on ne peut considérer autrement le syntagme par N que comme un complément d'agent au sens littéral du terme. Nous sommes ici encore une fois devant le cas qui démontre que les prédicats verbaux simples des sentiments fonctionnent comme des prédicats d'actions et leur interprétation est influencée par la structure prototypique.

Pour conclure avec la structure passive, nous dirons qu'elle apporte de nouveaux indices pour étayer notre hypothèse sur l'appétence de l'expérienceur des expressions expérientielles simples vers le pôle « agent ». Il s'agit de preuves ténues mais cela semble tout à fait naturel dans la mesure où l'interprétation du monde se fait sur la base du monde matériel, les domaines non-matériels se fondent sur les interprétations matérielles[186]. Nous pouvons observer également que l'impossibilité de passiver les affects exprimés par les prédicats complexes va également dans le sens de notre hypothèse : ces affects tendent vers le pôle patientif.

3.3. Conclusion

Nous nous concentrerons dans cette partie plus particulièrement sur deux points : sur le problème de la caractéristique 'contrôle' et sur les rapports de l'approche de Dowty et celle de Schlesinger. La notion de contrôle est relativement floue, et comme nous l'avons déjà observé elle est certainement une des raisons qui empêche d'envisager l'expérienceur comme un agent. Quant aux rapports entre les approches de Dowty et de Schlesinger, ils sont importants dans la mesure où ces deux théories nous semblent complémentaires :

[186] *Cf.* par exemple, A.M. Diller (1991 : 211-213)

Dans la plupart des théories portant sur l'agent (Langacker (2002a), Saeed (2003) ; Comrie (1981), Hagège (1995) ; Desclés (1985) *etc*.) on retrouve la caractéristique 'contrôle' alors que cette caractéristique est absente chez Dowty. Y. Kidron & R. Kuzar (2002) regroupaient certaines caractéristiques du Proto-agent dowtyen et notamment 'engagement volontaire', 'existant en dehors de l'événement' et 'provoquant l'événement', pour en faire le trait 'contrôle'. Nous ne sommes pas sûr qu'un tel regroupement puisse être subsumé par 'contrôle'. Dowty connaissait certainement la problématique du contrôle et s'il l'avait jugée pertinente, il l'aurait sans doute incluse dans son ensemble de caractéristiques. Nous avons émis l'hypothèse que la caractéristique 'contrôle' ne pouvait pas être incluse dans une liste de caractéristiques de proto-agent en raison du fait qu'elle était indissociable de la caractéristique 'volition' et trop complexe.

Interrogeons-nous rapidement sur ce qu'est le contrôle. Bien que cette notion soit fréquemment utilisée par les linguistes cités, nous n'en avons trouvé aucune définition. Il nous semble que l'on puisse dire que si quelqu'un contrôle un procès, il peut intervenir à tout moment dans son déroulement et le modifier. Par exemple un marcheur peut décider d'arrêter, accélérer ou ralentir sa marche. Mais dans les procès plus complexes, il peut être difficile de distinguer le procès lui-même des conséquences (ou des retombés) de ce procès). Prenons l'exemple d'une personne autorisée qui appuie sur le bouton qui déclenche l'explosion d'une bombe nucléaire. A priori il contrôle parfaitement le procès *appuyer sur le bouton* lui-même mais il ne contrôle pas ce qui s'ensuit, pourtant on le tiendra pour responsable de ce qui arrive. Le problème devient alors philosophique et juridique. Nous en parlons ici, c'est pour montrer que la caractéristique 'contrôle' est complexe et pour cette raison difficilement maniable. Il ne nous semble donc pas souhaitable de l'inclure dans la caractérisation des rôles sémantiques, à moins de définir exactement ce que cette notion signifie. Il nous semble également que 'contrôle' est également un concept gradable s'analysant comme un continuum qui va du 'savoir' à la 'maîtrise physique'. En bref, pour que cette notion puisse être utilisée, il faut d'abord l'étudier.

Le deuxième point important, beaucoup plus complexe, est celui des rapports de la face formelle et de la face sémantique.

L'approche de Dowty, telle qu'elle est formulée, se place dans la perspective de l'encodage. Elle explique comment on repartit les entités dans la structure de surface

d'un énoncé. Elle permet d'attribuer les rôles et d'expliquer pourquoi les entités se trouvent à telle ou telle place. Dowty ne dit par contre rien sur l'importance de ces places. En d'autres termes, on ne sait pas pourquoi l'agent occupe de préférence la place de sujet. Bref, l'approche dowtyenne est tout d'abord sémantique. Il n'en reste pas moins que les places syntaxiques semblent effectivement jouer un rôle important dans l'interprétation des rôles sémantiques, comme le montre Schlesinger, et notamment au décodage : la place de sujet favorise l'interprétation agentive et la place d'objet favorise l'interprétation patientive. Nous pensons qu'il en est ainsi à cause de la structure phrastique transitive qui est, prototypiquement, une phrase d'action avec un agent-sujet et un patient-objet. Nous pouvons résumer cette question ainsi :

- à l'encodage on prend en compte les caractéristiques sémantiques des entités et du procès, une fois la correspondance aux proto-rôles établie, les entités sont distribuées dans l'énoncé,
- dans la mesure où :
    1. les structures phrastiques fonctionnent également de manière prototypique,
    2. la langue dispose d'un nombre relativement limité des structures phrastiques,
    3. la phrase transitive prototypique est une phrase d'action avec l'agent en position sujet,

    à l'encodage on place l'entité correspondant le plus au proto-agent à la place de sujet et l'entité correspondant le plus au proto-patient en position d'objet (comme c'est prévu par le principe de sélection syntagmatique de Dowty),
- au décodage, le locuteur identifie l'entité occupant la place de sujet comme étant agentive parce que la place syntaxique de sujet lui donne une telle indication (la place de sujet a un sens instructionnel) ; le décodeur réajuste éventuellement son interprétation en fonction de l'entité et du procès.

Les théories de Dowty et de Schlesinger sont complémentaires, elles envisagent simplement les choses de deux points de vue différents, à elles deux, elles permettent d'aborder l'interface syntaxe – sémantique.

Nous conclurons avec une citation de J. R. Averill (1996 : 207-208) :

> *Les affects sont souvent perçus comme involontaires et irrationnels. Il est évident toutefois que les réactions affectives ne sont pas involontaires dans le même sens que le comportement induit par une contrainte extérieure est involontaire. La personne qui est en colère* veut *faire du mal à son ennemi ; l'amant* veut *posséder l'objet de sa passion ; la personne apeurée* veut *fuir le danger. En d'autres mots, durant l'affect, un individu est 'contraint', le cas échéant, par ses propres désirs. Dans la philosophie scholastique (O'Brien, 1948), ce fait mène à la distinction entre des actes pleinement volontaires (auxquels l'individu donne son consentement) et les actes parfaitement volontaires (qui sont effectués après une délibération et une préméditation). Selon cette distinction, les affects sont pleinement volontaires mais non parfaitement volontaires. En utilisant une terminologie plus moderne, on peut dire que les affects concernent un fort engagement mais une petite liberté de choix. […]*
>
> *Bien sûr, la plupart des gens ne font pas une distinction aussi fine entre les actes pleinement et parfaitement volontaires, et le fait que les réactions affectives soient, dans un sens, involontaires a suffi à les emmêler dans un réseau d'attitudes préjudiciables liées à des questions comme la liberté de choix.*[187]

Les langues, du moins le français et le polonais, ne font pas, elles non plus, de distinctions aussi fines. Cependant, nous avons essayé de montrer que l'analyse des expressions linguistiques donne des résultats montrant que les choses sont beaucoup moins simples qu'on a tendance à le croire. Nous nous sommes efforcé de montrer que certaines expressions linguistiques rangent clairement les sentiments du côté du pôle agentif. Même dans la diathèse causative, l'expérienceur doit remplir un rôle actif d'identification.

Les difficultés sont nombreuses. Il y a la complexité des procès – sentiments, la pluralité des facteurs à prendre en compte, enfin le fait que nous n'ayons analysé que

[187] *Emotions are often viewed as involuntary as well as irrational. Obviously, however, emotional reactions are not involuntary in the same sense that behaviour induced by external coercion is involuntary. The person who is angry* wants *to harm his enemy; the lover* wants *to possess the object of his passion; the fearfull person* wants *to flee. In other words, during emotion an individual is 'coerced', if at all, by his own desires. In scholastic philosophy (O'Brien, 1948), this fact led to a distinction between fully voluntary acts (to which the individual gives full assent) and perfectly voluntary acts (which are performed after due deliberation and forethought). According to this distinction, emotions are fully voluntary and not perfectly voluntary. In more modern terminology, one might say that emotions involve strong commitlent but little freedom of choice. [...]*

Of course, most persons do not make such fine distinctions as that between fully and perfectly voluntary acts, and the fact that emotional reaction are in some sense involuntary has been sufficient to enmesh them in a whole network of prejucicial attitudes related to such issues as freedom of the will.

des affects qui, combinés avec la notion de valeur, obligent à prendre avec beaucoup de précautions l'absence de certaines constructions, notamment celles concernant ENVIE. Sans oublier, bien évidemment, la possibilité d'envisager certains affects tantôt comme des *émotions* tantôt comme des *sentiments*. Enfin, le point important : on n'envisage pas des objets du monde mais les objets mentaux ou les représentations. Malgré ces difficultés, les résultas semblent assez clairs ; certains sentiments peuvent être envisagés comme agentifs.

Par ailleurs, notre hypothèse sur la motivation du sens par la forme du prédicat s'est avérée probante. Les affects exprimés par des prédicats simples se rapprochent du pôle agent sur le continuum agent – patient. Mais ils peuvent également être envisagés comme *émotions*, ils se rapprochent alors du pôle patientif. Les affects exprimés par des prédicats complexes ne s'approchent jamais du pôle agentif, ils sont toujours envisagés comme *émotions* même si, parfois, leur degré d'agentivité augmente et leur place sur le continuum change. Nous avons rappelé que le prédicat d'action prototypique avait une structure NVN. Cette structure influence le sémantisme des sentiments qui s'expriment à travers elle. C'est d'autant plus évident lorsque l'on met en rapport nos conclusions avec les postulats de la philosophie analytique de Church (1995). Pour Church, les affects sont des intériorisations d'actions, ils sont en effet « *des contreparties internes de ce qui se produit originellement à l'extérieur* » (1995 : 224). En développant le concept d'intériorisation, cette philosophe précise que pour que l'on puisse parler d'une action intériorisée, il faut que l'action soit mentalement réalisée, et non « imaginée ». Le problème pour Church est que l'intériorisation semble détruire le statut de l'action puisqu'il n'en résulte aucun effet sur le monde, elle résout ce problème en rappelant la composante physique des affects qui serait une proto-action, une action inhibée par les contraintes sociales. Nous ne comprenons pas pourquoi Church ne considère pas que l'objet d'affect est intériorisé tout comme l'action. Cela permettrait, selon les modèles du fonctionnement mental de Dąbrowska, de percevoir un affect comme une action mentale tout court. Tout comme cela apparaît dans cet aspect de la vision naïve du monde que nous avons tenté de reconstruire dans ce chapitre en nous appuyant sur de nombreux indices linguistiques. On pourrait objecter que, dans la vision naïve du monde, l'opposition raison/passion est bien présente. Elle l'est. Cependant ce clivage est transformé en clivage général actif – passif qui profile des domaines et que l'on retrouve également dans le domaine affectif. Il y a des sentiments agentifs et des émotions patientives.

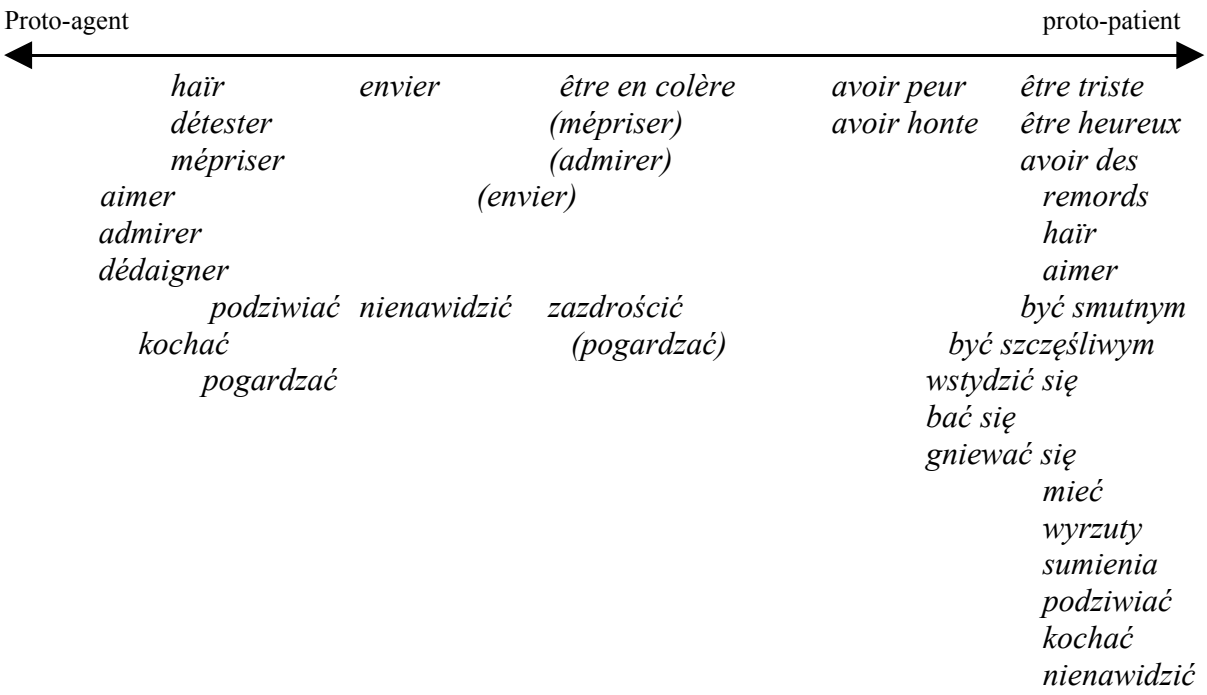
Finalement, les résultats que nous avons obtenus par l'observation du français et du polonais, ainsi que d'autres considérations que nous aborderons dans les chapitres suivants, montrent que les affects sont conformes à la théorie des actions de Parson (Averill, 1980b : 50) en cela qu'ils :

- ont des buts[188] (et des objets),
- sont actualisés dans les situations concrètes,
- sont régulés du point de vue normatif,
- impliquent une dépense d'énergie (physiologique).

Les affects sont des objets très complexes et les prédicats qui les expriment échappent souvent à des outils d'analyse valables pour les prédicats exprimant les évènements physiques. La théorie de proto-rôles proposée par Dowty apparaît comme pertinente pour les analyser. En considérant les rôles comme des instances fondées sur des catégories et des prototypes, on peut replacer les affects dans l'ensemble des procès concernant les êtres humains. Les affects sont parfois considérés comme agentifs, parfois comme patientifs. La langue nous permettant des saisies diamétralement opposés, mais le tout se trouve sur un continuum où les places sont relativement peu précises en absolu, mais relativement bien définies les unes par rapport aux autres. Dans l'ensemble, les prédicats des sentiments français semblent être plus agentifs que les prédicats polonais, nous risquons une fusion de deux échelles en rappelant que cette schématisation visuelle demeure approximative :

[188] Pour la finalité des sentiments, *cf*. les descriptions des sentiments particuliers dans les pages qui suivent.

schéma 12 : l'échelle de l'agentivité des affects



Certains affects se trouvent en deux endroits différents de l'échelle, nous rappelons qu'il s'agit d'une double possibilité de saisie en *émotion* et en *sentiment*.

L'observation de cette mise en commun nous permet de conclure également avec notre hypothèse sur l'influence des formes sur le sens. Les prédicats verbaux simples sont les seuls à se situer près du pôle agentif, leur forme verbale est celle de verbes prototypiques et elle influence leur interprétation. Plus on s'éloigne de cette forme simple, plus on s'éloigne du pôle agentif.

Deuxième partie :

La description des sentiments

4.
LES SENTIMENTS « QUAND JE PENSE A TOI JE RESSENS QUELQUE CHOSE DE MAUVAIS » EN FRANÇAIS

La haine aveugle n'est pas sourde

P. Deproges, *Chroniques de la haine ordinaire*
http://www.evene.fr/citations/mot.php?mot=haine

Dans cette partie de notre travail nous analysons les emplois linguistiques spécifiques de ce que nous avons appelé les sentiments du type « quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais ». Nos analyses ne portent pas sur tous les « mauvais » sentiments de cette catégorie, nous avons choisi un sous-groupe contenant HAINE et *détester*, MÉPRIS et DÉDAIN, en excluant les sentiment comme JALOUSIE et ENVIE qui sont plus complexes : ils font appel à un objet supplémentaire « en possession » de l'objet de ces sentiments. Compte tenu du fait que les expressions des sentiments sont des « abréviations » des situations, nous retournons à ces situations à travers les emplois expérientiels verbaux pour établir les scénarios prototypiques. Nous allons voir que tous les sentiments que nous étudions ainsi, ont au moins deux actants : l'expérienceur et l'objet. Certains ont en plus l'argument cause et l'argument qui désigne une référence extérieure (doxa). Les structures sémantiques des procès-sentiments se font sur la base des configurations et du traitement différent des actants, il s'agit des variations de la structure transitive. Nous étudions donc les prédicats de sentiments du point de vue de leur structure actancielle et du point de vue des composantes de ces trois sentiments : la composante cognitive, la composante affective et la composante physique.

Nous rappelons que nos analyses ne portent pas, à proprement dit, sur des noms ou des verbes de sentiment. A travers l'observation des emplois langagiers, nous allons tenter de décrire le contenu conceptuel de ces sentiments, c'est-à-dire les noyaux sémantiques prototypiques actualisés dans la plupart des occurrences linguistiques de ces sentiments. Nous ne prétendons pas expliquer ainsi tous les emplois, nos explications verbales concernant les emplois prototypiques, c'est-à-dire les types. On pourra certainement trouver les emplois qui ne correspondent pas tout à fait aux explications verbales proposées, il s'agira alors d'occurrences périphériques.

Nous nous interrogerons également sur les rapports du concept que nous décrivons avec le sens des dérivés morphologiques des expressions des sentiments et nous essayerons d'établir les règles de dérivation. Par contre nous n'allons pas chercher à préciser ce qui oppose les verbes et les noms, considérant simplement que les noms sont des abstractions des verbes dans la mesure où on ils ne possèdent pas de dimension temporelle. Nous nous interrogeons cependant sur les implications de la « chosification » des affects en nom.

Nous ne prétendons pas non plus épuiser la problématique des sentiments que nous étudions ici. Nous voulons surtout répondre à la question *qu'est-ce que* sont MÉPRIS, HAINE, etc., en donnant beaucoup moins d'importance à la question *comment* est tel ou tel sentiment, l'approche que privilégient les courants « métaphoriques »[1]. Nous y reviendrons cependant dans le chapitre consacré à la mise en contraste.

4.1. Le groupe HAINE[2]

Nous envisageons dans ce groupe d'une part HAINE et ses dérivés et, d'autre part le concept encodé dans le verbe *détester*. En dehors de la description du ressenti que ces termes représentent, nous essayerons également de dégager les différences entre *haïr* et *détester*. Pour ce faire, nous examinons en parallèle ces deux expressions de sentiment. L'établissement des ressemblances et des différences entre les affects décrits par ces termes nous permettra de valider leur appartenance au même groupe. Les sentiments qui composent le groupe haine : HAINE, *détester*, *ne pas aimer* du côté négatif et, du côté positif : AMOUR, ADORATION ont ceci en commun qu'ils procèdent d'un *appraisal* simple, nous expliquerons cette notion en temps voulu.

4.1.1. HAINE

Le paradoxe de HAINE, remarqué, entre autres, par O. Le Cour Grandmaison (2001 : 9) est le suivant : « *si beaucoup s'accordent spontanément à reconnaître l'importance*

[1] *Cf.* le chapitre 1.
[2] Nous n'attachons pas d'importance particulière à l'appellation des groupes que nous avons constitués. Nous ne postulons pas que l'affect HAINE a, d'une manière ou d'une autre, une place particulière dans la catégorie qu'il nomme.

de la haine dans la vie privée, sociale et politique, rares sont les études qui y sont consacrées ». Nous allons maintenant tenter de combler, modestement et partiellement, ce manque.

4.1.1.1. Eléments étymologiques et lexicographiques

4.1.1.1.1. Etymologie

Contrairement aux autres expressions de sentiment qui nous intéressent ici, *haine* ne dérive pas du latin mais du germanique. Selon le *DHLF* l'étymon reconstruit est *hatjan* ; ainsi le mot *haine* français provient de la même source que *hassen* allemand et *hate* anglais. Comme le remarque M. Jakubowicz (1999), il est difficile de remonter au-delà de cet étymon, à un sens autre que le sens de l'affect. Les premières attestations du verbe (XIe) étaient *enhadir* ou *enhaïr* (Grandsaignes d'Hauterive, 1947) et il s'agissait d'un verbe inchoatif[3] comme en témoigne le préfixe *en*. D'après le *DHLF haïr* concernait d'abord le sentiment dirigé vers les personnes pour s'étendre ensuite aux les choses. Les dérivés de *haïr* sont plus tardifs.

Notons ici qu'en latin, il existait *odi* au sens de « haïr » qui a donné *odiar* espagnol portant le même sens ; ce lexème a donné, en français, l'adjectif *odieux* qui, durant son histoire, a eu successivement les sens suivants (*DHLF*) : « avoir en haine » dans la construction *avoir odieus*, puis « plein de haine », « jaloux », enfin il prend le sens moderne qui est, toujours selon le *DHLF* : « détestable, désagréable, ennuyeux ». Nous examinerons cet adjectif à part pour vérifier s'il entretient toujours des liens avec HAINE dans le français contemporain.

4.1.1.1.2. Données lexicographiques

Pour le *Petit Robert*, HAINE est un « sentiment violent qui pousse à vouloir du mal à qqn et à se réjouir du mal qui lui arrive » ou « aversion profonde pour qch ». Les définitions du verbe *haïr* données par ce dictionnaire sont strictement parallèles. Observons que les lexicographes ont jugé nécessaire de séparer les cas où HAINE porte sur une personne ou sur un objet, or nous verrons que cette distinction ne se justifie pas nécessairement. Par ailleurs, les auteurs du *Petit Robert* envisagent uniquement un type de HAINE : « sentiment violent » (nous dirions « émotion »), or nous avons vu que HAINE peut parfaitement fonctionner comme un sentiment « non-violent ». Nous y reviendrons.

[3] Grandsaignes d'Hauterive (*ibid*.) le définit ainsi : « prendre en haine ».

Le *TLF informatisé* donne, pour *haine*, les valeurs suivantes : « sentiment de profonde antipathie à l'égard de quelqu'un, conduisant parfois à souhaiter l'abaissement ou la mort de celui-ci » et « sentiment de profonde aversion pour quelque chose », donc, exactement les mêmes que le *Petit Robert.* Le traitement de *haïr* est également identique.

4.1.1.2. Structure actancielle de HAINE

Nous postulons d'emblée, et nous allons le montrer, que HAINE a une structure tri-actancielle que nous schématisons de la manière suivante :

X haïr/Y (à cause de y)

La cause y est marquée entre parenthèse parce que son expression linguistique est optionnelle. Nous avons décidé de désigner l'argument cause par la même lettre que l'argument objet dans la mesure où la cause est intimement liée à l'objet. Nous allons maintenant étudier cette structure.

4.1.1.2.1. L'expérienceur

L'expérienceur de HAINE est humain. Nous avons toutefois trouvé un exemple dans lequel l'expérienceur était un animal :

(1) ***Kangourou*** *méchant (…) « J'ai toujours cru qu'ils étaient gentils…* ***Il avait tellement de haine dans ses yeux*** *», se souvient-elle*. (*RL*, 20-03-04, p. 40)

mais cet énoncé prête à sourire[4]. Dire que l'expérienceur de HAINE est un humain n'est pas assez précis, en effet les énoncés mettant en scènes des humains très jeunes ne passent pas bien :

(2) *??? Ce bébé me hait.*

Et un certain nombre d'énoncés fait penser que la capacité d'être expérienceur de HAINE n'est pas donnée d'emblée et automatiquement à tout le monde dans la mesure où HAINE peut s'apprendre :

[4] Peut-être pas la personne qui s'est retrouvée en face du kangourou en question…

(3) *Travailler, **cela ne vous apprend qu'à haïr** ceux qui ne travaillent pas, c'est-à-dire ceux qui ont de l'argent.* (Laxness H., 1989, *Lumière du monde*, Paris, Aubier/Unesco, p. 233)
(4) *Non, vraiment, je ne te haïssais pas, ma mère, **j'apprends seulement ce que c' est que la haine**.* (R698/ **BAZIN Hervé** / La Mort du petit cheval / 1950 page 105 / *XIII*)*

Certaines personnes n'arrivent pas à *haïr* ou ne connaissent pas HAINE, ou du moins, le prétendent :

(5) *En premier lieu, je ne hais personne au monde, en second lieu, **je ne sais pas ce que c'est la haine**, et en troisième lieu…* (Laxness H., 1989, *Lumière du monde*, Paris, Aubier/Unesco, p. 312)
(6) ***J'aurais voulu le haïr**.* (R820/ **JARDIN Alexandre** / Bille en tête / 1986 page 117 /)*
(7) *Il avait déjà l'impression d'être à l'abri des réflexes passionnels, dans cette ville ni accueillante ni hostile, qu'**il se sentait aussi incapable d'aimer que de haïr**, mais qui favorisait étonnamment son retour au calme, son accès à une zone de sang-froid, peut-être de sagesse, qui lui eût été interdite à Alger.* (R437/ **DROIT Michel** / Le Retour / 1964 page 36 / *II*)*
(8) *Julia **j'essaierai de te haïr**.* (K597/ **CAMUS Albert** / La Dévotion à la croix [adapt.] / 1953 page 548 / *PREMIèRE JOURNéE*)*
(9) *[…] les hussards s'acharnant autour de femmes qu'**ils ne savaient pas haïr**, à côté de moi ce jeune niais dont je ne me rappelle plus rien sinon que je lui tenais un discours interminable, tant j'avais besoin de parler, d'éblouir peut-être, mais ce* (S520/ **NIMIER Roger** / Le Hussard bleu / 1950 page 203 / *DEUXIÈME PARTIE, Le château, DE FORJAC*)*
(10) *Hélas, les jeunes gens bien élevés, même s'ils sont mécontents, très mécontents**, n'arrivent pas à haïr**.* (S037/ **ORSENNA Éric** / Grand amour / 1993 page 218 / *Les anges*)*

Il nous semble toutefois très difficile voire impossible de déterminer des contraintes précises pesant sur la capacité de *haïr*, à part la contrainte floue d'une certaine capacité. On peut tout au plus dire que tous les humains suffisamment matures, dans leur majorité, sont capables d'être expérienceurs de HAINE.

Quant aux autres caractéristiques de l'expérienceur de HAINE, nous avons vu dans le chapitre précédent que HAINE peut se trouver tant du côté de pôle agentif :

(11) *Toni commençait à avoir chaud. Chaud de haine. **Mais il avait appris à se contrôler**. Quand on est étranger quelque part, faut toujours savoir se contrôler.* (R764/ **PAGE.A** / TCHAO PANTIN / 1982 page 162 / *Deuxième partie, Lambert's blues*)*

comme l'indique le verbe *contrôler* dans cet énoncé, que du côté patientif, comme l'indique l'énoncé suivant dans lequel l'expérienceur se présente comme étant sous l'emprise de HAINE :

(12) ***La haine m'étouffait**, contre les intrigants du Sérail qui obligeaient Sélim à coucher avec le «cadeau» d'Ali de Tebelen, contre Mirizshah qui voulait m'évincer par une rivale, contre ces idiotes du Harem qui se réjouissaient de mon humiliation.* (R539/ **GRECE.M DE** / LA NUIT DU SERAIL / 1982 page 299 / *TROISIèME PARTIE. Sélim, IV*)*

Il existe également un autre trait caractéristique montrant le caractère actif de l'expérienceur de HAINE. Nous avons vu dans le chapitre précédent, qu'il n'était pas possible pour l'expérienceur de déclencher HAINE directement. Il peut par contre tenter activement de trouver le déclencheur[5] possible de HAINE pour pouvoir haïr, autrement dit, une fois le déclencheur trouvé à l'issue d'une recherche consciente, HAINE pourra s'actualiser. Et comme la recherche de la cause est consciente, on ne peut considérer l'expérienceur de ces cas de HAINE que comme agentif :

(13) *Elle pouvait ainsi lire ses auteurs favoris, ou ceux qu'elle détestait car elle les lisait aussi **pour se donner plus de raison de les haïr**, tout en préparant ses repas.* (R820/ **JARDIN Alexandre** / Bille en tête / 1986 page 179 /)*

Parfois on trouve également la notion de *prétexte* :

(14) *Les ennemis de Napoléon n'ont jamais eu de peine à **trouver de prétexte pour le haïr**.* (S550/ **MALRAUX André** / La Corde et les souris. IV : [Les Chênes qu'on abat] / 1976 page 605 / *II, LA CORDE ET LES SOURIS, IV [LES CHÊNES QU'ON ABAT...]*)*

qui indique que la cause est en quelque sens indispensable pour justifier l'expérienciation de HAINE. A l'inverse, dans les cas de HAINE-*émotion*, l'expérienceur peut considérer que l'initiative de ce qu'il ressent incombe à l'objet :

(15) *Je n'ai pas le choix. Mais ça me fait encore plus mal de l'humilier: je le place si haut, que l'abaisser c'est me mutiler. D'un rictus il me détruit. **Je le hais de me forcer à le haïr**. Comme ce jour où, s'ennuyant à Saint-Roch, commençant à faire ses yeux fourbes, il décide de jouer au lancer de couteau.* (R727/ **BAYON** / Le Lycéen / 1987 page 146 / *TOKOIN*)*

[5] Dans notre approche *cause* et *déclencheur* sont synonymes.

(16) *Pour sa part, il a contribué à me pousser dehors, je veux dire* ***à me faire haïr davantage*** *la ville où je l'ai vu naître et qu'il contribuait à rendre plus haïssable en été - à la quitter.* (R915/ **REVERDY Pierre** / Note éternelle du présent :écrits sur l'art (1923-1960) / 1958 page 224 / *L'ART DU RUISSEAU 1933*)*

Enfin, il nous reste à envisager l'adjectif *haineux* qui ne pouvant que caractériser que l'expérienceur de HAINE est donc centré sur le sujet. L'adjectif *haineux*, quand il complète l'expérienceur de HAINE en tant que personne[6], peut avoir deux lectures : situationnelle et permanente. L'interprétation permanente est très saillante lorsque *haineux* est appliqué à des catégories d'humains :

(17) *Je me taisais, étouffé de rancune, en ces moments de terribles résolutions et de perspectives désaxées, j'exterminais magiquement tout* ***ce petit peuple haineux*** *et abhorré à la folie, en rengaine sanglante et méthodique, à l'ombre rouge de mes paupières voilées*. (R727/ **BAYON** / LE LYCEEN / 1987 page 346 / *HENRI-IV*)*

La caractérisation de *haineux* devient alors quelque chose de l'ordre d'une qualité permanente. Il en va de même lorsqu'il s'agit des humains particuliers :

(18) *Il a fait de* ***Christophe un fils justicier***, ***haineux*** *et froid, du père une épave assez pitoyable*. (S121/ **TOURNIER.M** / LE VENT PARACLET / 1977 page 101 / *II Le roi des Aulnes*)*

Dans le premier de ces énoncés, nous retrouvons l'idée de l'apprentissage (*faire quelque chose de quelqu'un*) qui débouche sur une qualité permanente. L'interprétation situationnelle est possible lorsque le cotexte l'indique explicitement, comme dans l'énoncé suivant qui profile le *devenir* :

(19) *Pourquoi sont-ils* ***si vite haineux****, hargneux ?* (S304/ **COHEN.A** / LE LIVRE DE MA MERE / 1954 page 82 / *XII*)*

Observons que les occurrences avec l'expérienceur à la première personne qualifié de *haineux* sont très rares, contrairement aux énoncés dans lesquels le locuteur est disjoint de l'expérienceur. La rareté des énoncés du type :

(20) *Je suis haineux.*

[6] Nous verrons plus loin que *haineux* peut être aussi utilisé pour caractériser les comportements particuliers de l'expérienceur.

tient certainement au fait que *haineux* désigne quelque chose d'observable, différent du ressenti. Pour le vérifier, observons maintenant les énoncés suivants :

(21) *??Je me sens haineux*.[7]
(22) ?? *Il se sent haineux.*

La difficulté du tour *se sentir haineux* confirme le caractère « physique » de l'état de choses désigné par l'adjectif.

La possibilité d'attribuer à quelqu'un la caractéristique d'être *haineux* doit ainsi tenir au fait qu'*haineux* désigne quelque chose de perceptible pour le locuteur, ainsi l'adjectif *haineux* appliqué à un être humain peut donc être glosé de la manière suivante :

X haineux
lorsque je vois X je pense ceci :
X ressent quelque chose de mauvais [HAINE]

Nous avons ainsi le premier profil de HAINE, il sera complété par la suite, lorsque nous établirons l'explication verbale de HAINE.

4.1.1.2.2. L'objet et la cause

Nous étudierons les actants objet et cause conjointement, la cause étant nécessairement lié à l'objet (nous expliquerons ultérieurement la nature de ce lien) et optionnelle.

Les objets de haine peuvent être de nature diverses :

- humain :

(23) *J'ai **hais mon père** de toutes mes forces depuis ce moment là.*
(http://pirategirl.joueb.com/news/82.shtml, mars-04)

[7] Selon le jugement de mes informateurs. On trouve cinq exemples de cet énoncé avec *Google* (un pour *haineux* et quatre pour *haineuse*). Aucun énoncé à la troisième personne.

(24) *Je **la hais, cette salope** et pourtant, oui, je la baisais !* (S702/ **DORMANN Geneviève** / La Petite main / 1993 page 255 /)*

(25) *Depuis que ma soeur s'est mariée, mon père **hait son gendre**.* (S326/ **SALVAYRE Lydie** / La Puissance des mouches / 1995 page 94 / *11*)*

(26) *De tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, je **hais les coiffeurs**.* (http://www.christophecourtin.com/desproges/coiffeur.asp mars 04)

(27) *Alors, je **hais ses filles**.* (R668/ **BELLOC Denis** / Néons / 1987 page 27 /)*

(28) *Félo **haïssait** les curés*. (R757/ **MORDILLAT Gérard** / Vive la Sociale ! revu et corrigéà / 1981 page 15 / *1*)*

(29) *Dans Une aventurière à Paris, je suis un mufle à gros ventre, et à barbe, je n'arrête pas de compter mon argent, j'ai peur dans les avions, je ronfle la nuit, je **hais les Arabes**, je rêve d'être ministre de l'Intérieur...* (S317/ **SOLLERS Philippe** / Le Coeur absolu / 1987 page 263 / *V*)*

(30) *Non. Si : moi. Alors va-t'en ! Me fuir moi-même ? si je me vengeais sur moi-même ? Hélas, je m'aime. Pour tout le bien que je me suis fait ? Oh non, je **me hais** pour les horreurs que j'ai commises ! » - Et moi, soupirait Henri, je **me hais** de ne pas savoir l'allemand !* (S361/ **RAMBAUD Patrick** / La Bataille / 1997 page 40 / *CHAPITRE PREMIER, Vienne en 1809*)

(31) *Les amours se dissipent - l'amour, la capacité d'amour dont nous disposons, se fige ici, s'arrête là, pour l'éternité, mais il repart, toujours vierge, pour se poser là-bas, d'où encore une fois il s'envole, et parfois, repu ou déçu, il s'endort, hiberne, et, en rêve, **il se hait**.* (S307/ **BIANCIOTTI Hector** / Le Pas si lent de l'amour / 1995 page 135 /)

Nous avons d'emblée divisé les occurrences des objets humains en trois groupes : les humains particuliers, les catégories d'humains et l'expérienceur lui-même. En ce qui concerne les deux premiers groupes, on remarque qu'il n'y a aucune contrainte particulière : tout être humain ou toute catégorie d'êtres humains peut être objet de HAINE. On observe également que, dans ces deux cas, l'expression de la cause n'est pas indispensable explicitement. Parfois elle est complètement absente, comme par exemple dans les énoncés (24) et (29), parfois elle est inférable, comme dans l'énoncé (25) où l'on peut supposer que le *gendre* est haï parce qu'il est devenu le *gendre* de l'expérienceur. Par contre, dans les énoncés dans lesquels l'objet de HAINE est l'expérienceur lui-même, la cause est exprimée plus souvent en tant que telle, elle est alors introduite par la préposition *pour* et *de* (30). Dans les autres énoncés de la série, la cause n'est même pas inférable. Nous reviendrons aux énoncés concernant HAINE réflexive dans la partie consacrée à la composante cognitive de haine, ils nous permettront mieux comprendre les mécanismes cognitifs sous-jacents.

- concrets :

(32) ***Ton visage*** *! gémit-elle désespérément ; tout à coup, ce n'était plus une sorcière. C'est comme s'il était gravé en moi, je* ***le hais****.* (Laxness H., 1989, *Lumière du monde*, Paris, Aubier/Unesco, p. 236)

(33) *Je* ***hais les pigeons****… enfin, depuis qu'un de ces volatiles parisiens m'a repeint un costume cinq minutes avant un entretien d'embauche*

(http://www.padawan.info/fr/paris/je_hais_les_pigeons.html, mars-04)

(34) *Je* ***hais*** *de toutes mes forces* ***la ville où je suis né****.* (http://www.pyramidefilms.fr/intervention-divine/eliaentre.html mars 04)

(35) *Je* ***hais la Bretagne*** *!* (R669/ **BELLOC Denis** / Képas / 1989 page 149 / *III*)*

(36) *Elle* ***hait votre argent****.* (K572/ **MONTHERLANT Henry de** / Celles qu'on prend dans ses bras / 1950 page 786 / *ACTE I, SCèNE 2*)*

Les objets concrets de HAINE, tout comme les objets humains, peuvent être tant des objets particuliers que des catégories d'objets. En ce qui concerne la cause, elle est rarement mentionnée explicitement dans cette catégorie d'objets. Encore une fois, aucune contrainte ne pèse sur ce type d'objet et, a priori, tout objet concret peut être haï. Il existe toutefois une contrainte sur ce type d'objet : il faut qu'un lien sémantique avec *humain* soit toujours récupérable. Ainsi, dans les énoncés (32) et (36), l'objet est formellement lié à un humain par l'emploi de l'adjectif possessif. Dans l'énoncé, les pigeons sont en rapport avec l'expérienceur en raison de l'épisode antérieur. Dans l'énoncé (34) ce lien est moins simple à restaurer, on peut supposer que HAINE est dirigée plus vers la population de la ville que la ville en tant qu'ensemble d'infrastructures matérielles.

- non-matériel[8] :

(37) *Il* ***hait l'injustice****, il est prêt à se battre pour la justice.* (Laxness H., 1989, *Lumière du monde*, Paris, Aubier/Unesco, p. 438)

(38) *Je* ***hais*** *mes souvenirs.* (S321/ **BIANCIOTTI Hector** / Sans la miséricorde du Christ / 1985 page 247 / *VI*)*

[8] Nous préférons éviter le terme 'abstrait', il reste très flou pour nous (*cf*. Koselak, 2003a). En effet 'abstrait regroupe des ontologies très disparates : si *injustice* est abstraite, *souvenir* l'est beaucoup moins, il est simplement immatériel.

(39) *Cette palpitation rougeâtre et l'odeur de vieille graisse qui imprègne toute chose ici composent* ***une atmosphère que je hais****, et dans laquelle pourtant inavouablement je me complais.* (S123/ **TOURNIER Michel** / Le Roi des Aulnes / 1970 page 15 / *I éCRITS SINISTRES D'ABEL TIFFAUGES*)*

(40) *En vérité je* ***hais l'hiver****, parce que l'hiver hait la chair.* (S123/ **TOURNIER Michel** / Le Roi des Aulnes / 1970 page 161 / *I éCRITS SINISTRES D'ABEL TIFFAUGES*)*

(41) *Il était très loin du catholicisme de son enfance, et il* ***haïssait la morale sexuelle de l'église romaine****, mais la religiosité de Nil lui apparaissait comme une inoffensive et folklorique singularité.* (R544/ **MATZNEFF Gabriel** / Ivre du vin perdu / 1981 page 343 / *18*)*

Là encore, aucune contrainte ne semble peser sur l'objet immatériel et, a priori tous type d'objet non-matériel peut être objet de HAINE, mais encore une fois il faut qu'il soit lié d'une façon ou d'une autre à un être humain. Avec ce type d'objet la cause est exprimée le plus souvent de façon non explicite ou elle est absente. Observons que dans les énoncés comme (40) où le lien avec l'humain est difficilement restaurable, la cause permet justement de le restaurer. Si la cause était absente de l'énoncé, il serait plus difficilement acceptable.

L'objet de HAINE, ou plutôt de la possibilité de HAINE, peut être désigné par l'adjectif déverbal *haïssable*. Le caractère déverbal de cet adjectif et sa composition *haïr* + *able* permettent de l'expliquer de la manière suivante : « il y a quelque chose concernant X qui fait que les gens peuvent haïr X », ce qui donne, en MSN, la glose suivante :

<u>X (est) haïssable :</u>
je sais quelque chose de X
à cause de cela je pense ceci :
les gens peuvent ressentir quelque chose de mauvais [HAINE] envers X à cause de cela

Enfin, l'objet de HAINE est nécessairement nominal alors que ce n'est pas le cas, comme nous le verrons, des objets de *détester*. Cette contrainte s'explique par rapport à la nature des entités qui sont désignées par un nom d'une part et par le mécanisme cognitif de HAINE d'autre part. Les noms désignent les entités, le prototype d'entité désignée par un nom est une chose concrète, un objet du monde (Langacker, 1991b). Nous verrons ultérieurement que la composante cognitive de HAINE contient la volonté de

destruction de l'objet. Or on peut détruire un objet mais pas un procès. Un procès peut, tout au plus, être arrêté, ce qui n'est pas la même chose.

4.1.1.2.3. Procès expérientiel

a) composante cognitive

HAINE est, il n'y a aucun doute à ce sujet, un affect négatif (Ogien, 1993). *Haïr* c'est nécessairement penser et ressentir quelque chose de mauvais. Nous admettrons d'emblée que la description de HAINE contient des énoncés « je pense quelque chose de mauvais » et « je ressens quelque chose de mauvais ». Le caractère négatif de la pensée est montré dans les énoncés comme :

(42) *[…] ça fait vachement mal, je hurle, je sais qu'il aime pas quand je hurle à cause des voisins, alors il frappe encore plus fort pour que je ferme ma gueule, et je me réfugie dans le lit-gigogne pour que les draps amortissent les coups et je pense très fort : Vas-y, je sens rien, tu fais même pas mal,* ***je te hais, grosse merde*** *!* (R668/ **BELLOC Denis** / Néons / 1987 page 19 /)*

Le syntagme *grosse merde* décrivant l'interlocuteur, interdit toute autre interprétation axiologique que négative. Bien évidemment, ces deux gloses explicatives (je pense et je ressens quelque chose de mauvais) ne sont pas suffisantes pour caractériser HAINE, notamment sa partie cognitive. Rappelons-nous que la composante cognitive de sentiments consiste notamment en un *appraisal*, c'est-à-dire d'un jugement, conscient ou non, porté sur un objet. Compte tenu du fait que HAINE est « mauvaise », l'expérienceur attribue à l'objet l'orientation axiologique négative. Nous examinerons maintenant les causes de HAINE pour vérifier sur quoi se base ce jugement négatif. Observons encore une fois quelques énoncés dans lesquels une cause est explicitement mentionnée ou inférable :

(43) *Elle observait la moue du visage buté, la rectitude farouche des sourcils. - Pourquoi n'as-tu pas de... corps ? Et encore : - Je* ***hais*** *Suzanne* ***de t'avoir rendu si inhumain*** *! - Maman n'a rien à voir là-dedans ! protesta Alain, choqué. Elle aussi serait capable de me trouver ridicule.* (S248/ **POIROT-DELPECH Bertrand** / L'Été 36 / 1984 page 55 / *Première partie, IV*)*

(44) *Il les* ***haïssait parce qu'il les soupçonnait tous de connaître Nadia et d'édifier autour d'elle un mur de facilités et de compromissions qu'il ne parviendrait jamais à franchir****.* (S299/ **ORMESSON Jean d'** / Le Vent du soir / 1985 page 247 /)*

(45) *Ah ! les petits garçons commencent à vous manquer ! goguenarda-t-elle. Puis, se jetant sur Nil pour le gifler : - Vous êtes un vicieux, un porc libidineux, je vous* ***hais*** *! Les petits garçons, c'est fini ! c'est fini !* (R544/ **MATZNEFF Gabriel** / Ivre du vin perdu / 1981 page 97 / *5*)*

(46) *Je* ***hais*** *les hypocrites qui font semblant de mépriser les biens de ce monde.* (R438/ **DUTOURD Jean** / Pluche ou l'amour de l'art / 1967 page 31 / *V L' ART ET L' ARGENT*)*

Comme on peut le voir sur tous ces exemples, n'importe quel fait ou caractéristique concernant l'objet peut constituer un motif de HAINE, à condition de concerner les humains d'une façon ou d'autre autre. Toutes les causes peuvent être discutables, elles ne sont pas nécessairement basées sur les valeurs absolues, on peut dire que le jugement de l'expérienceur est personnel. Nous avons vu plus haut que la cause n'est pas obligatoirement exprimée dans les énoncés, on peut penser qu'elle n'est plus saillante une fois que HAINE est actualisée. Tout ce qui compte alors pour l'expérienceur, c'est l'objet de son affect. Ou plutôt même l'énergie négative qu'il dépense en direction de l'objet (équivalent mental de l'objet du monde) de sa HAINE. L'objet de HAINE est saisi en tant que tel, dans sa globalité.

Par contre, la mention de la cause redevient importante lorsque la place objet est occupée par l'expérienceur lui-même. HAINE est destructrice. On peut difficilement penser que l'expérienceur qui *ressent/éprouve de la haine*, veuille s'autodétruire, bien que cette interprétation soit possible. Mais l'expérienceur, en mentionnant la source du « mal » permet de réorienter son énergie négative sur cette cause et éviter ainsi la tension autodestructrice. Il n'en reste pas moins vrai que, comme nous l'avons vu, les énoncés avec HAINE réflexive existent et que l'expérienceur peut vouloir que lui-même, en tant qu'objet de HAINE, disparaisse sans qu'il y ait à la lettre de véritable autodestruction, comme il en témoigne le verbe *fuir* dans l'énoncé suivant :

(47) *Elle* ***se haïssait****, haïssait tout,* ***se fuyait****, aurait voulu fuir tout, se défaire de tout.* (S267/ **DURAS Marguerite** / Un barrage contre le Pacifique / 1950 page 187 / *DEUXIèME PARTIE*)*

La composante cognitive de HAINE se caractérise par une volonté de faire disparaître ou, à défaut, de faire du mal. Dans le cas où l'objet de HAINE est non-humain, par exemple un animal, l'action négative peut être actualisée :

(48) *Si l'on en juge par les détails qui retiennent son attention -tel l'épisode de la maniaque ou celui, surtout, du vieux Salamano* ***qui hait et martyrise son chien*** *et l'aime en même temps d'une*

profonde et émouvante tendresse-il ne déteste pas, avec prudence, certes, et retenue, côtoyer aussi les abîmes. (L696/ **SARRAUTE Nathalie** / L'Ère du soupçon / 1956 page 20 / *DE DOSTOIEVSKI à KAFKA*)*

Mais dans les cas où l'objet est un être humain, les règles sociales interdisent le plus souvent toute action. Dans la majorité des cas, l'expérienceur s'arrête sur les intentions :

(49) *Il **la hait et veut sa mort**.* (K943/ **GREEN Julien** / Journal : t. 5 : 1946-1950 / 1950 page 214 / *ANNéE 1948*)*

(50) *Comme je le lui avais avoué, je **le haïssais et l'aurais tué volontiers**, mais j'hésitais, j'ignore pourquoi.* (R854/ **MALET Léo** / La Vie est dégueulasse / 1948 page 86 / *CHAPITRE XV*)*

(51) […] *qui était cet homme toujours absent qui se disait son père et **qu'elle haïssait si fort** que, **pendant des années, elle raya systématiquement sur sa carte d'identité scolaire et sur tous ses cahiers le nom d'Altamont pour le remplacer par celui de sa mère*** (S289/ **PEREC Georges** / La Vie mode d'emploi : romans / 1978 page 538 / *CINQUIèME PARTIE, CHAPITRE LXXXVIII, Altamont,, 5*)*

(52) *Il y avait suffisamment de **haine** accumulée dans ces yeux-là **pour exterminer** la plus prolifique des familles.* (S249/ **PENNAC.D** / LA PETITE MARCHANDE DE PROSE / 1989 page 307 / *VI LA MORT EST UN PROCESSUS RECTILIGNE, 38*)*

(53) *Il en avait autant à mon service à en juger par **les regards de haine** qui me **foudroyaient** sur place.* (R769/ **HANSKA.E** / LES AMANTS FOUDROYES / 1984 page 45 /)*

La volonté de faire disparaître l'objet de HAINE peut être une intention de tuer, comme dans (49) et (50), une tentative de faire disparaître l'objet symboliquement, comme dans (51). Elle peut aussi être exprimée non verbalement, comme dans (52) et (53)[9]. C'est comme si HAINE installait une tension dans l'expérienceur, qu'il y participe ou non, dont la seul façon de se débarrasser était de faire disparaître son objet d'une façon ou d'une autre provoquant alors un soulagement, comme le montre, à contrario, l'énoncé suivant :

(54) *Je ne le **haïssais** pas, et sa ruine ne m'apporterait nulle satisfaction*. (S513/ **DEL CASTILLO Michel** / La Nuit du décret / 1981 page 98 / *8*)*

On comprend dans cet exemple que si le locuteur hait son objet, alors sa disparition ou, du moins, sa mauvaise posture, sera en quelque sorte jouissive. Par ailleurs, l'éloignement physique de l'expérienceur et de l'objet (l'absence de contact direct) peut

[9] Nous reviendrons ultérieurement dans l'importance des yeux dans l'expression de HAINE.

être considéré comme une situation dans laquelle l'objet n'existe pas en quelque sorte, et permet d'éviter la tension de HAINE :

(55) *L'incertitude où l'avait jeté l' hypocrisie de la société l' avait décidé à éviter toutes occasions d' agir,* ***à fuir les hommes pour ne les pas haïr***. (L826/ **GUÉHENNO Jean** / Jean-Jacques : t. 3 : Grandeur et misère d'un esprit : 1758-1778 / 1952 page 325 /)*
(56) *Pour* ***s'empêcher de la haïr complètement****, Simon Lachaume* ***fut forcé de se dire qu'il ne la reverrait peut-être jamais***. (L698/ **DRUON Maurice** / Les Grandes familles : t. 1 / 1948 page 31 / *CHAPITRE 1 ER LA MORT DU PoèTE*)*

On peut interpréter de manière semblable l'énoncé :

(57) *[…] ça fait vachement mal, je hurle, je sais qu'il aime pas quand je hurle à cause des voisins, alors il frappe encore plus fort pour que je ferme ma gueule, et je me réfugie dans le lit-gigogne pour que les draps amortissent les coups et je pense très fort :* ***Vas-y, je sens rien, tu fais même pas mal****,* ***je te hais,*** *grosse merde !* (R668/ **BELLOC Denis** / Néons / 1987 page 19 /)*

dans lequel l'expérienceur enlève à l'objet humain la possibilité que son action ait des résultats, ce qui est également, en quelque sorte, un anéantissement de l'objet. Dans son approche philosophique, R. Ogien (1993 : 49) dit la chose suivante sur ce sujet :

> *'Haïr' est une relation à l'*existence *même de l'objet haï et non une attitude à l'égard d'une proposition concernant cet objet. Le haineux ne reproche pas telle chose au haï, il lui reproche d'exister. Le haineux s'en prend* directement *à l'existence du haï […], comme si cette existence était irréductible à toutes ses descriptions connues ou connaissables.*

Un autre fait intéressant à observer lorsque l'on veut comprendre le mécanisme cognitif de HAINE, ce sont les collocations de HAINE avec d'autres sentiments, ADMIRATION et ENVIE :

(58) *La honte d'être découverte, la rage de sentir violée l'intimité de mes sentiments, la révolte contre l'oppression dont j'étais la victime jusque dans le secret de mon coeur, le disputaient en moi à une* ***admiration haineuse*** *et* ***envieuse*** *pour Mirizshah qui ne reculait devant rien pour servir son fils et qui me tenait dans ses serres de velours.* (R539/ **GRECE.M DE** / LA NUIT DU SERAIL / 1982 page 190 / *DEUXIèME PARTIE. Le Sultan Abdoul Hamid Ier, IV*)*

(59) *Lescrabes devait le dire, un soir, chez Thérèse, « Drif est le fils que j'aurais aimé avoir », ce qui contribuerait encore plus au sentiment partagé d'**envie haineuse** et d'estime que suscitait le personnage.* (S313/ **LABRO.P** / DES BATEAUX DANS LA NUIT / 1982 page 46 / *PREMIèRE PARTIE, Lescrabes,, Andréa,, Drifter*)*

(60) *Henri descendit l'allée centrale à la recherche d'une place et sur son passage les visages se chargeaient de **mépris haineux**.* (L342/ **BEAUVOIR.S DE** / LES MANDARINS / 1954 page 461 / *CHAPITRE IX*)*

La collocation *admiration haineuse* est tout le moins bizarre, à moins qu'il s'agisse d'un oxymoron. On pense spontanément à un effet de style, la charge négative de HAINE étant très forte, elle est très peu compatible avec un sentiment à orientation positive comme ADMIRATION. Sauf si on pense que l'on admire quelque chose que l'on veut posséder et que l'on n'y arrive pas. Alors on cherche à faire disparaître l'objet qui, ne pouvant pas être possédé, devient haï. En ce qui concerne les sentiments négatifs, les choses sont plus simples. On peut considérer tout simplement que ENVIE et MÉPRIS peuvent se transformer en HAINE, mais on ne sait rien alors sur les mécanismes cognitifs en jeu. On expliquera *envie haineuse* et *mépris haineux* par la volonté de faire disparaître l'objet D'ENVIE et de MÉPRIS, la tension de HAINE s'ajoute aux mécanismes propres des sentiments en question.

Regardons enfin des énoncés rencontrés parfois à l'oral, que l'on qualifie volontiers d'emphatiques :

(61) *Je hais la soupe/l'hiver.*

On interprète le plus souvent le verbe *haïr* dans ces énoncés comme « ne pas aimer de façon intense » et c'est cette interprétation qui permet de parler du caractère emphatique de ce type d'énoncé. Notons cependant qu'il y a des objets qui ne sont pas acceptés par HAINE :

(62) **Je hais le/les tabouret(s).*

Il en est ainsi probablement parce qu'on aurait bien du mal à attribuer à un tabouret une axiologie expérientielle quelconque. Autrement dit on ne voit pas en quoi un tabouret peut être mauvais, alors que l'on peut construire plus facilement les situations dans

lesquelles la soupe ou l'hiver seraient insupportables. Et alors peut-être HAINE porte plus sur ces situations que sur l'objet verbalisé.

Comme nous le verrons plus tard, *détester la soupe/l'hiver* n'est pas synonyme de l'énoncé précédent et, dans l'interprétation emphatique, il faudrait passer par un degré intermédiaire entre « ne pas aimer » et « ne pas aimer de façon intense » ce qui n'est pas plausible. Par contre, si on reprend le principe de la tension à faire cesser d'exister l'objet, nous n'avons plus besoin de la caractéristique 'intensité' et on peut gloser cet énoncé de la façon suivante : « je n'aime pas la soupe et le mieux serait/je veux qu'elle n'existe pas ». Dans cette interprétation, ce qui ne semble pas alors très adéquat, ce n'est pas l'emphase mais l'inadéquation d'un sentiment comme HAINE à un objet aussi trivial que *la soupe*.

b) composante affective

Intuitivement, HAINE comme AMOUR sont des sentiments par excellence. Mais tout comme dans le cas d'autres sentiments, il est difficile de montrer que HAINE contient une composante affective. Le test des verbes *éprouver* et *ressentir*, le seul qui nous semble plausible, sans être parfait toutefois, fonctionne sans problème :

(63) *Je ressens/éprouve de la haine.*

Il en va de même pour la collocation avec le générique *sentiment* : *un sentiment de haine*. Mais rappelons-nous que, en français contemporain, ce générique accepte des noms qui ne sont pas des affects (un sentiment d'insécurité). Il n'est donc pas probant.

HAINE a également une intensité et cette intensité est souvent maximale, paroxystique comme en témoignent les éléments cotextuels :

(64) ***Personne***, ***jamais***, *n'avait* ***haï*** *une maison* ***au point où*** *le scalde* ***haïssait*** *cette maison.*
(Laxness H., 1989, *Lumière du monde*, Paris, Aubier/Unesco, p. 487)
(65) *Je* ***hais*** *mon père* ***au-delà de toute mesure***, ***personne***, *monsieur Jean,* ***ne peut imaginer à quel point je le hais***. (S326/ **SALVAYRE Lydie** / La Puissance des mouches / 1995 page 86 / *10*)*
(66) *Il nous disait son désarroi à revêtir la personnalité d' un mort, son dégoût à porter les insignes de l' arme qu' il* ***haïssait le plus au monde***, *ses déroutes intérieures, parfois, à telle minute où il fallait offrir le naturel comportement d' un officier teuton, sa peur constante de se trahir.*

(L955/ **AMBRIÈRE Francis** / Les Grandes vacances / 1946 page 209 / *5 LES TRAVAUX ET LES JOURS*)*

Mais elle peut toutefois être décrite comme beaucoup moins passionnée, froide et calculée :

(67) *Seule une colère blanche est à la mesure de la **haine** qui n'explose ni n'implose, mais frappe juste.* (S325/ **KRISTEVA.J** / LES SAMOURAIS / 1990 page 158 / *Deuxième partie, SAINT-ANDRé-DES-ARTS, 3*)*

c) composante physique

Avant d'étudier la composante physique de HAINE, nous devons préciser tout d'abord ce que nous comprenons par cette composante. Les affects sont des syndromes psychosomatiques, c'est-à-dire qu'ils concernent et le corps et l'esprit. Leur manifestations physiques peuvent être de deux ordres : de l'ordre du ressenti physique subjectif interne et de l'ordre du comportement perceptible extérieurement et souvent, mais non nécessairement, à visée communicative. Les manifestations physiques internes sont, comme les sensations corporelles comme la faim, non-agentives tandis que les comportements extérieurs peuvent être soit agentifs soit non-agentifs.

Comme la plupart des sentiments, HAINE a une composante physique bien développée, on peut parler des *manifestations* voire des *expressions de la haine*. Les manifestations de HAINE font partie intégrante de l'affect et rien ne permet de supposer que le comportement peut être dissocié de deux autres composantes[10]. Le comportement de HAINE peut, comme nous l'avons déjà vu, être contrôlé par l'expérienceur et inhibé :

(68) *J'ai tant de mal à supporter qu'il y ait en Eugenio une voix secrète qui me diffame et un morceau de coeur qui me **hait en silence** pour ne pas me faire de peine.* (S314/ **BRISAC Geneviève** / Week-end de chasse à la mère / 1996 page 42 / *2*)*
(69) *Je **haïssais silencieusement**.* (R434/ **BERGER Yves** / Le Sud / 1962 page 56 /)*

ou au contraire montré :

[10] Sauf bien sûr, dans le cas de la feintise.

(70) *Mais qu'on déshonore et qu'on exécute comme traître un écrivain français qui n'a pas trahi, qu'on le dénonce comme ami des Allemands, alors que jamais il n'y eut entre eux le moindre contact, et qu'il les* ***haïssait ouvertement****, c'est une injustice contre laquelle aucune puissance au monde ne me défendra de protester*. (K384/ **MAURIAC François** / Le Bâillon dénoué après quatre ans de silence / 1945 page 474 / *AUTOUR D'UN VERDICT*)*

Les manifestations internes de HAINE peuvent être les suivantes :

(71) *Au fur et à mesure que je criais,* ***je sentais monter quelque chose de chaud et d'énergique, un bien-être nouveau, un plaisir violent qui me coulait de la bouche****. C'était ma* ***haine*** *sans doute pour cette femme féroce qui n'ouvrait toujours pas.* (S305/ **ROZE.P** / LE CHASSEUR ZERO / 1996 page 17 /)*

(72) *Je me torturais à examiner l'un après l'autre chaque détail horrible de sa personne - tiens, elle commence même à avoir de la barbe au menton - tandis qu'une* ***haine énorme gonflait en moi.*** (R760/ **SEGUIN.F** / L'ARME A GAUCHE / 1990 page 154 /)*

(73) ***Une bouffée de haine me prend à la gorge****.* (R769/ **HANSKA.E** / LES AMANTS FOUDROYES / 1984 page 207 /)*

(74) *La* ***haine m'étouffait****, contre les intrigants du Sérail qui obligeaient Sélim à coucher avec le « cadeau » d'Ali de Tebelen, contre Mirizshah qui voulait m'évincer par une rivale, contre ces idiotes du Harem qui se réjouissaient de mon humiliation.* (R539/ **GRECE.M DE** / LA NUIT DU SERAIL / 1982 page 299 / *TROISIèME PARTIE. Sélim, IV*)*

(75) *Toni* ***commençait à avoir chaud****.* ***Chaud de haine****. Mais il avait appris à se contrôler. Quand on est étranger quelque part, faut toujours savoir se contrôler.* (R764/ **PAGE.A** / TCHAO PANTIN / 1982 page 162 / *Deuxième partie, Lambert's blues*)*

Tous ces énoncés font penser qu'il s'agit de HAINE-*émotion*, autrement dit, de HAINE à laquelle le sujet ne participe pas et laquelle « agit par elle-même ». Nous verrons plus loin que les *sentiments* qui ne peuvent pas fonctionner comme *émotions*, n'ont pas de ressenti corporel interne. Pour revenir à nos énoncés, HAINE y est toujours interne, dans le corps de l'expérienceur mais elle est autonome et elle agit sur ce corps.

Les manifestations externes de HAINE peuvent concerner différentes parties du corps de l'expérienceur :

- le regard :

(76) ***Leurs regards se croisèrent*** *l'espace d'un instant, mais Julien* ***eut le temps de comprendre que le patron le haïssait****.* (S227/ **CLAVEL Bernard** / La Maison des autres / 1962 page 256 / *DEUXIèME PARTIE, 28*)*

(77) *Kangourou méchant (…) « J'ai toujours cru qu'ils étaient gentils…* ***Il avait tellement de haine dans ses yeux*** *», se souvient-elle*. (*RL*, 20-03-04, p. 40)

(78) *Quand il m'arrivait de croiser* ***son regard je lisais dedans une haine noire****, quelque chose de terrible qui me faisait froid dans le dos.* (R760/ **SEGUIN.F** / L'ARME A GAUCHE / 1990 page 146 /)*

(79) *J'ai vu, au-dessus d'un fauteuil roulant, posée sur un amas de couvertures, une tête de femme qui nous regardait avec des* ***yeux luisants de haine****.* (S249/ **PENNAC.D** / LA PETITE MARCHANDE DE PROSE / 1989 page 154 / III POUR CONSOLER CLARA, 16)*

(80) *Moi,* ***je râcle toute ma haine et je la mets dans mes yeux****.* (R964/ **VAUTRIN.J** / BLOODY MARY / 1979 page 244 / *59*)*

(81) *Le poignard qu'il cherche a glissé de l'autre côté quand, tout à l'heure, les pans de son long habit largement ouverts, il se débattait sur le corps écrasé... Il tire sur sa ceinture avec colère, en jetant* ***des regards haineux*** *sur le visage figé de la femme.* (S229/ **MAKINE.A** / LE TESTAMENT FRANCAIS / 1995 page 240 / *III, 3*)*

(82) *Caïn le Pakistanais* ***regarde haineusement*** *Abel l'indien (qui le lui rend bien d'ailleurs).* (http://www.dailyjungle.net/index.php?idarticle=46, fév-05)

Le regard semble être particulièrement important dans le cas de HAINE. Cela ne doit pas nous étonner lorsque l'on sait que le regard est de tous les temps, et dans une majorité des cultures, considéré comme instrument d'agression (Le Breton, 2004), et que HAINE est agressive par essence.

- le visage :

(83) *Quelques badauds applaudirent. Le flic se tourna vers eux, et la* ***haine****,* ***la plus noire lui congestionna le visage*** *pendant quelques instants (…).* (King, S., 2001, *Cœurs perdus en Atlantide*, Le Livre de Poche, p. 466)

(84) *Tous les symptômes de la rupture amoureuse s'affichèrent sur son visage : au chagrin qui lui fit fermer les yeux succéda bientôt* ***une expression de haine qui crispa ses mâchoires***. (R820/ **JARDIN.A** / BILLE EN TETE / 1986 page 152 /)*

(85) *J'ouvre les yeux pour me retrouver nez à nez avec le visage de Justine,* ***déformé par la haine****.* (R823/ **MANOEUVRE.P** / L'ENFANT DU ROCK / 1985 page 158 / *13 JAMAIS UN MOMENT D'ENNUI*)*

(86) *FRANTZ, **son visage se pétrifie brusquement**, il **a l'air froid, haineux et menaçant**.* (S324/ **SARTRE.J-P** / LES SEQUESTRES D'ALTONA / 1960 page 150 / *ACTE II, SCèNE PREMIèRE*)

(87) *Les mondialistes de l'UMPS, avec François Baroin et François Hollande qui bavent **haineusement** de rage avec tous leurs supporters républicains que " La république est plus forte que tout " doivent être remis à leur juste place par l'UPLM : des fossoyeurs du travail des français, des spolieurs des efforts durement consentis par la population de notre jadis si beau pays, notre France dévastée, larmoyante face à une république toujours aussi mortifère, moribonde et puante d'arrogance déplacée et de ruine sociologique et spirituelle*. (http://www.uplm.net/comm.html, fév-05)

Le visage est la partie la plus expressive du corps humain, il encadre en quelque sorte, l'expression des yeux, on ne s'étonnera pas des possibilités d'expression de HAINE à ce niveau.

- la parole et autres émissions vocales :

(88) *L'un guidant l'autre, serrant les dents quand la voiture mordait sur le bas-côté, l'un écoutant **les hurlements de haine** et de douleur que poussait l'autre.* (R957/ **POUY.J-B** / LA CLEF DES MENSONGES / 1988 page 182 /)*

(89) *La voix était rauque, **empoisonnée de haine**.* (R819/ **QUEFFELEC.Y** / LES NOCES BARBARES / 1985 page 144 / *PREMIèRE PARTIE, VII*)*

(90) *Elle n'entendait qu'une **voix haineuse** et étouffée qui prononçait distinctement : «Bou-din», et puis rejoignait le silence.* (R828/ **VERGNE.A** / L'INNOCENCE DU BOUCHER/1984 page 23 /)*

(91) *Et quand il les quitte, c'est avec des **ricanements haineux**, tandis que son valet ajoute un nom sur le grand livre où il tient à jour le tableau de chasse de son maître.* (S124/ **TOURNIER.M** / LES METEORES / 1975 page 435 / *CHAPITRE XV, LES MIROIRS VéNITIENS*)*

(92) *Le clerc subit ces remontrances avec un **silence haineux**.* (S003/ **YOURCENAR.M** / L'OEUVRE AU NOIR / 1968 page 584 / *PREMIèRE PARTIE : LA VIE ERRANTE, LES LOISIRS DE L'éTé*)*

(93) *Si ça devait lui bourdonner dans les esgourdes toutes ces insultes, ces **vociférations haineuses**.* (R821/ **BOUDARD.A** / LA CERISE / 1963 page 311 / *VII*)*

(94) *Pas des petits travaux d'amateur que tu fais juste pour gagner un peu d'argent, mais ta thèse, par exemple, tu as l'air de t'en moquer... Quelque chose qui mène quelque part pour de bon... il y a tout de même notre avenir, tu devrais y penser, l'avenir de nos enfants... » Il recule un peu comme pour mieux l'examiner et éclate d'un **rire haineux** : « Ah ! »* (S125/ **SARRAUTE.N** / LE PLANETARIUM / 1959 page 69 /)*

(95) *Chose amusante, l'extrémisme des propos figurant sur ce site rapproche notre ami des individus qu'il **dénonce haineusement**.*

(http://www.ludovicmonnerat.com/archives/2005/02/audela_des_conv.html, fév-05)

Nous avons regroupé ici toutes les manifestations qui concernent soit l'émission de la voix soit une activité langagière. Il va de soi, que toutes les activités langagières, comme *dénoncer, dire, vociférer* sont agentives, par contre il nous semble impossible de décider si leur coloration « haineuse » est agentive ou non, elle peut être les deux, selon interprétation qu'on en fait.

- l'attitude générale et les gestes :

(96) *C'était bien ma veine ! Je le regardai dans les yeux, sans ciller,* ***haineuse****.* (R817/ **AVENTIN.C** / LE COEUR EN POCHE / 1988 page 240 / *Deuxième partie*)*

(97) *Barbier lançait,* ***haineux****, tout près de sa figure : - T'es un con, Juju, t'es un con, un sale con, t'es un petit con.* (R860/ **FALLET.R** / LA GRANDE CEINTURE / 1956 page 125 / *7*)*

(98) *Le sac s'est coincé au bas de la longueur lors du hissage,* ***j'ai tiré dessus haineusement*** *mais rien à faire je suis donc redescendu puis remonté au jumar.*

(http://membres.lycos.fr/grimppg/freney.htm, fév-05)

(99) *Alors il s'avança,* ***me gifla deux fois, haineusement****, puis il saisit la toile cirée d'où les assiettes n'avaient pas été débarrassées et tira.* (R440/ **ETCHERELLI Claire** / Élise ou la vraie vie / 1967 page 48 / *PREMIèRE PARTIE*)*

Ici, encore une fois, dans la plupart des cas, il est impossible de décider si la « coloration » *haineuse* est agentive ou non. Les observations sur l'agentivité ou la non-agentivité de HAINE sont importantes dans la mesure où elles peuvent déterminer s'il s'agit de HAINE-émotion ou de HAINE-sentiment et nous aurons besoin de ces conclusions pour construire l'explication verbale de HAINE (proto)typique. Cela permettra également de mettre en contraste HAINE et les autres sentiments que nous étudions ici : les manifestations de HAINE sont majoritairement soit non-agentives soit non décidables tandis que, comme nous le verrons, les manifestations de MÉPRIS par exemple, sont agentives. Il faut se demander par ailleurs pourquoi il y a peu de manifestation de HAINE-sentiment et chercher la réponse du côté de la nature de sentiment. HAINE-*sentiment* est plus cognitivisée et donc plus maîtrisée, ce n'est plus HAINE qui régit l'expérienceur mais l'expérienceur qui « gère » sa HAINE. Il fera donc a priori les choses froidement, de manière plus insidieuse qui ne fera pas forcément penser à HAINE, les manifestations non-agentives étant plus typiques. Si on part de ce postulat, on doit considérer que c'est le caractère non-agentif des manifestations de HAINE qui doit intégrer l'explication verbale.

Pour décrire les manifestations de HAINE on utilise le plus souvent les moyens formels suivants : syntagme prépositionnel *de haine*, l'adjectif *haineux* et l'adverbe *haineusement*.

Le syntagme prépositionnel *de haine* sert à caractériser les noms qui désignent, tout d'abord, les parties du corps : *les yeux*, mais la caractérisation n'est pas directe : **les yeux de haine*, cette caractérisation porte sur un changement déjà intervenu dans *les yeux* : *les yeux brillants/luisants de haine*. Ainsi *de haine* caractérise directement une certaine apparence des yeux : la brillance ou la lueur des yeux, la valeur de la préposition *de* est ici la valeur « d'origine » : la brillance ou la lueur des yeux proviennent *de la haine*. La même analyse s'applique à *expression de haine* et *hurlement de haine*, que l'on peut expliciter de manière suivante : il y a haine et de cette haine viennent certaines *expressions*. Enfin, en ce qui concerne l'expression *voix gorgée de haine*, nous sommes devant une métaphorisation de HAINE en substance[11]. On définira le syntagme *de haine* comme suit : « quelque chose est arrivé dans le corps de X parce que X ressent de la haine ».

L'adjectif dénominal *haineux* peut caractériser l'expérienceur dans son intégralité, comme nous l'avons déjà vu, mais également les parties de son corps comme le visage, et ses actions, par exemple : *voix, vociférations, silence*. Tandis que le syntagme prépositionnel profile l'origine du comportement ou d'un état, l'adjectif *haineux* décrit une qualité de l'entité ou du procès désigné par le syntagme qu'il caractérise. Nous avons vu par ailleurs, que l'adjectif *haineux* s'applique à une série de comportements observables et nous pensons que dans ces cas également, on ne peut disjoindre ces comportements de la composante cognitive. Ce qui nous autorise à proposer la glose suivante :

Z partie du corps X est haineux
quelque chose est arrivé à Z
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [HAINE]

Nous avons affaire à des comportements et nous avons, de ce fait, tendance à attribuer une responsabilité de leurs actes aux personnes qui les manifestent même si ces actes

[11] *Cf.* infra pour plus de détails.

sont accidentels. Ainsi lorsque l'on renverse accidentellement une tasse, on présente ses excuses pour manifester qu'il s'agit d'un accident, mais on peut tout de même entendre le reproche « tu aurais pu faire attention ». Ce qui semble saillant ici, c'est la source de l'énergie dépensée au cours du procès. De la même manière l'expérienceur (X) en tant qu'entité intentionnelle) doit dépenser de l'énergie (faire quelque chose) pour qu'un comportement observable puisse avoir lieu dans une partie (Z) de son corps.

L'adverbe *haineusement* quant à lui qualifie les procès nécessairement dynamiques et on peut le considérer comme un adverbe de manière. L'adverbe *haineusement* est un adverbe portant sur le procès désigné par le verbe et, à travers ce procès, sur le sujet du verbe (donc l'expérienceur). C. Guimier (1996 : 52) précise :

> *la paraphrase* sujet est adj *doit être comprise de la façon suivante :* sujet apparaît être adj. au travers du procès dans lequel il est engagé. *En d'autres termes, la paraphrase ne doit pas être comprise comme dénotant une qualité intrinsèque du sujet, mais seulement une qualité qui se manifeste dans le comportement du sujet réalisant le procès signifié par le verbe.*

Autrement dit, comme nous l'avons fait remarquer *supra*, l'adjectif *haineux* (ici dans la paraphrase de *haineusement*) peut avoir deux interprétations : permanente et situationnelle et l'emploi de l'adjectif *haineusement* doit être interprété comme une attribution de caractéristique situationnelle. D'autre part, même si *haineusement* qualifie également le sujet du procès, la distance entre ce sujet et HAINE est plus grande, comme en témoigne l'iconicité de la double dérivation. Par conséquent nous gloserons la manière dont l'adverbe *haineusement* profile le procès-sentiment HAINE de la manière suivante :

> *haineusement*
> *X fait quelque chose*
> *comme le font les gens qui ressentent quelque chose de mauvais [haine]*

Enfin, le syntagme prépositionnel *par la haine* est également intéressant parce qu'il permet d'envisager HAINE comme une entité indépendante de l'expérienceur et agissante sur lui. Il s'agit donc, dans ce type d'énoncés de HAINE-*émotion.*

Pour clore le tour d'horizon de l'expression de HAINE, nous allons nous interroger sur le fonctionnement de certains emplois de HAINE comme les actes de langage. Exprimer sa HAINE, à la première personne, au présent est possible sans problème :

(100) *Je te/vous hais.*

Dire ceci sert tout d'abord à exprimer son ressenti : « je te dis ceci parce que je veux que tu saches ce que je ressens envers toi ». Mais exprimer les choses de cette façon ne se limite pas à l'acte expressif dans la mesure où il faut prendre en compte le mécanisme cognitif de HAINE : « je veux que tu saches que je veux que tu disparaisses (au moins de ma vue) ». Ainsi, en plus de l'acte illocutoire qui représente, dans le cas des actes expressifs, le savoir de l'interlocuteur sur le ressenti du locuteur, il y a un acte perlocutoire : le changement de monde escompté est la disparition de l'interlocuteur.

4.1.1.3. *Avoir la haine*

Il existe une autre expression expérientielle que l'on rencontre surtout dans le « parler des jeunes » : *avoir la haine*. Selon *Wikipédia*[12], cette expression signifie :

> *Dans le langage courant, « avoir la haine » est un état de fureur qui est excusé ou expliqué par une réaction incontrôlable à une situation ou une personne qui a porté un tort considérable à celui ou celle qui a la haine. Terminologie plutôt originaire des banlieues, l'expression « avoir la haine » est certainement en passe de se répandre plus largement dans la société française*.

Sur un autre site (http://www.magicmaman.com/p_detail_contenu.asp?gnrID=1418), l'on trouve la définition suivante, qui n'a rien à voir avec la première : « *l'expression : « avoir la haine » signifie avoir honte* ».

Voici quelques exemples d'énoncés avec l'expression *avoir la haine* :

(101) *A la suite d'une bavure lors d'une garde à vue, des policiers ont gravement blessé Abdel, un jeune banlieusard. Les habitants de sa cité manifestent violemment et s'attaquent aux policiers.*

[12] http://fr.wikipedia.org/wiki/Haine (mars-05)

*Dans la confusion, l'un d'eux perd son arme, qui sera récupérée par Vinz. Ami d'Abdel, Vinz veut le venger; il «**a la haine**». Ses amis Saïd et Hub essaient de l'en dissuader....*
(http://www.georgetown.edu/faculty/spielmag/courses/haine.htm, mars-04)
(102) *Sa bande, c'était tous les ringards du showbiz, les bronzés des cocktails, tous ces types qui profitent de leur situation pour s'en mettre plein les poches, satisfaire leurs fantasmes minables...*
(103) ***J'ai la haine** de cette race...* (R752/ **EMBARECK.M** / SUR LA LIGNE BLANCHE / 1984 page 63 / *CHAPITRE IV, I'M BACK*)*
(104) *Quand on commence à **avoir la haine**, on devient capable de tuer n'importe qui.*
(http://surlaroute66.free.fr/html/jimmy%20johnson.html, mars-05)

Formellement, l'expression *avoir la haine* a deux spécificités : premièrement la présence de l'article défini et, deuxièmement, la présence de la préposition *de* pour introduire l'objet de HAINE. Cette deuxième propriété, analysée selon le postulat de l'iconicité, signifie une distance conceptuelle plus grande entre l'expérienceur et sa HAINE d'une part, et l'objet d'autre part. Cette interprétation est confirmée par le fait que *avoir la haine* peut apparaître sans objet, contrairement à *haïr*. L'expression centre donc sur le procès en tant que quelque chose de vécu par l'expérienceur et non sur le procès-sentiment HAINE en entier.

En ce qui concerne la présence du déterminant, observons que les formes intermédiaires sont possibles, comme par exemple dans :

(105) *J'ai de la haine*. (RTL (radio), 11 mars 2004)

où l'on a encore une structure partitive que l'on retrouve dans les tours avec les verbes *éprouver* et *ressentir* qui traitent les sentiments comme des massifs. Nous avons rencontré une problématique semblable en étudiant HONTE (2003b). L'expression *avoir la honte*, contrairement à *avoir honte* signifie que l'affect HONTE se trouve individualisé par rapport à l'expérienceur. *Avoir honte* désigne un affect qui se vit plutôt en privé, l'individualisation de honte par l'emploi de l'article extériorise la honte et la rend situationnelle, il s'agit moins d'un affect que d'un événement lié à HONTE. Dans le cas de *avoir la haine* les choses sont différentes parce que l'expression parallèle **avoir haine* n'existe pas. *Avoir la haine* c'est un peu comme avoir une maladie : *avoir la grippe, la rougeole*, etc. HAINE, exprimée par un syntagme nominal plein, est individualisée ou séparée de l'expérienceur et on la perçoit comme une entité à part. Tout comme dans le cas d'une maladie, l'expérienceur n'a pas d'emprise sur elle, c'est au contraire HAINE qui

a l'emprise sur l'expérienceur. *Avoir la haine* relève donc de l'*émotion* et correspond au modèle de l'arène mentale.

4.1.1.4. Autres emplois de HAINE

HAINE est *a priori* le seul sentiment sur lequel la société a légiféré. Bien évidemment le législateur n'a pas statué sur HAINE elle-même mais sur la « causation » de HAINE, et sur ses effets possibles. Ainsi, par exemple l'article R625-7 du Code Pénal[13] porte l'intitulé suivant : *De la provocation non publique à la discrimination, à la haine ou à la violence raciales*. Nous rapportons ici une grande partie de cet article qui nous permet de comprendre ce qui est en jeu :

> *La provocation non publique à la discrimination, à la haine ou à la violence à l'égard d'une personne ou d'un groupe de personnes à raison de leur origine ou de leur appartenance ou de leur non appartenance, vraie ou supposée, à une ethnie, une nation, une race ou une religion déterminée est punie de l'amande prévue pour les contraventions de la 5e classe.*
>
> *Les personnes coupables de la contravention au présent article encourent également les peines complémentaires suivantes :*
>
> *1° L'interdiction de détenir ou de porter, pour une durée de trois ans ou plus, une arme soumise à autorisation ;*
>
> *2° La confiscation d'une ou de plusieurs armes dont le condamné est propriétaire ou dont il a la libre disposition ;*
>
> *4° La confiscation de la chose qui a servi ou était destinée à commettre l'infraction ou de la chose qui en est le produit […]*

Avant toute autre chose, précisons que notre lecture vise uniquement à comprendre ce que ce texte dit sur le concept de HAINE dans l'image naïve du monde véhiculé par la langue ; il se pourrait donc qu'un juriste ne soit pas d'accord avec les conclusions que nous tirons, la perspective d'analyse étant tout simplement différente. Le préambule de cet article rapproche HAINE de racisme. Or nous n'avons pas vu, jusqu'ici, d'énoncés

[13] La première mention de ce type dans le code pénal français date du 21 avril 1939, il s'agit du décret-loi Marchandeau. Cette loi visait les mouvements anti-sémites dans le contexte de l'Europe d'avant la deuxième guerre mondiale : « *La poursuite pourra être exercée d'office par le ministère public, lorsque la diffamation ou l'injure, commise envers un groupe de personnes appartenant, par leur origine, à une race ou à une religion déterminée, aura eu pour but d'exciter à la haine entre les citoyens ou les habitants* ».

faisant apparaître ce lien[14]. La raison de cette absence est évidente : l'expérienceur de la haine « raciale » ne dira pas qu'il hait, soit parce qu'il ne s'en rend pas compte, soit parce qu'il ne veut pas l'admettre, soit qu'il ne considère pas ce qu'il ressent comme étant HAINE. Ce qui est intéressant dans cet article, ce sont les peines encourues et notamment le retrait des armes. Nous avons vu que HAINE poussait à la destruction de l'objet haï et il semble ici que le législateur soit du même avis, selon le raisonnement suivant : celui qui *provoque la haine*, hait nécessairement, et s'il hait, il est capable de supprimer l'objet (ou les objets) de sa HAINE.

Passons au point le plus important : la « causation » de haine. Nous avons vu les problèmes de la causation dans le chapitre précédent de manière générale, nous allons maintenant regarder ce problème de plus près au sujet de HAINE. On peut *provoquer à la haine* et *inciter à la haine*, les deux peuvent être glosés ainsi : « je fais certaines choses (d'une certaine manière) parce que je veux que les gens ressentent de la haine ». Cette glose n'est pas suffisante, mais elle permet déjà de saisir le mécanisme en jeu. Nous laisserons de côté les différences entre les verbes *provoquer* et *inciter*, l'expression entre parenthèses *d'une certaine manière* devra être précisée selon le sémantisme de chaque verbe. Le texte de loi, et le bon sens également, ne disent pas que l'action de *provoquer* ou d'*inciter* doit nécessairement être couronnée de succès ; ce qui est punissable c'est l'intention et les actions mises en place. Pour dire des choses d'une autre manière, il faut séparer les deux évènements : *provoquer/inciter* à la haine et le procès-sentiment HAINE, le premier ne garantissant pas qu'il y ait le second. Comment peut-on faire pour *provoquer/inciter* à la haine, compte tenu que l'on ne peut causer HAINE directement ? Il faut encore un « accord » de l'expérienceur pour que le procès-sentiment HAINE puisse s'actualiser. La seule façon d'y arriver est de rendre un objet *haïssable*, c'est-à-dire le faire voir par un possible expérienceur d'une certaine façon[15], lui attribuer certaines caractéristiques qui pourront déclencher le procès-sentiment HAINE, mais ce sera toujours l'expérienceur qui « décidera » si HAINE doit ou non être déclenchée comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent.

[14] Voir P. Tévenian (1991) sur le même sujet.
[15] Pour en dégager des *topoï*, il faudrait analyser les *propos haineux*, le rapprochement avec le racisme nous indique qu'il s'agit de l'altérité et plus précisément de la peur de l'autre. Voir, à ce sujet, Kapferer (1995).

D'autres occurrences de ce type :

(106) *Guber forme une alliance entre gays et hétéros après qu'un élève a été victime d'**un crime haineux**.* (http://bostonpublic.france2.fr/article.php3?id_article=70, mars-05)

(107) *C'est en 1987, lors d'une rafle de police, que Dobie Gillie Williams est arrêté après le crime haineux d'une femme dans la Louisiane rurale. William, dont le quotient intellectuel ne dépasse pas 65 et dont l'avocat sera ensuite révoqué pour incompétence, est condamné à mort. À deux doigts d'être exécuté, Williams verra sa sentence (...)* (http://humanite.presse.fr/journal/2003-06-11/index6608.html, mars-05)

Dans la plupart des cas, un *crime haineux* s'exerce sur des victimes « différentes », mais il ne s'agit pas nécessairement d'un crime raciste. Le *crime haineux* peut également porter sur des autres minorités comme les homosexuels, les attardés mentaux, les étrangers pour lesquels le critère racial ne s'applique pas (xénophobie). Et, plus explicitement :

(108) *A propos de cette affaire, le parquet a demandé vendredi au tribunal correctionnel de Paris de condamner M. Le Pen à deux mois d'emprisonnement avec sursis, 8 000 euros d'amende et un an d'inéligibilité pour "provocation à **la haine raciale**".*
(http://perso.wanadoo.fr/felina/doc/extr_dr/condamnation_de_lepen_pour_incitation.htm, mars-05)

(109) *La **haine raciale** diffusée par fax. La justice ouvre une enquête sur l'envoi par télécopie d'un texte appelant au meurtre d'immigrés, à partir du détournement d'une chanson d'Yves Duteil.*
(http://www.humanite.presse.fr/journal/1998-08-14/1998-08-14-422239, mars-05)

(110) *Les médias ne sont pas à l'abri de certaines dérives racistes. Ils sont parfois des lieux où se manifestent la **haine raciale**, des lieux où sont tenus des propos discriminatoires. Ils peuvent aussi devenir des instruments de propagande raciste utilisés par des organisations extrémistes pour faire passer des messages haineux et xénophobes.*
(http://www.alterites.com/cache/center_dossier/id_347.php, mars-05)

Il existe par ailleurs un site Internet qui s'appelle *Réseau contre la fabrique de la haine* (http://reseau.fabrique.free.fr/); le lexème utilisé *fabrique* focalise sur le fait de produire de la haine. Ce qui est confirmé dans la charte du site :

(111) *Nous avons tous dans notre vie sociale, politique ou professionnelle, des expériences qui touchent de près ou de loin aux **différentes façons de « fabriquer la haine ».***

Sur ce site, la fabrication de HAINE visée n'est pas la *haine raciale* à proprement dit, mais la discrimination de certains milieux non considérés en tant que tels comme « autres », notamment, le milieu des banlieues défavorisées. Toutefois les gens de ces milieux sont, dans un certain sens, autres, nous retrouvons donc le topos : peur de l'autre -> haine.

Il faudrait explorer plus profondément les liens évidents entre HAINE et le topos de PEUR de l'autre, considéré par Kapferer comme primaire mais c'est là l'objet d'un autre travail.[16]

4.1.1.5. Les métaphores de HAINE

Nous entendons ici par las métaphores le traitement des informations linguistiques tel qu'il a été conçu par G. Lakoff & M. Johnson (1985) et tel que l'on retrouve, appliqué au domaine affectif, chez Z. Kövecses (2003) et I. Nowakowska-Kempna (2000) parmi d'autres. Comme nous l'avons postulé dans notre cadrage théorique, l'approche métaphorique n'est pas suffisante pour traiter le cas du domaine affectif, cette approche répond principalement à la question « comment sont les affects ? » et non « qu'est-ce que sont les affects ». D'autre part, le traitement métaphorique de HAINE nous permettra de faire une observation importante concernant ce point de vue théorique, elle est en effet particulièrement bien applicable dans le cas de certain type des affects et pratiquement impossible dans les autres. Dans les ouvrages de deux auteurs cités, HAINE n'est pas traitée. Nous pouvons toutefois appliquer à HAINE les métaphores que les deux auteurs cités utilisent pour d'autres affects.

Tout d'abord, un certain nombre d'énoncés nous indiquent que HAINE est considérée comme « un organisme vivant »[17] :

(112) *Savez-vous, monsieur Jean, que, lorsque la* ***haine vous atteint***, ***elle s'empare*** *de votre être ? Et* ***l'infeste***. *Et* ***le mange tout entier***. (S326/ **SALVAYRE.L** / LA PUISSANCE DES MOUCHES / 1995 page 85 / *10*)*

[16] Rappelons seulement que lors des dernières élections régionales en France, les communes qui ont le plus massivement voté pour l'extrême droite et dont les dirigeants tiennent de temps à autre des *propos racistes* (ou *propos haineux*), sont des communes rurales (comme c'était le cas en Alsace) dont les habitants ne connaissent pas directement les étrangers, de quelle couleur qu'ils soient. Quand on ne connaît pas, on a peur, et quand on se sent menacé, on essaie de prendre des dispositions pour faire disparaître le danger, tout comme le *haineux* veut voir disparaître l'objet de sa HAINE.

[17] *Un animal sauvage/domestique* chez Kövecses (*op.cit.)*. Nous préférons rester plus prudent, rien ne nous dit qu'il s'agit d'un animal, l'importance est donnée à un type d'être agissant de lui-même. Mais on a aussi *cultiver la haine* qui ferai plutôt penser à la métaphore *la haine est une plante*.

(113) *Ma **haine** cependant **s'endort** avec le temps.* (S326/ **SALVAYRE.L** / LA PUISSANCE DES MOUCHES / 1995 page 86 / *10*)*

(114) *Ma **haine était morte** : je m'en souvenais encore, mais je ne l'éprouvais plus.* (S299/ **ORMESSON.J D'** / LE VENT DU SOIR / 1985 page 25 /)*

(115) *La **haine** contre cet individu **me dévorait**.* (R539/ **GRECE.M DE** / LA NUIT DU SERAIL / 1982 page 329 / *QUATRIèME PARTIE. Politique et révolutions, I*)*

(116) *Quand ils deviennent artistes, écrivains, les rejetons de la bourgeoisie **nourrissent** souvent **une haine** indéfectible envers leur milieu.* (S312/ **BOUDARD.A** / MOURIR D'ENFANCE / 1995 page 156 / *8. Guerriers au repos*)*

(117) *Le problème de la **haine** c'est qu'elle **finit par tout envahir en nous, et nous entraîner dans un cercle vicieux d'autodestruction***. (http://www.arfe-cursus.com/relations14.htm, mars-04)

(118) *Le fanatisme et **la haine s'alimentent** de l'ignorance, de la peur, de la désinformation et de demi-vérités.*
(http://www.media-awareness.ca/francais/enjeux/haine_sur_internet/reconnaitre_haine.cfm, mai-04)

HAINE est en effet présentée comme un organisme indépendant, agissant de lui-même sur l'expérienceur (qui est alors complètement passif). Notons ici un point intéressant sur lequel nous reviendrons : il s'agit alors de HAINE-émotion.

Lorsque HAINE n'est pas métaphorisée comme un organisme vivant, elle peut être représentée comme une matière plus ou moins circonscrite présente dans le corps de l'expérienceur :

(119) *Nadine Trintignant. Ma fille, ma bataille « La **haine est en moi** »* (*Paris Match*, n° 2837, couverture)

(120) *Il devient très difficile de nous aimer nous-mêmes sans réserve quand **nous avons de la haine en nous**.* (http://www.arfe-cursus.com/relations14.htm, mars-04)

(121) *Je me torturais à examiner l'un après l'autre chaque détail horrible de sa personne - tiens, elle commence même à avoir de la barbe au menton - tandis qu'une **haine énorme gonflait en moi**.* (R760/ **SEGUIN.F** / L'ARME A GAUCHE / 1990 page 154 /)*

(122) ***Un sac de haine dans l'estomac** et vas-y digère-moi ça.* (R759/ **LASAYGUES.F** / VACHE NOIRE, HANNETONS / 1985 page 62 / *DEUXIèME PARTIE*)*

(123) ***Gonflée de haine** et de douleur elle me chuchote: «Y faut tous les tuer... les tuer... les tuer! »* (R759/ **LASAYGUES.F** / VACHE NOIRE, HANNETONS / 1985 page 205 / *TROISIèME PARTIE*)*

Cette substance peut être sécrétée d'une manière ou d'une autre du corps de l'expérienceur, soit par la voie orale :

(124) *Moi,* ***j'avalais ma haine pour pas qu'elle déborde****.* (R964/ **VAUTRIN.J** / BLOODY MARY / 1979 page 32 / *6*)*

(125) *Il* ***crache*** *à la gueule du lourdaud* ***une huître de haine*** *et replie son rasoir*. (R759/ **LASAYGUES.F** / VACHE NOIRE, HANNETONS / 1985 page 60 / *DEUXIèME PARTIE*)*

(126) *En fait,* ***ce qu'elle vomissait*** *surtout vers les autres, c'était de la* ***haine****.* (R828/ **VERGNE.A** / L'INNOCENCE DU BOUCHER / 1984 page 229 /)*

soit par la voie urinaire :

(127) ***J'ai pissé ma pinte de haine*** *et de vengeance.* (R765/ **DEGAUDENZI.J-L** / ZONE / 1987 page 191 / *Zone 12*)*

soit par ce qu'on pourrait appeler la voie cutanée :

(128) *Selon lui,* ***les émanations de la haine*** *de Sadako Yamamura étaient montées du puits et c'est elle qui avait envoyé des images énigmatiques sur la cassette vidéo insérée dans le magnétoscope.* (Suzuki, K., 2002, *La boucle*, Pocket, p. 257)

(129) *J'avais la tête qui bourdonnait, de retenir toutes* ***ces éruptions de haine*** *de mon enfance foutue.* (R727/ **BAYON** / LE LYCEEN / 1987 page 384 / *MICHELET*)*

(130) *C'était quand même nécessaire de vous expliquer comment* ***vous sécrétez la haine****.* (R828/ **VERGNE.A** / L'INNOCENCE DU BOUCHER / 1984 page 60 /)*

HAINE a également une odeur particulière, on peut dire d'emblée qu'il s'agit d'une odeur désagréable – d'une puanteur :

(131) *[…] de l'odeur indéfinissable qui montait lors de ces séances, l'odeur de la fausse indifférence-vraie fierté du modèle, l'odeur de la révérence des artistes, l'odeur des vernis, de la térébenthine, les relents fades de la terre glaise, et la haine entre collègues, ces oeillades meurtrières de chevalet à chevalet,* ***rien ne sent comme la haine****.* (S037/ **ORSENNA.E** / GRAND AMOUR / 1993 page 213 / Les anges)*

(132) *Il est rouge, il* ***pue la haine****.* (R668/ **BELLOC.D** / NEONS / 1987 page 39 /)*

(133) *Je m'avance teigneux vers ces minables, avec mon tuyau de gogues tordu dans la griffe... Y z'ont bien senti que je suis pas en train de jouer à Zorro...* ***Parce que ça pue toutes odeurs confondues, la haine****.* (R765/ **DEGAUDENZI.J-L** / ZONE / 1987 page 190 / *Zone 12*)*

Le fait qu'il s'agisse d'une odeur désagréable laisse présager, pour la suite, que HAINE a une polarité axiologique externe négative.

Enfin, HAINE aurait la capacité d'augmenter la température corporelle de l'expérienceur :

(134) *La **haine ça fait bouillir le sang**.* (R759/ **LASAYGUES.F** / VACHE NOIRE, HANNETONS / 1985 page 202 / *TROISIèME PARTIE*)*
(135) *Je n'étais pas surprise**, je bouillais de haine**.* (R539/ **GRECE.M DE** / LA NUIT DU SERAIL / 1982 page 425 / *QUATRIèME PARTIE. Politique et révolutions, VII*)*
(136) *Toni commençait à avoir chaud. **Chaud de haine**. Mais il avait appris à se contrôler. Quand on est étranger quelque part, faut toujours savoir se contrôler.* (R764/ **PAGE.A** / TCHAO PANTIN / 1982 page 162 / *Deuxième partie, Lambert's blues*)*

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, tous les énoncés que nous venons de citer concernent HAINE-*émotion*, autrement dit, ils correspondent au modèle de l'arène mentale de Dąbrowska dans lequel, nous le rappelons, l'expérienceur est conceptualisé comme patient. Par contre, seuls de très rares énoncés de notre corpus permettent de relever les métaphores concernant HAINE-sentiment correspondant au modèle de l'artisan de Dąbrowska. Toutes ces expressions métaphoriques se basent alors sur le nom *haine*, jamais sur le verbe *haïr* et c'est tout à fait logique compte tenu du fait que lorsque HAINE est exprimée par le nom *haine*, elle est perçue comme « chosifiée » et plus ou moins indépendante de l'expérienceur. Nous verrons également par la suite que les sentiments s'approchant plus du pôle agentif comme MÉPRIS et DÉDAIN ne présentent pas ou très peu d'expressions métaphoriques parce qu'il ne correspondent justement pas au modèle de l'arène mentale. Il en va de même pour *détester*, si l'on considère qu'en français contemporain métropolitain, *détestation* est rare. Ceci nous permet de dire que lorsque l'on étudie les expressions spécifiques explicites du contenu affectif, l'approche métaphorique est pertinente principalement pour les occurrences des *émotions*. Par ailleurs, cette approche ne nous apprend pas beaucoup sur la structure de concepts affectifs, mais elle permet cependant d'en découvrir certaines caractéristiques.

4.1.1.6. Axiologie de HAINE

Pour R. Ogien (1993) HAINE est nécessairement mauvaise, peu importe son objet. Il oppose son point de vue philosophique à une analyse du sens plutôt « verbal » :

> *La valeur du verbe 'haïr' semble fixée ou spécifié par la valeur de ses objets. Si l'objet de la haine est 'bon' (l'amour, le courage, la vérité, la bienveillance), haïr serait mauvais. Si l'objet de la haine est mauvais (la haine, la lâcheté, l'hypocrisie, la malveillance) haïr serait bon. Par conséquent le verbe 'haïr' serait neutre. En revanche, le substantif 'haine' serait marqué. En effet, la plupart des adjectifs qui s'associe conventionnellement au terme haine sont négatifs.* (1993 : 21).

Et il ajoute cette précision :

> *Ceux qui prétendent que la haine est bonne parce qu'elle est source de joie (car l'on peut, en effet, se réjouir du spectacle des malheurs ou des souffrances de celui que l'on hait) admettront peut-être aussi que cette joie est une mauvaise joie, une* joie maligne *(ainsi, le mal que la haine contient est transféré au bien, qui cesse,* ipso facto*, d'être un bien.* (1993 : 20)

HAINE est intrinsèquement mauvaise. La plupart des emplois de HAINE et de ses dérivés le sont et HAINE typique est donc mauvaise. Il reste à voir à quel niveau elle est mauvaise et comment expliquer les emplois qui, apparemment, indiquent le contraire.

E. Eggs (2000) reproche aux analyses wierzbickiennes des affects d'être trop floues du point de vue axiologique et de ne pas distinguer les différentes acceptions de *bon* selon les contextes. Il rappelle les niveaux axiologiques d'Aristote qui sont : physique/psychique, éthique et esthétique. De notre point de vue la critique d'Eggs n'est pas fondée mais nous n'allons pas faire ici de comparaison entre Aristote et Wierzbicka. Nous allons par contre montrer que les analyses wierzbickiennes distinguent bien les différents plans axiologiques.

Commençons par l'axiologie interne. La remarque « lexicale » d'Ogien ne porte pas sur ce niveau d'analyse axiologique du sentiment, elle provient nécessairement de la part d'un observateur extérieur différent de l'expérienceur de HAINE. L'axiologie interne contient deux plans dont celui de l'*appraisal* (plan cognitif), que l'on rend, dans la méthodologie wierzbickienne par « je pense quelque chose de bon/mauvais ». Dans le cas de HAINE, l'orientation de la pensée va toujours vers le négatif, quel que soit l'objet de HAINE. Rappelons-nous ici que l'objet de HAINE n'est pas forcément bon ou mauvais du point de vue extérieur, il y a également des objets neutres. Par contre, du point de vue de

l'expérienceur, l'objet est nécessairement mauvais, sinon HAINE ne serait tout simplement pas possible.

Le deuxième plan d'axiologie interne concerne la composante affective. Dans la plupart des cas, il s'agit d'un ressenti négatif, HAINE en tant que type est donc mauvaise également à ce niveau-ci. On trouve toutefois des occurrences qui indiquent explicitement qu'il peut y avoir un ressenti agréable (bon), dans HAINE :

> (137) *Le petit Saint- Anne, je devais avouer qu'**il n'était pas désagréable de le haïr**.* (S520/ **NIMIER Roger** / Le Hussard bleu / 1950 page 233 / *DEUXIÈME PARTIE, Le château, FLORENCE*)*
> (138) *Au fur et à mesure que je criais, **je sentais monter quelque chose de chaud et d'énergique, un bien-être nouveau, un plaisir violent qui me coulait de la bouche**. C'était ma **haine** sans doute pour cette femme féroce qui n'ouvrait toujours pas.* (S305/ **ROZE.P** / LE CHASSEUR ZERO / 1996 page 17 /)*

Ces énoncés posent problème, même s'ils sont rares, néanmoins on peut les expliquer en dissociant le ressenti de HAINE. Dans ces cas-ci, on peut postuler deux niveaux différents du ressenti. D'un côté le ressenti provoqué par HAINE en présence (ou seulement par l'idée) de l'objet, il est nécessairement mauvais. De l'autre, les sensations internes provoquées par la tension de HAINE peut être perçues comme agréables, ce qui est explicite dans le deuxième énoncé. Bien que les mécanismes cognitifs en jeu ne soient pas tout à fait les mêmes, on peut faire une analogie avec PEUR pour rendre cette explication plus claire. Un certain nombre des gens aiment se *faire peur*, par exemple en allant sur les manèges à sensation[18]. On peut discuter si, du point de vue cognitif PEUR est vraiment présente dans la mesure où il n'y a pas de danger réel. Cela ne change pas le fait qu'il y a toutes les sensations internes de PEUR et ce sont ses sensations-là que l'on recherche, elles sont nécessairement agréables. Donc, même les énoncés de ce type n'invalident pas ce qui est intuitivement clair : le ressenti de HAINE est mauvais (désagréable). Si pour Eggs, le terme aristotélicien *peine* est plus précis que le primitif wierzbickien *mauvais* dans « je ressens quelque chose de mauvais », le malentendu vient justement du fait que *peine* n'est pas à opposer à *mauvais* mais à la formule entière « je

[18] Nous avons besoin, pour pouvoir résoudre le problème de l'incompatibilité axiologique, de nous livrer à des considérations psychologiques. Nous nous contenterons cependant d'observations et laisserons aux psychologues le soin d'expliquer pourquoi les gens font ce qu'ils font.

ressens quelque chose de mauvais »[19]. Les différentes valeurs de *bon* et *mauvais* se trouvent précisées par les énoncés de la glose explicative dans lesquels ils entrent.

Par contre, la *joie maligne* évoquée, tout comme la *joie haineuse* de l'énoncé :

(139) *Il couvre Manivelle d'un regard de jouissance* ***haineuse***. (R674/ **THERAME.V** / BASTIENNE / 1985 page 102 /)*

relève d'une autre analyse. L'objectif de l'expérienceur de HAINE est de faire disparaître l'objet car seule sa disparition permet l'arrêt de HAINE et donc permet l'annihilation des tension et du ressenti désagréable. Peu importe ici si l'expérienceur fait quelque chose dans ce sens ou non, nous nous interrogeons sur les intentions. Lorsque quelque chose de mauvais arrive à l'objet haï, l'objectif de *haineux* est partiellement atteint, une partie de la tension et du mauvais ressenti disparaît, il peut donc (mais ce n'est pas obligatoire) se réjouir. Mais cette réjouissance n'appartient pas à HAINE, elle y est, en quelque sorte, postérieure. Ainsi, au niveau affectif, HAINE reste orienté vers le mauvais.

Le niveau du jugement extérieur sur lequel porte le premier commentaire d'Ogien. La façon dont on perçoit HAINE de l'extérieur ne concerne pas directement l'expérienceur. Précisons d'emblée que, du point de vue doxal, tous les affects ne reçoivent pas de jugement en bon ou mauvais. Nous verrons par la suite que certains affects semblent être plutôt neutres. C'est seulement à ce niveau-ci que l'on peut discuter le caractère « mauvais » de HAINE au sens que l'entend Ogien. D'un point de vue naïf sur le monde, les énoncés comme :

(140) *Je hais le mensonge, l'hypocrisie, etc.*

décrivent un état de choses pouvant être considéré comme positif du point de vue extérieur. Rien n''empêche par contre, si on prend en compte le mécanisme cognitif de HAINE que *haïr le mensonge, l'hypocrisie, etc*. revient à dire que l'on veut que le mensonge, l'hypocrisie et autres, cessent d'exister. Vue ainsi, HAINE est d'utilité sociale, elle est donc positive. On peut toutefois s'interroger sur l'adéquation d'un sentiment si fort à des objets de ce type. Dans la grande majorité des cas, HAINE sera jugée négativement du point de vue extérieur parce qu'elle vise à détruire l'objet et non à le « réparer ». Ce jugement négatif s'inscrit dans une tendance sociale plus large : on

[19] Par ailleurs la formule « je ressens quelque chose de mauvais » entre nécessairement dans l'explication de la *peine*. Nous ne prétendons pas qu'elle est suffisante pour définir *peine*, mais elle fait nécessairement partie de ce concept.

condamne l'agression et la violence, et HAINE est une agression et une violence, même si cette agression reste purement symbolique (agression de l'objet mental). L'explication de HAINE peut donc contenir le jugement moral extérieur : « les gens diraient que ressentir ceci est mauvais ».

4.1.1.7. *Odieux*

Comme nous l'avons précisé, l'adjectif *odieux* a un lien étymologique et historique avec HAINE. A une certaine période, cet adjectif avait un sens proche de *haïssable*, aujourd'hui, le lien sémantique semble plus ténu, nos informateurs ne font pas spontanément le rapport entre les deux. Les sources lexicographiques, comme le *Petit Robert* par exemple, indiquent toutefois le maintient de ce lien : « qui excite la haine, le dégoût, l'indignation » mais, selon cette définition, *odieux* aurait une portée plus large contrairement à *haïssable*, qui ne peut déclencher que HAINE. Par ailleurs, le même dictionnaire donne le deuxième sens d'*odieux* : « très désagréable, insupportable ». Les exemples donnés par le *PR* pour la première valeur sont anciens (Nerval, d'Alembert, Rousseau), tandis que les exemples de la deuxième valeur sont forgés par les lexicographes :

(141) *Elle a été odieuse avec nous. Cet enfant est odieux. Cette pensée m'est odieuse.*

Observons maintenant quelques énoncés contemporains :

(142) *Irak : l'**odieux chantage** de la dette* (http://www.politis.fr/article722.html, juillet-04)

(143) *LA FIN D'UN **COMMERCE ODIEUX** ?* (il s'agit des peaux de chiens et des chats) (http://www.animal-passion.be/modules.php?name=News&file=article&sid=290, juillet-04)

(144) *L'**odieux**, qui a coûté la vie à Marie Trintignant, ne sent pas suffisamment mauvais pour que Charles Villeneuve d'un côté et Laurent Delahousse de l'autre fassent les fines bouches. C'est bon pour l'Audimat. La question de savoir où se situe l'odieux n'affleure même pas le moral des deux hommes.* (http://www.humanite.presse.fr/journal/2003-09-16/2003-09-16-378904, juillet-04))

(145) *Il paraît qu'**ils ont été odieux** !* (S701/ **BURON Nicole de** / "Chéri, tu m'écoutes ? : alors répète ce que je viens de dire..." / 1998 page 43 / *PREMIÈRE PARTIE, Chapitre II, Fugue à Las Vegas*)*

(146) *Bientôt Staps se mêla à la conversation, en allemand, ce qui acheva de **le rendre odieux** à Henri, en bout de table, qui assistait à leurs rires sans pouvoir y prendre sa part.* (S361/ **RAMBAUD Patrick** / La Bataille / 1997 page 100 / *CHAPITRE III, Première journée*)*

(147) *Pourquoi notre **attitude odieuse** à la Saint-Sylvestre ?* (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 537 / *59*)*

(148) *Il aurait sûrement été gêné qu'elle se répandît en propos passionnés auxquels il n'aurait su que répondre, par crainte d'endosser le* ***personnage odieux*** *du séducteur abusif mais de là à s'esbigner avec cette indifférence, il y avait, de la part de cette fille, une indélicatesse qui le blessait.* (S702/ **DORMANN Geneviève** / La Petite main / 1993 page 164 /)*

L'adjectif *odieux* se rapporte aussi bien à des individus qu'à des entités abstraites. On pourrait remplacer, dans ces énoncés, *odieux* par *haïssable* mais il s'ensuivrait un changement de sens important. On passerait à quelque chose comme « horrible », « abominable », « insupportable » mais certainement pas à quelque chose qu'on peut *haïr*. Chose intéressante, le *PR* donne comme synonyme d'*odieusement* « abominablement », alors que les synonymes d'*odieux* sont : « antipathique, détestable, exécrable, haïssable, ignoble, infâme, méchant ». *Abominable* y est manquant, or c'est ce dernier qui semble être le synonyme le plus proche d'*odieux*. Il semblerait qu'*odieux* se rapprocherait plutôt de DÉGOUT.

Le lien entre HAINE et *odieux* étant actuellement très ténus, nous n'allons pas l'aborder davantage dans la problématique de HAINE.

4.1.2. *Détester*

Nous allons maintenant examiner les emplois de *détester* et de ses dérivés, à l'exception du nom *détestation*. Celui-ci est rare et semble être confiné à un certain de type de la littérature. On n'en trouve que 15 résultats dans *Frantext* si on sélectionne uniquement les énoncés d'après 1945. S'il est rencontré à l'oral, ce lexème est marqué et jugé « précieux » par mes informateurs[20].

4.1.2.1. Eléments étymologiques et lexicographiques

4.1.2.1.1. Etymologie

Détester est un emprunt latin tardif (XVe s.), qui est employé au départ dans le registre religieux avec le sens « détourner en prenant les dieux à témoins, avec les imprécations » et, dans le registre juridique « renoncer solennellement devant témoins » (*DHLF*). Il prend ensuite le sens affectif de « maudire, exécrer » et s'affaiblit progressivement. Il donne des dérivés *détestation* (caractérisé par le *DHLF* comme vieux ou littéraire), *détestable* et *détestablement*.

[20] Par contre la situation semble être différente en français québécois.

4.1.2.1.2. Données lexicographiques

Le *Petit Robert* explique *détestation* par « le fait de détester qqn ou qch », donc sans faire cette fois-ci la différence entre l'objet humain et non-humain. Les valeurs du verbe *détester* sont les suivantes : « maudire » (vx), « avoir de l'aversion pour », « ne pas pouvoir endurer, supporter », donc plus riches que celles du nom correspondant.

Le *TLF* donne également une seule valeur pour *détestation* : « action de détester; horreur, haine de, pour quelqu'un ou quelque chose » et ne fait pas non plus de différence entre les objets humains et non-humains. Le verbe *détester* a, selon le *TLF*, deux valeurs : la première étant « maudire » et la deuxième « avoir en horreur; éprouver une aversion, une répulsion, une antipathie déclarée pour quelqu'un ou pour quelque chose ».

4.1.2.2. Structure actancielle

La structure actancielle de *détester* est la même que celle de haine :

X déteste Y (à cause de y)

Puisque la structure actancielle est la même, les différences devront se trouver au niveau des actants et dans les mécanismes cognitifs inhérents à ces deux procès-sentiments.

4.1.2.2.1. L'expérienceur

Les emplois de *détester* ne nous renseignent pas beaucoup sur l'argument expérienceur, comme tous les arguments de ce procès-sentiment, l'expérienceur est peu spécifié. Nous avons vu, dans le chapitre précédent que l'expérienceur de *détester* peut être considéré comme agentif, comme par exemple dans :

(149) *Guitou* ***se mit*** *à aimer et* ***à détester*** *tout ce qu'Alex détestait et aimait.* (S884/ **IZZO Jean-Claude** / Chourmo / 1996 page 44 / *2, Où quand on parle,, on en dit toujours trop*)*
(150) *Elle* ***se mit à le détester ferme***. (R761/ **VAUTRIN Jean** / Billy-Ze-Kick / 1974 page 120 /)*
(151) *Puisqu'elle me* ***détestait*** *-* ***activement***. (R727/ **BAYON** / Le Lycéen / 1987 page 235 / *HENRI-%IV*)*

Dans l'énoncé (149) nous avons d'une part, *se mettre à* qui marque un engagement actif d'expérienceur, et d'autre part, l'information que nous donne l'énoncé : « Gitou *fait*

comme Alex » confirme cet engagement. Il y a une idée d'imitation. Dans l'énoncé (150) nous avons à nouveau la locution verbale *se mettre à* et l'adjectif *ferme* qui, lui aussi désigne une attitude active de l'expérienceur. Il en va de même, et encore plus clairement, pour l'adjectif *activement* dans l'énoncé (151). Nous avons trouvé un seul énoncé dans lequel l'expérienceur indique le caractère non-agentif de son *détester* :

(152) *J'avais toujours peur de Mme Léonce que,* ***sans le vouloir****, je* ***détestais*** *à cause de ce sentiment de rabaissement dont je ne cessais de souffrir chez elle*. (S647/ **ZOBEL Joseph** / La Rue Cases-Nègres / 1950 page 119 / *DEUXIÈME PARTIE*)*

La plupart des énoncés toutefois ne donnent aucune information à ce sujet, même les énoncés avec *détestation* dans lesquels on ne rencontre pas l'expérienceur en position d'objet.

Tout être humain, a priori, devrait pouvoir *détester*, il y a néanmoins des exceptions :

(153) *Je n'ai* ***jamais rien pu détester***. (K623/ **CAMUS Albert** / Les Possédés [adapt.] / 1959 page 1112 / *3èME PARTIE, 22èME TABLEAU*)*
(154) *Elle* ***ne parvenait pas à détester*** *Léone*. (S306/ **BASTIDE François-Régis** / Les Adieux / 1956 page 198 / *DEUXIèME PARTIE, L'absence, V*)*
(155) *Moi vous savez, je n'avais jamais* ***détesté*** *personne, tout compte fait*. (R548/ **MOINOT Pierre** / Le Guetteur d'ombre / 1979 page 175 / *CHAPITRE II La cabane*)*

Dans les deux premiers énoncés, les verbes niés *parvenir* et *pouvoir* indiquent la volonté du sujet de *détester* et l'incapacité à y arriver. Le troisième énoncé est ambivalent : premièrement l'expérienceur aurait pu vouloir *détester* et il n'y est pas arrivé comme dans les deux énoncés précédents, et deuxièmement, il n'a peut-être jamais eu de raisons de *détester*.

Enfin, *détester* peut être également le sujet d'un apprentissage :

(156) *Hugo, de Guernesey, avait foudroyé Badinguet que mon grand-père m'avait appris à* ***détester***. (L373/ **SARTRE Jean-Paul** / Les Mots / 1964 page 145 / *II, Écrire*)*

mais il ne s'agit pas de l'apprentissage de *détester* en général mais de l'apprentissage de *détester quelqu'un de particulier*.

4.1.2.2.2. L'objet et la cause

Nous n'avons trouvé, dans les énoncés que nous avons examinés, aucune contrainte portant sur l'objet de *détester* : tout type d'objet est admis. Voici quelques exemples que nous classons sommairement :

(157) *Elle **détestait être en retard** : c'était un manque de respect vis-à-vis de son travail et de ses collègues, dont la tâche ici était d'une importance vitale.* (Follett K., 2001, *Code Zéro*, Paris, Le livre de Poche, p. 97)

(158) *Je **déteste ramasser mes vêtements***. (S701/ **BURON Nicole de** / "Chéri, tu m'écoutes ? : alors répète ce que je viens de dire..." / 1998 page 186 / *DEUXIÈME PARTIE, Chapitre X, Des petites choses qui vous agacent chez l'Homme*)*

(159) *Je te ferai remarquer que nous sommes en pyjama », ai-je répliqué, en rougissant car je venais d'y penser moi-même, et je **déteste** plus que tout **être surprise en tenue négligée***. (S314/ **BRISAC Geneviève** / Week-end de chasse à la mère / 1996 page 82 / *5*)*

(160) *Berlusconi **déteste les medias indépendants** et il le prouve !* http://www.oulala.net/Portail/article.php3?id_article=163, avr.-04)

(161) *Un jour que Caroline et Kléber, de passage à Paris, déjeunaient par exception chez leurs parents, elle leur servit d'un **certain plat** que Caroline **déteste** : - Enfin, maman, tu sais bien que depuis ma plus tendre enfance je n'ai jamais pu avaler cela !* (S370/ **BLONDIN Antoine** / Un malin plaisir / 1991 page 17 /)*

(162) *Et d'ailleurs, je **déteste** le **téléphone***. (R964/ **VAUTRIN Jean** / Bloody Mary / 1979 page 17 / *1*)*

(163) ***Heinrich Heine,** longtemps **détesté** des nationalistes allemands pour sa judéité et son progressisme, et des nationalistes juifs pour sa conversion au christianisme.* (http://www.humanite.presse.fr/journal/2002-01-03/2002-01-03-26608, avr.-04)

(164) *Je **déteste les toubibs**, ou alors il faudrait en changer à chaque fois*. (R751/ **ERNAUX Annie** / Ce qu'ils disent ou rien / 1977 page 45 /)*

(165) *Et vu qu'il **détestait** les gens produisant un travail parfait, il détestait doublement Kigan, qui en faisait généralement plus.* (http://yfort.fract.org/KaulasI3-1.htm, juillet-04)

(166) *Même chez les animaux, elle **déteste les mâles**, ne possède que des chattes (opérées bien sûr, sinon ça abîme les tapis) et je dois dire que la conduite grotesque du coq de sa basse-cour, cette caricature d'homme que j'observe depuis quelques jours, semble lui donner raison.* (R439/ **GROULT Benoîte GROULT Flora** / Il était deux fois / 1968 page 313 / *Chapitre 11*)*

A quoi s'ajoute l'expérienceur lui-même car *détester* peut être réflexif :

(167) *C'est vers cette époque-là que j'ai dû commencer à **me détester**, mort ou vif.* (R727/ **BAYON** / Le Lycéen / 1987 page 147 / *TOKOIN*)*

(168) *Lucy Liu **se détestait*** (http://www.actustar.com/actualite/200302/20030217f.html, juillet-04)

(169) *Quelque temps après, étendue contre lui, sur ce torse doré, inondé de sueur, moi-même épuisée, perdue comme une naufragée, je lui dis que **je me détestais**.* (L697/ **SAGAN Françoise** / Bonjour tristesse / 1954 page 173 / *DEUXIèME PARTIE*)*

(170) ***Il se détestait** de sentir monter en lui l'envie, le besoin, de tuer.* (S248/ **POIROT-DELPECH Bertrand** / L'Été 36 / 1984 page 298 / *Troisième partie, III*)*

Contrairement à HAINE, qui n'accepte que des objets nominaux, *détester* accepte, en position d'objet, tout type de syntagme (nominal et verbal) sans faire aucune distinction. Ceci nous indique d'ores et déjà que nous n'avons pas affaire à la même volonté de faire disparaître l'objet que dans le cas de HAINE.

L'objet de *détester* est *détestable*. *Détestable*, parce qu'il s'agit d'un adjectif, ne peut compléter que les noms. En voici quelques exemples :

(171) ***Ambiance détestable**.* (S701/ **BURON Nicole de** / "Chéri, tu m'écoutes ? : alors répète ce que je viens de dire..." / 1998 page 157 / *DEUXIÈME PARTIE, Chapitre IX, Copains et copines*)*

(172) *Je crois que ça venait de **ses détestables relations** avec le curé, je vous dirai plus loin.* (S312/ **BOUDARD Alphonse** / Mourir d'enfance / 1995 page 26 / *1. La Dezonnière*)*

(173) *Le poète a **une réputation détestable** : « Il se roule sur les canapés, met ses jambes sur la table, se coiffe d'un bonnet dans le salon, fume des cigares.* (S246/ **ORMESSON Jean d'** / La Douane de mer / 1993 page 572 / *TROISIèME JOUR, XIX Adieu, tout ce que j'aimais !*)*

(174) *Quand je pense que, même à l'époque où nous sortions en amoureux, tu fredonnais le premier **ce détestable refrain** !* (S539/ **BENJAMIN Laura** / L'Opéra du fond des mers / 1983 page 16 / *CHAPITRE I*)*

(175) *Notre visite à Euphémia, l'équitable prédiction qui fait de nous deux reines en puissance, tout cela n'est guère fait pour adoucir l'humeur de **madame Tascher**, habituellement **détestable** au sortir de la sieste.* (R539/ **GRÈCE Michel de** / La Nuit du sérail / 1982 page 21 / *PREMIèRE PARTIE. De la Martinique à Constantinople, I*)*

(176) *C'est à cause de cette **détestable habitude** que mon père rata la mort de Staline aux actualités. (R757/ **MORDILLAT Gérard** / Vive la Sociale ! revu et corrigéà / 1981 page 61 / 16)**

(177) ***L'après-midi** fut **détestable**.* (S303/ **BORY Jean-Louis** / Un prix d'excellence / 1979 page 134 / *POINTS DE SUSPENSION, 4*)*

(178) *Ses dix ans d'études françaises, ses deux ans de prison allemande et les éclairs de haine que lançait son regard n'ont pas convaincu les recruteurs de l'armée impériale que Joseph ne pouvait être qu'un **détestable troupier**.* (S179/ **EGEN Jean** / Les Tilleuls de Lautenbach / 1979 page 99 / *3 Les malheurs du Seppala*)*

(179) *Monseigneur me fait observer qu'il ne s'agit pas chez vous à proprement parler d'hérésie, comme chez* ***ces sectaires détestables*** *qui à notre époque font la guerre à l'église, mais d'impiétés savantes dont le danger n'est somme toute évident qu'aux doctes.* (S003/ **YOURCENAR Marguerite** / L'OEuvre au noir / 1968 page 818 / *TROISIèME PARTIE : LA PRISON, LA VISITE DU CHANOINE*)*

(180) *[…] ça prouvait qu'il n'appartenait plus tellement à* ***cette race détestable****, et que, comme son ami Le Chien, il pouvait aller et venir dans les rues de la ville, fouiner dans les magasins, sans qu'on le voie.* (S221/ **LE CLÉZIO Jean-Marie-Gustave** / Le Procès-verbal / 1963 page 110 /)*

Remarquons tout d'abord que tous les noms qualifiés par l'adjectif *détestable* ont, dans leur sens, un lien avec l'humain. Des noms pour lesquels ce lien est difficile à mettre en évidence donnent des collocations bizarres : **un crayon détestable*.

Détestable peut être interprété tant comme une caractéristique permanente ou situationnelle. Telle ou telle interprétation est liée, en grande partie, au sémantisme des noms complétés. Ainsi *l'ambiance* et *l'après-midi* induisent, par leurs restrictions temporelles, une interprétation situationnelle de *détestable*, tandis qu'appliqué à des noms des personnes ou des groupes (*sectaires, troupier, race*) on aura une interprétation permanente sauf s'il y a l'indication cotextuelle contraire. Nous proposons la glose suivante pour l'adjectif *détestable* :

détestable :
je sais quelque chose de X
à cause de cela je pense ceci :
les gens peuvent ressentir quelque chose de mauvais [DÉTESTATION] envers X à cause de cela

Cette glose a exactement la même structure que la glose décrivant l'adjectif *haïssable*. Il est encore trop tôt pour le dire mais il s'agit là peut-être d'un mécanisme commun de profilation de procès-sentiments par les adjectifs dérivés en *–able*.

Comme c'était le cas de l'adjectif *haineux*, on trouve des collocations de *détestable* avec les expressions inchoatives :

(181) *Et, dès qu'elle apparaissait, dès qu'il la tenait dans ses bras, ses résolutions mauvaises, sa volonté de* ***se rendre détestable*** *faisaient place à une excitation rageuse qui l'égarait complètement.* (S702/ **DORMANN Geneviève** / La Petite main / 1993 page 162 /)*

Elles confirment d'une part notre description de l'adjectif *détestable* et d'autre part, attribuent la responsabilité, dans le cas réflexif de *se rendre*, à l'objet possible de *détester*.

Quant à la cause, tout comme l'objet, elle doit nécessairement se rapporter, d'une façon ou d'une autre, à des individus humains:

> (182) *Ah, monseigneur, vous allez me* ***détester pour vous avoir annoncé cela***. (S651/ **KOLTÈS Bernard-Marie** / Le Conte d'hiver [trad.] / 1988 page 55 / *ACTE III, SCÈNE 2*)*
> (X) *Elle me* ***déteste*** *parce que j'ai du courage*. (R439/ **GROULT Benoîte GROULT Flora** / Il était deux fois / 1968 page 153 / *Chapitre 6 Isabelle Mâcherolles*)*
> (183) *J'avais toujours peur de Mme Léonce que, sans le vouloir, je* ***détestais à cause de ce sentiment de rabaissement dont je ne cessais de souffrir chez elle***. (S647/ **ZOBEL Joseph** / La Rue Cases-Nègres / 1950 page 119 / *DEUXIÈME PARTIE*)*
> (184) *L'autre problème venait de ce que notre père* ***détestait*** *quand nous rentrions tard, vu son sommeil laborieux*. (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 726 / *77*)*

La cause peut être explicite comme dans les deux premiers énoncés, tout comme elle peut être inférable, comme dans le troisième énoncé : la cause de *détester* est le fait que le père se réveille et a du mal à se rendormir. Dans tous les cas, la cause peut être tantôt du fait de l'expérienceur, comme c'était le cas dans le dernier énoncé, tantôt du fait de l'objet, comme c'est le cas dans le premier énoncé. Tout comme c'était le cas de HAINE, dans la grande majorité de cas, la cause n'est pas exprimée du tout dans l'énoncé, elle n'est donc pas saillante dans le procès-sentiment *détester*.

4.1.2.2.3. Procès expérientiel

a) composante cognitive

Les énoncés de notre corpus ne nous renseignent pas sur la composante cognitive de *détester*. Nous avons vu dans la partie consacrée à l'expérienceur, qu'il tend vers le pôle agentif et qu'il n'y a que très peu d'indices d'une éventuelle patientivité possible. Il doit y avoir une composante cognitive, mais compte tenu du manque d'indices, cette composante n'est pas saillante et probablement pas conscientisée non plus. Cette observation est importante puisqu'elle nous rappelle qu'il ne faut pas confondre l'agentivité et la complexité de la composante cognitive. On ne peut pas non plus

attribuer à *détester* le même mécanisme cognitif qu'à HAINE – rien ne nous indique qu'il s'agirait de la même structure. Nous avons trouvé deux énoncés qui pourraient faire penser à une ressemblance :

(185) *Je ne veux pas et je la* ***déteste elle mériterait que je lui tape dans la gueule****, cqfd.* (S570/ **ROCHEFORT Christiane** / Encore heureux qu'on va vers l'été / 1975 page 229 /)*

(186) *A cet instant, je la* ***détestai au point de vouloir lui infliger une correction*** *comme à une enfant mal élevée.* (Waltari M., 1992, *Mademoiselle Van Brooklyn*, Actes Sud : Paris, p. 58)

Alors que dans le premier énoncé la tendance à l'action ne découle pas de *détester*, elle est plutôt mise en parallèle avec *détester* ; dans le deuxième énoncé par contre, on peut penser qu'il y a un rapport. Toutefois, ce type d'énoncé est très rare et *infliger une correction* n'est pas égal à *vouloir faire disparaître l'objet*.

Dans l'appraisal de HAINE, il y a un jugement porté sur l'objet (« Y est mauvais ») de manière absolue et non discutable. Alors que dans le cas de *détester*, un tel jugement ne semble pas exister, le mécanisme cognitif de ce dernier se limite à « je pense quelque chose de mauvais de Y ».

Tournons-nous vers les énoncés avec *détester* nié, assez fréquents, pour voir s'ils peuvent nous apprendre quelque chose sur le mécanisme cognitif de ce procès-sentiment :

(187) *Personnellement,* ***je ne déteste pas*** *une brave dispute, c'est sain comme un nettoyage de printemps;* (R439/ **GROULT Benoîte GROULT Flora** / Il était deux fois / 1968 page 171 / *Chapitre 6 Isabelle Mâcherolles*)*

(188) ***Je n'aurais pas détesté*** *relire Gide ou Valéry, découvrir La Nausée dont me parlait avec éloge et mystère un petit clan de privilégiés, aller voir Le jour se lève ou revoir Drôle de drame, profiter de cette fin de siècle qui traînait par erreur ses effluves enchantés en plein milieu de notre sacré XXe.* (S300/ **ORMESSON Jean d'** / Tous les hommes sont fous / 1986 page 302 / *VII LA NUIT DE BARCELONE*)*

(189) *J'avais assez envie d'en profiter pour la taquiner ma petite amie, pendant que je la tenais là, toute fragile...* ***Je n'aurais pas détesté*** *embarrasser la sale vilaine avec mes questions indiscrètes.* (R439/ **GROULT Benoîte GROULT Flora** / Il était deux fois / 1968 page 239 / *Chapitre 9 Isabelle Mâcherolles*)*

(190) *Sylvain Cheviré* ***ne détestait pas sa solitude*** *des mois de juillet.* (S702/ **DORMANN Geneviève** / La Petite main / 1993 page 222 /)*

(191) *Le Roi l'aimait toujours avec passion, et, quoique la goutte l'empêchât maintenant de jouer de la guitare**, il ne détestait pas de mêler sa voix** aux airs d'opéra que lui chantaient, chez moi, les petites filles de Saint-Cyr ou Madame d'O*. (S386/ **CHANDERNAGOR Françoise** / L'Allée du Roi / 1981 page 585 / *19*)*

Faut-il considérer que ces énoncés fonctionnent comme des litotes (*cf.* le célèbre « va, je ne te hais point » cornélien) ? La substitution par *aimer*[21] est possible dans tous ces énoncés, mais la glose contenant le verbe *plaire* nous semble plus exacte. On aurait alors quelque chose comme : « je ne déteste pas » = « ça ne me déplaît pas ». Or *plaire* relève du modèle de l'arène mentale de Dąbrowska, autrement dit, l'expérienceur n'influence pas la situation alors que c'est tout le contraire dans le cas de *détester*. La possibilité de cette substitution rapproche *détester* du domaine de « goût ». Ce qui change, c'est que, grâce à l'emploi de *détester,* l'expérienceur peut se présenter comme étant plus actif, plus engagé dans ce qui arrive, dans ce qui lui plaît ou ne lui plaît pas. Expliquer une expression par son para-synonyme n'est pas une explication et nous donnerons l'explication verbale de *ne pas détester, infra*. On comprend mieux en tout cas la « pauvreté » de la structure cognitive de *détester*.

b) composante affective

La composante affective de *détester* pose également un problème. Les tests habituels ne sont pas possibles du fait de l'absence d'un dérivé nominal en français contemporain standard. Intuitivement cependant, il n'y a par contre aucun doute que *détester* c'est *ressentir quelque chose* par rapport à *quelqu'un* ou *quelque chose*.

Il existe des énoncés focalisant sur l'intensité de *détester* par l'emphase, comme c'est le cas dans les deux premiers énoncés ou par l'emploi de l'adjectif *fort* dans le dernier :

(192) ***Comme il les détestait**, tous autant qu'ils étaient, ses faibles humains, ce troupeau inconscient de ses propres bergers!*
(http://www.sden.org/jdr/whitewolf/werewolf/garou/fictions/exo1.htm, juillet-04)
(193) ***Qu'est-ce que je pouvais la détester**!* (R760/ **SEGUIN Fanny** / L'Arme à gauche / 1990 page 23 /)*
(194) *Je te **déteste si fort** !* (R817/ **AVENTIN Christine** / Le Coeur en poche / 1988 page 104 / *Première partie*)*

[21] Rappelons ici qu'il y a deux *aimer* en français : *aimer* correspondant à amour (*to love* anglais, *kochać* polonais) et *aimer* qui, comme *détester*, relève plutôt du domaine du goût (*to like* anglais, *lubić* polonais)

Le caractère négatif du ressenti de *détester* est intuitivement confirmé par des caractérisations de l'objet qui ne sont jamais positives pour l'expérienceur.

c) composante physique

Rien non plus, en ce qui concerne la composante physique, ce qui confirme que *détester* n'induit pas à proprement dit, de tendance à l'action, en dehors de rares énoncés que nous avons vu *supra*. Nous avons trouvé un énoncé qui décrit un ressenti physique intérieur mais c'est difficile de tirer de conclusions d'un seul exemple :

(195) *Chaque fois qu'on la voyait à la télé ou en photo, on arrivait plus à respirer tellement on la* ***détestait***. (R760/ **SEGUIN Fanny** / L'Arme à gauche / 1990 page 50 /)*

Tout se passe comme si *détester* désignait, avant tout autre chose, un ressenti négatif, dans lequel l'expérienceur est engagé pleinement, mais sans activation consciente de la composante cognitive et sans aucune suite. Toutefois, la composante cognitive existe dans la mesure où l'on trouve des mentions de cause (ou, plus généralement, de circonstances) et des emplois de l'adjectif *détestable* qui présupposent nécessairement un *appraisal*. Autrement dit, on ressent quelque chose de mauvais envers l'objet et c'est tout. Ainsi, *détester* n'est pas une variante moins intense de *haïr* et nous verrons aussi que *détester* n'est pas non plus une variante plus forte que *ne pas aimer*. Pour revenir à la structure de *détester*, compte tenu de ce que nous avons dit, les expressions comme :

(196) *Je te/vous déteste.*

ne peuvent être considérées que comme des actes expressifs. Compte tenu du caractère non déterminé de la composante cognitive, on ne peut déterminer quel autre but l'expérienceur pourrait avoir en les exprimant.

4.1.2.3. Les métaphores de *détester*

Nous n'avons trouvé aucune métaphorisation de *détester*.

4.1.2.4. Axiologie de *détester*

On trouve également peu d'informations sur l'axiologie de *détester* dans les énoncés. Il est cependant évident qu'on niveau cognitif il y a forcément l'idée du « mauvais » : *je déteste Y* équivaut à « je pense que Y est mauvais ». La composante est nécessairement orientée vers le négatif également. Par contre, le jugement extérieur n'est pas évident à déterminer. Comme l'on ne peut pas dire « détester est bon » et que « détester est mauvais » est fortement discutable, nous conclurons qu'il n'y a pas d'affirmation doxale à ce sujet et l'explication ne comportera donc pas de jugement extérieur.

4.1.3. Les différences entre *haïr* et *détester*

L'observation des articles lexicographiques conduisait à conclure que la différence majeure entre HAINE et *détester* consistait dans le fait que seule HAINE pousse à souhaiter quelque chose de mauvais à l'objet lorsque celui-ci est humain. Par contre, lorsque celui-ci n'est pas humain, il nous semble que les définitions correspondantes ne permettent pas de distinguer les emplois de *haïr* et de *détester*. Nous allons maintenant reprendre nos analyses et montrer que les choses ne sont pas si simples.

Tout d'abord, observons que, dans un certain nombre d'énoncés, les expressions de HAINE et *détester* fonctionnent comme des synonymes :

(197) *Sans doute vous arrive-t-il de me* ***détester***, ***comme on hait*** *une part de soi-même, la part d'Angel, sans jeu de mots*. (S513/ **DEL CASTILLO Michel** / La Nuit du décret / 1981 page 329 / *20*)*

(198) *Depuis ton départ, je me dis souvent que les choses seraient plus simples si je te* ***détestais***, *car* ***la haine*** *m'insufflerait une énergie dont j'aurais bien besoin*. (S513/ **DEL CASTILLO Michel** / La Nuit du décret / 1981 page 314 / *19*)*

(199) *L'avance des chars allemands trace son chemin de Damas dans le plat pays flamand :* ***il se met à haïr*** *ce qu'il adorait et à aimer ce qu'il* ***détestait***. (S301/ **ORMESSON Jean d'** / Le Bonheur à San Miniato / 1987 page 99 / *I Le temps des épreuves*)*

(200) *L'Arquebuse, élevée à l'ancienne,* ***détestait*** *farouchement la diététique et* ***trouvait dans cette haine*** *une raison supplémentaire pour se délecter de ses victuailles.* (R820/ **JARDIN Alexandre** / Bille en tête / 1986 page 173 /)*

On peut considérer tout simplement qu'il s'agit de procédés stylistiques pour éviter une répétition. Ce type de procédé est possible par une certaine proximité sémantique entre *détester* et les expressions de HAINE. Nous allons toutefois essayer de voir si d'autres mécanismes ne sont pas en jeu. La conceptualisation synonymique est étayée par les reprises. C'est ainsi que dans les deux premiers énoncés (197) et (198) nous avons la reprise de *détester* par les expressions de HAINE. Dans le troisième énoncé (199) il y a une mise en parallèle entre *haïr* et *détester* et, enfin, dans le dernier énoncé encore une fois HAINE reprend *détester*. Dans les cas où nous avons deux verbes, comme dans le premier énoncé, on peut sans problème faire permuter les unités. Par contre, dans les énoncés où le nom *haine* reprend *détester*, on ne peut pas changer l'ordre, faute de nom disponible pour *détester*. Nos analyses ont montré que HAINE et *détester* ne se basent pas sur le même mécanisme. Il n'en reste pas moins que *détester* et HAINE se sont rapprochés et peuvent se paraphraser par quelque chose comme : « je pense quelque chose de mauvais de Y (à cause de y) ». *Détester* n'a pas de nom utilisable en le français contemporain. On peut le reprendre par HAINE car la proximité sémantique rend possible une telle reprise. Puisque le nominal HAINE doit servir pour *haïr* et *détester*, il y a un rapprochement entre ces deux prédicats et l'on trouve, effectivement, malgré les mécanismes cognitifs différents, les emplois de *détester* dans le sens de *haïr*. On peut penser aussi que *haïr*, en raison de son caractère axiologique très marqué (« haïr est mauvais », cf. *supra*), est difficilement dicible. *Détester,* qui n'est pas marqué de cette façon, peut alors le remplacer sans exposer l'expérienceur à un jugement axiologique externe.Nous allons reprendre maintenant les différences entre HAINE et *détester* telles qu'elles apparaissent dans nos analyses, en commençant par les différences formelles :

tableau 14 : les dérivés de HAINE et de *détester*

HAINE	*détester*
haïr	détester
haine	Ø
haïssable	détestable
haineux	Ø
haineusement	Ø

Le champ dérivationnel de HAINE est plus varié que celui de *détester* et cette richesse se retrouve dans les différences conceptuelles :

tableau 15 : synthèse de différences entre HAINE et *détester*

	HAINE	*détester*
expérienceur	actif ou passif	actif
objet	uniquement nominal lié à l'humain	nominal ou verbal lié à l'humain
cause	optionnelle	optionnelle
composante cognitive	appraisal simple, jugement absolu tendance à l'action : faire disparaître l'objet	appraisal simple pas de tendance à l'action, s'approche du domaine du goût
composante affective	négative, forte	négative
composante physique	développé, majoritairement non agentive	Ø
Acte du langage	expressif et un but perlocutoire	expressif
métaphorisation	riche dans le cas de haine-émotion	Ø
axiologie	axiologie négative sur les trois niveaux	axiologie négative au niveau cognitif et affectif ; difficilement décidable au niveau externe

Détester apparaît au premier abord moins fort que *haïr*, mais l'existence du supposé sème d' « intensité » ne résiste pas à une analyse en profondeur. L'examen détaillé débouchant sur la structure conceptuelle montre que les différences sont bien plus importantes. Mathieu (2000) considère qu'il existe des « intensifieurs incorporés » en se basant sur la possibilité des collocations des verbes de sentiments[22] avec les adverbes

[22] Enfin, surtout, des verbes causatifs des sentiments, contrairement à ce qu'indique le titre de son ouvrage.

beaucoup et *un peu*[23]. Ainsi le verbe *aimer* serait « neutre » et le verbe *adorer* aurait un intensifieur incorporé comme en témoignent les énoncés :

(201) *Paul aime beaucoup le chocolat.*
(202) *?Paul adore beaucoup le chocolat.*

Selon cette analyse il faudrait réécrire le verbe *adorer* comme *aimer beaucoup* or cela ne nous semble pas possible. Penser que l'incompatibilité du verbe *adorer* avec l'adverbe *beaucoup* est due à la présence de *beaucoup* incorporé est trop rapide. Comme souvent, on s'intéresse ici à des phénomènes de surface, sans chercher à découvrir la structure conceptuelle inscrite dans l'unité de langue. Cette incompatibilité est, certes, due au sémantisme d'*adorer*, mais rien ne nous permet de penser que l'impossibilité de la collocation *adorer beaucoup* est due à un mécanisme pléonastique. Il peut y avoir d'autres caractéristiques qui empêchent cette collocation, comme par exemple le caractère absolu et non graduable d'*adorer*. Nous y reviendrons. Pour revenir à HAINE et *détester*, aucun de deux n'accepte *beaucoup* :

(203) **Je te hais beaucoup.*
(204) **Je te déteste beaucoup.*

Il n'est donc pas possible de penser que *haïr* = *détester beaucoup*. Il en va de même pour *un peu* :

(205) **Je te hais un peu.*
(206) **Je te déteste un peu.*

Ces deux procès-sentiments ne sont pas graduables : soit *on hait* soit *on ne hait pas* et de même pour *détester*, même si on peut exprimer le caractère paroxystique de HAINE, comme nous l'avons vu. On peut toutefois comprendre pourquoi on peut avoir l'impression de la différenciation par « intensité », sans pour autant pouvoir admettre que l'intensité s'applique au ressenti. HAINE vise à faire disparaître l'objet haï, c'est quelque chose de très grave, tandis que *détester* se rapproche d'une expression du goût qui est plus « banale ». Ce serait alors une sorte de « gravité » ou de l'importance qui induirait l'idée que l'« intensité » est un trait distinctif.

[23] Voir également Cusimano (2004) pour l'utilisation de sème « intensité » et son analyse à partir de Matthieu.

4.1.4. Bilan - explication verbale de HAINE

Nous pouvons maintenant établir les explications verbales de HAINE et de *détester*. Comme pour tous les autres sentiments que nous envisageons, nous rappelons que nous définissons HAINE prototypique, c'est-à-dire, HAINE qui a comme objet un humain.

Haine (X hait Y)

X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose

Parfois une personne pense de quelqu'un :

« je sais quelque chose de mauvais de cette personne

à cause de cela je pense que cette personne est mauvaise

quand je pense à cette personne

je ressens quelque chose de mauvais

je veux faire quelque chose de très mauvais à cette personne

je veux que quelque chose de très mauvais arrive à cette personne »

quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais

quand cette personne ressent cela, quelque chose arrive dans le corps de cette personne

X a ressenti quelque chose comme cela

parce que X a pensé quelque chose comme cela

(les gens diraient que c'est mauvais de ressentir des choses comme cela)

Cette explication contient un cadre que nous avons décrit au début de notre travail. Nous rappelons que ce cadre indique qu'il s'agit d'une situation prototypique. On retrouve dans cette définition les trois actants de HAINE : l'expérienceur (X), l'objet (Y) et la cause (y). Cette dernière étant peu saillante, elle est uniquement mentionnée. Pour HAINE la composante cognitive et la composante affective sont décrites, ainsi que la composante physique. Les énoncés « je veux faire quelque chose de très mauvais à cette personne » et « je veux que quelque chose de très mauvais arrive à cette personne » apportent deux informations différentes : d'une part la pulsion de faire du mal, d'autre part la volonté d'un évènement négatif pour la personne concernée, l'un pouvant découler de l'autre ; mais le lien causal n'est pas obligatoire. Nous pensons que la formulation la plus exacte

serait « je veux que cette personne cesse d'exister » mais ni *cesser* ni *exister* ne font partie de la MSN. Une autre possibilité existe : « je veux que cette personne ne soit plus au même endroit que moi » n'est pas suffisante parce que la volonté du *haineux* vise plus que la disparition « spatiale » de l'objet de sa HAINE. Nous avons inclus dans cette explication également le jugement extérieur. Il est mis entre parenthèses pour signifier qu'il ne fait pas partie du scénario de HAINE mais qu'il est utile pour caractériser le procès-sentiment de HAINE.

Pour *détester*, nous proposons l'explication verbale suivante :

Détester (X déteste Y)

X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose

parfois une personne pense de quelqu'un :

« je sais quelque chose de mauvais de cette personne

à cause de cela je pense quelque chose de mauvais de cette personne

quand je pense à cette personne je ressens quelque chose de mauvais »

quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais

X a ressenti quelque chose comme cela

parce que X a pensé quelque chose comme cela

L'explication de *détester* est plus simple que celle de HAINE et nous avons vu que *détester* était relativement indéfini et sa composante cognitive est simple. Il n'y a aucune tendance à l'action, il n'y a pas non plus de jugement doxal extérieur. La différence se situe également au niveau du jugement : tandis que dans le cas de HAINE, il y a un jugement de la personne objet (« cette personne est mauvaise »), dans le cas de *détester* nous avons « je pense quelque chose de mauvais de cette personne ». Au lieu d'un jugement attributif, nous avons la réaction cognitive à une personne, un certain type de pensées orientées négativement.

Nous voyons ainsi que les rapports entre HAINE et *détester* sont complexes et qu'ils ne sont pas de l'ordre d'une différence d'intensité. Les différences se situent principalement au niveau de la composante cognitive.

Il reste maintenant à voir comment les prédicats morphologiquement dérivés profilent les procès-sentiments de HAINE et *détester*. Nous avons établi les gloses suivantes :

X haineux
lorsque je vois X je pense ceci :
X ressent quelque chose de mauvais [HAINE]

Z partie du corps X est haineux
quelque chose est arrivé à Z
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [HAINE]

X est haïssable :
je sais quelque chose de X
à cause de cela je pense ceci :
les gens peuvent ressentir quelque chose de mauvais [HAINE] envers X à cause de cela

haineusement
X fait quelque chose comme le font les gens qui ressentent quelque chose de mauvais [haine]

détestable :
je sais quelque chose de X
à cause de cela je pense ceci :
les gens peuvent ressentir quelque chose de mauvais [DÉTESTATION] envers X à cause de cela

Nous ne pouvons pas, pour le moment, tirer de conclusions plus générales sur le rapport des dérivations morphologiques et sémantiques. Tout ce que nous pouvons dire à ce niveau de nos analyses, c'est que les adjectifs dérivés en *–able*, ont une structure sémantique identique pour *détester* et HAINE.

4.1.5. HAINE et *détester* dans le champ de sentiment « quand je pense à toi, je ressens quelque chose »

Pour R. Ogien (*op.cit*. : 24) « *[…] haïr ce n'est pas ne pas aimer. Et aimer, ce n'est pas ne pas haïr (litotes cornéliennes mises à part)* ». Nous allons maintenant examiner les rapports que HAINE et *détester* entretiennent avec le sentiment qui est supposé être leur antonyme : AMOUR. Tout d'abord, si HAINE et AMOUR étaient vraiment des antonymes exacts, comment pourrait-on *haïr* et *aimer* à la fois ? Or un grand nombre d'énoncés décrivent les situations où les deux sont actualisés à la fois. Par exemple :

(207) *Il n'y a personne de pareil à toi, je ne peux rien faire à la façon dont tu agis sur moi, je n'ai jamais rien vu d'aussi stupide, et je sais bien que je ne devrais pas, je ne pourrais pas, je ne voudrais pas, tu n'as que dix-sept ans, et moi, dix-huit, et où est l'argent, et pourtant,* ***je t'aime autant que je te hais****, oui, pardieu* […]. (Laxness H., 1989, *Lumière du monde*, Paris, Aubier/Unesco, p. 241)

(208) ***Je t'aime à la folie (et je te hais à la fois)***. (S701/ **BURON Nicole de** / "Chéri, tu m'écoutes ? : alors répète ce que je viens de dire..." / 1998 page 194 / *DEUXIÈME PARTIE, Chapitre X, Des petites choses qui vous agacent chez l'Homme*)*

(209) *Si l'on en juge par les détails qui retiennent son attention -tel l'épisode de la maniaque ou celui, surtout, du vieux Salamano qui* ***hait et martyrise son chien et l'aime en même temps*** *d'une profonde et émouvante tendresse - il ne déteste pas, avec prudence, certes, et retenue, côtoyer aussi les abîmes.* (L696/ **SARRAUTE Nathalie** / L'Ère du soupçon / 1956 page 20 / *DE DOSTOIEVSKI à KAFKA*)*

(210) *Les hommes, je crois qu'il* ***les aimait et les haïssait à la fois****.* (R434/ **BERGER Yves** / Le Sud / 1962 page 42 /)*

L'ambivalence est, bien évidemment, toujours possible, mais là il ne s'agit pas d'une ambivalence mais de tensions simultanées contradictoires. On comprend mieux cette contradiction lorsqu'on prend en compte les mécanismes cognitifs des deux sentiments. L'haineux cherche à faire disparaître l'objet tandis qu'AMOUR ne concerne pas l'existence de l'objet en tant que telle. L'*amoureux* en effet recherche à présentifier l'objet de son amour, à le posséder. On peut considérer que, dans les énoncés qu'on vient de citer, AMOUR d'un objet précis, n'est pas forcément voulu, malgré le ressenti positif qu'il provoque. Autrement dit, ce n'est pas l'AMOUR en général qui est en question, mais l'AMOUR d'un objet particulier qui a des inconvénients : cet affect devient tellement fort

que l'expérienceur s'y perd. Or, l'expérienceur ne peut pas arrêter AMOUR en tant que tel. Il peut par contre chercher à l'arrêter en tentant de supprimer l'objet. D'où HAINE. Vu ainsi, il doit s'agir d'AMOUR-émotion, non influençable par l'expérienceur. Celui-ci, voulant ne pas être soumis aux inconvénients, pense que la seule façon d'y remédier est la disparition de l'objet, d'où l'occurrence de HAINE.

Les choses sont beaucoup plus simples lorsque HAINE succède à AMOUR, comme dans ces quelques exemples d'énoncés :

(211) *Tancrède et Clorinde se combattent et s'appellent**, haine et amour alternent**, une foule de sentiments dans une richesse chromatique pourtant jaillie d'une seule voix et de quelques instruments.* (S325/ **KRISTEVA.J** / LES SAMOURAIS / 1990 page 154 / *Deuxième partie, SAINT-ANDRé-DES-ARTS, 3*)*

(212) ***Le tour de passe-passe qui transforme l'amour en haine**.* (S317/ **SOLLERS.P** / LE COEUR ABSOLU / 1987 page 441 / *VII*)*

(213) ***Une espèce de haine succédait à l'amour** et les deux sentiments, au lieu de se remplacer et de s'exclure l'un l'autre, se mettaient à coexister dans le cœur des amants.* (S299/ **ORMESSON.J D'** / LE VENT DU SOIR / 1985 page 68 /)*

C'est le même mécanisme qui est en jeu : AMOUR étant trop problématique, on veut le faire disparaître. Or nous avons vu, dans le chapitre précédent, que la seule manière de faire cesser un sentiment c'est d'agir soit sur l'objet soit sur le sujet. Or il est plus facile d'agir sur quelqu'un d'autre que sur soi-même. Le postulat de manipulation mentale de l'objet s'applique particulièrement bien ici : l'objet qui a été tout d'abord modifié phénoménologiquement, « amélioré » peut-on dire, subit une manipulation qui vise à le rendre mauvais. Le contraire est aussi possible, bien que plus rare :

(214) *Quant à moi, l'ayant trop connu, je l'ai haï avec une extrême violence, et **cette haine m'a lié à lui, car je découvris plus tard qu' elle était une forme de l' amour**.* (R433/ **BATAILLE Michel** / L'Arbre de Noël / 1967 page 58 / *9*)

Observons les implications entre ces deux procès-sentiments dans des conditions normales, c'est-à-dire en laissant de côté des énoncés dans lesquels HAINE et AMOUR coexistent :

amour => Ø haine
haine => Ø amour

Ø amour ≠ haine

Ø haine ≠ amour

La présence de l'un implique, dans les conditions habituelles, l'absence de l'autre, mais l'absence de l'un n'impliquant pas forcément la présence de l'autre, il y a une zone de neutralité.

De ce fait l'expression *ne pas aimer*, ne signifie pas la neutralité – il s'agit d'un ressenti négatif[24]. Par contre *ne pas haïr* est une négation simple qui positionne le ressenti dans la zone neutre. L'opposition entre AMOUR et HAINE se situe au niveau de l'orientation axiologique. Les mécanismes cognitifs en jeu sont toutefois différents, on ne peut pas parler d'une véritable antonymie.

Avant d'analyser les rapports entre AMOUR et *détester*, il faut rappeler que le verbe *aimer* a en français deux sens que nous avons expliqués à l'aide des moyens exolingues. Nous dirons ici, en nous passant cette fois-ci de ces moyens exolingues, qu'il y a *aimer* – AMOUR, et *aimer* relevant plutôt du domaine du goût, tout comme *détester*, et qui correspond à *aimer bien*. *Détester* peut s'opposer tantôt à *adorer*, tantôt à *aimer* :

(215) ***Tantôt je la déteste et tantôt je l'adore***. (S300/ **ORMESSON Jean d'** / Tous les hommes sont fous / 1986 page 173 / *IV LA CROISIèRE AUX îLES*)*

(216) ***Je le détestais, je l'aimais avec passion***. (R459/ **PAYSAN Catherine** / Les Feux de la Chandeleur / 1966 page 104 / *CHAPITRE IV*)*

(217) *Précipiter contre le monstre un enfant qu'il* ***adorait et détestait en même temps****, c'était s'en remettre à Dieu, au jugement de Dieu pour trancher le noeud dans lequel il étouffait*. (S320/ **TOURNIER Michel** / Le Médianoche amoureux / 1989 page 237 / *Angus*)*

Cette double valeur est rendue possible par une certaine « indéfinitude » de *détester* et les emplois proches de *haïr*. Dans les deux cas, les oppositions se présentent de la même façon qu'entre AMOUR et HAINE, l'absence de l'un n'impliquant pas nécessairement la présence de l'autre et vice-versa.

Pour conclure, on dira que dans le sous-domaine des sentiments « quand je pense à toi, je ressens quelque chose » avec l'*appraisal* simple, les différences entre ces sentiments ne peuvent être réduites ni à la simple différence de l'intensité dans le cadre de la même orientation axiologique, ni à la différence de l'orientation axiologique entre

[24] Antiphrases et litotes mises à part.

les « bons » et « mauvais » sentiments. A titre de comparaison nous donnons ici les explications d'AMOUR, d'*aimer (bien)* et d'ADORATION. Nous gardons à la mémoire les explications verbales proposées antérieurement pour HAINE et *détester*. Pour avoir un aperçu complet du sous-domaine, nous définirons également le prédicat *ne pas aimer* et *ne pas détester*. Nous donnons uniquement les explications avec quelques commentaires, sans les justifier, ce serait trop long et hors propos ici. Commençons par les sentiments « quand je pense à toi, je ressens quelque chose de bon » :

amour (X aime Y)
X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose
Parfois une personne pense de quelqu'un :
« je connais cette personne
Cette personne est quelqu'un de bon
Quand je pense à cette personne
Je ressens quelque chose de bon
Je veux faire quelque chose de bon pour cette personne
je veux que cette personne soit près de moi (je veux être avec cette personne)
je veux que cette personne pense et ressente la même chose envers moi »
quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de bon
X a ressenti quelque chose comme cela
Parce que X a pensé quelque chose comme cela

Le scénario cognitif d'AMOUR est complètement différent de celui de HAINE. AMOUR ne concerne pas l'existence de la personne - objet mais plutôt le rapport de l'expérienceur à l'objet : vouloir faire quelque chose pour cette personne et être en sa présence. Par ailleurs, amour appelle la réciprocité[25], on pourrait en déduire qu'AMOUR apparaît comme un sentiment relationnel[26], tandis que ce n'est pas du tout le cas de HAINE, bien au contraire. Si réciprocité il y a dans le cas de HAINE, elle est accidentelle à HAINE.

Quant à *aimer (bien)*, il se rapproche de *détester* dans la mesure où il tend également vers le domaine du goût. Comme *détester*, il peut concerner des objets humains et les objets non-humains. La différence avec *détester* se situe au niveau de la

[25] Du moins dans sa forme ordinaire. AMOUR n'appelant pas de réciprocité existe également, mais il s'agit alors, il nous semble, d'une toute une autre construction mentale, *cf*. par exemple Maslow (1986).
[26] Mais, soulignons-le encore une fois, il ne s'agit pas d'une vraie relation, mais de la construction mentale de l'expérienceur. Les prédicats comme *X et Y s'aiment* se réécrivent en *X aime Y* et *Y aime X*.

prise en compte de la cause, *aimer (bien)* appelle beaucoup moins l'expression de la cause que ne le fait *détester*. Dans *aimer (bien),* l'*appraisal* n'est pas focalisé du tout et appartient au domaine du goût encore plus que dans *détester*. Nous expliquons *aimer (bien)* ainsi :

aimer (bien) (X aime (bien) Y)
X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose
Parfois une personne pense de quelqu'un :
« je connais cette personne
quand je pense à cette personne je ressens quelque chose de bon »
quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de bon
X a ressenti quelque chose comme cela
Parce que X a pensé quelque chose comme cela

Il nous reste à voir l'explication verbale de *ne pas aimer* et ainsi à nous interroger s'il s'agit d'une négation simple d'*aimer* ou si le scénario cognitif est modifié. Prenons quelques énoncés simples :

(218) *J'aime Paul/la soupe.*
(219) *Je n'aime pas Paul/la soupe.*
(220) *Je déteste Paul/ la soupe.*

Tout d'abord, on s'accordera à dire que les énoncés (219) et (220) ne sont pas vraiment synonymes, même si tous les deux ont une orientation axiologique négative et sont intuitivement proches. La différence se situe dans le fait que le locuteur du deuxième énoncé nie purement et simplement qu'il puisse aimer un certain objet, tandis que dans le cas de *détester*, comme nous l'avons vu, le locuteur - expérienceur ressent quelque chose de particulier (négatif) envers l'objet. Dans cette mesure *ne pas aimer* redevient sémantiquement plus complexe, même s'il est « superficiel », et se situe dans la champ négatif parce que la possibilité d'*aimer* (positif) est niée et parce que, dans le domaine du ressenti, on ne peut pas parler de neutralité, si bien qu'il ne peut que se trouver dans le champ négatif. Par ailleurs, l'expérienceur de *détester* tend nécessairement vers le pôle proto-agent, alors que ce n'est pas le cas de *ne pas aimer* dans lequel l'expérienceur nie seulement la possibilité d'*aimer*. C'est par défaut en quelque sorte que l'expression

ne pas aimer tombe dans le négatif. Les implications contraires sont plus complexes. Tandis que *aimer* implique un affect durable ou plutôt atemporel :

(230) *J'aime (bien) la soupe/Paul depuis toujours.*

Ne pas détester est plutôt situationnel : *ne pas détester* une chose ou une personne signifie quelque chose comme « dans les conditions normales je ne ressens rien par rapport à cette chose/cette personne mais quand je suis en leur présence, je ressens quelque chose de bon », comme en témoigne l'énoncé suivant :

(240) *??? Je ne déteste pas la soupe/Paul depuis toujours.*

Ne pas détester a également plus d'affinité avec les objets concrets, alors que *ne pas aimer* est beaucoup moins restrictif. Nous expliquons *ne pas détester* ainsi :

<u>ne pas détester (X ne déteste pas Y)</u>
X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose
Parfois une personne pense de quelque chose :
« quand je vois cette chose je ressens quelque chose de bon
A cause de cela je pense quelque chose de bon de cette chose »
quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de bon
X a ressenti quelque chose comme cela
Parce que X a pensé quelque chose comme cela

Cette explication nous permet de voir que la négation induit à chaque fois des effets différents qui ne sont pas généralisables. Nous avons choisi de décrire ici uniquement les effets de sens les plus prototypiques, les interactions des prédicats de sentiments avec la négation mériteraient une étude plus approfondie.

Quant au concept de *ne pas aimer*, nous en avons dit qu'il était la négation d'*aimer (bien)*. Par conséquent, nous l'expliquons ainsi :

<u>ne pas aimer (X n'aime pas Y)</u>
X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose
Parfois une personne pense de quelqu'un :

« je connais cette personne

quand je pense à cette personne je ne ressens quelque chose de bon »

quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais

X a ressenti quelque chose comme cela

Parce que X a pensé quelque chose comme cela

Passons maintenant à ADORATION. Spontanément on a l'impression qu'ADORATION est une forme plus intense d'AMOUR, mais voir les choses de cette façon, c'est encore une fois risquer un jugement trop superficiel. Nous avons vu que, dans AMOUR, l'expérienceur veut, d'une part, être en présence de la personne et, d'autre part, faire des choses pour cette personne et qu'il y a une attente de réciprocité. Dans ADORATION, il n'y a pas de demande de réciprocité : ADORATION n'est pas intéressée en apparence, mais il est difficile d'affirmer que celui qui adore ne demande pas quelque chose en échange, même si c'est un dieu qui est adoré. Il nous semble également qu'ADORATION ne pousse pas à faire quelque chose pour la personne adorée, si ce n'est à manifester cette ADORATION. Le statut de la nécessité de la présence de l'objet adoré est également discutable. Fait intéressant, ADORATION, contrairement aux autres expressions de sentiments, possède un dérivé agentif *adorateur*, mais ce dérivé vient du sens historiquement premier d'ADORATION, le sens religieux. Nous proposons l'explication suivante pour ADORATION :

<u>Adoration (X adore Y)</u>

X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose

Parfois une personne pense de quelqu'un :

« je connais cette personne

Cette personne est quelqu'un de très bon

Quand je pense à cette personne

Je ressens quelque chose de très bon

Je veux que cette personne sache que je ressens quelque chose de très bon pour cette personne »

quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de très bon

X a ressenti quelque chose comme cela

Parce que X a pensé quelque chose comme cela

On retrouve effectivement une gradation de l'intensité du ressenti et du jugement par rapport à AMOUR, mais si AMOUR est un sentiment gradable, ADORATION est un sentiment absolu et ne peut pas être modifié ni en plus ni en moins. Comme le montrent nos explications verbales, les mécanismes cognitifs en jeu sont très différents, dire qu'ADORATION équivaut à AMOUR +++, ne peut être donc considéré que comme inexact.

En conclusion le sous-champ de sentiments « quand je pense à toi je ressens quelque chose » avec l'*appraisal* simple est complexe et asymétrique. S'il y avait une symétrie, il n'aurait pas besoin d'autant d'expressions, les négations et les intensifieurs suffiraient. Mais, comme nous l'avons vu avec *ne pas aimer* et *ne pas détester*, les négations se spécialisent dans un sens particulier. S'il est possible, comme nous l'avons vu, d'établir les règles de profilation de surface des procès-sentiments par les dérivés des expressions de sentiments, il semble impossible d'établir les mêmes règles pour les négations, chaque expression semble être un automate à part[27]. La richesse des expressions montre la richesse des conceptualisations du ressenti envers quelqu'un ou quelque chose. Une dernière remarque concerne les rapports de domaines : le domaine affectif se trouve lié, par certains prédicats, avec le domaine du goût, les distinctions entre les deux sont parfois difficiles à faire et cela confirme l'idée que les domaines « mentaux » ont des frontières floues.

4.2. Le groupe MÉPRIS[28]

Nous postulons d'emblée que MÉPRIS et DÉDAIN sont des affects très proches et nous essayerons de le montrer dans cette partie de notre travail. Comme les emplois verbaux du MÉPRIS sont de loin plus nombreux que ceux de DÉDAIN, nous commencerons par le premier. Nous précisons d'emblée que la différence dans la fréquence des occurrences linguistiques est principalement due au sémantisme même de ces sentiments et notamment au point de référence du jugement comme nous le montrerons en temps voulu.

[27] Pour reprendre l'expression de J. Picoche. Picoche ne donne pas de définition d'automate, il s'agit, dans son raisonnement, d'un ensemble complexe de mécanismes.
[28] Nous avons donné un premier aperçu de la problématique de ce groupe dans un article paru en 2005.

4.2.1. MÉPRIS

On peut distinguer, dans les occurrences de certains sentiments deux types d'emploi : les emplois expérientiels et les emplois-évaluations. C'est par exemple le cas de HONTE où nous avons d'une part les expressions expérientielles comme *avoir honte, être honteux* et, d'autre part, *c'est honteux, c'est la honte*. Dans le deuxième cas, personne X ne ressent apparemment de honte là où on s'attendrait à ce que quelqu'un en ressente. L'examen des occurrences de MÉPRIS permet, comme nous allons le voir, la même bipartition d'emplois.

Pour revenir aux occurrences expérientielles de MÉPRIS, on peut dire qu'il y a trois orientations énonciatives possibles. En premier lieu les énoncés dans lesquels l'expérienceur de MÉPRIS est également le locuteur, comme dans :

(241) *Nous aussi,* ***nous méprisions*** *la masse*. (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 180 / 22)*

En second lieu, les énoncés dans lesquels le locuteur est l'objet de MÉPRIS :

(242) *Et pendant ce temps-là, avec l'aide du précieux Van Potten aux quilles d'échassier,* ***moi****, légèrement* ***méprisé*** *comme «jeunot» par les Rapaces comme par les filles, il faut le dire («compte pour du beurre»), ou tenu à l'écart par mon frère que j' encombrais, je m' amusais à déglinguer le prestigieux lycée de Tokoin*. (R727/ **BAYON** / Le Lycéen / 1987 page 125 / TOKOIN)*

En troisième lieu, les cas où le locuteur n'est pas directement concerné par MÉPRIS :

(243) *Je pense que Mr Chirac a tort de* ***mépriser ses alliés***
(http://www.forum-auto.com/sqlforum/section7/sujet195690.htm, juillet-04)

Quelle que soit l'orientation énonciative, il s'agit toujours, dans ces énoncés, du MÉPRIS expérientiel. Sans doute, dans les cas où l'expérienceur n'est pas le locuteur, on ne peut pas avoir de certitude sur ce qu'il ressent. On ne fait qu'interpréter son comportement. Néanmoins le locuteur qui attribue MÉPRIS à quelqu'un, considère que cette personne ressent quelque chose qu'il décide de nommer *mépris*. Nous voulons dire par là que peu

importe l'orientation de l'énoncé, la structure sémantique des occurrences de MÉPRIS sera toujours la même.

Par ailleurs une autre précision liminaire s'impose : MÉPRIS est un sentiment dont la composante physique est très développée. Cette forte part comportementale peut faire penser que MÉPRIS est un sentiment *et* un comportement. Bien que la disjonction soit théoriquement envisageable dans des cas de feintise, à l'instar de ce que nous rencontrons avec d' autres affects, et comme en témoignent les performances d'acteurs, nous montrerons qu'il faut considérer que, sauf indication co(n)textuelle contraire, lorsque MÉPRIS est montré, il est obligatoirement ressenti. En d'autres termes, MÉPRIS n'est pas un ressenti ou un comportement, mais le comportement fait partie intégrante du procès-sentiment complexe MÉPRIS.

Enfin ici, comme précédemment, nous considérerons que l'expression prototypique de MÉPRIS expérientiel est le verbe *mépriser*, lequel verbe donne le meilleur accès à la structure sémantique, le nom constituant une abstraction du procès. Nous rappelons à cette occasion que l'expression *ressentir/éprouver du mépris* n'est pas exactement en relation de synonymie avec le verbe *mépriser*. La relation qui les unit est plutôt une relation partie - tout. L'expression *ressentir du mépris* focalise sur la composante affective du procès-sentiment alors que *mépriser* saisit le procès sentiment dans toute sa complexité.

4.2.1.1. Etymologie et lexicographie

4.2.1.1.1. Données étymologiques

Selon le *DHLF*, *mépriser* est un composé de *mé-* et *priser*, son sens étymologique étant « mésestimer ». Toujours selon A. Rey, le préfixe *mé-*, dans ces différentes formes, exprime une idée de valeur négative ou péjorative ; le verbe *priser* vient du bas latin *pretiare* « estimer, accorder de la valeur ».

4.2.1.1.2. Données lexicographiques

Le Petit Robert distingue trois sens du verbe *mépriser* :

a) estimer indigne d'attention ou d'intérêt, ne faire aucun cas de (dédaigner, négliger), comme dans : *J'affectai de mépriser la politesse que je ne savais pas pratiquer* ;
Mépriser les convenances (bafouer, piétiner)
Mépriser le danger, la mort (braver)
b) estimer indigne d'intérêt (un bien ordinairement prisé et convoité) (se désintéresser) : *Mépriser l'argent*
c) considérer (qqn) comme indigne d'estime, comme moralement condamnable : *Je le méprise d'avoir accepté*.

Outre le fait que les différentes acceptions de *mépriser* sont très proches et que l'on peut proposer une définition unitaire comme nous le ferons plus tard, on observe que dans l'article de ce dictionnaire il n'y a pas une seule mention du ressenti. Apparaissent par contre, dans les gloses, les verbes *estimer* et *considérer* que nous considérons comme des hyponymes de *juger*[29]. Quant à l'article *mépris* du même dictionnaire, le mot *sentiment* y apparaît à plusieurs reprises.

Le *TLF* donne pour *mépriser* des valeurs sensiblement proches de celles du *Petit Robert*, et *sentiment* n'y est pas utilisé non plus ; l'article *mépris* utilise tantôt *sentiment* tantôt *attitude*.

4.2.1.2. Structure actancielle

Comme tous les autres sentiments, MÉPRIS offre une place pour l'argument expérienceur (X). Celui-ci est obligatoirement exprimé formellement dans les emplois verbaux et facultativement, dans les emplois nominaux. Le deuxième argument obligatoire est l'argument objet qui désigne l'entité vers laquelle est dirigé le mépris (Y). Le troisième argument, optionnel, est celui de la cause (y). L'argument cause est à dissocier de l'argument obligatoire Y. Enfin, tout comme pour HONTE[30] (2003) nous postulons l'existence d'un quatrième argument, jamais exprimé en surface, qui sert de point de référence au rapport qui unit X et Y, lequel nous appellerons D en référence à la doxa. Le schéma actanciel de MÉPRIS peut donc être schématisé de la manière suivante :

[29] *Hyponymes* au sens lié à la méthodologie de la MSN : nous considérons que *estimer* et *considérer* contiennent *juger* dans leur sens.
[30] Cf. également Ruwet (1995a) pour *humilier*.

X MÉPRIS Y (à cause de y) [par rapport à D]

Dans cette schématisation les parenthèses signifient qu'il s'agit d'un argument optionnel et les crochets encadrent l'argument qui n'est jamais réalisé en surface en tant qu'argument, mais que l'on peut toutefois déduire parfois du cotexte.

Nous allons examiner maintenant ces quatre actants et les relations qui les unissent.

4.2.1.2.1. L'expérienceur

La contrainte majeure portant sur l'argument sujet est celle de l'humanitude obligatoire. Deux remarques s'imposent néanmoins à ce sujet. La première est que nous avons rencontré un énoncé dans lequel l'expérienceur (supposé) du MÉPRIS est un animal :

(244) *Une nourriture que nos minets à Ronron, nos clébards à Canigou refuseraient* ***d'un mouvement de queue méprisant***. (S312/ **BOUDARD Alphonse** / Mourir d'enfance / 1995 page 147 / *7. Une adolescence fugace*)*

Même si cet énoncé n'évoque que l'expression du MÉPRIS, il n'en reste pas moins que l'on ne peut exclure le ressenti sous-jacent.

La deuxième remarque est que l'humain concerné doit être d'un certain âge. En effet, autant on peut dire :

(245) *Ce bébé a peur/est triste/est joyeux.*

autant les énoncés attribuant le MÉPRIS à un bébé sont plutôt improbable, bien que l'on puisse toujours attribuer MÉPRIS à un nourrison :

(246) ? *Ce bébé te méprise/est méprisant/a un regard méprisant.*

L'énoncé suivant souligne la nécessité d'un certain degré de maturité pour pouvoir *mépriser* :

(247) *Il est encore trop jeune pour considérer que le plaisir lui est dû et* ***pas assez mûr pour le mépriser***. (S268/ **DÉON Michel** / Le Rendez-vous de Patmos / 1965 page 199/ *Paros... Naxos...*)*

L'expérienceur du MÉPRIS doit donc être d'un certain âge pour utiliser les capacités cognitives comme le jugement, qui sont impliquées par le procès de MÉPRIS. Nous y reviendrons.

4.2.1.2.2. l'objet méprisable*,* méprisé *(Y) et le déclencheur de* MÉPRIS *(y)*

Les objets de MÉPRIS peuvent être de nature différente. Ils peuvent être humains :

(248) *Redevenu quasi monopoliste Air France recommence à* ***mépriser ses clients***.
(http://www.europelibre.com/CL2001/cl011106.htm, juillet-04)
(249) *Boris et moi sentions que notre père, malgré sa bonne humeur,* ***méprisait ces intellectuels un peu étriqués, un peu idéalistes, incapables de reconversion pour gagner décemment leur vie.*** (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 52 / 6)*
(250) *Maman de reprendre : - Ce pays, ces Français qui* ***méprisent les étrangers****, ils se sont battus comme des lâches.* (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 622 / 67)*
(251) *Pas eu le temps, ils étaient nuls... » Je bafouille tant je* ***me méprise*** *de n'avoir même pas l'ambition de formuler un voeu correctement et en temps utile*. (S314/ **BRISAC Geneviève** / Week-end de chasse à la mère / 1996 page 48 / 3)*
(252) *Ce qu'elle me dit, elle, j'en ai rien à foutre parce que je* ***la méprise****…* (Gavalda A., 2004, *Ensemble, c'est tout*, Paris : Le dilettante, p. 330)

Les objets de MÉPRIS peuvent être des objets « inanimés » :

(253) *Et je te vais la plumer... - Je déteste la dinde, je* ***méprise le poulet****, l'oie seule est aimable : en confit !* (S302/ **RHEIMS Maurice** / LES Greniers de Sienne / 1987 page 180 / *V, Livry ! Bertrand Livry pour nous servir*)*
(254) *Les responsables et exécuteurs du projet* ***méprisaient nos maisons, nos prairies, nos granges***. (R725/ **BIENNE Gisèle** / Le Silence de la ferme / 1986 page 63 / *La journée d'adieux*)*
(255) *Macaire* ***méprisait les poules***. (R559/ **WEYERGANS François** / Macaire le Copte / 1981 page 46 / *III*)*
(256) *S'il parlait de la première exposition d'un peintre, le peintre vendait tout dans la journée, et s'il ne disait rien de l'accrochage d'un maître reconnu, les collectionneurs le boudaient tout à coup, revendaient à perte ou décrochaient* ***les toiles méprisées*** *de leur salon pour les cacher dans les coffres blindés en attendant que leur faveur remonte*. (S289/ **PEREC Georges** / La Vie mode d'emploi : romans/ 1978 page 526 / *CINQUIèME PARTIE, CHAPITRE LXXXVII, Bartlebooth,, 4*)*

(257) *C'est le nom d'**une fleur jaune et assez méprisée**, dont on estime surtout les feuilles, qu'on mange en salade, avec des lardons*. (R525/ **ANOUILH Jean** / Chers Zoiseaux / 1977 page 20 / *ACTE I*)*

(258) *Attirés par des altitudes plus rudes, nous **méprisions le lac Titi**, sage plan d'eau festonné de luxueux hôtels*. (S121/ **TOURNIER Michel** / Le Vent Paraclet / 1977 page 73 / *II Le roi des Aulnes*)*

(259) *Dans toute l'Asie centrale, le prix du sang, lorsque l'assassiné était juif, devait naguère être versé en monnaie noire, c'est-à-dire en cuivre, la **monnaie méprisée**.* (S559/ **MALRAUX André** / Oraisons funèbres : Centenaire de l'alliance israélite universelle / 1976 page 933 /)*

Enfin les objets de MÉPRIS peuvent être « immatériels » :

(260) *Pourquoi **méprises**-tu **la vie humaine** ?* (Laxness H., 1989, *Lumière du monde*, Paris, Aubier/Unesco, p. 417)

(261) *Je dépassais mes camarades dont **je méprisais les plaintes et les soupirs**.* (S305/ **ROZE Pascale** / Le Chasseur zéro / 1996 page 66 /)*

(262) *Défier le monarque, railler l'Église, braver les familles et duper son banquier, c'était prouver qu'on **méprisait les préjugés**... Mais de là à mépriser les convenances !* (S387/ **CHANDERNAGOR Françoise** / L'Enfant des Lumières / 1995 page 17 / *1*)*

(263) *Jamais, depuis qu'il était rentré du collège, il n'avait manqué un seul repas sans y avoir été autorisé : il **méprisait les usages du monde**, mais respectait les habitudes de sa mère*. (S387/ **CHANDERNAGOR Françoise** / L'Enfant des Lumières / 1995 page 290 / *26*)*

(264) *Si Alexis ne répondait pas à sa lettre, s'il l'abandonnait face à la mort, s'il **méprisait sa faiblesse**, s'il négligeait sa douleur, elle serait plus seule encore après l'avoir appelé que si elle s'était tue*. (S387/ **CHANDERNAGOR Françoise** / L'Enfant des Lumières / 1995 page 449 / *33*)*

(265) ***Méprisant la fraîcheur d'octobre**, elle avait roulé les manches de sa chemise, découvrant des bras fluets et portait un blouson de cuir sombre négligemment accroché à la pointe de son épaule*. (S702/ **DORMANN Geneviève** / La Petite main / 1993 page 40 /)*

(266) *Des aventuriers qui aimaient la guerre et **méprisaient la peur**, deux ou trois désespérés qui aspiraient à mourir, un grand mathématicien, qui était aussi géomètre, et que le siège ne gênait guère : il vivait dans les chiffres, les cercles, les triangles, les sphères, et il poursuivait ses recherches en traçant sur le sol ses figures enchantées.* (S246/ **ORMESSON Jean d'** / La Douane de mer / 1993 page 451 / *TROISIèME JOUR, V Le siège*)*

(267) *Je me consolai de ses silences d'autant mieux que, **méprisant les règles de l'orthographe comme celles de la morale**, elle m'envoyait toujours, quand elle m'écrivait, des lettres qui me coûtaient une grande peine à déchiffrer.* (S386/ **CHANDERNAGOR Françoise** / L'Allée du Roi / 1981 page 335 / *13*)*

(268) *À Audincourt, mes petits copains francs-comtois **méprisent le dialecte***. (S179/ **EGEN Jean** / Les Tilleuls de Lautenbach / 1979 page 115 / *4 Enfants de cigognes et fils de choux*)*

En observant ces énoncés, on arrive à la conclusion que l'objet *méprisé*, avant de l'être, est axiologiquement neutre et si on le perçoit comme négatif, dans ces énoncés, c'est uniquement parce qu'il est dans la portée de MÉPRIS.

Avant d'analyser en détail les types d'objets de MÉPRIS, tournons-nous d'abord vers l'adjectif *méprisable* pour vérifier s'il est possible d'en dégager des contraintes. Nous considérerons, pour le moment, la morphologie de l'adjectif : *mépris-able*, c'est-à-dire ' « apte » à être méprisé' ; une fois que nous aurons défini MÉPRIS, nous pourrons alors définir *méprisable*. *Méprisable* ne veut pas encore dire *méprisé* mais il est, dans un certain sens, une condition nécessaire. L'observation de notre corpus montre que *méprisable* peut s'appliquer à tout type d'entité :

- humain :

  espèce de vieux tirailleur ***méprisable*** ; *une sorte de jumeau cadavérique, raide et froid,* ***méprisable*** *et impuissant : inconscient* ; *l'homme* ***méprisable*** ; *des* ***méprisables*** *cadavres* ; *un* ***méprisable*** *petit délinquant* ; *un être* ***méprisable*****,**

- immatériel :

  ces jours ***méprisables*** ; *leurs charmes* ***méprisables*** ; *Tout travail demandant persévérance et immobilité le rebutait et lui paraissait* ***méprisable*** ; *La morale du profit, parfaitement* ***méprisable*** ; *leur propre réalité* ***méprisable*** ; *ce luxe* ***méprisable*** ; *métier méprisable* ; *La tradition -au sens le plus* ***méprisable*** *du terme* ; *Rien de plus* ***méprisable*** *que l'adulation du succès* ; *ce sont, avouez-le, de bien médiocres pensées, et donc* ***méprisables*** ;

- concret (et animé non-humain):

  un déchet ***méprisable*** ; *leurs* ***méprisables*** *journaux* ; *Le pou de mer n'a rien à voir avec l'entomologie : il s'agit du plus* ***méprisable*** *des crustacés* ;

Notons peu d'exemples de collocation *méprisable* + $N_{concret}$. Reprenons maintenant l'examen :

a) objet humain

Il semble que tout être humain puisse faire l'objet du MÉPRIS d'un autre et que sont même possibles des énoncés génériques où *l'homme* désigne l'espèce humaine en général :

(269) *L'homme est méprisable.*

Interrogeons-nous maintenant sur les raisons de cette *méprisabilité*. Le caractère générique de l'énoncé induit l'interprétation suivante : « les êtres humains sont méprisables parce qu'ils sont des êtres humains », mais est-ce que c'est l'humanitude en général qui est en question, c'est-à-dire le fait d'appartenir à l'espèce Homo Sapiens, qui est *méprisable* ou certaines caractéristiques de cette espèce ? Comme nous le verrons avec des énoncés non-génériques, c'est la deuxième option qui est juste, ainsi :

(270) **L'homme est méprisable parce qu'il appartient à l'espèce humaine.*

mais par exemple par :

(271) *L'homme est méprisable parce qu'il est cupide, égoïste, etc…*

Avec les occurrences spécifiques le problème est beaucoup moins difficile. Soit l'énoncé :

(272) *Il méprise ses parents.*

Cet énoncé n'est pas paraphrasable par :

(273) **Il méprise ses parents parce qu'ils sont ses parents.*

mais par :

(274) *Il méprise ses parents parce qu'ils l'ont abandonné.*

Il découle de ces exemples que l'objet méprisé n'est pas méprisé en tant que tel, mais en tant que support d'une action commise ou d'une propriété qui rend leurs auteurs méprisables. L'analyse du corpus montre que tant que les actions commises que les propriétés peuvent provoquer MÉPRIS, et qu'il est difficile de déterminer si la responsabilité de l'objet est en jeu. Quand il s'agit des comportements, la responsabilité de l'objet est activée, mais quand il s'agit des propriétés, c'est beaucoup moins sûr. Prenons l'exemple suivant :

(275) *Elle méprise les hommes faibles.*

A première vue, on pourrait dire que *être faible* relève de la nature de certains hommes et ils ne sont pas responsables de cet état des faits. Néanmoins, lorsqu'on met cet énoncé en contraste avec :

(276) ??? *Elle méprise les hommes aveugles.*

où l'attribut est en dehors de la responsabilité des entités qu'il qualifie, on ne peut que déduire que la responsabilité de l'objet humain est forcément en jeu. Précisons juste qu'il ne s'agit pas de la responsabilité *per se*, mais de la responsabilité aux yeux de l'expérienceur. Nous rendons cette caractéristique à l'aide de la MSN, pour le moment par « Y a fait quelque chose/ Y n'a pas fait quelque chose ». La deuxième option renvoie aux qualités, il faut la comprendre comme « Y n'a pas fait quelque chose qu'il aurait dû faire pour ne pas être comme il est ».

Suivant la méthodologie de Dostie G, Mel'čuk I.A. et Polguère A. (*n.d.*), interrogeons-nous maintenant sur les rapports de l'expérienceur et de l'objet en nous demandant notamment si l'objet doit être connu de l'expérienceur. Revenons à notre énoncé générique de départ :

(277) *L'homme est méprisable.*

Qui peut énoncer un tel jugement, lequel est par ailleurs paradoxal en quelque sorte puisque le locuteur ne peut être, a priori, qu'un être humain ? Disons que ce soit un « sage » qui a réfléchi sur l'espèce humaine, mais qui ne connaît évidemment pas tous les représentants du genre *Homo*. Il n'en connaît qu'une partie et en fait une généralité. Cela nous amène à conclure que l'expérienceur n'a pas besoin de connaître l'objet de son MÉPRIS, il suffit qu'il ait connaissance de quelque chose qui concerne cet objet et qui engendre MÉPRIS. Cela n'empêche qu'il existe des énoncés avec des objets particuliers où l'objet est forcément connu :

(278) - *Oui, enfin, si tu veux... chacun* ***la méprisait*** *et la montrait du doigt...* (R817/ **AVENTIN Christine** / Le Coeur en poche / 1988 page 114 / Deuxième partie)*

Cette connaissance est pertinente pour l'interprétation de l'énoncé mais pas pour le procès-sentiment MÉPRIS. Mais encore une fois, *elle* sera méprisée non parce que c'est *elle* mais parce qu'il y a quelque chose de méprisable la concernant.

Enfin, comme beaucoup d'autres affects, l'objet de MÉPRIS peut être l'expérienceur lui-même. Fait notable, les énoncés dans lesquels l'expérienceur lui-même est l'objet de son MÉPRIS contiennent nécessairement l'expression de la cause de ce MÉPRIS ce qui confirme notre idée : l'expérienceur ne se méprise pas en tant que tel mais en tant que porteur d'une propriété ou responsable d'un fait. Dans ce cas précis, il paraît logique qu'il n'y ait pas de manifestations physiques, l'expérienceur sait qu'il est lui-même la source de son MÉPRIS et le montrer serait redondant.

Ainsi, lorsque l'objet de MÉPRIS est un sujet humain, il peut être envisagé soit comme un particulier comme c'est notamment le cas du réfléchi, soit une catégorie, comme : *ses clients, ces intellectuels, les étrangers*.

b) objets immatériels

Dans les objets immatériels on trouve également tout type d'objet axiologiquement neutre : *métier, jour, travail, pensée, etc*. MÉPRIS oriente ces objets vers la polarité négative. Comme pour les objets humains, il ne s'agit encore pas de les considérer en tant que tels mais selon certaines caractéristiques de ces objets :

(279) *Et c'est en effet dans cette carrière qu'a lestement trouvé sa plus récente spécialisation, avec beaucoup de bonne volonté, la science prostituée de ces jours* ***méprisables***. (S694/ **DEBORD Guy** / Commentaires sur la société du spectacle. 1988 / 1988 page 59 / *XIV*)*

On le voit, il ne s'agit pas de l'entité *jour* en général mais de *certains jours* comme l'indique le démonstratif *ces* et il faut supposer que les jours en question ont des caractéristiques pouvant être considérées comme mauvaises. L'exemple suivant, est explicite :

(280) *Vous parlez de pensées : ce sont, avouez-le, de bien médiocres pensées, et donc* ***méprisables***. (P697/ **FEBVRE Lucien** / Combats pour l'histoire / 1952 page 291 /)*

Le locuteur qualifie les *pensées* de telle sorte que le lien avec le caractère *méprisable* est fait.

Fait important, on observe une tension vers le générique. *La vie humaine, les usages du monde, la peur, les préjugés, les règles d'orthographes, le dialecte* sont d'ordre générique ; *les plaintes et les soupirs des camarades* sont déterminés par leur provenance, mais il ne s'agit pas ici d'une plainte ou d'un soupir particulier, mais de tous les événements de ce type comme en témoigne le pluriel. C'est comme si MÉPRIS n'opérait pas, s'agissant des objets immatériels, au niveau particulier mais au niveau des catégories. Nous reviendrons ultérieurement sur cette idée très importante pour la compréhension de MÉPRIS.

c) objets concrets et entités animés non-humaines

Viennent, enfin, les objets concrets et les animés non-humains parmi lesquels figurent par exemple : *des poules, des journaux, des propriétés* etc. Là encore il s'agit d'objets axiologiquement neutres au départ pour lesquels la question de la responsabilité ne se pose pas. Ces cas demeurent rares dans notre corpus et nous avons bien du mal à expliquer certains d'entre eux, comme *mépriser les poules*. Il est possible qu'il s'agisse là d'un effet stylistique voire d'un glissement vers DÉDAIN. On peut cependant appliquer aux *poules* l'analyse que nous avons effectuée pour les objets humains : *une poule* est supposée avoir la caractéristique d'être stupide, elle est donc *méprisable* non en tant que poule mais en tant que porteuse de la caractéristique « stupidité ».

Dans cette catégorie d'objet on observe également une tension vers le générique. Cette tension est incontestable avec *le poulet, les poules, une fleur jeune, monnaie*. En ce qui concerne *nos maisons, nos prairies, nos granges*, il s'agit là encore d'un ensemble (d'une catégorie) de *biens*. Le possessif *nos* ne renvoie pas à des personnes particulières mais à tous les membres de la catégorie dans laquelle se place le locuteur. Il en va de même pour *les toiles méprisées*. *Le lac Titi* est plus problématique, il s'agit bien d'un particulier identifié par le nom propre, néanmoins il semble que la description de cette entité (*sage plan d'eau festonné de luxueux hôtels*) indique qu'il faut envisager *le lac Titi* comme un exemple de la catégorie d'un certain type de lacs et non comme un lac particulier, d'autant plus qu'il est opposé à un indéfini *des altitudes plus rudes*.

Compte tenu de ces éléments, il apparaît que la manière dont l'adjectif *méprisable* profile MÉPRIS est légèrement différente de la façon dont *haïssable* profile HAINE. Nous proposons la glose suivante :

<u>X est méprisable</u>
je sais quelque chose de X
à cause de cela je pense ceci :
on ne peut pas penser à X comme on pense aux autres X
les gens peuvent ressentir quelque chose de mauvais [MÉPRIS] envers X à cause de cela

Bien que les informations sur le mécanisme décatégorisant l'objet soient contenues dans l'explication verbale de MÉPRIS, nous pensons qu'il est utile de les mentionner dans l'explication de *méprisable* pour deux raisons. Premièrement, l'adjectif *méprisable* semble plus autonome par rapport à MÉPRIS que *haïssable* ne l'était par rapport à HAINE ce qui se traduit par les emplois décatégorisant de *méprisable* alors que *haïssable* caractérise plutôt les objets en tant que tels. Deuxièmement, *méprisable* fait référence à la doxa alors que *haïssable* découle d'un jugement personnel.

Les objets que nous avons vus jusqu'à maintenant sont des objets nominaux, en effet, contrairement à DÉDAIN, MÉPRIS n'accepte pas d'objets verbaux :

(281) **Je méprise de travailler (ici).*

Pour rendre cet énoncé acceptable, il faut réintroduire l'objet nominal :

(282) *Je me/le méprise parce que je/il travaille ici (de travailler ici).*

Dans ce cas, *travailler* ne sera pas l'objet mais la cause de MÉPRIS. C'est comme si MÉPRIS avait besoin d'un support nominal qui, en dehors des humains particuliers, tendra, comme nous l'avons vu, vers le générique ce qui confirmerait notre hypothèse sur le fonctionnement catégoriel de MÉPRIS. Les humains particuliers seront traités comme des exemples de la catégories 'êtres humains'.

Pour conclure momentanément avec les objets du MÉPRIS, on dira qu'il s'agit d'objets qui sont axiologiquement neutres, pas forcément connus de l'expérienceur, et ayant une caractéristique saillante qui peut être perçue comme « mauvaise », relevant de

sa responsabilité lorsqu'il s'agit des objets humains. Tous les objets, à l'exception des humains particuliers tendent vers le générique.

4.2.1.2.3. L'argument D

Nous avons postulé que MÉPRIS a un quatrième argument qui n'est jamais exprimé en surface et que nous avons appelé l'argument D en référence à la doxa. Il s'agit d'un argument important qui nous permettra de distinguer MÉPRIS du DÉDAIN, ce dernier n'ayant pas, comme nous le verrons, d'argument D dans sa structure.

Dans le cas de MÉPRIS l'évaluation de l'objet qu'effectue l'expérienceur ne semble pas faite par rapport à lui-même. Les énoncés comme le suivant font penser que la référence doxale est mobilisée :

(283) *Elle méprise les hommes faibles.*

Nous expliquerons le phénomène ainsi : l'expérienceur *elle* méprise l'objet *les hommes* qui sont faibles parce que l'*on* considère que les hommes ne doivent pas être faibles. On peut discuter la validité de l'affirmation « les hommes ne doivent pas être faibles », comme on peut discuter toutes les affirmations doxales comme celles qui concernent le *travail* au sujet duquel coexiste dans la doxa tout et son contraire : le travail est bon, le travail est mauvais, le travail physique est bon, le travail physique est mauvais, etc. Il est du libre choix du locuteur de choisir tel ou tel point de référence mais, dans MÉPRIS, il s'agit d'un point de vue extérieur, bien qu'assimilé par l'expérienceur. Ces formulations doxales ne dépendent pas de l'expérienceur, elles sont propres à chaque catégorie que représente l'objet de MÉPRIS ; l'expérienceur ne fait que choisir, selon son système de valeur global, telle ou telle référence. Autrement dit, sa liberté réside dans le choix de préceptes doxaux.

4.2.1.2.4 Procès expérientiel

Nous allons maintenant tenter de décrire le procès *mépriser* lui-même, nous pourrons dire ainsi quelle relation instaure ce prédicat entre l'expérienceur et l'objet méprisé. Nous pouvons d'ores et déjà dire que MÉPRIS est une évaluation, un *appraisal*, une certaine façon d'appréhender les objets du monde. Dans le cas précis de MÉPRIS, il s'agit d'une évaluation conduisant à la conclusion que l'objet de MÉPRIS est « mauvais »

et cette évaluation est faite, comme nous venons de le voir, par rapport à un ensemble d'affirmations doxales.

a) composante cognitive

Nous avons dit dans le chapitre précédent, qu'un certain nombre de collocations indiquent que *mépriser* est un prédicat de sentiment qui tend vers le pôle agentif. Rappelons-nous quelques énoncés :

(284) *Me reste cette minuscule satisfaction de le regarder, de le défier encore, avec aux lèvres un léger sourire qui* ***s'efforce d'être méprisant***. (S312/ **BOUDARD Alphonse** / Mourir d'enfance / 1995 page 193 / *9. Chantage*)*

(285) *Le philosophe* ***doit mépriser*** *ceux qui, selon lui, ont fait de la maladie mentale un objet, une affaire, un souci : donc, Scherner ne peut que honnir les médecins, psy y compris*. (S325/ **KRISTEVA Julia** / Les Samouraïs / 1990 page 182 / Deuxième partie, SAINT-ANDRé-DES-ARTS, 5)*

(286) *Et comme, pour la tournure, ce n'était pas précisément le gaillard imposant, Zingaro, pas tout à fait Steve Reeves ou Kirk Douglas, les mecs le charriaient,* ***le méprisaient avec férocité***. (R727/ **BAYON** / Le Lycéen / 1987 page 81 / HENRI-%IV)*

(287) *Je sais, j'aurais dû assister à la consultation, mais depuis notre cinquième chez les Oratoriens, Matelièvre m'a* ***volontiers méprisé***. (S302/ **RHEIMS Maurice** / LES Greniers de Sienne / 1987 page 43 / *I, Lille-Roubaix-Tourcoing, ou le triangle d'or*)*

(288) *Nous avions* ***décidé de la mépriser****, nous ne voulions plus la connaître*. (S231/ **ORMESSON Jean d'** / Au plaisir de Dieu / 1974 page 136 / *PREMIèRE PARTIE, IV*)*

Tous ces énoncés montrent une participation consciente et volontaire de l'expérienceur dans le procès-sentiment MÉPRIS. On considérera *mépriser* comme un procès agentif. MÉPRIS est un des affects qui s'apparentent le plus à l'action et l'on peut dire que l'objet du MÉPRIS est la cible d'une dépense d'énergie physique suscitée consciemment par l'expérienceur.

En ce qui concerne l'*appraisal*, nous avons indiqué qu'il fait appel à un domaine de référence extérieur – la doxa. L'expérienceur appréhende une entité en la considérant comme faisant partie d'une catégorie ou comme étant une catégorie selon les critères doxaux propres à cette catégorie. Son choix consiste à s'approprier le jugement de l'ensemble des affirmations doxales au sujet de la catégorie donnée. Dans le cas de MÉPRIS, il s'agit nécessairement d'une affirmation à polarité axiologique négative. En appliquant ce jugement, l'expérienceur modifie le statut de l'entité au sein de sa

catégorie, le dé-catégorisant en quelque sorte en le considérant comme moins bon que les autres. La formulation de Wierzbicka (1999 : 108) au sujet de *despite* montre ce phénomène de dé-catégorisation : « *je peux penser de bonnes choses de certaines personnes*, cette personne n'est pas comme ces autres personnes, *je ne peux pas penser de bonnes choses de quelqu'un comme cela* »[31].

b) composante affective

Jusque là, nous n'avons pas parlé de la composante affective du MÉPRIS, or il n'y a pas de doute qu'il s'agit d'un affect, comme le montre le test des verbes génériques :

(289) *Je ressens/éprouve du mépris.*

Rappelons que MÉPRIS est meilleur avec *éprouver* qu'avec *ressentir* à cause de sa forte composante cognitive présupposée. Le test de collocation avec le générique *sentiment* est positif également. Bien qu'aucun de ces deux tests ne soit vraiment probant, on peut considérer qu'ils nous indiquent tout de même l'appartenance de MÉPRIS au domaine affectif. On peut donc dire que MÉPRIS a une composante « je ressens quelque chose ». Cette composante affective ne peut être spécifiée que comme « je ressens quelque chose de mauvais » compte tenu du fait que l'on porte un jugement négatif sur quelqu'un/quelque chose.

Le ressenti de MÉPRIS peut être soumis aux variations de l'intensité :

(290) *Comment n'aurait-il jamais pu, lui, ce menu miséreux à la charge de la paroisse, passer pour un chrétien et un poète aux yeux de cette grosse créature ? Jamais elle ne l'avait* ***méprisé autant qu'après ces Pâques-là****.* (Laxness H., 1989, *Lumière du monde*, Paris, Aubier/Unesco, p.108)

(291) *Ah ! C'est lui qui t'a dit cela, répondit-elle,* ***un peu méprisante***. (Laxness H., 1989, *Lumière du monde*, Paris, Aubier/Unesco, p.141)

(292) *Ne la* ***méprise pas trop****, Alexandra !* (R817/ **AVENTIN Christine** / Le Coeur en poche / 1988 page 177 / Deuxième partie)*

c) composante physique

Comme nous l'avons déjà dit, MÉPRIS est un sentiment à composante physique forte, c'est un sentiment qui *se montre* probablement plus qu'il ne *se dit* explicitement.

[31] *I can think good things about some people*, this person is not someone like these people*, I can't think good things about someone like this.* Nous soulignons.

Notons que l'adjectif dérivé *méprisant* a la forme d'un participe présent ce qui indique une dynamicité et une agentivité.

Dans le cas de MÉPRIS, on constate une absence des expressions indiquant le ressenti physique interne. Ce qui confirme notre classement de MÉPRIS dans les sentiments, tandis qu'il existe pléthore d'expressions portant sur les manifestations extérieures de MÉPRIS.

Avant d'énumérer les différentes manifestations de MÉPRIS, observons que ces manifestations physiques non-verbales et para-verbales sont réalisées principalement lorsqu'il s'agit d'un être humain. Cela paraît tout à fait logique dans la mesure où ces manifestations ont une visée communicative. Il n'en reste pas moins que l'on peut repérer de marques physiques de MÉPRIS également lorsqu'il s'agit de l'objet non-humain, notamment au niveau para-verbale, si on dit de quelqu'un qu'il méprise le travail donné, on peut supposer qu'il en parle de façon *méprisante* ou qu'il montre manifestement qu'il s'en désintéresse.

Les expressions physiques du MÉPRIS sont de différentes sortes :

- la parole (et la communication) :

(293) *Ce **constat méprisant** de notre père : « Deux Nadia dans la famille, et aucune pour compenser l'autre !* (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 160 / 20)*

(294) *Donnant douceur même à l'humiliation : le **silence méprisant** d'Hélène*. (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 384 / 43)*

*Notre **ton méprisant**.* (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 440 / 49)*

(295) *La petite tante haussait les épaules en émettant **un « pfft » méprisant** qui s'accompagnait d'une volée de postillons, et s'éloignait en bougonnant entre les massifs de fleurs*. (S250/ **ROUAUD Jean** / Les Champs d'honneur / 1990 page 80 / II)*

(296) *Alors, elle avait murmuré **dans un soupir** blasé et **méprisant** : - Ordure, vous savez que vous êtes une vraie petite ordure*. (S313/ **LABRO Philippe** / Des bateaux dans la nuit / 1982 page 284 / *QUATRIèME PARTIE, Joyce,, Drifter*)*

(297) *Et **notre commentaire teinté de mépris** : ce petit Français moyen qui veut comprendre le pourquoi.* (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 246 / *29*)*

(298) *Maman**, annonçant avec mépris**, un soir, rue de la Glacière : « Nadia n'a même pas fait baptiser Alexandre !* (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 411 / *46*)*

(299) *Notre fureur, notre regard sur sa grosseur un peu plus grosse, nous semblait-il, **notre cri de mépris** : - Jamais !* (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 600 / *65*)*

(300) *Ils **le prononçaient avec mépris**, mais non sans une note de frayeur respectueuse*. (S229/ **MAKINE Andreï** / Le Testament français / 1995 page 187 / *III, 1*)*

(301) *Et **dans sa voix suinta le mépris***. (R752/ **EMBARECK Michel** / Sur la ligne blanche / 1984 page 62 / *CHAPITRE IV, I'M BACK*)*

(302) *L'un des deux lance à l' autre QU' EST-CE QU' ELLE DEVIENDRA CELLE-Là.*
L'intonation de mépris. (R758/ **ERNAUX Annie** / La Femme gelée / 1981 page 37 /)*

- l'attitude générale :

(303) *Au cours de mathématiques, incompréhensibles pour nous, nous nous isolions exprès au fond de la classe, **l'air méprisant.*** (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 158 / 20)*

(304) *Tantôt notre père, **méprisant** : « Alors, elle et sa dialectique, ça marche toujours ?* (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 726 / 77)*

(X) *Archibald le regarde, **méprisant***. (R525/ **ANOUILH Jean** / Chers Zoiseaux / 1977 page 43 / *ACTE I*)*

(305) *A un moment donné, je levai les yeux et vis Stoke Jones dans l'encadrement de la porte, penché sur ses béquilles et nous observant avec son **mépris distant** habituel.* (King, S., 2001, *Cœurs perdus en Atlantide*, Le Livre de Poche, p. 459)

(306) *Nous admirions notre père **d'exprimer** avec une telle assurance **son mépris***. (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 54 / *7*)*

(307) *D'où son **mépris affiché** pour nous ?* (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 520 / *57*)*

(308) *C'était pire : une moquerie muette, de la condescendance, **du mépris***. (S702/ **DORMANN Geneviève** / La Petite main / 1993 page 90 /)*

(309) *Son **mépris, si beau à voir**, nous donnait de l'héroïsme !* (R532/ **CLUNY Claude-Michel** / Un jeune homme de Venise / 1983 page 198 / *mémoire*)*

(310) *Proche de sa fin, il n'était plus qu'une momie fripée, **gorgée de mépris***. (S513/ **DEL CASTILLO Michel** / La Nuit du décret / 1981 page 286 / *18*)*

- la gestuelle :

(311) *Le **geste méprisant** du prof.* (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 468 / 52)*

- le regard :

(312) *Leurs **regards** le fuyaient ou le considéraient avec répugnance et **mépris***. (Follett K., 2001, *Code Zéro*, Paris, Le livre de Poche, p. 104)
(313) *Il m'a **regardée avec un mépris infini** : « Comment peux-tu savoir que c'était sa mère ?* (S314/ **BRISAC Geneviève** / Week-end de chasse à la mère / 1996 page 17 / *1*)*
(314) *Quand vint notre tour, son **mauvais regard de mépris** sur Anguss, sur le ticket que nous tendions : - Il n'y a plus rien pour les non-gradés !* (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 687 / *73*)*
(315) *Il la détaille comme une «nana», exprès pour l'agacer. à quoi elle oppose **un regard de mépris blasé**. Exprès, pour l'agacer*. (R674/ **THÉRAME Victoria** / Bastienne / 1985 page 61 /)*
(316) *En même temps, **nos yeux parcouraient avec mépris** les nuques prétentieuses de ces dandys qui exhibaient leurs origines, pour la plupart juives ou demi-juives, et qui avaient fui la zone occupée, de jour en jour plus menaçante*. (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 435 / *49*)*
(317) *Ne plus voir les flics **toiser avec mépris** notre verte carte d'identité d'étranger*. (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 538 / *59*)*

- l'expression faciale :

(318) *Sangoulé me toise avec un **rictus méprisant** : "Espèce d'imbécile de Peul !* (S598/ **BÂ Amadou Hampâté** / Oui mon commandant ! / 1991 page 356 / V, À TOUGAN,, SUR LES TRACES DE MON PÈRE TIDJANI, Les cent francs du vieux Samo)*
(319) *Mais notre père, son **rictus de mépris***. (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 365 / *41*)*
(320) *Surprise, raideur, et mépris pour finir, oui, **un filet de sourire on ne peut plus méprisant**.* (S249/ **PENNAC Daniel** / La Petite marchande de prose / 1989 page 193 / IV JULIE, 21)*
(321) *Ah, vraiment, dit Carl, avec **un léger rire** goguenard, **méprisant**, irrépressible, sec, inquiet.* (S317/ **SOLLERS Philippe** / Le Coeur absolu / 1987 page 83 / *II*)*
(322) *La **moue** de **mépris**, le **geste** de **mépris***. (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 110 / *14*)*
(323) *Toute sa figure est butée, avec **deux grandes rides de mépris** de chaque côté de sa bouche tombante.* (R674/ **THÉRAME Victoria** / Bastienne / 1985 page 101 /)*
(324) *Nil eut **un ricanement de mépris***. (R544/ **MATZNEFF Gabriel** / Ivre du vin perdu / 1981 page 185 / *9*)*

Les exemples les plus fréquents des collocations que nous avons présentées *supra* ont en commun le fait que MÉPRIS semble calculé et froid et l'on ne trouve que très rarement des occurrences de MÉPRIS-émotion. MÉPRIS apparaît maîtrisé. Les expressions font penser que ses manifestations sont consciemment utilisées et cela confirme que MÉPRIS tend vers le pôle agentif. C'est pour cette raison également qu'il existe l'idée d'une disjonction entre le ressenti et l'expression physique. L'expression physique sans le ressenti est bien évidemment possible. Nous sommes alors devant le cas de la feintise possible pour tous les affects, mais plus facile avec certains, notamment avec MÉPRIS. En dehors des cas de feintise, l'expression physique semble indissociable du ressenti comme l'indiquent deux options explicites : on peut contrôler l'expression physique et l'inhiber :

(325) *Et même**, en secret**, nous les **méprisions***. (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 325 / 37)*
(326) *Elle m'a toujours **méprisé en silence**, c'est un hommage à lui rendre*. (R828/ **VERGNE Anne** / L'Innocence du boucher / 1984 page 226 /)*

Par ailleurs, les collocations comme :

(327) ***Exprès pour lui faire voir qu'elle le méprise**, qu'elle ne lui accorde même pas un regard.* (R674/ **THÉRAME Victoria** / Bastienne / 1985 page 204 /)*
(328) *Pour lui, tout en effet semblait clair : il dévorait avec un appétit féroce, il buvait sec, il se dépensait sur les courts de tennis, il se couchait brutalement sur les femmes qu'il **méprisait ouvertement** et il tapait sur les suspects*. (S513/ **DEL CASTILLO Michel** / La Nuit du décret / 1981 page 47 / *4*)*

ne paraissent pas pléonastiques. Il faut donc considérer qu'en dehors de la feintise il n'y a pas de disjonction entre la composante ressenti et la composante physique.

Du point de vue formel, les manifestations de MÉPRIS peuvent être exprimées de la façon suivante : adjectif *méprisant*, syntagmes prépositionnels *avec mépris* et *de mépris*. Il n'existe pas d'adverbe correspondant. Par contre, on peut également utiliser, de façon non-spécifique le nom *mépris* en collocation avec certains verbes : *exprimer/manifester son mépris*. Nous ne pouvons alors déterminer comment et/ou avec quoi MÉPRIS est montré.

Méprisant tout d'abord est un adjectif qui se confond morphologiquement avec le participe présent ce qui nous permet supposer un caractère plus processuel et agentif. Méprisant ne désigne pas tant une *façon d'être* à proprement dit, mais une façon *de se comporter, de faire*. L'adjectif *méprisant* peut qualifier aussi bien un comportement particulier (*soupir/rictus, rire/geste méprisant*) que l'être humain en entier. MÉPRIS, en tant que procès-sentiment n'est pas situationnel, contrairement à DÉDAIN comme nous le verrons *infra*, mais ses manifestations ne peuvent être que situationnelles puisqu'on considère qu'elles ont une visée communicative. Précisons tout de suite que « situationnel » ne signifie pas que l'objet doive être présent. Son évocation est suffisante puisqu'on peut *parler de quelqu'un/de quelque chose avec mépris*. Compte tenu des observations *supra*, nous proposons deux gloses suivantes pour *méprisant*. Tout d'abord lorsque méprisant complète des syntagmes nominaux désignant des entités humains :

X $_{\text{être humain}}$ est méprisant
lorsque je vois X je pense ceci :
X ressent quelque chose de mauvais [MÉPRIS]

Lorsque l'adjectif *méprisant* concerne les comportements, nous le glosons ainsi :

Z $_{\text{partie du corps}}$ X est méprisant
quelque chose est arrivé à Z
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [MÉPRIS]

Comme nous pouvons le voir grâce aux explications, encore une fois nous sommes devant le même profilage des affects.

Les collocations *avec mépris* et *de mépris* ont la particularité de ne pas avoir de déterminant pour le nom *mépris*. On peut donc dire que MÉPRIS n'est pas complètement individué et que, dans les deux expressions, on peut comprendre ces deux expressions comme des expressions de manière. Dans le cas du syntagme prépositionnel *de mépris*,

il s'agit, tout comme c'était le cas de HAINE, de la source du comportement, alors que dans le cas du syntagme *avec mépris*, compte tenu de la non-individuation du nom *mépris*, il ne peut s'agir que d'une expression de manière.

MÉPRIS se montre avant tout, mais il peut également se dire :

(329) *Je te méprise.*

est possible et fonctionne comme un acte du langage. Le fait que MÉPRIS se montre plutôt qu'il ne se dit donne une information importante sur le rapport entre l'expérienceur et l'objet de MÉPRIS. Le locuteur, en préférant recourir plutôt à une expression physique qu'à la parole, refuse à l'objet le statut de l'interlocuteur. Il le considère comme inférieur plus encore que lorsqu'il dit son MÉPRIS, l'objet devient une non-personne, il n'est pas invité à l'échange. Lorsqu'on place l'interlocuteur en position inférieure, on considère nécessairement qu'il est mauvais. Cette caractéristique « physique » de MÉPRIS nous amène à proposer l'expansion suivante pour l'explication de MÉPRIS : « je fais quelque chose avec mon corps parce que je veux qu'il le sache ».

Interrogeons-nous maintenant sur l'idée que l'énoncé *supra* est un acte du langage. Si l'on considère que le comportement méprisant et cet énoncé constituent un même tagmème (Pike) et si l'on considère que chaque comportement a un objectif, l'énoncé en question est performatif. Que ce soit la parole ou le comportement, le locuteur – expérienceur a, comme but illocutoire, le fait que l'autre comprenne qu'il est méprisé. Mais pour que l'on ait un acte de langage, il faut également un but perlocutoire. Dans le cas de MÉPRIS le changement voulu concernera un changement au niveau du domaine affectif de l'objet – l'expérienceur souhaite que l'objet « ressente quelque chose de mauvais » et plus précisément, pour qu'il sente et sache qu'il est « décatégorisé ».

4.2.1.3. MÉPRIS – jugement : l'expression *au mépris de*

L'expression *au mépris de* relève d'une analyse différente dans la mesure où elle ne semble pas, au premier abord, être expérientielle. On peut cependant y retrouver tous les éléments que nous avons mis à jour pour *mépriser*. Ainsi nous avons un humain qui

actualise un procès et le fait d'une certaine façon qui est qualifiée par l'expression *au mépris de* :

(330) *Une nouvelle fois,* ***les Irakiens****, qui souffrent d'une politique de sanctions absurde qui frappe des innocents et de la brutalité d'un régime cynique, risquent d'être les premières victimes des bombardements décidés* ***au mépris du droit international*** (http://www.monde-diplomatique.fr/dossiers/irak/, juillet-04)

(331) ***Il*** *se maintient* ***au mépris de la démocratie****... Marguerite, qui s'était assoupie dans sa bergère attitrée, ouvrit un oeil.* (S248/ **POIROT-DELPECH Bertrand** / L'Été 36 / 1984 page 38 / *Première partie, III*)*

(332) ***On*** *décida,* ***au mépris des lois naturelles****, de descendre les grands-pères de leurs cocotiers, à la tombée de la nuit pour leur épargner un destin artificiel*. (R527/ **BLONDIN Antoine** / Ma vie entre les lignes / 1982 page 78 / *ENTRE 1943 ET 1948, DIX PETITS NèGRES*)*

Comme dans toutes les expressions expérientielles de MÉPRIS, nous n'avons pas relevé de contraintes particulières pesant sur l'expérienceur. Tout comme dans les autres expressions, l'expérienceur peut correspondre ou non au locuteur :

(333) *Tandis que nous montons l'escalier, moi devant et lui agrippé à mes basques, en souvenir du temps encore proche où* ***je*** *le montais dans mes bras,* ***au mépris de toute recommandation****, par défi au corps médical tout entier, par pure stupidité, je me souviens de ce qu'il m'a dit juste avant : Dégrouille- toi, maman, nous sommes en retard*. (S314/ **BRISAC Geneviève** / Week-end de chasse à la mère / 1996 page 10 / *1*)*

(334) *Au* ***mépris*** *de tout intérêt,* ***ils*** *ne se résignent pas à voir le patrimoine débité en lopins et en lots*. (R527/ **BLONDIN Antoine** / Ma vie entre les lignes / 1982 page 324 / *ENTRE 1963 ET 1970, DU CôTé DE CHEZ VIGUIé*)*

Par contre, l'objet est sémantiquement beaucoup plus contraint, il s'agit toujours d'un syntagme représentant quelque chose d'ordre très général : *tout intérêt, toute recommandation, la démocratie, etc*. et sont impossibles des objets particuliers : **au mépris de la recommandation que je lui ai faite*, tout comme les humains : **au mépris de sa femme*.

L'expression *au mépris de* est originale par sa façon de profiler MÉPRIS. La composante cognitive est présente, comme en témoigne, entre autres, le verbe *décider* qui se trouve fréquemment dans l'environnement de cette expression. L'expression *au mépris de* a donc en commun avec le procès-sentiment la composante cognitive.

L'emploi du nom *mépris* indique qu'il y a un lien sémantique avec le procès expérientiel mais pas nécessairement dans une identité. Observons que dans tous les exemples il y a une polarité axiologique négative puisque des entités ou notions positives comme : *droit international, démocratie, lois naturelles, etc*., se trouvent ignorées[32]. *Au mépris de* ne fonctionne donc pas comme un procès expérientiel MÉPRIS et le centrage axiologique est différent : tandis que le procès-sentiment attribue une axiologie négative à l'objet, l'expression *au mépris de* attribue une polarité négative à l'actant sujet de l'expression *au mépris de* dans la mesure où il est supposé mépriser ce qui n'est pas, a priori, méprisable. Il en va de même dans les énoncés qui semble présupposé un jugement positif, comme :

(335) *Au mépris du danger, il retourna chercher son camarade blessé.*

Le locuteur de cet énoncé a procédé à deux jugements. Le premier jugement concerne l'attitude du sujet : il est négatif : « il n'est pas bon de ne pas prendre en compte le danger » et c'est ce niveau de jugement qui permet l'emploi de l'expression *au mépris de*. Le deuxième jugement prend en compte l'intention du sujet de l'énoncé, il est positif et annule le premier jugement.

L'expression *au mépris de* est utilisée, le plus souvent, a posteriori du procès-sentiment et sert à attribuer de une orientation axiologique négative à l'expérienceur de ce procès-sentiment.

De cette façon nous arrivons à la conclusion que l'adjectif *méprisable* n'est pas le seul cas des dérivés de MÉPRIS qui peut être actualisé comme jugement, l'expression *au mépris de* en est également un. Toutefois, le jugement ne se situe pas au même niveau : l'adjectif *méprisable* caractérise l'objet possible de MÉPRIS alors que l'expression *au mépris de* est un jugement sur l'expérienceur du procès-sentiment, ce jugement étant négatif pour cause de d'inadéquation de l'objet au procès.

4.2.1.4. Axiologie de MÉPRIS

Commençons par l'axiologie interne qui comporte deux plans. Il y a tout d'abord celui de *appraisal* (le plan cognitif) que l'on rend, dans la méthodologie wierzbickienne par « je pense quelque chose de mauvais ». Dans cette glose *mauvais* est une caractéristique attribuée à l'objet selon la référence doxale. On considère l'objet comme

[32] Dans le sens actif du verbe *ignorer*.

étant différent de tous les autres objets de la catégorie à laquelle il appartient. Autrement dit *mauvais* résulte d'un jugement qui est normatif. Le deuxième plan de l'axiologie interne, est le plan de ressenti « je ressens quelque chose de mauvais ». Ce plan est « mauvais » nécessairement aussi.

Passons maintenant au plan de l'axiologie externe, sociale peut-on dire. Ce plan ne concerne plus l'expérienceur lui-même mais répond à la question « est-ce bon ou mauvais de ressentir du mépris ? ». En d'autres termes, comment considère-t-on les gens qui en méprisent d'autres ? La réponse à cette question est difficile et révèle un certain paradoxe de MÉPRIS.

Si effectivement MÉPRIS repose sur la doxa, on devrait pouvoir penser qu'il est bon de réagir par MÉPRIS[33]. Or ce n'est pas le cas, MÉPRIS n'est pas considéré comme un « bon » sentiment. Deux explications peuvent éclairer ce paradoxe. D'une part, comme nous l'avons souligné, la doxa contient un ensemble d'affirmations qui sont parfois contradictoires, le jugement qui déclenche MÉPRIS n'est donc pas forcément partagé par tout le monde. D'autre part, MÉPRIS exclut son objet de sa catégorie, il le décatogorise définitivement sans une possibilité de réparation. Même les situations qui semblent positives comme *mépriser l'argent* ou *mépriser le danger* voire encore *mépriser les menteurs* sont discutables du point de vue axiologique. C'est en fait parce qu'il diminue l'autre que MÉPRIS est un mauvais sentiment, comme le montrent des énoncés qui impliquent un jugement négatif sur l'expérienceur de MÉPRIS :

(336) *Masseret a construit sa propre solitude politique en nous traitant par le* ***mépris***. (*RL*, 23-03-04, p.26)

(337) *La confirmation de Jean-Pierre Raffarin par le Président de la République témoigne encore une fois du "****mépris*** *de la droite pour notre peuple", souligne Nicole Borvo dans un communiqué*. (internet, juillet-04)

(338) *Jean-Pierre Raffarin, qui le soir des élections n'a envoyé qu'un message de Matignon pour féliciter l'équipe de France, montre une fois de plus le* ***mépris*** *qu'il a pour le peuple quand celui-ci ne le soutient plus (l'a-t-il d'ailleurs déjà soutenu ?).*
(http://www.fairelejour.org/article.php3?id_article=616, juillet-04)

Dans ces trois énoncés, le locuteur faisant partie de la collectivité qui constitue l'objet de MÉPRIS, considère être mal traité, diminué en quelque sorte.

[33] Pour une problématique semblable concernant HONTE, voir notre article (2003,b).

Il est un autre fait qui contribue au paradoxe de MÉPRIS. C'est la possibilité de rencontrer le lexique de MÉPRIS dans les contextes qui semble l'orienter positivement :

(339) ***Son mépris, si beau à voir, nous donnait de l'héroïsme !*** (R532/ **CLUNY Claude-Michel** / Un jeune homme de Venise / 1983 page 198 / *mémoire*)*

(340) *Je dois à la vérité de dire que Paul Scarron portait toutes ces injures le front haut et avec un* ***souverain mépris*** *pour leurs auteurs*. (S386/ **CHANDERNAGOR Françoise** / L'Allée du Roi / 1981 page 101 / *6*)*

(341) *La neige autour, l'air glacé, lui donnaient un aspect russe, quasi natal, qui nous* ***insufflait la puissance, le mépris***. (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 485 / *54*)*

L'observation de ces énoncés montre que le paradoxe n'est qu'apparent. Ainsi dans l'énoncé (339) MÉPRIS peut être apprécié comme *beau à voir* puisque MÉPRIS, étant agentif, peut être considéré comme l'expression de la maîtrise de soi. MÉPRIS est une réaction affective « froide » et c'est le contrôle de soi qui permet de l'orienter positivement. L'adjectif *souverain* est orienté positivement lui aussi. Par ailleurs, le deuxième énoncé présuppose également qu'il y a une maîtrise de soi de la part de l'expérienceur de MÉPRIS. Il ne répond pas aux attaques et, en les considérant comme des objets de MÉPRIS, il enlève à leurs auteurs la possibilité de l'atteindre. Enfin, en (341), *le mépris* est coordonné avec *la puissance*. Encore une fois, on peut dire que *mépriser quelqu'un* c'est avoir, en quelque sens, de l'ascendance sur lui. Partout, MÉPRIS implique une maîtrise de soi :

(342) *Nous admirions notre père d'exprimer avec une telle assurance son* ***mépris***. (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 54 / *7*)*

Enfin, MÉPRIS n'est pas le sentiment considéré comme le plus mauvais, il y a des choses qui ne peuvent même pas être méprisées ce qui nous indique qu'il y a quelque chose de pire que MÉPRIS :

(343) *Je vis Nate qui me regardait, à un moment donné,* ***comme si mon abjection n'était même pas digne de son mépris****, et j'essayais de contenir les spasmes du rire que je sentais monter en moi.* (King, S., 2001, *Cœurs perdus en Atlantide*, Le Livre de Poche, p. 482)

4.2.1.5. Les métaphores de MÉPRIS

Nous avons signalé que l'approche métaphorique est pertinente surtout pour les cas d'*émotions*. En ce qui concerne MÉPRIS, elle est absente dans les ouvrages de Kövecses et de Nowakowska-Kempna. Nous n'avons pas trouvé d'expressions permettant de dégager de métaphores dans notre corpus. On peut toutefois métaphoriser MÉPRIS, comme nous le verrons plus loin, mais cette métaphorisation est spatiale, elle ne se fonde pas sur des expressions linguistiques mais sur la structure conceptuelle de MÉPRIS.

4.2.1.6. Bilan : explication verbale du MÉPRIS

MÉPRIS est donc un sentiment qui concerne les relations sociales. Il procède en un jugement à propos d'un objet. Ce jugement se base sur les affirmations axiologiques doxales, ce qui permet son partage social. Etant un sentiment qui s'exprime davantage physiquement que par la parole, MÉPRIS tend vers le pôle agentif et présuppose une certaine maîtrise de la part de l'expérienceur. Le jugement qui constitue sa composante cognitive est nécessairement conscient et son expression physique est contrôlée par l'expérienceur. L'objet de MÉPRIS, tendant vers le générique, montre que MÉPRIS s'applique aux catégories (ou à des objets à travers les catégories) et non à des objets particuliers en tant que tels. Compte tenu de nos analyses, nous proposons l'explication verbale suivante :

<u>Mépris (X méprise Y)</u>

a) X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose

b) Parfois une personne pense de quelqu'un d'autre:

c) « je sais quelque chose de mauvais cette personne

d) les gens pensent quelque chose de mauvais des choses comme cela

e) les gens pensent que cette personne n'est pas comme les autres personnes à cause de cela

f) les gens pensent quelque chose de mauvais de cette personne à cause de cela

g) je pense la même chose

h) je fais quelque chose avec mon corps parce que je veux que cette personne sache ceci : je pense que cette personne n'est pas comme les autres gens »

i) quand une personne pense ceci, cette personne ressent quelque chose de mauvais

j) X a ressenti quelque chose comme cela
k) parce que X a pensé quelque chose comme cela
l) (les gens diraient qu'il est mauvais de ressentir les choses comme ceci)

Nous avons établi cette explication verbale pour rendre compte des cas où l'objet de MÉPRIS est une personne, ce qui est, selon nous, le cas prototypique. Le trait c) est indispensable pour déclencher MÉPRIS, les traits d) – f) indiquent la référence doxale de MÉPRIS et le trait g) actualise de la référence doxale par l'expérienceur : le trait h) décrit la composante physique et, enfin, le trait i) décrit la composante affective. Nous avons mis le trait l) entre parenthèse pour indiquer que ce trait n'est pas permanent, et comme il s'agit d'une axiologie externe, il n'est jamais actualisé par l'expérienceur.

En ce qui concerne les dérivés morphologiques de MÉPRIS, nous avons :

X est méprisable
je sais quelque chose de X
à cause de cela je pense ceci :
on ne peut pas penser à X comme on pense aux autres X
les gens peuvent ressentir quelque chose de mauvais [MÉPRIS] envers X à cause de cela

$X_{\text{être humain}}$ est méprisant
lorsque je vois X je pense ceci :
X ressent quelque chose de mauvais [MÉPRIS]

$Z_{\text{partie du corps}}$ X est méprisant
quelque chose est arrivé à Z
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [MÉPRIS]

A l'exception de l'adjectif *méprisable*, qui est plus complexe que *haïssable*, les autres dérivés profilent le procès-sentiment exactement de la même manière que le font les dérivés de HAINE.

4.2.2. ADMIRATION comme contraire de MÉPRIS ?

ADMIRATION est un sentiment qui, intuitivement, est contraire à MÉPRIS. Nous avons déjà établi pour HAINE et AMOUR que les rapports de l'antonymie ne sont pas aussi simples qu'on pourrait le croire au premier abord. Nous allons vérifier maintenant si cette relation supposée d'antonymie peut être justifiée pour le couple MÉPRIS – ADMIRATION ou si, comme le dit Wierzbicka (1999 :107) pour les équivalents anglais de MÉPRIS et d'ADMIRATION « *les relations entre les deux sont plus complexes que cela* »[34]. Notre postulat est que le sous-domaine de MÉPRIS est tout aussi asymétrique que celui de HAINE. Notons encore que DÉDAIN, bien que très proche de MÉPRIS, comme nous allons le voir, ne peut pas s'opposer à ADMIRATION.

Notre objectif ici n'est pas de donner une description exhaustive d'ADMIRATION mais de relever ses différences avec MÉPRIS.

Nous avons vu dans le chapitre précédent qu'ADMIRATION pouvait être saisie comme *émotion* alors que ce n'est pas le cas de MÉPRIS, en dehors du verbe expérientiel *admirer* qui décrit, le plus souvent, une attitude plus active de l'expérienceur (sentiment). ADMIRATION a également une autre expression expérientielle : *(être) en admiration* qui, par divers moyens, oriente l'interprétation vers la saisie en *émotion*. C'est le cas dans les exemples suivants :

(344) *Le public français* ***tombe en admiration*** *devant le concert d'un jeune compositeur chinois* (http://www.china.org.cn/french/113665.htm, jan-05)
(345) *Il n'a pas dit un mot de toute la visite, s'écrie M.. Molinier* ***en proie à la plus fervente admiration***. (S326/ **SALVAYRE.L** / LA PUISSANCE DES MOUCHES / 1995 page 88 / *11*)*
(346) ***Ne te laisse pas aveugler par ton admiration*** *pour Kant, par ton amour pour le Christ.* (S246/ **ORMESSON.J D'** / LA DOUANE DE MER / 1993 page 272 / *DEUXIèME JOUR, VII Nietzsche est mort*)*
(347) *Quand il eut ouvert la fenêtre - ce qui* ***nous remplit d'admiration*** *-, il s'assit sur le rebord, pivota sur son derrière, prit sa jambe malade à deux mains, la bascula par-dessus le chambranle et de l'autre côté s'empêtra dans les rideaux*. (S250/ **ROUAUD.J** / LES CHAMPS D'HONNEUR / 1990 page 108 / *II*)*

[34] *the relationship between the two is more complex than that.*

Tomber en admiration, tout comme *tomber amoureux* montre l'expérienceur comme passif[35] à cause du caractère patientif inhérent du verbe *tomber*. Il en va de même pour l'expression *être en proie à*. L'idée de pouvoir *se laisser aveugler par l'admiration*, montre également le caractère émotif d'ADMIRATION[36]. Enfin la collocation *remplir de Nsent* avec l'objet expérienceur indique, elle aussi, le caractère passif de l'expérienceur.

Le tour pronominal, largement attesté, *s'admirer* est intéressant. Rappelons-nous que dans les énoncés avec le tour réfléchi *se mépriser* il y avait nécessairement la mention de la cause, alors que dans les énoncés avec *s'admirer* l'expression explicite de la cause est plutôt rare :

(348) ***Une vraie merveille de la démonstration d'une intelligence supérieure, je ne m'en suis jamais remise,*** *depuis* ***je m'admire*** *chaque jour*. (http://www.u-blog.net/noname/2004/01/12, fév-05)
(349) *Je suis dans une phase ou je me déteste d'être si faible et* ***je m'admire d'avoir réussi à affronter de grosses difficultés même si pour cela j'ai refumé****.*
(http://www.atoute.org/dcforum/DCForumID12/1372.html, fév-05)
(350) ***Je m'admire****, franchement,* ***de ma patience****...* (http://membres.lycos.fr/herweb/Sylvie.htm, fév-05)

Dans ces énoncés où la cause est exprimée, on peut déduire que cette cause relève de quelque chose d'extraordinaire par rapport à l'individu qui est l'expérienceur d'ADMIRATION. S'il s'agissait de quelque chose ordinaire, ADMIRATION ne pourrait, à priori, s'actualiser. A partir de ce constat, on peut se poser la question si l'on peut *admirer* chez quelqu'un d'autre quelque chose dont on est capable soi-même. Autrement dit, il s'agit de savoir si la référence du jugement inhérent à ADMIRATION est l'expérienceur lui-même ou l'objet à travers la doxa, comme c'était le cas de MÉPRIS.

Deux types d'énoncés vont dans le sens de *je*-expérienceur instauré comme référence de jugement. D'une part les énoncés qui rapprochent ADMIRATION des affects du sous-domaine de PEUR dans la mesure qu'on n'est craint, normalement, ce qu'on connaît chez soi :

[35] Pour un exemple qui échappe au domaine des affects : *tomber enceinte*.
[36] *Cf. l'amour rend aveugle*.

(351) *Il ajouta sur un ton de **frayeur admirative** : " *Sartre, sauf peut-être quand il dort, il pense tout le temps !* (L693/ **BEAUVOIR.S DE** / MEMOIRES JEUNE FILLE RANGEE / 1958 page 337 / *QUATRIèME PARTIE*)*

(352) *il le fit reculer, et avec lui recula l'assistance : un silence s'établit, **autant de frayeur que d'admiration**.* (S321/ **BIANCIOTTI.H** / SANS LA MISERICORDE DU CHRIST / 1985 page 35 / *I*)*

D'autre part, les énoncés qui lient ADMIRATION et ENVIE :

(353) *Elle s'est arrêtée de jaspiner, elle observe Saïgon avec une sorte d'**admiration mêlée d'envie**.* (R528/ **BOUDARD.A** / LES ENFANTS DE CHOEUR / 1982 page 146 / *Gladys*)*

(354) *Elle les **admirait sans les envier**.* (S300/ **ORMESSON.J D'** / TOUS LES HOMMES SONT FOUS / 1986 page 268 / *VI PORTRAIT DE L'AUTEUR EN SAINT-BERNARD DES CŒURS*)*

L'énoncé (354) est particulièrement intéressant puisque le locuteur croit nécessaire de préciser qu'ADMIRATION est actualisée sans ENVIE comme si d'habitude c'était le cas. Dans les énoncés réfléchis *supra* il s'agissait pour l'expérienceur de *s'admirer* à cause de quelque chose dont il ne se pensait pas capable, donc à cause d'une qualité qu'il ne possédait pas. Ainsi on peut dire que la référence du jugement est l'expérienceur lui-même alors que dans MÉPRIS il s'agissait d'une référence externe doxale et les qualités de l'expérienceur n'était pas du tout en jeu et c'est la différence majeure entre ADMIRATION et MÉPRIS.

On peut ainsi dire qu'ADMIRATION et MÉPRIS ne sont pas de simples contraires puisque leur structure actancielle est différente, elle est quadriactantielle pour MÉPRIS et triactancielle pour ADMIRATION. Si on ajoute à cela la possibilité de saisie d'ADMIRATION comme *sentiment* et comme *émotion*, alors que MÉPRIS ne peut être que *sentiment*, toute idée de symétrie devient impossible. Quant aux autres différences, on retiendra qu'ADMIRATION a un répertoire expressif moins important que MÉPRIS.

En fonction de ces observations nous proposons l'explication verbale suivante pour ADMIRATION :

Admiration (X admire Y)

X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose

Parfois une personne pense quelque chose comme ceci de quelqu'un d'autre :

« Je sais quelque chose de cette personne

Cette personne peut faire des choses que je ne peux pas faire

Je voudrais être comme cette personne »

Quand cette personne pense ceci, cette personne ressent quelque chose de bon

X a ressenti quelque chose comme cela

Parce que X a pensé quelque chose comme cela

Pour conclure, nous dirons qu'ADMIRATION est un affect qui apparaît comme un contraire de MÉPRIS. Il ne s'agit toutefois pas d'une simple symétrie axiologique car les mécanismes de l'*appraisal* sont différents. Nous retrouvons une asymétrie semblable à celle du groupe HAINE. Dans leur saisie d'un objet, MÉPRIS le déplace vers le bas et ADMIRATION le hisse vers le haut, MÉPRIS étant le mauvais ressenti, ADMIRATION étant le bon. Jusqu'à ce point la symétrie est parfaite, c'est le point de référence de jugement qui change et brise cette symétrie. La référence est doxale pour MÉPRIS et personnelle pour ADMIRATION ; ADMIRATION a donc un argument de moins. La symétrie est supprimée également au niveau des rapports de l'expérienceur envers son sentiment. Tandis que l'expérienceur de MÉPRIS est actif, l'expérienceur d'ADMIRATION a le choix entre le rapport actif et le rapport passif.

4.2.3. DÉDAIN

DÉDAIN pose d'emblée un problème important : s'agit-il vraiment d'un affect ? Il résiste quelque peu au test de *ressentir/éprouver* même si l'on trouve quelques occurrences attestées d'*éprouver du dédain*, peu fréquentes. La collocation *ressentir du mépris* est impossible pour des raisons que nous avons mises en évidence dans les chapitres précédents : DÉDAIN est un sentiment fortement cognitivisé, il se trouve tout près du pôle agentif, on peut même dire qu'il est à la limite entre les sentiments et les

actions complexes. De là vient certainement une certaine résistance au test d'identification d'expressions de sentiment.

Tout comme c'est le cas de MÉPRIS, les occurrences de DÉDAIN expriment toutes un DÉDAIN expérientiel, qu'il s'agisse de DÉDAIN vécu ou de DÉDAIN attribué.

4.2.3.1. Données étymologiques et lexicographiques

4.2.3.1.1. Données étymologiques

Le nom *dédain* dérive du verbe *dédaigner*. Le verbe *dédaigner* est un dérivé préfixé de *daigner* qui est attesté pour la première fois en français (1150) sous la forme du participe présent *desdeinanz* qui avait le sens « celui qui s'indigne ». Le verbe *daigner*, est dérivé de *dignus* signifiant « digne ». Au XIIe siècle, le verbe *dédaigner* prend la valeur de « repousser, mépriser »[37], il est alors l'antonyme de *daigner*[38]. Le nom *dédain* dérive du verbe et signifie d'abord « attitude méprisable ».

4.2.3.1.2. Eléments lexicographiques

En ce qui concerne le verbe *dédaigner*, Le *Petit Robert* donne deux valeurs principales : « considérer avec dédain ; repousser, rejeter avec mépris » et « ne pas daigner ». L'article du *TLF* est plus long et plus précis, il distingue les valeurs suivantes :

a) « considérer quelque chose ou quelqu'un, par orgueil, par fierté ou par dignité, comme indigne d'attention ou d'intérêt », ce qui correspond à la première valeur du *Petit Robert*,
b) « ne pas voir l'importance de quelque chose, ne pas tenir compte de quelque chose ou de quelqu'un »,
c) « refuser de faire une chose parce qu'on juge qu'elle ne vaut pas la peine d'être accomplie; refuser par dédain ».

Une telle présentation des valeurs est quelque peu circulaire en raison de la dissociation des composantes du dédain. Ainsi a) et b) contiennent les informations très semblables sauf que la première description focalise sur le sujet et la deuxième sur l'objet. Nous

[37] Que le *DHLF* qualifie de « moderne ».
[38] Cette opposition n'est pas arrivée jusqu'à nous.

verrons qu'il est extrêmement difficile de décider de quel côté s'effectue la valorisaiton. Quant à c), il est une conséquence de a) et b).

Pour *dédain*, Le *Petit Robert* donne « le fait de dédaigner, mépris exprimé ». Le *TLF*, développe un peu plus : « action, fait de dédaigner » et « résultat de cette action, sentiment ou attitude d'indifférence méprisante ». La formulation de ces deux valeurs est intéressante. Premièrement dans la mesure où nous retrouvons le classème *sentiment*[39] généralement absent de définitions de *dédain* et deuxièmement parce que DÉDAIN se trouve différencié de MÉPRIS et rapproché d'INDIFFÉRENCE.

4.2.3.2. Structure actancielle

Nous postulons que la structure actancielle de DÉDAIN est beaucoup plus simple que celle de MÉPRIS. Comme tous les autres sentiments, DÉDAIN a obligatoirement un expérienceur (X). Il a aussi, dans sa structure actancielle un objet (Y). Par contre, on ne peut parler d'une cause proprement dite. Nous verrons que la cause est toujours la même et qu'elle découle de l'*appraisal*. De même, nous postulons que DÉDAIN ne fait pas appel à une référence normative extérieure. La structure actancielle de DÉDAIN peut alors être schématisée de la manière suivante :

X dédain Y

4.2.3.2.1. L'expérienceur

Tandis que l'expérienceur de MÉPRIS était principalement un humain et, de préférence, un humain d'une certaine maturité lui permettant d'avoir accès à la référence doxale, rien de tel pour DÉDAIN. L'expérienceur de DÉDAIN est souvent humain :

> (355) ***Le prince de Casamance dédaignait*** *les taxis.* (S249/ **PENNAC Daniel** / La Petite marchande de prose / 1989 page 257 / *V LE PRIX DU FIL, 29*)*

mais il peut être aussi un animal :

> (356) *En principe,* ***le lynx dédaigne*** *les moutons.*
> (http://www.umwelt-schweiz.ch/buwal/fr/medien/umwelt/2000_3/unterseite12/, avr.-04)

[39] Avec toutes les réserves que nous avons émis quant à l'emploi de ce classème en tant que critère de sélection.

(357) *Tantôt **le fauve dédaignait** l'appât, tantôt il bouffait la bique sans que les guetteurs s'en aperçoivent.* (S179/ **EGEN Jean** / Les Tilleuls de Lautenbach / 1979 page 244 / *8 Joseph chez ses frères et beaux-frères*)*

(358) *Elle jeta du sel, mélangea avec une branche et demanda à l'enfant d'arroser les endroits où l'herbe mêlée de joncs et de bruyères devenait si dure que **les vaches** la **dédaignaient**.* (R809/ **SABATIER Robert** / Les Noisettes sauvages / 1974 page 120 / *Quatre*)*

Lorsqu'il s'agit d'un être humain, l'âge ne semble pas avoir de l'importance :

(359) *Lorsqu'**un enfant dédaigne** un jouet qui ne l'intéresse pas, et qu'il voit un autre s'y intéresser, il veut lui prendre ce jouet*. (S318/ **DOLTO Françoise** / La Cause des enfants / 1985 page 523 / *QUATRIèME PARTIE LA RéVOLUTION DES PETITS PAS, 4. NOUS IRONS à LA MAISON VERTE,LA MAISON VERTE*)*

(360) ***Le bébé dédaigne** le biberon (qu'on lui tend).*

Le fait que l'on puisse attribuer DÉDAIN aux enfants et aux animaux nous indique que la complexité cognitive de DÉDAIN est moindre que celle de MÉPRIS. Nous ne voulons pas dire par là que la partie cognitive de DÉDAIN est moins importante que dans le cas de MÉPRIS, mais que les mécanismes en jeu sont plus simples.

4.2.3.2.2. L'objet

L'argument objet de DÉDAIN peut être de différentes natures :

- des actions, qu'elles soient nominalisées ou exprimées par des verbes :

(361) *Notre avenir est en danger. La réponse du Président de la République ne laisse plus de doute. Nos demandes ont été ignorées, **nos démissions** sont **dédaignées**. Nos Etats-Généraux sont menacés par des manœuvres gouvernementales.* (Lettre de *Sauvons la recherche*, 18-03-2004)

(362) *Bien qu'amoureux de Tobie, Dave ne **dédaigne** pas **les rencontres** de passage, il séduit comme il quitte, avec nonchalance.*

(http://www.rueducommerce.fr/index/dvd/Universal_Un_Frisson_dans_la_Nuit.htm, avr.-04)

(363) *Sur le seuil, le vieux lui cria de dénicher si possible un bon libelle bien sale sur les amours du Mazarin et de la Reine, puisque élie **dédaignait ce genre de travail**.* (S207/ **YOURCENAR Marguerite** / Un homme obscur / 1982 page 981 /)*

(364) *Du reste, en **dédaignant l'offre** qu'on me faisait, je risquais de m'exposer au déplaisir de la favorite et d'y perdre ma pension, laquelle, depuis la mort de la Reine mère, était prise sur le Trésor royal.* (S386/ **CHANDERNAGOR Françoise** / L'Allée du Roi / 1981 page 220 / *10*)*

(365) *Un billet passa, que Mademoiselle Bell* ***dédaigna d'intercepter***. (S570/ **ROCHEFORT Christiane** / Encore heureux qu'on va vers l'été / 1975 page 8 /)*

(366) *Une observation de Ramélie sur l'absence de garde-boue suscita des sourires ironiques et on* ***dédaigna*** *de lui* ***répondre***. (R807/ **SABATIER Robert** / Les Allumettes suédoises / 1969 page 205 / *Huit*)*

(367) *Et puis, ça attire le client: un tour d'accordéon, un tour de canot...* ***Dédaignant de poursuivre****, il se lève pour décrocher son bandonéon et se met à pianoter des arpèges distraits, en faisant bâiller lentement le soufflet.* (R812/ **SARRAZIN Albertine** / L'Astragale / 1965 page 49 / *CHAPITRE III*)*

- des objets concrets qui sont fréquemment apparentés au domaine alimentaire :

(368) *Un soir, comme je tarde à m'endormir, j'entreprends la lecture d'****un livre*** *que M.. Molinier m'a prêté il y a quelques mois, mais que j'ai* ***dédaigné*** *jusqu'ici.* (S326/ **SALVAYRE Lydie** / La Puissance des mouches / 1995 page 142 / *17*)*

(369) *Il était allé dans la cuisine et,* ***dédaignant le poulet froid, la salade et la tarte aux fraises*** *que Fafa lui avait préparés, il était allé fureter dans le placard des réserves, s'était ouvert une boîte de sardines qu'il avait mangées avec ses doigts puis il avait entamé une boîte de crème de marron parfumée à la vanille et très, très sucrée [...]* (S702/ **DORMANN Geneviève** / La Petite main / 1993 page 221 /)*

(370) *Les gens n'aiment pas qu'on* ***dédaigne leurs cadeaux****... Pour Marguerite, les uniformes ont entrouvert la grande grille*. (S037/ **ORSENNA Éric** / Grand amour / 1993 page 167 / *Les discours*)*

(371) *Tristement, Olivier marcha sur le chemin boueux derrière le cimetière,* ***dédaignant les mûres*** *pourtant noires et appétissantes.* (R809/ **SABATIER Robert** / Les Noisettes sauvages / 1974 page 293 / *Neuf*)*

(372) *Maintenant ils se prennent tous pour Onassis et ils nous font suer, suer, suer, alors mais suer... Vassili lui remplissait son verre qu'elle buvait sans y ajouter une goutte d'eau, d'un trait, les yeux fermés,* ***dédaignant les olives noires*** *qu'on posait sur notre table à chaque tournée.* (S268/ **DÉON Michel** / Le Rendez-vous de Patmos / 1965 page 61 / *Spetsai*)*

- des objets humains :

(373) *D'ailleurs, je sais comme il faut garder* ***cet homme-là****, la douceur n'y réussit pas : je le maltraite, je le moque, je* ***le dédaigne****, je le sermonne, je le fais pleurer... Mais de cela aussi, dit-elle tristement, il se peut lasser*. (S386/ **CHANDERNAGOR Françoise** / L'Allée du Roi / 1981 page 241 / *10*)*

(374) *On contait plaisamment que* ***Madame de Brizy****,* ***dédaignée*** *par son amant, était allée demander à un mage le secret de s'en faire aimer : il lui avait dit qu'un moyen infaillible était qu'il*

lui dît la messe sur le ventre, elle toute nue ; (S386/ **CHANDERNAGOR Françoise** / L'Allée du Roi / 1981 page 381 / *14*)*

(375) *Pitre sérieux comme un pape, le Tzara qui, chaque matin, dit-on, répétait la phrase de Descartes « Je ne veux même pas savoir qu'il y eut des hommes avant moi », ce Tzara est bien celui qui, **dédaignant des hommes comme Ravachol, Bonnot et les compagnons de Makhno**, rejoindrait plus tard le troupeau de Staline.* (S696/ **VANEIGEM Raoul** / Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations / 1972 page 186 / *Première partie, LA PERSPECTIVE DU POUVOIR, XVIII, Le refus en porte à faux, 4*)*

(376) *Lorsqu'on aime, on paraît plus aimable aux autres et, même si l'on n'est pas payé de retour, on prend aux yeux de ceux qu'on a **dédaignés une valeur** qu'ils ne soupçonnaient pas jusque-là.* (S386/ **CHANDERNAGOR Françoise** / L'Allée du Roi / 1981 page 112 / *6*)*

- des objets « abstraits » :

(377) *Le I9, le roi, pressé d'en finir, **dédaignant les règles de l'art**, ordonna de marcher droit à l'ennemi.* (P343/ **LEFEBVRE Georges** / La Révolution française / 1963 page 279 /)*

(378) ***Le néolithique**, âge **dédaigné** par les préhistoriens, parce qu'il est trop jeune.* (L754/ **TEILHARD DE CHARDIN Pierre** / Le Phénomène humain / 1955 page 226 / *3 LA PENSéE*)*

Constatons enfin que les objets abstraits sont tout aussi particuliers. Dans l'énoncé (377) il s'agit de *règles de l'art* propres au roi et propres à la situation : le roi se doit respecter les règles de l'art données dans la situation particulière. Dans (378), le *néolithique* est particulier dans la mesure où il s'agit d'un référent unique.

On dira également de l'objet qu'il est, dans la grande majorité des cas, soit neutre soit orienté positivement. Cette orientation axiologique étant soit intrinsèque, comme c'est le cas de *valeur* ou de *cadeaux*, soit plus neutre et orienté cotextuellement, comme c'est le cas de ***les mûres** pourtant noires et appétissantes*. Tous les cas de figure sont possibles sur le continuum axiologique. Très rarement cependant, comme le montre l'exemple de *faibles*, l'objet peut être orienté négativement.

Notons enfin que les objets humains sont rares, DÉDAIN s'oriente le plus souvent vers les objets non humains (matériels ou non).

4.2.3.2.3. Le procès expérientiel

Comme nous avons postulé que DÉDAIN est un sentiment, nous allons maintenant le traiter comme tel, c'est-à-dire nous appliquerons à DÉDAIN la triple composition des sentiments en général, ce qui nous permettra de vérifier leur présence.

a) composante cognitive

La composante cognitive consistant en un *appraisal* est indispensable pour que l'on puisse parler d'un sentiment et c'est cette composante qui nous permet d'expliquer la mise en rapport de deux entités par les expressions de DÉDAIN, que cette relation soit explicite comme c'est le cas avec le verbe *dédaigner* :

(379) *Je lui sers un yogourt, mais* ***elle le dédaigne*** *après l'avoir reniflé et s'en va.* (http://merelle.net/cas1/d19.php, avr.-04)

ou déductible comme dans le cas de l'expression nominale :

(380) ***Olivier*** *fit les cornes dans* ***sa*** *direction et dit avec* ***dédain****: -* ***I*** *bave et* ***i*** *dit qu'i pleut.* (R763/ **SABATIER Robert** / David et Olivier / 1985 page 122 / *Quatre*)*

voire adjectivale :

(381) *Et* ***ce geste dédaigneux des serveurs*** *pour découper* ***nos*** *tickets, à croire que tous les autres mangeaient au marché noir.* (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 402 / 45)*

Nous avons vu que l'objet de DÉDAIN tendait vers le particulier ce qui nous permet de penser que DÉDAIN est situationnel et circonstancié. Nous avons dit également que l'objet, dans la grande majorité des cas, est soit neutre soit son orientation axiologique est intrinsèquement positive. La dimension situationnelle est confirmée par le fait qu'il n'existe pas, dans le champ dérivationnel de DÉDAIN, d'adjectif **dédaignable*. L'absence de cet adjectif indique également que l'expérienceur procède à un jugement personnel, sans référer à des normes. De plus, compte tenu que l'objet se situe entre le neutre et le positif mais il tend vers le positif, on ne peut lui attribuer le caractère axiologique « mauvais » même s'il est l'objet de DÉDAIN. On peut tout au plus dire que l'expérienceur de DÉDAIN considère l'objet comme *pas assez bon* dans une situation donnée. Mais le problème de la composante cognitive de DÉDAIN peut être posé tout à fait à l'inverse : il se peut que l'expérienceur de dédain se juge *trop bon* pour l'objet en question dans une situation donnée. Un argument qui va en faveur de cette interprétation est le fait que DÉDAIN, contrairement à MÉPRIS, n'est pas possible en expression réfléchi : **se dédaigner*

– on ne peut pas ne pas être *pas assez bon* pour soi-même. La question qui se pose d'un point de vu plus général est la suivante : la valorisation positive de l'expérienceur par lui-même est-elle préalable à DÉDAIN où procède-t-elle de DÉDAIN ? Deux arguments semblent aller dans le sens de l'hypothèse que l'expérienceur de DÉDAIN juge l'objet comme « pas assez bon pour lui » et que donc l'auto-valorisation positive de l'expérienceur découle de DÉDAIN. D'une part, DÉDAIN est un affect qui nécessite l'expression formelle de son objet, il procède donc, comme tous les autres affects de ce type, à l'évaluation de l'objet. Mais comme DÉDAIN semble être marginal dans le domaine affectif et se rapproche du domaine des attitudes, il n'est pas aussi clairement valencé axiologiquement que les autres affects. D'autre part, il y a la proximité sémantique de DÉDAIN et MÉPRIS, qui laisse supposer que l'appraisal de DÉDAIN s'oriente plutôt vers le négatif.

Quoi qu'il en soit, il est évident que la référence du jugement c'est l'expérienceur lui-même. C'est pour cette raison que DÉDAIN n'offre pas de place pour l'argument de la cause : la cause est toujours la même et elle consiste en l'attribution d'une valeur insuffisante de l'objet pour l'expérienceur, dans une situation donnée.

Les opérations cognitives inhérentes à DÉDAIN sont donc plus simples comme nous l'avons postulé au début : DÉDAIN ne fait intervenir que deux arguments, seuls à intervenirdans les opérations cognitives à l'exclusion de tout élément extérieur.

b) composante affective

Au début de nos analyses consacrées à DÉDAIN, nous avons signalé que cet affect résistait relativement au test de *ressentir/éprouver* qui permettait d'indiquer l'appartenance d'une unité à la catégorie des affects. On trouve des énoncés avec la collocation *éprouver du dédain* dans Internet[40] mais ils restent assez rares :

(382) *Non pas que* ***j'éprouve du dédain*** *pour le roman psychologique - Henry James, Proust...- mais ce type de travail ne m'intéresse pas.*
(Echenoz J., http://www.regards.fr/archives/1997/199707/199707inv01.html, jan. – 04)
(383) ***Il éprouve du dédain*** *envers ce criminel avec lequel il va devoir partager des menottes pendant toute la journée.* (http://hebdo.ahram.org.eg/arab/ahram/2003/12/3/soci0.htm, jan. – 04)
(384) *Elle contemple sa sépulture mais n'a pas l'air de se recueillir, on dirait même qu'elle* ***éprouve du dédain***. (http://membres.lycos.fr/boutonnat/plusgrandir.htm, jan. – 04)

[40] Nous n'avons pas trouvé d'exemples dans *Frantext*.

Les collocations **ressentir du dédain* ne se rencontrent probablement pas pour la raison déjà énoncée que DÉDAIN est un des affects les plus agentifs.

DÉDAIN, tout comme les autres affects, est graduable mais là encore on trouve peu d'exemples :

(385) *De plus, il ne faut jamais perdre de vue le **profond dédain** manifesté par tous les véritables " artistes " à l' égard d' hommes mus par des buts intéressés : les faux alchimistes* ; (P399/ **CARON Michel HUTIN Serge** / Les Alchimistes / 1959 page 78 /)*

(386) *Un mépris suffocant, un **dédain sans mesure**, mais auquel une expression adéquate est refusée du fait du jeune âge du patient, constitue chez les sujets les plus doués la réaction habituelle au milieu des collèges*. (R875/ **GRACQ Julien** / Préférences / 1961 page 123 / *Lautréamont toujours*)*

Fait intéressant qui va dans le sens du classement de DÉDAIN parmi les affects : on trouve également des énoncés dans lesquels DÉDAIN est associé d'autres noms d'affects :

(387) *Pour les uns, elle est prétexte à récriminations et envies, manifestations **de jalousie ou de dédain** ;* (S289/ **PEREC Georges** / La Vie mode d'emploi : romans / 1978 page 278 / *TROISIèME PARTIE, CHAPITRE XLIX, Escaliers,, 7*)*

(388) *Un double rêve, elle rit en elle-même et un peu dehors, trois filles se retournèrent sur elle, regardèrent le landau-potager et eurent une expression illisible, **dédain ou envie**?* (S570/ **ROCHEFORT Christiane** / Encore heureux qu'on va vers l'été / 1975 page 89 /)*

(389) *Celui que **l'indifférence ou le dédain**, la répugnance ou le mépris pour ses modes de vie et de pensée, ou pire encore la conscience raciale, empêchent de s' y sentir à l' aise n' a point de chances d' y réussir.* (P674/ **CHAZELLE Jacques** / La Diplomatie / 1962 page 115 /)*

Toutefois, comme dans les autres cas, les exemples rencontrés ne sont pas nombreux. De plus, comme nous l'avons vu, la composante cognitive de DÉDAIN n'est pas clairement valencée axiologiquement. DÉDAIN caractérise son objet comme pas assez bon sans le caractériser comme mauvais.

Par contre, on trouve plus facilement la collocation *sentiment de dédain* :

(390) *Qui aurait dit qu'une poétesse aussi amoureuse de l'amour, de la beauté, comme le fait ressortir la première partie du recueil, puisse avoir ce **sentiment de dédain**, de révolte et de mépris pour dénoncer, comme elle le fait, avec autant d'autorité ses " petits hommes de l'Ici " ?*

(http://www.lb.refer.org/malak/livre8.htm, jan. – 05)

(391) *Quand on pense néanmoins à la Dhussera de Kullu, ce* ***sentiment de dédain*** *ne nous avait pas saisi et finalement l'attention constante qui nous est manifestée en est peut-être la cause.*
(http://tous.nos.voyages.free.fr/html/2000-asie-journal-13-inde.php, jan. – 05)

(392) *Et le "vous" n'est pas, en ce qui me concerne et particulierement dans le cas présent, une façon d'exprimer* ***un sentiment de dédain****.*
(http://www.atoute.org/dcforum/DCForumID5/1174.html, jan. – 05)

mais rappelons qu'il ne s'agit là qu'un indice qui ne peut pas être considéré comme discriminant.

Tous ces éléments confirment l'intuition que DÉDAIN est un sentiment mais, dans la mesure où ces propriétés d'affect apparaissent beaucoup moins nettement que dans le cas des autres affects, on peut penser que DÉDAIN est périphérique dans la catégorie des affects.

c) composante physique

Les manifestations de DÉDAIN sont, en grande partie, les mêmes que celles de MÉPRIS et dans la plupart des expressions corporelles, on peut remplacer l'un par l'autre. Avant d'envisager les différentes manifestations possibles, il est important de souligner que DÉDAIN n'est pas réductible à un comportement. On peut cacher son DÉDAIN, ne pas l'exprimer, ce qui serait impossible si DÉDAIN se réduisait à un comportement :

(393) *Elle* ***cacha son dédain*** *pour la petite maison que Paolo Farina, à la suite de spéculations heureuses, bâtissait à Pietrasanta* ; (S205/ **YOURCENAR Marguerite** / Denier du rêve / 1959 page 201 /)*

Les manifestations de DÉDAIN peuvent être classées de la même manière que les manifestations de MÉPRIS :

- regard :

(394) *Me promets-tu de ne pas me* ***regarder avec dédain****, quoi que je sois ignorant et malchanceux, et peut-être mal vêtu en comparaison de ce que tu as l'habitude de porter… et de ne pas avoir pitié de moi non plus ?* (Laxness H., 1989, *Lumière du monde*, Paris, Aubier/Unesco, p. 515)

(395) *Cette vendeuse au* ***regard chargé de dédain****, autrefois, chez le fourreur, dans la petite rue derrière la Madeleine, qui lui avait lancé le manteau dans les bras... ce geste insolent... ce ton...*

Elle s'était redressée brusquement... La pauvre fille n'en revenait pas, reculant, bouche bée, balbutiant des excuses... (S125/ **SARRAUTE Nathalie** / Le Planétarium / 1959 page 38 /)*

(396) *Rola **le regarda dédaigneusement**.* (http://www.lmda.net/mat/MAT02131.html, jan. – 05)

- expression faciale :

(397) *Durant la déclaration du procureur, M. Milosevic a **affiché un air de suprême dédain**, laissant de côté les écouteurs de traduction, alors que Mme Del Ponte s'exprimait en français, une langue qu'il ne comprend pas.* (http://www.amb-croatie.fr/actualites/milosevic_rh_haag.htm, avr.-04)

(398) *Et Sonia d'ajouter, **avec une moue de dédain** : - Tu vois, Boria, il ne faut pas avoir peur de Vadim.* (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 29 / *3*)*

(399) *Retrouvant ses esprits il s'avança vers le jeune homme**, un rictus de dédain aux lèvres**, et lui dit : "Je comprends que tu veuilles sauver la tête de ton père, mais jamais plus tu n'oseras me regarder en face !* (S597/ **BÂ Amadou Hampâté** / Amkoullel, l'enfant peul / 1991 page 96 / *AMKOULLEL,, L'ENFANT PEUL, KADIDJA,, MA MÈRE, La révolte de Toïni)**

(400) *Il **sourit avec dédain**, en pure perte : le sourire d'un idiot de village eût été plus intelligent.* (R550/ **OLDENBOURG Zoé** / Les Cités charnelles ou l'histoire de Roger de Montbrun / 1961 page 391 / *DEUXIèME PARTIE, LE CERCLE INFERNAL OU L'HISTOIRE DE QUATRE OU CINQ PRISONS ET DE BEAUCOUP D'INTERROGATOIRES (SANS COMPTER LES JUGEMENTS), I*)*

(401) *Même les praticiens qui disent ne pas y croire, ou en **sourient dédaigneusement**, font de la phytothérapie sans le savoir (...)*
(http://www.01sante.com/version-1/toutes_therapeutiques/produits_vegetaux/plantes_medicinales/plantes.htm, jan.- 05)

(402) *Or, rien dans son récit, qu'à l'approche d'une révélation interrompait une **grimace dédaigneuse**, un bref rire moqueur, ne m'avait permis de supposer l'insidieuse pauvreté des bassi* (S307/ **BIANCIOTTI Hector** / Le Pas si lent de l'amour / 1995 page 24 /)*

(403) *Une cravate de soie noire corrigeait d' une certaine manière ce qu' il pouvait y avoir de négligé dans sa mise et ce fut sur cette cravate que Joseph attacha son regard comme s' il n' eût pas voulu le porter plus haut, car ce **visage dédaigneux** et tranquille le mettait hors de lui.* (L689/ **GREEN Julien** / Moïra / 1950 page 26 / *PREMIèRE PARTIE*)*

- attitude générale et gestes:

(404) *Et ce **geste dédaigneux** des serveurs pour découper nos tickets, à croire que tous les autres mangeaient au marché noir.* (S329/ **SCHREIBER Boris** / Un silence d'environ une demi-heure / 1996 page 402 / 45)*

(405) *Elle **haussait avec dédain les épaules**, mais on sentait que ces amalgames la troublaient un peu.* (S250/ **ROUAUD Jean** / Les Champs d'honneur / 1990 page 67 / *II*)*

(406) *Et le plus horrible, c'est qu'on finit par s'habituer à ce choeur lamentable jusqu'à recevoir d'un front impassible la malédiction fulminante d'un prophète loqueteux furieux de se voir ignoré, ou le jus rouge d'une chique* ***craché avec dédain***. (S320/ **TOURNIER Michel** / Le Médianoche amoureux / 1989 page 195 / *Le mendiant des étoiles*)*

(407) *Je me présentai donc à la réception où le portier me tendit une clé* ***d'un air de dédain***. (S513/ **DEL CASTILLO Michel** / La Nuit du décret / 1981 page 222 / *15*)*

(408) *Rien de plus énervant que* ***l'air dédaigneux*** *d'un chauffeur qui passe, la tête droite, sans un signe de regret*. (S701/ **BURON Nicole de** / "Chéri, tu m'écoutes ? : alors répète ce que je viens de dire..." / 1998 page 219 / TROISIÈME PARTIE, Chapitre XI, La fête de Justine)*

(409) *Il trônait sur le gaillard d'avant,* ***dédaigneux*** *et hautain.* (R539/ **GRÈCE Michel de** / La Nuit du sérail / 1982 page 70 / PREMIèRE PARTIE. De la Martinique à Constantinople, III)*

(410) *À en juger par* ***l'attitude*** *hautaine et* ***dédaigneuse*** *des hommes et des femmes que j'entrevis, les invités appartenaient à la nouvelle classe moyenne, des commerçants ou des entrepreneurs enrichis récemment*. (S513/ **DEL CASTILLO Michel** / La Nuit du décret / 1981 page 221 / 15)*

(411) *Elle se renversait alors pour rire de notre infortune, à pleines dents, à pleine gorge... Elle nous éjectait* ***d'un coup de reins dédaigneux*** *et se levait, dolente, pour aller se passer en revue dans tous les miroirs, en se promenant négligemment...* (R750/ **BLIER Bertrand** / Les Valseuses / 1972 page 282 /)*

(412) *Ils soulèvent d'un doigt* ***dédaigneux*** *quelques pages d'un livre posé sur la table... « Tiens, vous lisez ça... ah, vous l'aimez ?* (S125/ **SARRAUTE Nathalie** / Le Planétarium/1959 page 173/)*

(413) *Il est donc inutile voire dangereux de croire à toutes ces sornettes plus ou moins sectaires que la science, la vraie, écarte* ***dédaigneusement*** *d'un simple revers de main.* (http://www.tao-yin.com/feng-shui/feng_shui_cristaux.html, jan.- 05)

- parole :

(414) *Tout ça m'emmerde,* ***répéta-t-elle avec autorité et dédain****, et ne présente à mes yeux qu'un intérêt anecdotique et provincial*. (S313/ **LABRO Philippe** / Des bateaux dans la nuit / 1982 page 301 / *QUATRIèME PARTIE, Joyce,, Drifter*)*

(415) ***La voix*** *est ferme,* ***pleine d'un dédain terrible***. (S513/ **DEL CASTILLO Michel** / La Nuit du décret / 1981 page 218 / *14*)*

(416) *Ton père est banquier, déclara-t-il à Luke* ***d'un ton dédaigneux****.* (Follett K., 2001, *Code Zéro*, Paris, Le livre de Poche, p.32)

(417) ***Les quatre*** *mots jaillirent boudeurs,* ***dédaigneux****, ce «pas» ayant le ton définitif qui clôt les conversations oiseuses.* (R762/ **SABATIER Robert** / Les Fillettes chantantes / 1980 page 70 / *Deux*)*

(418) *Il eut un* ***refus dédaigneux***. (S268/ **DÉON Michel** / Le Rendez-vous de Patmos / 1965 page 267 / *Leros*)*

(419) *Je me suis aperçu alors qu' il n' était pas si facile qu' on le croyait d' être pape et je m' en suis encore souvenu, hier, après vous avoir fait tant de* ***discours dédaigneux*** *sur les juges, nos frères*. (K343/ **CAMUS Albert** / La Chute / 1956 page 1538 /)*

(420) *Aah, alors vous hésitez* ***! s'écria-t-elle dédaigneusement***. (Waltari M., 1992, Mademoiselle Van Brooklyn, Actes Sud : Paris, p. 69)

Toutes les manifestations de DÉDAIN que nous venons de recueillir se traduisent à travers des formes variées : surtout par l'adjectif *dédaigneux*, par l'adverbe *dédaigneusement*, par la construction *de dédain* et par le syntagme prépositionnel *avec dédain*.

L'adjectif *dédaigneux* peut qualifier tant l'expérienceur de DÉDAIN (il est *dédaigneux*) qu'un de ses comportements (*un haussement d'épaule dédaigneux*). On observera que lorsque *dédaigneux* qualifie les manifestations corporelles, il est interprété comme situationnel puisque les comportements qu'il qualifie sont, par la nature même du comportement, particuliers. Par ailleurs, l'adjectif *dédaigneux* est majoritairement attribué à des manifestations corporelles dans les énoncés dans lesquels l'expérienceur n'est pas le locuteur. Lorsqu'il qualifie une personne, l'adjectif *dédaigneux* n'est pas auto-attribué. L'énoncé à la première personne semble pour le moins bizarre[41] :

(421) ??? *Je suis dédaigneux*.

Qualifiant directement un être humain, l'adjectif *dédaigneux* a tendance à induire l'interprétation d'une caractéristique plus ou moins permanente. On l'interprète alors comme une qualité. Cette interprétation pourrait sembler contradictoire avec la détermination situationnelle de DÉDAIN. Mais n'oublions pas qu'il s'agit là d'une perception des autres, et que l'on peut supposer que les autres perçoivent l'expérienceur toujours dans des situations semblables. Ils peuvent, pour cette raison, avoir l'impression d'une permanence de la caractéristique *dédaigneux*.

Les explications verbales de deux valeurs de l'adjectif *dédaigneux* sont difficiles à établir à cause de la valence axiologique floue. Pour cette raison, nous avons choisi de ne pas mentionner, dans les explications suivantes, d'orientation axiologique :

[41] Hors contexte particulier, par exemple celui de la confession ou d'un autre repentir où il sera alors actualisé dans un tiroir du passé. Cela nous indique que DÉDAIN est considéré comme « mauvais » même par son expérienceur par rapport à la loi sociale.

X $_{\text{être humain}}$ *est dédaigneux*
lorsque je vois X je pense ceci :
*X ressent quelque chose [*DÉDAIN*]*

Z $_{\text{partie du corps}}$ *X est dédaigneux*
quelque chose est arrivé à Z
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
*qui ressentent quelque chose [*DÉDAIN*]*

En dehors de la problématique axiologique, l'adjectif *dédaigneux* profile DÉDAIN exactement de la même manière que le font *haineux* pour HAINE et *méprisant* pour MÉPRIS. Nous rappelons qu'il s'agit là uniquement de profils et que l'on ne peut reconstruire pleinement le sens de *dédaigneux* qu'une fois que l'on a accès à l'explication verbale de l'affect.

L'adverbe *dédaigneusement* ne pose pas de problème d'explication. Il fonctionne tout comme l'adverbe *haineusement*, avec la différence axiologique que nous avons signalée plus haut. Nous le glosons donc de la manière suivante :

dédaigneusement
X fait quelque chose
*comme le font les gens qui ressentent quelque chose [*DÉDAIN*]*

Dans les collocations *N de dédain* et *avec dédain* l'affect est manifesté par le nom *dédain*. Dans l'expression *N de dédain* le nom qualifié est toujours celui d'un comportement, la préposition *de* désigne alors l'origine du comportement et toutes les occurrences peuvent être reprises par l'expression hypéronymique *expression/manifestation de dédain* que l'on peut paraphraser par : *expression/manifestation ayant pour origine le dédain*. La collocation *avec dédain* porte sur les verbes, on peut dire que sa signification rassemble la valeur d'accompagnement et la valeur de but. Faire quelque chose *avec dédain*, c'est faire quelque chose d'une certaine manière comme si le dédain accompagnait l'action.

Comme nous l'avons signalé au début de cette partie, toutes les façons d'exprimer la composante physique de DÉDAIN, moins l'adverbe, sont les mêmes que celles de MÉPRIS et les substitutions sont possibles.

Nous avons vu que MÉPRIS se montrait plus qu'il ne se disait. Il reste que l'on pouvait l'employer comme un acte du langage. Ce n'est pas le cas de DÉDAIN si bien que la structure phrastique suivante est impossible :

(422) **Je te dédaigne.*

DÉDAIN ne se dit pas, DÉDAIN se montre. Là, on refuse complètement à l'objet dédaigné, lorsqu'il est humain bien sûr, le statut d'interlocuteur.

Tout comme MÉPRIS, DÉDAIN ne possède pratiquement pas d'expressions qui pourraient l'orienter vers l'interprétation *émotion*. En d'autres termes, la composante physique se limite également à des comportements contrôlés, le ressenti physique corporel est absent.

4.2.3.3. DÉDAIN nié

On rencontre assez souvent des énoncés avec le verbe *dédaigner* nié, par exemple :

(423) *Bien qu'amoureux de Tobie, Dave ne **dédaigne** pas les rencontres de passage, il séduit comme il quitte, avec nonchalance.*

(http://www.rueducommerce.fr/index/dvd/Universal_Un_Frisson_dans_la_Nuit.htm, avr.-04)

(424) *Tout moine que l'on était, on ne **dédaignait** pas non plus les plaisirs de la chair et quand les filles ne s'offraient pas d'elles-mêmes, on n'hésitait pas à les violer*. (S269/ **LANZMANN Jacques** / La Horde d'or / 1994 page 45 / *Chapitre II*)*

(425) *La légende était explicite : Mademoiselle Mamour vache normande (fragment) Unanime, la critique vanta, chez le peintre donc chez le modèle qui l'avait inspiré (car que ferait un artiste sans son modèle), une sensibilité frémissante qui ne **dédaignait** pas pour autant la précision implacable du réalisme agricole*. (S303/ **BORY Jean-Louis** / Un prix d'excellence / 1979 page 99 / *VIRGULE ET LA MéSANGE*)*

(426) *Les garçons ne **dédaignaient** pas le blazer à écusson et le col de chemise ouvert sur un foulard*. (R887/ **MODIANO Patrick** / Villa Triste / 1975 page 22 / *II*)*

(427) *Dans une attitude de sage oriental, ses longues mèches cachant ses yeux, il entrait en méditation, ne **dédaignant** pas cependant de jeter de temps en temps un regard en direction d'Olivier pour s'assurer qu'il remarquait, et sans doute admirait, son attitude.* (R808/ **SABATIER Robert** / Trois sucettes à la menthe / 1972 page 235 / *Huit*)*

(428) *Holbein ne **dédaigna** pas de dessiner une façade en trompe-l'oeil avec de fausses fenêtres.* (P286/ ***Collectif** / Jeux et sports, sous la dir. de Roger Caillois / 1967 page 744 /)*

(429) *D'ailleurs, on sait que les juges et les avocats ne **dédaignent** pas d'émailler leurs interventions de bons mots*. (P286/ ***Collectif** / Jeux et sports, sous la dir. de Roger Caillois / 1967 page 761 /)*

Tous ces énoncés semblent fonctionner sur le principe de l'anti-phrase. *Ne pas dédaigner* ayant l'air de signifier grossièrement quelque chose comme « apprécier ». Mais si c'était le cas, pourquoi alors devrait-on utiliser les anti-phrases ? Rappelons-nous qu'étymologiquement *ne pas dédaigner* se justifiait : *dédaigner* signifiant, à une étape de son développement, « refuser de ». Il était alors l'antonyme de *daigner* « bien vouloir ». Mais actuellement la substitution de *ne pas dédaigner* par *daigner* n'est pas possible sans changement de sens. Nous avons vu auparavant que le jugement inhérent à DÉDAIN était « ce n'est pas (assez) bon pour moi ». Tous les énoncés *supra* sont des énoncés où l'expérienceur n'est pas locuteur. On peut émettre l'hypothèse que le locuteur pense que l'expérienceur, *dans les conditions normales*, devrait *dédaigner* l'objet en question. Ainsi, par exemple, dans le premier énoncé de la série *Dave* dédaignerait normalement les *rencontres de passage* parce qu'il est amoureux de *Toby*. Dans l'énoncé (427) on trouve le marqueur argumentatif *cependant* qui confirme notre hypothèse. En état de méditation, *il* devrait *dédaigner* de regarder Olivier or il ne le fait pas. Précisons que cette vision des choses n'implique pas que nous ayons à faire à une norme extérieure quelconque. « Les conditions normales » sont établies en fonction de la représentation que le locuteur a du sujet de *ne pas dédaigner*. Dans les énoncés où l'expérienceur est locuteur, on trouve très souvent des marqueurs argumentatifs qui confirment notre hypothèse :

(430) *J'écris aussi presqu'exclusivement en anglais**, bien que je ne dédaigne pas** de temps en temps un peu de français ou même de suédois, et personne n'y trouve rien à redire :-)*
(http://www.padawan.info/errements/non_je_ne_suis_pas_un_tratre.html, jan.-05)

(431) *Je prospecte environ trois heure par sortie, de préférence le matin de très bonne heure, principalement sur sable sec, là où s'entassent les vacanciers. **Mais je ne dédaigne pas** la partie de plage découverte par la marée, voir au-dessus de l'eau*.
(http://www.prospection.net/pratique/plages.html, jan.-05)

(432) *J'ai décidé de faire principalement de la photo de faune, **mais je ne dédaigne pas** le reste.*
(http://www.diaph.org/lauteur/index.asp, jan.-05)

Dans tous ces énoncés, il y a une opposition entre les objets *bons*, et les objets *moins (pas assez) bons*. Ainsi *écrire en anglais* est mieux pour le locuteur qu'*écrire en français* ou *en suédois*. *Le sable sec* est mieux que *les autres parties de la plage*, *la faune* est mieux que *le reste*, comme nous l'indiquent les marqueurs *bien que* et *mais*. Cette partition entre les objets permet l'emploi de l'expression *ne pas dédaigner.* Normalement le sujet devrait *dédaigner* les objets qui sont « moins bons », il ne le fait pas, et c'est la mise en rapport de deux types d'objets qui justifie l'emploi nié du verbe *dédaigner*. De cette façon *ne pas dédaigner* ne signifie pas « apprécier » ou « aimer » mais plutôt quelque chose de l'ordre de « s'en contenter » ou « prendre à défaut de mieux ». Cette expression ne change pas l'orientation axiologique de l'objet mais porte plutôt sur l'orientation du sujet qui s'adapte à la valeur *pas (assez) bonne*. On ne trouve pas toujours des marqueurs argumentatifs dans les énoncés avec *ne pas dédaigner* mais on peu toujours reconstruire le raisonnement que nous venons d'exposer en prenant en compte la représentation du sujet-expérienceur.

4.2.3.4. Les métaphores de DÉDAIN

Nous avons trouvé peu d'expressions linguistiques indiquant une métaphorisation de DÉDAIN. Ce qui semble naturel compte tenu de ce que nous avons observé au sujet de la métaphorisation des affects-*sentiments* et des affects-*émotions* : les affects saisis en tant que *sentiments* sont relativement résistants à la métaphorisation. Ce qu'on peut dire, c'est que DÉDAIN est un affect qui a une température et que cette température est froide :

> (433) *De ce réflexe vient sans doute la coutume paradoxale de traiter de salope toute fille réputée bonne baiseuse, pour peu qu'elle oppose à nos offres de service* ***un froid dédain***. (R555/ **SIMONIN Albert** / Confessions d'un enfant de la Chapelle / 1977 page 147 /)*
> (434) *Le prieur les leur fit passer avec* ***un dédain glacé***. (S003/ **YOURCENAR Marguerite** / L'OEuvre au noir / 1968 page 673 / *DEUXIèME PARTIE : LA VIE IMMOBILE, LE RETOUR à BRUGES*)*

et qui dit température froide, dit contrôle et calcul de la part de l'expérienceur, mais également un désintérêt et une valorisation négative de la part du locuteur. Cela confirme la composante cognitive forte et la maîtrise des manifestations de DÉDAIN, comme l'indique l'énoncé suivant :

(435) *Hilzonde se redressa sur le coude et, fixant sur lui ses yeux soudain grands ouverts : « Les quinze jours sont passés, mon mari », dit-elle avec une sorte de* ***dédain*** *tranquille pour ce qu'elle laissait ainsi derrière soi.* (S003/ **YOURCENAR Marguerite** / L'OEuvre au noir / 1968 page 605 / *PREMIèRE PARTIE : LA VIE ERRANTE, LA MORT à MüNSTER*)*

4.2.3.5. Axiologie de DÉDAIN

Les occurrences de DÉDAIN et de ses dérivés sont beaucoup moins nombreuses que celles de MÉPRIS et nous pensons que cette différence de fréquence est due à l'axiologie externe de DÉDAIN.

Mais commençons par l'axiologie interne. Le plan cognitif contient le jugement en *pas (assez) bon*, sans que l'on puisse dire qu'il y a une attribution de la caractéristique « mauvais ». Il reste qu'il s'agit d'un jugement négatif de l'objet. Sur le plan affectif, on ne peut pas déterminer si le ressenti est mauvais. Il s'agit probablement d'un mélange de sentiments positifs dirigés vers soi (je suis trop bon pour cela) et de sentiments négatifs dirigés vers l'objet (ce n'est pas assez bon pour moi).

L'axiologie externe ressemble partiellement à celle de MÉPRIS. Si DÉDAIN s'articule autour de jugement qui prend comme point de référence le sujet lui-même, il y a une survalorisation du sujet. On peut dire que, du point de vue social, l'expérienceur ne peut être perçu que comme « mauvais ». Mais là encore, il faut faire une subdivision. L'expérienceur de DÉDAIN sera jugé comme mauvais par les individus pouvant se trouver dans la zone objectale ou liés aux objets s'y trouvant. Par contre on peut s'attendre à ce que ceux qui éprouveraient DÉDAIN dans les mêmes circonstances jugent le sujet bon. Prenons un cas à la limite de la caricature. Qu'un *aristocrate* dédaigne les *gueux* sera a priori perçu comme mauvais par les *gueux* mais probablement pas par les autres *aristocrates*. Précisons que là encore, aucune norme extérieure n'est convoquée, il s'agit toujours d'une référence égocentrique : « nous, les aristocrates, sommes meilleurs que les gueux ».

Il n'en reste pas moins que DÉDAIN peut être valorisé positivement tout comme MÉPRIS, principalement à l'aide des adjectifs :

(436) *Le* ***souverain dédain*** *de ce paysage dépollué et rebaptisé qui me soufflait partout à l'oreille : "La guerre - mais quelle guerre ?* (R675/ **GRACQ Julien** / Carnets du grand chemin / 1992 page 145 /)*

(437) *Son* ***beau dédain*** *de la santé, du repos, de la nourriture, j'aurais voulu l'avoir.* (R440/ **ETCHERELLI Claire** / Élise ou la vraie vie / 1967 page 114 / *DEUXIèME PARTIE*)*

(438) *[…] comme des passagers qui s'amuseraient à faire des ronds dans l'eau au milieu d'un naufrage, persuadés, avec un optimisme à toute épreuve, qu'ils allaient arriver à temps « pour les premiers combats », ainsi qu'ils le disaient, avec un **dédain magnifique** pour tout ce qui s'était passé avant leur entrée en lice*. (S311/ **GARY (AJAR ÉMILE) Romain** / La Promesse de l'aube / 1960 page 277 / *TROISIèME PARTIE, CHAPITRE XXXI*)*

ou par les adverbes :

(439) *J'attendais avec impatience que Maryse me fît signe et je passais souvent devant le Cheval-Blanc, mais la serveuse essuyait ses verres et me **dédaignait superbement***. (R825/ **JOFFO Joseph** / Un sac de billes / 1973 page 234 / *XI*)*

ou bien encore déductibles de l'énoncé :

(440) *les gens n'acceptaient pas trop mal le recrutement - du moins avant qu'il ne devienne excessif - car pour eux faire la guerre était un honneur, une occasion de montrer son courage et son **dédain** de la mort, et Dieu sait s'ils l'ont montré au cours des deux dernières guerres !* (S597/ **BÂ Amadou Hampâté** / Amkoullel, l'enfant peul / 1991 page 392 / *AMKOULLEL,, L'ENFANT PEUL, À L'ÉCOLE DES BLANCS, La déclaration de guerre*)*

(441) *La voiture n'a pas le mystère ni le **dédain** des pur-sang: pour ne pas faire d'éclat, nous avons choisi un bon vieux veau de modèle courant, sans glaces panoramiques, à montants robustes;* (R812/ **SARRAZIN Albertine** / L'Astragale / 1965 page 233 / *CHAPITRE XV*)*

Dans l'énoncé (440), l'interprétation positive est induite d'une part par la coordination avec *le courage* et l'objet de DÉDAIN. Ce qui laisse supposer que le syntagme nominal introduit est à envisager comme positif. Dans l'énoncé (441), DÉDAIN se trouve coordonné avec *mystère* qui est a priori orienté positivement. Par ailleurs, dans cette comparaison *le cheval pur sang* est meilleur que *la voiture*.

Dans les exemples la valorisation positive est faite par rapport à une certaine attitude de DÉDAIN que l'on peut appeler « hautaine » et aussi par rapport à la maîtrise de soi, tout comme c'était le cas de MÉPRIS.

Ajoutons que nous avons trouvé un énoncé où il y a un glissement entre DÉDAIN et CONDESCENDANCE qui sera abordée un peu plus loin:

(442) *Je subissais donc le Cirque, patiemment tant que se présentaient quatre pauvres chevaux dressés ou un lion endormi et philosophe, plein de **dédain charitable** pour son dompteur aphone.* (R551/ **OLLIVIER Émile** / L'Orphelin de mer / 1982 page 79 / *Le visiteur du large*)*

Cet énoncé est intéressant justement dans la mesure où il permet la transition et montre le conflit axiologique entre DÉDAIN – négatif et CHARITÉ – positive. L'orientation globale de l'expression reste négative, comme si DÉDAIN était axiologiquement plus fort.

4.2.3.6. Bilan - explication verbale de DÉDAIN

Résumons-nous : DÉDAIN est une un unité limite dans la catégorie des sentiments. Sa structure est bi-actantielle. L'expérienceur de DÉDAIN procède à un jugement conscient portant sur la valeur d'un objet. Il en résulte de ce jugement un refus de cet objet comme n'étant pas assez bon pour l'expérienceur, dans la situation donnée. Sentiment à forte composante physique, tout comme MÉPRIS, DÉDAIN se montre plus qu'il ne se dit. Compte tenu du fait que DÉDAIN, contrairement aux autres affects que nous avons étudiés, est dirigé plutôt vers les objets, nous établissons l'explication verbale qui tient compte de cette caractéristique :

<u>Dédain (X dédaigne Y)</u>

a) X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose

b) Parfois une personne pense :

c) « Je pense quelque chose de bon de moi

d) cette chose n'est pas comme une chose à laquelle je veux penser quelque chose de bon maintenant

e) à cause de cela, je ne veux pas penser à cette chose

f) je fais quelque chose avec mon corps parce que je veux qu'on sache ceci : je ne pense pas quelque chose de bon de cette chose »

g) quand une personne pense ceci, cette personne ressent quelque chose

h) X a ressenti quelque chose comme cela

i) parce que X a pensé quelque chose comme cela

j) (les gens diraient qu'il n'est pas bon de ressentir des choses comme ceci)

La ligne c) de cette explication nous indique que l'expérienceur se considère nécessairement comme quelqu'un de bon, les lignes d) et e) décrivent le jugement de l'objet et la ligne f), identique à MÉPRIS, décrit la composante physique. Nous avons évité de préciser l'orientation axiologique du ressenti dans la ligne g) pour des raisons que

nous avons invoquées : il s'agit d'un mélange de bon ressenti pour soi et de mauvais ressenti pour l'objet.

En ce qui concerne les dérivés morphologiques de DÉDAIN, nous avons posé les gloses suivantes :

X $_{\text{être humain}}$ est dédaigneux
lorsque je vois X je pense ceci :
X ressent quelque chose [DÉDAIN]

Z $_{\text{partie du corps}}$ X est dédaigneux
quelque chose est arrivé à Z
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose [DÉDAIN]

dédagneusement
X fait quelque chose
comme le font les gens qui ressentent quelque chose [DÉDAIN]

4.2.4. CONDESCENDANCE : bref aperçu

Nous envisagerons ici brièvement CONDESCENDANCE puisque ce nom désigne un concept proche de DÉDAIN. Intuitivement, nous posons qu'il ne s'agit pas d'un sentiment mais de quelque chose de l'ordre de l'*attitude*[42]. La difficulté de définir l'attitude et de trouver les différences avec le sentiment signale le caractère très flou de la catégorisation des procès mentaux. Nous verrons que l'on peut distinguer dans CONDESCENDANCE, deux composantes : cognitive et physique. La différence serait alors dans l'absence de la composante affective. CONDESCENDANCE ne se combine pas avec les verbes *ressentir* et *éprouver*. Par ailleurs, CONDESCENDANCE n'a pas d'expression

[42] Encore faudrait-il définir précisément ce qu'est une attitude. Anscombre (1995 : 40) pointe le caractère purement intuitif de la classe de « noms psychologiques » et de ses sous-classes, entre autres, « sentiments » et « attitudes ». Anscombre conclut son article en disant que la notion d'attitude peut concerner les sentiments qui manifestent une expression physique. Ce qui ne nous avance pas beaucoup car l'attitude désignerait alors une sous-classe de sentiment, or ce n'est pas intuitivement acceptable. Nous y reviendrons dans nos conclusions.

expérientielle. Elle est présentée dans la langue comme une caractéristique d'un individu humain. *Etre condescendant*, c'est être d'une certaine manière, si on est comme cela (composante physique), c'est parce qu'on l'a décidé par rapport à quelqu'un (composante cognitive). On ressent peut-être « quelque chose de bon » en rapport avec sa supériorité, ce ressentir permet CONDESCENDANCE mais n'en fait pas partie.

Pour commencer, les énoncés que nous avons relevés indiquent deux types d'emploi de CONDESCENDANCE. La différence se situe au niveau de collocation de CONDESCENDANCE avec les termes orientés axiologiquement vers le positif, comme dans :

(443) *D'abord, il n'est pas sûr qu'il ait réhabilité les « sauvages », comme tu dis, il les a peut-être tout simplement récupérés : ils sont comme nous, c'est-à-dire comme lui, et c'est lui qui nous le dit avec son* ***élégante condescendance****.* (S325/ **KRISTEVA.J** / LES SAMOURAIS / 1990 page 56 / *Première partie, ATLANTIQUE, 3*)*

(444) *Il souffrait toujours un peu de percevoir dans les rires de son public une pointe de mépris, de la* ***condescendance amusée****, même si c'était en grande partie sur ce malentendu que s'était construite sa carrière*. (R828/ **VERGNE.A** / L'INNOCENCE DU BOUCHER / 1984 page 43 /)*

(445) *Il l'avait traité jusque-là avec une* ***condescendance protectrice****.* (S310/ **TOURNIER.M** / LE COQ DE BRUYERE / 1978 page 92 / *Que ma joie demeure, CONTE DE NoëL*)*

(446) *et tu sais, même si tu avais un amant, je comprendrais, moi...", et avant de s'en aller, passant sa main sur mon épaule avec cette* ***tendre condescendance*** *qu'elle montre parfois pour moi et que favorise encore sa grande taille: "Je te prête mon manteau de peau quand tu veux... Tu fais très jeune dedans..."* (R439/ **GROULT.B. et FL.** / IL ETAIT DEUX FOIS / 1968 page 112 / *Chapitre 4 Isabelle Mâcherolles*)*

ou vers le négatif :

(447) *Aussi bien les uns et les autres nourrissaient-ils également à l'égard de leurs condisciples sortis derrière eux de l'école et restés confinés dans les garnisons de la métropole cette* ***condescendance dédaigneuse*** *teintée de mépris que peuvent éprouver des professionnels à l'égard de simples amateurs.* (S129/ **SIMON.C** / L'ACACIA / 1989 page 54 / *III 27 août 1914*)*

(448) *Ma mère traitait le Grand-Duc et sa petite barbiche blanche avec une* ***condescendance ironique****, mais elle était secrètement flattée par cette association et ne manquait jamais de lui donner, en russe, du « prince sérénissime », tout en lui tendant la valise à porter.* (S311/ **GARY.R** / LA PROMESSE DE L'AUBE / 1960 page 169 / *DEUXIèME PARTIE, CHAPITRE XXI*)*

(449) […] *pouvant toujours se voir avec ce recul que donne l'éloignement dans le temps, c'est-à-dire libérée de la sujétion du présent, se regardant agir avec cette sorte de* ***condescendance un peu méprisante****, un peu agacée, un peu envieuse aussi, que nous éprouvons à notre propre égard lorsque nous nous voyons après coup,* […] (S364/ **SIMON.C** / L'HERBE / 1958 page 90 /)*

(450) *Enfin, ce que les transporteurs routiers ne disent pas, mais que je sais bien, est leur répugnance à se trouver sous les ordres d' agents supérieurs de la Sncf, qui les traitent parfois avec une* ***condescendance un peu humiliante***. (P489/ **PINEAU.C** / S.N.C.F. ET TRANSPORTS FRANC. / 1950 page 44 /)*

Mais la différence entre les emplois orientés positivement et les emplois orientés négativement résulte probablement du jugement qu'émet le locuteur par rapport à une situation de CONDESCENDANCE plus que de CONDESCENDANCE elle-même. C'est un jugement sur CONDESCENDANCE vécue portée par un observateur extérieur. Observons que CONDESCENDANCE peut se trouver combinée avec les expressions de MÉPRIS : *condescendance un peu méprisante* et de DÉDAIN : *condescendance dédaigneuse*, la possibilité de ces collocations témoignant d'une certaine proximité de ces trois concepts. En effet, tous les trois consistent en une variation autour de la valorisation de l'objet soit par rapport à la doxa (MÉPRIS), soit par rapport à soi-même et la situation (DÉDAIN), soit par rapport à soi-même (CONDESCENDANCE).

La structure actancielle de CONDESCENDANCE comporte un individu humain qui l'actualise[43] et, si on laisse de côté pour le moment le verbe assez rare *condescendre*, un objet vers lequel CONDESCENDANCE est dirigée. La différence avec les affects que nous avons étudiés plus haut consiste dans le fait que l'objet de CONDESCENDANCE n'est pas un objet direct, et il n'est pas un objet tout court du point de vue des construcitons syntaxiques. Dans le cas de verbe *condescendre*, l'objet est toujours un infinitif construit indirectement (*condescendre à faire quelque* chose) comme par exemple :

(451) *En lui pinçant la joue, Mimmo* ***condescendait à*** *lui* ***sourire****, bien que d'un seul côté du visage.* (S307/ **BIANCIOTTI.H** / LE PAS SI LENT DE L'AMOUR / 1995 page 27 /)*
(452) *La veille du départ, Nathanaël fit ses adieux à Monsieur, qui* ***condescendit à tendre sa main*** *toujours un peu froide, et lui souhaita de prospérer et de bien se conduire.* (S207/ **YOURCENAR.M** / UN HOMME OBSCUR / 1982 page 1022 /)*

Mais, chose importante, cette action doit toujours concerner un être humain, CONDESCENDANCE ne pouvant être orientée que vers un humain.

[43] Nous avons trouvé dans *Frantext* un exemple amusant où l'actualisateur de CONDESCENDANCE n'est pas humain : ***Le porc*** *se laissa caresser avec* ***condescendance***. (R860/ **FALLET.R** / LA GRANDE CEINTURE / 1956 page 56 / *4*)*

Etre condescendant ou *manifester de la condescendance* relève d'une conduite particulière qui est forcément soutenue par une composante cognitive que nous allons maintenant expliquer.

L'observation de notre corpus nous amène à penser que CONDESCENDANCE se construit sur un jugement à propos de l'objet vers lequel elle est dirigée. Nous allons maintenant établir le rapport entre le sujet de CONDESCENDANCE et son objet. Tout d'abord des énoncés indiquant explicitement l'idée d'une supériorité du sujet sur l'objet :

(453) *à la longue, comme il faut une âme assez forte pour ne point mesurer* ***sa supériorité*** *aux avantages qu'on a sur* ***l'ordinaire des hommes****, ils finirent par considérer les autres prisonniers comme* ***des gens d'espèce inférieure****, avec lesquels ils ne frayaient que rarement, et non pas sans* ***condescendance***. (L954/ **AMBRIERE.F** / LES GRANDES VACANCES / 1946 page 129 / *4 PLèBE ET BOURGEOISIE DES CAMPS*)*

(454) *En usant d'autant d'ironie, d'une bonne dose de* ***condescendance*** *et d'une grosse pointe d'agressivité envers lui, ne t'étonnes pas non plus qu'Alex24 te réponde en te donnant du "****Monseigneur...****" pour se moquer un peu...* (http://www.planete-marseille.net/posts1331-100.html, fév-05)

(456) *La France fascine certes, mais sa* ***condescendance*** *irrite aussi... […] Cette* ***condescendance*** *n'est que* ***le revers de notre complexe d'infériorité.***
(http://www.ifrance.com/rwf/presse/Groupe%20vers%20l'avenir%20290402.htm, fév-05)

(457) *t'arretes de prendre ton ton* ***condescendant genre toi tu sais des trucs que bax sait pas...***
(http://westkoast.free.fr/albums/concertaunouveaucasino.php, fév-05)

Cette supériorité est le plus souvent explicite et présente telle quelle dans les énoncés. Parfois, elle est seulement implicite comme c'est le cas de l'énoncé (454). Dans cet énoncé, le locuteur décrit l'attitude de quelqu'un qui est, selon lui, entre autres *condescendant.* Ensuite, le locuteur met en rapport ce type d'attitude et le mot *monseigneur* que l'on utilise pour s'adresser aux personnes qui ont un statut supérieur. Dans l'énoncé (456) il y a une mention explicite d'*infériorité* qui s'oppose à la CONDESCENDANCE à l'aide du lexème *revers*. Enfin, dans le dernier énoncé cette opposition supériorité / infériorité est symbolique. La supériorité est manifestée par le fait d'avoir plus de savoir. Parfois même, l'idée de supériorité est marquée spatialement comme on peut s'y attendre :

(458) *Avec lui j'ai toujours envie de* ***lever la tête tant il a l'air de trôner quelque part très haut... de vous considérer avec condescendance...*** *»* (S125/ **SARRAUTE.N** / LE PLANETARIUM / 1959 page 247 /)*

(459) *La composition de ces deux tendances spontanées engendre nombre de pratiques de* ***condescendance qui consistent à se pencher*** *avec bienveillance sur le sort des « gens du peuple » pour les instruire, les animer, les insérer, les soigner, les conseiller, s'en faire les porte-parole, en particulier au plan politique, et utiliser à son profit le crédit de l'alliance avec les plus dominés dans la compétition avec les plus dominants*. (http://www.monde-diplomatique.fr/2002/12/ACCARDO/17254, fév-05)

Il y a *descendre* dans CONDESCENDANCE, donc il y a une idée d'un déplacement du haut en bas. Cependant, ce jugement de supériorité de sa propre personne ne se fait pas par rapport à l'objet comme c'est le cas dans DÉDAIN. Rappelons-nous que dans DÉDAIN cette supériorité découlait plutôt de la mise en rapport avec l'objet. Dans le cas de CONDESCENDANCE, la supériorité lui est préalable et l'autorise. Le sujet de CONDESCENDANCE se considère comme supérieur à l'objet et cette caractéristique rapproche DÉDAIN et CONDESCENDANCE. Par contre, tandis que DÉDAIN provoquait un désintérêt de la part de l'expérienceur pour l'objet, le sujet de CONDESCENDANCE ne se détourne pas de son objet mais l'envisage « de haut » d'une façon qui est positive :

(460) *Allongée entre mon Jean XXIII et ma Michèle Meilland rose saumonée, les pieds sur le pot de la Veuve du Regretté Président Doumer, elle me regarde peindre la table de jardin avec la* ***condescendance amusée d'un philosophe observant la vaine agitation d'une fourmi***. (R439/ **GROULT.B. et FL.** / IL ETAIT DEUX FOIS / 1968 page 90 / *Chapitre 3 Anne Hascoët*)*
(461) ***Je ne m'aperçus pas que l'amabilité de Mme Delorme était de la condescendance***. (R553/ **PERRY.J** / VIE D'UN PAIEN / 1965 page 25 / CHAPITRE III)*

Il s'agit de montrer de l'intérêt envers quelqu'un jugé inférieur, comme le confirme l'énoncé suivant :

(462) *Le Survenant bâilla* ***comme si, en parlant ainsi, uniquement par condescendance, il accomplissait une corvée dénuée d'intérêt à ses yeux, mais nécessaire aux autres***. (L644/ **GUEVREMONT.G** / LE SURVENANT / 1945 page 165 /)*

La supériorité du sujet de CONDESCENDANCE, associée à l'absence du jugement négatif de l'objet (inférieur en comparaison avec la supériorité du sujet) pousse le sujet à avoir une attitude bienveillante, paternaliste à l'égard de l'objet. Nous avons vu, qu'il peut y avoir une confusion entre AMABILITÉ et CONDESCENDANCE, ce qui confirme l'idée de bienveillance.

Nous allons maintenant observer quelques exemples des manifestations de CONDESCENDANCE. Elles sont sensiblement les mêmes que celles de MÉPRIS et de DÉDAIN, bien que les possibilités soient moins importantes :

- manifestations générales :

(463) *Saviez-vous, nous dit-il (**légèrement condescendant**), que Blaise Pascal était malpropre et jugeait vain de laver un corps destiné fatalement à disparaître*. (S326/SALVAYRE L./ LA PUISSANCE DES MOUCHES/ 1995 page 90 : 11)*

(464) *Rodin plissa les yeux, avança les lèvres, rejeta la tête en arrière, avec **cet air sceptique et condescendant** qu'il prenait, quand il voulait témoigner à son interlocuteur qu'il ne croyait qu'à moitié, et restait sur ses positions*. (R544/ MATZNEFF G./ IVRE DU VIN PERDU/ 1981/ page 126 : 6)*

- manifestations au niveau du visage :

(465) *Et, tout en ébauchant **se sourire condescendant** des gens qui se sont si bien aimés eux-mêmes que rien, même pas l'amour, n'a réussi à les rendre malheureux, elle dit encore, avant de hisser non sans adresse la malade sur les coussins empilés en éventail : « La perte de la mémoire du présent est pire que la cécité. »* (S321/ BIANCIOTTI H./ SANS LA MISERICORDE DU CHRIST/ 1985 page 317 : VII)*

(466) *L'autre me gratifie **de longs regards condescendants** et me pose mille questions sur mon privé.* (R769/ HANSKA E./ LES AMANTS FOUDROYES/ 1984 page 55)*

- manifestations liées à l'émission vocale :

(467) ***Le ton condescendant** pouvait être une circonstance atténuante.* (S127/ SARRAUTE N./ POUR UN OUI OU POUR UN NON/ 1982/ page20)*

On ne trouve pas, dans la langue, suffisamment d'éléments pour distinguer, à travers les manifestations, CONDESCENDANCE de MÉPRIS et de DÉDAIN. Rappelons-nous, que nous avons rencontré le même problème pour différencier MÉPRIS et DÉDAIN. Cependant il doit y avoir quelque chose dans ces comportements qui permettrait de les distinguer et il s'agit probablement d'une caractéristique qui n'est pas perçue consciemment, sinon elle serait certainement verbalisée d'une manière ou d'une autre. Nous allons voir que DÉDAIN se distingue de MÉPRIS, parce que l'expérienceur de DÉDAIN se détourne de son objet tandis

que l'expérienceur de MÉPRIS contemplait, en quelque sorte, l'objet de son MÉPRIS. L'expérienceur de CONDESCENDANCE « se penche » sur son objet, sa position supérieure est établie avant CONDESCENDANCE.

Nous définirons CONDESCENDANCE de la manière suivante :

Condescendance (X est condescendant avec Y)
Parfois une personne pense quelque chose comme ceci :
« je suis quelqu'un de très bon
Cette personne n'est pas comme moi
Je veux faire quelque chose pour cette personne
Parce que je veux ceci : à cause de cela cette personne ressente quelque chose de bon
à cause de cela, je vais ressentir quelque chose de bon envers moi-même
X a fait quelque chose comme cela
Parce que X a pensé quelque chose comme cela

Cette explication n'utilise pas le cadre d'explication des sentiments – il n'est pas question ici de *ressentir* quelque chose mais de *faire* quelque chose et c'est probablement là la différence entre les sentiments et les attitudes. L'auto-jugement vient en premier : il est indispensable à CONDESCENDANCE dont il est préalable. Le verbe *faire* subsume tous les comportements possibles, la bienveillance est marquée par le fait que l'expérienceur souhaite que l'objet ait un ressenti positif.

4.2.5. Bilan : les différences entre MÉPRIS et DÉDAIN

Si on voulait résumer la problématique en ayant recours à des métaphores localistes, on dirait que MÉPRIS induit un mouvement vertical : l'expérienceur du MÉPRIS reste immobile et descend l'objet de son MÉPRIS à un niveau plus bas que celui où il se trouve naturellement et plus bas que celui où se trouve l'expérienceur. Dans le cas de DÉDAIN, un double mouvement est engagé : tout d'abord, l'expérienceur s'élève à un niveau supérieur à celui de l'objet de son DÉDAIN (mouvement vertical) pour ensuite s'en

détourner (mouvement horizontal). Rappelons-nous que MÉPRIS et DÉDAIN ont les mêmes manifestations physiques. Pourtant on n'a pas, semble-t-il, de difficulté pour distinguer les deux affects. Comment fait-on alors pour savoir que quelqu'un est *méprisant* plutôt que *dédaigneux* ? Il nous semble que la différence se fait justement au niveau du mouvement horizontal (du corps ou du regard), l'expérienceur de MÉPRIS ne se détourne pas de son objet, il le regarde, alors que l'expérienceur de DÉDAIN s'en détourne. D'autres différences sémantiques peuvent être schématisées dans le tableau suivant :

tableau 16 : différences entre MÉPRIS et DÉDAIN

MÉPRIS	DÉDAIN
- l'expérienceur humain d'une certaine maturité, - la référence externe (doxale) propre à la catégorie des objets concernés, - l'existence de la cause nécessaire (même si pas exprimée) - l'objet tend vers le générique, - persistant dans le temps, - focalisation sur la composante cognitive et physique,	- l'expérienceur humain ou animal, - pas de référence externe (norme), le jugement s'effectue par rapport à l'expérienceur, - absence de la cause être que celle qui est dans le rapport entre l'expérienceur et l'objet - l'objet tend vers le particulier, - situationnel - focalisation sur la composante physique

Malgré les différences, MÉPRIS et DÉDAIN restent proches comme en témoigne l'identité de leurs expressions physiques. Dans les deux cas, il s'agit de porter un regard négatif sur un objet, qu'il soit humain ou non.

Du point de vue de l'axiologie externe, DÉDAIN semble être plus « mauvais » que MÉPRIS dans la mesure où l'expérienceur de DÉDAIN s'instaure en tant que référence de son jugement, alors que dans MÉPRIS, l'expérienceur fait référence à des normes doxales partagées. Cependant, DÉDAIN est situationnel, circonstancié et passager. On peut dire qu'il est plus anodin et plus superficiel que MÉPRIS.

4.3. Conclusion – le champ des sentiments « quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais» en français

Nous conclurons ce chapitre en quatre points. Tout d'abord nous schématiserons le champs de sentiments « quand je pense à toi je ressens quelque chose de mauvais » selon les structures cognitives de chaque affect. Ensuite, nous formaliserons le problème de dérivation sémantique entre les noms-types de sentiments et les dérivés morphologiques. Nous pourrons ainsi déterminer la présence ou l'absence de régularités. Puis nous reposerons la question de ce qui est et de ce qui n'est pas un affect et reviendrons à la problématique de la notion d'*attitude*. Enfin, nous envisagerons le champs de sentiments « quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais » en tant que catégorie fonctionnant sur le principe du prototype.

4.3.1. Les schémas conceptuels des sentiments négatifs

Nous reprenons ici, sous forme de tableau, les explications verbales que nous avons établies pour les affects étudiés, ce qui nous permettra de comparer leurs structures conceptuelles :

tableau 17 : mise en parallèle des explications verbales

HAINE	***détester***	MÉPRIS	DÉDAIN
-	-	-	*Je pense quelque chose de bon de moi*
je sais quelque chose de mauvais de cette personne	*Je sais quelque chose de mauvais de cette personne*	*je sais quelque chose de mauvais de cette personne*	
		les gens pensent quelque chose de mauvais des choses comme cela	
	e)	*les gens pensent que cette personne n'est pas comme les autres personnes à cause de cela*	
		les gens pensent quelque chose de mauvais de cette personne à cause de cela	
A cause de cela je pense que cette personne est mauvaise	*A cause de cela je pense quelque chose de mauvais de cette personne*	*je pense la même chose*	*cette chose n'est pas comme unechose à laquelle je peux penser quelque chose de bon maintenant*
Quand je pense à cette personne je ressens quelque chose de mauvais	*Quand je pense à cette personne je ressens quelque chose de mauvais*		*à cause de cela, je ne veux pas penser à cette chose*
Je veux faire quelque chose de très mauvais à cette personne		*je fais quelque chose avec mon corps parce que je veux que cette personne sache ceci: je pense que cette personne n'est pas comme les autres gens*	*je fais quelque chose avec mon corps parce que je veux qu'on sache ceci: je ne pense pas quelque chose de bon de cette chose*
je veux que quelque chose de très mauvais arrive à cette personne			
quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais	*quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais*		
quand cette personne ressent cela, quelque chose arrive dans le corps de cette personne		*quand une personne pense ceci, cette personne ressent quelque chose de mauvais*	*quand une personne pense ceci, cette personne ressent quelque chose*
(les gens diraient qu'il n'est pas bon de ressentir les choses comme ceci)		*(les gens diraient qu'il n'est pas bon de ressentir les choses comme ceci)*	*(les gens diraient qu'il n'est pas bon de ressentir les choses comme ceci)*

Nous avons inclu dans ce tableau uniquement le contenu propositionnel, en laissant de côté le cadre établi par Wierzbicka commun à tous les affects. L'organisation spatiale des explications permet de comprendre facilement les regroupements que nous avons faits. Ainsi HAINE et *détester* ont une structure proche, celle de *détester* est tout simplement plus simple : il n'y ni de tendance à l'action ni de ressenti corporel. De la même manière, les structures de MÉPRIS et de DÉDAIN sont proches. Du point de vue général, tous ces sentiments apparaissent comme proches, tous se basent sur un jugement axiologique négatif, tous jouent sur le changement de statut de l'objet, qu'il s'agisse de la diminution de la valeur de l'objet ou, même, de sa disparition, la disparition étant à considérer comme le degré ultime de la diminution. On peut voir que DÉDAIN est celui des quatre affects qui se différencie le plus : l'expérienceur procède à une auto-évaluation qui est absente dans les autres affects étudiés et la valence axiologique de DÉDAIN est beaucoup moins nette.

Les explications verbales permettent d'expliquer les structures conceptuelles des affects sans laisser de résidus, c'est-à-dire, sans une nécessité d'explications supplémentaires. Ils s'agit d'une ultime décomposition et on peut, à ce niveau, procéder à des comparaisons précises. Leur mise en parallèle dans un tableau comme celui que nous avons établi permet d'apercevoir une très grande proximité des affects étudiés. Cette proximité témoigne essentiellement d'une certaine homogénéité du domaine affectif : les affects sont des réactions et en tant que telles, ils se construisent comme des variations d'un même schéma actanciel.

4.3.2. Dérivations morphologiques – transformations sémantiques

Un de nos objectifs dans ce chapitre était de vérifier si les régularités de la dérivation morphologique correspondaient à des schèmes de profilation des procès-sentiments. Nous allons maintenant reprendre les gloses que nous avons proposées, les réécrire pour qu'elles correspondent aux principes de la MSN et les mettre en parallèle :

- les adjectifs en *–able* :

X est haïssable :
je sais quelque chose de X

à cause de cela je pense ceci :

les gens peuvent ressentir quelque chose de mauvais [HAINE] envers X à cause de cela

détestable :

je sais quelque chose de X

à cause de cela je pense ceci :

les gens peuvent ressentir quelque chose de mauvais [DÉTESTATION] envers X à cause de cela

X est méprisable

je sais quelque chose de X

à cause de cela je pense ceci :

on ne peut pas penser à X comme on pense aux autres X

les gens peuvent ressentir quelque chose de mauvais [MÉPRIS] envers X à cause de cela

Rappelons tout d'abord que ces gloses ne sont pas circulaires. Nous avons en effet laissé les expressions correspondantes des sentiments et cela afin de ne pas alourdir la démonstration. Pour que les gloses soient exemptes des termes complexes comme *mépris* il faut substituer à ces termes leurs explications.

On observe que les adjectifs en *–able* d'affects proches comme HAINE et *détester* ont les mêmes explications et ils profilent les affects correspondants de la même manière. On pourrait penser qu'il y a une régularité mais *méprisable* vient la contredire. Profilant un affect plus complexe, cet adjectif a une structure légèrement différente. On peut en conclure que la régularité dérivationnelle morphologique ne correspond pas nécessairement à une régularité de profilage sémantique. Naturellement, il faudra étendre les analyses à d'autres sous-domaines affectifs pour vérifier s'il y a une régularité. Nous pouvons dire maintenant seulement que *haïssable* et *détestable* correspondent au même profil que l'on peut réécrire de la manière suivante :

Z nom d'affect -able :

je sais quelque chose de X

à cause de cela je pense ceci :
les gens peuvent ressentir quelque chose de mauvais (Z) envers X à cause de cela

Il suffit, dans cette règle de réécriture sémantique, de substituer à Z l'expression expérientielle d'un sentiment et son explication verbale dans la glose.

- les adverbes en *–ment* :

haineusement
X fait quelque chose
comme le font les gens qui ressentent quelque chose de mauvais [HAINE]

dédagneusement
X fait quelque chose
comme le font les gens qui ressentent quelque chose [DÉDAIN]

Nous n'avons retenu que deux adverbes en *–ment*, en laissant de côté *détestablement*. Les deux adverbes ont la structure presque identique. Dans le cas de l'adverbe *haineusement,* l'orientation axiologique doit être rappelé dans la glose du profil, alors que l'adverbe *dédaigneusement* n'est pas axiologisé aussi fortement.

- les autres dérivés :

Les dérivés adjectivaux ne se construisent pas morphologiquement de manière identique, mais proposent toutefois des profils identiques des affects correspondants. Observons tout d'abord les cas où l'adjectif dérivé complète directement un humain :

X haineux
lorsque je vois X je pense ceci :
X ressent quelque chose de mauvais [HAINE]

X être humain est méprisant
lorsque je vois X je pense ceci :

X ressent quelque chose de mauvais [MÉPRIS]

X être humain est dédaigneux
lorsque je vois X je pense ceci :
X ressent quelque chose de mauvais [DÉDAIN]

Toutes ces gloses sont identiques et se fondent sur une observation externe de quelqu'un ressentant un affect. Malgré le manque de régularité de dérivation morphologique on peut établir une glose de profil des adjectifs des affects :

X être humain est Z adjectif d'affect
lorsque je vois X je pense ceci :
X ressent quelque chose de mauvais (Z)

En ce qui concerne les cas où les adjectifs dérivés complémentent les noms non-humains, nous avons obtenu les gloses suivantes :

Z partie du corps X est haineux
quelque chose est arrivé à Z
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [HAINE]

Z partie du corps X est haineux
quelque chose est arrivé à Z
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [HAINE]

Z partie du corps X est dédaigneux
quelque chose est arrivé à Z
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [DÉDAIN]

Tout comme lorsqu'ils caractérisaient les humains en entier, les adjectifs dérivés, lorsqu'ils sont appliqués aux parties du corps des humains (et donc à des manifestations physiques), profilent les affects de la même manière, ce que l'on peut schématiser ainsi :

Z partie du corps X est Y adjectif d'affect
quelque chose est arrivé à Z
parce que X a fait quelque chosea
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais (Y)

En conclusion, il n'est pas toujours possible de proposer les règles générales de dérivation sémantique, d'autant moins que certaines dérivations morphologiques ne sont pas régulières, comme c'est le cas pour les adjectifs. Nous pensons qu'il faut considérer, malgré certaines régularités, chaque concept de sentiment comme un « automate unique ». Ce n'est pas étonnant, compte tenu de la complexité et de la spécificité des affects. On peut dégager des tendances, repérer certaines régularités qui témoignent de la proximité des concepts affectifs étudiés, mais il reste impossible de postuler des règles.

4.3.3. Sentiment *versus* attitude

Une autre question reste toujours ouverte. Il s'agit du problème de la délimitation du domaine du ressenti affectif et notamment le problème de la délimitation des affects et des attitudes. Nous avons vu qu'Anscombre (1995) considérait que le classème *attitude* peut concerner les sentiments qui s'expriment physiquement. Nous avons dit également qu'une telle vision de chose n'est pas satisfaisante. On *sait* que les attitudes ne sont pas des sentiments, il n'y a aucune raison de croire que les attitudes soient des types de sentiments. Notons que certains linguistes polonais, comme par exemple Nowakowska-Kempna (1995), distinguent le ressenti à caractère évènementiel [afekty], comme par exemple *złość* [colère][44] et *zaskoczenie* [surprise] et les dispositions

[44] Nous rappelons qu'il s'agit d'équivalents grossiers, compte tenu des postulats théoriques de notre travail, on ne peut pas, jusqu'à preuve du contraire, les considérer comme exacts.

psychiques de différents types dont les *uczucia-postawy* [sentiments-attitudes]. Ce classement s'avère, comme nous le verrons, discutable, mais il est intéressant d'observer que Nowakowska-Kempna considère les attitudes comme des types de sentiments, comme le propose Anscombre.

Nous allons maintenant proposer une autre vision de la problématique de la délimitation des domaines mentaux. Pour ce faire, nous allons tout d'abord rappeler que l'importance du recours à l'intuition pour ensuite re-poser la problématique des saisies différentes d'un même noyau conceptuel qui permet de se passer des frontières rigides dans les domaines mentaux (et probablement aussi dans les autres domaines).

Pour Anscombre (1995) l'intuition ne peut être d'aucun secours dans la problématique de distinction des affects et des attitudes. Nous pensons exactement au contraire bien que l'intuition est fondamentale dans ce questionnement. Nous avons vu que, sans le recours à l'intuition, on ne peut même pas décider de l'appartenance ou non d'un concept au domaine affectif. Pour que l'intuition soit opérante, il faut qu'il s'agisse, comme le souligne Wierzbicka, d'une introspection méthodique et profonde et non d'une observation de surface. Rappelons également une autre condition pour l'utilisation de l'intuition : pour qu'elles soit vraiment utile, il faut au préalable avoir une théorie sémantique que l'on cherche à confirmer ou à invalider dans la langue et dans les intuitions des locuteurs (*cf*. le chapitre 1). Le problème peut se poser lorsque les données de surface contredisent l'intuition comme cela semble être le cas pour Anscombre :

> *Les sujets parlants classent sans hésiter le substantif* amour *parmi les noms de sentiments. Or au vu de certaines propriétés distributionnelles, il serait plutôt apparenté aux noms de maladie :*
>
> *Le mal (de Pott + d'amour)*
> *La maladie (de Parkinson = d'amour)*
> *Pierre est tombé (malade + amoureux)*
> *Marie est guérie (du rhume des foins + de son amour pour Pierre)*
> *Un remède contre (l'amour + le rhume des foins)* »

Faut-il alors suivre les propriétés distributionnelles et contredire l'intuition ? Ou, peut-être, il n'y a pas de contradiction du tout. Le fait qu'*amour* se combine parfois comme

les noms de maladies ne signifie pas (ou alors il s'agit d'une interprétation) qu'il est apparenté aux noms de maladies. Les énoncés d'Anscombre, métaphoriques, concernent une saisie d'AMOUR – AMOUR-émotion. Qu'est-ce qui permet de dire plutôt que cet AMOUR « serait plutôt apparenté aux noms de maladie » que les noms de maladies ont un fonctionnement semblable à AMOUR ? Le fait qu'il y ait des propriétés communes ne signifie pas qu'il y ait une parenté. Un ordinateur et un être humain partagent certaines propriétés, sont-ils apparentés pour autant ?

Notre hypothèse est la suivante : les affects, comme nous l'avons vu, sont des réactions à certains objets ou situations du monde auxquelles est associé un ressenti affectif, une tendance à l'action et, parfois, à un ressenti corporel. Les attitudes par contre sont dépourvues de ressenti affectif et de ressenti corporel. Elles consistent en une réaction à un objet ou à une situation du monde associée à une tendance à l'action mentale ou matérielle. Vue de cette façon, la confusion possible entre les sentiments et les attitudes est facilement explicable. Certains lexèmes peuvent désigner, selon les emplois que l'on en fait, tantôt les sentiments tantôt les attitudes, ou bien encore d'autres choses comme l'observe Anscombre (*op.cit*.). Nous revenons ainsi à un problème d'accès au savoir et de point de vue. Reprenons l'exemple de MÉPRIS, il s'agit indéniablement d'un sentiment, jamais d'une émotion, sa composante physique est agentive. Dans les cas où il n'y a pas de ressenti, il s'agit de MÉPRIS feint. On peut alors dire que MÉPRIS est une attitude, dans la mesure où il s'agit d'une réaction froide, comme CONDESCENDANCE. L'agentivité demeure un critère particulièrement pertinent. On peut dire que l'émotion est une réaction « très chaude » et patientive, que le sentiment est « tiède ou froid » et qu'il tend vers le pôle agentif, l'attitude est une réaction « froide » et toujours agentive. Il va de soi qu'il ne s'agit pas de sous-domaines exclusifs et qu'il y a une continuité, certains éléments peuvent être classés, tantôt dans l'un tantôt dans l'autre domaine.

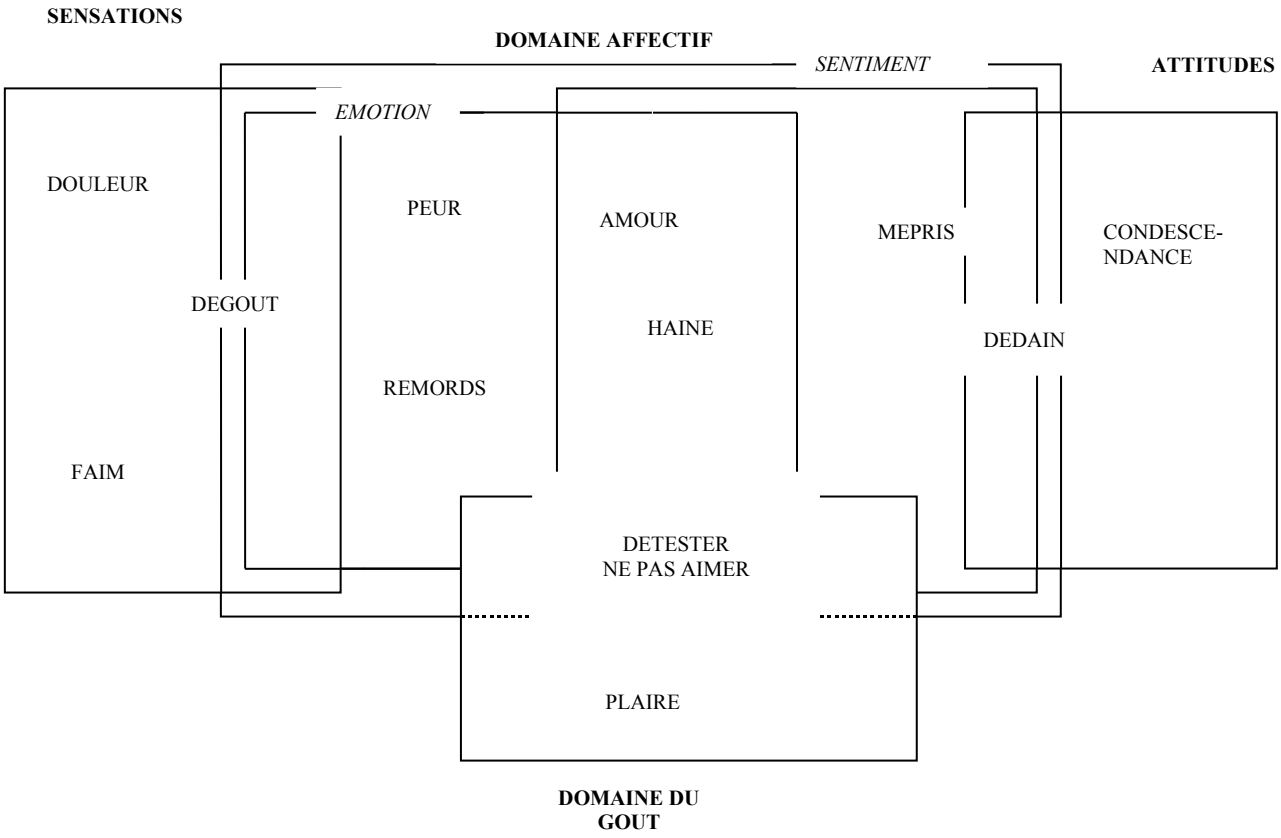
Observons toutefois que, plus près du noyau prototypique de la catégorie du ressenti affectif on se trouve, moins on a de chance d'avoir une saisie en attitude, même s'il y a la possibilité d'une interprétation en sentiment, comme c'est le cas de HAINE et D'AMOUR. Nous essayons de schématiser les domaines dans la partie qui suit.

4.3.4. Organisation du domaine « quand je pense à toi je ressens quelque chose de mauvais »

Le domaine du ressenti affectif fonctionne comme une catégorie prototypique avec des éléments centraux, des éléments périphériques et des frontières floues. Kleiber (1990) fait observer, au sujet des frontières floues, que même si une autruche est un oiseau périphérique, on sait qu'il s'agit d'un oiseau. Dans le domaine non-matériel des affects, les choses sont encore moins claires et le statut des éléments périphériques comme DÉDAIN reste discutable.

Nous proposons de schématiser le domaine affectif et le domaine conjoint d'attitudes de la façon suivante :

schéma 13 : tentative de schématisation du sous-domaine des affects « quand je pense à toi je ressens quelque chose de mauvais » et des domaines connexes en français



Ce schéma est nécessairement simplifié et, pour la clarté de la lecture, nous n'y avons pas inclus tous les concepts affectifs que nous avons étudiés dans cette partie. Par contre nous y avons introduit également quelques affects positifs pour montrer leur situation par rapport aux affects négatifs On n'y trouve pas ADMIRATION par exemple. L'objectif de cette schématisation est de montrer la complexité du domaine affectif qui est due, entre autres, aux interconnections avec les domaines expérientiels des sensations, des attitudes et du goût.

Reprenons l'exemple d'ADMIRATION. Cet affect peut se situer, comme nous l'avons vu, sur tout le continuum *émotion – sentiment* mais il peut relever également du domaine des attitudes. Pour représenter ADMIRATION dans notre schéma, il faudrait nécessairement la placer à deux endroits différents. Les sentiments MÉPRIS et DÉDAIN peuvent, comme nous l'avons vu, être interprétés comme des sentiments ou comme des attitudes, mais jamais comme les deux à la fois. Tout dépend de la présence ou non du ressenti et cette présence ou absence n'est pas marquée linguistiquement (au sens d'un marquage formel).

Enfin, nous avons vu que le domaine affectif recoupe le domaine de goût, notamment à travers les concepts exprimés par les expressions *(ne pas) détester* et *(ne pas) aimer*. Notons que DÉGOÛT est lui-même ambivalent. Son appartenance même au domaine affectif peut être discuté. La cohérence de notre représentation est assurée par les éléments centraux : HAINE et AMOUR, ces deux affects, étant centraux et prototypiques de la catégorie des affects, entre autres parce qu'ils sont à la fois *émotions* et *sentiments*, ne peuvent être inclus dans aucun autre domaine.

Le domaine affectif est dynamique. *Emotion*, *sentiment* et *attitude* sont des saisies possibles des affects et lorsque l'on considère la problématique ainsi, on peut comprendre plus facilement les difficultés voire l'impossibilité de classer les prédicats affectifs en noms de sentiment ou noms d'attitude. Un nom de sentiment peut être selon le co(n)texte un nom d'attitude et vice versa. Toutes les saisies ne sont pas possibles pour tous les prédicats, la découverte des structures conceptuelles permet de prédire les différentes saisies.

5.
LES SENTIMENTS « QUAND JE PENSE A TOI JE RESSENS QUELQUE CHOSE DE MAUVAIS » EN POLONAIS

[Nienawiść]
Do nowych zadań w każdej chwili
gotowa.
Jeżeli musi poczekać, poczeka.
Mówią, że ślepa. Ślepa ?
Ma bystre oczy snajpera
i śmiało patrzy w przyszłość
- ona jedna.[45]

W. Szymborska

[45] Toujours prête à entreprendre un nouvel ouvrage.
S'il faut attendre, elle attendra.
On la dit aveugle. Elle ?
Avec ces yeux de sniper ?
Intrépide, elle regarde l'avenir en face.
Elle seule.
tr. J. Kamiński

L'étude de la sémantique des expressions d'affects a été largement entamée en Pologne. Même si les affects qui nous intéressent ici sont souvent oubliés, nous avons à notre disposition beaucoup plus de sources que pour le français. Nous n'allons pas faire un état de l'art à part, certaines positions de linguistes polonais ont été présentées dans le premier chapitre, mais nous inclurons, dans nos analyses, les travaux qui sont pertinents pour notre recherche.

Nous suivrons dans ce chapitre un plan identique au chapitre dans lequel nous étudions les expressions des sentiments en français. Le lecteur aura certainement parfois l'impression de redites mais nous voulons éviter, au maximum, de déséquilibrer les deux parties en nous servant des formulations comme « c'est comme en français », *etc*., tout en restant conscient que le seul fait de commencer par une langue (et il faut bien commencer par quelque chose) risque de biaiser l'étude de l'autre. Nous préférons consacrer un chapitre à part à la mise en contraste puisque, pour qu'une étude comparée ait de la valeur, il faut que les langues que l'on compare soient analysées de la même manière.

Avant de commencer l'analyse des affects polonais, nous allons donner quelques caractéristiques de la langue polonaise afin de faciliter le suivi aux lecteurs non-polonophones. Le polonais constitue, avec le cachoube, les langues sorabes, le tchèque et le slovaque, la branche occidentale des langues slaves.

Par rapport au français, le polonais présente des particularités majeures suivantes :

- l'ordre de mots dans la phrase est libre ;
- le polonais est une langue fortement fléchie : le système casuel est très développé et compte sept cas ; les notions d'objet direct et d'objet indirect ne sont pas consistantes en polonais ; en dehors des cas il existe des prépositions, chacune régissant un ou plusieurs cas ;

- le système temporel polonais est simple par rapport au français, par contre le verbe polonais est fortement aspectualisé lexicalement.

Ajoutons enfin que le polonais a commencé à s'écrire beaucoup plus tard que le français. Les premières sources contenant les typonymes et les anthroponymes polonais datent du XIIe siècle. Contrairement au français, il n'existe pas d'écrit en langue-mère : le vieux-slave. L'étymologie polonaise est donc davantage déductive et réconstructrice, s'appuie souvent sur les comparaisons avec d'autres langues slaves et puise dans le vieux-slavon, la plus ancienne forme attestée d'une langue du domaine slave.

5.1. Le groupe NIENAWIŚĆ

Le groupe NIENAWIŚĆ contient les affects suivants : NIENAWIŚĆ elle-même, NIECHĘĆ et ZAWIŚĆ. NIENAWIŚĆ est l'équivalent le plus proche de HAINE, nous verrons qu'elle partage en effet la plupart de ses caractéristiques, NIECHĘĆ n'a pas d'équivalent direct en français, nous verrons que l'on peut traduire les expressions de cet affect de différentes manières suivant les contextes, enfin ZAWIŚĆ est un affect qui s'approche du couple JALOUSIE/ENVIE[46] et de HAINE, et qui n'a pas d'équivalent en français non plus. Poser les choses ainsi, c'est signaler d'emblée que le domaine de « mauvais » sentiments diffère en polonais et en français.

5.1.1. NIENAWIŚĆ

Si l'on en croit les enquêtes effectuées par M. Fleischer (2002, 2003) dans le domaine de sciences de la culture, NIENAWIŚĆ est un sentiment important pour les Polonais. En effet, dans la liste des mots que les Polonais jugent importants pour leur culture, NIENAWIŚĆ occupe une place relativement haute : elle se trouve en sixième position, il n'y a qu'un sentiment qui la précède, il s'agit de MIŁOŚĆ [*amour*] occupant la première place.

Nous étudierons ici NIENAWIŚĆ principalement à travers les expressions suivantes : le nom *nienawiść*, le verbe *nienawidzić* (et certaines formes verbales particulières), l'adjectif *nienawistny* et l'adverbe *nienawistnie*. Nous devons préciser

[46] Nous réexpliquerons l'absence de ce couple dans l'étude des affects en français ultérieurement.

d'emblée que la problématique verbale est plus complexe en polonais qu'en français, le polonais étant une langue fortement aspectualisée. Ainsi le verbe *nienawidzić*, qui est imperfectif, possède un doublet perfectif *znienawidzić* à valeur inchoative. Dans la mesure où les différentes saisies aspectuelles ne semblent pas jouer un rôle dans la structure conceptuelle, bien qu'elles nous renseignent sur la conceptualisation de NIENAWIŚĆ, nous ne nous en occuperons pas plus que nécessaire dans ce chapitre.

5.1.1.1. Eléments étymologiques et lexicographiques

5.1.1.1.1. Eléments étymologiques

L'origine de verbe *nienawidzić* (et de son dérivé nominal *nienawiść*) est facilement identifiable dans la mesure où il est encore relativement transparent (Jurkowski, 1989; Bańkowski : 2000 ; Brückner : 2000)[47]. On peut décomposer *nienawidzić* en éléments suivants : *nie – na – widz – ić*[48]. Le formant *vid-* est slave, il signifie « voir » (tout en étant apparenté à *ved-* signifiant « savoir ». On pouvait regarder le monde positivement et cette façon positive de voir le monde était rendue par le préfixe *na-*, ce qui donnait ensemble le verbe *nawidzić* signifiant « voir positivement ou volontairement, approuver, favoriser, être en amitié avec quelqu'un, aimer ». Ce verbe n'existe plus en polonais contemporain. En revenche, on a conservé la forme niée de ce verbe ***nie**-nawidzić* qui signifiait, au départ, exactement le contraire de *nawidzić* : « regarder négativement, sans volonté, ne pas aimer ». Ce n'est que plus tard que *nienawidzić* a pris le sens moderne que nous tenterons de décrire ici.

5.1.1.1.2. Eléments lexicographiques

Uniwersalny słownik języka polskiego[49] définit le verbe *nienawidzić* [haïr] ainsi : « ressentir envers quelqu'un ou quelque chose nienawiść [haine], odraza [repulsion], wstręt [dégoût] ; ne pas pouvoir sentir, ne pas supporter ».

Pour *USJP*, *nienawiść* c'est « le sentiment d'une forte *niechęć*[50] [approximativement : *aversion*], d'hostilité envers quelqu'un ou quelque chose ».

Pour le même dictionnaire, l'adjectif *nienawistny* signifie : « provoquant la haine, l'aversion, le dégoût ; *znienawidzony* [haï] » et, également : « haineux, étant

[47] Nous suivrons ici Jurkowski, sa présentation est la plus détaillée et la plus éclairante.
[48] le suffixe *–ić* signale l'infinitif.
[49] Dorénavant *USJP*.
[50] Voir *infra*.

l'expression de la haine, plein de haine, inamical, hostile ». On peut voir que cet adjectif est bidirectionnel, il peut qualifier tant l'expérienceur que l'objet de NIENAWIŚĆ.

Encore une fois, notre objet ici n'est pas d'analyser les articles lexicographiques, on peut cependant observer encore une fois que les définitions sont circulaires et qu'elles expliquent les valeurs en proposant tout simplement une liste de valeurs proches sans expliquer leurs implicaitons mutuelles. On remarquera également qu'un dictionnaire de référence d'une taille très respectable, se limite à si peu d'informations[51]. Rappelons-nous que les dictionnaires français étaient plus loquaces au sujet des affects.

5.1.1.2. Structure actancielle :

La structure actancielle de NIENAWIŚĆ correspond directement à celle de HAINE et nous la schématiserons donc ainsi :

X NIENAWIŚĆ $Y_{génitif}$ (à cause de y)

Comme en français, l'argument « cause » est optionnel. Il est conceptuellement indispensable pour que le procès affectif NIENAWIŚĆ puisse avoir lieu, mais une fois ce procès-sentiment débuté, l'argument cause n'est pas nécessairement pris en compte. Du point de vue formel, la cause est rarement exprimée.

Nous allons maintenant étudier la structure actancielle de NIENAWIŚĆ.

5.1.1.2.1. L'expérienceur

L'expérienceur de NIENAWIŚĆ peut être exprimé dans un énoncé :

- soit en position de sujet, ce qui est toujours le cas du verbe *nienawidzić* :

(1) *Te żarnowce są okropnie żółte,* ***nienawidzę*** *żółtego koloru, a oni zawsze przynoszą mi żarnowce.* (Rudniańska Joanna, *Miejsca*, WAB, Warszawa, 1999)**

[ces gênets sont horriblement jaunes, **je hais**[52] la couleur jaune et ils m'apportent toujours ces fleurs]

[51] Il faut préciser que nous avons traduit ici que la partie définitoire, les articles correspondants donnent encore des exemples et des collocations les plus fréquentes.

[52] Nous traduisons d'emblée les expressions de NIENAWIŚĆ par les expressions de HAINE puisque, comme nous allons le voir, il y a une correspondance exacte.

- soit, ce qui est souvent le cas des énoncés avec le nom *nienawiść*, dans une autre partie non spécifique de l'énoncé, comme dans l'exemple suivant où *les Blancs* sont l'objet du verbe *łączyć* [unir] :

(2) *Białych łączyla we wspólnotę* ***nienawiść*** *do Indian.*
(http://www.dziennik.com/www/dziennik/kult/archiwum/01-06-02/pp-06-14-03.html juillet-04)
[la haine des Indiens unissait les Blancs en une seule communauté]

Parfois l'expérienceur n'est pas mentionné du tout dans l'énoncé, l'argument sémantique doit toutefois être toujours pris en compte (*cf*. Gross), du moment où il y a NIENAWIŚĆ, il y a un expérienceur de NIENAWIŚĆ, même s'il n'est qu'au niveau virtuel (NIENAWIŚĆ est potentielle et non encore actualisée) :

(3) *Ministerstwo powołuje się przy tym na obowiązujące w NRD ustawy, które zakazują rozpowszechniania idei* ***nienawiści*** *do innych narodów, ducha odwetu i podżegania do wojny.* (korpus IPI PAN)
[le ministère s'appuie sur les décrets en vigueur dans la RDA, lesquels interdisent la propagation de l'idée de haine envers d'autres nations, de l'esprit de la vengeance et d'appel à la gueurre]

NIENAWIŚĆ est un affect humain, nous n'avons trouvé aucune occurrence avec un expérienceur animal. L'humanitude n'est toutefois pas la seule contrainte pesant sur l'expérienceur de NIENAWIŚĆ, il doit également avoir une certaine maturité :

(4) [...] *jestem jak dziecko które* ***nie zna*** *zawiści, złości, nienawiści, jestem jak niemowlak który widzi wszystko przez różowe okulary* [...]
http://hyperreal.info/neuro_groove/go.to/art/4708 juillet-04)
[je suis comme un enfant qui **ne connaît pas** l'envie, la colère, la haine, je suis comme un nourrisson qui voit tout à travers les lunettes roses]

Certaines personnes ne connaissent pas NIENAWIŚĆ ou n'arrivent pas à la ressentir :

(5) ***Nie umiem ciebie nienawidzić*** *- kochałem.* (Żurakowska Zofia, *Jutro niedziela*, Siedmioróg, Wrocław, 1995)**
[**je ne sais pas te haïr/je suis incapable de** – j'aimais]
(6) *Może jestem dziwolągiem ale ja* ***nie potrafię nienawidzić****.*
(http://barteq.fotolog.pl/327925,komentarze.html, mai-05)
[peut-être je suis bizarre mais **je ne sais pas/je ne suis pas capable de haïr**]

De plus, NIENAWIŚĆ peut, comme nous l'avons déjà vu, être l'objet d'un apprentissage:

(7) ***Nauczyła cię*** *nienawiści - skonstatował z gniewem.* (Przybylska Ewa, *Dotyk motyla*, Siedmioróg, Wrocław, 1995)**
[elle **t'a appris** la haine – a-t-il constaté avec colère]
(8) […] ***i uczył się*** *nienawiści - powiedział smutno*. (Karol D., 1997, *Wydziedziczeni*, Twój styl)**
[et **il apprenait** la haine – dit-il tristement]

Nous avons vu également dans le chapitre concacré à la problématique de l'agentivité que NIENAWIŚĆ pouvait être conceptualisée tantôt comme *emocja* [émotion] tantôt comme *uczucie* [sentiment]. Dans le cas de NIENAWIŚĆ – emocja, le polonais utilise souvent la métaphore du poison (cf. aussi *infra*):

(9) *Pamietam również szok jakim było zabójstwo Itzaka Rabina dokonane przez* ***zaczadzonego nienawiścią*** *żydowskiego prawicowego ortodoksa*.
(http://forum.wprost.pl/ar/?O=294479&NZ=24 juillet-04)
[je me rappelle aussi le choc qu'était l'assassinat de I.R. accompli par un juif ortodoxe de droite **empoisonné**[53] **par la haine**]

En ce qui concerne les emplois de NIENAWIŚĆ – uczucie [sentiment], nous avons trouvé un seul emploi du verbe *nienawidzić* utilisé à l'impératif :

(10) ***Znienawidź go*** *tak jak Bóg go nienawidzi.* (reklamy religijne, 1999)**
[**mets-toi à le haïr** comme Dieu le hait]

Un seul exemple ne permet pas de tirer de conclusions. Si nous le citons ici, c'est parce que cet énoncé ne choque pas mes informateurs polonais même s'ils disent ne pas utiliser cette forme. L'acceptation se justifie par le contexte religieux qui induit l'interprétation de l'impératif en précepte et non en ordre, selon le même principe que pour « aimez-vous les uns les autres ». En dehors des emplois indiquant un engagement de l'expérienceur dans son sentiment, le polonais emploie également les verbes à l'interprétation active :

[53] Le verbe *zaczadzić* est utilisé le plus souvent pour décrire l'empoisonnement par l'oxyde de carbone.

(11) *Oczywiście, że* ***żywiłem nienawiść*** *do sprawców i żywię nadal.* (http://euro.pap.com.pl/cgi-bin/wapp.pl?grupa=10&ID=63236&lista=0, juin-05)
[bien sûr **je nourrissais de la haine** envers les nazis et je la nourris toujours]
(12) ***Karmię w sobie uczucie nienawiści*** […] (Breza T., 1974, *Zawiść*, Warszawa : Czytelnik, p.435)
[**je nourris en moi le sentiment de la haine**]

Dans le cas de prédicats de sentiments, les verbe *żywić* [nourrir] et *karmić* [donner à manger] sont, bien évidemment métaphoriques, il ne reste pas moins qu'ils signifient le caractère actif de l'expérienceur par rapport à son affect. Observons toutefois que l'affect est individué et comme indépendant de l'expérienceur qui tente de l'augmenter « de l'extérieur ». Il en va de même avec le verbe *darzyć*[54], comme dans :

(13) *Zapomina, że człowiek, którego* ***darzy nienawiścią****, jest współodpowiedzialny za przyjście ich dziecka na świat.* (http://users.nethit.pl/forum/read/tata/2254384/5/, juin-05)
[elle oublie que l'homme qui **elle « gratifie » de la haine**, est co-responsable de la venue au monde de leur enfant]
(14) *Zawzięty nacjonalista, sztywny, obłudny konserwatysta,* ***darzył nieugiętą nienawiścią*** *Żydów, Austriaków i Niemców, ale przede wszystkim Żydów.* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój styl, Warszawa, p.481)
[nationaliste acharné, rigide, conservatiste hypocrite, **il « gratifiait » de la haine inébranlable** les Juifs, Autrichiens et Allemands, mais avant tout les Juifs]

Encore une fois, dans les cas de collocation avec les prédicats affectifs, ce verbe est métaphorique, il n'en reste pas moins que l'interprétation est active. La présence de l'adjectif *nieugięty* [inébranlable, impossible à plier, c'est-à-dire à modifier] dans le deuxième énoncé confirme cette interprétation. Libura (2000) attire l'attention sur la collocation fréquente *bezsilna nienawiść* [haine impuissante] qui indique qu'habituellement NIENAWIŚĆ est accompagnée d'une volonté forte d'action (nous dirons que cette tendance volitive fait partie de NIENAWIŚĆ).

Enfin, quelques autres indices nous permettent de voir que NIENAWIŚĆ peut être raisonnée, ainsi dans :

(15) *Nienawidziłem go, ale podziwiałem jego wiedzę.* (Wierzbicka A. (éd.), 1972, *Semantyka i słownik. Z dziejów form artystycznych w Literaturze polskiej*, Ossolineum: Wrocław, p.130)

[54] Ce verbe est très difficilement traduisible dans le contexte affectif. Hors ce contexte, on le traduit par « *gratifier*, *pourvoir* »

[je le haïssait, mais j'admirais son savoir]

Cet énoncé nous montre que l'expérienceur qui ressent NIENAWIŚĆ peut avoir une vision positive de l'objet ce qui coexiste avec NIENAWIŚĆ.

Il existe en polonais l'adjectif *nienawistny* qui, comme nous l'avons déjà signalé, peut qualifier tant le sujet que l'objet de NIENAWIŚĆ, et qui est souvent ambigu pour cette raison. L'observation des emplois de cet adjectif nous apprend que le caractère *nienawistny* peut être permanent ou temporaire. Ainsi dans l'énoncé :

(16) ***Nie jest z natury nienawistny**, ale jego złość może przerodzić się w furię i może przystąpić do zabijania istot o złych sercach*. (http://uoclone.mmogspot.pl/index.php?id=bogowie, juin-05)
[**il n'est pas haineux de nature**, mais sa colère peut se changer en furie et il peut se mettre à tuer les êtres au bon cœur]

le locuteur donne le caractère *nienawistny* comme non-permanent tout en posant la possibilité que cette caractéristique peut être permanente par l'emploi du syntagme *z natury* [de nature]. Remarquons que dans cet énoncé où NIENAWIŚĆ est intriqué avec ZŁOŚĆ [grossièrement : colère] et porte sur le faire. Dans l'énoncé qui suit, l'adjectif *nienawistny* est ambigu :

(17) *Zwykła **nienawistna** i zawistna **swołocz** czerwona która sieje zlo, fałszywie i prowokacyjnie podająca się za Katolika, a którą należy tępić jak plugawą zarazę*
(http://users.nethit.pl/forum/read/mp/2511010/0/, juin-05)
[**une masse** rouge ordinaire **haineuse** et zawistna[55] qui sème le mal, se fait passer pour catholique faussement et en provoquant, laquelle il faut détruire comme une maladie]

Il y a deux interprétations possibles. L'adjectif *nienawistny* porte sur *swołocz* [grossièrement : masse] et il a alors l'interprétation qui se rapproche de « haïssable ». Mais il peut être interprété soit comme « haineux », notamment parce qu'il est coordonné avec l'adjectif *zawistny* qui semble induire cette interprétation. Il reste une troisième possibilité : l'adjectif *nienawistny* signifie à la fois « haineux » et « haïssable ». Nous nous expliquons : *swołocz* est « haineuse »[56] *parce qu'elle sème le mal, est fausse et provoque*. Mais, en même temps, elle devient *haïssable* pour cette

[55] Intraduisible, quelque chose de l'ordre de l'envie haineuse. *Cf. infra* pour les explications.
[56] Nous donnons les équivalents français les plus proches pour faciliter la lecture.

raison, le locuteur la hait et veut la détruire. Notons qu'à deux reprises *nienawistny* est lié avec le domaine de *faire* ici aussi.

Il existe des énoncés où cette ambiguïté n'existe pas :

(18) *Nie jestem nienawistna, szkoda mi ciebie po prostu*. (http://uzalezniona-od-zycia.blog.onet.pl/, juin-05)
[je ne suis pas haineuse, je te plains tout simplement]

L'emploi de l'adjectif *nienawistny* appliqué à soi-même est rare. L'ambiguïté n'existe pas parce nous n'avons pas de problème d'accès au savoir, le locuteur-expérienceur sait exactement ce qu'il ressent. Mais si on reconstruit le contexte en prenant en compte la négation, on peut supposer que le locuteur s'est vu repprocher d'être *haineuse*. On retrouve donc l'ambiguïté.

Nous n'établirons pas pour le moment de glose explicative de la façon dont *nienawistny* profile NIENAWIŚĆ. Pour pouvoir le faire nous devons d'abord étudier les emplois de *nienawistny* qui se traduisent comme *haïssable* dans les contextes qui ne laisse pas la place à l'ambiguïté. Retenons seulement que tous ces emplois, en dehors du dernier, sont explicitement associé à la tendance à l'action.

5.1.1.2.2. L'objet et cause

Nous allons étudier maintenant les arguments objet et cause de NIENAWIŚĆ. Nous avons choisi d'étudier les deux ensemble puisqu'ils sont nécessairement liés dans le mécanisme d'*appraisal*. Nous avons déjà signalé que l'argument cause n'est pas toujours présent dans la structure formelle de l'énoncé ce qui nous permettra de tirer les conclusions sur la participation dans le procès sentiment.

Les objets de NIENAWIŚĆ peuvent être de différents types :

- humains :

- particuliers :

(19) *Nienawiść do **zastępczego ojca**, do nieokrzesanego urzędasa wyznaczonego in loco parentis, ułatwiała wyparcie dużo bardziej niebezpiecznej nienawiści do **własnego rzeczywistego ciemiężcy**.* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój styl, Warszawa, p.44)
[la haine **envers mon père de remplacement**, à cet employé désigné in loco parentis facilitait le rejet d'une haine plus dangeureuse pour **son véritbale tortionnaire**]

(20) *Nienawidzę **tego bachora**, po prostu nie mogę go znieść, on nawet nie zachowuje się jak normalne dziecko, jest wyniosły, poniża ludzi, zachowuje się jakby "pozjadal wszystkie rozumy", ale za to bardzo kocha swojego tatusia... wrrrrr...*
(http://forum.gazeta.pl/forum/72,2.html?f=16&w=13570829, juillet-04)
[je hais **ce bâtard**, tout simplement je ne peux pas le supporter, il ne se comporte même pas comme un enfant normal, il est hautain, mélange les gens avec de la boue, se comporte comme s'il « avait mangé tous les esprits », mais par contre il aime beaucoup son papa]
(21) *Poza tym każdy wiedział, że nienawidzi **Sylwii** z całego serca, bo była od niej ładniejsza i miała powodzenie u chłopców*. (korpus IPI PAN)
[de plus, chacun savait qu'elle haïssait **Sylvie** de tout son coeur, car elle était plus jolie qu'elle et plaisait aux garçons]
(22) *To było w jakiś czas po śmierci matki, gdy uświadomiła sobie, że powinna była matkę kochać i pomagać jej, a ona przez tyle lat **jej** nienawidziła i uciekła od niej*. (korpus IPI PAN)
[c'était un temps après la mort de sa mère, quand elle s'est rendue compte qu'elle aurait dû l'aimer et l'aider, et elle **l**'avait haï pendant tant d'années et elle l'a fuit]

N'importe quel sujet humain individuel peut être l'objet de NIENAWIŚĆ, nous n'avons repéré aucune contrainte.

- classes :

(23) *dlaczego w Polsce panuje taka nienawiść do **homoseksualistów**???*
(http://kiosk.onet.pl/1,2,8,6631193,19672677,1090691,0,forum.html juillet-04)
[pourquoi règne en Pologne une telle haine envers **les homosexuels** ?]
(24) *Ulice Polski byly przesiąknięte nienawiscią do **garstki ocalałych Żydów** i do **reżimu komunistycznego**, w którym Żydzi zajeli wysokie stanowiska.*
(http://free4web.pl/3/2,21206,13948,1425069,0,Thread.html juillet-04)
[les rues de la Pologne était imbibées de la haine envers **la poignée de Juifs survivants** et envers **le régime communiste** dans lequel les Juifs occupaient les postes bien placés]
(25) *Niemieccy i austryjaccy studenci byli skłonni czcić swoje matki i ojców, a nienawidzić **cudzoziemców i Żydów** (...)* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój Styl, Warszawa, p.138)
[les étudiants allemands et autrichiens étaient prêts à vénérer leurs pères et mères et à haïr **les étrangers et les Juifs**]
(26) *Tak żyją w Grecji patrioci, którzy kochają swoją ojczyznę i nienawidzą **anglo-amerykańskich imperialistów.*** (*Gromada*, 6, 1950, Warszawa)**
[ainsi vivent en Grèce les patriotes qui aiment leur patrie et haïssent **les impérialistes anglo-américains**]
(27) *To był dzień, kiedy proboszcz znienawidził **wszystkich chłopów z Prawieku** – leniwych, gnuśnych i żądnych pieniędzy*. (Tokarczuk O., 2000, *Prawiek i inne czasy*, Wałbrzysz : Ruta, p. 47)

[c'était le jour où le curé s'est mis à haïr **tous les paysants de Prawiek** – paresseux, et avides d'argent]

(28) *Bardzo mnie cieszy jak sam demaskujesz swoje skurwysyństwo, nienawiść **do ludzi lepszych, piękniejszych, mądrzejszych np mnie*** [...] http://users.nethit.pl/forum/read/mp/2376748/x_juillet-04)

[je me rejouis quand tu démasques toi-même ton « fils-de-putisme », ta haine envers **les gens meilleurs, plus beaux et plus sages, p.ex. moi**]

Ici aussi, il semble qu'il n'y ait aucune contrainte sur la classe d'humains qui occupe la place d'objet. Observons toutefois qu'il faut que l'expérienceur de NIENAWIŚĆ n'appartienne pas à la classe en question, ainsi, dans le premier énoncé où il s'agit d'un point de vue extérieur, le locteur ne hait les homosexuels, comme en témoigne le format interrogatif de cet énoncé. S'il les haïssait, il saurait pourquoi et la question n'aurait pas de sens. Les énoncés suivants sont plus simples, on y trouve des oppositions ethniques : Polonais - Juifs[57], Allemand et Autrichiens – étrangers et Juifs, patriotes grecs – impérialistes anglo-américains, donc des oppositions de classes d'humains. Le contraste curé – paysans semble fonctionner sur le même principe de différence d'appartenance à des catégories sociales différente. Enfin, le dernier énoncé est intéressant dans la mesure où le locuteur (dans l'énoncé – argument objet) construit une classe dans laquelle il s'inclut.

Ainsi, en polonais tout comme en français, NIENAWIŚĆ est liée, dans le cas de la classe d'humains à l'idée de l'Autre.

- l'expérienceur lui-même

  NIENAWIŚĆ peut être également dirigée vers l'expérienceur lui-même :

(29) *Miał wszystkie klasyczne objawy agresji skierowanej do wewnątrz: samobójczą **nienawiść do siebie** (...)* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój styl, Warszawa, p.242)

[il avait tous les symptomes classiques d'une agression tournée vers l'intérieur: **une haine suicidaire pour soi**]

(30) *Byłem **pełen nienawiści do samego siebie** […]* (Kowalewski W., 2000, *Bóg zapłacz*, WAB)**

[j'étais **plein de haine pour moi-même**]

[57] On trouve, notamment sur internet, tant les textes polonais antisemites que les textes juifs antipolonais.

On peut considérer ces cas exactement de la même manière que le cas d'humains individuels, nous y reviendrons lorsque nous analyserons la composante cognitive de NIENAWIŚĆ.

- concrets :

Tous les objets concrets peuvent tous devenir les objets de NIENAWIŚĆ, aucune contrainte ne semble exister. A titre d'exemple :

(31) *Franz nienawidził* ***szkoły*** [...] (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój Styl, Warszawa, p.39)

[Franz haïssait **l'école**]

(31) *Kafka dojrzewał, nienawidząc* ***swojego ciała***. (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój Styl, Warszawa, p.109)

[Kafka mûrissait en haïssant **son corps**]

(32) *Poddał się jej upodobaniu do* ***ohydnych mieszczańskich mebli****, których nienawidził, a nawet zgodził się na ceremonię religijną, chociaż z zasady był jej przeciwny.* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój Styl, Warszawa, p.385)

[Il se résignait à son goût **d'horribles meubles bourgeois qu**'il haïssait, et même il a donné son accord pour la cérémonie religieuse, même s'il était contre par principe]

(33) *34-letnia aktorka ma* ***wspaniałe kręcone włosy****, których nienawidziła w dzieciństwie*. (korpus IPI PAN)

[L'actrice de 34 ans a **de superbes cheveux bouclés qu**'elle haïssait dans son enfance]

(34) *Bo ona po prostu bo ona* <u>*nienawidzi*</u> ***pisać listów ręczne***. (oral, 2001)**

[car elle hait tout simplement **écrire les lettres à la main**]

(35) *Właściwie przychodzi mi do głowy tylko jedno - że* <u>*nienawidził*</u> ***moich spodni w kwiaty***. (Janicka B., Janda K., 1998, *Gwiazdy mają czerwone pazury*, WAB)**

[à vrai dire, me vient une seule chose à l'esprit – il haïssait **mon pantalon à fleurs**]

(36) *Nienawidził* ***brudu****, który wciskał się w szczeliny starej drewnianej chałupy, w podłogi, pod paznokcie. Nienawidził* ***smrodu krowiego gnoju****, którym przesiąkało ubranie, kiedy weszło się do obory. Nienawidził* ***zapachu gotowanych ziemniaków dla świń*** *– przenikał on cały dom, każdą rzecz w domu, włosy i skórę. Nienawidził* ***chamskiej gwary****, którą mówili rodzice i która pchała się czasem na język jemu samemu. Nienawidził* ***płótna****, surowego drewna, drewnianych łyżek, odpustowych świętych obrazów, grubych nóg sióstr.* (Tokarczuk O., 2000, *Prawiek i inne czasy*, Wałbrzysz : Ruta, p. 84)

[il haïssait **la saleté** qui s'inscrustait dans les trous de la vieille masure en bois, dans les planchers, sous les ongles. Il haïssait **la puanteur du fumier de vaches** qui imprégnait les vêtements lorsqu'on entrait dans l'étable. Il haïssait **l'odeur des patates cuites pour les cochons** – elle envahissait toute la maison, chaque chose à la maison, les cheveux et la peau. Il haïssait **le patois**

rustre, dont parlaient ses parents et qui se poussait parfois sur sa langue. Il haïssait **la toile**, le bois brut, les cuillères en bois, les images saintes de foires, les grosses jambes de ses sœurs]

Nous avons cité le dernier exemple entièrement non seulement à cause de nombreuses occurrences du verbe *nienawidzić*. Nous avons vu *supra* que l'expérienceur de NIENAWIŚĆ, lorsqu'il haïssait une classe d'humain, était nécessairement extérieur à cette classe. Dans l'énoncé *supra*, on peut déduire de la succession d'emploi de *nienawidzić* et du caractère des objets, que l'expérienceur hait la condition de paysan dans laquelle il vit et probablement, par extension, les autres membres de cette condition. Mais puisque il lui est impossible de haïr une classe dont il fait partie et s'en exclure semble difficile, il passe par *nienawiść* des objets particuliers liés à cette classe. On pourrait penser que l'on peut haïr les membres de la catégorie à laquelle on appartient, mais il semble que lorsqu'on le fait, on s'exclut automatiquement de cette catégorie.

- non-matériels

Comme c'était le cas d'objets concrets, tout objet non-matériel peut devenir l'objet de NIENAWIŚĆ, nous n'avons relevé aucune contrainte. Voici quelques exemples :

(37) *Nie ulega dla mnie wątpliwości, że mam w sobie dużo nienawiści* ***do życia*** *[...]* (Miłosz Czesław, *Ziemia Ulro*, Znak, Kraków, 1994)**
[il ne fait pas de doute pour moi que j'ai en moi beaucoup de haine pour la vie]
(38) *Był wściekły na siebie, na tego nagiego cesarza, któremu zawdzięczał znienawidzoną* ***pracę*** *(...)* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój styl, Warszawa, p.265)
[il était en rage contre lui-même, contre cet empereur nu à qui il devait **le travail** haï]
(39) *Po prostu -* ***nienawidzę zimy*** *- mówi dobitnie Marta*. (korpus IPI PAN)
[tout simplement – je hais **l'hiver** – dit Marta avec force]
(40) *Co myślał ten starzec w obliczu* ***śmierci****, której* ***nienawidził*** *[...] ?* (Czapski J., 1996, *Patrząc*, Znak)**
[que pensait ce vieillard face à **la mort** qu'il haïssait]

Il s'agit de cas qui semblent rares.

Nous venons de voir les différents types d'objets de NIENAWIŚĆ et nous pouvons conclure qu'il n'y a aucune restriction de sélection concernant l'objet de cet affect.

Passons maintenant aux moyens que le polonais utilise pour introduire l'objet de NIENAWIŚĆ.

Dans le cas du verbe *nienawidzić*, l'objet est introduit directement, sans la médiation d'une préposition. Nous avons vu dans le cas des affects français que c'était un indice de l'implication forte de l'objet dans le procès affectif. Cet indice est confirmé par l'impossibilité de la suppression de l'objet. La situation est donc identique au français. La différence réside dans le fait qu'en polonais l'objet est au génitif[58]. En polonais, la négation exige le génitif qui, selon B. Rudzka-Ostyn (2000 : 190) est motivé dans ce cadre par le fait que : « *L'objet donné est sorti, intentionnellement ou non, de la sphère d'influence du sujet, il faut comprendre* « *influence » comme l'accessibilité tant dans un sens littéral que dans un sens métaphorique*[59] ». La concaténation des expressions verbales comme celles de *wstyd* [honte], de *gniew* [colère], de *nienawiść* [haine], de *żal* [regret] avec le génitif peut être expliquée de la même façon :

> *De tels emplois sont probablement justifiés par le fait que le sujet ne désire pas de rencontre avec l'objet de sa peur ou de sa haine, et dans le cas de la honte ou du regret – il veut mettre de la distance par rapport à ce qu'il a fait. D'autres interprétations sont possibles, mais toutes partent de la notion de l'exclusion potentielle ou réelle d'un objet donné de la participation dans un «état de choses* .[60]

Ainsi, le mécanisme cognitif de NIENAWIŚĆ, que nous verrons en détail plus loin, se trouve confirmé par l'emploi du génitif: l'expérienceur vise la disparition de l'objet, d'une façon ou d'une autre, de la sphère de l'espérienceur.

Dans le cas du nom *nienawiść*, le cas le plus fréquent est l'introduction de l'objet par la préposition *do* suivi également du génitif. Contrairement au français, qui utilise dans ce cas le plus souvent la préposition *de* qui focalise sur l'origine de HAINE, le polonais privilégie l'expression de la direction l'inverse. La préposition *do* signifie,

[58] Nous rappelons que le polonais est une langue casuelle, le génitif fait partie du paradigme de la déclinaison et ne se construit pas à l'aide d'une préposition.

[59] *Dany obiekt zostaje wyłączony, intencjonalnie lub nieintencjonalnie, ze strefy wpływów podmiotu, przy czym « wpływ » należy rozumieć jako dostępność w sensie dosłownym, jak i przenośnym.*

[60] *Użycia takie licencionuje zapewne implikacja, że podmiot nie pragnie spotkania z przedmiotem swojego strachu lub nienawiści, a w przypadku wstydu czy żalu – chce sie zdystansować od tego co zrobił. Możliwe są także inne interpretacje, ale wszystkie wychodzą od pojęcia potencjalnego lub rzeczywistego wykluczenia danego przedmiotu z udziału w okrelonym stanie rzeczy*. [les termes de *sujet* et d'*objet* sont utilisés ici dans le sens grammatical – notre remarque]

entre autres, *à* ou *vers*, utilisée avec le génitif, elle est le moyen privilégié en polonais pour exprimer la direction, la cible étant au génitif. Ainsi, en français, on profile plutôt l'origine de HAINE, alors qu'en polonais on profile la direction (*vers* ou *à*) de NIENAWIŚĆ.

Notons enfin que l'objet de NIENAWIŚĆ est le plus souvent un nominal. On peut toutefois trouver des verbes en position d'objet :

(41) *Nienawidzę **robić zakupów**. Nienawidzę **chodzić** po supermarketach i centrach handlowych*. (internet, juin-05)
[je hais **faire les courses**. Je hais **aller** dans les supermarchés et centres commerciaux][61]

Rappelons-nous que le français n'admettait pas une telle possibilité. Libura (2000) y voit la distinction entre NIENAWIŚĆ prototypique et NIENAWIŚĆ dans le sens de *détester*. Il est vrai que l'on ne peut transformer cet énoncé en employant le nom *nienawiść* :

(42) * *Czuję nienawiść do robienia zakupów. Czuję nienawiść do chodzenia po supermarketach i centrach handlowych.*
[je ressens de la haine à faire les courses. Je ressens de la haine à parcourir les supermarchés et les centres commerciaux]

Il existe toutefois des collocations avec des objets verbaux beaucoup moins « banals » où il serait difficile de penser qu'il s'agit de NIENAWIŚĆ dans le sens faible, d'autant plus que cet énoncé provient d'un site consacré aux déprimés qui ont des pulsions autodestructrices :

(43) *Nienawidzę żyć. Nienawidzę być człowiekiem. Nienawidzę mieć ciała, czuć.* (http://ksiegi.emix.net.pl/wyswietl.php?user=Martino, juin-05)
[je hais vivre. Je hais être humain. Je hais avoir un corps, ressentir]

On peut transformer ce dernier énoncé, du moins partiellement, en utilisant le nom *nienawiść* ce qui infirme l'hypothèse de Libura pour qui les objets verbaux indiqueraient qu'il s'agit de NIENAWIŚĆ au sens faible que l'on pourrait traduire par *détester* :

(44) *Czuję nienawiść do życia. * Czuję nienawiść do bycia człowiekiem. Czuję nienawiść do ciała, * do czucia/odczuwania.*

[61] Dans le cas de la forme infinitive du verbe, il n'y a pas de marquage casuel. Pour réintroduire ce marquage, il faut utiliser une forme nominale déverbale particulière ; *cf. infra*.

[je ressens la haine à vivre. *Je ressens la haine à être un être humain. Je ressens la haine au corps, au ressenti]

Il nous semble que se pose dans cet énoncé, comme d'ailleurs dans tous les autres énoncés de ce type une autre question, celle de la coréférence. Dans un énoncé que nous avons vu précédemment :

(45) *Bo ona po prostu bo ona* nienawidzi ***pisać listów ręczne***. (oral, 2001)**
[car elle hait tout simplement **écrire les lettres à la main**]

on comprend que *ona* [elle] *nienawidzi pisać* [hait écrire] des lettres à la main elle-même et non l'écriture des lettres à la main en général, il y a donc une coréférentialité (non exprimée formellement] entre *ona* et le sujet implicite du verbe *pisać*. Si on remplace le verbe *pisać* par le nom déverbal *pisanie*[62] on perd cette coréférentialité, le nom déverbal, contrairement au verbe à l'infinitif dans l'énoncé d'origine, ne la permet pas:

(46) *Bo ona po prostu nienawidzi* ***pisania listów ręcznie***.
[car elle hait tout simplement **le fait d'écrire les lettres à la main**]

On passe du particulier au général et on change le sens de l'énoncé. De même dans tous les autres énoncés, on peut exliquer les choses de la même manière. On peut dire que la présence du verbe dans la place syntaxique de l'objet est due aux contraintes de la coréférentialité et de problèmes de passage du spécifique (nom dévérbal) au générique (verbe) et non à l'existence de deux types différents de NIENAWIŚĆ.

Tournons-nous maintenant vers les emplois de l'adjectif *nienawistny* qui servent à caractériser l'objet de NIENAWIŚĆ :

(47) *Im bliższa zaś stawała się Kasia jego sercu, tym serdeczniej współczuł doli jej rodaków i tym bardziej wrogi i* ***nienawistny był mu rycerz Henryk*** *z nadmotławskiego zamku*. (Kostyrko H., 1996, *Klechdy domowe*, Siedmioróg)**
[plus proche lui semblait Kasia dans son coeur, plus cordialement il compatissait avec le destin de ses compatriotes et plus hostile et **haïssable lui était le chevalier Henryk** du chateau de Motława]

[62] Le polonais dispose en effet de noms dévérbaux dérivé de façon régulière qui servent à nominaliser l'action (*cf*. p.ex. Komur (2005). On a ainsi, par exemple : *pisać* [écrire], *pisanie* [action d'écrire], *pismo* [écriture]. Ces noms déverbaux sont soumis aux flexions casuelles.

(48) ***Brzydota*** *pod wszelką postacią* ***była mi nienawistna****, sprawiała cierpienie prawie fizyczne.* (http://www.dziecionline.pl/Biblioteka/Wiktor_gomulicki/chalat/chalat.htm, juin-05)

[**la mocheté** sous toutes ses formes **lui était haïssable**, elle provoquait une souffrance presque physique]

(49) *Nie zaszkodziło to Jankowi N. ponieważ* ***woda sodowa jest mu****, nie wiedzieć czemu, raczej* ***nienawistna****.* (http://piotrwojcicki.blox.pl/html, juin-05)

[cela n'a pas fait de mal à Janek N. car **l'eau gazeuse lui est**, on ne sait pas pourquoi, **haïssable**]

(50) *Większość pozostałych uciekła do Chartumu, który choć był stolicą* ***nienawistnego im reżimu****, był jednocześnie jedynym miastem dającym nadzieję bezpieczeństwa i szanse na przyszłość.*

(http://serwisy.gazeta.pl/swiat/1,59485,2473669.html, juin-05)

[la plupart des autres a fuit vers Khartum qui, bien que la capitale **du régime qui leur était haïssable**, était en même temps l'unique ville qui donnait l'espoir de sécurité et les chances pour l'avenir]

Observons tout d'abord que n'importe quel objet peut être qualifié par l'adjectif *nienawistny*, si banal qu'il soit, comme par exemple l'eau gazeuse. Dans tous ces énoncés l'adjectif *nienawistny* est utilisé dans une structure dative que l'on peut schématiser ainsi :

Y (est) nienawistny X_{datif}

Le polonais utilise relativement souvent les structures datives pour rendre compte que le locuteur est, en quelque sorte, affecté par le fait décrit par le prédicat. Nous ne trouvons pas de catégorie correspondant exactement à ce type d'emploi du datif dans le traitement du datif polonais (Wierzbicka (1988), le plus proche étant celui de « unintentional feelings ». Il y a toutefois une différence, puisque les expressions comme *być wstyd komuś* [être honte à quelqu'un, sens expérientiel, on le traduira en français par avoir honte, *cf*. notre article sur la honte et wstyd], *być żal komuś* [être regret à quelqu'un, *idem*], *etc*. qui font partie de cette catégorie, sont, en quelque sorte, des structures impersonnelles alors qu'ici nous avons un sujet formellement exprimé. Disons pour le moment que l'analyse de Wierzbicka peut s'appliquer ici également malgré cette différence formelle puisque, ce qui est le plus important ce n'est pas tellement que le sujet soit présent ou non, mais le positionnement de l'expérienceur au sujet de l'évènement. Wierzbicka (1988 : 416) propose de décrire cet emploi du datif ainsi :

X a ressenti quelque chose

non parce que X le voulait

L'explication wierzbickienne soulève un problème : nous ne savons pas si la structure ***X (est) nienawistny*** $\boldsymbol{Y_{datif}}$ présuppose NIENAWIŚĆ chez l'expérienceur. En tout cas, nous pouvons dire d'ores et déjà, qu'il s'agit d'un jugement porté sur le nom qualifié par *nienawistny*, nous allons donc modifier la formule ainsi :

X a pensé quelque chose
non parce que X le voulait

Cette formule reste générale et nous y reviendrons lorsque nous aurons résolu d'autres problèmes que cette structure dative soulève. Les analyses de Dąbrowska (1997) vont dans le même sens que celle de Wierzbicka, et bien qu'elle envisage la catégorie d'emploi du datif qu'elle appelle « judgment vs natural inclinations », la structure qui nous intéresse ici n'y figure pas. Toutefois, le modèle de l'arène mentale élaboré par cette chercheuse nous permet de conclure que non seulement l'expérienceur est conceptualisé comme passif dans cette structure mais également que le nom qualifié par *nienawistny* doit être considéré, dans un certain sens, comme « actif ». Une telle façon de voir les choses rejoint la théorie de Dowty que nous avons vue en détail dans le chapitre 3 : s'il y a deux actants dans un énoncé, l'un tend vers le pôle agentif et l'autre vers le pôle patientif. L'approche de Schlesinger qui placerait également le nom support de *nienawistny* dans le rôle d'agent, utiliserait quant à elle la caractéristique agentive « characteristic responsible » pour justifier ce rôle : « il y a quelque chose dans les propriétés de N *nienawistny* qui fait que N est responsable de la situation en cours ». Nous avons nuancé cette façon de voir les choses parce que, rappelons-nous, même si l'expérienceur est toujours actif à un certain degré – dans la mesure où il doit percevoir le stimulus et « décider » qu'il en est un, néanmoins, la « responsabilité » de l'état de choses revient à N *nienawistny* sans qu'il y ait de contradiction. Toutefois on ne peut pas aller jusqu'à dire que Y fait quelque chose dans la mesure où il peut être un objet inanimé.

Nous pouvons maintenant compléter la glose de la strucure dative :

Y (est) nienawistny X_{datif}
je sais quelque chose de Y

à cause de cela je pense quelque chose de mauvais de Y
non parce que je le veux

mais cette glose reste incomplète. Nous ne savons toujours pas si l'expérienceur ressent NIENAWIŚĆ. Nous pensons que l'on peut poser qu NIENAWIŚĆ est ressentie lorsqu'il y a coréférence entre l'expérienceur et le locuteur. Nous sommes conscient que l'on ne peut ni infirmer ni confirmer ce postulat de point de vue empirique sinon en ayant le recours à la logique « naïve ». Si le locuteur-expérienceur juge que N *nienawistny* est apte à déclencher NIENAWIŚĆ, il ne peut pas ne pas ressentir NIENAWIŚĆ. La différence entre les expressions expérientielles *nienawidzić* et *czuć nienawiść do* et la structure dative réside dans la manière de profiler le procès affectif. L'expérienceur, dans les expressions expérientielles, choisit éventuellement entre de différents degrés d'engagement dans le procès-sentiment. Le problème de responsabilité de l'état des choses n'est alors pas pertinent. Dans l'expression dative, l'expérienceur, en plus de se positionner comme passif, attribue la responsabilité de l'état de choses décrit à N *nienawistny*. La glose complète de la structure dative sera donc la suivante :

Y (est) nienawistny X_{datif}
je sais quelque chose de Y
à cause de cela je pense quelque chose de mauvais de Y
à cause de cela je ressens quelque chose [NIENAWIŚĆ]
non parce que je le veux

Wierzbicka (2001 : 346) formule la valeur « non-volitionnelle » du datif un peu différemment : « je ne peux pas ne pas… » et cette formulation nous semble plus juste dans le cas que nous sommes en train d'étudier, nous aurons donc, en dernière analyse :

Y (est) nienawistny X_{datif}
je(X) sais quelque chose de Y
à cause de cela je pense quelque chose de mauvais de Y
à cause de cela je ressens quelque chose [NIENAWIŚĆ]
que je ne peux pas ne pas ressentir

La glose du caractère non-volitionel (la dernière ligne) peut paraître contradictoire avec ce que nous avons dit au sujet d'un certain degré du rapport actif de l'expérienceur au procès en question mais il n'en est rien. Nous avons déjà vu que l'on a pas le choix de ressentir ou ne pas ressentir quelque chose, cette partie du procès-complexe sentiment ne peux dépendre de la volonté de l'expérienceur, par contre la composante cognitive est soumise à la volonté – l'expérienceur a le choix de penser ou non quelque chose de mauvais de Y.

La structure dative est une des possibilités de l'apparition de l'adjectif *nienawistny*, observons maintenant d'autres emplois :

(51) *Najczęściej szybko chudną górne partie ciała (ręce, BIUST, u niektórych osób talia, a wtedy w trakcie restrykcyjnej diety na wierzch wychodzą żebra), a* ***nienawistny tłuszczyk*** *na biodrach, udach, pupie opiera się do ostatniej chwili.*
(http://www.twojadieta.info/dieta/1500_kalorii/, mai-05)
[le plus vite maigrissent les parties supérieures du corps (les bras, la poitrine, chez certaines personnes la taille et alors, pendant un régime strict, les côtes deviennent saillantes) et **la petite graisse haïssable** sur les hanches, les cuisses et les fesses résiste jusqu'au dernier moment]
(52) *Na zasadzie generalizacji silnych uczuć* ***świat staje się nienawistny****, a ostrze nienawiści zwraca się w kierunku samej osoby żywiącej to uczucie*. (Kępiński A. 1996, Melancholia, Muza)**
[par principe de généralisation des sentiments forts, **le monde devient haïssable/haïneux**, et la lame de la haine se retourne contre la personne qui éprouve ce sentiment]
(53) *Zginie* ***nienawistny rywal****, zemsta będzie wykonana, kobieta zostanie zdobyta, głupcy będą ośmieszeni […]* (*Dialog*, n°9, 1958)**
[**le rival haïssable/haineux** disparaîtra, la vengeance sera accomplie, la femme sera conquise, les idiots seront ridiculiés]

Dans cette série d'énoncés, seule le premier n'est pas ambigu, tout simplement parce que *la graisse* ne peut, a priori être « haineuse ». Dans le deuxième énoncé, le monde peut être tant « haïssable » qu' « haineux », de même que le rival dans le troisième énoncé. On peut penser donc que l'ambiguïté se présente partout ou l'entité qualifiée par *nienawistny* peut ressentir NIENAWIŚĆ. Les choses ne sont cependent pas si simples, dans :

(54) *Wybucha skandal, partie religijne wespół z syjonistyczną lewicą żadają wycofania nieszczęsnego znaczka, a przynajmniej usunięcia z niego* ***nienawistnego symbolu***.
(http://www.patriota.pl/?id=30, juin-05)

[le scandal explose, les parties religieuses et la gauche sioniste exigent le retrait du malheureux timbre, ou du moins, l'effacement du **symbole haineux/haïssable**]

le symbole ne peut pas, a priori ressentir NIENAWIŚĆ, toutefois, il peut représenter les idées de ceux qui la ressentent, l'interprétation « haineux » procéderait donc d'une sorte de métonymie, *symbol* étant l'expression de NIENAWIŚĆ de ceux qui l'ont conçu et/ou l'utilisent. Il en va de même pour :

(55) *Swymi postami dokumentujecie, że na W. Czarzastego wydaliście już swój* ***nienawistny wyrok*** *w swym katolickim miłosierdziu, zanim go w ogóle zobaczyliście*.
(http://tadeusz.binek.pl/Forum96.html, mai-05)
[avec vos posts vous montrez, que vous avez prononcé, dans votre miséricorde catholique, un verdict haineux/haïssable sur W. Czarzasty, avant même de le voir]
(56) *Twoje życie jest takie nędzne rozprzestrzeniasz* ***nienawistne kłamstwa.***
(http://activerock.civ.pl/teksty/fearfactory_c_pol.html, juin-05)
[ta vie est si misérable tu diffuses **les mensonges haïssables/haineux**]

où *wyrok* [verdict] et *kłamstwa* [mensonges] portent de la même manière l'expression de NIENAWIŚĆ de quelqu'un et dans cette mesure, l'emploi de *nienawistny* de ce type s'approche s'approche d'une troisième valeur de ce adjectif que nous verrons en détails *infra* et qui s'applique à l'expression corporelle particulière. Quant à l'interprétation en « haïssable », dans le premier énoncé du couple *supra*, on perçoit facilement le rapport négatif du locuteur : *katolickie miłosierdzie* [miséricorde catholique] s'oppose axiologiquement à *nienawistny wyrok*, le jugement négatif du locuteur est aussi lisible à travers la remarque que le verdict est tombé sans que la personne soit vue. Dans le deuxième énoncé, la tonalité de l'énoncé est négative globalement et cette perspective négative s'exprime par le syntagme *takie nędzne* [si misérable]. Dans l'énoncé suivant, il semble s'agir du même mécanisme :

(57) *Cóż, jedyny problem w tym przypadku polega na tym, że antywojenne protesty, w których brał aktywnie udział Kerry, jak najbardziej podsycały* ***nienawistny anty-amerykanizm*** *w Północnym Wietnamie!* (http://www.rubikkon.pl/Numer4/felieton-zapomnijcieo11wrzesnia.htm, juin-05)
[le seul problème dans ce cas consiste dans le fait que les protestations anti-guerre, dans lesquels participait activement Kerry, augmentaient sans aucun doute **l'anti-américanisme haineux/haïssable** dans Le Vietnam du Nord]

L'interprétation la plus saillante est « haineux », puisque la chose se passe dans le Vietnam du Nord à l'époque que l'on sait, toutefois cet anti-américanisme « haineux » pouvait être à son tour « haïssable » en Amérique. Nous n'avons pas l'accès au point de vue du locuteur de cet énoncé (et il n'en a pas laissé des traces dans l'énoncé), nous ne pouvons ni confirmer ni exclure cette interprétation mais, en tout cas, elle est moins saillante.

Les interprétations de mes informateurs portant sur ces énoncés divergent, la sélection de l'une ou l'autre valeur demeure discutable, on peut expliquer les interprétations possibles dans un énoncé mais on ne peut pas dégager les contraintes de sélection de *nienawistny* avec certitude. Trois valeurs se dégagent toutefois. La valeur « haïssable » peut être attribuée sans doute uniquement aux objets dépourvus de capacité de ressentir et dans le cas desquels toute possibilité de métonymie est bloquée.

Nous proposons la glose suivante :

$X_{personne}$ est nienawistny$_1$
lorsque je vois X je pense ceci :
X ressent quelque chose de mauvais [NIENAWIŚĆ]

Le premier énoncé de cette glose indique le fait qu'il y a quelque chose dans le comportement de X qui permet de deduire l'existence de NIENAWIŚĆ. Bien que possible, l'emploi de *nienawistny* en emploi attributif à la première personne reste extrêmement rare, d'une part pour les raisons axiologiques, d'autre part, parce que *nienawistny* présuppose NIENAWIŚĆ et alors l'emploi du verbe semble plus adéquat. Ainsi, puisque X est disjoint du locuteur, le locuteur a un seul accès aux processus internes de X : il doit donc y avoir quelque chose dans le comportement voire quelque chose de déductible qui permet de qualifier quelqu'un de *nienawistny*. *Nienawistny* profile donc NIENAWIŚĆ de la même façon que *haineux* profile HAINE. Nous ne pouvons pas toutefois pas conclure pour le moment qu'il s'agit d'equivalents exactes dans la mesure où nous n'avons pas encore définit NIENAWIŚĆ. La troisième valeur, concernant l'expression de NIENAWIŚĆ, sera définie ultérieurement, lorsque nous aborderons les cas non discutables de son emploi. La deuxième valeur se représente ainsi :

$X_{personne}$ ou X_{chose} est nienawistny$_2$
je sais quelque chose de X

à cause de cela je pense ceci :

les gens peuvent ressentir quelque chose de mauvais [NIENAWIŚĆ] envers X à cause de cela

Ici la manière de profiler correspond à celle de *haïssable*.

L'objet de NIENAWIŚĆ peut être également qualifié par le participe adjectival passif *znienawidzony* dérivé de la forme perfective[63] du verbe *znienawidzić*:

(58) *Późna wiosna była dla księdza proboszcza najbardziej* ***znienawidzoną porą roku***. (Tokarczuk O., 2000, *Prawiek i inne czasy*, Wałbrzysz : Ruta, p. 44)
[la fin du printemps était pour monsieur le curé **la saison la plus haïssable/haïe**]
(59) *Ciało człowieka staje się więc* ***znienawidzonym domem***. *Miejsce śmierci ciała zaś –* ***znienawidzonym więzieniem duszy***. (Tokarczuk O., 2000, *Prawiek i inne czasy*, Wałbrzysz : Ruta, p. 44)
[le corps de l'homme devient alors **une maison haïssable/haïe**. Le lieu de la mort – **une prison haïe/haïsable de l'âme**]

La dérivation de la forme perfective du verbe fait penser que l'objet qualifié par cet adjectif est *haï* au sens accompli (c'est déjà fait : il a été haï), par contraste à *nienawidzony*, dérivé de la forme imperfective *nienawidzić*, qui focalise simplement sur un état de choses en cours [il était haï]. Le participe passé *znienawidzony* pose un problème d'interprétation aspectuelle, c'est une forme du verbe perfectif, mais il faut encore déterminer plus précisément sa valeur aspectuelle. Le verbe *znienawidzić* a la valeur[64] inchoative, il signifie le passage de l'état de chose non NIENAWIŚĆ à l'état de chose NIENAWIŚĆ, le participe adjectival passé, puisqu'il est *passé*, a également une valeur résultative qui devient saillante. Le participe passé passif *znienawidzony* donne une interprétation en durée, tendant vers le permanent, nous proposons de gloser sa valeur ainsi :

X est znienawidzony
je sais quelque chose de X

[63] Il nous est impossible d'introduire ici la problématique de l'aspect dans le système verbal polonais à cause de sa complexité ; nous renvoyons à l'ouvrage de B. Kuszmider (1999) qui examine la problématique de la complexité espectuelle polonaise en contrast avec la problématique aspectuelle française.
[64] Cohen (1989) parle de mode d'action dans ce cas-ci, nous n'avons pas besoin de rentrer dans les discussions terminologiques.

à cause de cela je pense
que les gens peuvent ressentir quelque chose [NIENAWIŚĆ]
je ressens quelque chose[NIENAWIŚĆ] envers X
et je ressentirai ceci pendant longtemps

Passons maintenant à l'expression de la cause de NIENAWIŚĆ. Nous avons dit, lorsque nous avons posé la structure actancielle de NIENAWIŚĆ, que la cause n'était pas nécessairement exprimée formellement ce qui nous permet de déduire que la cause n'est pas très saillante une fois le procès-sentiment installée[65]. Lorsque la cause est exprimée formellement, elle peut être introduite de manières diverses, par exemple par la complémentation de l'objet :

(60) *Jestem z Wami nienawidzę* ***takich ludzi którzy zabijają nie wiadomo po co*** *!!!*
(http://info.onet.pl/1,15,11,5051154,15120144,933545,0,forum.html, juillet-04)
[je suis avec vous je hais **les gens qui tuent on ne sait pas pourquoi**]

ou par marquage sémantique, ici l'utilisation du lexème *źródło* [source] :

(61) *Walka klas, nakładająca się na antagonizm etniczny,* ***leży u źródła*** *ogromnej nienawiści.*
(Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój styl, Warszawa, p.53)
[la lutte de classes, s'ajoutant à l'antagonisme etnique, **se trouve à la source** d'une énorme haine]

ou encore de façon explicite :

(62) *nienawidze was* ***za to, ze umiecie angielski lepiej ode mnie***[66]
(http://www.ang.pl/nienawidze_was_2673.html, juillet-04)
[je vous hais **pour cela que vous savez l'anglais mieux que moi**]

La cause est toutefois nécessaire pour que le procès-sentiment puisse avoir lieu. De plus, NIENAWIŚĆ appelle souvent à une justification et donc à une recherche des causes :

(63) *A kiedy on mnie nienawidzi, to i ja jego nienawidzić będę.* ***I zaraz zaczął wymieniać motywy swego uczucia***. (korpus IPI PAN)
[et puisqu'il me hait, je vais le haïr aussi. **Et il s'est mis tout de suite à énumérer les motifs de son sentiment**]

[65] Les enquêtes de Libura abondent dans ce sens (communication personnelle).
[66] L'orthographe d'origine.

(64) ***Lecz skąd*** *nienawiść taką wściekłą Szmaciak odczuwał był do Rurki?* (Szpotański Janusz, *Utwory poetyckie*, PULS, Londyn, 1990)**

[**mais d'où** la haine si enragée ressentait Szmaciak envers Rurka]

Enfin, si la cause n'est pas identifiable, l'existence du procès-sentiment NIENAWIŚĆ peut être mise en doute :

(65) *Uspokój się. Na pewno ci się wydaje,* ***dlaczego miałaby cię nienawidzić*** *?* (Żurakowska Z., 1995, *Jutro niedziela*, Siedmioróg)**

[calme-toi. Ca ne peut être qu'une impression, **pourquoi il te haïrait** ?]

L'analyse des occurrences de mentions de cause dans notre corpus ne permet aucun classement de types de causes ce qui permet de penser que la cause n'est pas dérivable de l'objet ni d'aucune norme. Il s'agit d'un jugement personnel de l'expérienceur n'engageant que son système de valeurs personnel. La seule chose commune est le caractère « négatif » de la cause pour l'expérienceur.

5.1.1.2.3. Procès expérientiel

a) composante cognitive

Le mécanisme cognitif de NIENAWIŚĆ consiste en un jugement fait par une personne (X) portant sur un objet (Y) concernant la cause (y). Nous avons vu que la cause était dans un sens ou un autre jugée comme « mauvaise » par l'expérienceur. Soulignons qu'il s'agit d'un jugement personnel de l'expérienceur, comme dans :

(66) *nienawidzę was* ***za to, że umiecie angielski lepiej ode mnie***

(http://www.ang.pl/nienawidze_was_2673.html, juillet-04)

[je vous hais **pour cela que vous savez l'anglais mieux que moi**]

Néanmoins le rapport avec l'expérienceur n'est pas nécessairement explicite :

(67) *Jestem z Wami nienawidzę* ***takich ludzi którzy zabijają nie wiadomo po co*** *!!!*

(http://info.onet.pl/1,15,11,5051154,15120144,933545,0,forum.html, juillet-04)

[je suis avec vous je hais **les gens qui tuent on ne sait pas pourquoi**]

On peut toutefois en déduire que l'expérienceur adhère au postulat doxal « tuer (sans raison) est mauvais ».

Puisque la cause est « mauvaise » pour l'expérienceur, l'objet de NIENAWIŚĆ est nécessairement jugé comme « mauvais » également dans la mesure où la cause est fortement lié à l'objet dans les yeux de l'expérienceur.

Les analyses de Libura (2000) concluent à l'existence de deux types de NIENAWIŚĆ, une correspondant plus ou moins à HAINE française et l'autre à *détester*, les deux valeurs pouvant être exprimées avec le verbe *nienawidzić*. C'est l'objet qui déterminerait l'une ou l'autre valeur, ainsi le verbe *nienawidzić* en collocation avec les objets « banaux » désignerait quelque chose comme *détester*. Le nom *nienawiść* serait par contre réservé à NIENAWIŚĆ prototypique. Nous contestons une telle conclusion, tout comme nous avons refusé la même distinction dans le cas de HAINE parce que la nature de l'objet n'est pas suffisante pour distinguer ce qui se passe dans l'expérienceur. Nous sommes par contre d'accord avec Libura sur le fait que les emplois de *nienawidzić* avec les objets « banaux » sont périphériques. Libura en déduit que dans *nienawidzić*$_2$, la composante de *nienawidzić*$_1$ « volonté de faire du mal à l'objet » est remplacée par « la volonté d'éviter l'objet ». Nous pensons qu'il s'agit de la même caractéristique, les deux formulations diffèrent uniquement par le degré et souvent, la deuxième est une sublimation de première lorsqu'il est impossible de l'actualiser. Nous allons maintenant le vérifier. Libura, comme nous venons de le voir, pose la composante « volonté de faire du mal à l'objet »[67], nous pensons que cette formulation est n'est pas suffisamment générale (et pas assez précise en même temps) pour décrie le mécanisme cognitif de NIENAWIŚĆ. Observons les énoncés suivants :

(68) *Ale dla dziecka, które* ***nienawidzi*** *swojego ojca do takiego stopnia,* ***że byłoby zdolne go zamordować****, te pamiętne chwile przerażenia na balkonie były zasłużonym ogniem, karą za złe myśli i kolejnym dowodem na straszną wszechmoc rywala.* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój Styl, Warszawa, p.31)

[mais de la part d'enfant, qui **hait** son père à tel point qu'**il serait capable de l'assassiner**, ces moments mémorables d'effroi sur le balcon étaient le feu mérité, la punition pour les mauvaises pensées et la preuve supplémentaire de la terrible tout-puissance du rival]

(69) *Dużo pili, a potem on podcinał gardła kotom,* ***mówił, że morduje, bo je nienawidzi***. (korpus IPI PAN)

[ils ont beaucoup bu et après il coupait les gorges aux chats, **il disait qu'ils les tuait parce qu'il les haïssait**]

(70) *Odzywali się do siebie ze złością,* ***jakby nie mogli znieść swojego widoku, jakby się nagle znienawidzili.*** (Tokarczuk O., 2000, *Prawiek i inne czasy*, Wałbrzysz : Ruta, p. 194)

[67] Voir également Wierzbicka (1971)

[ils se parlaient avec colère, **comme s'il ne pouvaient pas supporter leurs vues, comme s'ils s'étaient mis tout d'un coup à se haïr**]

(71) ***Nie jest z natury nienawistny, ale jego złość może przerodzić się w furię i może przystąpić do zabijania istot o złych sercach.*** (http://uoclone.mmogspot.pl/index.php?id=bogowie, juin-05)

[**il n'est pas haineux de nature, mais sa colère peut se transformer en furie et il peut se mettre à tuer des êtres aux mauvais cœurs**]

(72) *Bo może się tak zdarzyć na przykład, że osoba, która idzie na Mszę Świętą i tam bardzo gorliwie uczestniczy w Eucharystii - w życiu, w swoim codziennym życiu, potrafi* ***być zabójczo nienawistna*** *wobec ludzi.* (http://www.mateusz.pl/czytania/wj/260.asp, juin-05)

[car il peut arriver par exemple que la personne qui va à la sainte messe et y participe à l'eucharistie – dans la vie, dans la vie de tous les jours, elle sait **être mortellement haineuse avec les gens**]

(73) *A z gorliwości, jaką pan Nizieński wykazywał w* ***nienawistnym eliminowaniu*** *wszystkiego, co mogło świadczyć na moją korzyść, zieje grozą.*

(http://www.trybuna.com.pl/n_show.php?code=2004122309, juin-05)

[et du zèle que monsieur Nizieński montrait à **éliminer de manière haineuse** tout ce qui pouvait témoigner en ma faveur, souffle la terreur]

Dans tous ces énoncés il y a l'idée, littérale ou métaphorique, de tuer. Nous pensons, comme nous l'avons déjà dit lorsque nous analysions HAINE, que c'est justement l'idée de vouloir faire disparaître l'objet qui est le noyau sémantique de NIENAWIŚĆ. La composante « vouloir faire du mal » est soit une sublimation de la volonté de « vouloir faire disparaître » l'objet soit plutôt un moyen : « faire du mal pour faire disparaître ». Lorsque l'objet est l'expérienceur lui-même, comme dans :

(74) *Miał wszystkie klasyczne objawy agresji skierowanej do wewnątrz:* ***samobójczą nienawiść do siebie*** *(...)* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój Styl, Warszawa, p.242)

[il avait tous les signes classiques d'une agression dirigée vers lui-même : **une haine suicidaire envers soi**]

il s'agit également d'une idée de faire disparaître l'objet qui est l'expérienceur lui-même comme le souligne l'adjectif *samobójczy* [suicidaire]. Cette disparition serait l'unique moyen de faire disparaître les tensions dont NIENAWIŚĆ se compose ou, autrement dit, l'unique moyen de faire disparaître NIENAWIŚĆ.

Revenons maintenant au postulat de Libura sur l'existence de deux types de NIENAWIŚĆ. La modification de la formulation de la composante cognitive que nous avons effectuée permet d'ores et déjà d'infirmer le raisonnement de Libura pour qui on

ne peut pas vouloir faire du mal à *un lundi* par exemple, ce qui est indéniable. Par contre si on considère que NIENAWIŚĆ, tout comme HAINE, se construit autour de la volonté de faire disparaître l'objet, on peut bien considérer que la personne qui *nienawidzi poniedziałków* [hait les lundis] voudrait bien que les lundi n'existent pas. Observons un passage très intéressant qui met en lumière ce type de mécanisme :

> (75) *Nie mógł spać z nienawiści do Czarnej. Mówił sam sobie, że nie można nienawidzić rzeki, strumienia mętnej wody, nawet nie rośliny, nie zwierzęcia, tylko fizycznego ukształtowania terenu. Jak to możliwe, żeby on, ksiądz, mógł czuć coś tak absurdalnego? Nienawidzić rzeki. A jednak była to nienawiść. [...] Kiedy myślał tak o niej, gorąca krew pulsowała mu w skroniach i krążyła szybciej w ciele. Zaczynało go nosić. Wstawał i ubierał się, bez względu na porę nocy, a potem wychodził przed plebanię i szedł na łąki. Zimne powietrze trzeźwiło go. Uśmiechał się do siebie i mówił: „Jak można złościć się na rzekę, zwykłe zagłębienie w gruncie? Rzeka jest tylko rzeką, niczym więcej. Ale kiedy stawał nad jej brzegiem, wszystko wracało. Ogarniał go wstręt, obrzydzenie, wściekłość. Najchętniej zasypałby ją ziemią, od źródeł aż do ujścia. I rozglądał się, czy nikt go nie widzi, a potem zrywał olchową gałąź i smagał obłe, bezwstydne cielsko rzeki.* (Tokarczuk O., 2000, *Prawiek i inne czasy*, Wałbrzysz : Ruta, p. 49)
>
> [Il ne pouvait pas dormir à cause de la haine qu'il ressentait envers Czarna. Il se disait qu'on ne pouvait haïr une rivière, un ruisseau de l'eau trouble, même pas plante ou animal, seulement une forme physique du terrain. Comment était-il possible que lui, prêtre, puisse ressentir quelque chose d'aussi absurde ? Haïr une rivière. Et pourtant c'était la haine. […] Lorsqu'il pensait à elle, le sang chaud pulsait dans ces tempes et circulait plus rapidement dans le corps. Il commençait à être emporté. Il se levait et s'habillait, peut importe l'haure de la nuit et il sortait devant le presbitaire et allait dans les prés. L'air frais le ramenait à la raison. Il se souriait et disait : « Comment peut-on être en colère contre une rivière, une simple concavité du terrain ? Une rivière n'est qu'une rivière, rien de plus. Mais quand il arrivait à son bord, tout revenait. Le dégoût, la repulsion, la rage l'envahissait. Le plus volontiers, il la couvrirait avec la terre, des sources jusqu'à estuaire. Il regardait autour pour voir si personne ne le voyait et puis il arrachait une branche d'aulne et il fouettait le corps éhonté de la rivière][68]

[68] Une traduction « officielle » de ce roman existe (1988, *Dieu, le temps, les hommes et les anges*, tr. C. Glogowski, Robert Laffont), nous avons préféré traduire nous même pour avoir une traduction plus littérale. *Le soir, il ne put fermer l'œil. Il essaya bien de se raisonner, de se représenter toute l'absurdité de sa haine contre quelque chose qui n'était même pas un animal, même pas une plante, juste un cours d'eau trouble, une simple configuration de terrain. Comment lui, un ecclésiastique, pouvait-il réagir de manière aussi insensée ? Pourtant il exécrait bel et bien la rivière. […] Rien que d'y penser, le sang lui montait à la tête. Il se tourna et se retourna dans son lit, se leva au beau milieu de la nuit, s'habilla, sortit du presbytère, se rendit dans le près. L'air frais le calma. Il sourit, se répéta une fois de plus : « A-t-on idée de s'irrité contre une rivière ! » Mais parvenu au bord de l'eau, tout recommença. Le dégoût, la répulsion, la rage reprirent le dessus. Cette rivière, il l'aurait volontiers recouverte de terre depuis sa source jusqu'à son embouchure. S'assurant que personne ne le voyait, le curé saisit une branche d'aulne et il en foutta le corps répugnant, impure, de la Noire*. (60) On peut observer que dans la traduction française il y a moins d'occurrence de haine que dans le texte polonais où on insiste qu'il s'agit bien de cet affect.

Nous avons, dans ce passage tout dont nous avons besoin pour invalider l'existence de deux types de NIENAWIŚĆ. Le prêtre *nienawidzi rzeki* [hait la rivière], selon les analyses de Libura, il s'agirait ici de NIENAWIŚĆ2 car on ne peut faire du mal à une rivière, toutefois, le curé se rend compte de l'inadéquation de NIENAWIŚĆ et de *rzeka* [rivière], c'est-à-dire qu'il considère, que normalement on ne hait pas une rivière, néanmoins il s'agit bien de NIENAWIŚĆ, comme il est dit explicitement. La tendance à l'action « vouloir faire disparaître » est bien présente, mais le curé ne peut pas le faire (matériellement), il essaie donc au moins faire du mal à la rivière en question. On peut dire que la volonté de faire du mal vient tout simplement à défaut et qu'elle est une sublimation de la volonté principale. Notons ici que dans le cas des êtres humains il s'agit exactement de la même chose : on ne peut pas tuer, on essaie de faire du mal, et, encore, même cela est souvent impossible, on reste donc dans la seule volonté (ou on passe, parfois, par la parole) comme le montre l'énoncé suivant :

> (76) *W Obozie to było łatwe, to było proste. Człowiek miał kogoś nad sobą, kogo nienawidził, i było aż nadto czasu, żeby nienawidzić, i wielu innych pomagało mu nienawidzić, i robił, co mu kazali,* ***i tylko nienawidził tamtych nie martwiąc się, że im zaszkodzi, bo im zaszkodzić nie mógł***. (http://kkrzych81.webpark.pl/ks-s-z/stad_do_wiecznosci.html, mai-05)
> [Dans le camp c'était facile, c'était simple.On avait quelqu'un au dessus de soi qu'on haïssait et il y avait même trop de temps pour haïr, et beaucoup d'autres aidaient à haïr, et on faisait ce qu'on disait de faire, et **seulement on haïssait les autres sans se préoccuper si cela allait leur nuire parce qu'on ne pouvait pas leur nuire**]

Pour revenir à l'inadéquation de l'objet et de l'affect, tout comme en français, c'est justement cette inadéquation qui donne l'impression du caractère emphatique de NIENAWIŚĆ envers les objets comme *rzeka* [rivière] ou *poniedziałki* [lundis].

En conclusion, il n'y a rien qui nous permette de considérer qu'il y aurait deux types différents de NIENAWIŚĆ, un seul mécanisme est en jeu, il se manifeste tout simplement à de différents degrés.

b) composante affective

En polonais également, il est difficile de montrer le fait intuitivement clair que NIENAWIŚĆ est un fait affectif, ce qui est, somme toute, logique compte tenu du fait que le ressenti affectif ne peut pas être décrit en tant que tel. Le nom *nienawiść* peut entrer

en collocation avec le générique du ressenti affectif *uczucie* [sentiment] : *uczucie nienawiści*, les verbes génériques *(po)czuć* et *odczuć* [ressentir, éprouver] l'acceptent également. Cette possibilité de collocation et la certitude intuitive nous paraissent suffisantes pour affirmer qu'il s'agit d'un affect.

On trouve également les marques d'intensité de NIENAWIŚĆ, ces marques portant toujours sur le degré supérieur de ce paramètre :

(77) *I poczuł* ***straszną nienawiść*** *do całego świata.* (HŁASKO, M., 2002, *Sonata marymoncka*, Elf, Warszawa)
[et il a ressenti une **haine terrible** envers le monde entier]
(78) *Wydaje się, że żyją obok siebie dwa narody, które* ***śmiertelnie się nienawidzą****.* (Żyć Karmelem w Świecie, 17, 1999, Czerna)**
[on a l'impression que vivent côte à côte deux nations qui **se haissent mortellent**]

qui peut être également marqué par une emphase :

(79) ***Jak ja ich wszystkich nienawidzę*** *- leżąc z odrzuconą głową uderzał pięścią w ramę łóżka.* (Żukrowski W., 1994, *Kamienne tablice*, Muza)**
[**comme je les hais tous** – il était couché avec la tête rejeté en arrière et il frappait le cadre du lit avec le poing]
(80) *Widzew, Widzew, łódzki Widzew,* ***ja tej kurwy nienawidzę****!!!...* (Miller M, 1999, *Pierwszy million*, Pruszyński i S-ka)**
[Widzew, Widzew, łódzki Widzew [un club de football de Łódź], **comme je hais cette pute**!!! …]

Enfin, n'oublions pas toutes les expressions qui présentent NIENAWIŚĆ comme une *émotion* et que nous verrons dans la partie consacrée à la métaphorique de cet affect.

c) composante physique

Rappelons tout d'abord que la composante physique contient deux choses différentes : des modifications physiques internes ressenties par l'expérienceur, non agentives et des manifestations extérieures observables de l'extérieur, agentives ou non. Comme NIENAWIŚĆ peut être classé tant comme *emocja* [émotion] que *uczucie* [sentiment], aussi bien les modifications internes que les actions corporelles sont présentes.

Les modifications internes de NIENAWIŚĆ sont, en grande partie, métaphorisées et conceptualisent cet affect principalement comme quelque chose de chaud, nous les verrons en détail dans la partie concacrée à la métaphorique de NIENAWIŚĆ.

En ce qui concerne les manifestations extérieures, elles peuvent concerner les différentes parties du corps de l'expérienceur :

- la voix et la parole :

(81) *"No i czego chcesz?"* ***- zapytała z nienawiścią*** . (korpus IPI PAN)
[et alors qu'est-ce que tu veux – **demanda-t-elle avec haine**]
(82) *Czasem* ***skargi tchną wprost nienawiścią.*** (Tyloch W., 1994, *Dzieje Ksiąg Starego testamentu*, Książka i Wiedza)**
[parfois **les plaintes littéralement exhalent la haine**]
(83) ***Piał obłędem i nienawiścią.*** (Praszyński R., 1997, *Jajojad*, Iskry)**
[**il piaulait la démance et la haine**]
(84) *Pocisk wystrzelony przez Saliera pędził w kierunku Haerbela, ten jednak ostrzeżony* ***nienawistnym okrzykiem*** *tego pierwszego, zdążył w ostatniej chwili włączyć napęd czasoprzestrzenny.*
(http://www.konspiracja.attu.pl/xoops/modules/xfsection/article.php?articleid=5&page=3, juin-05)
[le projectile envoyé par Salier courait dans la direction de Haerbel, celui-ci toutefois prevenu par **le cri haineux** du premier, a réussi, au dernier moment, d'enclencher la propulsion spatio-temporelle]
(85) *Nagle powiedziała* ***z nienawiścią w głosie****: - Żeby już umarł nareszcie.* (HŁASKO, M., 2002, Sonata marymoncka, Elf, Warszawa)
[tout d'un coup elle a dit **avec de la haine dans la voix** : - Qu'il meure enfin]
(86) *Zresztą od chwili przybycia do Rzymu towarzysze Ignacego i on sam* ***byli nienawistnie oczerniani.*** (http://www.jezuici.pl/historia/menu_ignacy.html, juin-05)
[par ailleurs dès leur arrivé à Rome, les compagnons d'Ignace et lui-même étaient **haineusement diffamés**]

Nous n'avons pas trouvé beaucoup d'exemples concernant la voix et la parole, toutefois on peut *a priori* donner une tonalité de NIENAWIŚĆ à tout type de production langagière et d'émission de la voix.

- le regard :

(87) *Odwróciła się ku mnie, gdy podawałam jej herbatę, i wtedy przez ułamek sekundy widziałam* ***w jej zielonych oczach nienawiść****.* (Kowalewska Hanna, *Tego lata, w Zawrociu*, Świat Książki, Warszawa, 1998)**

[elle s'est retournée vers moi au moment où je servais le thé et alors, pendant une fraction de seconde, j'ai vu **la haine dans ses yeux**]

(88) *Jan* ***spojrzał z nienawiścią*** *ku oknu, ale nie odezwał się.* (korpus IPI PAN)

[Jan **a jeté un regard avec la haine** vers la fenêtre mais il n'a rien dit]

(89) *Milczała* ***patrząc*** *na generała* ***nienawistnymi oczyma.*** (Szypulski A., Safjan Z., *Stawka większa niż życie*, 2000, Anta)**

[elle se taisait **en regardant** le général **avec les yeux haineux**]

(90) *Wyjąkał Harry podnosząc* ***nienawistny wzrok***. (http://hermiooona.mylog.pl/, juin-05)

[bégaya Harry en levant **le regard haineux**]

(91) *Orki przestały się śmiać,* ***oczy zapłonęły im nienawistnym płomieniem***. (http://dm-uo.net/infopage.php?id=72, juin-05)

[les Orques ont cessé de rire, **leurs yeux brillèrent d'une flamme haineuse**]

(92) *Arabowie patrzą na niego nienawistnie.* (http://www.dowcipy.jeja.pl/polityczne.php, juin-05)

[les arabes **le regardent haineusement**]

(93) *Chłopak nie odpowiedział,* ***spojrzał*** *tylko na Severusa* ***nienawistnie****.*

(http://www.magica.website.pl/fan/ndr5.htm, juin-05)

[le garçon n'a pas répondu, il a juste **jeté haineusement un regard** vers Severus]

Les énoncés concernant l'expression de NIENAWIŚĆ dans les yeux sont nombreux est variés. Cette richesse confirme l'importance du regard dans NIENAWIŚĆ et la puissance expressive des yeux.

- le visage :

(94) *Dookoła siebie widziała* ***twarze rozognione nienawiścią****, wściekłością, nieomalże szaleństwem.* (korpus IPI PAN)

[autour d'elle elle voyait **des visages enflammés par la haine**, la rage, presque la folie]

(95) *Nieruchoma twarz młodej kobiety* ***z zastygłym wyrazem nienawiści.*** (Dymna A., Baniewicz E., 1997, *Ona to ja*, Twój Styl)**

[le visage immobile de la jeune femme **avec une expression de haine figée** dessus]

(96) *Nie chcemy też oglądać na trybunach* ***twarzy wykrzywionych grymasem nienawiści****.* (*Rzeczpospolita*, 12.23, 2000)**

[nous ne voulons pas regarder sur les tribunes de **visages déformés par une grimace de haine**]

(97) *Wstyd przyznać, ale aby odstraszyć potencjalnych przyjaciół czynię podobnie jak cała reszta sukinsynów jadących linią 42 staram się przybrać* ***wyraz twarzy nienawistny****, zły, pełen niechęci, obrzydzenia i pogardy.* (http://www.esensja.pl/magazyn/2000/03/iso/03_2.html, juin-05)

[c'est honteux à admettre, mais pour décourager les amis potentiels je fais comme tout le reste des fils-de-chienne fréquentant la ligne 42, j'essaie de prendre **une expression de haine sur le visage**, mauvaise, pleine d'hostilité, de dégoût et du mépris]

Tout comme pour le regard, il y a une variété d'expressions concernant le visage ce qui se comprend par rapport au fait que le visage est intimément lié avec les yeux.

- « l'expression générale » :

(98) *Dużo gorsza **manifestacja** żydowskiej **nienawiści** do samego siebie w jej najmroczniejszej postaci, list do Mileny napisany prawdopodobnie w drugiej połowie czerwca 1920 roku, nie był jak dotąd w ogóle publikowany z przyczyn, którym warto się przyjrzeć z bliska.* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój Styl, Warszawa, p.491)

[il y a eu **une manifestation** bien pire **de la haine** juive envers soi-même, sous sa forme la plus sombre, une lettre à Milena écrite probablement dans la deuxième moitié de 1920 n'était pas publié jusqu'à aujourd'hui pour des raisons qu'il vaut le coup de regarder de près]

(99) *Nie wydaje mi się, aby **publiczne wyznanie nienawiści** do Polaków, przez autora artykułu, mogłoby przysłużyć się sprawie, której może- chciałby być obrońcą, zwłaszcza gdy nienawiść ta opiera się na sypkich piaskach ignorancji prawdy historycznej.*

(http://www.polskiinternet.com/polski/info/komunikaty-14.html juillet-04)

[je n'ai pas l'impression que **l'aveu publique de la haine** envers les Polonais, par l'auteur de l'article, pourrait servir l'affaire dont il voudrait sans doiute se faire défenseur, surtout quand cette haine s'appuie sur des arguments inconscistants de l'ignorance de la vérité historique]

(100) *[...] a potem, gdy pociąg już zniknął, **wybuchnęła nagle nieprzytomną nienawiścią**.* (Szypulski A., Safjan Z., 2000, *Stawka większa niż życie*, Anta)**

[et après, quand le train a déjà disparu, elle a **tout d'un coup explosé de/par la haine**]

Nous avons placé ici les énoncés qui concernent l'expression explicite de NIENAWIŚĆ non liée à une partie du corps comme : *manifestacja* [manifestation], *wyznanie* [aveu] ou lié au corps entier : *wybuchnąć nienawiścią* [exploser de/par la haine][69].

Les expressions physiques de NIENAWIŚĆ peuvent être exprimées de différentes manières, nous retiendrons ici un nouvel emploi de l'adjectif *nienawistny* qui, dans ce cas, sert à caractériser les actions corporelles, comme par exemple : *nienawistny okrzyk* [cri haineux], *nienawistne oczy* [yeux haineux], *nienawistny wzrok* [regard haineux],

[69] D. Sikora-Puivet propose la traduction *faire exploser sa haine*, qui est plus naturelle en français, nous sommes gêné par le *faire* causatif qui change le rapport de l'expérienceur et de sa haine, il devient indirect, alors qu'en polonais, ils sont conceptualisés comme confondus.

nienawistny wyraz twarzy [expression du visage haineuse], *nienawistny płomień w oczach* [une flamme haineuse dans les yeux]. Il paraît évident que la valeur de *nienawistny* actualisée ici est proche de celle qui est actualisée lorsque *nienawistny* qualifie une personne et que nous avons glosé de manière suivante :

> *$X_{personne}$ est nienawistny$_1$*
> *lorsque je vois X je pense ceci :*
> *X ressent quelque chose de mauvais [NIENAWIŚĆ]*

Nous sommes passé dans cette glose par la perception qui indiquait qu'il y avait quelque chose dans le comportement de X qui montrait ou permettait de deduire que X ressentait NIENAWIŚĆ. Dans les emplois que nous observons maintenant, on ne peut pas dire qu'il y ait toujours le *faire*, en tout cas, c'est impossible pour *nienawistne oczy* [yeux haineux] et *nienawistny płomień w oczach* [la flamme haineuse dans les yeux]. Nous pensons toutefois que dans les expressions de ce type, comme dans toutes les autres expressions avec l'adjectif *nienawistny*, l'expérienceur est présenté comme engagé dans le procès-sentiment et donc les manifestations physiques présentes sont, en quelque sorte, voulues. La présence du verbe faire dans la glose se justifie dans la mesure où il marque l'agentivité et, rappelons-nous, dans le cadre de procès-sentiments, l'agentivité n'est pas à envisager comme l'agentivité des actions concrètes, il s'agit d'un engagement de l'expérienceur. Ainsi nous proposons :

> *Z $_{partie\ du\ corps\ de}$ X est nienawistny$_3$*
> *quelque chose est arrivé à Z*
> *parce que X a fait quelque chose*
> *comme le font les gens*
> *qui ressentent quelque chose de mauvais [NIENAWIŚĆ]*

Ce type d'emplois de l'adjectif *nienawistny* peut s'appliquer, par extension, à des productions de l'expérienceur :

> (101) *To ja, po otrzymaniu **tego nienawistnego i pełnego wściekłości listu**, miałam prawo poczuć się zagrożona, że to ty chcesz podłożyć bombę pod mój dom i że chcesz narzucić mi swój chory sposób widzenia świata*. (http://members.lycos.co.uk/maya13/varia.html, juin-05)

[c'est moi, après la réception de **cette lettre haineuse et pleine de rage** qui avais droit de me sentir menacée, que c'est toi qui veut mettre une bombe dans ma maison et que tu veux m'imposer ta façon malade de voir le monde]

Nienawistny list est à comprendre exactement comme une partie du corps *nienawistna* : le locuteur exprime sa NIENAWIŚĆ par un objet extérieur tout comme il le ferait avec une partie de son corps.

L'adverbe *nienawistnie* [haineusement] est rare[70]. Lorsqu'il est employé, il l'est le plus souvent dans les expressions ayant trait à la vision : il exprime une certaine façon de regarder l'autre. Dérivé de l'adjectif *nienawistny*, il semble porter un sens très proche. Comme il s'agit d'un adverbe, il qualifie le procès, et, à travers le procès, l'acteur de ce procès. Mais puisque l'expérienceur est qualifié à travers le procès, la distance conceptuelle entre lui et NIENAWIŚĆ est plus grande que dans le cas de caractéristion par l'adjectif *nienawistny*. Nous proposons de gloser l'adverbe nienawistnie de la manière suivante :

nienawistnie
X fait quelque chose
comme le font les gens qui ressentent quelque chose de mauvais (NIENAWIŚĆ)

Comme en français, le verbe *nienawidzić* peut fonctionner comme un acte du langage :

(102) ***Nienawidzę cię*** *- wycedziła przez zęby i plunęła mu w twarz.* (Tokarczuk Olga, *Prawiek i inne czasy*, WAB, Warszawa, 1996)**
[**je te hais** – a-t-elle laché, les dents serrées, et elle lui a craché au visage]
(103) […] *całował mnie, tysiąc mrówek rozeszło mi się po ciele aż gdzieś do mózgu, myślałam, że mi te mrówki i łzy trysną oczyma - puść! - wołałam -* ***nienawidzę cię*** *- biłam go, płacząc - podły, podły! puść! - i puścił.* (Bocheński Jacek, *Tabu*, Czytelnik, Warszawa, 1965)**
[il m'embrassait, des milliers de fourmis se sont dispercées sur mon corps jusqu'à quelque part dans le cerveau, je pensais que ces fourmis allaient jaillir de mes yeux – lâche-moi ! – criais-je – **je te hais** – je le frappais en pleurant – misérable, misérable ! lâche-moi ! – et il m'a lâché]

Pour Libura (2000) *nienawidzić*, dans sa forme performative, c'est-à-dire, à la première personne du présent, n'est pas uniquement l'expression d'un ressenti affectif

[70] Deux occurrences dans *Korpus Języka Polskiego PWN*, aucune occurrence dans le corpus de *Rzeczpospolita*. Par contre on trouve un nombre considérable d'exemples avec *Google* – plus de mille.

fort mais il est également capable de provoquer les grands emotions comme PEUR et INDIGNATION chez le recepteur. Nous avons donc une fonction expressive mais également une fonction conative. Le but perlocutoire vise une modification de la sphère psychologique du recepteur. Dans les énoncés que nous venons de voir, l'expression *nienawidzę cię* [je te hais] est accompagné de violence qui renforce la volonté de l'effet souhaité. Enfin, le perlocutoire de NIENAWIŚĆ est présenté ainsi dans les refléxions spontannées d'un locuteur naïf :

(104) *Wydaje mi się, że stwierdzenie: "NIENAWIDZĘ CIĘ (/JEGO/ JEJ)" zadaje największy ból ze wszystkich słów, jakie można użyć wobec drugiego człowieka.*
(http://forum.bosko.pl/read.php?62,6364, mai-05)
[j'ai l'impression que l'affirmation : « je te (le/la) hais » provoque la plus grande des douleurs qu'on puisse provoquer avec les mots en s'adressant à quelqu'un]

Lorsque nous avons analysé HAINE, nous avons fait un rapport entre ce type d'emploi de HAINE et les interdits sociaux concernant l'agression. Il s'agit d'une sublimation de l'action et la même analyse s'applique à des emplois équivalents de NIENAWIŚĆ. Ajoutons que ce type d'emploi est rare tant en français qu'en polonais, ce qui s'explique par le fait qu'il est perçu comme tellement agressif que même cette performativité se trouve (partiellement) bloquée.

5.1.1.3. Autres emplois de NIENAWIŚĆ

Nous avons envisagé, jusque là, principalement les emplois expérientiels. NIENAWIŚĆ peut également être conceptualisée « de l'extérieur » sans qu'un procès expérientiel soit actualisé. Ainsi NIENAWIŚĆ peut être un but à atteindre, l'objet d'un comportement intentionnel :

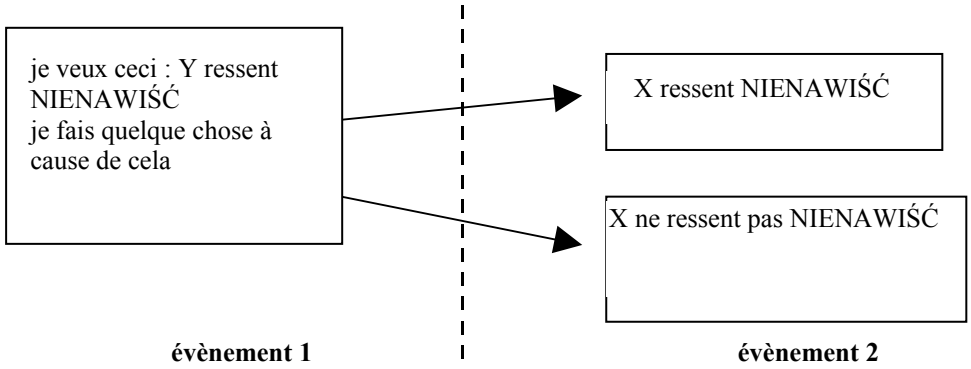
(105) *Redakcja serwisu nie ponosi odpowiedzialności za treść publikowanych komentarzy. Zastrzegamy sobie jednak prawo do edycji i/lub usunięcia i/lub zablokowania możliwości dodawania komentarzy pewnym osobom, które naruszyły czyjąś godność, **szerzą nienawiść**, bądź używają niekulturalnych słów* (http://www.bayern.munchen.pl/index1.php juillet-04)
[la redaction du service n'est pas responsable du contenu des commentaires publiés. Nous nous réservons toutefois le droit à l'édition et/ou àl'effacement et/ou de blocage de commentaires de certaines perosnnes qui ont blessé la dignité de quelqu'un, **propagent la haine** ou utilisent des mots grossiers]

Szerzenie nienawiści [propagation de la haine] est marqué négativement par le fait d'être coordonné avec d'autres actions négatives. La possibilité d'action sur NIENAWIŚĆ est illustrée plus explicitement par l'énoncé suivant :

(106) *W ostatnich dwóch dwudziestoleciach dziewiętnastego wieku rozzuchwaleni demagodzy, zarówno wśród czeskich, jak i niemieckich ekstermistów, nauczyli się* ***wykorzystywać podstawową dynamikę nienawiści****, a ich zręczność i skuteczność zapowiadały „ostateczne rozwiązanie".* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój Styl, Warszawa, p.57)
[dans les deux dernières décennies du dix-neuvième siècle les démagogues qui ont pris de l'assurance, tant chez les extrémistes tchèques qu'allemands, ont appris à **exploiter la dynamique basique de la haine**, et leur maîtrise et efficacité annonçait la « solution finale »]

Les extrémistes ont compris comment fonctionne NIENAWIŚĆ et utilisent leur connaissance pour induire ou augmenter ce sentiment chez les autres. Rappelons tout de suite que la causitivité appliquée aux sentiments est particulière et on peut la schématiser de la manière suivante :

schéma 14 : schématisation de la causativité dans les affects



La ligne qui coupe les flèches signifie que le causateur ne peut jamais être certain de réussir son objectif. Le déclenchement de NIENAWIŚĆ dépend toujours, bien qu'à différents degrés, de l'expérienceur et non du causateur. L'action de déclencher NIENAWIŚĆ consiste le plus souvent en une verbalisation, principalement sur la présentation des motifs pour lesquels il convient *nienawidzić* [haïr] une personne ou un groupe de personnes. L'expérienceur potentiel doit accepter et faire siens ces arguments.

D'autres collocations fréquentes qui fonctionnent de cette manière, en focalisant sur les actions du causateur sont : *podsycać nienawiść* [attiser la haine], *podżegać do nienawiści* [attiser la haine], toutes deux se basant sur la métaphore « NIENAWIŚĆ est le

feu », mais également : *rozbudzać nienawiść* [réveiller la haine], *rozpowszechniać nienawiść* [propager la haine], *nawoływać do nienawiści* [appeler à la haine].

Le léglateur polonais s'est également prononcé sur NIENAWIŚĆ. L'article 256 du *Kodeks Karny* [Code pénal] statue :

> *Kto publicznie propaguje faszystowski lub inny totalitarny ustrój państwa lub* ***nawołuje do nienawiści*** *na tle różnic narodowościowych, etnicznych, rasowych, wyznaniowych albo ze względu na bezwyznaniowość, podlega grzywnie, karze ograniczenia wolności albo pozbawienia wolności do lat 2.*
> [celui qui publiquement propage un système d'état fasciste ou un autre [système] totalitaire ou **appelle à la haine** sur la base de différences nationales, ethniques, raciales, confessionnelles ou par rapport à l'athéisme, est soumis à une amende, une peine de la privation de la liberté ou l'emprisonnement jusqu'à deux ans]

Le mécanisme présent dans cette loi est le même que celui qui a préoccupé le législateur français : peut importe s'il y a NIENAWIŚĆ ou non, c'est-à-dire si l'action intentionnelle a réussi, c'est la visée de l'action qui est concernée. Ajoutons encore que l'intentionnalité de cette action n'a pas besoin d'être exprimée de manière explicite – le délit est avéré à partir de l'interprétation du discours[71]. Remarquons encore que, pour le législateur polonais, NIENAWIŚĆ semble être de la même nature que le fascisme.

5.1.1.4. Axiologie de NIENAWIŚĆ

Les enquêtes de Libura (2000) montrent que NIENAWIŚĆ est un sentiment fortement négatif. Selon les définitions de ses informateurs, NIENAWIŚĆ est directement lié à *zło* (le mal) ce qui permet de conclure que le caractère « mauvais » ne peut pas être considéré comme une simple connotation mais qu'il constitue le noyau de NIENAWIŚĆ. Les recherches de Libura ne spécifient pas le niveau axiologique dont on parle. Cependant, on peut comprendre qu'il s'agit d'un niveau extérieur, doxal.

Nous avons vu que les composantes cognitive et affective sont orientées vers le négatif. C'est le cas prototypique. Nous n'avons trouvé que très peu d'énoncés présentant un autre point de vue porté sur l'axiologie interne. Par contre, l'axiologie externe (le point de vue extérieur sur NIENAWIŚĆ) peut bien être considérée

[71] Il faudrait analyser les discours *haineux* ayant mené à des actions en justice.

différemment. Ainsi, tout d'abord le caractère « mauvais » de NIENAWIŚĆ peut être relativisé :

(107) *Simone Weil mnie nauczyła, że* ***moja <u>nienawiść</u> do życia nie zasługuje na bezwzględne potępienie*** *[…]* (Miłosz C., 1994, *Ziemia Ulro*, Znak)**
[S.W. m'a appris que **ma haine envers la vie ne mérite pas une condamnation indiscutable**]

L'énoncé ne dit pas que NIENAWIŚĆ n'est pas mauvaise, mais que l'on peut discuter son caractère mauvais. De même dans l'énoncé suivant où NIENAWIŚĆ est justifiée par son caractère naturel ent tant que réponse saine à une situation :

(108) *Ale w tym jej zachowaniu był* ***zdrowy ludzki odruch nienawiści*** *przeciw sprawcom dziecinnej krzywdy i Marcin rozumiał ją, sam począł odnajdywać w sobie podobną reakcję*. (korpus IPI PAN)
[mais dans son comportement il y avait **une réaction humaine saine de haine** envers les responsables de la souffrance d'enfance et M. la comprenait, il commençait lui-même à trouver en lui une réaction semblable]

Cela confirme les réponses des informateurs de Libura pour qui *nienawiść jest rzeczą ludzką* [la haine est une chose humaine]. NIENAWIŚĆ particulière peut même être l'objet d'une attitude positive :

(109) ***Rozumiem i cenię pani nienawiść.*** (Szypulski A., Safjan Z., 2000, *Stawka większa niż życie*, Anta)**
[**je comprends et j'apprécie votre haine, madame**]

En revanche, nous n'avons pas trouvé d'énoncé indiquant un caractère positif de NIENAWIŚĆ, sauf peut-être :

(110) *Neokonserwatywne-syjonistyczne pismo "First Things" (styczeń, 2004, str. 41 - 46) opublikowało artykuł p.t.* ***"Cnota Nienawiści"*** *("The Virtue of Hate") napisany przez Rabina Meir'a Y. Soloveichik'a, który dochodzi do konkluzji,* ***że faktycznie nienawiść jest cnotą żydowską****, ponieważ* ***"nienawiść*** *pozwala nam trwać w postawie obronnej."*
(<u>http://www.ojczyzna.pl/Arch-Teksty/POGONOWSKI-IC_Nienawisc-zydowska-cnota.htm juillet-04</u>)
[la revue néoconservatrice-sioniste « First Things » a publié l'article intutilé « **La vertu de la haine** » écrit par le rabbin R.M.Y.S. qui arrive à la conclusion **qu'en effet la haine est une vertu juive** parce que « la haine nous permet de faire perdurer notre attitude de défense »]

Dans cet énoncé NIENAWIŚĆ est posée comme une vertu. Il s'agit toutefois d'un énoncé marginal. Dans l'enquête de Fleischer (2003), NIENAWIŚĆ est qualifié le plus souvent par le concept de *zło* [(le) mal].

Ajoutons enfin un autre problème axiologique intéressant, celui de la collocation des expressions de NIENAWIŚĆ avec des objets négatifs. Ce problème a été abordé par Ogien (1993), pour qui HAINE ne peut jamais devenir bonne. L'image naïve du monde contenue en polonais ne semble pas être de cet avis si l'on en juge par cet énoncé piblicitaire dans lequel Dieu lui-même est expérienceur de NIENAWIŚĆ :

> (111) ***Bóg*** *patrzy na serce człowieka i* ***nienawidzi*** ***wszelkiego rodzaju obłudy - szczególnie religijnej***. (reklamy religijne, 1999)**
> [**Dieu** regarde dans le cœur de l'homme et **hait toutes les formes de l'hypocrisie - et plus particulièrement – l'hypocrisie religieuse**]

Puisque *Dieu* est la bonté même (l'énoncé vient d'une publicité religieuse), NIENAWIŚĆ ne peut être que bonne.

S'il reste indéniable que NIENAWIŚĆ est foncièrement mauvaise sur tous les plans axiologiques, ce n'est pas la plus mauvaise des réactions humaines. Un des informateurs de Libura a écrit : « lepsza jest nienawiść niż obojętność », autrement dit « il vaut mieux avoir une réaction que n'en avoir aucune ». L'énoncé suivant exprime le même avis :

> (112) *Lecz jeśli przed chwilą czuł odrazę i nienawiść do tych, którzy wyważali drzwi, wywlekali z szaf bieliznę, przetrząsali pościel, pruli obicia mebli w poszukiwaniu zaszytego złota,* ***teraz dosięgało go uczucie gorsze, bardziej bolesne.*** (Chwin, S., *Hanemann*, Wydawnictwo Tytuł, Gdańsk, p. 53)
> [mais si, il y a un instant, il avait ressenti du dégoût et de la haine envers ceux qui avaient défoncé la porte, sorti le linge des armoires, secoué les draps à la recherche de l'or caché et déchiré le tissu des meubles, **maintenant, il était atteint par quelque chose de pire, de plus douloureux**]

Pour conclure, NIENAWIŚĆ est un mauvais sentiment sur les trois plans axiologiques, bien que quelques énoncés marginaux nuancent cette perspective.

5.1.1.5. Les métaphores de NIENAWIŚĆ

La métaphorisation de NIENAWIŚĆ est très riche et polymorphe. Nous avons trouvé, dans notre corpus, diverses façons de la métaphoriser que nous allons maintenant présenter.

La première métaphore concernant NIENAWIŚĆ apparaît à travers des énoncés comme :

> (113) ***W wiejskiej atmosferze przesiąkniętej*** *podejrzliwością i* ***nienawiścią*** *morderstwo natychmiast obudziło stare, prymitywne namiętności.* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój Styl, Warszawa, p.59)
>
> [**dans l'ambiance de la campagne imprégné** de suspicion et **de haine**, le meurtre a immédiatement réveillé de veilles passions primitives]
>
> (114) *Gdy jednak znalazł się pod szczytem i zobaczył, co tam się dzieje,* ***nienawiść ogarnęła go jak czarna mgła*** *i oślepiła szaleństwem.* (Kostyrko Hanna, *Klechdy domowe*, Siedmioróg, Wrocław, 1996)**
>
> [pourtant quand il s'est trouvé près du sommet et il a vu ce qui se passait là-bas, **la haine l'a enveloppé comme un brouillard noir** et l'a aveuglé avec la folie]

Dans ces exemples NIENAWIŚĆ est une substance qui se répend dans l'air. Nous préférons ne pas utiliser le terme de substance gazeuse à cause de la collocation privilégié *X jest przesiąknięty nienawiścią* [X est imprégné de haine], le verbe *przesiąknąć* suggérant plutôt un caractère liquide, et d'autre part, à cause de l'énoncé suivant dans lesquels la collocation avec *océan* indique également un caractère liquide :

> (115) *Po tej wyjątkowo nieprzyjemnej rocznicy obudził się – jak twierdzi – z wrażeniem, iż* ***tonie w oceanie nienawiści*** *i zanim zdążył całkowicie dojść do siebie, udusił żonę smyczą, a kiedy to zrobił, wydawało mu się, że ma koszmarny sen.* (Gilligan, J., 2001, *Wstyd i przemoc*, Media Rodzina, Poznań, p.68)
>
> [après cet anniversaire exceptionnellement désagréable il s'est réveillé – comme il l'affirme – avec l'impression de **se noyer dans un océan de haine** et avant de reprendre ses esprits, il a étouffé sa femme avec une laisse, et quand il l'a fait, il a eu l'impression que c'était un mauvais rêve]

La collocation avec *ocean* indique également un caractère liquide. Nous pouvons formulet cette façon de métaphoriser ainsi : « NIENAWIŚĆ est une substance qui se repend dans l'air ». Cette formulation peut être encore précisée. NIENAWIŚĆ en tant que substance est en quelque sorte toxique, elle fait réagir les gens différemment. Par

ailleurs, on emploi parfois NIENAWIŚĆ avec le verbe *zaczadzieć* qui, rappelons-nous, est utilisé principalement pour référer à l'intoxication par l'oxyde de carbone :

(116) *Pamietam również szok jakim było zabójstwo Itzaka Rabina dokonane przez* ***zaczadzonego nienawiścią żydowskiego prawicowego ortodoksa.***
(http://forum.wprost.pl/ar/?O=294479&NZ=24 juillet-04)
[je me rappelle aussi le choc qu'était l'assassinat de I.R. accompli par **un juif ortodoxe de droite empoisonné par la haine**]

Parfois même la mention du poison est explicite :

(117) *Jeszcze tragiczniejsza okazała się II wojna: nie tylko zabrała milionom życie, ale* ***zatruła braterstwo nienawiścią***. (korpus IPI PAN)
[encore plus tragique était la IIe guerre : non seulement elle a pris la vie à des millions de gens, mais **elle a aussi empoisonné la fraternité avec/par la haine**]

Nous précisons donc la métaphore : « NIENAWIŚĆ est une substance toxique qui se repend dans l'air ».

Souvent, NIENAWIŚĆ est également conceptualisé en rapport avec le feu :

(118) *Dookoła siebie widziała* ***twarze rozognione nienawiścią****, wściekłością, nieomalże szaleństwem.* (korpus IPI PAN)
[elle voyait autour d'elle **des visages enflammés par la haine**, la rage, presque la folie]
(119) *Oczywiście nie dlatego, że wynikł konflikt i* ***rozpala się nienawiść*** *w społeczeństwie.* (*Rzeczpospolita*, 06.23, 2001)**
[bien sûr non pas parce qu'il y a eu conflit et que **la haine s'enflamme** dans la société]
(120) *Gdyby przestano* ***podsycać nienawiść*** *poprzez niewspółmierne nieraz represje, gdyby Palestyńczycy zaczeli wierzyć w mozliwość lepszego jutra, to poparcie dla Hamas jako dla organizacji torpedującej plany pokojowe natychmiast by spadło.*
(http://forum.wprost.pl/ar/?O=294479&NZ=24 juillet-04)
[si on arrêtait d'**attiser la haine** par des repressions parfois démésurées, si les Palestiniens commençaient à croire à la possibilité d'un lendemain meilleur, alors l'appui dont bénéficie le Hamas en tant qu'organisation qui détruit les plans de paix tomberait immédiatement]

Elle peut être explosive :

(121) *[…] a potem, gdy pociąg już zniknął,* ***wybuchnęła nagle nieprzytomną nienawiścią.*** (Szypulski A., Safjan Z., 2000, *Stawka większa niż życie*, Anta)**

[et après, quand le train a eu déjà disparu, elle a **tout d'un coup explosé de/par la haine**]

(122) *Oprócz postępów w pisaniu Procesu, stworzył ostatni rozdział Ameryki – Teatr z Oklahomy – oraz Kolonię Karną,* ***wybuch nienawiści*** *do samego siebie, sadyzmu i wizjonerskiej wściekłości tak dzikiej, że w jego czasach większość czytelników zareagowała obrzydzeniem albo defensywną obojętnością.* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój Styl, Warszawa, p.405)

[en dehors des progrès dans l'écriture du Procès, il a créé le dernier chapitre d'*Amérique – Théâtre d'Oklahoma* – et la *Colonie Pénitentiaire*, **une explosion de haine** envers lui-même, de sadisme et d'une rage visionnaire si sauvage que durant son époque la plupart de lecteurs avait réagi avec du dégoût ou une indifférence défensive]

(123) ***Wulkaniczna nienawiść*** *Kafki do samego siebie rzadko wymaga dodatkowego udokumentowania.* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój Styl, Warszawa, p.493)

[**la haine vulcanique** de Kafka envers lui-même exige rarement une documentaiton supplémentaire]

On peut donc, en complétant les observations précédentes, formuler la métaphore « NIENAWIŚĆ est une substance facilement inflammable et explosive ». Par ailleurs, cette métaphore nous permet de faire la transition entre NIENAWIŚĆ en tant qu'une substance « extérieure » et une substance « intérieure » :

(124) *Nie ulega dla mnie wątpliwości, że* ***mam w sobie dużo nienawiści*** *do życia, za to że jest tak, a nie inaczej urządzone i poddane takim, a nie innym prawom.* (Miłosz Czesław, *Ziemia Ulro*, Znak, Kraków, 1994)**

[je n'ai pas de doute que **j'ai en moi beaucoup de haine** envers la vie parce qu'elle est comme elle est et soumise à des lois particulières]

(125) *[…] dlatego jesteś* ***przesiąknięty nienawiścia*** *[…]*

(http://users.nethit.pl/forum/read/mp/2376748/ juillet-04)

[c'est pour ça que tu es **imprégné par la haine**]

(126) ***Bo jak się nienawiść wywali do końca z siebie*** *[…] to na końcu ta nienawiść znika.*

(http://forumhumanitas.ipbhost.com/index.php?showtopic=301 juillet-04)

[**car quand on rejette en dehors de soi la haine complètement**, alors à la fin cette haine disparaît]

On peut dire que « NIENAWIŚĆ est une substance intérieure ».

NIENAWIŚĆ peut être aussi conceptualisée différemment :

(127) *Nieustannie* ***rosła nienawiść*** *Tecumseha do białych zwycięzców.* (Teplicki Zbigniew, *Wielcy Indianie Ameryki Północnej*, Książka i Wiedza, Warszawa, 1994)**

[sans cesse **grandissait la haine** de Tecumseh pour les vainqueurs blancs]

(128) *To prawda, byli pośrod chrześcijan gorliwi żydożercy - wystarczy wymienić Jana Chryzostoma czy też Marcina Lutra - którzy zamiast miłości bliźniego* ***siali nienawiść****.* (http://www.zwoje-scrolls.com/zwoje10/text15.htm juillet-04)

[c'est vrai, il y avait parmi les chrétiens de « mangeurs de juifs » fervents – il suffit de mentionner Jean Chrysostome ou encore Martin Luther – qui, au lieu de l'amour du prochain **semaient la haine**]

(129) ***Ziarno nienawiści zostało zasiane***. (*Rzeczpospolita*, 10.21, 2000)

[**la graine de la haine a été semée**]

(130) *Widzieliśmy, że głęboko* ***zakorzeniona nienawiść*** *Polaków do Żydów wywodziła się z nauk Kościoła katolickiego.*

(http://www.3w3.net/polska/Antypolonizm/pages/verstandig.html juillet-04)

[nous avons vu que **la haine** des Polonais pour les Juifs, **profondément enracinée**, venait des enseignements de l'église catholique]

(131) ***Krzewiła się*** *wzajemna* ***nienawiść****, mnożyły walki, a to wykluczało w praktyce możliwość pokojowych rozwiązań.* (http://www.dziennik.com/www/dziennik/kult/archiwum/01-06-02/pp-06-14-03.html juillet-04)

[« **se buissonait** » (=croissait en s'étalant comme un buisson) **la haine** mutuelle, les luttes se multipliaient et cela excluait en pratique la possibilité des solutions pacifiques]

Dans ces énoncés NIENAWIŚĆ se trouve en concaténations avec des lexèmes propres au vocabulaire concernant le domaine botanique, nous posons donc la métaphore « NIENAWIŚĆ est une plante ». On peut même aller plus loin et préciser quel genre de plante peut être NIENAWIŚĆ. Nous avons vu qu'il s'agit d'une plante qui occupe de la place aussi bien au-dessus de la terre que sous la terre avec ses racines. Elle envahit l'espace en quelque sorte. On peut ainsi faire le rapport entre la métaphore « NIENAWIŚĆ est une plante » et la métaphore « NIENAWIŚĆ est une substance qui se repand dans l'air ». La seule chose qui change c'est la nature de cette substance.

Enfin, NIENAWIŚĆ peut être considérée comme une maladie, conformément à son caractère toxique :

(132) *[…] jesteśmy tam określeni jako: ogarnięci amokiem antysemici,* ***chorzy na nienawiść****, bezmyślny, rozhisteryzowany tłum Polaków[…]*

(http://home.vicnet.net.au/~polclub/3zzz240.htm juillet-04)

[nous y sommes qualifiés de : antisémites pris dans un amok, **malades de la haine**, écervélés, foule hystérique de Polonais]

(133) *Już od wielu godzin* ***rzyga swoją nienawiścią*** *do świata, oskarżając wszystkich dookoła, tylko nie siebie*. (korpus IPI PAN)

[depuis quelques heures déjà, **il dégueule sa haine** envers le monde, en accusant tout le monde autour, sauf lui-même]

La métaphore suivante est donc : « NIENAWIŚĆ est une maladie ». Nowakowska-Kempna (1995 : 159) ajoute également la métaphore « NIENAWIŚĆ est un animal sauvage » sur la base de la collocation : *X-em zawładnęła nienawiść* [X a été envahi/possédé par la haine].

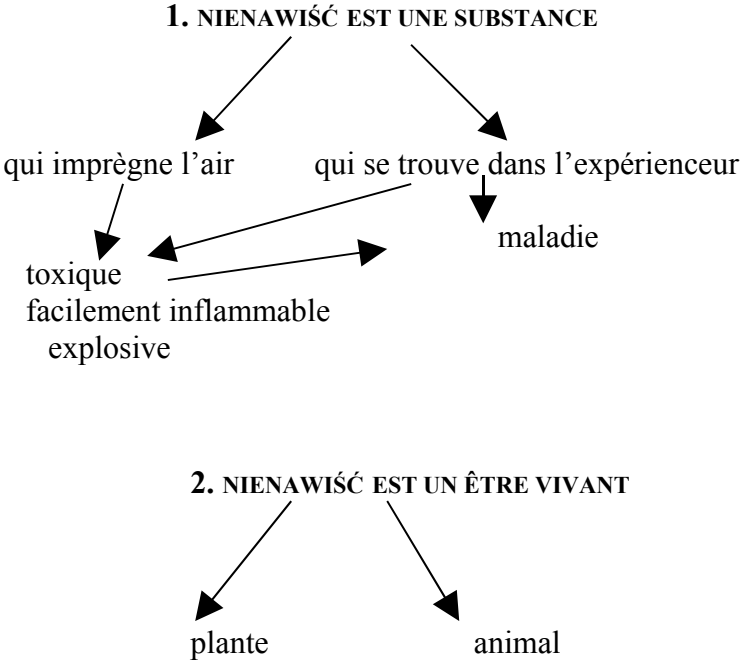
Toutes les métaphores que nous venons de voir sont fondées sur les expressions qui focalisent sur NIENAWIŚĆ-*émotion*. Comme nous l'avons fait remarquer lorsque nous avons analysé les affects en français, il s'agit ldu cas général de la métaphorisation – il y a peu de métaphores générées par les expressions d'affects. Dans le cas de NIENAWIŚĆ, nous avons trouvé des collocations qui indiquent la température froide de cet affect :

(134) *Anglik poczuł nagle nienawiść, zwyczajną **zimną** **nienawiść** do tego psychopaty, z którym urządzali sobie nocny maraton […]* (Siemion P., 2000, *Niskie Łąki*, WAB)**
[l'Anglais a tout d'un coup ressenti de la haine, une ordinaire **haine froide** envers ce psychopathe avec qui il faisait des marathons nocturnes]
(135) *towarzyszyła **zimna**, obojętna, często wroga i **nienawistna** atmosfera.* (*Kobieta i życie*, n°10, 1984)**
[l'accompagnait une ambiance **froide**, indifférente, et souvent hostile et **haineuse**]

Nous interprétons une température froide comme un indice de l'intentionnalité dans la mesure où froid signifie le calcule et le contrôle, et nous postulons la métaphore : « NIENAWIŚĆ est froide » pour les saisies en *sentiment*.

On peut résumer les métaphores de NIENAWIŚĆ en construisant le schéma suivant :

schéma 15 : schématisation des métaphores de NIENAWIŚĆ



Ainsi NIENAWIŚĆ peut être métaphorisée soit comme une substance soit comme un être vivant. Ces deux métaphores sont ensuite spécifiées. Avec le système de flèches nous avons voulu montrer que les métaphores de NIENAWIŚĆ forment un système. La métaphorisation en « substance » est plus développée. Peu importe que NIENAWIŚĆ en tant que substance soit intérieure ou extérieure, elle a les mêmes caractéristiques et semble avoir une tendance à s'extérioriser quand elle est intérieure.

5.1.1.6. Bilan – explication verbale

L'observation des occurrences linguistiques des expressions de NIENAWIŚĆ nous mène à la conclusion que cet affect correspond précisément, dans son noyau sémantique, à HAINE française, nous proposons donc la même explicaiton verbale. Cette explication est encore une fois fondée sur la cas prototypique où l'objet de NIENAWIŚĆ est un être humain. Nous nous inspirons de ce que dit Libura (2000 : 138) : « *Le plus typique objet de la haine est l'homme* »[72].

NIENAWIŚĆ (X nienawidzi Y)

X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose

Parfois une personne pense de quelqu'un :

« je sais quelque chose de mauvais de cette personne

[72] Najbardziej typowym obiektem NIENAWIŚCI jest człowiek.

A cause de cela je pense que cette personne est mauvaise

Quand je pense à cette personne

Je ressens quelque chose de mauvais

Je veux faire quelque chose de très mauvais à cette personne

je veux que quelque chose de très mauvais arrive à cette personne »

quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais

quand cette personne ressent cela, quelque chose arrive dans le corps de cette personne

X a ressenti quelque chose comme cela

Parce que X a pensé quelque chose comme cela

(les gens diraient que c'est mauvais de ressentir des choses comme ceci)

Le fait que l'invariant sémantique de NIENAWIŚĆ soit identique à celui de HAINE nous mène à des conclusions intéressantes sur cet affect. Nous les aborderons dans le chapitre suivant consacré à la mise en contraste.

En ce qui concerne les profils sémantiques à travers les dérivations morphologiques, nous reprenons les gloses que nous avons élaborées *supra*. Tout d'abord, nous avons trouvé trois valeurs bien distinctes de l'adjectif *nienawistny* :

$X_{personne}$ est nienawistny$_1$

lorsque je vois X je pense ceci :

X ressent quelque chose de mauvais [NIENAWIŚĆ]

$X_{personne}$ ou X_{chose} est nienawistny$_2$

je sais quelque chose de X

à cause de cela je pense ceci :

les gens peuvent ressentir quelque chose de mauvais [NIENAWIŚĆ] envers X à cause de cela

Z partie du corps de X est nienawistny$_3$

quelque chose est arrivé à Y

parce que X a fait quelque chose

comme le font les gens

qui ressentent quelque chose de mauvais [NIENAWIŚĆ]

On pourrait se poser la question de savoir s'il faut distinguer les valeurs 1 et 3. Nous pensons que c'est nécessaire dans la mesure où même si un regard *nienawistny* présuppose que l'individu auquel appartient ce regard, est *nienawistny1*. Cependant, la manière de profiler est très différente à chaque fois, il faut donc distinguer deux valeurs.

Rappelons-nous qu'il s'agit d'un adjectif pluridirectionnel qui peut concerner tant celui qui hait que celui qui est haï, la confusion des deux dans un seul emploi étant possible et les emplois sont souvent ambigus, on peut parler ici du phénomène de l'énantiosémie.

Le participe passé passif *znienawidzony* [approximativement : *haï*] se glose de la manière suivante :

X est znienawidzony
je sais quelque chose de X
à cause de cela je pense
que les gens peuvent ressentir quelque chose de mauvais [NIENAWIŚĆ]
je ressens quelque chose[NIENAWIŚĆ] envers X
et je ressentirai ceci pendant longtemps

Enfin, l'adverbe *nienawistnie* s'explique ainsi :

nienawistnie
X fait quelque chose
comme le font les gens qui ressentent quelque chose de mauvais NIENAWIŚĆ

5.1.2. NIECHĘĆ

Comme nous l'avons déjà dit, NIECHĘĆ est intuitivement lié à NIENAWIŚĆ. Il s'agit d'un affect qui n'a pas d'équivalent direct en français. *Podręczny Słownik polsko-francuski* en donne les équivalences suivantes : *aversion, malveillance, éloignement, dégoût* ; le *Dictionnaire éléctronique Français-Polonais, Polonais-Français*, donne : *animosité, aversion, dégoût*[73]*, hostilité, vaillance*. Nous allons vérifier, lors de nos

[73] Pour Wierzbicka (1992a : 129) DÉGOÛT, même dans son sens psychologique, fait référence à la sensation du mauvais goût. Nous verrons que ce n'est pas du tout le cas de NIECHĘĆ.

analyses la pertinence de ces équivalences, mais on voit d'emblée que le sens que couvre NIECHĘĆ n'est pas immédiatement accessible en français.

Le champ morphologique de NIECHĘĆ est constitué par le nom *niechęć*, l'adjectif dérivé *niechętny* et l'adverbe dérivé *niechętnie*. On notera l'absence de verbe expérientiel qui n'existe que dans la forme perfective à valeur inchoative *zniechęcić* dont nous ne nous occupérons ici que marginalement.

Le traitement de nous pose devant un problème méthodologique : nous ne pouvons pas donner une seule équivalence suffisamment pertinente pour faciliter la lecture aux lecteurs non-polonophone. Dans le corps du texte, nous demandons au lecteur un effort mémoriel, dans les exemples nous traduisons NIECHĘĆ par les équivalents les plus proches, faute de pouvoir les traduires précisémment et pour éviter de réorganiser complètement les énoncés.

Avant de pouvoir analyser NIECHĘĆ, nous devons tout d'abord nous interroger sur le statut de cet affect dans le domaine du ressenti affectif. Le lexème *niechęć* et ses dérivés ont un sens affectif et un sens non affectif.

Le nom *niechęć* peut entrer en collocation avec le classème *uczucie* [sentiment], comme dans :

(136) *Ta bohaterka literacka wywołuje we mnie* ***uczucie niechęci****.*
(http://www.wypracow.com/wypra/wpr/wpr129j.html juin-05)
[cette héroine littéraire provoque en moi **un sentiment d'aversion/de volonté d'éviter le contact/ressenti désagréable** à son contact]

Quant aux verbes, *niechęć* est accepté tant par le générique *czuć* [approximativement : ressentir]:

(137) *Naród to widzi i dlatego* ***czuje niechęć*** *i nienawiść do polityków.*
(http://neutrony.nuclear.pl/02/N02_10.html, juin-05)
[la nation le voit et c'est pourquoi elle ressent **aversion/dégoût/ressenti désagréable** et haine pour les politiques]

qu'*odczuwać* [approximativement : éprouver] :

(138) ***Odczuwam niechęć*** *do wszystkich i do wszystkiego...jeśli komuś swoim zachowaniem sprawiłem ostatnio przykrość.. to przepraszam.* (http://bzibziabzio.ownlog.com/, juin-05)
[je ressens **quelque chose de désagréable/aversion** envers tous et tout.... si j'ai blessé quelqu'un par mon comportement dernièrement... alors je m'excuse]

Dans les deux cas, on ne peut avoir autre interprétation qu'en termes de ressenti affectif.

L'adjectif *niechętny* [approximativement : mal disposé] peut également avoir l'interprétation affective, notamment dans la structure dative:

(139) *Wczoraj kiedy w polskiej TV mówiło się niemal wyłącznie o kardynale Kissingerze* ***byłem mu bardzo niechętny***. (http://forum.wprost.pl/ar/?O=455852&NZ=16, juin-05)
[hier, quand on parlait dans la télé polonaise presqu'exclusivement du cardinal Kissinger, **je lui était très mal disposé**]

Il est plus difficile de montrer le caractère affectif de l'adverbe *niechętnie*. Regardons par exemple où on peut traduire *niechętnie* par « à contre-coeur ». L'interprétation affective semble alors impossible :

(140) *Francja* ***się zgodziła, choć niechętnie.*** (*Rzeczpospolita*, 12.29, 2001)**
[Francja **a donné son accord mais à contre-coeur**]

Par contre dans l'énoncé suivant où on ne peut pas penser qu'*elle* a écarté la tête « à contre-coeur », mais seulement que le mouvement de la tête manifestait NIECHĘĆ envers le geste – nous avons donc une interprétation affective :

(141) *Miał ochotę mocno przytulić.* ***Niechętnie odchyliła głowę***. (Strączek A., 1995, *Wyznanie lekarza-łapownika*, Dolnośląskie)**
[Il avait envie de la serrer fort. Elle **a écarté sa tête avec l'aversion/antipathie**]

Enfin, en ce qui concerne le verbe, il est souvent diffcile de sélectionner l'une ou l'autre valeur, par exemple dans :

(142) *Źle dopasowane buty narciarskie potrafią* ***zniechęcić do jazdy*** *nawet największych zapaleńców.* (*Świat i podróże*, n°12, 1995)
[des chaussures de skis mal ajustées peuvent **se décourager (des skis)** mêmes ceux qui les aiment beaucoup]

les deux interprétations sont possibles : les chaussures mal ajustées peuvent faire qu'un skieur n'ait tout simplement plus envie de skier, mais aussi que le skieur « ressente quelque chose de mauvais » envers les skis.

Nous considérons que ces quelques exemples portant sur NIECHĘĆ sont suffisants pour considérer qu'il s'agit d'un affect, nous allons maintenant analyser ses occurrences linguistiques selon le même modèle que tous les autres sentiments.

5.1.2.1. Données étymologiques et lexicographiques

5.1.2.1.1. Données étymologiques

L'étymologie de NIECHĘĆ est transparente, ce mot se compose de la négation *nie* et le nom *chęć* qui veut dire « volonté ».

5.1.2.1.2. Données lexicographiques

USJP attribue au nom *niechęć* deux sens dont un non-afectif : « un manque de volonté, d'envie pour quelque chose », et un affectif : « des sentiments négatifs envers quelqu'un, des *a priori* envers quelqu'un, 'une non-cordialité' ».

L'adjectif *niechętny* a, selon le même dictionnaire, trois sens :

- « n'ayant pas, ne montrant pas de volonté, d'envie de quelque chose, 'traînant des pieds avant de faire quelque chose' »
- « se comportant inamicalement envers quelqu'un, non-cordial, non-amical »
- « exprimant ces [sic !] sentiments ».

Les valeurs de l'adverbe *niechętnie* recouvrent les valeurs du nom *niechęć*.

Le verbe *zniechęcić* a, lui aussi, trois valeurs :

- « perdre la volonté, l'entrain, l'envie de faire quelque chose » ; cette valeur correspond au premier sens du nom *niechęć* et ne relève pas du domaine affectif ;
- « se dégoûter/se décourager/se rebuter envers quelque chose » ; le sens affectif ;
- le troisième sens est identique au deuxième, sauf qu'il s'agit d'un obejt humain.

Notons ici que le verbe *zniechęcić* a donné un nom déverbal *zniechęcenie* qui correspond au premier sens du verbe et qui ne peut avoir de l'interprétation en terme du ressenti.

5.1.2.2. Structure actancielle

La structure actancielle de NIECHĘĆ est semblable à celle de tous les autres affects que nous étudions ici :

X NIECHĘĆ Y (à cause de y)

La différence formelle majeure consiste en absence de verbe, NIECHĘĆ, lorsqu'elle est actualisée de manière expérientielle, a besoin des verbes supports : *czuć* [approximativement : ressentir] et *odczuwać* [approximativement : éprouver].

5.1.2.2.1. L'expérienceur

Nous n'avons trouvé aucune contrainte portant sur l'expérienceur qui est toujours un être humain (qu'il soit singulier ou pluriel). Aucun énoncé de notre corpus n'indique ni la nécessité d'une maturité ni celle d'un apprentissage. Nous n'avons pas trouvé d'énoncé portant sur une incapacité de ressentir NIECHĘĆ. On peut en déduire que ce sentiment est plus « naturel » dans le sens qu'il est moins contraint par la socialisation. Autrement dit il apparaît plutôt comme une réaction simple. NIECHĘĆ peut être conceptualisée comme *sentiment*, par exemple dans l'énoncé suivant où l'on utilise le verbe *żywić* [approximativement : nourrir] qui indique un engagement volontaire :

(143) *Do Rosjan* ***żywiła*** *siostra Weronika umiarkowaną* **niechęć** *i współczucie*. (Szczypiorski A., 1990, *Początek*, SAWW)**
[Weronika **nourrissait** envers les Russes **une aversion/dégoût** modérée et une compassion]

Il s'agit toutefois des exemples relativement rares et NIECHĘĆ est le plus souvent conceptualisé comme *emocja* :

(144) *Nierzadko można spotkać w świecie opinię, że Polacy to antysemici, ludzie* ***ogarnięci niechęcią do Żydów***.
(http://www.werona.pl/product_info.php/cPath/109_58/products_id/130300, juin-05)
[souvent on peut rencontrer dans le monde l'opinion que les Polonais sont des antisémites, des gens **envahis par une aversion/dégoût** envers les Juifs]

Mais on trouve fréquemment et un peu partout l'idée selon laquelle l'expérienceur peut dominer son affect :

(145) *[…] trzeba więc* ***tę niechęć przezwyciężyć*** *i przyzwyczaić się*, (*Kobieta i Życie*, n°10, 1954)**
[il faut donc **vaincre cette aversion** et s'y habituer]
(146) *Politycy* ***przemogli więc swoją niechęć*** *i chwilowo są "za".* (*Rzeczpospolita*, 02.10, 2001)**
[les politiques ont donc **surpassé leur aversion/dégoût/repulsion** et sont momentanément « pour »][74]

NIECHĘĆ est toujours là, mais on fait comme si elle n'était pas là ce qui fait penser que NIECHĘĆ est très peu cognitivisée. Elle semble se comporter partiellement comme DÉGOÛT français. Il s'agirait alors d'une réaction plus primaire que les autres affects étudiés ici. Cette hypothèse confirmerait le caractère peu socialisé de cet affect.

L'adjectif *niechętny* ne peut qualifier que l'expérienceur, comme dans :

(147) *Pewnego wieczoru, przyszłam do domu jak zwykle zmęczona, zła,* ***niechętna do rozmów****, po jakimś niepowodzeniu*. (Janicka B., Janda K., 1998, *Gwiady mają czerwone pazury*, WAB)
[un soir, je suis rentrée à la maison comme d'habitude après avoir raté quelque chose, fatiguée, en colère, **sans envie/avec aversion aux conversations**]

mais il le fait souvent à travers une structure dative semblable à celle que nous avons vue pour NIENAWIŚĆ :

(148) ***ZUS niechętny dziennikarzom*** (*Google*, juin-05)
[**La Sécurité Sociale a de l'aversion aux journalistes-DAT**]
(149) *Wczoraj kiedy w polskiej TV mówiło się niemal wyłącznie o kardynale Kissingerze* ***byłem mu bardzo niechętny***. (http://forum.wprost.pl/ar/?O=455852&NZ=16, juin-05)
[hier, quand on parlait à la télé polonaise presque exclusivement du cardinal Kissinger, j'avais beaucoup d'aversion envers lui (=je lui avais beaucou d'aversion)]
(150) *Realny twór społeczny Prawo rzymskie,* ***niechętne wszelkiej abstrakcji****, nie wypracowało teoretycznej koncepcji osób prawnych*. (*Rzeczpospolita*, 04.14, 2001)
[une réelle création sociale, Le Droit Romain, **ayant de l'aversion/dégoût pour toute abstraction-DAT**, n'a pas élaboré de conception théorique de personne juridique]

Il s'agit, formellement, de la même structure dative que nous avons abordée dans le cas de NIENAWIŚĆ :

[74] Nous n'avons pas l'accès au contexte plus large. L'objet de NIECHĘĆ doit y être saillant.

mais elle ne signifie pas toute à fait de la même manière. Dans le cas de NIENAWIŚĆ, le locuteur en position d'objet au datif (ou l'observateur extérieur) attribuait le caractère nienawistny [haïssable] à une entité qui pouvait déclencher NIENAWIŚĆ, comme par exemple dans :

(151) ***Brzydota*** *pod wszelką postacią* ***była mi nienawistna****, sprawiała cierpienie prawie fizyczne.* (http://www.dziecionline.pl/Biblioteka/Wiktor_gomulicki/chalat/chalat.htm, juin-05)
[**la mocheté** sous toutes ses formes **lui était haïssable**, elle provoquait une souffrance presque physique]

Malgré la bi-directionnalité de l'adjectif *nienawistny*, dans cet énoncé nous ne pouvons pas avoir l'interprétation « haineux », elle se trouve bloquée par le caractère inanimé de l'entité qualifiée. Rappelons-nous que lorsque l'entité en question est humaine, il y a un problème de l'ambiguïté justement à cause de la possibilité de la double orientation de l'adjectif *nienawistny*.

L'adjectif *niechętny* est unidirectionnel. L'entité désignée par le nom au datif est, en quelque sorte « bénéficiaire » de NIECHĘĆ de l'entité désignée par le nom au nominatif. Autrement dit, l'adjectif *niechętny* marque la direction de l'affect du sujet vers l'objet au datif, alors que l'adjectif nienawistny indiquait la direction contraire (voir la double orientation dans les cas ambigus).

L'adjectif *niechętny* présuppose donc que l'entité au nominatif doit être humaine. Dans les exemples que nous avons donnés, les deux premiers noms caractérisés par *niechętny*, ne désignent pas les entités humains, du moins pas directement, mais il s'agit d'entités assimilées aux humains. Ainsi *ZUS* [équivalent polonais de la Sécurité sociale] est composé des humains ; le *Droit Romain* quant à lui présuppose un législateur.

Nous venons de voir que malgré l'identité des structures datives, le sens de l'adjectif utilisé dans ces structures les réoriente. Il n'y a pas d'identité sémantique. On ne peut pas ne pas être d'accord avec Wierzbicka (1988) pour qui s'arrêter sur les structures formelles de surface ne permet pas vraiment comprendre de quoi il s'agit. Le datif lui-même a exactement la même fonction : il signifie que l'objet est affecté d'une certaine façon par la situation décrite à l'aide de la structure dative. Nous proposons de représenter la structure dative avec l'adjectif *niechętny* ainsi :

<u>Y (jest) niechętny X_{datif}</u>
lorsque je vois Y je pense ceci :
Y ressent quelque chose de mauvais [NIECHĘĆ] envers X
X ressent quelque chose de mauvais à cause de cela

La première ligne de la formule sémantique nous informe qu'il y a un comportement observable qui permet de déduire que Y ressent NIECHĘĆ sans avoir besoin d'accéder au monde mental d'Y; la deuxième partie glose l' « affection » de X.

L'adjectif *niechętny* en dehors de la structure dative sera représenté ainsi :

<u>X (jest) niechętny</u>
lorsque je vois X je pense ceci :
X ressent quelque chose de mauvais [NIECHĘĆ]

5.1.2.2.2. L'objet et cause

NIECHĘĆ peut être dirigée vers n'importe quel type d'objet. Quelques énoncés à titre d'exemple :

(152) *Ani Polacy nie czuli specjalnej <u>niechęci</u> **do posługiwania się niemieckim**, ani też Niemcy do posługiwania się polskim*. (Antoszewski R., 2000, *Kariera na trzy karpie morskie*, Philip Wilson)**
[ni les Polonais ne ressentaient de l'aversion particulière à **se servir de l'allemand**, ni les Allemands à se servir de polonais]
(153) *Kreteńczycy zabili wszystkie psy, jakie były na wyspie. A <u>niechęć</u> **do nich** pozostała do dzisiaj.* (*Przekrój*, n°1934, 2001)**
[les Crétois ont tué tous les chiens qui existaient sur l'île. Mais le dégoût/l'aversion **envers eux** persiste jusqu'à nos jours]
(154) *Moja niechęć **do służby wojskowej** spowodowana jest rażącą niezgodnością obowiązków stawianych żołnierzom z przyjmowanymi przeze mnie zasadami moralnymi.*
(<u>http://www.effata.most.org.pl/a/nichec.htm</u>, juin-05)
[mon aversion/dégoût envers *le service militaire* est provoquée par une non-adéquation de devoirs imposés aux soldats à des valeurs morales que je prône]

Nous n'avons pu repérer aucune contrainte sur l'objet. Dans la plupart des cas l'objet de NIECHĘĆ est un nom (éventuellement déverbal) au génitif introduit par la préposition *do* qui est le moyen le plus habituel d'introduire la direction en polonais comme nous l'avons déjà vu avec NIENAWIŚĆ. Contrairement au NIENAWIŚĆ, NIECHĘĆ aura toujours besoin de la médiation de la préposition. On doit donc considérer que son objet est conceptuellement plus distant de l'expérienceur. Cependant il est impossible de le supprimer dans le cas de l'expression expérientielle. Nous sommes donc devant un cas intermédiaire où l'objet est plus distant mais reste saillant.

Nous pensons que NIECHĘĆ ayant un caractère que l'on peut qualifier de reflèxe, ne s'actualise qu'en présence de son objet[75]. C'est un affect qui focalise davantage sur la réaction affective de l'expérienceur plutôt que sur le rapport que cet affect établit entre l'expérienceur et l'objet.

Aucun de dérivés de NIECHĘĆ ne peut qualifier l'objet de cet affect.

En ce qui concerne la cause de NIECHĘĆ, peu d'exemples la mentionnent. Observons les énoncés suivants où la cause est donnée explicitement :

(155) ***Brak wiedzy powoduje*** *obcość,* ***rodzi*** *niechęć, a stąd blisko już do antysemityzmu*. (Przekrój, n° 2934, 2001)**
[**le manque de savoir** provoque l'aliénation, **donne vie à** 'aversion/dégoût/ressenti désagréable, et de là l'antisémitisme n'est pas loin]
(156) ***Powodów*** *do wzajemnych niechęci i uprzedzeń jest w polityce* ***bardzo wiele***. (*Rzeczpospolita*, 10.21, 2000)**
[il y a, en politique, **beaucoup de raisons** pour les aversions/dégoût/mauvais ressenti et des a priori mutuels]

Dans ces énoncés on trouve la cause posée explicitement mais ces énoncés ne décrivent pas les situations particulières actualisées, ils sont d'ordre général. NIECHĘĆ décrite ne renvoie à aucune situation particulière, elle est le résultat d'une abstraction de plusieurs situations.

5.1.2.2.3. Le procès expérientiel

a) composante cognitive

[75] Ou lors de son évocation, ce qui confirme notre théorie de l'image mental de l'objet.

Résumons ce que nous avons déjà découvert au sujet de NIECHĘĆ : il s'agit d'un affect hypocognitivisé, peu socialisé, qui fait penser à une sorte de réaction assez simple. Autrement dit, le jugement d'un individu ou d'une chose à travers une cause installe une réaction qui se ré-déclenche chaque fois quand l'objet est présent (matériellement ou par son évocation).

L'adjectif *niechętny* se combine fréquemment avec le nom *stosunek* [rapport/relation], comme dans :

(157) *Ma **niechętny stosunek** do ćwiczeń.* (http://www.zabierzow.nss.pl/dokum/wf.html, juin-05)
[il a un **rapport à contre-cœur (=il n'en a pas trop envie)** envers les exercices]
(158) *Gdyby mi ksiądz imputował tak głęboko **niechętny stosunek** do chrzescijaństwa to pewnie mniej bym protestował, bo w istocie jestem bardziej niechętny chrzescijanstwu, z którym dzieli mnie przepaść aksjologiczna i mentalna, niż z kościołem - instytucją*.
(http://www.racjonalista.pl/index.php/s,35/d,1473, juin-05)
[si vous m'imputiez, monsieur le curé, **un rapport si profondément malveillant** envers la chrétienté alors je protesterais certainement moins, car en effet je suis plus niechętny (=j'ai plus d'aversion/de mauvais ressenti) envers la chrétienté, dont un abîme axiologique et mental me sépare, qu'envers l'église-institution]

Par ailleurs, *niechętny* est souvent utilisé dans les sondages, comme par exemple dans:

(159) *Natomiast według badań Demoskopu z lipca 2000r. aż 80 proc. obywateli RP deklaruje **niechętny lub zdecydowanie niechętny stosunek** do homoseksualistów, a zdecydowanie życzliwych jest zaledwie 2 proc.!* (http://www.gej.net/bq_suplement.phtml, juin-05)
[cependant, selon les sondages de Demoskop du juillet 2000, jusqu'à 80% de citoyens polonais déclarent **un rapport malveillant ou décidément malveillant** envers les homosexuels, et il n'y a que 2% de répondants décidément bienveillants]
(160) *Gdyby przyszedł do Panów ankieter i postawił pytanie o Wasz **stosunek** do USA, dając do wyboru: bardzo pozytywny, pozytywny, obojętny, **niechętny czy bardzo niechętny**, co by Panowie zaznaczyli?* (http://www.nowe-panstwo.pl/02_2003_miesiecznik/02_2003_debata.htm, juin-05)
[si un enquêteur venait vous voir et vous posez la question sur votre rapport envers les USA, en vous donnant à choisir entre: très positif, positif, indifférent, **négatif ou très négatif**, que choisiriez-vous?]
(161) *Zdecydowana większość przytaczanych przez respondentów określeń ma charakter pejoratywny i odzwierciedla **niechętny**, dystansujący się lub nawet pogardliwy **stosunek** do chorych.* (http://www.cbos.com.pl/SPISKOM.POL/2000/KOM005/KOM005.HTM, juin-05)
[une majorité nette des expressions citées par les répondants a un caractère péjoratif et reflète un **rapport négatif**, distancé voire même méprisant envers les malades]

On n'interroge pas, a priori, les gens sur leurs sentiments mais sur les attitudes. La coordination avec d'autres termes comme par exemple *pozytywny* [positif] confirme le statut d'atitude de *niechętny*. Ainsi NIECHĘĆ peut être considérée autant comme une *émotion* qu'un *sentiment* et une *attitude*. Ce fait ne pose en soi aucun problème. Pour Puzynina (2000 : 21) il s'agit tout simplement d'un cas de « wieloprofilowość » [possibilité de profils mutliples]. Comme le dit Puzynina, les frontières entre ces différentes saisies sont floues. NIECHĘĆ reste un cas relativement original en permettant les trois saisies, parmi les affects étudiés seule ADMIRATION s'en rapproche. Ajoutons encore une observation très importante de Puzynina : dans chaque saisie toutes les composantes sont présentes, simplement, lorsqu'un affect est saisie comme *attitude*, la composante affective est mise au second plan.

Lorsque NIECHĘĆ est conceptualisée comme un affect, sa structure cognitive semble extrêmement simple dans la mesure où aucune tendance à l'action ne transparait des énoncés. Il n'y a qu'une sorte de mouvement de recul face à un objet.

b) Composante affective

Nous avons déjà montré que NIECHĘĆ peut se combiner avec les génériques nominaux et verbaux du ressenti affectif. Une fois de plus, nous sommes conscient que ce fait n'est pas suffisant pour établir de manière indiscutable l'appartenance de NIECHĘĆ au domaine affectif, mais ces collocations confirment les données intuitifs.

c) Composante physique

Bien que NIECHĘĆ puisse être saisie comme *emocja* [émotion], nous n'avons trouvé aucun énoncé indiquant une perturbation interne, ce qui témoigne du caractère peu spécialisé de cet affect que nous avons déjà souligné.

En ce qui concerne les manifestations externes, elles peuvent être de plusieurs types :

- le visage

(162) ***Cień <u>niechęci</u> przebiegł jej po twarzy***. (Kowalewska H., 1998, *Tego lata w Zawrociu*, Świat Książki)**
[**une ombre d'aversion/dégoût a parcouru son visage**]

- les yeux et le regard

(163) ***Jej kocie oczy zwężają się w nagłych odruchach niechęci,*** *ale doskonale umie to ukryć*. (Kowalewska H., 1998, *Tego lata w Zawrociu*, Świat Książki)**

[**ses yeux de chat se rétrécissent dans les soudains réflexes d'aversion/dégoût** mais elle sait parfaitement le cacher]

(164) *Co ją to obchodzi - Jakub* ***z niechęcią spojrzał*** *na Annę Baum.* (Saramonowicz M., 1996, *Siostra*, WAB)**

[qu'est-ce que ça peut lui faire – Jakub **regarda avec aversion/dégoût** Anna Baum]

(165) *Nie jest więc zaskoczeniem, że krakowianie* ***niechętnym okiem*** *patrzą na tą inicjatywę.* (http://www.kosciol.pl/article.php?story=20040505204517994, juin-05)

[ce n'est pas une surprise que les habitants de Cracovie **regardent** cette initiative **avec un oeil antipathique**]

- la parole

(166) *To patrz pan w telewizor -* ***rzecze stary z domieszką*** niechęci. (*Rzeczpospolita*, 07.21, 2001)**

[alors regardez la télé – dit le vieux avec un peu d'aversion/dégoût/mauvais ressenti]

(167) ***Wypowiedź*** *księdza, zamieszczona w "Rzeczpospolitej",* ***nacechowana jest bowiem*** niechęcią *do poglądów i argumentacji innych*, (*Rzeczpospolita*, 01.20, 2001)**

[votre propos placé dans Rzeczpospolita, monsieur le curé, se caractérise par un mauvais ressenti/une non-acceptation envers d'autres points de vue et l'argumentation des autres]

(168) *Powiedziałem -* ***burknął*** niechętnie *Giovanni*. (*Płomyk*, n°11, 1953)**

[J'ai dit – marmonna niechętnie Giovanni]

- les manifestations générales

(169) *Ma też niewątpliwie prawo do* ***objawiania tych niechęci,*** *lub nienawiści.* (*Motor*, n°31, 1974)**

[il a aussi sans doute le droit de **montrer ces aversions/dégoûts**, ces haines]

(170) *Wypierają się dawnych poglądów i z żarliwością "nowo nawróconych"* ***manifestują niechęć*** *do innych światopoglądów niż chrześcijański*. (Szyszkowska M., 1997, *W poszukiwaniu sensu życia*, Twój styl)**

[ils renient leurs points de vue d'autrefois et avec zèle de « nouveaux-convertis » ils **manifestent de la malveillance** envers d'autres points de vue que le chrétien]

(171) *Oddajmy im sprawiedliwość:* ***nie demonstrowali tej niechęci nazbyt agresywnie***. (*Rzeczpospolita*, 10.27, 2001)**

[rendons-leur la justice, il n'ont pas fait de *démonstration trop agressive de cette malveillance*]

(172) ***Niechętne*** ***reakcje*** *Polaków na ekshumacje niemieckich grobów są nieliczne*.(*Przekrój*, n°2895, 2001)

[**les réactions malveillantes** des Polonais envers les exhumations de tombes allemandes sont peu nombreuses]

(173) ***Z równą niechęcią jak tamci traktowany przez swoich?*** (Adamski J., 2000, *Świat jako niespełnienie albo samobójstwo Don Juana*, Iskry)**

[**ont-ils été traités par les siens avec une aversion égale ?**]

(174) *Miał ochotę mocno przytulić.* ***Niechętnie*** ***odchyliła głowę***. (Strączek A., 1995, *Wyznanie lekarza-łapownika*, Dolnośląskie)**

[Il avait envie de la serrer fort. **Elle a écarté sa tête avec aversion**]

Comme on peut le voir, les manifestations de NIECHĘĆ peuvent être de différents types. On remarque un nombre important d'expressions concernant les yeux et surtout les expressions d'ordre général du type : *manifestować* [manifester], *objawiać* [montrer], *demonstrować* [démontrer] *niechęć* et *traktować kogoś z niechęcią* [traiter quelqu'un avec niechęć], toutes ces expressions indiquent le caractère clairement agentif de la composante physique de NIECHĘĆ.

Il existe trois moyens principaux de désigner un comportement comme manifestation de NIECHĘĆ : l'adjectif *niechętny*, l'adverbe *niechętnie* et le syntagme prépositionnel *z niechęcią*.

L'adjectif *niechetny*, lorsqu'il caractérise les expressions corporelles, peut être glosé de la même manière que l'adjectif *nienawistny* :

Y$_{\text{partie du corps de X}}$ *est niechętny*
quelque chose est arrivé à Y
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [NIECHĘĆ]

En ce qui concerne l'adverbe *niechętnie*, comme nous l'avons déjà signalé, peu de ses occurrences peuvent avoir l'interprétation affective, *niechętnie* dans les deux exemples que nous avons cités *supra* profile NIECHĘĆ exactement de la même manière que *nienawistnie* profile NIENAWIŚĆ :

X fait quelque chose niechętnie
X fait quelque chose comme font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [NIECHĘĆ]

Le syntagme prépositionnel *z niechęcią*, dans lequel la préposition *z* [avec] a la valeur « accompagnement », est interprété comme un adverbe de manière.

Notons que l'absence de verbe (du moins de la forme imperfective) ne permet pas l'emploi de NIECHĘĆ comme un acte de langage, ce qui confirme encore une fois que NIECHĘĆ est centré sur l'expérienceur et dans ce sens, elle n'est pas « relationnelle » au même titre que l'est par exemple NIENAWIŚĆ.

5.1.2.3. Axiologie de NIECHĘĆ

Dans les énoncés que nous avons examinés, l'axiologie interne n'est jamais indiquée, contrairement à celle de NIENAWIŚĆ, bien que l'on ne puisse pas dire que NIECHĘĆ est « bonne », on ne peut pas non plus dire qu'elle est « mauvaise ». Il est difficile d'attribuer à NIECHĘĆ un jugement axiologique externe.

En ce qui concerne l'axiologie interne, NIECHĘĆ consiste en un jugement négatif concernant un objet, le ressenti qui s'ensuit est « mauvais ».

5.1.2.4. Les métaphores de NIECHĘĆ

Si on compare les métaphores de NIECHĘĆ à celles de NIENAWIŚĆ, les premières paraissent bien pauvres. Bien que l'on retrouve une partie des métaphores de NIENAWIŚĆ, elles sont rarement actualisées dans les textes. NIECHĘĆ peut être métaphorisée comme une substance interieure ou extérieure :

(175) *Czy potrafi to dostrzec, będąc tak* ***przesiąknięty niechęcią*** *do nas, Polaków, wśród których żyje przecież tyle lat?* (*Przekrój*, n°2934, 2001)**
[est-ce qu'il est capable de le voir, en étant si **imprégné par aversion** envers nous, les Polonais, parmi lesquels il vit pourtant depuis des années]
(176) *Decyduje o tym nie tylko sceneria, ale i podobny* ***nastrój niechęci*** *do normy, w której żyje gatunek ludzki.* (Werner W, 1997, *Dekada filmu*, IBL PAN)**
[En décide non seulement le décors mais aussi une semblable **ambiance de d'aversion/mauvais ressenti** envers la norme, dans laquelle vit l'espèce humaine]

La métaphore suivante est « NIECHĘĆ est un être vivant » :

(177) *Z drugiej strony* ***budziła się*** ***<u>niechęć</u>*** *do führera, że wprowadza żelazny rygor i dyscyplinę*, (Ryszka F., 1997, *Noc i mgła*, Książka i Wiedza)**
[d'un autre côté, **l'aversion/on-acceptation** envers le führer **se réveillait**, parce qu'il introduisait de la rigueur et de la discipline]
(178) *Do Rosjan* ***żywiła*** *siostra Weronika umiarkowaną* ***<u>niechęć</u>*** *i współczucie*. (Szczypiorski A., 1990, *Początek*, SAWW)**
[envers les Russes, **nourrissait** sœur Véronique **une aversion** et une compassion modérées]
(179) ***Rośnie*** *wzajemna* ***<u>niechęć</u>***. (*Rzeczpospolita*, 11.04, 2000)**
[**l'aversion/malveillance** mutuelle **croît**]

Les deux métaphores que nous venons de montrer ne sont pas spécifiques de NIECHĘĆ. On les retrouve dans la plupart des affects qui sont saisis comme *emocja* [émotion].

5.1.2.5. Bilan – explication verbale

Nous venons de voir que NIECHĘĆ est à la fois un affect simple et difficile à analyser. Simple, parce qu'il est peu cognitivisé et peu relationnel et ne contient aucune tendance à l'action ; difficile à analyser parce qu'elle est peu spécialisée. NIECHĘĆ peut être saisie comme *emocja* [émotion] que *uczucie* [sentiment] et *postawa* [attitude]. La représentation sémantique de NIECHĘĆ est forcément peu spécifique et simple :

<u>NIECHĘĆ (X czuje niechęć do Y)</u>
X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose
Parfois une personne pense de quelqu'un :
« je sais quelque chose de cette personne
à cause de cela je ressens quelque chose de mauvais envers cette personne
à cause de cela je ne veux pas que cette personne soit près de moi »
quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais
X a ressenti quelque chose comme cela
Parce que X a pensé quelque chose comme cela

Rappelons-nous maintenant les équivalents français donnés par un dictionnaire bilingue : *aversion, malveillance, éloignement, dégoût, animosité, hostilité, vaillance*

pour vérifier si l'un de ces équivalents est plus exact que l'autre. Wierzbicka (1992a : 129) donne l'explicaiton verbale suivante pour DÉGOÛT :

X pense quelque chose comme ça : c'est mauvais
à cause de cela, X ressent quelque chose de mauvais
X ressent quelque chose comme quelqu'un qui pense ceci :
'j'ai quelque chose de mauvais dans ma bouche'
'je ne le veux pas'[76]

Même s'il a pris des valeurs psychologiques, DÉGOÛT reste fortement associé à la sensation (qu'elle soit gustative, olfactive ou tactile). Le polonais dispose de plusieurs équivalents potentiels de DÉGOÛT : *niesmak* [littérallement : non-goût, mauvais goût], *wstręt* [grossièrement : révulsion], *obrzydzenie* [grossièrement : dégoût], *odraza* [grossièrement : répulsion]. Tous ces concepts peuvent désigner un contenu affectif, mais tous sont liés aux sensations, alors que ce n'est pas le cas de NIECHĘĆ, même si cette dernière fonctionne sur les mêmes mécanismes que les sensations. Autrement dit, tous les affects que nous venons d'énumérer sont tout d'abord des sensations, et elles continuent de fonctionner comme des sensations même lorsqu'ils s'actualisent en tant que prédicats affectifs. NIECHĘĆ ne peut pas avoir de sens physique de sensation, elle relève du domaine de la volition dans son sens non-affectif, donc quelle que soit sa saisie, elle est toujours psychologique.

MALVEILLANCE, HOSTILITÉ et ANIMOSITÉ n'entrent pas dans la ligne de compte dans la mesure où ces affects impliquent une volonté de faire du mal à l'objet où, du moins, une dépense d'énergie négative vers l'objet. NIECHĘĆ ne contient d'intentions négatives envers l'objet.

AVERSION semble être l'affect français qui correspond assez bien à NIECHĘĆ, nous l'avons fréquemment utilisée pour traduire NIECHĘĆ. Cepandant, intuitivement, il ne s'agit pas pour nous d'une équivalence exacte. AVERSION, tout comme DÉGOÛT semble lié au domaine de sensations physique, *Le Petit Larousse illustré* et *Le Petit Robert* parlent d'une « grande répugnance ». Il nous semble en effet qu'AVERSION est une réaction relativement violente qui consiste en une impossibilité pour l'expérienceur d'AVERSION

[76] X thinks something like this : this is bad
because of this, X feels something bad
X feels like someone who thinks this:
'I have something bad in my mouth'
'I don't want this'

d'être en contact avec l'objet de son affect. Cette impossibilité peut être aussi bien réelle qu'imaginaire.

Enfin, il existe un affect qui n'est pas cité par des dictionnaires bilingues que nous avons consultés et qui peut être considéré comme équivalent de NIECHĘĆ. Il s'agit d'ANTIPATHIE. Ni nous, ni nos informateurs bilingues, ne l'avons pas vu spontanément, probablement parce qu'il s'agit d'un terme provenant du registre soutenu. ANTIPATHIE ressemble à NIECHĘĆ dans la mesure où il s'agit d'une réaction purement psychique. Une grande différence entre ces deux affects existe toutefois : ANTIPATHIE n'a pas de cause, il s'agit d'une réaction inexplicable même pour l'expérienceur lui-même.

En ce qui concerne les dérivés de NIECHĘĆ, ils profilent l'affect de la façon suivante :

X (jest) niechętny
lorsque je vois Y je pense ceci :
Y ressent quelque chose de mauvais [NIECHĘĆ]

X fait quelque chose niechętnie
X fait quelque chose comme font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [NIECHĘĆ]

5.1.3. NIENAWIŚĆ, NIECHĘĆ et leurs contraires

5.1.3.1. Les relations entre NIENAWIŚĆ et NIECHĘĆ

NIENAWIŚĆ et NIECHĘĆ ont en commun le jugement négatif concernant un objet. NIENAWIŚĆ est plus complexe et plus socialisée, il s'agit d'un affect « relationnel » alors que NIECHĘĆ est davantage centrée sur l'expérienceur. Nous n'avons trouvé que très peu d'énoncés dans lesquels il y avait à la fois les expressions de NIECHĘĆ et de NIENAWIŚĆ.

Les deux affects sont différenciables de l'intérieur dans la mesure où on peut ressentir les deux à la fois :

(180) *jednakże przed rokiem 1939 nigdzie ta* ***niechęć*** ***nie obróciła się w skrajne akty nienawiści***. (*Rzeczpospolita*, 01.20, 2001)**
[toutefois avant 1939 cette **antipathie ne s'est tournée nulle part en acts extrêmes de haine**]

(181) *Róża Luksemburg* ***za sprawą żydowskiego pochodzenia wzbudzała niechęć****, a* ***za sprawą rewolucyjnej działalności - nienawiść*** *rządzących.* (http://www.lewica.pl/?dzial=teksty&id=540, juin-05)

[Rose Luxembourg, **en raison de ses origines juives réveillait l'aversion/mauvais ressenti**, et **à cause de son action révolutionnaire – la haine** des gens au pouvoir]

(182) *Naród to widzi i dlatego czuje* ***niechęć*** *i* ***nienawiść*** *do polityków.*

(http://neutrony.nuclear.pl/02/N02_10.html, juin-05)

[le peuple voit ça et pour cette raison, il ressent **l'aversion/mauvais ressenti et la haine** envers les politiques]

Le premier énoncé nous indique que NIECHĘĆ peut se changer en NIENAWIŚĆ, le deuxième montre la simultanéité de des affects mais, en même temps leurs caractères séparés : la cause est à chaque fois différente ; le troisième énoncé indique encore une fois que les deux affects sont ressentis simultanément.

5.1.3.2. Les contraires

Il existe en polonais un dicton : « od miłości do nienawiści jeden krok » [de l'amour à la haine, (il n'y a qu') un pas]. Comme en français, NIENAWIŚĆ et MIŁOŚĆ entretiennent des liens étroits.

NIENAWIŚĆ et MIŁOŚĆ peuvent être simultanées :

(183) *Weiss, błyskotliwy paranoik, który beznadziejnie ugrzązł w trwającym całe życie,* ***pełnym miłości i nienawiści*** *związku z aktorką, Johanną Bleschke,* alias *Rachel Sanzara, stał się płodnym poetą i poczytnym autorem blisko dwudziestu powieści.* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój Styl, Warszawa, p.372)

[Weiss, un paranoïaque brillant, qui s'est embourbé durant toute sa vie, sans espoir, dans une relation **pleine d'amour et de haine** avec l'actrice J. Bleschke, alias Rachel Sanzara, est devenu un poète productif et l'auteur de presque vingt romans à succès]

(184) *Krystyna Janda (Marta) bardzo oszczędnymi środkami stworzyła postać kobiety, która* ***nienawidzi i jednocześnie kocha*** *jakąś prawie atawistyczną miłością*. (korpus IPI PAN)

[K. Janda (Marta), avec des moyens très économiques, a créé le personnage de femme, qui **hait et en même temps qui aime** d'un amour presque atavique]

La représentation sémantique de MIŁOŚĆ concorde avec celle d'AMOUR[77]. Nous proposons donc la même analyse de relation entre MIŁOŚĆ et NIENAWIŚĆ que celle pour le cas équivalent en français. MIŁOŚĆ et NIENAWIŚĆ ne sont jamais simultanées, elles se

[77] Voir, pour une approximation assez ancienne (Wierzbicka, 1971)

succèdent selon le principe suivant : la tension de MIŁOŚĆ peut devenir trop forte et insupportable pour l'expérienceur pour une raison quelconque. L'expérienceur n'a pas de possibilité de modifier le ressenti lui-même et il modifie l'objet de son affect. L'objet devenant insupportable donc « mauvais », MIŁOŚĆ se transforme en NIENAWIŚĆ. Ainsi l'objet peut être supprimé et l'expérienceur soulagé. Comme en français, MIŁOŚĆ et NIENAWIŚĆ ne sont pas symétriques, elles diffèrent du point de vue de la tendance à l'action, dans MIŁOŚĆ il s'agit de présentifier l'objet mais également de faire quelque chose pour cet objet, tandis que dans NIENAWIŚĆ il s'agit de faire disparaître l'objet. Ainsi la symétrie se limite à l'orientation axiologique du ressenti, la structure du procès sentiment est différente. On trouve, dans les corpus polonais beaucoup d'énoncés qui indiquent la proximité de ces deux affects, plutôt que la simultanéité, comme par exemple :

(185) *Bardzo często* ***nieszczęśliwa miłość zamienia się w nienawiść.*** (*CKM*, n°5, 1999)**
[très souvent **un amour malheureux se transforme en haine**]
(186) ***Tu miłość nie przygaśnie - przerodzi się w nienawiść,*** *w jednej chwili, w jednym gwałtownym przewrocie psychicznym.* (*Dialog*, n°9, 1958)**
[ici **l'amour ne s'éteindra pas – il se transformera en haine**, en un instant, dans un brutal retournement psychique]

L'ordre que l'on retrouve est toujours le même : d'abord MIŁOŚĆ et après NIENAWIŚĆ. Nous n'avons trouvé aucun énoncé avec l'ordre contraire. Il apparaît également que NIENAWIŚĆ peut être considérée comme un affect plus fort que MIŁOŚĆ :

(187) *Problem w tym, ze czasem* ***nienawiść bardziej ludzi do siebie przywiązuje niż miłość*** *i wysiadka jest bardzo trudna.* (http://hoga.pl/wyniki.asp?pyt=1402&serwis=51 juillet-04)
[le problème est que parfois **la haine lie les gens plus que l'amour** et la descente est très difficile]

Le polonais, tout comme l'anglais dispose de deux verbes pour traduire *aimer* français : *kochać* [aimer – amour] et *lubić*. Ces deux verbes diffèrent quant à la nature d'objet qu'ils acceptent : *kochać* n'accepte pas a priori les objets inanimé. Mais tous les deux acceptent les objets humains. Wierzbicka (1971 : 78) définit *lubić* ainsi :

X lubi Y = il est agréable à X d'être avec Y[78]

[78] En MSN actuelle on dirait : X ressent quelque chose de bon lorsque Y est près de lui.

Cependant, cette explication n'est pas tout à fait juste. Lorsque l'on dit :

(188) *Lubię Wiolettę.*
[j'aime (bien) Wioletta]

on ne dit pas seulement qu'il est agréable d'être près d'elle mais que c'est agréable tout simplement de penser à elle. Ainsi la glose doit être réécrite ainsi :

<u>lubić (X lubi Y)</u>
X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose
Parfois une personne pense de quelqu'un :
« je connais cette personne
je pense quelque chose de bon de cette personne
quand je pense à cette personne
je ressens quelque chose de bon »
X a ressenti quelque chose comme cela
Parce que X a pensé quelque chose comme cela

Nous n'avons trouvé aucun énoncé dans lequel NIENAWIŚĆ s'opposerai à *lubić*. Observons l'énoncé suivant :

(189) *Warszawę można* ***lubić lub nie, można kochać lub nienawidzić****, ale po bliższym poznaniu trudno pozostać wobec niej obojętnym.*
(<u>http://www.inbook.pl/index.php?a=_szukaj&g=a&s=NWA</u>, mai-05)
[Varsovie, on peut **l'aimer (bien) ou non, on peut l'aimer (AMOUR) ou la haïr/ détester**, mais après l'avoir bien connue, il est difficile de lui rester indifférent]

Dans cet énoncé *lubić* n'a pas d'antonyme dans la mesure où *kochać* s'oppose à *nienawidzić*, et *lubić* ne s'oppose qu'à sa négation *nie lubić* [ne pas aimer]. Dans l'énoncé :

(190) *Załóżmy jednak, że* ***ktoś nie lubi, a nawet <u>nienawidzi</u>*** *samochodów, do czego ma zupełne prawo.* (*Motor*, n°34, 1971)
[supposons toutefois que **quelqu'un n'aime pas ou même haït** les voitures, il en a tout à fait le droit]

le locuteur, à l'aide du marqueur argumentatif *a nawet* [et même] indique que *nienawidzić* est quelque chose de plus que *nie lubić*. Cette gradation n'est pas due à l'intensité, comme nous l'avons expliqué au sujet du cas semblable en français, *nie lubić* (tout comme *lubić*) n'a pas de tendance à l'action alors que *nienawidzić* si.

Quant à NIECHĘĆ, l'observation du corpus ne nous a pas permis de déterminer de contraire à cet affect.

5.1.4. ZAWIŚĆ

ZAWIŚĆ est un sentiment qui pose un problème de classement. Il relève, par certains de ces aspects, d'un autre groupe d'affects correspondant au groupe JALOUSIE/ENVIE en français et, par d'autres aspects, au groupe HAINE. Pour Szyszkowska (Marlewska, 1989 : 111) « *Zawiść est liée au désir de détruire les autres, de les punir pour les mauvaises choses qui nous arrivent. Selon ces affirmations, on peut considérer zawiść comme une forme de haine*. »[79], Pour Jurkowski (1989 : 19) « *Zawiść est un genre de la haine et de l'envie* »[80]. ZAWIŚĆ apparaît étroitement liée à NIENAWIŚĆ morphologiquement, étymologiquement et sémantiquement. Nous vérifierons plus en détail ces rapports. Nous nous devons faire un retour en arrière pourquoi nous n'avons pas pris en compte ENVIE lorsque nous avons étudié les affects en français. ENVIE n'apparaît pas intuitivement liée à HAINE, du moins selon l'avis de nos informateurs et contrairement à ce qu'en dit *Le Petit Robert* qui donne, comme une première valeur d'ENVIE : « sentiment de désir mêlé d'irritation et de haine qui anime quelqu'un contre la personne qui possède un bien qu'il n'a pas »[81].

Etudier ZAWIŚĆ linguistiquement pose un autre problème : il y a peu d'occurrences de ce nom, comme en témoigne l'énoncé suivant :

> (191) *Słyszałem wprawdzie to słowo – zawiść, pamiętałem również, że mówi się, iż w świecie jej pełno. Ale nie natrafiłem na jej przykłady, nie zdarzyło mi się, by się ktoś skarżył, że go ogarnia.* (BREZA T., 1974, *Zawiść*, Warszawa : Czytelnik, p. 426)

[79] *zawiść wiąże się z żądzą niszczenia innych, jak również z wymierzaniem im kary za nasze niepowodzenia. W myśl powyższych stwierdzeń zawiść można uznać za szczególną odmianę nienawiści*.
[80] *Zawiść est un genre de la haine et de l'envie.*
[81] Ce qui n'empêche pas les mêmes informateurs de ne pas savoir conscientiser la différence entre ENVIE et JALOUSIE.

[C'est vrai, j'ai entendu ce mot – zawiść (approx. jalousie envieuse), je me rappelle également qu'on dit que le monde en est rempli. Mais je n'ai pas rencontré de ses exemples, il ne m'est pas arrivé d'entendre quelqu'un se plaindre qu'elle l'envahit]

La cause de cette rareté des mentions de ZAWIŚĆ semble être :

> *Le fait que zawiść soit presque toujours cachée sous un masque, qu'elle crée des apparences, qu'elle suggère des motivations des actions et des expériences humaines autres que les siennes, qu'elle soit difficile à saisir non seulement dans ses réalisations mais également dans ses motivations. Zawiść est difficile à être reconnue par l'expérienceur lui-même. Nous cherchons toujours d'autres raisons sociales, justes, d'autres motifs pour nos expériences et nos actions suscitées par zawiść.*[82] (Rurawski, 1989 : 95)

Nous ajouterons encore une autre explication à une relative rareté des occurrences d'expressions linguistiques de ZAWIŚĆ : cet affect est très fortement axiologisé négativement, c'est même peut-être un sentiment le plus négatif parmi les affects polonais, donc il est naturel que l'on en parle peu. Si l'on parle, c'est pour le reprocher aux autres.

Nous analyserons ici ZAWIŚĆ à travers les expressions linguistiques suivantes : le nom *zawiść*, l'adjectif *zawistny* et l'adverbe *zawistnie*. On notera l'absence de verbe. Le verbe *zawiścić* existait en polonais. Nous en reparlerons.

Avant de passer à l'analyse de ZAWIŚĆ, nous citons une « histoire drôle » racontée parfois par les Polonais, pour permettre aux lecteurs non-polonophones de se rendre mieux compte de ce que c'est ZAWIŚĆ :

> *Dieu descendit un jour sur terre et il se trouva tout d'abord en France. Il a vu un paysan qui pleurait, et il lui demanda pourquoi il pleurait. Le paysan répondit : c'est parce que mon voisin a 50 vaches et moi, j'en ai que 20. Dieu demanda : et tu voudrais en avoir 50 aussi ? Oh oui. Et Dieu lui donna 30 vaches. Puis, Dieu continua vers l'Est et a vu un paysan allemand qui pleurait et il lui demanda*

[82] *fakt, że zawiść występuje prawie zawsze w ukryciu, w masce, że sprawia* ***pozory****, że podsuwa inne niż właśnie zawiść motywacje ludzkich działań i przeżyć, że jest trudna do określenia nie tylko w realizacjach, ale i w motywach własnych, trudna do uświadomienia samemu sobie. Szukamy zawsze innych, społecznych, sprawiedliwych, słusznych motywów naszych przeżyć i działa wynikających właśnie z zawiści.*

pourquoi il pleurait. Le paysan répondit : c'est parce que mon voisin a 100 vaches et moi, j'en ai que 50. Dieu demanda : et tu voudrais en avoir 100 aussi ? Oh oui. Et Dieu lui donna 50 cochons. Puis Dieu continua vers l'Est et a aperçu un paysan polonais qui pleurait et il lui demanda pourquoi il pleurait. Le paysan répondit : c'est parce que mon voisin a 30 chevaux et moi, j'en ai que 20. Dieu demanda : et tu voudrais en avoir 30 aussi ? Et le paysan polonais répondu : oh non, je préfèrerais qu'ils lui crèvent tous.

Il s'agit de quelque chose qui ne peut pas être simplement nommé en français, mais qui peut être toujours expliqué d'une façon ou d'une autre. Les Français peuvent ressentir quelque chose de très proche, comme dans l'histoire suivante : « Les fonctionnaires de France-Télécom ont tous une voiture de fonction. C'est quand même pas normal ! » mais ce type de ressenti n'est pas très saillant en français ou, du moins, n'est pas suffisamment saillant pour être lexicalisé.

5.1.4.1. Eléments étymologiques et lexicographiques

5.1.4.1.1. Eléments étymologiques

Le nom *zawiść* peut être décomposé comme le verbe *nienawidzić*, la différence se situant au niveau du préfixe, dans le cas de *zawiść*, nous avons le préfixe *za-*. Pour expliquer ce préfixe, il faut, en suivant Jurkowski (*op.cit* : 19), prendre en compte le verbe *zawidzieć* absent du polonais contemporain. Au départ, ce verbe signifiait, approximativement « voir/regarder de travers ». Morphologiquement, il était alors très proche de ZAZDROŚĆ (grossièrement jalousie/envie), qui a été construit exactement de la même façon sauf qu'au lieu d'être construite sur le radical verbal *vid-* (voir), elle l'était sur la racine nominale *zr-* que l'on retrouve dans le nom contemporain *wzrok* (vue)[83]. Le nom dérivé, *zawiść*, bien qu'il ne soit plus étymologiquement transparant, est lié au regard et même au concept de « mauvais œil » comme nous le verrons[84].

5.1.4.1.2. Eléments lexicographiques

Uniwersalny słownik języka polskiego définit le nom *zawiść* ainsi : « un fort sentiment de malveillance (niechęć), de haine envers quelqu'un à cause de ses réussites, de son succès ». L'adjectif *zawistny* a deux sens, premièrement « ressentant une forte

[83] Jurkowski observe que le latin *invidia* et le français *envie* ont été construits exactement de la même façon : *in* = négation, *vid-* étant l'élément primitif indoeuropéen (vision).
[84] Pour le même raisonnement voir aussi Jakubowicz (1999).

antipathie (niechęć), haine envers quelqu'un à cause de ses réussites, de son succès » et deuxièmement, « témoignant du ressenti d'une telle aversion, haine », l'adverbe *zawistnie* a le même sens que l'adjectif, avec, naturellement, un profil adverbial.

On ignorera la circularité lexicographique mais on observera qu'à aucun moment le lexicographe ne fait référence à la jalousie. Il ne réfère qu'à à la haine, alors que les dictionnaires français relient ENVIE à JALOUSIE.

5.1.4.2. Structure actancielle

5.1.4.2.1. L'expérienceur

Les énoncés de notre corpus ne nous apprennent pas beaucoup sur la nature de l'expérienceur de ZAWIŚĆ. Il s'agit a priori toujours d'un expérienceur humain. Nous n'avons trouvé aucun énoncé avec l'expérienceur non humain, apparemment même l'anthropomorphisation est bloquée et ce probablement par une axiologisation forte de ce sentiment que nous verrons plus tard.

En ce qui concerne le rapport de l'expérienceur à son affect, nous avons trouvé un énoncé qui indique explicitement que ZAWIŚĆ est non-agentive :

> (192) *Agnieszka Holland* ***nie potrafi opanować swej zawiści*** *(jako filmowca i jako antychrzescijanki)* […] (http://forum.gazeta.pl/forum/72,2.html?f=17&w=11903495&a=11917642, juin-05)
> [A.H. n'est pas capable **de dominer sa « zawiść »** (comme réalisatrice et comme anti-chrétienne)]

Par ailleurs, ZAWIŚĆ peut être métaphorisée comme une maladie, donc quelque chose de non-agentif. On peut dire que qu'elle est saisie comme *emocja*. Cependant la problématique de l'engagement de l'expérienceur est, dans le cas de ZAWIŚĆ beaucoup plus complexe. Dans la plupart des énoncés dont nous disposons ZAWIŚĆ est attribuée de l'extérieur et on ne trouve pas d'énoncés avec l'expression expérientielle. ZAWIŚĆ est un affect très négatif, peut-être le plus négatif de tous les affects polonais et nous pensons que cette forte charge négative bloque la possibilité de l'auto-attribution langagière de ZAWIŚĆ. Si notre hypothèse est juste, on ne pourra pas trouver en surface d'indices indiquant l'agentivité de ZAWIŚĆ. Il n'empêche pas que l'appraisal de ZAWIŚĆ est complexe et il est difficile de considérer qu'il puisse se faire sans l'engagement de l'expérienceur, même si celui-ci ne nomme pas son affect. Par ailleurs, ZAWIŚĆ se

réalise parfois par des comportements à visée communicative qui sont nécessairement agentifs.

On peut se poser la question, comme pour les autres affects, de savoir si ZAWIŚĆ peut être objet d'un apprentissage. Nous n'avons pas trouvé de tels énoncés, par contre nous avons trouvé des énoncés dans lesquels le locuteur indique de ne pas connaître cet affect :

(193) *Jezeli chodzi o **zawiść** i **zazdrość**, to może cię to zdziwi, ale **ja takich uczuć nie znam***
(http://wiadomosci.onet.pl/1,15,10,11801974,34738964,80385,0,forum.html, juillet-05)
[si tu parles de **jalousie envieuse (zawiść) et de jalousie**, alors ça t'étonnera peut-être mais **je ne connais pas de tels sentiments**]

Le verbe *znać* [connaître] dans cet énoncé n'a pas de sens épistémique mais signifie la capacité. Le locuteur signifie qu'il ne pas capable d'expérimenter ce type d'affect.

ZAWIŚĆ peut être considérée comme une caractéristique permanente des groupes :

(194) ***Górale** to taki chytry, **zawistny** i po....ny **naród** jakich mało na tym świecie,*
(http://narty.onet.pl/1,27,8,4436042,13341888,870900,0,forum.html, juil.-05)
[**les montagnards** c'est **un peuple** rusé, **envieux (zawistny),** comme il y en a peu dans le monde]
(195) ***Polacy** to mały, **zawistny**, mściwy **narodzik**.*
(http://wiadomosci.onet.pl/1,15,11,12630301,35550341,1642432,0,forum.html, juil-05)
[**Les Polonais** c'est **un petit peuple**, **envieux (zawistny)** et vengeur]
(196) *Byliśmy jesteśmy i będziemy **zawistnym narodem**, zazdrość mamy we krwi.*
(http://europa.onet.pl/257,82,8,3725246,11150448,790341,0,forum.html, juil.-05)
[nous étions, nous sommes et nous serons **un peuple envieux (zawistny)**, nous avons la jalousie dans le sang]

Dans ces trois énoncés le caractère *zawistny* (coordonné avec d'autres caractéristiques négatives) est considéré comme permanent, ce qui permet de penser qu'il est transmis de génération en génération. Nous reviendrons à la problématique du lien entre ZAWIŚĆ et les Polonais. Les groupes non éthniques peuvent également être caractérisés par ZAWIŚĆ, comme par exemple :

(197) *a poza tym **nauczyciele** to b.ambitny i jednoczesnie **zawistny narodek***
(http://www.profesor.pl/forum/read.php?f=8&i=3923&t=3923, juil.-05)

[et en plus, **les enseignants** c'est **un peuple** [le nom 'peuple' est au diminutif à valeur péjorative] très ambitieux et en même temps **envieux (zawistny)**]

Mais l'emploi de *naród* [*nation*] montre que le locuteur traite ce groupe comme éthnique. Lorsque l'adjectif *zawistny* qualifie un humain particulier, il est également interprété comme une caractéristique permanente, comme dans :

(198) *Żałosny zakompleksiony **zawistny szaraczku** zarabiający pieniązki w swojej normalnej pracy* (http://www.filmweb.pl/Najwi%EAkszy,idiota,w,Polsce,zaczyna,robi%E6,tylko,temat,Topic,id=305708, juil.-05)
[piteux, complexé, **envieux (zawistny) petit homme gris** [diminutif à valeur péhorative], gagnant tes petits sous [diminutif à valeur péjorative] dans ton travail ordinaire]
(199) *Jesteś małym **zawistnym człowieczkiem**.*
(http://film.onet.pl/1,4,8,6792084,20182441,1106857,0,forum.html, juil.-05)
[tu es un petit **envieux (zawistny) petit-homme** [diminutif]]

On observera que ZAWIŚĆ est souvent liée à l'idée de la petitesse.

Lorsque l'adjectif *zawistny* caractérise l'expérienceur de ZAWIŚĆ, il profile cet affect de la même manière que le font les autres adjectifs dérivés centrés sur l'expérienceur :

X est zawistny
lorsque je vois X
je pense ceci : X ressens quelque chose de mauvais [ZAWIŚĆ]

5.1.4.2.2. L'objet et cause

L'objet de ZAWIŚĆ est le plus souvent introduit de manière non-spécifique :

(200) *Ja myślę, że **to** bardzo drażni, wywołuje zawiść**, że miasto jest rządzone uczciwie, że nie stawia się zarzutów obecnym władzom Warszawy, że źle wykorzystują pieniądze publiczne, że lekceważą dobro powierzone miastu, władzom miasta przez obywateli.***
(http://www.pis.org.pl/aktualnosci/prasa/jurek-05.htm, juil.-05)
[je pense que **ce qui** agace, provoque la jalousie envieuse (zawiść), **c'est que la ville est gouvernée honnêtement, qu'on ne reproche pas aux autorités actuelles de Varsovie qu'ils utilisent mal l'argent publique, qu'ils ne prennent pas au sérieux les biens confiés à la ville, aux autorités de la ville par les habitants**]

(201) *Natomiast obecnie sąsiedzi patrzą zawistnie na* ***mój dom, samochód i rodowód mojego bullteriera*** *[…]* (http://www.zb.eco.pl/zb/84/polemiki.htm, juil.-05)
[cependant actuellement les voisins regardent envieusement (zawistnie) **ma maison, voiture et pedigree de mon bullterrier**]

A priori tout ce que l'on peut décrire comme *Z de Y* peut provoquer ZAWIŚĆ, que ce soit un objet comme une voiture, une position (promotion) ou un manque de reproches comme dans l'énoncé que nous venons de voir. A priori l'expérienceur ne possède pas Z, mais cette condition n'est pas du tout nécessaire. ZAWIŚĆ ne profile pas cet aspect de la situation *Y possède Z*. L'énoncé suivant donne quelques autres exemples des objets possibles :

(202) *Można być zawistnym o talent, o sławę, o dokonania. Można być zawistnym* ***o zdolność do uniesień, o cudzą dobroć, o szlachetność, która rozświetla innych ludzi. O władzę dla ludzi i o władzę nad ludźmi.*** (http://www.wprost.pl/ar/?O=4666&C=57, juil.-05)
[on peut être envieux (zawistny) du talent, de la célébrité, des faits accomplis. On peut être envieux (zawistny) de **la capacité à s'élever, de la bonté de quelqu'un, de la noblesse qui illumine d'autres personnes. Du pouvoir pour les gens et de gens**]

La cause de ZAWIŚĆ est inférable de la situation. Le jugement porté par l'expérienceur sur la situation *(Y possède Z)* n'est lié spécifiquement à aucun des actants, mais à la situation dans son ensemble. Nous l'analyserons dans la partie consacrée à la composante cognitive.

5.1.4.2.3. Le procès expérientiel

a) composante cognitive

Nous avons posé que ZAWIŚĆ est une interprétation par X de la situation *Y possède Z*. Nous allons maintenant voir comment X – expérienceur de ZAWIŚĆ conceptualise cette situation. Observons tout d'abord un énoncé dans lequel le locuteur procède à une activité explicative et compare ZAWIŚĆ à ZAZDROŚĆ [jalousie] :

(203) *Zazdrość to przeżywanie wielkiego smutku, gdy widać dobro bliźniego, jego zalety i cnoty. Towarzyszy jej zawiść - pragnienie, aby zniszczyć jego, materialne czy duchowe, bogactwo.*
(http://www.salwatorianie.pl/pp/konferencje98-2.htm, juil.-05)

[la jalousie c'est ressentir une grande tristesse, lorsqu'on voit le bien d'autrui, ses vertus et ses qualités. Elle est accompagnée de jalousie envieuse (zawiść) – désir de détruire le bien d'autrui, qu'il soit matériel ou mental]

Nous discuterons plus tard la problématique de ZAZDROŚĆ [jalousie] et de ses rapports avec ZAWIŚĆ, pour le moment nous nous contentons de souligner que ZAWIŚĆ implique une volonté de destruction de l'objet Z.

Pour que la situation *Y possède Z* soit pertinente au point que l'on en parle dans la problématique affective, il faut que X ne possède pas ce Z. Dans cette perspective ZAWIŚĆ est un affect qui implique l'inégalité des acteurs concernés :

(204) ***Różnice** zaś wywołują u wielu uczucie zawiści.*
(http://www.interklasa.pl/portal/dokumenty/dobrobyt/?art=4747, juil.-05)
[**les différences** provoquent chez beaucoup le sentiment de jalousie envieuse (zawiść)]
(205) *Mamy dziś zabawy pałacowe, którymi epatuje się biedniaków i średniaków, z zachwytem i zawiścią miętoszących czapki przed telewizorami...*
(http://www.wirtualnapolonia.com/teksty.asp?TekstID=9172, juil.-05)
[nous avons aujourd'hui des jeux de palais avec lesquels on épate les pauvres et les médiocres qui, avec l'admiration et avec la jalousie envieuse (zawiść), malaxent leurs casquettes devant la télé]
(206) *Dzisiejsza Polska przypomina wieżę Babel, w której wszyscy tkwimy mówiąc innymi językami, wieżę w której szydzimy z tych poniżej i patrzymy na tych powyżej z ciągłą zawiścią.*
(http://www.wszechpolacy.pl/t.php?id=140, juil.-05)
[la Pologne d'aujourd'hui ressemble à une tour de Babel dans laquelle nous sommes tous fixés en parlant des langues différentes, la tour d'où nous ricanons de ceux qui sont plus bas et en regardant avec la jalousie envieuse (zawiść) ceux qui sont plus haut]
(207) *Zawiść wobec tych, którym się powiodło […]*
(http://www.tygodnik.com.pl/numer/277537/stanislawski.html, juil.-05)
[la jalousie envieuse (zawiść) envers ceux qui ont réussi]

Cette inégalité peut être explicitement posée ou déductible. Mais on ne peut pas dire que l'expérienceur de ZAWIŚĆ souhaite avoir Z. Il n'exprime à aucun moment la volonté de posséder l'objet en question. Il se contente de présenter le fait que Y possède Z comme anormal, comme c'est le cas dans cet échange d'un forum de discussion :

(208) - ***I JA SIĘ PYTAM ZA CZYJE PIENIĄDZE TAKIE LUXUSOWE WAKACJE ???***
- a oto typowy przykład zwykłej powszechnej zawiści w Polsce!!! Jeśli ja sobie nie radzę w życiu to niech to się odbije innym. (internet, juil-05)
[- ET MOI JE DEMANDE D'OU VIENT L'ARGENT POUR CES VACANCES DE LUXE ???

- et voilà un exemple typique de jalousie envieuse (zawiść) générale et ordinaire en Pologne !!! Si moi je ne réussis pas dans la vie, alors que les autres en patissent]

Le locuteur du premier énoncé (en gras majuscule) pose une situation problématique pour lui : quelqu'un s'est offert des vacances de luxe et il considère que ce n'est pas normal, mais il ne dit à aucun moment qu'il souhaiterait également bénéficier de telles vacances. L'interlocuteur identifie dans ce raisonnement le ressenti de ZAWIŚĆ. Nous avons dit que la cause de ZAWIŚĆ est inhérente à la situation qui déclenche ce sentiment : il ne suffit pas que Y possède Z, il faut encore que X considère que cette situation n'est pas normale. Les jugements de « normalité » relèvent de la sphère de valeurs privées, rien ne nous permet de penser qu'il s'agit d'une problématique doxale. On ne peut même pas dire qu'il s'agisse d'une perspective communiste égalitariste « tout le monde a la même chose ». ZAWIŚĆ ne nivèle pas par le haut mais par le bas, ZAWIŚĆ veut que « tout le monde n'ait pas quelque chose », comme en témoigne l'énoncé :

(209) *Chrześcijańska równość każdego człowieka i chrześcijańskie braterstwo nie jest jednak w żaden sposób* ***zawistnym równaniem w dół***.
(http://pielgrzym.pelplin.pl/?m=6&ziarno_id=40, juil.-05)
[l'égalité chretienne pour chaque homme et la fraternité chretienne ne sont pourtant pas **le nivellement envieux (zawistna) par le bas**]

On retrouve le même mécanisme dans l'énoncé suivant :

(210) *Typowe myślenie zawistnej i zakompleksionej Polki. Jak sąsiad ma głowę na karku i merca w garażu to należy mu auto ukraść i najlepiej jeszcze dom spalić.*
(http://technopolis.onet.pl/1,30,8,90647,301228,46411,0,forum.html, juil.-05)
[la reflexion typique d'une Polonaise envieuse (zawistna) et complexée. Si le voisin a la tête sur les épaules et une mercedes dans le garage alors il faut lui voler la voiture et mieux encore, lui incendier la maison]

Il ne s'agit pas d'avoir ce que l'autre a, mais de vouloir que l'autre ne l'ait plus. Ici, comme dans la plupart des énoncés, il ne s'agit pas de discours à la première personne mais de reproches. ZAWIŚĆ est si mauvaise que l'on n'admet pas être l'expérienceur d'un tel sentiment. On peut même nier explicitement de ressentir ZAWIŚĆ lorsque quelqu'un, en analysant notre discours, nous le reproche :

(211) - *Oczywiście jak wiele Polaków jesteś mocno zawistny. […] - Nie jestem zawistny, tylko uważam, że w tak biednym mieście taka wystawność jest nie na miejscu*.
(http://roztocze.net/newsroom.php/17082, juil.-05)
[- bien sûr tu es très envieux (zawistny) comme beaucoup d'autres Polonais. [..] - Je ne suis pas envieux (zawistny), seulement je considère qu'une telle manifestation de luxe n'a pas lieu d'être dans une ville si pauvre]

Revenons à la question de savoir si X souhaite posséder Z. L'énoncé suivant montre explicitement que non, tel n'est pas le cas :

(212) *Była żoną rzeźnika, pomagała swojemu mężowi i szło im tak dobrze, że zawistna konkurencja oskarżyła ją o czary*. (http://www.harrypotter4.friko.pl/rozne_magowie.html, juil.-05)
[elle était femme du boûcher, elle aidait son mari et tout allait bien pour eux, mais la concurrence envieuse (zawistna) l'a accusée de magie]

Dans cet exemple, l'action entreprise par la concurrence ne vise pas l'obtention de la chose Z. Nous sommes ici devant un cas extrême de ZAWIŚĆ, où ce qui est visé ce n'est pas seulement la destruction de Z mais directement de la destruction de Y[85]. De la même façon :

(213) ***Zabijają*** *wzrokiem pełnym zawiści*
(http://www.farbenlehre.plocman.pl/bezpokory/egoisci.htm, juil.-05)
[**ils tuent** avec un regard plein de jalousie envieuse (zawiść)]
(214) *Niestety, mentalność większości Polaków, także tych nowych pokoleń jest zwichrowana i przesiąknięta zawiścią. Jak komuś się udało, to trzeba mu dokopać...*
(http://wyprawy.onet.pl/1,24,8,4382115,13189387,792944,0,forum.html, juil-05)
[malheureusement, la mentalité de la plupart des Polonais, y compris celle des jeunes générations est pleine de chaos et imprégnée de jalousie envieuse (zawiść). Si quelqu'un a réussi, alors il faut le casser]

On pourrait dire que X souhaite nécessairement avoir Z et qu'il s'abstient juste de le dire et le cache justement sous ce jugement en terme de normal/anormal, mais la collocation fréquante *bezinteresowna zawiść* [zawiść désintéressée] contredit cette hypothèse :

[85] Suivant une pensée plus perverse encore : la destruction de Y serait uniquement un moyen de reprendre sa clientèle. Nous pensons qu'une telle pensée peut être consécutive à ZAWIŚĆ ou être associée à cet affect. Mais elle n'en fait pas partie.

(215) *Natomiast, ta krytyka bardziej wynika z takiej typowej dla nas* ***bezinteresownej zawiści****, niż jest oparta na jakiś faktach […]*
(http://www.radio.com.pl/trojka/salon/default.asp?ID=1401, juil.-05)
[cependant, cette critique découle plus d'une **jalousie envieuse (zawiść) désintéressé** qui nous est typique, que des faits quelconques]
(216) *Międzynarodowa koalicja terrorystów nie byłaby tak skuteczna, gdyby nie* ***bezinteresowna zawiść*** *i niechęć setek milionów […]*
(http://www.tygodnik.com.pl/numer/277537/stanislawski.html, juil.-05)
[la coalition internationale des terroristes ne serait pas si efficace s'il n'y avait pas de **jalousie envieuse (zawiść) désintéressée** et l'anthipathie de centaines de milliers de personnes]

Dans ces énoncés le locuteur souligne, en utilisant l'adjectif *bezinteresowny* [désintéressé] en concaténation avec ZAWIŚĆ que ceux qui expérimentent ce sentiment n'ont rien à y gagner. Il est question uniquement de sanctionner quelque chose d'anormal. Il en va de même dans l'énoncé suivant :

(217) *[…] nie mogą darować z* ***czystej zawiści****, że ktoś zdobył się na odwagę, zagrał ostro i wygrał.*
(http://www.wprost.pl/ar/?O=4666&C=57, juil.-05)
[par **la pure jalousie envieuse (zawiść)**, ils ne peuvent pas supporter que quelqu'un ait eu du courage, ait joué et ait gagné]

Là encore, il ne s'agit pas de vouloir obtenir quelque chose que l'autre a et de ressentir quelque chose de mauvais pour cette raison, mais de ressentir quelque chose de mauvais uniquement parce que quelqu'un l'a.

Nous avons vu que ZAWIŚĆ etait étymologiquement liée au regard, le verbe ancien *zawidzić* signifiant « regarder de travers ». Le lien avec le « mauvais œil » est toujours perceptible :

(218) *„Ręka Fatimy" musi mieć 5 palców, bo 5 to liczba życia, która broni przed zazdrością, zawiścią i złym spojrzeniem sąsiadów lub przechodniów*.
(http://www.digest.com.pl/index.php?cse=9&cmo=10&cpa=177, juil-05)
[«la main de Fatima » doit avoir 5 doigts, car 5 doigts c'est le nombre de la vie, qui protège contre la jalousie, la jalousie envieuse (zawiść) et le mauvais oeil des voisins ou des passants]
(219) *Ta książka to zbiór rytuałów chroniących przed złym okiem, zawiścią, zapewniających powodzenie, dobre zdrowie, długowieczność, dostatek oraz pomyślność we wszystkich dziedzinach życia.* (http://wysylkowa.pl/ks248105.html, juil.-05)

[ce livre est un recueil de rituels protégeant contre le mauvais œil et la jalousie envieuse (zawiść), assurant la réussite, la santé, la longevité, le confort matériel et la chance dans toutes les aspects de la vie]

(220) *Aby odpowiedzieć na to pytanie, warto zauważyć, że antropolodzy stwierdzili, iż na całym świecie u źródeł ludowych wierzń w moc złego oka leży zawiść.* (Gilligan, J., 2001, *Wstyd i przemoc*, Media Rodzina, Poznań, p.81)

[pour répondre à cette question, il est intéressant de remarquer que les anthropologues ont constaté que partout dans le monde, la jalousie envieuse (zawiść) se trouve à la source des croyances dans le mauvais oeil]

Ce type d'énoncés confirme, d'une part, l'importance du regard dans les interactions sociales, et d'autre part le fait que ZAWIŚĆ doit être considérée comme un affect agressif.

Résumons-nous : X appréhende la situation *Y possède Z*, qui implique que X n'a pas Z, de la façon suivante : « Y possède Z, je pense que Y ne devrait pas l'avoir, je veux que Y n'ait plus Z ». Cet appraisal est tout à fait différent de ZAZDROŚĆ [jalousie] comme nous le verrons plus tard.

b) composante affective

Intuitivement il n'y a aucun doute : ZAWIŚĆ est un affect. Elle entre en concaténation avec le verbe *czuć* [ressentir], comme par exemple dans :

(221) *Kiedy człowiek wybacza, pomaga tym przede wszystkim sobie, kiedy* ***czuje zawiść*** *wobec bliźniego, szkodzi przede wszystkim sobie.*

(http://tygodnik.onet.pl/1,104,8,4838664,17061428,911885,0,forum.html, juil.-05)

[quand un homme pardonne, il aide avant tout lui-même ; quand il ressent la jalousie envieuse (zawiść) envers son prochain, il nuit avant tout à lui-même]

et avec le nom classificateur *uczucie* [sentiment] :

(222) *Wzbierało w nich* ***uczucie zawiści*** *i pragnienie zgładzenia istoty, która wszystkie te skarby zatrzymała dla siebie.* (http://czytelnia.moorhold.net/artykul_opowiadanie.php?nr=10, juil.-05)

[montait en lui **un sentiment de jalousie envieuse (zawiść)** et le désir de détruire l'être qui avait gardé tous ces trésors pour lui-même]

Ces collocations confirment l'intuition, mais comme nous l'avons déjà vu à plusieurs reprises, ne sont pas suffisante pour établir l'appartenance au domaine affective de manière indiscutable.

La composante affective est nécessairement orientée vers le négatif : « je ressens quelque chose de mauvais ».

c) composante physique

Nous n'avons trouvé aucun énoncé indiquant qu'il y a dans ZAWIŚĆ une composante physique interne. La composante physique externe concerne surtout les yeux et le regard, ce qui s'explique par les rapports de ZAWIŚĆ avec le « mauvais œil » que nous avons déjà évoqué:

(223) *Setki oczu **zawistnie wpatrywały się** w Pamelę*. (internet, juil.-05)
[des centaines d'yeux **fixaient Pamela envieusement (zawistnie)**]
(224) *[...] przestaję się też uśmiechać i obiecuję, że od teraz będę tylko z zaciśniętymi ustami **spogladać zawistnie i spode łba** na innych ludzi*.
(http://kobieta.interia.pl/uroda/sylwetka/news?sid=2300811&cid=2299346&cinf=487615, juil.-05)
[j'arrête de sourire et je promets que, dès maintenant, je vais seulement avec les lèvres serrées **jeter des regards envieusement (zawistnie) et de travers** sur d'autres gens]
(225) *Odebrała je sierotce macocha i patrzyła na nią **zawistnym okiem**, dlaczego to szczęście nie spotkało jej córeczki?* (http://www.zlotoria.pl/legenda16.htm, juil.-05)
[la marâtre l'a repris à l'orphéline et la regardait avec un œil envieux (zawistny), pourquoi ce bonheur n'avait pas rencontré sa fille]
(226) ***Zabijają wzrokiem pełnym zawiści***
(http://www.farbenlehre.plocman.pl/bezpokory/egoisci.htm, juil.-05)
[**ils tuent avec un regard plein de jalousie envieuse (zawiść)**]
(227) *Mamy tu nawet przestrogę przed **zawistnym spojrzeniem** szarego tłumu na człowieka chcącego osiągnąć coś więcej niż statystyczny bohater książki telefonicznej.*
(http://www.rockmetal.pl/recenzje/lady.pank-nasza.reputacja.html, juil.-05)
[nous avons ici une mise en garde devant **le regard envieux (zawistny)** de la foule grise sur un homme qui veut arriver à quelque chose de plus que le héros statistique de l'annuaire téléphonique]

On peut supposer, grâce au lien de ZAWIŚĆ avec le « mauvais œil » que faire quelque chose avec les yeux, c'est faire quelque chose à la personne vers laquelle l'œil *zawistny* est dirigé. Wierzbicka (1988) montre que regarder une partie du corps peut être conceptualisé comme faire quelque chose à cette partie du corps (et par là affecter celui à qui cette partie du corps appartient). Les croyances magiques « du mauvais œil » sont

fondées sur un mécanisme comparable. Ainsi peut-être regarder quelqu'un *zawistnie* ou *avec zawiść* est-ce considéré comme une action suffisante à elle seule pour faire du mal ?

D'autres manifestations de ZAWIŚĆ existent, mais elles sont exprimées plus rarement et sont beaucoup moins variées. Nous sommes conduit à penser qu'elles sont moins saillantes :

(228) *Gdy nie odpowiadam* ***uśmiecha się zawistnie*** *i siada na mnie okrakiem*. (http://tylko-gorzki.blog.onet.pl/, juil.-05)
[quand je ne réponds pas elle **sourit envieusement (zawistnie)** et s'assoit sur moi en califourchon]
(229) *Niektorzy nie mogą sią z tym pogodzić i* ***mówią*** *o Polsce* ***zawistnie*** *jak np. Chirac.*
(http://wiadomosci.onet.pl/1,15,11,2024528,6178517,587694,forum.html, juil.-05)
[certains ne peuvent pas l'accepter et **parlent de la Pologne envieusement (zawistnie)**, comme p.ex. Chirac]
(230) *Poszczęściło ci się, Kagan -* ***burknął ktoś zawistnie***.
(http://www.darkinn.w3.pl/gothic/talizman/talizman1.html, juil.-05)
[tu as eu de la chance, Kagan – **marmonna quelqu'un envieusement (zawistnie)**]

Les manifestations de ZAWIŚĆ sont notées le plus souvent par l'adjectif *zawistny*, l'adverbe *zawistnie* ou le syntagme prépositionnel z *zawiścią*.

Nous avons déjà glosé l'adjectif *zawistny* lorsqu'il caractérisait l'expérienceur :

X est zawistny
lorsque je vois X
je pense ceci : X ressens quelque chose de mauvais [ZAWIŚĆ]

Lorsque les manifestations de ZAWIŚĆ caractérisent un comportement, elles peuvent aussi être glosées en termes de *faire.* Nous proposons l'explication verbale suivante pour le profil que l'adjectif *zawistny* effectue :

Z partie du corps est zawistny
quelque chose est arrivé à Z
parce que Y a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [ZAWIŚĆ]

L'adverbe *zawistnie* peut qualifier n'importe quelle manifestation corporelle. Il s'analyse de la même manière que les adverbes dérivés d'autres affects et sa représentation sémantantique est la suivante :

X fait quelque chose zawistnie
X fait quelque chose
comme le font les gens qui ressentent quelque chose de mauvais [ZAWIŚĆ]

ZAWIŚĆ n'a pas d'expression expérientielle verbale, ainsi l'emploi performatif n'est pas possible. Nous avons mentionné qu'un tel verbe avait existé sous la forme *zawidzieć* mais dans son sens concret de « regarder quelqu'un de travers ». Notons que W. Doroszewski, dans son *Słownik języka polskiego* donne le verbe *zawiścić* qu'il définit ainsi : « ressentir zawiść, la jalousie », ce verbe est absent d'*USJP*. La recherche sur *Google* donne trois résultats pour la première personne de ce verbe, tous les trois étant des négations. La plupart de noss informateurs ne lui reconnaissent pas d'existence. Nous avons trouvé une seule occurrence dans le roman de Breza (cité *supra*).

5.1.4.3. Axiologie de ZAWIŚĆ

Nous l'avons déjà signalé à plusieurs reprises : ZAWIŚĆ est un *très* mauvais sentiment. Nous ne reviendrons pas sur l'axiologie interne. Nous avons vu qu'elle était « mauvaise » aux deux niveaux, cognitif et affectif.

Du point de vue externe, ZAWIŚĆ ne peut être considérée autrement que comme mauvaise. Nous avons trouvé un nombre important d'énoncés qui illustrent cette orientation négative. Tout d'abord l'axiologisation explicite :

(231) *Każda z nas przeżywa czasem to* ***jedno z najgorszych ludzkich uczuć – zawiść****.*
(http://www.puellanova.pl/index.php?showart=61, juillet-05)
[chacune d'entre nous vit parfois ce sentiment qui est **le pire des sentiments humains – zawiść]**
(232) *Zazdrość - cecha brzydka, ale* ***zawiść - jeszcze gorsza***. (http://www.wpresse.pl/g09_02.html, juil.-05)
[la jalousie – qualité moche, mais **zawiść – encore pire**]
(233) *Gracie* ***na najniższych uczuciach. Na ludzkiej zawiści****.*

(http://www.rzeczpospolita.pl/gazeta/wydanie_991117/kraj/kraj_a_1.html, juil-05)
[vous jouez **sur les sentiments les plus bas. Sur la zawiść humaine**]

Dans le premier énoncé l'axiologisation se fait à l'aide d'expression axiologique primitive *mauvais* au superlatif. L'adjectif *brzydki* [moche], dans le deuxième énoncé, est emprunté au domaine du jugement esthétique. Enfin dans le troisième énoncé, nous avons un exemple de l'axiologisation spatiale qui se base sur la métaphore posée par Lakoff et Johnsson (1985) : ce qui est en bas est mauvais. Peu importe quels moyens on utilisent pour caractériser ZAWIŚĆ, il s'agit toujours de la carfactérisation négative.

Dans les énoncés avec ZAWIŚĆ on retrouve souvent l'idée « pétitesse » :

(234) *Triumfuje małość, zawiść i trywialność*. (*Przekrój*, n°2930, 2001)**
[la pétitesse, la jalousie envieuse (zawiść) et la trivialité triomphent]
(235) *typowy zawistny mały polaczek się wypowiedział, współczuję serdecznie*
(http://wyprawy.onet.pl/1,24,8,3394745,10236105,139871,0,forum.html, juil.-05)
[un typique petit envieux (zawistny) polonais a pris la parole, je compatis de tout mon cœur]

Souvent, comme dans le deuxième énoncé, les noms caractérisés par ZAWIŚĆ sont mis au diminutif. Dans ce dernier énoncé la « diminution » est double : le locuteur utilise l'adjectif *mały* [petit] et procède à une diminution du nom *Polak* [polonais] en *polaczek* [petit polonais].

Le caractère « mauvais » de ZAWIŚĆ est confirmé par le fait que contrairement aux autres mauvais sentiments pour lesquels on pouvait trouver quelques énoncés marginaux qui les axiologisaient positivement, on ne trouve rien de tel pour ZAWIŚĆ.

Un autre point intéressant concernant ZAWIŚĆ est la conceptualisation de cet affect par certains locuteurs comme étant un affect spécifiquement polonais. Parfois il s'agit seulement d'une partie des Polonais à laquelle le locuteur ne semble pas appartenir :

(236) *ale jest przecież świetny polityczny argument: ustalenie stawki dla najbogatszych to cudowny sposób na podlizanie się* ***wszystkim małym, zawistnym polaczkom****, którzy plują jadem na każdego, komu się w życiu udało*.
(http://tomaszlis.wp.pl/f,29,p,17190,postorder,desc,t,12064,forum_viewtopic.html, juil.-05)

[mais c'est pourtant un argument politique superbe : fixer les taxes pour les plus riches c'est une façon merveilleuse de passer de la pommade **aux petits Polonais envieux (zawistny)**, qui crachent le venin sur chacun qui a réussi dans la vie]

(237) ***Polski ćwok*** *pozostanie ćwokiem i w USA -* ***będzie zawistnie patrzył*** *na każdego, kto jest od niego lepszy i ma wyższy status* (http://www.wirtualnapolonia.com/opinie.asp?opinia=17699, juil.-05)

[**un « bœuf » polonais** restera bœuf et aux USA – il **regardera envieusement (zawistnie)** chacun qui est mieux que lui et qui a un statut supérieur]

Dans ces ténoncés le locuteur procède à l'extraction d'une partie des Polonais. Dans le premier énoncé on comprend qu'il s'agit des Polonais qui ne sont pas riches, dans le deuxième, il s'agit de la classe *ćwok* [très approximativement : bœuf]. D'autres énoncés considèrent que ZAWIŚĆ est un trait polonais de manière générale :

(238) ***Polak jest zawistny*** *święty Boże nie pomoże jaki ten naród głupi tylko narzekać umie.* (http://rozmowy.onet.pl/1,34,8,1782815,13027599,548034,0,for.html, juil.-05)

[**le Polonais est envieux (zawistny)**, Bon Dieu n'y peut rien, comme ce peuple est bête et sait seulement se plaindre]

(239) *Bylismy jesteśmy i będziemy* ***zawistnym narodem****, zazdrość mamy we krwi.* (http://europa.onet.pl/257,82,8,3725246,11150448,790341,0,forum.html, juil.-05)

[nous étions, nous sommes et nous serons **un peuple envieux (zawistny)**, nous avons la jalousie dans le sang]

(240) ***Nasza polska natura jest często zazdrosna i zawistna****, czego wyrazem są odzewy takich ludzi - ale to ich problem!* (http://www.afera.com.pl/nawiedzonestudio/, juil.-05)

[**notre nature polonaise est souvent jalouse et envieuse (zawistny)**, ce qui s'exprime par les paroles de gens comme ceux-ci – mais c'est leur problème]

On peut se demander si ZAWIŚĆ ne peut pas être considérée comme une caractéristique saillante que les Polonais s'attribuent à eux-mêmes. Il ne s'agit du mot clé selon les critères de Wierzbicka (1997), nous pensons cependant que le fait que les Polonais eux-mêmes, malgré le caractère très négatif de ZAWIŚĆ se caractérisent ainsi, il doit s'agir de quelque chose très saillant et il faut considérer que ZAWIŚĆ fait partie de l' « auto-stéréotype » des Polonais. Le confirment d'une part les idées sur le fait que ce caractère s'exporte à l'étranger, comme nous l'avons déjà vu dans les énoncés et comme on le vérifie encore dans l'énoncé :

(241) *Po pierwsze* ***zawiść wśród Polaków*** *jest równie popularna w Pl co na emigracji.* (http://cis.art.pl/TARNOW/PLiPL/blajet.html, juil.-05)

[premièrement, **la jalousie envieuse (zawiść) parmi les Polonais** est tout aussi populaire en Pologne qu'à l'émigration]

Par ailleurs, professeur R. Kuc tient des propos suivants qui confirment cette idée:

> *Są takie przywary naszego charakteru jak zazdrość i zawiść, które wcale nie ułatwiają osiągania sukcesu i czerpania z niego radości. Bezinteresowna zawiść, która towarzyszy życiu każdego, osiągającego sukcesy człowieka w Polsce, jest bardzo rujnująca, frustrująca. W środowisku naukowym na przykład jest ona wszechobecna. W głosowaniu na kandydata na profesora pięć do dziesięciu procent głosuje przeciwko nie dlatego, że są przekonani, że kandydat nie spełnia wymagań, tylko zazdroszczą jemu, że szybciej niż oni startuje w tym wyścigu. To jest coś niedobrego w naszych duszach, w naszej mentalności, że mamy w sobie zadry tej zawiści.*
>
> (http://www.radio.com.pl/spoleczenstwo/dyskusje.asp?id=68, juil.-05)
>
> [il existe de mauvaises choses dans notre caractère comme la jalousie et *zawiść*, qui ne facilitent ni de réussir ni de se rejouir de la réussite. Zawiść non intéressée, qui accompagne la vie de chaque homme qui réussit en Pologne est très destructrice et frustrante. Dans le milieu universitaire par exemple, elle est omniprésente. Dans le vote pour le candidat pour le poste de professeur, cinq à dix pour cent votent contre non parce qu'ils ne sont pas convaincus que le candidat n'est pas bon, mais seulement parce qu'ils sont jaloux qu'il soit parti en course plus tôt qu'eux. C'est très mauvais que nous ayons dans nos âmes, dans notre mentalité, cette écharde de *zawiść*]

Statistiquement les choses semblent claires, *Google* donne 1280 résultats pour le syntagme *polska zawiść* [zawiść polonaise], ce qui constitue un nombre important, alors que nous n'avons pas cherché les occurrences de ce syntagme décliné, ce qui augmenterait encore le nombre. Nous pouvons donc penser que ZAWIŚĆ fait partie intégrante du stéréotype des Polonais vus par eux-mêmes, sans conclure que tous les Polonais sont *zawistni*. On peut conclure d'ores et déjà suggérer que la question mériterait des recherches plus approfondies dans le domaine de la psychologie sociale.

5.1.4.4. Les métaphores de ZAWIŚĆ

La métaphore la plus fréquente de ZAWIŚĆ que l'on rencontre dans les énoncés, est la métaphore : « ZAWIŚĆ est une maladie ». Cette métaphore se construit souvent sur des caractérisations explicites :

(242) *Ileż w was **chorej zawiści**!* (http://film.onet.pl/1,4,8,5279395,15822550,958473,0,forum.html, juil-05)
[combien de **jalousie envieuse (zawiść) maladive** en vous !]
(243) *Zobaczycie historię białego, **chorego z zawiści** osiemnastoletniego chłopaka, syna trenera koszykówki, który za wszelką cenę chce zniszczyć swojego czarnoskórego przyjaciela*. (http://www.spi.pl/o/press.html, juil.-05)
[vous verrez l'histoire d'un garçon blanc, **malade de jalousie envieuse (zawiść)**, fils d'un entraîneur de basket, qui veut à tout prix détruire son ami à la peau noir]
(244) *Ta druga historia ma związek ze skandalem zaistniałym wskutek **chorobliwej zawiści** pewnego działacza związanego z wrocławskim SKPS.*
(http://forum.pttk.pl/index.php?co=watek&w=15826, juil.-05)
[cette deuxième histoire a un lien avec le scandale ayant lieu à cause de **jalousie envieuse (zawiść) maladive** d'un activiste lié à SKPS de Wrocław]

Il arrive également que cette caractérisation se fait en terme de symptômes :

(245) *Teraz ty aż się **dławisz z zawiści***.
(http://www.flashzone.pl/forum2/showthread.php?t=41064&page=2, juil.-05)
[maintenant tu **t'étouffes à cause de jalousie envieuse (zawiść)**]
(246) *Ale **zaślepieni zawiścią** ludzie nie chcą tego widzieć*. (http://prace.sciaga.pl/5427.html, juil.-05)
[mais les gens **aveuglés** par **jalousie envieuse (zawiść)** ne veulent pas le voir]
(247) *Znam długo człowieka, który jest niemal **opętany zawiścią**.*
(http://vouivre.blog.onet.pl/105627,3461981,1,200,200,1587123,3486849,101565,0,forum.html, juil.-05)
[je connais depuis longtemps un homme qui est **presque rendu fou** par **jalousie envieuse (zawiść)**]

La métaphorisation de ZAWIŚĆ est donc relativement pauvre et c'est peut-être pour cette raison que Mülder-Nieckowski (2004) ne l'a pas incluse dans son dictionnaire phraséologique.

5.1.4.5. Bilan – explication verbale

Nous proposons la représentation sémantique suivante pour ZAWIŚĆ :

ZAWIŚĆ (X est zawistny envers Y)
X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose
Parfois une personne pense de quelqu'un :
« quelque chose de bon (Z) est arrivé à cette personne (Y)
je pense que c'est mauvais
je veux ceci : quelque chose de mauvais arrive à cette personne
(je veux que cette personne n'ait plus Z) »
quand cette personne pense cela cette personne ressent quelque chose de mauvais
X a ressenti quelque chose comme cela
Parce que X a pensé quelque chose comme cela
(les gens diraient : il n'est pas bon de ressentir quelque chose comme cela)

Cette explication verbale montre que l'expérienceur de ZAWIŚĆ ne souhaite pas bénéficier du même succès que l'objet de son sentiment. Il veut tout simplement que le succès de Y soit annulé, qu'il n'en ait plus.

En ce qui concerne les profilations de ZAWIŚĆ par ses dérivés, nous avons établi les explications suivantes :

X est zawistny
lorsque je vois X
je pense ceci : X ressent quelque chose de mauvais [ZAWIŚĆ]

Z partie du corps est zawistny
quelque chose est arrivé à Z
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [ZAWIŚĆ]

X fait quelque chose zawistnie

X fait quelque chose
comme le font les gens qui ressentent quelque chose de mauvais [ZAWIŚĆ]

5.1.5. ZAWIŚĆ vs ZAZDROŚĆ [jalousie] vs NIENAWIŚĆ [haine]

Nous allons maintenant analyser les relations entre ces trois sentiments pour en décrire les différences et les ressemblances et de montrer ainsi que ZAWIŚĆ est conceptuellement proche tant de ZAZDROŚĆ que de NIENAWIŚĆ. ZAWIŚĆ apparaît dans les énoncés relativement souvent avec ZAZDROŚĆ. Ces deux affects peuvent être simplement coordonnés :

(248) *Jeżeli chodzi o **zawiść i zazdrość**, to może cię to zdziwi, ale ja takich uczuć nie znam*
(http://wiadomosci.onet.pl/1,15,10,11801974,34738964,80385,0,forum.html, juillet-05)
[en ce qui concerne *zawiść* et la jalousie, tu seras peut-être étonné mais je ne connais pas de tels sentiments]
(249) *Widać **zazdrość i zawiść** w tym komentrzu*
(http://uwaga.onet.pl/1,118,8,12643915,35609570,1644007,0,forum.html, juillet-05)
[on voit *zawiść* et la jalousie dans ce commentaire]
(250) *Ośmieszasz się swoją **zawiścią i zazdrością**.*
(http://film.onet.pl/1,4,8,11986040,33683362,1583895,0,forum.html, juil.-05)
[tu te ridiculises avec ta zawiść et ta jalousie]

La coordination de ces deux affects dans le même énoncé indique qu'il s'agit bien de deux affects différents qui peuvent coexister. Mais les relations entre ZAWIŚĆ et ZAZDROŚĆ peuvent également être plus complexes, ainsi dans :

(251) *Dlatego denerwuje mnie gdy słyszę jakieś bzdurne komentarze na temat naszej koleżanki, **pełne zazdrości czy może nawet zawiści.*** (http://www.us.szc.pl/lexus_proforum?pf=14&pft=313, juil.-05)
[pourquoi ça m'énerve quand j'entends au sujet de notre copine des commentaires absurdes, **pleins de jalousie ou même de zawiść**]

l'adverbe argumentatif *même* signifie que ZAWIŚĆ est un affect qui est « plus » sous un aspect que ZAZDROŚĆ. Nous montrerons que l'on ne peut pas envisager ce « plus » en terme d'intensité. Certains énoncés indiquent que ZAWIŚĆ s'ajoute à ZAZDROŚĆ. Dans ces énoncés ZAZDROŚĆ apparaît comme la source de ZAWIŚĆ :

(252) *Zazdrościsz mu, że jesteś taka zawistna* ?
(http://www.forumbest.now.pl/viewtopic.php?p=214829, juil.-05)
[tu ressens de la jalousie/tu le jalouses ? envers lui pour être aussi envieuse (zawistna) ?]
(253) *na tym forum zajmujesz się ważeniem i sprawdzaniem, robisz to mimo wszystko z zawistnej zazdrości którą wyniosłeś pewnie z domu ?* (http://forum.wprost.pl/ar/?C=2&P=0&O=369993, juil.-05)
[sur ce forum, tu t'occupes à peser et à vérifier, tu le fais malgré tout à cause de ta jalousie (envieuse) zawistna que tu as certainement apprise à la maison ?]
(254) *A czemu zaraz piszesz z taką zawiścią, że wysokie to zaraz z nogami do szyi (jakbyś zazdrościła) a małe to zgrabniutkie […] ?*
(http://film.onet.pl/1,4,8,6528469,19342445,1073606,0,forum.html, juil.-05)
[et pourquoi tu écris tout de suite avec une telle jalousie envieuse (zawiść), que les grandes femmes ont les jambes jusqu'au cou (comme si tu ressentais de la jalousie, et les petites les jambes très bien proportionnées]

Dans le premier énoncé, le locuteur indique explicitement que la caractéristique *zawistna* vient directement de ZAZDROŚĆ. Dans le deuxième, ZAZDROŚĆ est qualifiée par l'adjectif *zawistna* comme s'il s'agissait d'un genre de ZAZDROŚĆ. Dans le troisième énoncé enfin, ZAZDROŚĆ apparaît encore comme la cause de ZAWIŚĆ.

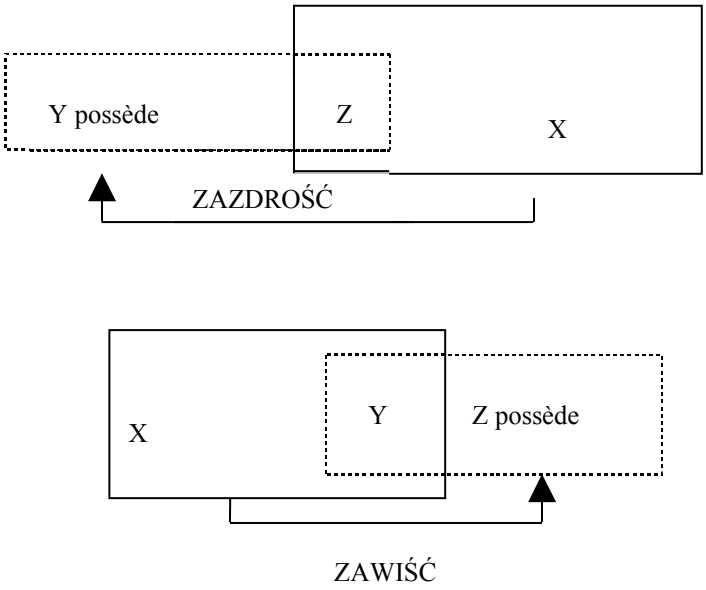
Pour comprendre ces relations, nous avons besoin d'un detour plus général. Aussi bien ZAZDROŚĆ que ZAWIŚĆ concernent la situation *Y possède quelque chose (Z)* perçue par X (expérienceur). La situation *(Y possède Z)* peut déclencher les réactions suivantes :

- pas de réaction, l'expérienceur perçoit cet état du monde comme neutre,
- réaction positive : l'expérienceur s'en rejouit
- l'expérienceur ressent quelque chose de mauvais à cause de la situation (Y possède Z) et :
    1. veut aussi la chose Z, il s'agira alors de ZAZDROŚĆ
    2. veut que Y ne possède plus l'objet Z, il s'agira alors de ZAWIŚĆ.

Dans la situation (Y possède Z) ZAZDROŚĆ profile surtout deux actants : la chose Z et l'expérienceur (X), Y est là uniquement comme le support de Z. Nous ne voulons pas dire par là que Y n'est pas important. On ne peut pas ressentir ZAZDROŚĆ sans sa présence. Par exemple en voyant quelque chose que l'on voudrait dans une vitrine de magasin on ne peut pas ressentir ZAZDROŚĆ. ZAWIŚĆ de son côté focalise

principalement sur l'argument expérienceur et l'argument Y possesseur de quelque chose, autrement dit, l'expérienceur de ZAWIŚĆ ne s'intéresse pas à l'objet Z en tant que tel. On peut schématiser cette problématique de la manière suivante :

schéma 16 : ZAZDROŚĆ vs ZAWIŚĆ



En résumant : la situation envisagée est identique, la différence se situe dans le point de vue. Dans le cas de ZAZDROŚĆ l'expérienceur s'intéresse à l'objet possédé par Y et dans le cas de ZAWIŚĆ l'expérienceur réagit au fait que Y *possède* quelque chose. La possession est à comprendre au sens figuré, il peut s'agir tout aussi bien d'une qualité ou d'une réussite. Il semble cependant que la possession matérielle est prototypique de ces deux affects.

Nous avons élaboré l'explication verbale suivante pour ZAZDROŚĆ :

ZAZDROŚĆ (X zazdrości Y)
X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose
Parfois une personne pense de quelqu'un :
« quelque chose de bon est arrivé à cette personne
cela ne m'est pas arrivé
je pense que c'est mauvais
je veux que quelque chose comme cela m'arrive »
à cause de cela X a ressenti quelque chose de mauvais

X a ressenti quelque chose comme cela
Parce que X a pensé quelque chose comme cela

Précisons que nous n'avons envisagé ici qu'un seul type de ZAZDROŚĆ, il en existe un second que l'on peut appeler ZAZDROŚĆ conjugale, qui concerne une situation dans laquelle X possède déjà un objet X mais pense qu'il peut le perdre ou en perdre l'exclusivité.

Nous n'avons montré que des différences concernant la composante cognitive. Ces différences semblent suffisantes pour montrer qu'il s'agit de deux affects complètement différents mais d'autres différences existent. Elles peuvent être formelles : ZAZDROŚĆ possède un verbe *zazdrościć* que sémantiques, notamment au niveau de l'engagement de l'expérienceur dans le procès sentiment. Il existe également les différences au niveau de la métaphorisation et de l'axiologie : l'axiologie négative de ZAZDROŚĆ est moins importante. Les différences cognitives permettent d'expliquer les énoncés que nous avons observés *supra*. Ainsi, lorsque l'on dit de quelqu'un qu'il ressent *zazdrość a nawet zawiść* [jalousie et même zawiść], on interprétera que le locuteur ne veut pas seulement avoir l'objet Z que possède Y (ZAZDROŚĆ), mais qu'il veut également que Y ne possède plus cet objet (ZAWIŚĆ). Il en va de même dans les énoncés qui posent ZAZDROŚĆ comme source de ZAWIŚĆ. Il y a cependant une nuance : on comprend dans ces énoncés ZAZDROŚĆ comme un ressenti et ZAWIŚĆ comme un comportement ce qui permet de penser, une fois de plus, que ZAWIŚĆ vient compliquer ZAZDROŚĆ.

En ce qui concerne les rapports de ZAWIŚĆ et de NIENAWIŚĆ, ils sont très simples : tandis que ZAZDROŚĆ ne déclenche pas de tendance agressive envers Y, ZAWIŚĆ le fait tout comme NIENAWIŚĆ. L'expérienceur de NIENAWIŚĆ souhaite l'anéantissement complet de Y, tandis que l'expérienceur de ZAWIŚĆ souhaite « seulement » la disparition de quelque chose que Y possède. Il n'en reste pas moins que l'expérienceur de ZAWIŚĆ peut aller jusqu'à détruire Y, lorsqu'il juge que la disparition de l'objet est impossible.

5.2. Le groupe POGARDA

Le groupe POGARDA apparaît d'emblée comme non-équivalent du groupe français MÉPRIS, ne serait-ce que le même lexème *pogarda* correspond aux deux lexèmes français *mépris* et *dédain*. Reste quele polonais dispose d'un autre lexème qui renvoie conceptuellement plutôt à une attitude : LEKCEWAŻENIE, qui n'a pas d'équivalent strict en français.

5.2.1. POGARDA

5.2.1.1. Eléments étymologiques et lexicographiques

5.2.1.1.1. Eléments étymologiques

L'étymologie de POGARDA n'est plus transparente pour des Polonais contemporains et elle est quelque peu complexe. Bańkowski (2000) lui donne comme étymon le verbe **grd-i-ti* ayant le sens « faire arrogant, fier », possible également à la forme réfléchie ; ce verbe provenant lui-même de l'adjectif **grdъ* signifiant « arrogant, fier, moralement dur ». Il semblerait que ce soit sous l'influence du langage religieux (chrétien) que le verbe *gardzić* a commencé à accepter les objects. Ce verbe a été utilisé dans les psaumiers pour traduire l'expression latine *despicere aliquid* signifiant « regarder de haut » dans son sens concret et « mépriser, dédaigner » dans une acception plus abstraite (Gaffiot, 1966). Selon Bańkowski le changement de sens n'est pas facile à expliquer. Il s'agit probablement d'emprunt sémantique du latin *despicere* attribué à un verbe polonais dont le sens était compatible. La prise en compte de la métaphore spatiale a probablement permis l'adaptation de ce sens selon le principe suivant : dans le sens de l'adjectif **grdъ*, il y a l'idée d'être au-dessus des autres, sans toutefois que l'on relève le rapport négatif aux autres. On retrouve cette spatialisation dans le verbe *gardzić*. Lors de la rencontre avec le latin, la métaphore spatiale correspond au sens concret de *despicere* « regarder d'en haut » permet d'introduire en polonais le sens apparemment absent « mépriser, dédaigner ».

Du point de vue étymologique (Bańkowski, *op.cit*.), le sens du préfixe *po-* qui marque l'aspect perfectif n'est pas très clair non plus. Nous aborderons ce problème en synchronie.

5.2.1.1.2. Eléments lexicographiques

Il règne, dans le champ dérivationnel de *pogarda*, un certain flou notamment au sujet de la préfixation. Cependant le problème n'est pas uniquement morphologique parce qu'il peut y avoir également une modification sémantique (Włodarczyk et Włodarczyk, 2001). Il existe deux noms : *pogarda* et *wzgarda*, quatre verbes : l'imperfectif *gardzić*, deux perfectifs *wzgardzić* et *pogardzić*, le verbe *pogardzić* a donné un verbe imperfectif secondaire *pogardzać*. Quant à d'autres dérivés, on trouve les adjectifs *pogardliwy* et *wzgardliwy* et les adverbes correspondants *pogardliwie* et *wgardliwie*. Pour un locuteur non-polonophone, l'existence d'autant de lexèmes peut paraître d'une extrême complexité mais tous ces verbes peuvent se traduire en français par mépriser / dédaigner. Le polonais est, comme nous l'avons déjà signalé, fortement aspectualisé et l'aspect est inscrit dans les lexèmes à l'aide de moyens morphologiques. Les quatre verbes cités diffèrent par leur aspect et nous allons nous interroger maintenant s'il est possible de relever des différences sémantiques. Nous allons notamment essayer d'y voir plus clair dans la distribution des préfixes perfectivant *po-* et *wz-*. Ni l'observation du corpus ni sa manipulation, ni notre intuition ne nous ont permis de dégager de différences entre les verbes *wzgardzić* et *pogardzić* et les noms *wzgarda* et *pogarda.* On peut penser que les deux préfixes n'apportent d'autre changement qu'aspectuel, ils rendent perfectif le verbe imperfectif *gardzić*. Si c'est effectivement le cas, nous sommes devant une synonymie stricte et l'on peut dire que l'un de ces deux préfixes est de trop. Les données statistiques semblent confirmer cette hypothèse : on trouve, sur *Google* environ 58 000 résultats pour *pogarda* (au nominatif, c'est-à-dire la forme non-déclinée) et environ 10 000 pour *wzgarda* ; quant aux verbes, la recherche sur *Google* donne 730 résultats pour l'infinitif *pogardzić* et 378 pour *wzgardzić*, on trouve les mêmes écarts dans les autres formes verbales, nominales et adjectivales. On peut penser que le préfixe *wz-* est récessif. D'autant plus que le préfixe *po-* est toujours très productif en polonais contemporain, contrairement à *wz-*.

Nous présentons les définitions de *SLJP* sous la forme d'un tableau, en mettant en parallèle les définitions des lexèmes préfixés *po-* et celles des lexèmes préfixés *wz-*. Mais avant cela, la définition du verbe *gardzić* est la suivante : « traiter quelqu'un ou quelque chose avec *pogarda* [mépris/dédain], juger quelque chose ou quelqu'un négativement, *pogardzać* [mépriser/dédaigner] », « considérer quelque chose comme peu important », « repousser, rejeter quelque chose avec *pogarda* ».

tableau 18 : comparaison des entrées lexicographique de *wzgarda* et de *pogarda*

N	**Pogarda** « le sentiment de *niechęć* [antipathie] très forte, additionnée habituellement au sentiment de la supériorité envers quelque chose ou quelqu'un »	**Wzgarda** « rapport à quelqu'un consistant en manque de respect envers lui, en une appréciation négative, pogarda »
V	**Pogardzić/pogardzać** « traiter (perf./imperf.) quelqu'un/quelque chose consciemment avec pogarda, sans respect, considérer quelqu'un/quelque chose négativement », « ne pas attacher d'importance à quelque chose, le considérer comme pas important », « rejeter quelque chose avec pogarda, se résigner de quelque chose »	**Wzgardzić** « rejeter, repousser quelqu'un ou quelque chose avec wzgarda, pogardzić quelque chose »
Adj	**Pogardliwy** « exprimant pogarda, plein de pogarda »	**Wzgardliwy** « exprimant wzgarda envers quelqu'un »,
Adv	**Pogardliwie** « adverbe dérivé de l'adjectif pogardliwy »	**Wzgardliwie** « montrant, exprimant wzgarda »

Ces définitions non plus ne permettent pas de distinguer les lexèmes préfixés en *po-* et les lexèmes préfixés en *wz-*. Les lexicographes ajoutent aux définitions des verbes et des noms le lexème: *lekceważenie*, il s'agit d'un composé signifiant littéralement « peser léger » que nous étudierons par la suite.

5.2.1.2. Structure actancielle

POGARDA a la structure actancielle semblable à tous les autres sentiments à une différence près : l'objet de POGARDA est à l'instrumental :

X pogarda Y-$_{INSTR}$ (y)

5.2.1.2.1. L'expérienceur

L'expérienceur de POGARDA est avant tout un humain, même on trouve des énoncés dans lesquels l'expérienceur est un animal, comme par exemple :

(255) *Za nim idzie kot z dumnie podniesionym ogonem i **pogardliwym** spojrzeniem*.
(http://haniuta.blogi.tpa-rodzina.pl/?rok=2005&miesiac=2, juil-05)
[derrière lui marche le chat avec la queue fièrement levée et le regard **méprisant/dédaigneux**]

Ce type dénoncé recourt aux procédés de l'anthropomorphisation. Nous verrons également par la suite, que l'expérienceur animal est plus fréquent dans les énoncés avec la forme niée du verbe *(po)gardzić*.

La possibilité de l'expérienceur animal pourrait faire penser qu'il s'agit d'un affect qui n'a pas besoin d'un apprentissage, qu'il est accessible très tôt dans le développement humain. On peut, en effet, dire sans problème :

(256) *Niemowlak pogardził mlekiem.*
[le bébé a méprisé/dédaigné le lait]

Mais POGARDA peut faire également l'objet d'un apprentissage :

(257) *Zatwierdzony przez ministerstwo oświaty Arabii Saudyjskiej nowy podręcznik dla sześciolatków* ***uczy ich*** *m.in.* ***pogardy*** *dla chrześcijaństwa i judaizmu*. (http://www.forum-znak.org.pl/index.php?t=wydarzenia&id=1771, juil-05)
[validé par le ministère de l'éducation de l'Arabie Saoudite, le nouveau manuel pour les six ans **leur enseigne**, entre autres, **mépris/dédain** envers la chretienté et le judaïsme]

Nous ne revenons plus sur le caractère agentif de POGARDA qui a été montré dans la chapitre consacré à la problématique de l'expérienceur : POGARDA ne peut être qu'agentive.

L'expérienceur de POGARDA peut être qualifié par l'adjectif *pogardliwy.* La qualification par cet adjectif peut concerner aussi bien les humains particuliers que les groupes humains, de quelque nature que soit ce groupe :

(258) *Z jednej strony dumna, wręcz pogardliwa, zaś z drugiej niespokojna, znerwicowana i pełna obaw.* (http://pgwiazdunia.blog.pl/archiwum/?rok=2002&miesiac=7, juil-05)
[d'un côté elle est fière, même méprisant/dédaigneux, de l'autre, inquiète, névrosée et pleine de craintes]
(259) ***Radczyni*** *- uważa kontakty z chłopami za poniżające;* ***pogardliwa*** *w obejściu;*
(http://gotowce.com.pl/prace/361.htm, juil-05)
[**la femme du conseiller** considère que les contacts avec les paysans sont avillissants, elle est **méprisante/dédaigneuse** dans le comportement]

(260) *Szkoła jest nielubiana, gdyż motywacja do pracy często zastępowana jest przez strach,* ***nauczyciele*** *bywają niegrzeczni, aroganccy i* ***pogardliwi*** *wobec uczniów, zaś pomiędzy dziećmi dochodzi do aktów przemocy.*
(http://www.opoka.org.pl/biblioteka/T/TA/TAK/0001V_02.html, juil-05)
[l'école n'est pas aimée, car la motivation pour le travail est souvent remplacée par la peur, **les enseignants** sont parfois malpolis, arrogants et **méprisant/dédaigneux** envers les élèves, et entre les enfants il y a des actes de violences]

Comme dans les autres cas, l'adjectif *pogardliwy* peut être appliqué après une observation d'un comportement externe. Nous dirons alors que *pogardliwy* profile POGARDA de la façon suivante :

X est pogardliwy :
lorsque je vois X
je pense ceci : X ressent quelque chose de mauvais [POGARDA]

5.2.1.2.2. L'objet et cause

Les objets de POGARDA peuvent être de nature différent :

- humain :

- particulier

(261) *gardzę moim ojcem gdy jest w takim stanie, nienawidzę, chce mi się płakać. przed matura, dzień przed wrócił pijany zwalił się pod moim łóżkiem i zaczął żygać...*
(http://www.psychologia.edu.pl/?dz=forum&id_watku=27854, juil.-05)
[je méprise/dédaigne mon père quand il est dans un tel état, je le hais, j'ai envie de pleurer; avant le bac, un jour avant, il est rentré ivre, il est tombé près de mon lit et il s'est mis à vomir…]

Les énoncés avec un objet humain particulier sont les moins fréquents, on peut même se demander s'il ne s'agit pas ici d'appliquer POGARDA à toute une classe d'individus qui se comportent de la même manière, à travers un exemplaire saillant, ici le père.

- groupe d'humains :

(262) *Pogarda dla* ***nauczycieli*** (http://www.trybuna.com.pl/n_show.php?code=2004061507, juil-05)
[pogarda envers les enseignants]
(263) *Pogarda dla* ***Cyganów*** *przetrwała do dnia dzisiejszego*.
(http://www.zakorzenienie.most.org.pl/ns_wk/01.htm, juil-05)
[pogarda envers les Gitans a perduré jusqu'à aujourd'hui]
(264) *Ja także* ***donosicielami*** *głęboko* ***gardzę!*** (Szpotański J., 1990, *Zebrane utwory poetyckie*, PULS)**
[moi aussi, je **méprise/dédaigne** les **dénonciateurs**]
(265) *gardzę* ***antysemitami*** *i* ***faszystami*** *w każdej postaci*
(http://kiosk.onet.pl/charaktery/1,65,8,12549995,35411113,1630418,0,forum.html, juil.-05)
[je méprise/dédaigne **les antisémites et les fascistes** en tout genre]

Dans ces énoncés, *enseignants*, *Gitans* et autres *antisémites* sont des groupes constitués (ethnies, professions) qui existent indépendamment de POGARDA. Dans le cas de dénonciateurs, c'est différent, mais on peut tout de même considérer qu'il s'agit d'une catégorie existant en tant que telle. Dans le deuxième cas, il s'agit des groupes qui n'ont pas de noms spécifiques :

(266) *Gardził ludźmi, którzy opuszczali swoje rodziny*. (Duning K., 1998, *Tabu*, WAB)**
[il méprisait/dédaignait les gens, qui quittaient leurs familles]
(267) *ja za to gardze takimi ludźmi jak ty, którzy wyrażają swoje zdanie nie próbując wogóle poznać tematu...* (http://www.ultramaryna.pl/odpowiedzi.php3?id=18, juil.-05)
[moi, par contre, je méprise/dédaigne les gens comme toi, qui expriment leur opinion sans essayer du tout de connaître le sujet]
(268) *Gardzę tymi którzy kupują sobie świadectwa (nie mam złudzeń oceny często opierają się wyłącznie na tym ile tatuś ma w kieszeni), ale gardzę też tymi którzy je biorą, czyli nauczycielami.*
(http://www.101.pl/twojportal.php?strona=sonda&akcja=komentarze&id=49, juil-05)
[je méprise/dédaigne ceux qui s'achètent des certificats (je n'ai pas d'illusions, les notes se basent souvent uniquement sur combien papa a dans la poche), mais je gardzić également ceux qui le prennent, c'est-à-dire les enseignants]

Ces groupes sont désignés le plus souvent par des relatives qualificatives qui décrivent, en même temps, la cause de POGARDA, on peut paraphraser ces énoncés en utilisant le connecteur *dlatego że* [parce que] et en insérant le démonstratif qui permet d'extraire ce sous-groupe de la catégorie humain, par exemple :

(269) *Gardził tymi ludźmi, dlatego że opuszczali swoje rodziny.*

[il méprise/dédaigne ces gens, parce qu'ils quittaient leurs familles]

- l'expérienceur lui-même

(270) *I najważniejsze:* ***gardzi sobą do głębi****.* (http://wysylkowa.pl/ks493437.html, juil-05)
[et le plus important : il se méprise/dédaigne profondément]
(271) *Nie można zaprzeczyć, że szczerze uważał się za niekompetentnego, leniwego, zapominalskiego, niezgrabnego, źle ubranego, chaotycznego – ta długa lista rosła, w miarę jak* ***pogarda dla samego siebie*** *zmieniała się w nienawiść.* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój Styl, Warszawa, p.73)
[on ne peut pas nier qu'il se considérait honnêtement comme un incompétent, paresseux, oublieux, malgracieux, mal habillé, chaotique – cette longue liste s'allongeait au fur et à mesure que lé mépris/dédain pour lui-même se transformait en haine]

il s'agit toutefois de cas relativement rares.

- concret :

(272) *Nawet dla tych, co* ***reklamą*** *gardzą.* (*Przekrój*, 2922, 2001)**
[même pour ceux qui méprisent/dédaignent **la pub**]
(273) *Gardzi* ***telewizorem****. Gardzi* ***stałym zarobkiem*** *pielęgnując swą wolność podkarmianą pieniędzmi rodziców*. (http://www.gosiakoscielniak.pl/felietony.php, juil-05)
[il méprise/dédaigne **le téléviseur**. Il méprise/dédaigne **un salaire régulier** en soigant sa liberté nourrie par l'argent des parents]
(274) *Wielu ludzi gardzi* ***wodą z kranu*** *ze względu na to, że im ona nie smakuje, bądź też ponieważ powątpiewają w jej dobrą jakość*.
(http://www.bambini.pl/news/articles/1091006014str1bm3e52.html**,** juil-05)
[beaucoup des gens méprisent/dédaignent **l'eau du robinet** soit parce qu'ils ne la trouvent pas bonne, soit parce qu'ils doutent de sa qualité]
(275) *Lubię ciepło, więc oczywiście śpię z mamą w łóżku, koniecznie pod kołderką, i pogardzam* ***spacerami na deszczu i mrozie***. (http://main.amu.edu.pl/~achodera/rubin_-_biogram.htm, juillet-04)
[j'aime la chaleur, alors bien sûr je dors avec maman dans son lit, obligatoirement sous une couette, et je méprise/dédaigne **les promenades sous la pluie et quand il gèle**]
(276) *Osobiście gardzę* ***tym pismem****, gardzę* ***wszystkim co ono sobą reprezentuje*** *-- pogonią za sensacją, plotkami, brakiem jakiejkowiek refleksji, chwilowością opisywanych zdażeń.* (http://blog.karzyn.com/archives/2003_12.html, juil.-05)

[personnellement je méprise/dédaigne **cette revue**, je méprise/dédaigne **tout ce qu'elle représente** – la course au sensationnel, les rumeurs, l'absence de toute réflexion, les instantanés pour décrire les évènements]

Tout type d'abjet concret semble possible.

- non-matériel :

(277) *potem nigdy więcej już nie poddał się strachowi - przeciwnie, odtąd gardził **niebezpieczeństwem***. (Teplicki Z., 1994, *Wielcy Indianie Ameryki Północnej*, Książka i Wiedza)**
[plus tard, il ne s'est plus jamais soumis à la peur – au contraire, dorénavant il méprisait/dédaigneait **le danger**]
(278) *Gardziła **pomocą***. (*Płomyk*, 11, 1953)**
[elle méprise/dédaigne **l'aide**]
(279) *Przyznam, że gardzę **tym uczuciem**, ponieważ ma ono równie hormonalne podłoże co pożądanie.* (http://www.racjonalista.pl/forum.php/s,18903, juil.-05)
[j'admets que je méprise/dédaigne **ce sentiment** parce qu'il a une base aussi hormonale que le désir]
(280) *Ten Pan gardzi **prawem** panującym w Polsce...*
(http://wydarzenia.wp.pl/OID,7047347,kat,33326,wid,7598671,opinie.html, juil-05)
[ce monsieur méprise/dédaigne **la loi** en vigueur en Pologne]
(281) *Terroryzm bazuje na pogardzie dla ludzkiego życia.*
(http://www.cdprojekt.info/forum_post.asp?sid=3735&page=513, juil-05
[le terrorisme s'appuie sur pogarda pour la vie humaine]
(282) *Mówi się np., że uczą one stosowania przemocy, instruują w dziedzinie narkomanii, ośmieszają wartości, wzbudzają nienawiść, zachwalają zło, gardzą **wiernością**, propagują moralny relatywizm itd* (Niedziela, 11, 1998, Częstochowa)**
[on dit, par exemple, qu'elles apprennent à utiliser la violence, instruisent dans le domaine de la drogue, ridiculisent les valeurs, éveillent la haine, elles méprisent/dédaignent **la fidelité**, propagent un relativisme moral, etc.]

Quelle que soit la catégorie sémantique à laquelle appartient l'objet de POGARDA, aucune contrainte particulière ne semble exister, sinon qu'il doit s'agir d'un nom ou d'un verbe nominalisé. POGARDA n'est donc pas sélective et peut concerner n'importe quel objet.

Il n'existe pas en polonais d'équivalent direct de l'adjectif *méprisable*, mais par contre il existe une paraphrase *godny pogardy* [digne de pogarda], comme dans :

(284) ***Nazizm i Komunizm*** *to idealogie* ***godne pogardy***. (http://prace.sciaga.pl/30036.html, juil-05)
[**le nazisme et le communisme** sont deux idéologies **dignes de mépris/dédain**]
(285) *W polskiej świadomości politycznej* ***postkomunizm*** *był więc i musi pozostać jedynie* ***godnym pogardy*** *brudem.* (http://www.sld-bydgoszcz.org.pl/pliki/aktu/050213/postkomunista.htm, juil-05)
[dans la conscience politique polonaise, **le post-communisme** était donc et doit rester uniquement une saleté **digne demépris/dédain**]
(286) *Sztuka, produkcja artystyczna nie powinna, ich zdaniem, być w ogóle towarem, a skoro już jest w warunkach rozpasanego kapitalizmu i skoro* ***pogardy godna, tępa publiczność*** *ociąga się z jej kupowaniem, interweniować powinno państwo.* (korpus IPI PAN)
[l'art, la production artistique ne devraient pas du tout être, à leur avis, une marchandise; et s'ils le sont dans les conditions du capitalisme déchaîné, et si **le public bête** et **digne de mépris/dédain** tarde à l'acheter, l'état devrait intervenir]
(287) *Przed zamachem w Columbine, "donosicielstwo" było dla młodzieży nie do zaakceptowania, a* ***kapuś*** *był osobą* ***godną*** *najwyższej* ***pogardy*** *i wysokiej kary - mówi James Alan Fox, profesor kryminalistyki na Northeastern University w Bostonie.* (Internet)
[avant l'attentat à Columbine, la dénociation était pour les adolescents impossible à accepter, et **le dénonciateur** était une personne **digne du** plus haut **mépris/dédain** et d'une punition sévère – dit A.F., professeur de la criminalistique à Northeastern University à Boston]

La locution *godny pogardy* est plus restrictive que les autres expressions de POGARDA. Elle ne peut être appliquée qu'à des nominaux désignant des concepts dont l'axiologisation négative peut être partagée par au moins une partie des gens. On ne dira par exemple pas:

(288) ***** *Spacer na deszczu/woda z kranu jest godny/godna pogardy.*
[la promenade sous la pluie/l'eau de robinet est digne de mépris/dédain]

L'expression *godny pogardy* implique une certaine importance de l'entité qu'elle qualifie et suppose une référence doxale, alors que les autres expressions de POGARDA ne semblent pas y faire référence (nous y reviendrons). Nous proposons pour l'expression *godny pogardy* la représentation sémantique suivante :

X est godny pogardy
les gens savent quelque chose de mauvais de X
à cause de cela les gens pensent que X n'est pas comme les autres choses
à cause de cela les gens pensent qu'on peut ressentir quelque chose de mauvais [pogarda] envers X

Dans cette représentation, on réfère à la composante doxale à travers la pluralité *les gens*, indiquant qu'il s'agit d'un avis partagé.

Nous avons précisé au début de la partie consacrée à POGARDA que, contrairement aux autres objets de sentiments négatifs, l'objet de de POGARDA est à l'instrumental et nous allons maintenant expliquer l'emploi de ce cas. Ce détour nous semble indispensable dans la mesure où l'instrumental polonais est un cas complexe et difficile à comprendre pour un locuteur non-polonophone ayant, en plus, les références latines.

L'instrumental polonais a plusieurs valeurs. Dąbrowska (1993) en donne douze[86]:

- instrument :

(289) *Pokroił chleb nożem.*
[il a coupé le pain (avec) le couteau-INST]

- objet manipulé par l'agent:

(290) *Bez przerwy kręcił gałkami odbiornika.*
[sans cesse il tournait les boutons-INST du recepteur]

- objet contrôlé par l'agent:

(291) *Krajem rządzą komuniści.*
[les communistes gouvernent le pays-INST]

- cause directe:

(292) *Jego złe wyniki były spowodowane chorobą.*
[ses mauvais résultats ont été causés (par) la maladie-INST]

- « connecteur » :

(293) *Zwiąż to sznurkiem.*
[attache-le (avec) la corde-INST]

- barrière:

[86] Les exemples sont de Dąbrowska. Nous les avons simplifiés en traduisant.

(294) *Przedzielił pokój ścianą.*
[il a partagé la pièce (avec) un mur-INST]

- « couverture » :

(295) *Pokrył całą powierzchnię lakierem.*
[il a couvert tout la surface (avec) le vernis-INST]

- « rempli » :

(296) *Napełniła szklankę wodą.*
[elle a rempli le verre (avec) l'eau-INST]

- méthode :

(297) *Płaczem nic nie wskórasz.*
[(avec) les pleurs-INST tu n'arriveras à rien]

- manière :

(298) *Chodził wolnym krokiem.*
[il marchait (à) pas lents-INST]

- trajet :

(299) *Szliśmy brzegiem rzeki.*
[nous marchions (sur/le long de) le bord de la rivière-INST]

- durée :

(300) *Ciągnęło się to godzinami.*
[cela traînait (pendant) des heures-INST]

Dąbrowska, en procèdant à des regroupements, propose la définition d'un instrument prototypique (*op.cit.* : 87) : « *L'instrument prototypique est une* cause directe *du changement dans le patient ; il est* manipulé *par l'agent dans le processus de changement, mais il ne subit aucun changement lui-même ; il est* contrôlé par l'agent, *et*

il est en contact *avec le patient durant l'action*. »[87]. L'objet de POGARDA ne correspond pas à l'instrument prototypique. Il est également difficile de trouver quelque chose de rapprochant dans les exemples cités. Dąbrowska[88] pense que l'on peut expliquer l'emploi de l'instrumental avec POGARDA en la dérivant de la caractéristique *contrôle*, par analogie en quelque sorte. Lorsque l'on contrôle un objet, on est, symboliquement et le plus souvent spatialement aussi, au-dessus de lui. Dans POGARDA, l'expérienceur se considère comme étant supérieur à son objet, il y a la même spatialisation verticale symbolique et dans ce cas. Les deux verticalisations relèvent de domaines cognitifs différents, mais le schéma spatial de base (haut-bas) étant relativement simple et primitif, il peut organiser plusieurs domaines de la même manière. Par ailleurs, dans la compréhension métaphorique, et en prenant en compte la valeur prototypique de l'instrumental, on peut penser que si l'objet de POGARDA est traité comme un instrument et donc comme une chose et non comme une personne, il change de place dans la hiérarchie des êtres. Encore une fois, il serait judicieux de retourner en diachronie et étudier d'une part les valances de *gardzić* et les emplois de l'instrumental en ancien polonais.

Enfin, il nous reste d'étudier la cause de POGARDA et déterminer si la référence doxale y est inclue ou pas. Nous avons déjà observé que la cause n'est pas nécessairement exprimée dans les énoncés et que POGARDA peut concerner tout type d'objet. Dans l'énoncé déjà mentionné :

> (301) *gardzę moim ojcem **gdy** jest w takim stanie, nienawidzę, chce mi się płakać. przed matura, dzień przed wrócił pijany zwalił się pod moim łóżkiem i zaczął żygać...*
> (http://www.psychologia.edu.pl/?dz=forum&id_watku=27854, juil.-05)
> [je méprise/dédaigne mon père **quand** il est dans un tel état, je le hais, j'ai envie de pleurer. avant le bac, un jour avant, il est rentré ivre, il est tombé près de mon lit et ils'est mis à gerber…]

POGARDA est causée par l'ivrognerie du père et elle est décrite comme situationnelle : il y a POGARDA si le père est ivre, s'il ne l'est pas, ce ressenti disparaît probablement. Le jugement est plutôt personnel. S'il faisait référence à une norme doxale, POGARDA devrait

[87] *A prototypical instrument is a* direct cause *of the change in the patient ; it is* manipulated by the agent *in the process of effecting the change, but does not undergo any change itself; it is* controlled by the agent, *and it is* in contact with the patient *during the action.*
[88] Communication personnelle.

être actualisée tout le temps, et non seulement dans les cas où la cause est présente. Dans l'énoncé suivant:

(302) *Przyczyną, dla której imperialiści amerykańscy nie kryją przed nami swoich planów najazdu, zniszczenia i rozbioru Polski, jest przede wszystkim głęboka pogarda, jaką żywią do wszystkiego, co nie amerykańskie, a już zwłaszcza dla narodów Europy Wschodniej, dla narodów słowiańskich.* (Hłasko M., 2003, *Piękni dwudziestoletni*, Warszawa : Elf, p. 84)
[la cause pour laquelle les impérialistes américains ne nous cachent pas leurs projets d'envahissement, de destruction et de partage de la Pologne est avant tout une pogarda profonde qu'ils nourrissent envers tout ce qui n'est pas américain, et surtout envers les nations de l'Europe de l'Est, envers les nations slaves]

la cause est déductible : les Américains ressentent POGARDA parce que tout ce qui n'est pas américain n'est pas bon. On peut considérer cette cause comme doxale.
Dans d'autres énoncés, comme par exemple :

(303) *Ten Pan gardzi* ***prawem panującym w Polsce****...*
(http://wydarzenia.wp.pl/OID,7047347,kat,33326,wid,7598671,opinie.html, juil-05)
[ce monsieur méprise/dédaigne la loi en vigueur en Pologne]

il ne semble pas de nouveau y avoir de référence doxale. Il va de même pour l'énoncé suivant :

(304) *Wielu ludzi* ***gardzi wodą z kranu*** *ze względu na to, że im ona nie smakuje, bądź też ponieważ powątpiewają w jej dobrą jakość*.
[beaucoup des gens méprisent/dédaignent **l'eau de robinet** soit parce qu'ils ne la trouvent pas bonne, soit parce qu'ils doutent de sa qualité]

Si la doxa implique une valeur standard partagée, il est difficile d'en trouver une référence dans cet énoncé. Le jugement est effectué soit par rapport au goût.

L'observation de notre corpus mène à la conclusion que la référence doxale est possible mais qu'elle n'est pas indispensable, le choix de l'inclure ou de l'utiliser les critères doxales revient au locuteur. La référence doxale ne fait pas partie de l'invariant de POGARDA.

5.2.1.2.3. Le procès expérientiel

a) composante cognitive

L'*appraisal* de POGARDA ressemble à celui des autres sentiments : on considère quelqu'un ou quelque chose comme mauvais à cause de quelque chose qui nous concerne d'une façon ou d'une autre. C'est le schéma général de tous les sentiments négatifs.

POGARDA, tout comme ses équivalents français MÉPRIS et DÉDAIN, et comme l'indique déjà son étymologie, s'exprime souvent en termes spatiaux :

(305) *Początkowo gardzi Wokulskim, usiłuje go poniżyć, później, kiedy dostrzega, że interesują się nim inne kobiety, zaczyna oceniać go bardziej przychylnie.*
(http://sciaga.nauka.pl/index.php/id=index/dept=54/cath=221/sc_kat=9/sc_id=4364, juil.-05)
[au début elle méprise/dédaigne Wokulski, s'efforce de l'abaisser, mais plus tard, lorsqu'elle se rend compte que d'autres femmes s'intéressent à lui, elle commence à le regarder plus favorablement]

(306) *Arystokracja gardzi ludźmi z niższego stanu, niezdolna jest do żadnej produktywnej pracy. Ma poczucie odrębności i wyższości nad resztą społeczeństwa*.
(http://gotowce.com.pl/prace/3608.htm, juil-05)
[l'artistocratie méprise/dédaigne les gens inférieures, elle est incapable d'effectuer aucun travail productif. Elle a le sentiment de sa différence et de sa supériorité par rapport au reste de la société]

(307) *Przyuczało ich do strachu przed zwierzchnikami oraz do* ***pogardy*** *dla niżej postawionych […]* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój Styl, Warszawa, p.70)
[on leur apprenait la peur envers les supérieurs et le mépris/dédain envers les inférieurs]

(308) *niektórzy w obdartych ubraniach i irokezach patrzą z pogardą i wyższością na tych, którzy lubia swoją "normalność" i "zwyczajność"*
(http://free4web.pl/3/2,37019,41242,4216240,0,Thread.html, juil-05)
[certains, [portant] les vêtements déchirés et les iroquèzes regardent avec mépris/dédain et supériorité ceux, qui aiment leur « normalité » et « caractère ordinaires »]

Comme on peut le voir dans ces énoncés, la supériorité peut prendre l'appui sur des valeurs différentes : sociales, hiérarchiques, découlant de la philosophie personnelle. L'expérienceur se considère comme étant supérieur à l'objet de sa POGARDA, mais nous ne savons pas encore si l'expérienceur procède par l'abaissement de l'objet ou par l'élévation de soi. Beaucoup d'énoncés indiquent que POGARDA est lié au sentiment de supériorité :

(309) *Tej pogardzie towarzyszy poczucie własnej wyższości moralnej i społecznej.*

(http://www.geocities.com/lbc_1917/1538ciborowski.htm, juil-05)

[ce mépris/dédain est accompagnée d'un sentiment de supériorité morale et sociale]

(310) *Wypraszam sobie ton pełen pogardliwej wyższości.*

(http://polcountry.medianet.pl/tablica_ogloszen/messages/17224.html, juil-05)

[je ne te permets pas ce ton plein de supériorité méprisant/dédaigneux]

(311) *To smutne bardzo że masz tak wysokie mniemanie o sobie i pogardzasz innymi ludźmi może nie aż tak wykształconymi jak Ty i tak obytymi intelektualnie*

(http://www.racjonalista.pl/kk.php/s,904, juil-05)

[c'est triste que tu te tiennes en si haute estime et que tu méprises/dédaignes les gens peut-être pas aussi bien éduqués que toi ni aussi intellectuellement à l'aise]

Cependant il semble que POGARDA en même temps procède à l'abaissement de l'objet :

(312) *Kobietami, które „nie pracują", pozostając w domu, pogardza się, postrzega się je jako stojące niżej w hierarchii społecznej i określa jako zacofane.*

(http://www.mateusz.pl/wdrodze/nr322/322-09-wdrodze.htm, juil-05)

[les femmes qui « ne travaillent pas », en restant à la maison, on les méprise/dédaigne, on les perçoit comme étant plus bas dans la hiérarchie sociale et on les considère comme arriérées]

(313) *Niektórzy, manifestując swoje kompleksy niższości, wzgardliwie opowiadają o Paryżewie, próbując deprecjonować to, co naprawdę Paryż znaczy dla wszystkich, także i dla nich, mimo, że tego nie chcą.* (http://www.pinkwart.pl/paris/od_autora.htm, juil.-05)

[certain, manifestant leurs complexe d'infériorit, parlent de manière méprisante/dédaigneusement de Paryżewo[89], essayant de déprécier ce que Paris signifie vraiment pour tout le monde, aussi pour eux-même, mêle s'il ne veulent pas qu'il en soit ainsi]

Dans le premier énoncé, on situe les femmes qui ne travaillent pas à l'un des échelons inférieurs de la société, dans le deuxième énoncé, le locuteur emploie le verbe *deprecjonować* [déprecier] qui indique le mouvement de l'objet vers le bas. POGARDA effectue ains deux mouvements : l'un élève l'expérienceur, l'autre abaisse l'objet.

Nous avons vu dans le chapitre 3 que POGARDA est un sentiment agentif, et même l'un de plus agentifs et qu'elle résiste à la saisie comme *emocja*. Logiquement, POGARDA tend vers la saisie en attitude, comme on peut le voir à travers la collocation fréquente *pogardliwy stosunek* [rapport pogardliwy] :

[89] En polonais Paris s'appelle Paryż. On le retrouve dans *Paryżewo* avec un suffixe impliquant qu'il s'agit d'un *petit bled perdu*.

(314) *Mój sławny tatuś miał **pogardliwy stosunek** do pieniędzy, co, niestety, mi wpoił, a nie jest to w tych czasach zaletą.* (http://kobieta.gazeta.pl/wysokie_obcasy/1,53666,2580603.html, juil-05)
[mon papa célèbre avait **un rapport méprisant/dédaigneux** envers l'argent, et il me l'a malheureusement appris et ce n'est pas un avantage dans les temps qui courent]
(315) *Ale w całej Albanii Kanun legł u podstaw **pogardliwego stosunku** do kobiet.*
(http://muzeum.gazeta.pl/Iso/Plus/Turystyka/Cykle/Repor_ma/740cyk.html, juil-05)
[mais dans toute l'Albanie, Kanun[90] est à la base du **rapport méprisant/dédaigneux** envers les femmes]

Stosunek [rapport] ne peut pas être considéré autrement que comme agentif. Ces deux exemples permettent de comprendre également un autre mécanisme de POGARDA : l'expérienceur de cet affect ne prend pas en compte l'objet. *Pogardzać pieniędzmi* c'est considérer l'argent comme mauvais mais aussi comme sans importance, et tout simplement de ne pas le prendre en compte. On peut plus difficilement appliquer le même raisonnement aux *femmes albanaises*, mais le mécanisme semble le même, on ne les considère pas comme importantes, on ne les prend pas en compte pour certaines choses. Cette non-prise en compte est également visible dans :

(316) *Niżej, w części II – gdzie podajemy listę eksplikacji słów, świadomie pogardziliśmy precyzją na rzecz większej przejrzystości.* (Wierzbicka A. (éd.), 1972, *Semantyka i słownik. Z dziejów form artystycznych w Literaturze polskiej*, Wrocław : Ossolineum)
[plus bas, dans la deuxième partie – où nous donnons la liste des explications des mots, nous avons consciemment méprisé/dédaigné la précision au profit d'une plus grande clarté]

Dans cet énoncé le locuteur choisit consciemment une chose au profit de l'autre. Par l'emploi du verbe *pogardzić,* il indique qu'il est parfaitement conscient que cela peut être interprété comme une non-prise en compte du paramètre *précision*.

Il est difficile de répondre à la question de savoir si POGARDA exclut son objet de la catégorie à laquelle cet objet appartient, comme c'était le cas de MÉPRIS français. Dans les exemples concernant les catégories humaines, cela semble être le cas, par exemple l'expérienceur exclut les *fascistes* de la catégorie générale des humains. Mais nous avons vu également que POGARDA peut être situationnelle et prendre pour objet une entité à un moment donné (le père ivre) et il est alors difficile à dire que le père est exclu d'une quelconque catégorie, le jugement étant personnel et situationnel. Nous dirons que

[90] Un mot turc désignant une loi coutumière.

POGARDA procède tout de même à une exclusion catégorielle néanmoins cette exclusion est secondaire d'un « rejet » par l'expérienceur de l'objet. En cela POGARDA se rapproche de DÉDAIN.

Le rapprochement avec DÉDAIN peut être fait également à travers les formules négatives :

(317) *Jeśli może dostać się do kurnika,* ***nie gardzi*** *drobiem*. (Pokryszko B., Bulman K, Kawecki P., 1996, *Torbacze*, Dolnośląskie)**
[s'il arrive à pénétrer dans un poulailler, **il ne méprise/dédaigne pas** la volaille – on parle d'un animal]
(318) *Lubię i czytam Fantasy i S-f, ale przygodą i westernem* ***nie pogardzam***.
(http://www.ufd.pl/temat4286/, juillet-04)
[j'aime et je lis la fantasy et la SF, mais **je ne méprise/dédaigne pas** l'aventure ni le western]
(319) *Jego bohater* ***nie gardzi*** *też doczesnymi przyjemnościami*. (*Rzeczpospolita*, 08.19, 2000)**
[son héros **ne méprise/dédaigne non plus** les plaisirs de ce monde]
(320) ***Nie gardzili*** *także włamaniami do domów i magazynów*. (*Rzeczpospolita*, 05.19, 2001)**
[**ils ne méprisaient/dédaignaient** pas non plus les cambriolages des maisons et des magasins]
(321) *Był to kąsek* ***nie do pogardzenia****, toteż reżimowa prasa nie przepuściła tak wybornej okazji...* (Puls, Nr: 8, 1980)**
[c'était un morceau à **ne pas mépriser/dédaigner**, alors la presse du pouvoir n'a pas laissé passer une telle occasion]

Les mécanismes en jeu dans ces énoncés semblent être les mêmes que nous avons mis en évidence en étudiant l'expression *ne pas dédaigner*. Il ne s'agit pas de litotes, mais de faire un choix à défaut.

b) composante affective

POGARDA se combine avec le classème *uczucie* [sentiment] ainsi qu'avec le verbe générique *czuć* [ressentir], il y a nécessairement un ressenti dans POGARDA. Par ailleurs, on observe des variations de l'intensité de POGARDA, le plus souvent vers le degré supérieur :

(322) *Ja także donosicielami* ***głęboko*** *gardzę!* (Szpotański J., 1990, *Zebrane utwory poetyckie*, PULS)**
[moi aussi, je méprise/dédaigne *profondément* les dénociateurs]
(323) *I najważniejsze: gardzi sobą* ***do głębi****.* (http://wysylkowa.pl/ks493437.html, juil-05)

[et ce qui est le plus important : il se méprise/dédaigne **à fond**]

(324) *Jestem **pełen pogardy** dla jego formy, treści (tudzież jej braku), formuły itd...*
(http://blog.karzyn.com/archives/2003_12.html, juil-05)
[je suis **plein de mépris/dédain** pour sa forme, son contenu (ainsi que pour l'absence de celui-ci), sa formulation etc.]

(325) *Islamskimi terrorystami **pogardzam w najwyższym stopniu** i wzywam cały świat do walki z tymi kretynami*. (http://respublica.onet.pl/1,9,8,754190,2581101,286469,200,forum.html, juillet-04)
[**je méprise/dédaigne** les terroristes islamistes **au plus haut degré** et j'appelle le monde entier à la guerre avec ces crétins]

c) composante physique

POGARDA, comme ses équivalents français, a une composante physique très développée. Cette composante est soumise au contrôle de l'expérienceur. Elle peut être bloquée :

(326) *W słowach Hanemanna wyczuł jakieś skryte napięcie – może była to **tajna pogarda** dla tych wszystkich, którzy żyją zwyczajnie i nie chcą wspinać się na jakieś duchowe szczyty ?* (Chwin, S., *Hanemann*, Wydawnictwo Tytuł, Gdańsk, p. 130)
[dans les paroles de Hanemann il a perçu une tension secrète – peut-être était-ce **un mépris/dédain caché** envers tous ceux qui vivent normalement et ne veulent pas s'élever à des hauteurs spirituelles]

ou, au contraire, être exprimée en tant que telle :

(327) *W wyglądzie zewnętrznym oraz w życiu zainicjował strojny, ekstrawagancki, wręcz bizantyjski w przepychu, a jednocześnie kiczowaty styl życia, przy jednocześnie **jawnie okazywanej pogardzie** dla bogactwa.* (http://pl.wikipedia.org/wiki/Elvis_Presley, juil-05)
[dans son aspect extérieur et dans la vie il a lancé un style de vie riche, extravagant, presque bizantinset en même temps kitsch, avec **un mépris/dédain affiché** et notoire envers la richesse]

Nous n'avons trouvé aucun énoncé indiquant la présence de modifications corporelles internes, par contre les manifestations externes de POGARDA sont très nombreuses :

- visage :

(328) *Pierwsze, kuzyni byli bardzo do siebie podobni: te same ciemne oczy i gęste, kruczoczarne włosy, chociaż rysy twarzy Brunona były dużo ostrzejsze, **a usta na trwałe zastygły w wyrazie pogardy**.* (Pawel E., 2003, *Franz Kafka. Koszmar rozumu*, Twój Styl, Warszawa, p.141)

[premièrement, les cousins se ressemblaient beaucoup : les mêmes yeux sombres et les cheveux épais noir-profond, quoique les traits de Brunon soiient plus tendus, et **la bouche était figée dans une expression de mépris/dédain**]

(329) *Rozczarował mnie twój brat - **pogardliwie skrzywił usta***

(http://www.gerion.perfekt.pl/modules.php?name=Content&pa=showpage&pid=52&page=2, juil-05)

[ton frère m'a déçu – **grimaça-t-il de manière méprisante/dédaigneusmeent**]

(330) *Hojdy Bojdy **uśmiechnął się pogardliwie***. (http://www.znak.com.pl/znak/holmes577.php, juil-05)

[HB **a souri de manière méprisante/dédaigneusmeent**]

Affichée au visage, l'expression de POGARDA concerne principalement la bouche, le plus souvent il s'agit d'une grimace ou d'un sourire.

- regard :

(331) ***Spojrzała** na niego **z pogardą.*** (Miller M., 1999, *Pierwszy milion*, Prószyński i S-ka)**

[elle l'a **regardé avec mépris/dédain**]

(332) ***Spojrzał pogardliwie** na postać leżącą na drugim łóżku*.

(http://www.barmleczny.com/zupy/bajka4.html, juil-05)

[il a **regardé de manière méprisante/dédaigneusement** le personnage couché sur l'autre lit]

(333) *Za nim idzie kot z dumnie podniesionym ogonem i **pogardliwym spojrzeniem***.

(http://haniuta.blogi.tpa-rodzina.pl/?rok=2005&miesiac=2, juil-05)

[derrière lui marche un chat, la queue dressée et un **regard méprisant/dédaigneux**]

Le regard fait partie intégrante du visage, il peut également exprimer POGARDA, cependant, les manifestations « occulaires » ne semblent pas très fréquentes.

- parole :

(334) *Jednak **pogardliwy ton** i wymowa tekstu pani Milskiej-Wrzosińskiej zszokowały nas do tego stopnia, że pozwoliliśmy sobie na nieco dłuższy wywód.* (internet, juillet-04)

[cependant **le ton méprisant/dédaigneux** et le sens du texte de madame Milska-Wrzosińska nous ont choqués à un tel point que nous nous sommes permis une réponse un peu plus longue]

(335) *Dlaczego **pogardliwie wyraża się** Pan o ludziach, którzy "żyją życiem innych"(Na żywo, Claudia, Bravo itp), czy Pan nie żyje życiem Kierkegarda i innych takich ???*

(http://rozmowy.onet.pl/artykul.html?ITEM=1022621&OS=31877, juil-05)

[pourquoi vous **exprimez-vous de manière méprisante/dédaigneusement** sur les gens qui « vivent la vie des autres » (titres de revue people), est-ce que vous ne vivez pas la vie de Kirkegaard et d'autres comme ça ?]

(336) *Urzędnik państwowy na wyjazdowym szkoleniu **mówił celowo pogardliwie**.*

(http://www.avatarae.pl/Zapowiedzi/linia_fragment.html, juil-05)

[à la session de formation, le foncionnaire **parlait intentionnellement de manière méprisante/dédaigneusement**]

(337) *"Blair nie jest ani socjalistą, ani Anglikiem" - jak to **pogardliwie ujął** François Hollande, jeden z przywódców francuskich socjalistów.*

(http://www.e-fakt.pl/artykuly/artykul.aspx/Artykul/64411, juil-05)

[« Blair n'est ni socialiste ni Anglais » - comme **l'a exprimé de manière méprisante/dédaigneusement** François Hollande, un des dirigeants socialistes français]

(338) *Ta - **prychnęła pogardliwie*** (internet, juil-05)

[bah – a-t-elle **craché de manière méprisante/dédaigneusement**]

N'importe quelle émission sonore buccale peut être liée à POGARDA, dans notre corpus, c'est justement l'expression langagière de POGARDA qui est la plus développée. L'importance de cette manifestation se trouve confirmée par un nombre important de qualifications du contenu de la parole par les expressions de POGARDA :

(339) *ciota to 1. czarownica, wiedźma; także **pogardliwie**, z niechęcią o kobiecie złej lub brzydkiej*

(http://www.kurnik.pl/slownik/zn.phtml?id=6805, juil-05)

[« ciota » c'est : 1. sorcière ; également **de manière méprisante/dédaigneusement**, avec « antipathie » d'une femme mauvaise ou moche]

(340) *Prześladowana przez złą macochę i jej zarozumiałe córki, sierota, **pogardliwie nazywana** Kopciuszkiem, jest wykorzystywana do najcięższych prac domowych.*

(http://wysylkowa.pl/ks487224.html, juil-05)

[persecutée par la mauvaise marâtre et ses filles orgueilleuses, l'orpheline, appelée **de manière méprisante/dédaigneusement** Cendrillon, est exploitée pour les plus dures besognes domestiques]

(341) *Pederaści, homoseksualiści, faszyści, kaci - cóż **za pogardliwy język**, a jakie rewelacje!!!*

(http://tygodnikforum.onet.pl/1,11,8,7063746,21066712,1132758,0,forum.html, juil-05)

[pédérastes, homosexuels, fascistes, bourreaux – quel **langage dédaigneux/méprisant**, et quelles révélations !!!]

(342) *W języku potocznym słowo "histeria" ma swój pejoratywny wydźwięk, funkcjonuje jako obelga, **pogardliwy epitet***. (http://www.resmedica.pl/ffxart40010.html, juil-05)

[dans la langue courante le mot « hystérie » a une tonalité péjorative, il fonctionne comme une insulte, comme une épithète méprisant/dédaigneux]

(343) *Obecnie unika się tego określenia, ponieważ w języku potocznym nabrało ono* ***pogardliwego znaczenia***. (http://www.opoka.org.pl/slownik/zarys_wiary_015.html, juil-05)
[actuellement, on évite cette expression, puisque dans la langue courante elle a pris un sens méprisant/dédaigneux]
(344) *Jednocześnie wielu recenzentów przylepiło tej produkcji* ***pogardliwą etykietkę "kino pornograficzne".*** (*Rzeczpospolita*, 10.20, 2001)**
[en même temps, beaucoup de critiques ont attribué à cette production **une étiquette méprisante/dédaigneuse de « cinéma pornographique »**]

En français également on trouve des expressions qui qualifient certains expressions linguistiques de « méprisantes », mais à un degré beaucoup moins important. En polonais, ces expressions sont très fréquentes et on les retrouve même dans les dictionnaires, ce qui témoigne de la saillance de cette caractéristique, qui semble faire partie de la signification d'une partie de lexème.

- gestes :

(345) ***Kopnął z pogardą*** *w grube opony stara*. (Przybylska E., 1994, *Dotyk motyla*, Siedmioróg)**
[il a donné un coup de pied ***avec mépris/dédain*** dans les vieux pneus épais du camion]
(346) *Bo z kim tu się porozumiewać?!* - ***pogardliwie macha ręka*** *nasz rozmówca.*
(http://www.nowe-panstwo.pl/archiwum/Nr42/glowna/256_wydarzenia.htm, juil-05)
[car avec qui parler ?! – notre interlocuteur a fait **de manière méprisante/dédaigneusement** un **geste de la main**]
(347) *Bachantka* ***machnęła pogardliwie kudłatą głową****.*
(http://www.stefan.homechoice.co.uk/jonasz.html, juil-05)
[la bacchante a secoué **de manière méprisante/dédaigneusement sa tête chevelue**]
(348) *Ilza poszła, nie chciała powiedzieć, dokąd idzie, tylko* ***pogardliwie wzruszyła ramionami****.*
(Szypulski A., Safjan Z., 2000, *Stawka większa niż życie*, Anta)**
[Ilza est partie, elle n'a pas voulu dire où elle allait, elle a seulement **haussé les épaules de manière méprisante/dédaigneusement**]

Peu d'exemples de gestes expriment POGARDA, sinon *machnąć ręką* [faire un geste de la main] et *wzruszyć ramionami* [hausser les épaules]. Le geste de la main se prête à une interprétation iconique : on fait un geste de la main comme si on se débarrassait de quelque chose. Le haussement d'épaule signifie que l'on accorde peu d'importance à quelque chose.

- attitude générale :

(349) *Ubodzy i niezaradni Izraelczycy* ***traktowani są z pogardą***
(http://www.trybuna.com.pl/n_show.php?code=2004061507, juil-05)
[les israéliens pauvres et non débrouillards sont **traités avec mépris/dédain**]
(350) *Zaraz po triumfalnym wystawieniu w 1781 roku w Monachium owej opery Mozarta, doszło do kolejnego starcia artysty z arcybiskupem Colloredo,* ***zachowującym się*** *w stosunku do niego* ***w sposób pogardliwy*** *i obraźliwy.* (http://www.sciagawa.pl/a/2216.html, juil-05)
[tout de suite après la représentation à Munich en 1781 de cet opéra de Mozart, il y a eu un nouvel affrontement de l'artiste avec l'archévèque Colloredo qui **se comportait** envers l'artiste **de façon méprisante/dédaigneuse** et offensante]

La collocation la plus fréquente est *traktować z pogardą* [traiter avec pogarda].

Les manifestations extérieures sont, comme nous venons de le voir, très nombreuses et agentives. Pour cette raison certains énoncés peuvent donner une interprétation de POGARDA en termes d'attitude.

Les manifestations de POGARDA peuvent être exprimées au moyen de l'adjectif *pogardliwy*, l'adverbe *pogardliwie* et du syntagme prépositionnel *z pogardą*.
L'adjectif *pogardliwy* qualifie de la même façon que lorsqu'il caractérise la personne en entier. La seule différence est que lorsque *pogardliwy* caractérise un comportement, il a toujours une interprétation non permanente. On peut donc dire que l'adjectif *pogardliwy* profile POGARDA de la manière suivante :

Z *partie du corps* *pogardliwy*
quelque chose est arrivé à Z
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [POGARDA]

L'adverbe dérivé *pogardliwie* caractérise également les façons de faire, de se comporter. Comme les autres adverbes de sentiment, il peut également être appliqué à des comportements non-corporels :

(351) *bapaszko, dlaczego* ***pogardliwie*** *i obraźliwie* ***piszesz*** *o bardzo dobrym autorze?*
(http://www.psychologia.edu.pl/index.php?dz=forum&op=spis&id_watku=130640, juil-05)

[bapaszka, pourquoi **écris-tu de manière méprisante/dédaigneusement** et de manière offensante au sujet de ce bon auteur ?]

il s'agit alors de l'extension de la sphère corporelle. Comme dans le cas de l'emploi des autres adverbes de sentiment, la distance conceptuelle entre l'expérienceur et le procès est moindre que dans le cas de l'adjectif. On peut représenter l'adverbe *pogardliwie* de la manière suivante :

X fait quelque chose pogardliwie
X fait quelque chose
comme le font les gens qui ressentent quelque chose de mauvais [POGARDA]

Enfin, le syntagme prépositionnel *z pogardą* [avec pogarda] profile également la valeur d'accompagnement de la préposition *z* et l'on interprète l'évènement caractérisé par ce syntagme en terme de co-présence de POGARDA et de ce comportement.

Comme ses équivalents français, les expressions verbales de POGARDA peuvent également être utilisées comme les performatifs, à la première personne du présent :

(352) ***Gardzę Tobą*** *- jak gardzę każdym bandytą*. (http://www.eurojihad.org/PNphpBB2-posting-ez-2-mode-quote-p-5328-action-Quote.html, juil-05)
[**je te méprise/dédaigne** – comme je te méprise/dédaigne chaque bandit]
(353) ***Gardzę wami****, obrońcy klechów, czarnych pedofili.*
(http://fakty.interia.pl/wiadomosci/prasa/news?sid=2733827&cid=2733580&cinf=524250, juillet-04)
[**je vous méprise/dédaigne**, défenseurs du clergé, de ces pédophiles en noir]

Ces expressions performatives constituent un tagmème (unité verbale et comportementale dont les éléments sont interchangeables) avec les manifestations physiques de POGARDA. Le but illocutoire est que l'interlocuteur sache qu'il est l'objet de POGARD A; le but perlocutoire : le mauvais ressenti et l'impression de dépréciation de l'objet. L'énoncé suivant confirme la visée expressive du comportement et donc l'appartenance de la parole et du comportement au même tagmème :

(354) *Pluję mu w twarz, tylko ja jeden. Niech wie, że nim pogardzam...*
(http://www.cdprojekt.info/gra_tekst.asp?tid=104, juillet-04)

[je lui crache au visage. Qu'il sache que je le méprise/dédaigne]

5.2.1.3. L'axiologie de POGARDA

Nous avons déjà vu que l'axiologie interne de POGARDA est négative aussi bien au niveau cognitif qu'affectif. Elle se trouve confirmée par les énoncés emphatiques :

(355) *nawet nie wiesz jak ja tobą gardzę ty pryszczata wyrachowana świnio*
(http://muzyka.wp.pl/niusy.html?id=16912&g=i&w=wi, juil.-05)
[tu ne sais même pas à quel point je te méprise/dédaigne, t'es un porc boutonneux et calculateur]

En ce qui concerne l'axiologie externe, elle est négative également, nous n'avons trouvé aucun énoncé dans lequel POGARDA serait envisagée comme positive. Mais nous n'avons pas trouvé non plus d'énoncé exprimant explicitement le caractère négatif de ce sentiment, sinon cet extrait de chanson :

(356) *Każdy Twój wyrok przyjmę twardy*
przed mocą Twoją się ukorzę,
ale chroń mnie Panie od pogardy
od nienawiści strzeż mnie Boże. (Gintrowski)
[chacune de tes sentences si dure qu'elle soit j'accepterai
je me prosternerai devant ta puissance,
mais protège-moi Seigneur de pogarda,
de la haine, garde-moi Seigneur]

dans lequel POGARDA semble être pire que toute autre punition.

POGARDA, par le fait que l'expérienceur s'élève par lui-même au-dessus des autres, ne peut recevoir que le jugement social négatif. On peut se demander si les collocations de type : *gardzić pieniędzmi* [gardzić l'argent] ou *gardzić kłamcami* [gardzić les menteurs] peuvent être considérées comme positives, mais il semble qu'actuellement l'axiologie négative de POGARDA est tellement forte qu'elle rend impossible ou difficile l'interprétation positive. Autrement dit, ne pas prendre en compte l'argent peut être une bonne chose, mais ressentir POGARDA envers l'argent ne peut pas être bon non plus.

5.2.1.4. Les métaphores de POGARDA

En ce qui concerne les métaphores de POGARDA, elle est relativement pauvre. Nous avons déjà vu qu'il y avait une métaphore spatiale, une orientation verticale que l'on peut schématiser de la manière suivante :

schéma 17 : la métaphore spatiale de POGARDA

En dehors de cette spatialisation, on trouve quelques énoncés dans lesquels POGARDA est conceptualisée comme un être vivant :

(357) ***Pogarda żywiona*** *od setek lat przez większe części zachodnioeuropejskich elit politycznych, kulturalnych i biznesowych w stosunku do narodów Europy Środkowej i Wschodniej rzadko oczywiście znajduje wyraz w tak dosadnych wypowiedziach publicznych, czynionych przez prominentnych ich przedstawicieli, ale co jakiś czas można się zapoznać z jej erupcją przy okazji istotnych wydarzeń na naszym kontynencie*. (http://ue.k-raj.com.pl/cgi-bin/comments.cgi?view=401, juillet-04)

[**le mépris/dédain nourrie** depuis des siècles par plupart des élites politiques, culturelles et économiques ouest-européennes envers les nations de L'Europe Centrale et Orientale trouve naturellement rarement l'expression dans les propos publiques si forts, proférés par les représentants proéminents, mais de temps en temps on peut connaître son éruption à l'occasion des évènements importants sur notre continent]

POGARDA peut également être conceptualisée comme une substance extérieure ou intérieure :

(358) *Mam **w głębokiej pogardzie**, to co sobą reprezentuję.*

(http://www.geocities.com/magdanawrocka/klinika.html, juillet-04)

[j'ai **dans un profond mépris/dédain** ce que je représente]

(359) *Myślę, że **jest w nim jakaś pogarda** dla WSZYSTKICH Polaków, a dodatkowo powieksza ją fakt, że co by nie napisał o nas to my zawsze mu przyklaśniemy i jeszcze sobie dołożymy.*

(http://rozmowy.onet.pl/1,34,8,933772,2745489,408675,0,for.html, juil-05)

[je pense qu'**il y a en lui un mépris/dédain** pour TOUS les Polonais, et en plus, ce sentiment se trouve augmenté par le fait que peu importe ce qu'il écrit, nous l'applaudirons et nous en rajouterons encore]

La métaphorisation pauvre de POGARDA confirme notre observation que les sentiments qui tendent vers le pôle agentif, sont très peu métaphorisés. Ces sentiments ne possèdent pas ou peu de ressenti interne non contrôlable par l'expérienceur et ce sont justement les « symptômes » internes qui ont le plus besoin d'être métaphorisés pour pouvoir être communiqués (*cf*. Wierzbicka, 1999b).

5.2.1.5. Bilan – explication verbale

Nos observations des emplois linguistiques de POGARDA et de ses dérivés mènent à la représentation sémantique suivante de ce sentiment :

pogarda (X pogarda Y)
a) X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose
b) parfois une personne pense quelque chose comme ceci :
c) « je sais quelque chose de mauvais de cette personne
d) je ne suis pas comme cette personne
e) je ne veux pas penser à cette personne comme je pense à d'autres personnes
f) je veux faire avec mon corps quelque chose parce que je veux que cette personne sache ceci : je pense quelque chose de mauvais de cette personne
g) quand une personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais
g) X a ressenti quelque chose comme cela
h) parce que X a pensé quelque chose comme cela
i (les gens diraient que c'est mauvais de ressentir quelque chose comme cela)

Les lignes a), b), g), h) et i) constituent, nous le rappelons, le cadre prototypique. La ligne c) indique la cause de POGARDA; en d) l'expérienceur se juge comme supérieur à l'objet de son sentiment; en e), il place l'objet de son sentiment au niveau plus bas qu'il n'était; enfin, l a ligne f) décrit la tendance à l'action – la composante comportementale.

En ce qui concerne les profils établis par les dérivés de POGARDA, nous obtenons les représentations sémantiques suivantes :

X est pogardliwy :
lorsque je vois X
je pense ceci : X ressent quelque chose de mauvais [POGARDA]

Z partie du corps pogardliwy
quelque chose est arrivé à Z
parce que Y a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [POGARDA]

X fait quelque chose pogardliwie
X fait quelque chose
comme le font les gens qui ressentent quelque chose de mauvais [POGARDA]

5.2.2. LEKCEWAŻENIE

LEKCEWAŻENIE n'est pas un sentiment, les collocations avec le générique nominal *uczucie* [sentiment et le générique verbal *czuć* [ressentir] ne sont pas possibles, intuitivement il s'agit clairement d'une attitude. Le sens de LEKCEWAŻENIE est très proche du sens de POGARDA, nous allons donc l'analyser maintenant pour vérifier s'il y a d'autres différences en dehors de l'absence de la composante affective.

Podręczny Słownik polsko-francuski donne comme équivalents de *lekceważenie* : « dédain, manque de respect », et de *lekceważyć* : « faire peu de cas, manquer de respect ».

5.2.2.1. Données étymologiques et lexicographiques

5.2.2.1.1. Données étymologiques

Le composé *lekceważenie* est toujours transparent en polonais moderne, il s'agit d'un composé, la première partie *lekce-* signifie « légèrement » et le verbe *ważyć* signifie « peser ». Le verbe *lekceważyć* est attesté dès le XVIe siècle. Au XIXe siècle,

on le rencntre dans la forme composée *lekce sobie ważyć*[91] [peser à soi léger], comme par exemple : *twoje pogróżki lekce sobie ważę* [tes menaces, je me les pèse léger = ne pèsent pas beaucoup pour moi] (Bańkowski : 2000). Le verbe *ważyć* prend ici le sens qui se rapproche d' « apprécier ». Actuellement, on utilise le mot soudé, l'emploi de pronom datif est possible mais non obligatoire.

5.2.2.1.2. Données lexicographiques

On trouve dans l'*USJP* les définitions suivantes :

- le verbe *lekceważyć* : « traiter consciemment quelqu'un ou quelque chose *pogardliwie*, sans respect, estimer quelqu'un ou quelque négativement, pogardzać » ; « ne pas attacher d'importance à quelque chose, considérer quelque chose comme insignifiant, comme une bagatelle ; mépriser/dédaigner » ; « intentionnellement ne pas remarquer quelque chose, ne pas faire quelque chose, ne pas s'en faire de quelque chose, ignorer » ;
- le nom *lekceważenie* : « rapport *méprisant/dédaigneux* envers quelque chose ou quelqu'un, découlant du sentiment de sa supériorité envers cette personne ou cette chose » ;
- l'adjectif *lekceważący* : « témoignant de *lekceważenie*, étant l'expression de lekceważenie » ;
- l'adverbe *lekceważąco*, dérivé de l'adjectif.

5.2.2.2. Structure actancielle

La structure actancielle de LEKCEWAŻENIE est la suivante :

X lekceważy Y$_{\text{Accusatif}}$

La cause n'est pas mentionnée. On peut même dire qu'elle n'existe pas en tant que telle mais qu'elle découle de l'appraisal de LEKCEWAŻENIE, de ce point de vue l'appraisal de LEKCEWAŻENIE se rapproche de celui de DÉDAIN. Nous y reviendrons en détail.

[91] Le datif polonais signifie l'affection de l'expérienceur et appuie sur le caractère personnel du jugement.

5.2.2.2.1. L'expérienceur

L'expérienceur ne semble être soumis à aucune contrainte, sinon celle d'humanitude. Nous n'avons trouvé aucun énoncé avec l'expérienceur animal.

5.2.2.2.2. L'objet

Aucune contrainte ne semble non plus peser sur l'objet de LEKCEWAŻENIE dont un échantillon de quelques occurrences :

(360) *To znaczy, że* ***ONZ*** *jest albo nieskuteczna, albo* ***lekceważona.*** (*Rzeczpospolita*, 10.13, 2001)**

[Ce qui veut dire que l'**ONU** est soit inefficace soit **pas prise au sérieux**]

(361) *Niestety,* ***obydwa schorzenia*** *są* ***lekceważone.*** (*Rzeczpospolita*, 01.13, 2001)**

[malheureusement **les deux pathologies ne sont pas prises au sérieux**]

(362) *Komisja Etyki Poselskiej* ***lekceważy homofobię***

(http://homo.pl/modules.php?name=News&file=article&sid=392, juil.-05)

[la comission de l'éthique des députés **ne donne pas de l'importance à l'homophobie**]

(363) ***Lekceważy się głosy przyrodników*** *wskazujących obecność tu gatunków endemicznych i reliktowych.* ***Lekceważy się wymogi europejskich przepisów*** *o ochronie dzikich zwierząt i roślin oraz ich siedlisk naturalnych (...). Przede wszystkim jednak* ***lekceważy się los mieszkających tu ludzi****.* (http://www.czwa.odr.net.pl/articles.php?id=0000001172, juil-05)

[**on ne prend pas au sérieux les voix des biologistes** indiquant la présence ici des expèces endémiques et anciennes. **On passe outre les exigences des decrets européens** sur la protection des animaux et des plantes et de leurs biotopes naturels. **Avant tout on ne s'intéresse pas** au sort des gens habitants ici]

(364) *No właśnie świat* ***lekceważy Łukaszenkę****.*

(http://www.polskieradio.pl/trojka/salon/default.asp?ID=2325, sept-05)

[justement, le monde **ne prend pas suffisamment au sérieux Łukaszenko**]

Il n'existe pas d'adjectif spécifique pour qualifier l'objet de LEKCEWAŻENIE, sinon le participe passé adjectival passif dérivé de la forme perfective du verbe : *zlekceważony*.

5.2.2.2.3. Le procès expérientiel

a) composante cognitive

Le jugement de LEKCEWAŻENIE est relativement simple et perceptible à travers la structure morphologique des lexèmes qui renvoient à ce concept. Il s'agit de donner peu

de poids à quelque chose ou à quelqu'un. Pour cette raison la cause en tant que telle n'existe pas. Ce jugement est strictement personnel.

LEKCEWAŻENIE peut se retourner contre l'expérienceur :

(365) *I tak strasznie zlekceważył odległości jakie spotka jego armia w Rosji.* (http://www.historycy.org/Napoleon_Konczy_Wojne_Z_Rosja_Po_Zajeciu_Ziem_I_Rp-t2342-s30.html, juil-05)
[et il a si terriblement sous-estimé les distances que son armée allait rencontrer en Russie]

Cet énoncé décrit l'erreur du jugement de Napoléon qui *n'a pas pris en compte* les distances en Russie. On peut paraphraser l'état du monde décrit dans cet énoncé de la manière suivante : Napoléon connaissait les distances et il a jugé que ces distances n'étaient pas suffisamment importantes pour les prendre en compte. LEKCEWAŻENIE s'appuie donc bien sur un jugement.

Dans l'énoncé :

(366) *Mormoni oskarżeni o* ***lekceważenie pedofilii*** (http://www.kulty.info/s/80, juil-05)
[les Mormons accusés de **ne pas prendre au sérieux pedophilie**]

la situation est semblable : on ne repproche pas aux Mormons de nier l'existence de la pédophilie mais de considérer qu'elle n'est pas grave.

Enfin, l'énoncé suivant illustre le caractère intentionnel de LEKCEWAŻENIE. Il s'agit d'un jugement et d'un choix nécessairement conscients :

(367) *Cechuje go bowiem wstręt do obiektywizmu i silna skłonność do odrzucania albo* ***lekceważenia niewygodnych faktów*** *oraz naginania innych do z gry postawionej tezy, czyli skrajna tendencyjność.* (http://www.geocities.com/jedwabne/smiali_sie_zydzi_i_niemcy.htm, juil-05)
[il se caractérise par le dégoût de l'objectivisme et par une forte tendance à rejeter ou lekceważyć les faits incommodes et de plier d'autres à une thèse posée d'avance, c'est-à-dire un partie-pris extrême]

b) composante physique

Les énoncés indiquant les manifestations de LEKCEWAŻENIE sont relativement peu nombreux dans notre corpus et souvent ils décrivent des manifestations relativement

indéfinies sémantiquement. Ainsi nous avons tout d'abord des manifestations générales non précisées :

(368) ***demonstracyjnie lekceważy*** *szkołę i zasady współżycia społecznego*
(http://www.zsa.ehost.pl/?zsa=soz&id=soz, juil-05)
[**il ne prend pas au sérieux** l'école et les principes de la vie sociale **de manière démonstrative**]
(369) ***Demonstracja lekceważenia*** (http://www.radio.com.pl/jedynka/news.asp?iID=1621, juil-05)
[**démonstration de lekceważenie**]

Dans les manifestations indéfinies sémantiquement nous avons également :

(370) *Osoby, które tak się poczuły - przepraszam, jednak nie zgadzam się z zarzutem, że władze Miasta* ***lekceważąco podeszły*** *do uczczenia narodowego święta.*
(http://www.szczecin.pl/prezydent/oswiadczenia/04052005.htm, juil.-05)
[les personnes qui se sont senties ainsi – je les prie de m'excuser, cependant je ne suis pas d'accord avec le reproche que les autorités de la Ville **ont abordé de manière si légère** la célébration de la fête nationale]
(371) *Również czołowi polscy pisarze i poeci zostali* ***potraktowani*** *przez JK* ***lekceważąco****.*
(http://www.dobradieta.pl/forum/archiwa/godwka-10170_15.htm, juil-05)
[aussi les grands écrivains et poètes polonais ont **été traité de manière si légère** par JK]

Dans tous ces énoncés le locuteur informe qu'il y a eu LEKCEWAŻENIE, mais le récepteur ne peut pas savoir comment ce LEKCEWAŻENIE s'est manifesté. On trouve par ailleurs des mentions plus spécifiques de manifestations de LEKCEWAŻENIE:

(372) *W zbiegowiskach gawiedzi padały raz po raz* ***lekceważące pytania*** (Kosidowski Z., 1996, *Opowieści biblijne*, Muza)**
[dans les rassemblement du peuple tombaient l'une après l'autre **des questions lekceważące**]
(373) *No tak, ale Józef Oleksy dość* ***lekceważąco mówi*** *o tej platformie, że to jest siódma platforma w SLD, więc tak, jak sześć pozostałych...*
(http://www.polskieradio.pl/trojka/salon/default.asp?ID=2161, juil-05)
[et oui, mais J.O. **parle assez lekceważąco** de cette plateforme, il dit que c'est déjà la septième plateforme au sein de SDL, alors comme les six précédentes…]
(374) *Oczywiście zaraz potem zawsze* ***lekceważąco machał ręką****, ale i tak zaczynał bać się przyszłości.* (http://kubski.intertop.pl/15.php, juil.-05)
[naturellement, tout de suite après **il faisait lekceważąco un geste de la main** mais il commençait à avoir peur de l'avenir tout de même]

(375) ***Spoglądają*** *na Ciebie* ***lekceważąco***. (http://www.scigacz.pl/index.php?document=375, juil-05)
[**ils te regardent lekceważąco**]

On peut dire qu'aucune des manifestations décrites n'est spécifique à LEKCEWAŻENIE. Dans chacun de ces énoncés on peut remplacer les expressions de LEKCEWAŻENIE par les expressions de POGARDA, ce qui témoigne de la proximité de ces deux concepts.

5.2.2.3. Axiologie de LEKCEWAŻENIE

LEKCEWAŻENIE n'est pas valencé en bon et mauvais comme les sentiments. Sa composante cognitive ne concerne pas un jugement en termes de « mauvais » de l'objet, mais en terme de l'importance accordée. Rien ne permet de penser que l'expérienceur s'attribue une position haute et/ou un ressenti positif par rapport à sa valeur supérieure.

En ce qui concerne l'axiologie externe, nous avons déjà vu qu'être l'objet de LEKCEWAŻENIE n'est pas plaisant. LEKCEWAŻENIE est perçu négativement également de la position de l'observateur extérieur, comme en témoignent les énoncés qui parlent de LEKCEWAŻENIE virtuel :

(376) *Po jednej stronie znajdują się: honor, szlachetność, szczerość, prawda, uczciwość, czyli dobro albo tworzenie; po drugiej: cynizm, kombinatorstwo, lekceważenie innych, zakłamanie itp., czyli zło albo niszczenie.*
(http://www.vulcan.edu.pl/eid/archiwum/1995/08/uczciwosc.html, juil-05)
[d'un côté se trouvent l'honneur, la noblesse, l'honnêteté, la vérité, le franc-parler, c'est-à-dire le bien ; et de l'autre le cynisme, la malhonnêteté, *lekceważenie* des autres, le mensonge, etc., c'est-à-dire le mal et la destruction]

Dans cet énoncé, la polarisation négative de LEKCEWAŻENIE est appuyée d'une part par la mise en énumération avec d'autres termes négatifs, et d'autre part par le fait que ces termes se trouvent dans la portée de modalisateur *nie można* [on ne peut pas/il est interdit]. Toutefois, le caractère négatif de LEKCEWAŻENIE n'est pas très fort dans la mesure où les énoncés génériques semblent quelque peu bizarres :

(377) ?*Lekceważenie jest złe.*
[lekceważenie est mauvais]
(378) ?*Każde lekceważenie jest złe.*
[chaque lekceważenie est mauvais]

Ces deux énoncés sont acceptables. Le point d'interrogation indique qu'ils sont peu naturels et marqués. Nous n'avons réussi à trouver aucun énoncé de ce type dans les textes réellement produits. La raison en est probablement que le jugement porté sur LEKCEWAŻENIE ne se situe pas vraiment dans la dichotomie bon/mauvais, mais dans ce qui est ou ce qui n'est pas convenable, ce qu'on peut faire et ce qu'on ne doit pas faire.

5.2.2.4. Bilan

Avant de proposer la représentation sémantique de LEKCEWAŻENIE, observons que ce concept se trouve assez souvent coordonné avec POGARDA :

(379) *Coraz większe lekceważenie, coraz większa pogarda Rosjan.*
(http://prawica.net/index.php?q=comment/reply/503&quote=1, juil-05)
[de plus en plus grand lekceważenie, de plus en plus un grand mépris/dédain des Russes]
(380) *Jest to bardzo ważne, bo lekceważenie i pogarda dla innych może się utrwalić na całe życie i hamować rozwój prawdziwej miłości.* (http://www.teologia.pl/m_k/prz-05.htm, juil-05)
[c'est très important, car *lekceważenie* et mépris/dédain pour les autres peuvent rester pour toute la vie et freiner le développement du vrai amour]

Cela permet d'affirmer qu'il s'agit de concepts bien distincts. On peut dire, simplement, que POGARDA focalise sur le jugement et le resenti, tandis que LEKCEWAŻENIE sur l'appréhension des objets. Ainsi POGARDA est plus « grave », comme le montre explicitement l'énoncé suivant à l'aide de l'intensifieur *même* :

(379) *Stosunek mediów do odbiorców lokuje się gdzieś między* ***lekceważeniem - czy nawet pogardą*** *- a infantylizacją.*
(http://www.reporterzy.info/artykul.php?strona=warsztat&art=warsztat_akwizytorzy, juil-05)
[le rapport des médias aux recepteurs se trouve quelque part entre *lekceważenie* – voire le mépris/dédain– et infantilisation]

Cette « gravité » ne découle pas de la différence d'intensité mais du jugement porté sur l'objet : il est pire d'être l'objet de POGARDA que l'objet de LEKCEWAŻENIE. Ce jugement de « gravité » est extétrieur.

Compte tenu de nos observations, nous proposons pour LEKCEWAŻENIE la représentation sémantique suivante :

LEKCEWAŻENIE (X lekceważy Y)

X pense quelque chose comme cela :

cette personne/cette chose (Y) n'est pas comme d'autres gens/choses

à qui je ne peux pas ne pas penser quand je fais quelque chose

à cause de cela je ne pense pas à cette personne

à cause de cela je fais quelque chose avec mon corps parce que je veux que X sache cela

Cette explication est simple, on peut toutefois s'interroger sur la présence de la composante « à qui je ne peux pas ne pas penser quand je fais quelque chose ». Cette composante décrit l'opposition entre les choses à prendre en compte et les choses que l'on ne prend pas en compte dans une situation donnée.

Nous ne nous occupons pas des profils sémantiques effectués par les dérivés de LEKCEWAŻENIE dans la mesure où il ne s'agit pas d'un concept affectif.

5.2.3. PODZIW [ADMIRATION]

Nous allons maintenant parcourir rapidement la problématique de PODZIW afin de vérifier, comme nous l'avons fait en français, si PODZIW peut être considéré comme l'antonyme de POGARDA, c'est-à-dire si la différence entre ces deux affects est uniquement de l'ordre de la différence de l'orientation de l'axiologie interne ou si des différences conceptuelles sont également en jeu.

PODZIW, contrairement à POGARDA peut être saisi aussi bien comme *uczucie* [sentiment] :

(380) *Tak bardzo* ***nauczyłam się podziwiać*** *amerykańska skłonność do sztuk ekscentrycznych, że nie spostrzegłam nawet, że inny jeszcze eksponat byl tam wyraźnie nie ukończony, albo raczej stanowił część czegoś nie ukończonego.*
(http://www.dziennik.com/www/dziennik/kult/archiwum/od07do12-00/pp-12-01-05.html, oct-04)
[j'ai si bien **appris à admirer** le penchant américain pour des arts excentriques que je ne me suis même pas aperçue qu'encore une autre pièce y était visiblement inachevée, ou plutôt qu'elle était une partie de quelque chose de non achevé]

que comme *emocja* [émotion]:

(381) *Ostatnio* ***wpadłem w podziw*** *dla mojej kobiety - już 2 lub 3 tygodnie się nie kłócimy, z czego mamy same korzyści, szkoda, że nie materialne, ale te też mnie zadawalają.*
(http://veto.blog.onet.pl/, août-05)
[dernièrement je suis **tombé en admiration** envers ma femme – nous ne nous disputons plus depuis 2 ou 3 semaines, et nous n'en tirons que des avantages, dommage qu'il s'agit des avtantages non matérielles, mais celles-ci me rendent content aussi]

Quant à la structure conceptuelle, on peut dire d'ores et déjà que le ressenti de PODZIW est positif. Il faut maintenant déterminer en quoi consiste son *appraisal*. L'observation de notre corpus montre que, comme en français, on ressent PODZIW envers quelque chose qui n'est pas courant ou habituel[92]. L'énoncé suivant présuppose qu'il y a quelque chose concernant le *garçon* en question qui le distingue des autres entités de la même catégorie :

(382) *Zaczynał podziwiać tego młodego, gniewnego chłopaka.*
[il commençait à admirer ce jeune garçon en colère]

Les autres énoncés de notre corpus peuvent être expliqué de la même façon. Ainsi, la référence du jugement de PODZIW se situe dans la catégorie et non dans l'expérienceur, ce qui nous conduit à proposer l'explication sémantique suivante de PODZIW :

PODZIW (X podziwia Y)
X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose
Parfois une personne pense quelque chose comme ceci de quelqu'un d'autre :
« Je sais quelque chose de cette personne
Cette personne n'est pas comme d'autres personnes
Je voudrais être comme cette personne »
Quand cette personne pense ceci, cette personne ressent quelque chose de bon
X a ressenti quelque chose comme cela
Parce que X a pensé quelque chose comme cela

[92] Etymon de podziw est l'adjectif *divъ* (Bańkowski, 2002), signifiant « sauvage, non aprivoisé, violent… ». Podziw et autres dérivés de *divъ* viennent du comportement que l'on peut attribuer à un animal sauvage dans les situations inquiétantes, par exemple lorsqu'il est observé par les chasseurs. Les gens qui se trouvent devant quelque chose d'extraordinaire, se comporteraient de la même façon.

Nous n'avons pas inclu dans cette explication de composante physique. Elle est beaucoup moins saillante que celle de POGARDA, la collocation la plus fréquente étant *patrzeć z podziwem* [regarder avec admiration] dont la visée communicative est moindre de la plupart des manifestations de POGARDA.

Il apparaît que PODZIW est un antonyme plus exact de POGARDA qu'admiration ne l'est pour MÉPRIS, la structure conceptuelle de POGARDA est cependant plus complexe que celle de PODZIW ce qui indique qu'il y a tout de même une dissymétrie.

5.3. Conclusion

Pour conclure avec la problématique des affects « quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais » en polonais, nous allons suivre le même plan que celui que nous avons établi pour conclure la même problématique en français. Ainsi, nous allons tout d'abord, en mettant en parallèle les explications verbales, montrer la cohérence du sous-domaine étudié et la proximité de ses éléments. Ensuite nous allons reprendre les profils qu'effectuent les dérivés linguistiques des concepts des affects. Puis, nous reverrons le problème de différentes saisies possibles : en *émotion*, en *sentiment* et en *attitude*. Enfin, nous tenterons de schématiser le sous-domaine des mauvais sentiments en tant que catégorie prototypique.

5.3.1. Les schémas conceptuels des sentiments négatifs

Nous reprenons ici, sous forme de tableau, les explications verbales que nous avons établies pour les sentiments étudiés ce qui nous permettra de comparer leurs structures conceptuelles :

tableau 19 : mise en parallèle des explications verbales

NIENAWIŚĆ [HAINE]	***NIECHĘĆ [approx. ANTIPATHIE]***	***ZAWIŚĆ [approx. ENVIE HAINEUSE]***	***POGARDA [MÉPRIS/DÉDAIN]***
Je sais quelque chose de mauvais de cette personne *A cause de cela je pense que cette personne est mauvaise* *Quand je pense à cette personne* *Je ressens quelque chose de mauvais* *Je veux que quelque chose de mauvais arrive à cette personne* *Je veux que cette personne cesse d'exister* *quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais* *quand cette personne ressent cela, quelque chose arrive dans le corps de cette personne* *(les gens diraient qu'il n'est pas bon de ressentir quelque chose comme ceci)*	*Je sais quelque chose de cette personne* *A cause de cela je ressens quelque chose de mauvais envers cette personne* *A cause de cela je ne veux pas que cette personne soit près de moi* *quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais*	*Quelque chose de bon est arrivé à cette personne* *Je pense que c'est mauvais* *Je veux ceci : quelque chose de mauvais arrive à cette personne (je veux que cette personne n'ait plus X)* *quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais* *(les gens diraient qu'il n'est pas bon de ressentir quelque chose comme ceci)*	***J****e sais quelque chose de mauvais de cette personne* *Je ne suis pas comme cette personne* *Je ne veux pas penser à cette personne comme je pense à d'autres personnes* *Je veux faire avec mon corps quelque chose parce que je veux que cette personne sache ceci : je pense quelque chose de mauvais de cette personne* *Quand une personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais* *(les gens diraient qu'il n'est pas bon de ressentir quelque chose comme ceci)*

Comme pour la partie française, nous avons négligé le cadre commun. L'organisation spatiale de ce tableau permet de comprendre facilement les regroupements que nous avons faits. Nous avons mis en parallèle les traits relevant du même niveau ce qui permet de les comparer facilement.

Les quatres affects ont en commun un jugement négatif porté sur l'objet mais ces jugements sont de nature différente. Ainsi dans le cas de NIENAWIŚĆ et POGARDA le jugement porte sur quelque chose concernant la personne, mais c'est seulement dans le cas de NIENAWIŚĆ que ce jugement conduit à l'axiologisation négative absolue de la personne. Dans POGARDA, cette axiologisation se fait par rapport à l'expérienceur. Dans NIECHĘĆ, le jugement n'est pas axiologisé et dans ZAWIŚĆ le jugement ne porte pas directement sur la personne mais sur un fait positif lié à cette personne. Dans NIENAWIŚĆ il y a une tendance à l'action directe « je veux faire quelque chose », tandis que dans les autres affects, il s'agit d'une volonté que quelque chose arrive. Dans POGARDA il y a une communication corporelle à visée clairement communicative. Quant à l'axiologie externe, elle peut être établie de façon indiscutable pour ZAWIŚĆ et POGARDA, elle est discutable pour NIENAWIŚĆ, nous l'avons incluse parce que c'est le cas prototypique, par contre NIECHĘĆ ne semble pas axiologisée à ce niveau.
Comme c'était le cas en français, tous les affects « quand je pense à toi je ressens quelque chose de mauvais » sont des variations autour d'une même structure. La présentation en parallèle permet de voir les points de variations. Les différences peuvent se situer à tous les niveaux, sauf au niveau du ressenti qui est toujours négatif.

5.3.2. Dérivations morphologiques – transformations sémantiques

Un de nos objectifs dans ce chapitre était de vérifier si les régularités de la dérivation morphologique correspondaient à des schèmes de profilation des procès-sentiments. Nous allons maintenant reprendre les gloses que nous avons proposées et les mettre en parallèle.

Le premier cas concerne les adjectifs portant sur l'expérienceur :

$X_{personne}$ est nienawistny$_1$ [haineux]
lorsque je vois X je pense ceci :
X ressent quelque chose de mauvais [NIENAWIŚĆ]

X (jest) niechętny

lorsque je vois Y je pense ceci :
Y ressent quelque chose de mauvais [NIECHĘĆ]

X est zawistny
lorsque je vois X
je pense ceci : X ressent quelque chose de mauvais [ZAWIŚĆ]

X est pogardliwy :
lorsque je vois X
je pense ceci : X ressent quelque chose de mauvais [POGARDA]

Pour les trois premiers adjectifs on observe une régularité morphologique : ils se terminent tous en *–ny* sauf *pogardliwy*. Il est cependant très difficile de poser une règle de dérivation morphologique puisqu'il existe différents formants adjectivaux qui portent des valeurs différentes et il ne semble pas possible de déterminer une règle claire de dérivation (voir aussi Kallas : 1999, pour une analyse détaillée de la morphologie des adjectifs polonais). Sémantiquement par contre les profils fonctionnent sur des principes simples, les adjectifs dérivés de noms ou de verbes de sentiment et centrés sur l'expérienceur profilent ces sentiments exactement de la même manière. Il en va de même pour les adjectifs lorsqu'ils sont appliqués à une partie du corps ou, par extension à un objet :

Z partie du corps de X est nienawistny[3]
quelque chose est arrivé à Y
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [NIENAWIŚĆ]

Y partie du corps de X est niechętny
quelque chose est arrivé à Y
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [NIECHĘĆ]

Z partie du corps est zawistny
quelque chose est arrivé à Z
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [ZAWIŚĆ]

Z partie du corps pogardliwy
quelque chose est arrivé à Z
parce que X a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressententquelque chose de mauvais [POGARDA]

Les mêmes adjectifs appliqués à une partie du corps profilent les procès-sentiments exactement de la même manière. On peut ainsi proposer deux règles sémantiques de profilations :

- un adjectif dérivé d'un nom ou d'un verbe de sentiment, centré sur l'expérienceur, profile le procès-sentiment décrit par ce nom ou ce verbe de la manière suivante : « lorsque je vois X, je pense que X ressent quelque chose de mauvais [affect] »
- un adjectif dérivé d'un nom ou d'un verbe de sentiment, centré sur une partie du corps de l'expérienceur, profile le procès-sentiment décrit par ce nom ou ce verbe de la manière suivante :

quelque chose est arrivé à Z
parce que Y a fait quelque chose
comme le font les gens
qui ressentent quelque chose de mauvais [affect]

Nous posons ces deux règles uniquement pour les expressions des affects que nous venons d'étudier, il reste à vérifier la possibilité de les appliquer à d'autres affects.

En ce qui concerne les adjectifs centrés sur l'objet, il n'existe pas non plus de règle morphologique régulière qui corresponde à la dérivation en *–able* française. Rappelons-

nous que dans le cas de NIENAWIŚĆ il s'agit d'un même adjectif nienawistny que nous avons glosé ainsi :

$X_{personne}$ ou X_{chose} est nienawistny$_2$
je sais quelque chose de X
à cause de cela je pense ceci :
les gens peuvent ressentir quelque chose de mauvais [NIENAWIŚĆ] envers X à cause de cela

NIECHĘĆ, ZAWIŚĆ et POGARDA n'ont pas d'adjectifs dérivés portant sur l'objet, l'objet de POGARDA peut être qualifié par l'expression *godny pogardy* qui présuppose une structure sémantique légèrement différente de POGARDA dans la mesure où elle prend nécessairement en compte la référence doxale, alors que cette référence reste facultative pour POGARDA.

Les adverbes dérivés : *nienawistnie, niechętnie, zawistnie, pogardliwie* profilent les affects de la même manière et on peut poser une règle de profilation : un adverbe d'une expression d'affect profile cet affect de la manière suivante : « X fait quelque chose comme le font les gens qui ressentent quelque chose [affect] ».

On peut dire que bien qu'il n'y ait pas de mode régulier de dérivation des expressions d'affects en polonais les transformations sémantiques sont régulières.

5.3.3. Sentiment *versus* attitude

Nous avons vu, lorsque nous avons abordé cette problématique en français, qu'on ne pouvait pas penser les concepts d'*émotion*, de *sentiment* et d'*attitude* en disjonction et qu'il s'agissait simplement de possibilité d'une saisie différente du même concept. Il en va de même en polonais en ce qui concerne les saisies en termes de *emocja*, *uczucie* et *postawa*. Dans le sous-domaine que nous avons étudié, NIENAWIŚĆ peut être saisie aussi bien comme *emocja* que comme *uczucie* ; NIECHĘĆ, ayant la composante cognitive la moins développée autorise la saisie en *emocja*, en *uczucie* et en *postawa*. Pour ZAWIŚĆ, la situation est un peu plus compliquée dans la mesure où la saisie possible est en *uczucie* et en *postawa*, alors que un certain nombre d'expressions métaphoriques

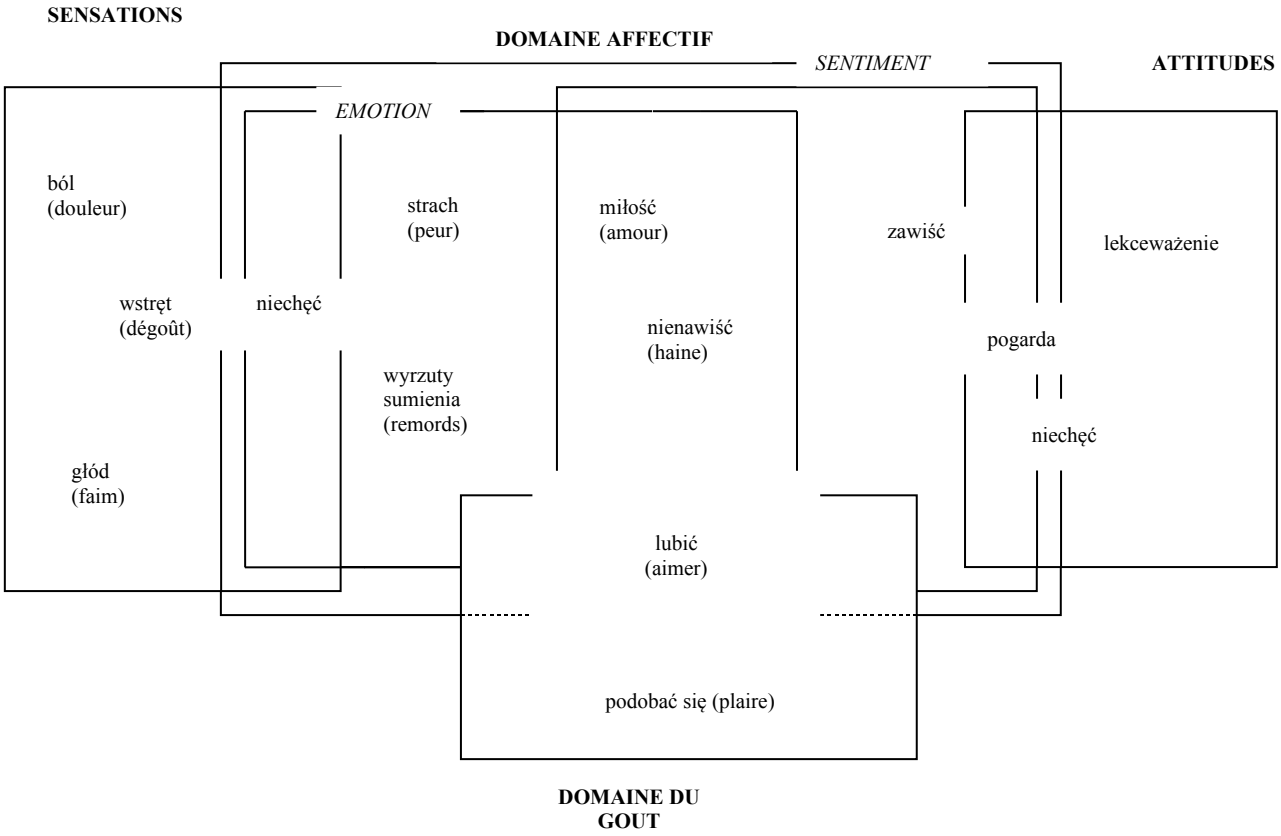
indiquent la possibilité de saisi en termes de maladie ce qui présuppose une saisie en *emocja*. Nous n'ignorons pas ce type de données, nous observons toutefois que l'emploi de cette métaphore est fait le plus souvent, lorsque le locuteur est disjoint de l'expérienceur, la catégorisation en termes de maladie permet de justifier en quelque sorte l'expérienceur dans la mesure où la maladie est indépendante de la volonté de l'individu. Enfin, POGARDA, affect très agentif, ne peut pas être saisie que rarement en *emocja*, par contre il est saisie comme *uczucie* et comme *postawa*. Si on excepte NIECHĘĆ, on observe la même régularité qu'en français : s'il y a une possibilité de saisie en termes de *emocja*, la saisie en termes de *postawa* se trouve bloquée. Quant à NIECHĘĆ, la possibilité de trois saisies vient certainement du caractère peu spécifique de cet affect, pour vérifier cette hypothèse, il faudrait étudier d'autres affects hypocognitivisés, comme par exemple DÉGOÛT en français. Nous avons également vu LEKCEWAŻENIE qui ne peut être saisi que comme *postawa*, mais il est très proche de POGARDA, ce qui les différencient pricipalement, c'est l'absence/présence du ressenti affectif et la valence en bien et mal. Mais, comme le dit Puzynina (*supra*), rien ne nous permet de supposer qu'il n'y a pas de ressenti dans LEKCEWAŻENIE, il est tout simplement mis au second plan.

5.3.4. Organisation du domaine « quand je pense à toi je ressens quelque chose de mauvais » en polonais

En concluant sur la même problématique en français, nous avons posé le fonctionnement du sous-domaine des mauvais sentiments comme une catégorie avec un centre prototypique et des éléments périphériques. Les emplois périphériques s'expliquent d'une part par le choix inconscient du locuteur de la saisie effectuée et/ou à cause de l'incertitude interprétative du recepteur.

Nous proposons de schématiser le domaine affectif en polonais et les domaines conjoints d'attitudes de la façon suivante :

schéma 18 : tentative de schématisation du sous-domaine des affects « quand je pense à toi je ressens quelque chose de mauvais » et des domaines connexes en polonais



On peut observer dans ce schéma que la répartition des affects est sensiblement semblable à celle que nous avons mise en évidence en français, par exemple les équivalents polonais d'AMOUR et de HAINE (MIŁOŚĆ et NIENAWIŚĆ) occuppent une place centrale prototypique. La conclusion contrastive que nous pouvons faire d'emblée de la ressemblence de la repartition des domaines en français et en polonais est que le partage des domaines et des sous-domaines est identique, bien que la place des affects particuliers puisse varier. Nous y reviendrons en détail dans le chapitre suivant.

6.
MISE EN CONTRASTE ET PROLONGEMENTS

Natural languages are not designed for the convenience of linguists.

C. Goddard, 2002

L'objectif de la mise en contraste est le suivant: nous voulons montrer, sur les exemples du domaine affectif, la relativité des images linguistiques du monde, que nous avons esquissée dans le premier chapitre de notre travail. Linde-Usiekniewicz (2003) dans ses remarques au sujet des études contrastives des images linguistiques du monde, met en garde contre un certain nombre de dangers inhérents à ce type d'étude. Est notamment mentionnée la divergence de conceptions et d'outils utilisés dans ces études. Nous pensons avoir évité ce biais en effectuant des études strictement parallèles pour les deux langues. Notre démarche se rapproche de la méthodologie établie par Grzegorczykowa et Waszakowa (2000) pour le cycle d'études contrastives sémantiques.

Une comparaison entre les langues peut être effectuée à plusieurs niveaux et concerner des faits linguistiques différents, rappelons-nous que dans l'optique wierzbickienne, tous les faits de langue contribuent à signifier. Nous avons choisi d'opérer à trois niveaux différents qui vont en se complexifiant. Tout d'abord nous comparerons les données formelles du polonais et du français. Ensuite nous passerons au niveau conceptuel et comparerons directement les explications verbales de deux langues. Enfin nous ouvrirons notre comparaison aux différentes spécifications. Nous ne reprendrons cependant pas toutes les caractéristiques que nous avons décrites dans les chapitres 4 et 5.

La mise en contraste de deux langues étudiées selon des paramètres identiques et à l'aide d'une même méthodologie de description nous a mené, tout naturellement, à des interrogations lexicographiques. Partant du principe énoncé par Wierzbicka (1985) qu'un domaine conceptuel se définit selon un même modèle, nous sommes arrivé à l'idée d'un dictionnaire du domaine affectif, dont nous présenterons ci-dessous les principes.

Nous finirons par une conclusion générale portant sur la relativité des langues et les différences dans la construction de l'image linguistique du monde que les langues effectuent.

6.1. Niveau formel

Nous rappelons que nous comprenons par le niveau formel les formes linguistiques, aussi bien les formes morphologiques que les structures syntaxiques.

6.1.1. Structure actancielle

Le niveau formel matérialise les spécificités des concepts et oriente l'interprétation. Il n'est cependant pas suffisant en lui-même pour dire qu'il y a des différences entre les concepts. La structure actancielle est un squelette autour duquel se construisent les affects. Nous rappelons que nous considérons les expressions des affects comme des descriptions des situations. La schématisation des actants permet donc de reconstruire, à un certain niveau, ces situations.

Les affects que nous avons étudiés se construisent tous sur un schéma transitif que l'on peut appeler primaire[93] :

X procès Y

Ce schéma contrevient à l'idée répandue selon laquelle les affects seraient des états. Il est vrai que, comme l'observe Lazard (1994), la langue dispose d'un petit nombre de structures pour saisir des situations du monde extrêmement variées. Il n'en reste pas moins que si les affects que nous avons étudiés se construisent sur ce schéma c'est parce qu'ils tendent vers le pôle agentif. D'autres affects se construisent sur d'autres schémas, comme par exemple le schéma attributif (*je suis triste*). Une telle vision des choses nous autorise à prendre en compte, en même temps, des arguments de nature biologique et de nature sémantique. Ainsi, le schéma primaire de l'action désigne ce qu'on peut appeler l'arc réflexe qui consiste en une réaction à un stimulus. Or nous avons vu, que les affects étudiés, plus encore que certaines actions imperfectives comme *courir* ou *tricoter*, sont

[93] Nous rejoignons ici Langacker (2002) quand il parle du caractère *prélinguistique* de ce type de schéma.

des réactions complexes aux stimuli. Il nous semble nécessaire de convoquer ces *évidences* de l'ordre très général avant de spécifier progressivement notre point de vue. Nous utilisons sciemment le terme *évidence* et nous en faisons un jeu des mot hétérolinguistique. En anglais *evidence* signifie preuve. Tous les affects étudiés, à l'exception de ZAWIŚĆ [approximativement : jalousie envieuse] et NIECHĘĆ [approximativement : antipathie/aversion] polonais, se construisent sur le schéma primaire de l'action. Mais nous avons vu que ZAWIŚĆ aussi s'exprimait autrefois à l'aide du schéma de l'action mais que cette saisie a été probablement inhibée par la force de ce que nous appelons l'axiologie externe ou sociale. Quant à NIECHĘĆ, il s'agit d'un affect qui permet la triple saisie : *émotion*, *sentiment* et *attitude* et il devrait, normalement, s'exprimer à travers le schéma transitif. S'il ne le fait pas, c'est probablement parce que la composante cognitive (intentionnelle) est très simplifiée.

Nous pouvons maintenant préciser le schéma actanciel général d'affect ainsi :

X $_{\text{expérienceur}}$ affect Y $_{\text{objet}}$ (y $_{\text{cause}}$)

L'expérienceur apparaît comme un type d'agent (chapitre 3). L'objet est à considérer comme une image mentale d'un objet du monde et non comme un objet du monde en tant que tel. Les deux langues étudiées se comportent exactement de la même manière de ce point de vue.

Nous avons vu également les structures diathésiques dans lesquelles l'expérienceur occupait la place d'objet. Il s'agissait alors d'une saisie en *émotion*. Encore une fois, dans les deux langues, il n'y a pas de différence dans ce fonctionnement. Certains affects polonais qui ne font pas l'objet de notre étude, comme SMUTEK [TRISTESSE] et WSTYD [HONTE] ont une diathèse particulière qui ne profile pas le paramètre d'agentivité mais le rapport de l'expérienceur à l'affect le concernant. Il existe enfin en polonais des affects qui s'expriment à travers des verbes réfléchis non causatifs, comme *bać się* [« se peurer »] ou *smucić się* [« se trister »][94]. Cette possibilité est très peu présente dans la langue française, mais elle existe, comme par exemple le verbe *se réjouir* dans sa valeur aspectuelle imperfective.

[94] Nous utilisons des néologismes pour pouvoir rendre en même temps la forme et le sens des verbes polonais. Le verbe *bać się* ne correspond ni à *s'effrayer* ni à *s'épouvanter* dans la mesure où ceux-ci sont inchoatifs (ils signifient le passage de l'état normal à l'état de frayeur ou d'épouvante), alors que les verbes polonais sont imperfectifs. Le polonais dispose par ailleurs du verbe inchoatif : *przestraszyć się* qui est également réfléchi. Le statut des verbes affectifs réfléchis est intéressant et mériterait un réexamen.

6.1.2. Dérivations adjectivales et adverbiales

Les affects que nous avons étudiés ont des dérivés morphologiques, mais les modes de dérivation ne sont pas nécessairement réguliers dans le sens où les bases ou les morphèmes de dérivation ne sont pas toujours les mêmes.

Nous commençons par les adjectifs. Les adjectifs dérivés de noms ou de verbes désignant des affects peuvent être soit centrés sur le sujet soit centré sur l'objet :

tableau 20 : les dérivations adjectivales des affects

affect	adjectif centré sur le sujet	adjectif centré sur l'objet
HAINE	*haineux*	*haïssable*
détester	*ø*	*détestable*
MÉPRIS	*méprisant*	*méprisable*
DÉDAIN	*dédaigneux*	*ø*
NIENAWIŚĆ [HAINE]	*nienawistny*	*nienawistny*
ZAWIŚĆ [JALOUSIE ENVIEUSE]	*zawistny*	*ø*
NIECHĘĆ [ANTHIPATHIE/AVERSION]	*niechętny*	*ø*
POGARDA [MÉPRIS/DEDAIN]	*pogardliwy*	*ø*

La mise en parallèle permet de constater une différence importante entre le français et le polonais : les affects polonais, en dehors de NIENAWIŚĆ n'ont pas d'adjectifs dérivés centrés sur l'objet. Le polonais dispose d'autres moyens pour exprimer le sens d'adjectif dérivé « manquant » pour POGARDA, il s'agit, rappelons-nous, de l'expression *godny pogardy* [digne de mépris], mais pas pour d'autres affects[95]. On peut y voir un indice du fait que les affects polonais sont plus personnels. Les jugements qui sont à leur base

[95] Il existe le verbe *zniechęcać* pour NIECHĘĆ mais, rappelons-nous, il s'agit d'un verbe causatif.

seraient dans cette optique plus difficiles à partager. D'un point de vue général, le polonais ne dispose pas de suffixe équivalent à *–able* couvrant un champ aussi large que son équivalent français.

Le cas de l'adjectif *nienawistny* [aussi bien « haineux » que « haïssable »] est, comme nous l'avons vu, particulier à cause de sa double orientation. Dans la plupart des cas il est difficile de déterminer si cet adjectif est centré sur le sujet ou s'il est centré sur l'objet. En français, la dérivation des adjectifs centrés sur l'objet est régulière et elle correspond à la régularité sémantique. L'adjectif *méprisable* se situe un peu à part du fait qu'il est dérivé d'un concept affectif plus complexe que les autres dans la mesure où il inclut la référence doxale. Rappelons encore l'absence contemporaine de l'adjectif *dédaignable* qui est cependant fréquemment utilisé dans sa version négative : *non (pas) dédaignable*.

En ce qui concerne les adjectifs dérivés centrés sur l'expérienceur, on observe une régularité morphologique et sémantique en polonais. Par contre en français on ne peut pas parler de régularité à proprement dit. *Détester* ne donne pas de dérivé centré sur le sujet. L'adjectif *méprisant* est dérivé du verbe et il a la même forme que le participe présent, en quoi il se distingue des adjectifs *haineux* et *dédaigneux*, tous deux dérivés de noms. Nous avons expliqué cette non-régularité de dérivation par le fait que l'expérienceur de MÉPRIS est actif et ses manifestations comportementales sont agentives.

En ce qui concerne les adverbes dérivés, nous les rappelons également sous la forme d'un tableau :

tableau 21 : les dérivations adverbiales des affects

affect	adjectif	adverbe dérivé
HAINE	*haineux*	*haineusement*
détester	*ø*	*ø*
MÉPRIS	*méprisant*	*ø*
DÉDAIN	*dédaigneux*	*dédaigneusement*
NIENAWIŚĆ [HAINE]	*nienawistny*	*nienawistnie*
ZAWIŚĆ [JALOUSIE ENVIEUSE]	*zawistny*	*zawistnie*
NIECHĘĆ [ANTHIPATHIE/AVERSION]	*niechętny*	*niechętnie*
POGARDA [MÉPRIS/DEDAIN]	*pogardliwy*	*pogardliwie*

Les dérivations adverbiales sont régulières dans la plupart de cas dans les deux langues aussi bien morphologiquement que sémantiquement.

Nous venons de le voir, les dérivés affectifs en français et en polonais sont sensiblement semblables. La plus grande différence est l'absence, en polonais, de dérivés adjectivaux centrés sur l'objet. Les affects de deux langues utilisent toutes les possibilités de dérivation existantes si l'on considère que ces possibilités sont : le centrage sur le sujet, le centrage sur l'objet et le centrage sur le procès.

Enfin, nous avons vu également que les particularités de la dérivation adjectivale indiquent que les affects polonais apparaissent comme plus personnels que les affects français, plus difficiles à partager.

6.2. Niveau conceptuel – les invariants

Nous allons comparer ici les noyaux conceptuels des affects étudiés. Nous rappelons que les explications verbales décrivent les invariants conceptuels tels qu'ils se manifestent dans la langue à travers les différentes expressions.

6.2.1. Les noyaux conceptuels

Nous abordons maintenant les structures conceptuelles expérientielles que nous avons établies à l'aide des explications verbales. Nous allons utiliser, pour ce faire, les cadres établis par Wierzbicka, ce qui nous permettra de comparer directement les concepts affectifs.

HAINE et NIENAWIŚĆ ont exactement les mêmes structures conceptuelles, toutes les deux peuvent être expliquées exactement de la même manière que nous rappelons :

Parfois une personne pense de quelqu'un :
« je sais quelque chose de mauvais de cette personne
à cause de cela je pense que cette personne est mauvaise
quand je pense à cette personne
je ressens quelque chose de mauvais
je veux faire quelque chose de très mauvais à cette personne
je veux que quelque chose de très mauvais arrive à cette personne »
quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais
quand cette personne ressent cela, quelque chose arrive dans le corps de cette personne
X a ressenti quelque chose comme cela
parce que X a pensé quelque chose comme cela
(les gens diraient que c'est mauvais de ressentir des choses comme cela)

Notre explication verbale, contrairement à la plupart de celles proposées par Wierzbicka, comprend la composante physique. Il nous semble en effet utile de l'inclure si on postule que la composante physique fait partie intégrante du procès - affect. En

revanche, nous n'avons pas inclus les comportements ; nous nous en sommes tenu aux intentions et au ressenti de l'expérienceur.

Nous pensons que l'identité de schéma conceptuel de HAINE et de NIENAWIŚĆ va au-delà d'un même fonds culturel européen judéo-chrétien. HAINE décrit une réponse affective relativement peu complexe : il y a un objet perturbant, il faut détruire cet objet pour restaurer l'équilibre. En percevant les choses de cette manière, on peut ramener, phylogénétiquement, HAINE et son équivalent polonais à l'agression présente dans tout le monde animal[96]. Nous ne voulons pas dire par là que HAINE ou NIENAWIŚĆ sont des affects primaires (cf. chapitre 2), nous disons simplement que ces affects s'actualisent comme des réponses dans des situations peu complexes et ne prennent pas en compte un autre paramètre que celui de l'existence de l'objet[97].

Quelque chose d'important nécessite d'être éclairci au sujet de l'explication verbale telle que nous l'avons construite. Rappelons-nous que l'explication verbale définit le noyau conceptuel invariable, celui qui nous permet d'identifier l'affect. Cet invariant cognitif se rapproche du concept *du signifié de puissance* de G. Guillaume que C. Douay et D. Roulland (1990 : 155) expliquent ainsi : « *C'est au plan de la puissance que se construisent les formes de la langue, c'est là qu'elles prennent de par leur position en système leur valeur fondamentale, valeur qui se montre permissive à l'endroit d'un nombre infini de valeurs d'emploi ou* effets de sens *en discours* »[98]. Si nous faisons le rapprochement avec la théorie guillaumienne, c'est pour montrer plus clairement le rapport entre les invariants cognitifs et l'emploi linguistique. Nous voulons en effet saisir dans nos explications verbales quelque chose qui préexiste aux emplois, qui les pré-configure (et qui en même temps en dérive) plutôt que d'expliquer les emplois particuliers.

On peut dire que le polonais et le français identifient, dans le domaine affectif, une entité conceptuelle identique. Nous dirons que c'est le premier profilage que la langue effectue sur la pensée. Autrement dit, la langue délimite, dans la pensée, un concept. Notre conception peut paraître semblable à celle que Langacker (1991b) lorsqu'il définit le nom[99], mais nous nous situons à un autre niveau. Pour pouvoir décrire le concept à l'aide de l'explication verbale, nous avons étudié les différentes expressions

[96] *Cf*. Lorenz 1969.
[97] Et sa perception, ça va de soi.
[98] Vois aussi Desclés *et alii* (1998) pour les rapports de cette vision avec l'approche cognitiviste.
[99] […] a region in some domain. [une région dans un domaine].

linguistiques de HAINE et de NIENAWIŚĆ. Nous pensons que c'est seulement après que le concept est défini, que l'on peut parler de *profil* au sens langackerien. Autrement dit, pour pouvoir profiler quelque chose, il faut que la chose à profiler soit d'abord identifiée. Ainsi, le fait que le noyau conceptuel de HAINE et de NIENAWIŚĆ soit identique ne présuppose pas que les deux langues construisent une image strictement identique de ces deux affects. En effet, les saisies linguistiques particulières, ou les *effets de sens* pour le reprendre le terme guillaumien, de ces deux concepts demeurent partiellement distincts.

NIECHĘĆ n'a pas d'équivalent en français. Autrement dit, le français n'identifie pas le même concept affectif que le polonais. C'est là un des arguments importants pour dire que les deux langues ne construisent pas la même image linguistique de la vie affective. Dans notre premier chapitre nous avons cependant mis en garde contre des conclusions hâtives : ce n'est pas parce que la langue française ne possède pas ce concept que NIECHĘĆ ne peut pas être ressentie par les Français. Il en va de même, dans l'autre sens, pour l'absence de *détester* en polonais. Les deux affects, par leur situation dans le domaine affectif, illustrent des tensions différentes. NIECHĘĆ tend vers le domaine des sensations, alors que *détester* tend vers le domaine du goût. Comparons les explications verbales de ces deux affects :

tableau 22 : mise en rapport de NIECHĘĆ et de *détester*

NIECHĘĆ	*détester*
parfois une personne pense de quelqu'un :	*parfois une personne pense de quelqu'un :*
« je sais quelque chose de cette personne	*« je sais quelque chose de mauvais de cette personne*
à cause de cela je ressens quelque chose de mauvais envers cette personne	*à cause de cela je pense quelque chose de mauvais de cette personne*
à cause de cela je ne veux pas que cette personne soit près de moi »	*quand je pense à cette personne je ressens quelque chose de mauvais »*
quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais	*quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais*
X a ressenti quelque chose comme cela	*X a ressenti quelque chose comme cela*

Une traduction de l'un par l'autre n'est pas possible. Il s'agit tout simplement de deux variations sur la base du schéma conceptuel « quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais ». La différence majeure entre ces deux affects réside dans le fait que NIECHĘĆ contient une tendance à l'action (à cause de cela je ne veux pas que cette personne soit près de moi), alors que ce n'est pas le cas de *détester*. Une autre différence importante consiste en l'absence, dans le cas de NIECHĘĆ, du jugement négatif portant sur l'objet. Ajoutons à cela encore que *détester* n'est pas restrictif et accepte tout type de l'objet, alors que NIECHĘĆ privilégie les objets humains.

ZAWIŚĆ est également un affect absent du français. Il n'existe pas en français de concept affectif qui se rapprocherait autant de HAINE que de JALOUSIE/ENVIE, comme le fait ZAWIŚĆ. Rappelons-nous l'explication verbale de cet affect :

Parfois une personne pense de quelqu'un :
« quelque chose de bon (Z) est arrivé à cette personne (Y)
je pense que c'est mauvais
je veux ceci : quelque chose de mauvais arrive à cette personne
(je veux que cette personne n'ait plus Z) »
quand cette personne pense cela cette personne ressent quelque chose de mauvais
X a ressenti quelque chose comme cela

On peut dire que ZAWIŚĆ est un affect que l'on peut qualifier de particulièrement « pervers ». Même si ENVIE, selon *Le Petit Robert* est « *un sentiment de désir mêlé d'irritation et de haine qui anime qqn contre la personne qui possède un bien qu'il ne possède pas* »[100], tout comme dans le cas de JALOUSIE, la personne qui envie veut posséder l'objet envié. Il existe en allemand un concept affectif qui ressemblant à ZAWIŚĆ, SCHADENFREUDE que Wierzbicka (1999b : 104) explique dans les termes suivants :

X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose
parfois une personne pense de quelqu'un d'autre :
« beaucoup de bonnes choses sont arrivés à cette personne avant
cette personne pensait : 'c'est bon'

[100] Cette définition semble être inspirée de Descartes. Ce philosophe parle de la tristesse mêlée à la haine pour définir *envie.*

quelque chose de mauvais est arrivé à cette personne maintenant
maintenant je pense : 'c'est bon' »
quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de bon
X a ressenti quelque chose comme cela
parce que X a pensé quelque chose comme cela[101]

SCHADENFREUDE reste toutefois différent, bien qu'il concerne la même problématique : la répartition de biens (qu'ils soient matériels ou symboliques). Mais tandis que SCHADENFREUDE est une réaction à un évènement du monde indépendant de l'expérienceur, dans le cas de ZAWIŚĆ l'expérienceur souhaite activement l'avènement d'un état des choses. De plus, l'affect allemand s'intéresse à la distribution des biens d'un point de vue général, alors que l'affect polonais vise des biens spécifiés.

MÉPRIS et DÉDAIN d'une part et POGARDA d'autre part illustrent un autre problème intéressant. Ces trois affects sont très proches mais pas identiques. POGARDA polonaise apparaît comme un affect intermédiaire entre MÉPRIS et DÉDAIN dans la mesure où elle ne prend pas en compte la propriété qui distingue ces deux affects en français, la référence doxale. Reprenons les explications verbales :

[101] X felt something because X thought something
sometimes a person thinks about someone else:
"many good things happened to this person before now
this person thought: 'this is good'
something bad has happened to this person now
now I think: this is good"
when this person thinks this, this person feels something good
X felt something like this
because X thought something like this.

tableau 23 : mise en rapport de MÉPRIS, DÉDAIN et POGARDA

MÉPRIS	DÉDAIN	POGARDA
parfois une personne pense de quelqu'un d'autre:	*parfois une personne pense quelque chose comme ceci :*	*parfois une personne pense quelque chose comme ceci :*
	« Je pense quelque chose de bon de moi	
« je sais quelque chose de mauvais de cette personne		*« je sais quelque chose de mauvais de cette personne*
		je ne suis pas comme cette personne
les gens pensent quelque chose de mauvais des choses comme cela		
les gens pensent que cette personne n'est pas comme les autres personnes à cause de cela		
les gens pensent quelque chose de mauvais de cette personne à cause de cela		
je pense la même chose	*cette chose n'est pas comme une chose à laquelle je veux penser quelque chose de bon maintenant*	*je ne veux pas penser à cette personne comme je pense à d'autres personnes*
	à cause de cela, je ne veux pas penser à cette chose	
je fais quelque chose avec mon corps parce que je veux que cette personne sache ceci : je pense que cette personne n'est pas comme les autres gens »	*je fais quelque chose avec mon corps parce que je veux qu'on sache ceci : je ne pense pas quelque chose de bon de cette chose »*	*je fais quelque chose avec mon corps parce que je veux que cette personne sache ceci : je pense quelque chose de mauvais de cette personne*
quand une personne pense ceci, cette personne ressent quelque chose de mauvais	*quand une personne pense ceci, cette personne ressent quelque chose*	*quand une personne pense ceci, cette personne ressent quelque chose de mauvais*
X a ressenti quelque chose comme cela	*X a ressenti quelque chose comme cela*	*X a ressenti quelque chose comme cela*

Cette mise en perspective permet d'observer que MÉPRIS est l'affect le plus complexe des trois, notamment à cause de la référence doxale qu'il contient. POGARDA ne contient pas

de référence doxale, mais le jugement constitue le fondement de cet affect n'est pas ego-centré sur l'expérienceur, comme c'est le cas de DÉDAIN, mais sur un jugement personnel concernant l'objet. Autrement dit, dans le cas de DÉDAIN, c'est la relation entre l'expérienceur et l'objet qui est évalué dans l'*appraisal*. Dans le cas de MÉPRIS et de POGARDA, l'*appraisal* concerne l'objet en tant que tel et la relation entre l'expérienceur et l'objet découle de cette évaluation. L'*appraisal* effectué par l'expérienceur de MÉPRIS se réfère à la doxa, alors que l'expérienceur de POGARDA utilise ses propres représentations de l'objet. Ainsi, POGARDA est tri-actancielle alors que MÉPRIS est quadri-actanciel.

Ces trois affects restent très proches. Tous les trois se manifestent physiquement de la même manière et l'observation des descriptions linguistiques des manifestations ne permet pas de les différencier. Il s'agit de trois variations autour d'un même schéma.

Nous pouvons maintenant conclure au sujet des concepts affectifs que nous avons étudiés. La mise en rapport que nous venons d'effectuer illustre trois cas majeurs que l'on peut rencontrer lors d'une comparaison sémantique :

- identité conceptuelle (HAINE et NIENAWIŚĆ)
- non correspondance (ZAWIŚĆ, NIECHĘĆ et *détester*)
- non prise en charge d'une valeur distinctive pertinente d'une langue dans une autre langue (MÉPRIS, DÉDAIN et POGARDA).

Il n'en reste pas moins que les noyaux conceptuels des affects étudiés restent très proches. Les différences existent, mais le fonds culturel de valeurs partagées est suffisamment important pour assurer cette proximité. Par ailleurs, les possibilités de variation ne sont pas infinies. Pour confirmer ou infirmer cette idée, il faudrait ouvrir le champ d'investigations à d'autres langues européennes et notamment celles qui n'appartiennent pas à la famille indo-européenne, comme par exemple le basque ou le hongrois. Par ailleurs, on peut supposer que les langues indo-européennes asiatiques comme le hindi ou le perse, qui n'appartiennent pas au même fonds culturel, construisent le domaine affectif différemment dans la mesure où les systèmes de valeurs sont différents. Il nous paraît évident que la sémantique est beaucoup plus concernée par la problématique aréale que les aspects formels des langues. Un domaine d'investigations est ouvert.

6.2.2. Les saisies et les catégorisations

Nous avons vu que, dans les deux langues, le domaine affectif avait des frontières floues et que l'organisation de ce domaine était instable. En polonais, en français, et certainement dans bien d'autres langues, les concepts affectifs peuvent être saisis comme *émotion* et comme *sentiment*. Ces deux saisies s'opèrent autour du paramètre fondamental de l'engagement de l'expérienceur dans le procès affectif. A priori tous les affects devraient pouvoir accepter les deux saisies, il apparaît cependant que certains y résistent relativement. Les affects que nous avons étudiés, DÉDAIN et MÉPRIS par exemple résistent à la saisie en *émotion*. D'autres affects, comme REMORDS ou DÉGOÛT n'acceptent que difficilement la saisie en *sentiment*. Cette dynamique de saisies permet de confirmer l'intuition et de considérer que les affects qui acceptent les deux saisies sont centraux dans le domaine affectifs, et que les autres s'éloignent progressivement du centre jusqu'à atteindre la périphérie. C'est par exemple le cas de DÉDAIN qui se situe à l'intersection de domaine affectif et de domaine d'attitude. Parmi les différences entre le polonais et le français, nous avons vu que POGARDA acceptait la saisie *émotion* beaucoup plus facilement que MÉPRIS et DÉDAIN ne le font. Il y a aussi le cas particulier de ZAWIŚĆ [JALOUSIE ENVIEUSE]. Cet affect accepte en effet les saisies en *émotion* et, en même temps, sa structure cognitive indique qu'il s'agit d'un affect qui se catégorise plutôt comme un *sentiment*. Nous avons vu que le paradoxe n'était qu'apparent pour deux raisons. Les saisies en *sentiment* sont bloquées d'une part à cause du paramètre axiologique et, d'autre part, les saisies en *émotion* de cet affect sont toujours hétéro-attribuées.

En dehors de ces similitudes et de ces différences, nous avons constaté que l'opposition *émotion* / *sentiment* était plus ténue en polonais et que les affects étaient globalement moins agentifs, même dans leur saisie en *sentiment,* que les affects français. Cette différence est à relier à la valeur importante de la culture polonaise à laquelle nous revenons tout au long de ce chapitre : la culture polonaise encourage la libre expression du ressenti affectif (Wierzbicka, 1999b). Dans la mesure où nous abordons ici les affects négatifs, dont l'expression peut être blessante pour l'interlocuteur, il est utile de préciser que dans le système de valeurs polonais, la vérité se situe au-dessus du besoin de protéger la face de l'autre (*cf*. Wierzbicka, 2006).

6.2.3. Les métaphores

Nous avons vu tout au long des deux chapitres précédents que la métaphorisation concerne principalement la saisie des affects en *émotion*. Les affects qui n'ont pas cette saisie sont très peu métaphorisés.

HAINE et NIENAWIŚĆ, les affects ayant un degré de prototypicité très fort, acceptent les deux saisies. La saisie *émotion* est largement métaphorisée. Nous allons maintenant mettre en parallèle les métaphores de ces deux affects. Nous rappelons que notre relevé n'est pas exhaustif.

tableau 24 : mise en parallèle de métaphores de HAINE et de NIENAWIŚĆ

HAINE	NIENAWIŚĆ
un organisme vivant	un organisme vivant (plante ou animal)
une matière plus ou moins circonscrite dans le corps de l'expérienceur	une matière plus ou moins circonscrite dans le corps de l'expérienceur
	substance répandue dans l'air (liquide ou gazeuse)
	substance toxique
peut être sécrétée par les voies : orale, urinaire, cutanée	une maladie
sent mauvais	
augmente la température corporelle	substance facilement inflammable et explosive

HAINE et NIENAWIŚĆ ne sont pas métaphorisées tout à fait de la même façon. Les métaphores françaises insistent davantage sur le caractère interne de l'affect, alors que les métaphores polonaises, au contraire, profilent davantage l'affect correspondant comme quelque chose de perceptible et d'externe. Dans la culture polonaise, nous le répétons, on valorise l'expression des affects et la congruence avec ce que l'on ressent. On valorise également le non-contrôle des affects (cf. le chapitre 3). Ainsi une expression comme *wybuch nienawiści* [explosion de haine] est parfaitement normale en polonais, alors que sa traduction est peu naturelle en français.

Nous n'avons pas trouvé de métaphores pour *détester*. NIECHĘĆ peut être métaphorisée comme une substance et comme un être vivant.

Les affects du groupe MÉPRIS n'acceptent que très rarement les saisies en *émotions*, ils ont tous très peu de métaphores. Celle que l'on rencontre le plus souvent, c'est la métaphore de la température : les trois affects sont « froids ». Il y a une différence entre les affects français et POGARDA polonaise. Cette dernière accepte plus facilement les saisies en *émotion* et peut être métaphorisée comme un être vivant et une substance (intérieure ou extérieure). Cette possibilité confirme le caractère plus spontané des affects polonais que nous avons évoqué lorsque nous discutions de HAINE et de NIENAWIŚĆ. On peut par ailleurs parler de métaphores spatiales. Ainsi, nous avons vu que l'expérienceur de MÉPRIS déplace l'objet de son affect vers le bas et le contemple. L'expérienceur de DÉDAIN procède à un triple déplacement : il s'élève, il abaisse l'objet de son affect et puis il se détourne (mouvement horizontal). Du côté polonais, POGARDA est une variante qui ne correspond exactement ni à MÉPRIS ni à DÉDAIN. En effet, l'expérienceur de POGARDA effectue les deux mêmes mouvements verticaux que DÉDAIN, par contre il n'y a pas de mouvement horizontal. L'expérienceur de POGARDA contemple son objet tout comme le fait l'expérienceur de MÉPRIS.

Enfin, récapitulons les métaphores de ZAWIŚĆ. Les métaphores de cet affect sont associées à l'idée de maladie, explicitement ou à travers de différents symptômes. Il faut cependant rappeler que ces métaphores sont le plus souvent hétéro-attribuées : un observateur extérieur perçoit ZAWIŚĆ comme pathologique. Ces métaphores rejoignent le jugement axiologique externe porté sur ZAWIŚĆ qui est fortement négatif.

Pour conclure avec les métaphores, nos observations rejoignent celles de chercheurs qui étudient ce phénomène en détail (par exemple, Kovecses, Nowakowska-Kempna) : les métaphores sont proches d'une langue à l'autre. Il n'en reste pas moins qu'elles ne sont pas identiques.

6.2.4. L'axiologie

Nous allons aborder le paramètre axiologique rapidement dans la mesure où tous les affects que nous avons étudiés relèvent de l'axiologie négative, que ce soit au niveau

de l'axiologie interne ou au niveau de l'axiologie externe. Seul DÉDAIN échappe à cette règle. Il n'est pas clairement valencé axiologiquement, mais, comme nous l'avons vu, il s'agit d'un affect relativement marginal dans le domaine affectif et se rapprochant du domaine des attitudes.

Il n'y a aucune différence dans le domaine axiologique entre le polonais et le français, sinon des degrés du caractère « mauvais ».

Notons qu'aussi bien en français qu'en polonais, le paramètre axiologique est très important et permet d'expliquer certains phénomènes inexplicables autrement, comme par exemple l'absence du verbe expérientiel de ZAWIŚĆ. Le verbe *zawiścić* a disparu parce que l'employer reviendrait à dire que l'on ressent ZAWIŚĆ ; or nous avons dit que ZAWIŚĆ était probablement le « pire » des affects polonais.

6.3. Propositions lexicographiques

Wierzbicka (1985) met en évidence un point essentiel concernant les explications verbales : la structure de l'explication reflète la structure conceptuelle. Nous reprenons cette remarque importante pour la description sémantique et considérons que chaque domaine sémantique doit être décrit d'une certaine façon qui prend en compte les paramètres essentiels de ce domaine. Un domaine se construit sur un même schéma qui se réalise, sous des variantes diverses, dans toutes les unités d'un domaine donné. Nos analyses des affects confirment ce point. Il est question à chaque fois d'un même schéma : « quand je pense à toi je ressens quelque chose de mauvais ». Les affects particuliers sont des variantes de ce schéma et les différences sont matérialisées dans les explications verbales.

Nous allons tout d'abord présenter la définition de HAINE et la commenter. Ensuite, nous établirons les définitions des autres affects selon le même modèle.

tableau 25 : exemple du traitement lexicographique : l'entrée HAINE

Domaine	ressentir
sous-domaine	quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais
concept	HAINE
schéma actanciel	X affect Y (à cause de y) une personne ressent cela envers une autre personne à cause de quelque chose
expression expérientielle	*haïr* *Paul **hait** Marie.*
explication verbale	Haine (X hait Y) *X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose* *Parfois une personne pense de quelqu'un :* *« je sais quelque chose de mauvais de cette personne* *à cause de cela je pense que cette personne est mauvaise* *quand je pense à cette personne* *je ressens quelque chose de mauvais* *je veux faire quelque chose de très mauvais à cette personne* *je veux que quelque chose de très mauvais arrive à cette personne »* *quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais* *quand cette personne ressent cela, quelque chose arrive dans le corps de cette personne* *X a ressenti quelque chose comme cela* *parce que X a pensé quelque chose comme cela*
saisies	émotion, ex. : *La haine s'empare de moi.* sentiment, ex. : *Je te hais de toutes mes forces.*
champ lexical	verbe : *haïr* nom : *haine* adjectif centré sur le sujet : *haineux* adjectif centré sur l'objet : *haïssable* adverbe : *haineusement*
métaphores	*émotion* : organisme vivant, ex. : *Ma **haine s'endort** avec le temps.* matière interne, ex. : ***J'ai pissé ma pinte de haine** et de vengeance* mauvaise odeur, ex. : *Il est rouge, il **pue la haine**.*
axiologie externe	*les gens diraient que c'est mauvais de ressentir des choses comme cela*

Commentaire

a) le domaine, il ne sera pas indispensable de le mentionner s'il s'agit d'un dictionnaire thématique ;

b) l'ordre du 'sous-domaine' et du 'concept' peut varier selon l'organisation du dictionnaire, les entrées peuvent être organisées selon l'ordre alphabétique ou selon les sous-domaines. Dans ce dernier cas, il faudra décider si l'on prend en compte la complexité des sous-domaines, par exemple tout d'abord le sous-domaine « penser aux autres » se subdivisant ensuite en « quand je pense à toi je ressens quelque chose de mauvais » et « quand je pense à toi je ressens quelque chose de bon » (*cf.* chapitre 2) ;

c) le « schéma » représente la structure actancielle et permet rapidement de percevoir le type de changement par rapport à la structure transitive de base ;

d) l'expression expérientielle est une expression de l'affect réellement vécu dans sa forme la plus simple ;

e) le noyau sémantique présente le cœur de la définition et permet d'identifier l'affect en question ;

f) les saisies informent sur l'engagement de l'expérienceur dans son affect. Pour être plus précis, il faudrait expliciter les deux termes par les énoncés en MSN : « cela arrive parce que je le veux » pour *sentiment* et « cela arrive non parce que je le veux » pour *émotion,* une telle spécification ne nécessite pas d'être répétée à chaque fois, il suffira de la donner au début ;

g) le champ lexical, c'est-à-dire les différents dérivés renvoyant à l'affect. Il serait utile également de donner les gloses de profils de dérivés adjectivaux et adverbiaux au début du dictionnaire et les mentionner dans les entrées conceptuelles uniquement lorsqu'il s'agit d'une manière de profiler particulière ;

h) les métaphores concernent des images particulières de l'affect ;

i) l'axiologie externe donne le jugement social sur l'affect en question.

Nous avons utilisé, dans une large mesure, la métalangue sémantique naturelle. Toutes les informations concernant l'affect décrit qui sont contenues dans ce tableau peuvent être réécrites en MSN, par exemple la métaphore « la haine est une matière interne » peut être réécrite en :

quand je pense à ce que je ressens,
je pense à cela comme à quelque chose (une chose) qui se trouve dans mon corps

Cependant il faudrait complexifier cette formule pour donner également l'information sur le fait que cette métaphorisation concerne la saisie *émotion* :

je ressens cela non parce que je le veux
quand je pense à ce que je ressens
je pense à cela comme à quelque chose qui se trouve dans mon corps

Nous donnons cet exemple pour montrer que toutes les informations peuvent être réécrites en métalangue sémantique naturelle, il ne nous semble toutefois pas indispensable de complexifier cette description ici.

Nous donnons maintenant les entrées pour les autres affects étudiés, en commençant par les affects français.

domaine	ressentir
sous-domaine	quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais
concept	*détester*
schéma	X affect Y (à cause de y) une personne ressent cela envers une autre personne à cause de quelque chose
expression expérientielle	*détester* *Paul déteste Marie.*
explication verbale	Détester (X déteste Y) *X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose* *parfois une personne pense de quelqu'un :* *« je sais quelque chose de mauvais de cette personne* *à cause de cela je pense quelque chose de mauvais de cette personne* *quand je pense à cette personne je ressens quelque chose de mauvais »* *quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais* *X a ressenti quelque chose comme cela* *parce que X a pensé quelque chose comme cela*
saisies	émotion, ex. : *ø* sentiment, ex. : *Puisqu'elle me* ***détestait - activement***
champ lexical	verbe : *détester* nom : *ø* adjectif centré sur le sujet : *ø* adjectif centré sur l'objet : *détestable* adverbe : *ø*
métaphores	*ø*
axiologie externe	*relativement neutre*

domaine	ressentir
sous-domaine	quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais
concept	MÉPRIS
schéma	X affect Y (à cause de y) une personne ressent cela envers une autre personne à cause de quelque chose
expression expérientielle	*mépriser* *Paul **méprise** Marie.*
explication verbale	*<u>Mépris (X méprise Y)</u>* *X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose* *Parfois une personne pense de quelqu'un d'autre:* *« je sais quelque chose de mauvais de cette personne* *les gens pensent quelque chose de mauvais des choses comme cela* *e) les gens pensent que cette personne n'est pas comme les autres personnes à cause de cela* *les gens pensent quelque chose de mauvais de cette personne à cause de cela* *je pense la même chose* *je fais quelque chose avec mon corps parce que je veux que cette personne sache ceci : je pense que cette personne n'est pas comme les autres gens »* *quand une personne pense ceci, cette personne ressent quelque chose de mauvais* *X a ressenti quelque chose comme cela* *parce que X a pensé quelque chose comme cela*
saisies	émotion, ø sentiment : *Nous avions **décidé de la mépriser**, nous ne voulions plus la connaître*.
champ lexical	verbe : *mépriser* nom : *mépris* adjectif centré sur le sujet : *méprisant* adjectif centré sur l'objet : *méprisable* adverbe : *ø*
métaphores	sentiment : métaphore conceptuelle spatiale : X descend Y vers le bas et le contemple
axiologie externe	*les gens diraient que c'est mauvais de ressentir des choses comme cela*

domaine	ressentir
sous-domaine	quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais
concept	DÉDAIN
schéma	X affect Y une personne ressent cela envers une autre personne (ou envers une chose)
expression expérientielle	*dédaigner* *Paul dédaigne les lentilles.*
explication verbale	*Dédain (X dédaigne Y)* *X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose* *Parfois une personne pense :* *« Je pense quelque chose de bon de moi* *cette chose n'est pas comme une chose à laquelle je veux penser quelque chose de bon maintenant* *à cause de cela, je ne veux pas penser à cette chose* *je fais quelque chose avec mon corps parce que je veux qu'on sache ceci : je ne pense pas quelque chose de bon de cette chose »* *quand une personne pense ceci, cette personne ressent quelque chose* *X a ressenti quelque chose comme cela* *parce que X a pensé quelque chose comme cela*
saisies	émotion, ø sentiment, ex. : *Je lui sers un yogourt, mais **elle le dédaigne** après l'avoir reniflé et s'en va.*
champ lexical	verbe : *dédaigner* nom : *dédain* adjectif centré sur le sujet : *dédaigneux* adjectif centré sur l'objet : *ø* adverbe : *dédaigneusement*
métaphores	sentiment : métaphore conceptuelle spatiale : X s'élève au-dessus de Y, X descend Y vers le bas, X se détourne de Y
axiologie externe	*les gens diraient que c'est mauvais de ressentir des choses comme ceci*

domaine	ressentir
sous-domaine	quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais
concept	NIENAWIŚĆ
schéma	X affect Y (à cause de y) une personne ressent cela envers une autre personne à cause de quelque chose
expression expérientielle	*nienawidzić* *Piotr nienawidzi Ani.*
explication verbale	*NIENAWIŚĆ (X nienawidzi Y)* *X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose* *Parfois une personne pense de quelqu'un :* *« je sais quelque chose de mauvais de cette personne* *A cause de cela je pense que cette personne est mauvaise* *Quand je pense à cette personne* *Je ressens quelque chose de mauvais* *Je veux faire quelque chose de très mauvais à cette personne* *je veux que quelque chose de très mauvais arrive à cette personne »* *quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais* *quand cette personne ressent cela, quelque chose arrive dans le corps de cette personne* *X a ressenti quelque chose comme cela* *Parce que X a pensé quelque chose comme cela*
saisies	émotion, ex. : *Gdy jednak znalazł się pod szczytem i zobaczył, co tam się dzieje,* ***nienawiść*** ***ogarnęła go jak czarna mgła*** *i oślepiła szaleństwem.* [pourtant quand il s'est trouvé près du sommet et il a vu ce qui se passait là bas, la haine l'a enveloppé comme un brouillard noir et l'a aveuglé par la folie] sentiment, ex. : *Zawzięty nacjonalista, sztywny, obłudny konserwatysta,* ***darzył nieugiętą nienawiścią*** *Żydów, Austriaków i Niemców, ale przede wszystkim Żydów.* [nationaliste acharné, rigide, conservatiste hypocrite, il « gratifiait » de la haine infléchissable les Juifs, les Autrichiens et les Allemands, mais avant tout aux Juifs]
champ lexical	verbe : *nienawidzić* nom : *nienawiść* adjectif centré sur le sujet : *nienawistny* adjectif centré sur l'objet : *nienawistny* adverbe : *nienawistnie*
métaphores	émotion : une substance extérieure : ***W wiejskiej atmosferze przesiąkniętej*** *podejrzliwością i* ***nienawiścią*** *morderstwo natychmiast obudziło stare, prymitywne namiętności.* [dans l'ambiance de la campagne infiltrée de suspition et de haine le meurtre a immédiatement réveillé de veilles passions primitives] une substance intérieure : ***Bo jak się nienawiść wywali do końca z siebie*** *[…] to na końcu ta nienawiść znika.* [car quand on rejette en dehors de soi la haine

	complètement, alors à la fin cette haine disparaît] un poison : *Jeszcze tragiczniejsza okazała się II wojna: nie tylko zabrała milionom życie, ale* ***zatruła braterstwo nienawiścią***. [encore plus tragique était la IIe guerre : non seulement elle a pris la vie à des millions de gens, mais elle a aussi empoisonné la fraternité avec/par la haine] un feu, une explosion : *Oczywiście nie dlatego, że wynikł konflikt i* ***rozpala się nienawiść*** *w społeczeństwie.* [bien sûr non pas parce qu'il y a eu conflit et que la haine s'eflamme dans la société] une plante : ***Ziarno nienawiści zostało zasiane***. [la graine de la haine a été semée] une maladie :) *[…] jesteśmy tam określeni jako: ogarnięci amokiem antysemici,* ***chorzy na nienawiść****, bezmyślny, rozhisteryzowany tłum Polaków[…]*[nous y sommes qualifiés de : antisémites pris dans un amok, malades de la haine, écervelés, foule hystérique de Polonais] sentiment : froid : *Anglik poczuł nagle nienawiść, zwyczajną* ***zimną nienawiść*** *do tego psychopaty, z którym urządzali sobie nocny maraton […]*[l'Anglais a tout d'un coup ressenti de la haine, une ordinaire haine froide envers ce psychopathe avec qui il faisait des marathons nocturnes]
axiologie externe	*Les gens diraient que c'est mauvais de ressentir des choses comme cela*

domaine	ressentir
sous-domaine	quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais
concept	NIECHĘĆ
schéma	X affect Y (à cause de y) une personne ressent cela envers une autre personne à cause de quelque chose
expression expérientielle	*(być) niechętnym* *Jan jest mi niechętny.*
explication verbale	*NIECHĘĆ (X czuje niechęć do Y)* *X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose* *Parfois une personne pense de quelqu'un :* *« je sais quelque chose de cette personne* *à cause de cela je ressens quelque chose de mauvais envers cette personne* *à cause de cela je ne veux pas que cette personne soit près de moi »* *quand cette personne pense cela, cette personne ressent quelque chose de mauvais* *X a ressenti quelque chose comme cela* *Parce que X a pensé quelque chose comme cela*
saisies	émotion, ex. : *Trzeba więc **tę niechęć przezwyciężyć** i przyzwyczaić się*. [il faut donc vaincre cette « aversion » et s'y habituer] sentiment, ex. : *Wypierają się dawnych poglądów i z żarliwością "nowo nawróconych" **manifestują niechęć** do innych światopoglądów niż chrześcijański*. [ils renient leurs points de vue d'autrefois et avec zèle de « nouveaux-convertis » ils manifestent de la malveillance envers d'autres points de vue que le chrétien]
champ lexical	verbe : *ø* nom : *niechęć* adjectif centré sur le sujet : *niechętny* adjectif centré sur l'objet : *ø* adverbe : *niechętnie*
métaphores	émotion : substance : *Czy potrafi to dostrzec, będąc tak **przesiąknięty niechęcią** do nas, Polaków, wśród których żyje przecież tyle lat?* [est-ce qu'il est capable de le voir en étant si infiltré par niechęć envers nous, les Polonais, parmi qui il vit pourtant depuis des années] être vivant : *Z drugiej strony **budziła się niechęć** do führera, że wprowadza żelazny rygor i dyscyplinę*, [d'un autre côté, niechęć envers le führer se réveillait, parce qu'il introduisait de la rigueur et de la discipline]
axiologie externe	*relativement neutre*

domaine	ressentir
sous-domaine	quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais
concept	ZAWIŚĆ
schéma	X affect Y (à cause de y) une personne ressent cela envers une autre personne à cause de quelque chose que cette personne possède
expression expérientielle	*być zawistnym* *On jest zawistny.*
explication verbale	*ZAWIŚĆ (X est zawistny envers Y)* *X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose* *Parfois une personne pense de quelqu'un :* *« quelque chose de bon (Z) est arrivé à cette personne (Y)* *je pense que c'est mauvais* *je veux ceci : quelque chose de mauvais arrive à cette personne* *(je veux que cette personne n'ait plus Z) »* *quand cette personne pense cela cette personne ressent quelque chose de mauvais* *X a ressenti quelque chose comme cela* *Parce que X a pensé quelque chose comme cela* *(les gens diraient : il n'est pas bon de ressentir quelque chose comme cela)*
saisies	émotion, ex. : *Agnieszka Holland* ***nie potrafi opanować swej zawiści***. [A.H. n'est pas capable de dominer sa zawiść] sentiment bloqué par l'axiologie
champ lexical	verbe : *ø* nom : *zawiść* adjectif centré sur le sujet : *zawistny* adjectif centré sur l'objet : *ø* adverbe : *zawistnie*
métaphores	maladie : *Zobaczycie historię białego,* ***chorego z zawiści*** *osiemnastoletniego chłopaka, syna trenera koszykówki, który za wszelką cenę chce zniszczyć swojego czarnoskórego przyjaciela*. [vous verrez l'histoire d'un garçon blanc, malade de zawiść, fils d'un entraîneur de basket, qui veut à tout prix détruire son ami à la peau noire]
axiologie externe	*Les gens diraient que c'est très mauvais de ressentir des choses comme cela*

domaine	ressentir
sous-domaine	quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais
concept	POGARDA
schéma	X affect Y (à cause de y) une personne ressent cela envers une autre personne parce que cette personne a quelque chose
expression expérientielle	*gardzić/pogardzać* *Jacek gardzi/pogardza Anią.*
explication verbale	*pogarda (X pogarda Y)* *X a ressenti quelque chose parce que X a pensé quelque chose* *parfois une personne pense quelque chose comme ceci :* *« je sais quelque chose de mauvais de cette personne* *je ne suis pas comme cette personne* *je ne veux pas penser à cette personne comme je pense à d'autres personnes* *je veux faire avec mon corps quelque chose parce que je veux que cette personne sache ceci : je pense quelque chose de mauvais de cette personne* *quand une personne pense ceci, cette personne ressent quelque chose de mauvais* *X a ressenti quelque chose comme cela* *parce que X a pensé quelque chose comme cela*
saisies	émotion (rare), p.ex. ***Pogarda mnie nachodzi*** *czasem, dziwne to uczucie.* [**mépris me rend parfois visite**, c'est un sentiment étrange] sentiment, ex. : *Niżej, w części II – gdzie podajemy listę eksplikacji słów,* ***świadomie pogardziliśmy*** *precyzją na rzecz większej przejrzystości.* [plus bas, dans la deuxième partie – où nous donnons la liste des explications des mots, nous avons consciemment *pogardzić* la précision au profit d'une plus grande clarté]
champ lexical	verbe : *gardzić/pogardzać* nom : *pogarda (wzgarda)* adjectif centré sur le sujet : *pogardliwy (wzgardliwy)* adjectif centré sur l'objet : *ø* adverbe : *pogardliwie (wzgardliwie)*
métaphores	sentiment : métaphore conceptuelle spatiale : X fait effectuer à Y un mouvement vers le bas, s'élève vers le haut et contemple Y
axiologie externe	*Les gens diraient que c'est mauvais de ressentir les choses comme cela*

Aussi bien les affects français que les affects polonais peuvent être décrits à l'aide du même modèle. Cela n'a rien d'étonnant dans la mesure où le modèle de description proposé part de la structure conceptuelle supposée des concepts décrits et prends en compte les caractéristiques les plus importantes pour le domaine affectif. La description que nous avons élaborée comporte :

- le schéma actanciel
- l'expression expérientielle
- l'explication verbale du concept
- les saisies possibles
- le champ dérivationnel
- les différentes métaphores
- l'axiologie externe

Le traitement que nous proposons oblige à retourner à la question du sens que nous avons abordée dans notre deuxième chapitre. Nous parlons ici du traitement lexicographique, mais nous décrivons les concepts et non le sens des mots. Nous n'y voyons aucune contradiction dans la mesure où la sémantique dans laquelle nous nous situons ne considère pas que le sens soit dans le mot. Le sens est activé, d'une certaine façon par des mots et on peut y accéder à travers des mots.

Nous précisons que le modèle de description sémantique unifiée que nous proposons n'est pas destiné à la construction d'un dictionnaire qui serait destiné à l'usage du large public. Il s'agit plutôt d'un outil de travail spécifique, nécessitant la maîtrise de la métalangue sémantique naturelle et de concepts linguistiques. Un tel dictionnaire pourrait être utile notamment pour les études interlinguistiques et l'apprentissage de langues étrangères. Sans parler de son intérêt épistémique dans le domaine sémantique.

6.4. Conclusion

Pour A. Niewiara (2000) il semble indéniable que les langues appartenant à la même famille linguistique et ayant une structure proche, interprètent le monde de manière semblable et donc construisent des images linguistiques du monde semblables. C'est indéniable. Mais nous pensons également que, dans le cas du français et du polonais, il faut prendre en compte non seulement les liens génétiques mais également

l'appartenance à un même fonds culturel judéo-chrétien. POGARDA polonaise semble en être une preuve très parlante. Nous avons vu que ce concept était en quelque sorte « introduit » pour les besoins de la traduction de la Bible. Prendre en compte ce fonds judéo-chrétien permet d'envisager une sémantique aréale européenne. Une telle sémantique n'est possible que si l'on prend partie pour une linguistique culturelle et intégrative.

Les paramètres selon lesquels nous avons étudié les concepts affectifs et notamment la structure actancielle et les composantes s'avèrent pertinents dans les deux langues. Cette adéquation indique une certaine proximité culturelle dont nous avons parlé mais également une certaine universalité des mécanismes en jeu. On peut poser l'hypothèse que probablement tous les affects de toutes les langues peuvent être étudiés et décrits de la même façon. Autrement dit, on pourrait, mais cela demande encore des vérifications, penser que ces paramètres sont des points de variation universels et que c'est leur configuration particulière qui crée les affects culturellement spécifiques. C'est cet ensemble de paramètres qui permet la création d'une description unifiée des affects. Les vérifications indispensables devraient porter sur les affects d'autres types et dans d'autres langues, notamment les langues génétiquement non apparentées.

Pour revenir aux affects étudiés, notons encore qu'une différence d'ordre général entre le polonais et le français se dégage et confirme les observations d'autres domaines (Wierzbicka, 1999a) : les affects polonais sont globalement moins agentifs et s'expriment plus facilement que les affects français aussi bien par la parole que par les comportements. Cette différence n'est pas aussi tranchée que l'opposition des attitudes entre la culture russe et américaine établie par Wierzbicka dans un bon nombre de ses ouvrages mais elle témoigne tout de même d'une hiérarchie de valeurs différente. Cette opposition Est – Ouest, critiqué par Sériot (2005), est visible également dans les structures formelles de la langues (*cf*. les différentes contributions dans Feuillet (1998)). Les Français, faisant partie du monde occidental, parle une langue beaucoup plus JE-centrique[102] que les Polonais. Cela indique que, dans l'image linguistique du monde, les Français se perçoivent davantage comme des êtres agissants. En polonais par contre, tout comme en russe, les locuteurs sont souvent devant le choix de structure agentive ou

[102] Nous avons forgé ce terme dans notre mémoire de DEA. Elle n'est pas synonyme de la notion psychologique de l'égocentrisme. Elle renvoie tout simplement au fait que le français est une langue dans laquelle le locuteur, lorsqu'il parle de lui-même, se matérialise dans l'énoncé le plus souvent par le pronom *je* au nominatif. En polonais par contre, on trouve beaucoup de structures phrastiques dans lesquelles le locuteur laisse sa trace dans l'énoncé par un pronom au datif.

patientive pour décrire l'évènement dont il est question. En ce qui concerne la hiérarchie des valeurs, en polonais les notions de la congruence avec ce que l'on ressent et l'expression de la vérité sont beaucoup plus importantes que le respect de la face de l'autre. Ce qui ne veut pas dire que les Polonais ne respectent pas l'Autre, le respect de l'Autre passe plutôt par la confiance que l'on peut lui accorder quant à l'acceptation de la vérité reçue.

7.
LA NATURE
DES PROCES-SENTIMENTS

L'étude des affects que nous avons entreprise ne serait pas complète sans une interrogation sur la nature des procès-sentiments. Dans ce chapitre nous tenterons de cerner la problématique de la nature des procès affectifs et de leur place dans les classements de procès. Comme nous le montrerons en revoyant rapidement quelques classements existants, on considère généralement que les affects sont des états. Or, nous pensons que, contrairement à la plupart des écrits sur ce sujet, les affects ne sont pas des états, ou s'ils le sont, qu'il s'agit alors d'états très particuliers. Pour nous, le problème ressemble à celui que nous avons évoqué lorsque nous avons abordé la problématique de l'agentivité : il est difficile d'appréhender les procès internes avec les mêmes outils que ceux employés pour l'analyse des procès physiques externes ; on risque en effet d'aboutir à des dichotomies rigides ne permettant pas d'appréhender toute la diversité des procès. Nous montrerons que les classements existants ne sont pas satisfaisants dans la mesure où les résultats obtenus semblent discutables et nous conduisent notamment à réinterroger la méthodologie des manipulations linguistiques.

Nous n'avons pas la prétention de régler ici le problème du classement « aspectuel » des prédicats affectifs, notre objectif est bien plus modeste : nous voulons montrer que considérer les affects comme des états est un raccourci qui réduit les affects au seul ressenti et donc ignore la complexité des procès-sentiments.

Nous avons disjoint l'étude de la problématique de l'agentivité de celle de l'aspect, contrairement à ce que préconise J. François (1989). Nous l'avons fait non parce que nous croyons à l'indépendance de ces deux paramètres mais à cause de la progression de ce travail. Nous reviendrons ici sur le paramètre de l'agentivité dans la mesure où il joue un rôle important dans le classement des procès. Nous pensons en effet que le fait que les affects puissent être agentifs est un indice que les affects ne sont pas des états[103].

Nous procèderons en trois parties. Nous interrogerons tout d'abord les classements de procès existants, ensuite nous nous tournerons plus spécifiquement vers

[103] Bien que certains classements, comme celui de Denhière, François, Tapiero et Verstiggel (1997) postulent l'existence d'une sous-classe d'états agentifs. Voir *infra*.

les classements des procès mentaux et enfin, nous étudierons les classements de procès affectifs. L'objectif est de montrer qu'un classement très simple permet de classer tous les procès et montrer que les affects ne sont pas des états.

Nous considérons ici comme *prédicats* les expressions linguistiques et comme *procès* les faits du monde que ces dernières conceptualisent (et non les faits du monde en tant que tels). Dans cette mesure les deux termes de *prédicat* et de *procès*, sauf mention contraire, peuvent être considérés le plus souvent comme très proches.

7.1. Classement généraux de procès

Nous présenterons ici quelques approches différentes (Vendler, François, Grzegorczykowa, Verspoor) de classements des procès afin d'avoir un aperçu des possibilités. Nous donnerons ensuite nos objections à ces traitements. Nous rappelons qu'il s'agit d'un simple aperçu mais qui doit beaucoup, ainsi que notre réflexion sur ce sujet, aux différents ouvrages de J. François (1989, 2003 ; François et Denière, 1997).

7.1.1. Les différentes approches

7.1.1.1. Z. Vendler

Nous commencerons par rappeler brièvement le classement le plus ancien et le plus connu qui est celui de Z. Vendler (1967). Fortement déterminé par une problématique aspectuelle, Vendler classe les procès en quatre types. Nous rappelons ces types et les illustrons des verbes anglais correspondant et des principaux tests que leur reconnaît Vendler :

a) activité :
Les procès – activités acceptent le présent progressif [present continuous] :

(1) *I'm running.*

et répondent à la question : « Qu'est-ce que tu es en train de faire ? » [*What are you doing ?*].

Les activités ont la caractéristique d'avoir une temporalité : elles se déroulent pendant un temps X mais ce temps n'est pas borné.

b) accomplishment [accomplissement]
Ces procès, qui acceptent également le présent progressif, diffèrent des activités par le fait que le temps pendant lequel ils se déroulent est borné, comme par exemple : *to build the house* [construire la maison].

c) achievement [achèvement] :
Il s'agit des procès qui signifient un changement transitionnel, ponctuel, comme par exemple : *to reach the top* [atteindre le sommet], *to find his glasses* [trouver ses lunettes].

d) état :
Les procès d'état renvoient à des états du monde qui sont à la fois « statiques » et non bornés dans le temps, comme par exemple *be sick* [être malade], ces procès ne sont pas compatibles avec le présent progressif. Cohen (1989 : 77) remarque cependant que l'aspect progressif est possible pour certains verbes statifs :

> *he's understanding now what I fear* [il est en train de comprendre maintenant de quoi j'ai peur]
> *I was thinking*...[j'étais en train de penser…]
> *I'm hating this house-party* [je suis en train de haïr cette soirée]
> *I'm so hoping that you will come and stay with us* [je suis en train d'espérer si fort que tu viendras et que tu resteras avec moi]
> *I'm seeing for the first time how old you are* [je suis en train de voir pour la première fois combien tu es vieux]

Ces exemples indiquent que le test du présent progressif apparaît fragile, sa valeur influençant justement l'acception plus ou moins « stative » du verbe. Nous y reviendrons. Quoi qu'il en soit, ce premier classement de Vendler fonde la légitimité d'une typologie des procès.

7.1.1.2. J. François

Le classement de J. François de 1989 poursuit et affine la typologie de Vendler. Il se base sur les traits aspectuels et les traits participatifs : dynamicité, transitionnalité, télicité, agentivité et causativité. La combinaison de ces paramètres donne les dix classes des prédicats (Verstiggel, Denhière, 1990) :

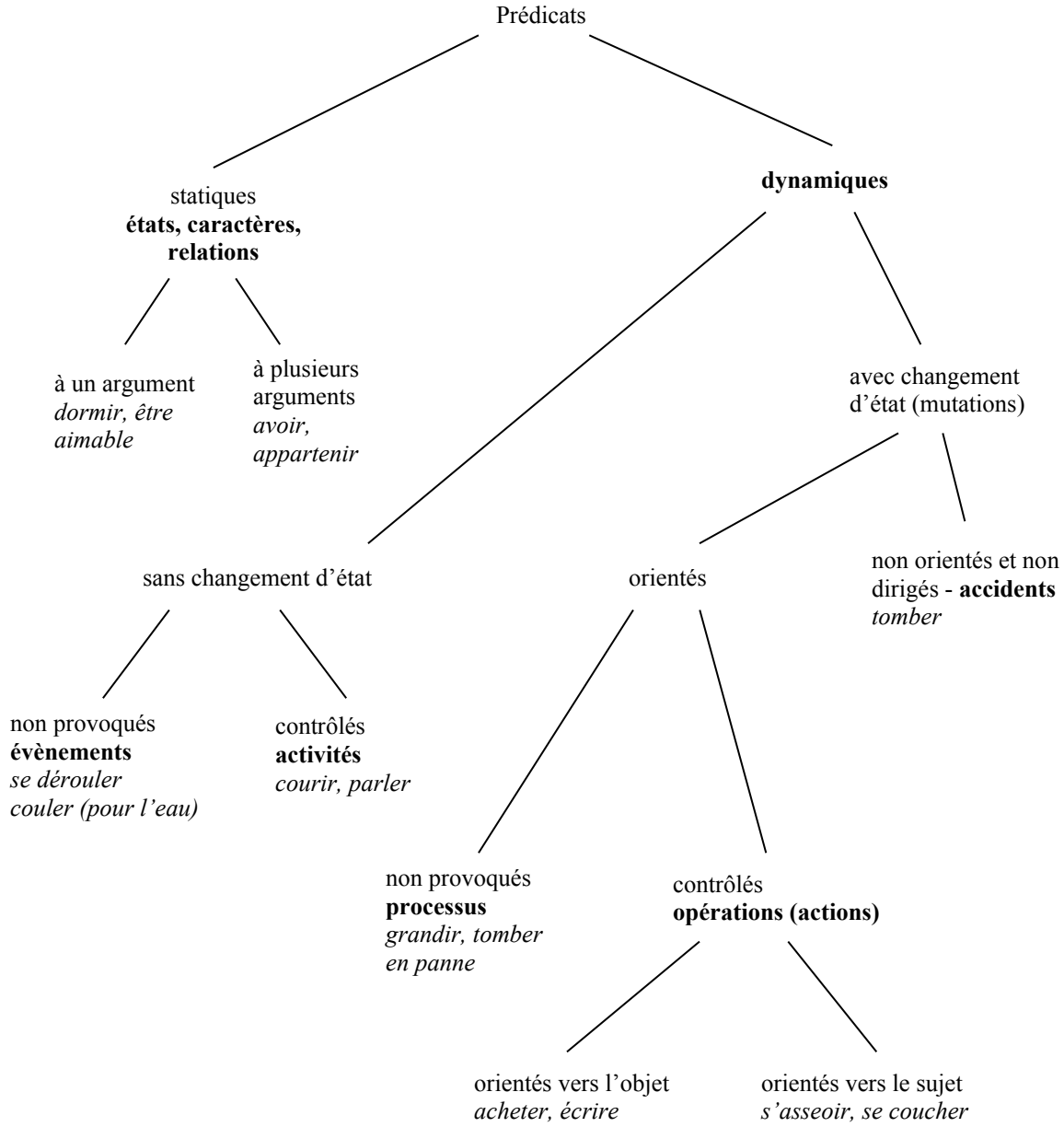
a) états (- dynamicité, - causativité, - agentivité, - changement)
Le château domine la vallée
b) bétats agentifs (- dynamicité, - causativité, + agentivité, - changement)
Dominique s'imagine avoir raison.
c) états dynamiques (+ dynamicité, - changement, - causativité, - agentivité)
La mer rugit.
d) activités (+ dynamicité, - changement, - causativité, + agentivité)
Dominique chante.
e) processus (+ dynamicité, + changement, - causativité, - agentivité)
Camille se réveille.
f) causations (+ dynamicité, + changement, + causativité, - agentivité)
Le vent emporte le linge.
g) actions causatrices (+ dynamicité, + changement, + causativité, + agentivité)
Dominique repasse le linge.
h) processus préservateurs (- dynamicité, + changement, - causativité, - agentivité)
La pluie continue de tomber.
i) causations préservatrices (- dynamicité, + changement, + causativité, - agentivité)
Le réfrigérateur garde le froid.
j) actions préservatrices (- dynamicité, + changement, + causativité, + agentivité)
Claude retient sa respiration.

Ce classement, beaucoup plus précis que celui de Vendler, place les affects dans la classe des états. Il y est procédé à une distinction de différentes sous-classes des états, ce qui permet d'envisager des différences dans le domaine mental. Nous verrons par la suite que c'est le paramètre 'dynamicité' qui est le plus discutable.

7.1.1.3. R. Grzegorczykowa et R. Laskowski

R. Grzegorczykowa (2001 : 105-109), se basant notamment sur Laskowski (1988) et utilisant les paramètres proches de ceux de François, propose de schématiser les types de procès de la manière suivante[104] :

Schéma 19 : classement des procès de Grzegorczykowa (2001)



[104] Nous traduisons directement et substituons les équivalents français aux exemples polonais.

Ce classement s'appuie sur le système binaire de certaines propriétés sémantiques des prédicats : dynamicité, changement d'état, télicité et contrôle. Grzegorczykowa ne donne pas plus de détails sur ces propriétés qu'elle livre telles quelles.

Grzegorczykowa et Laskowski classent, eux aussi, les prédicats de sentiment dans la classe des états. Laskowski (*op.cit*. : 154) spécifie en sous-classes les prédicats d'état. La série qu'il propose est la suivante :

- les verbes décrivant les états physiques et la situation dans l'espace : *dormir, être malade, fleurir, blanchir, verdir, être debout, être suspendu …,*
- les états psychiques intellectuels : *savoir, comprendre, douter, croire …,*
- les états psychiques émotionnels : *avoir peur, languir, se réjouir, aimer, plaire …,*
- les états psychiques volitifs : *vouloir, désirer*, *devoir, hésiter …,*
- les sensations perceptuelles : *souffrir, avoir mal …,*
- les relations statiques entre les objets : *se trouver, habiter, avoisiner …,*

On trouve également dans ce classement d'autres prédicats non psychologiques auxquels nous ne nous intéressons pas ici, comme par exemple *friser* dans *Ces cheveux frisent* ou *tourner* dans *La route tourne*.

7.1.1.4. Point de vue cognitiviste

M. Verspoor, R. Dirven et G. Radden (2001) proposent des schémas prototypiques d'événements. Ils classent les prédicats en différentes classes selon qu'il y a ou non transfert d'énergie dans les procès décrits. Les auteurs distinguent sept schémas[105] :

- schéma « être » : *Qui est-ce ? Qu'est-ce que c'est ? Comment est-il ? Comment est-ce ?*
- schéma « événement » : *Qu'est-ce qui se passe ?*
- schéma « action » : *Qu'est-ce qu'il fait ? De quoi il s'occupe ?*
- schéma « perception » : *Qu'est-ce qu'il ressent, voit, etc. ?*
- schéma « possession » : *Qu'est-ce qu'il a/possède ? Qu'est-ce que quelque chose a/possède ?*
- schéma « mouvement » : *Où/d'où/vers où il/ça se déplace ?*
- schéma « transmission » : *Qui donne quoi à qui ?*

[105] Nous traduisons directement.

Nous n'allons pas rapporter les caractéristiques de tous les schémas. Les schémas « possession », « mouvement » et « transmission » ne peuvent pas concerner les prédicats affectifs. Quand aux autres schémas (« être », « évènement », action », « perception) », ils sont caractérisés de la manière suivante :

a) le schéma « être » : sa fonction principale est d'attribuer une caractéristique à un objet qui ne joue pas de rôle dominant dans la relation. Le participant principal est appelé *patient* pour souligner son engagement (participation) minimal dans le procès décrit ;
b) le schéma « évènement » : dans ce schéma, le procès et son participant sont mis au premier plan. Toutefois le participant ne participe pas nécessairement de manière active au procès et peut conserver simultanément un rôle de patient. Quelques exemples des prédicats :

Le jour se lève.
Le temps se gâte.
La pierre tombe.
Le chien gémit.
Le garçon grandit/guérit rapidement.

Dans chacun de ces procès, on a affaire à un objet qui n'est pas perçu comme la source de l'énergie créée dans le procès en cours. Ces procès ne sont pas soumis au contrôle de l'agent humain ;

c) le schéma « action » : dans ce schéma un des participants est perçu comme la source de l'énergie générée et donc comme un actant qui initialise le procès. Le schéma d'action est toujours lié à un agent, qui est considéré comme un participant de la situation et qui effectue de façon consciente l'action décrite par le verbe. L'énergie générée par l'agent est souvent transmise à un patient.
d) le schéma « perception » concerne des transformations conceptuelles portant sur des informations que nous apportent nos contacts avec la réalité extralinguistique. Contrairement au schéma « action » qui exige la présence d'un agent, le schéma « perception » présente un participant principal qui joue un rôle actif. Cet actant qui est un « centre d'enregistrement » des données sensorielles, des émotions, des procès intellectuels, de la volonté, c'est l'expérienceur. L'expérienceur est engagé dans une action à caractère mental.

7.1.1.5. Bilan

On s'accorde à dire que les affects sont des phénomènes complexes et constituent un domaine hétérogène comme nous l'avons montré tout au long de notre travail. Dans les quatre classements que nous venons de voir, les affects sont toujours regroupés dans la classe des états ou dans la classe « perception » des cognitivistes. Il est certain que plus on regarde en détail les procès, plus on a du mal à les classer, dans la mesure où l'on découvre, à un niveau ou un autre, des spécificités qui leur sont inhérentes. Mais cela n'empêche pas le fait de déplorer que retrouver les prédicats mentaux, et donc les prédicats affectifs, dans une même classe, n'est pas intuitivement satisfaisant. Il nous semble, que le classement des prédicats mentaux en général et des prédicats affectifs en particulier soulève le problème du point de vue *visuel* qui organise les structures dichotomiques envisagées. Ainsi par exemple le critère du changement d'état n'est validé que s'il est perceptible visuellement. Or, les changements dans la sphère mentale sont le plus souvent imperceptibles à l'œil. Par ailleurs, nous avons vu que certains prédicats affectifs comportent conceptuellement un but et s'apparentent de ce fait à des actions. Nous avons vu également que l'objet des affects n'est pas un objet du monde, mais la représentation de cet objet qui, en tant que telle, peut être manipulée et modifiée. Il se pose par ailleurs le problème des critères formels et notamment des tests. Nous montrerons plus loin, qu'encore une fois les manipulations sont sujet à discussion.

Nous allons tenter d'approfondir ces questions en nous intéressant plus directement aux classements de procès mentaux.

7.2. Classements des procès mentaux

L'hypothèse de travail que nous souhaiterions avancer maintenant est la suivante : les prédicats mentaux doivent être sortis de la classe des états et être traités en parallèle avec des prédicats « concrets ».

7.2.1. Le domaine mental selon Danielewiczowa (2000)

Nous partirons de l'observation de quelques prédicats dits mentaux parmi ceux que nous avons déjà mentionnés lorsque nous avons étudié le phénomène de l'agentivité :

(2) *Je pense qu'il est bête.*
(3) *Je ressemble à Pierre.*
(4) *Je veux partir.*
(5) *Je suis triste.*
(6) *Je méprise Jeanne.*
(7) *Je considère que cette théorie n'est pas valable.*
(8) *Je suis en colère.*

Chacun s'accordera à reconnaître dans cette série des procès différents. En dehors de l'évidence intuitive, il y a l'évidence morphosyntaxique : certains de ces prédicats sont construits à l'aide de verbes transitifs, d'autre de structures essives. Nous verrons que les différences sémantiques existent également.

Danielewiczowa (2000 : 227-248), dans son essai de description des prédicats mentaux, tente de classer le champ de ces prédicats et donne les regroupements suivants, fondés sur des critères sémantiques :

- les activités [czynności] mentales, ayant une temporalité comprise d'une certaine manière, contrôlées par le sujet du verbe qui les désigne, dans la plupart de cas, impliquant un objet ; il s'agit ici de procès mentaux effectués consciemment. Danielewska propose comme test la question : *Que fait X juste en ce moment ? ou Que faisait X pendant un temps t ?,* ces tests se référant directement aux travaux de Vendler et adaptés au polonais fonctionnent très bien avec les équivalents français. Ils vérifient à la fois la temporalité et le contrôle (le verbe *faire*) :

  Rozmyśla. – Il réfléchit.
  Zastanawia się, kto był donosicielem. – Il se pose la question de savoir qui était le dénonciateur.
  Dodaje jakieś liczby. – Il fait des calculs.

  Pour Danielewiczowa, les activités mentales peuvent être considérées, à un certain niveau d'abstraction, comme un certain type d'activités « physiques ».

- les prédicats dynamiques non-activités[106] :

  la dynamicité implique un changement dans le sujet du procès. Il s'agit des procès inchoatifs ou signifiant que le changement d'état est en cours. Sont concernés des prédicats comme *découvrir que, prendre conscience, deviner, se rappeler*, *etc*.

  Notons que la plupart de ces prédicats désignent des changements brusques et momentanés qui sont généralement non-contrôlés et indépendants de la volonté su sujet.

- les appréciations :

  les prédicats qui comportent l'idée d'une appréciation positive ou négative de l'objet impliqué ; on trouve parmi ces prédicats *accepter, admirer, mépriser, tolérer, apprécier*. Le degré d'agentivité de ces prédicats est variable ;

- les intentions :

  tous les prédicats de cette classe ont un élément sémantique primitif *vouloir* ; on y trouve par exemple *envisager, avoir l'intention, décider, etc*. …

- les compétences :

  les prédicats concernés attribuent une caractéristique stable au sujet ; tous ces prédicats contiennent le primitif sémantique *savoir*, par exemple *savoir, connaître* ;

- les prédicats factitifs :

  ces prédicats impliquent sémantiquement la vérité des propositions qu'ils introduisent, par exemple *être conscient que, prendre en compte que*, etc. ...

- les prédicats implicatifs :

  ces prédicats qui impliquent que la proposition qu'il introduisent n'est pas vraie, par exemple *rêver, imaginer, etc. ...*

- les prédicats hypothétiques :

  ces prédicats expriment une situation dans laquelle l'actant principal prend position au sujet de la vérité de la proposition mais l'énonciateur suspend cette prise de position par exemple *croire que, supposer, etc*. ...

- les prédicats créateurs :

  ces prédicats font exister des images du monde par la conscience du locuteur. Ces images du monde ne peuvent pas être soumises à un jugement de vérité ni de

[106] Il s'agit d'étiquettes proposées par l'auteur, nous les traduisons au plus près [nieczynnościowe predykaty dynamiczne].

la part du sujet ni de la part de l'énonciateur, par exemple *admettre que, traiter quelque chose comme, etc*. ...

- les opinions :

  ce sont les prédicats qui indiquent une certaine interprétation de la réalité par le sujet. La proposition qu'ils introduisent ne peut pas être interprétée en terme de vérité, par exemple : *être d'avis que, décider que*.

Notons que Danielewiczowa ne prend pas en compte les prédicats affectifs. Elle considère comme prédicats mentaux uniquement les prédicats relevant de l'intellect, fondés sur les primitifs *savoir* et *penser,* et elle concède qu'un bon nombre de prédicats ne sont pas en fait des prédicats mentaux « purs » mais unissent l'intellect, le ressenti, et la volition. C'est justement le cas des prédicats affectifs.

Le classement des procès mentaux proposé par Danielewiczowa est une ébauche qui peut être discutée. Il n'en reste pas moins que ce classement montre l'hétérogénéité du domaine et indique déjà qu'il y a des prédicats que l'on peut considérer comme dynamiques. Sans doute s'agit-il d'un autre type de dynamicité que celui que l'on prend en compte généralement pour classer les procès. Mais nous aurons l'occasion de revenir sur cet aspect.

7.2.2. Pour un autre traitement des procès mentaux

Nous pensons que les prédicats mentaux ne doivent pas être traités comme une catégorie de procès en général, et par là être classés comme des états. On peut, par contre, les classer en parallèle à la catégorie des procès « matériels ». Il est en effet possible de reconstruire les mêmes oppositions que dans les classements que nous avons vus dans la première partie de ce chapitre. Pour le montrer, nous utiliserons le classement établi auquel nous trouvons des qualités de simplicité que d'autres modèles possèdent moins.

La première grande division qu'effectue Grzegorczykowa est l'opposition statique / dynamique. On retrouve cette opposition dans le domaine des prédicats mentaux. Observons cette paire d'énoncés :

(9) *Je pense qu'il est bête.*

(10) *Je réfléchis.*

Le deuxième énoncé peut répondre à la question : *Qu'est-ce que tu fais ?* alors que le premier non. Pour être certain que la notion d'agentivité n'est pas en cause, on peut mettre ces énoncés à la troisième personne :

(11) *Il pense qu'il est bête.*
(12) *Il réfléchit.*

et poser la question *Qu'est-ce qui se passe dans sa tête ?* Encore une fois, le deuxième énoncé peut répondre à cette question alors que le premier non. On a un problème de test de reprise par le verbe *faire* : il n'est pas certain que ce verbe puisse être utilisé comme test d'agentivité dans le cadre des prédicats mentaux. L'énoncé comme :

(13) *Je pense qu'il est bête.*

ne peut être considéré autrement que comme agentif, à la première comme à la troisième personne ; ceci bien qu'il ne puisse pas être repris par le verbe *faire*. L'opérateur *faire* semblerait peu satisfaisant dans ce contexte justement parce que s'y confondent les notions de dynamicité et d'agentivité. De même se pose la question des liens entre les deux primitifs sémantiques *faire* et *vouloir,* dont on peut penser qu'ils sont peu dissociables. Wierzbicka pose à maintes reprises que l'expression primitive de l'agentivité est *je fais quelque chose*. On peut difficilement faire quelque chose sans le vouloir, le primitif *vouloir* devrait être contenu dans *faire*, et ainsi *faire* ne serait pas primitif. Le problème devient plus complexe encore avec le primitif *penser*. On ne peut, dans la plupart des cas, *penser* sans *vouloir penser*. Nous ne résoudrons pas ce problème ici. Il concerne autant la philosophie que la psychologie et les sciences du langage. Il est cependant nécessaire d'approfondir les connaissances de relations entre les trois primitifs. Quoi qu'il en soit, nous pensons qu'il serait plus éclairant de nous fonder sur le primitif *vouloir* pour caractériser l'agentivité de prédicats mentaux[107]. Nous avons vu précédemment que pour Church il n'était pas souhaitable de dissocier les actions des intentions qui les présupposent. L'énoncé :

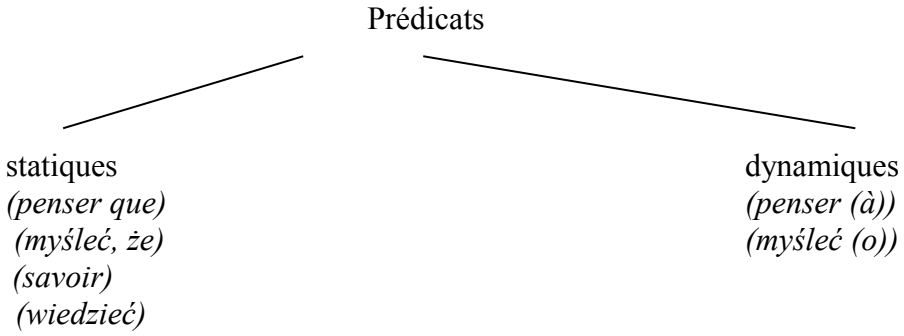
(14) **Je pense qu'il est bête mais je ne veux pas le penser.*

[107] *Cf*. le trait agentif *volition* chez Dowty (chapitre IV).

est inacceptable parce que, comme nous l'avons dit, il est impossible de *penser* sans *vouloir*.

Nous arrivons ainsi à deux conclusions. Premièrement, on retrouve dans le domaine des prédicats mentaux, l'opposition statique/dynamique. C'est la distinction la plus fragile parce qu'il ne faut pas la comprendre au sens matériel perceptible, mais psychologique (« il se passe quelque chose dans ma tête »). Déjà Vendler (1967) remarquait ce problème en distinguant deux valeurs aspectuelles de verbe *penser*, état et procès. Dans la mesure où une telle opposition est possible pour *penser*, elle est possible pour tous les prédicats mentaux, *penser* étant un des primitifs de ce domaine. Deuxièmement, dans le sous-domaine statique, nous aurons à établir l'opposition agentif/non-agentif. Nous pouvons établir le début du schéma :

schéma 20 : opposition statique / dynamique dans le domaine mental



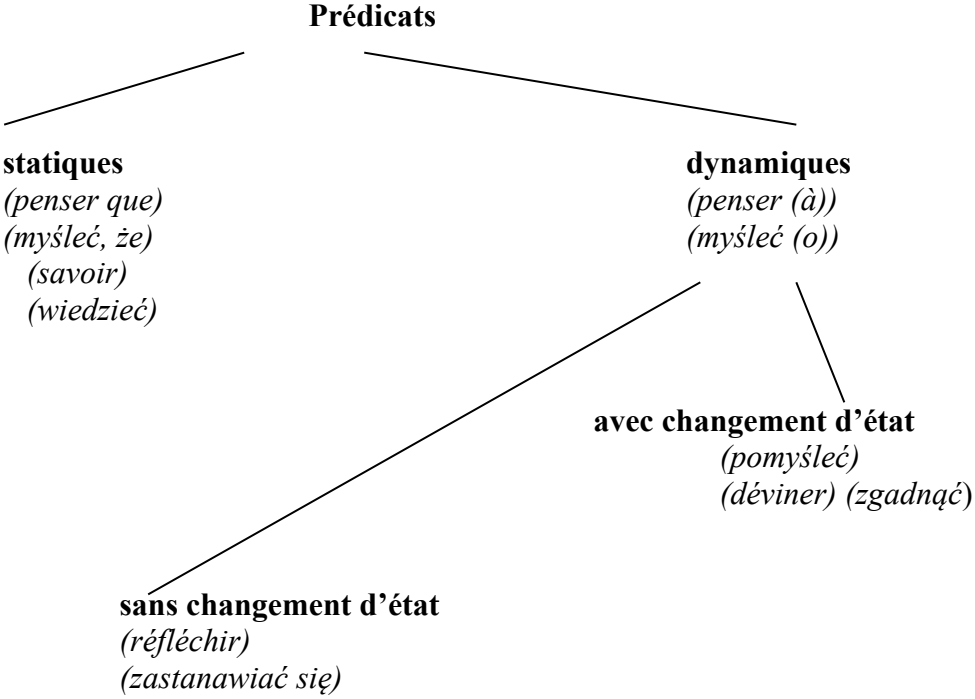
Les exemples de prédicats figurent entre parenthèses parce qu'il faudra faire des subdivisions dans les deux classes obtenues.

Voyons tout d'abord le champ de prédicats dynamiques. La deuxième opposition que l'on retrouve chez Grzegorczykowa est l'opposition 'avec ou sans changement d'état'. Comme nous l'avons déjà signalé, la difficulté de cette opposition est due au caractère le plus souvent imperceptible (visuellement) de ces changements. En polonais, l'opposition aspectuelle perfectif/imperfectif semble suffisante pour distinguer les deux groupes de prédicats : les verbes perfectifs expriment nécessairement un changement d'état, par exemple *pomyśleć* [penser$_{inchoatif}$], *zamyślić się* [se plonger dans ses pensées] *uwierzyć* [croire$_{inchoatif}$], *zgadnąć* [deviner], *zapomnieć* [oublier] *etc*. En ce qui concerne le français, on peut dire que les verbes transitionnels expriment nécessairement un changement d'état, par exemple *oublier*, *se rappeler, se rendre compte, etc*. En ce qui

concerne les prédicats dynamiques qui n'expriment pas un changement d'état nous aurons tout d'abord *penser (à)* qui est dynamique ainsi que son équivalent polonais *myśleć (o)*. Des prédicats comme *liczyć* [calculer], *réfléchir* [zastanawiać się] apparaissent comme dynamiques dans la mesure où ils répondent à la question *Qu'est-ce qui se passe (dans sa tête) ?* On ne voit pas par contre quel changement d'état ils peuvent impliquer.

Notre schéma peut se préciser ainsi :

Schéma 21 : l'opposition 'avec ou sans changement d'état' dans le domaine mental

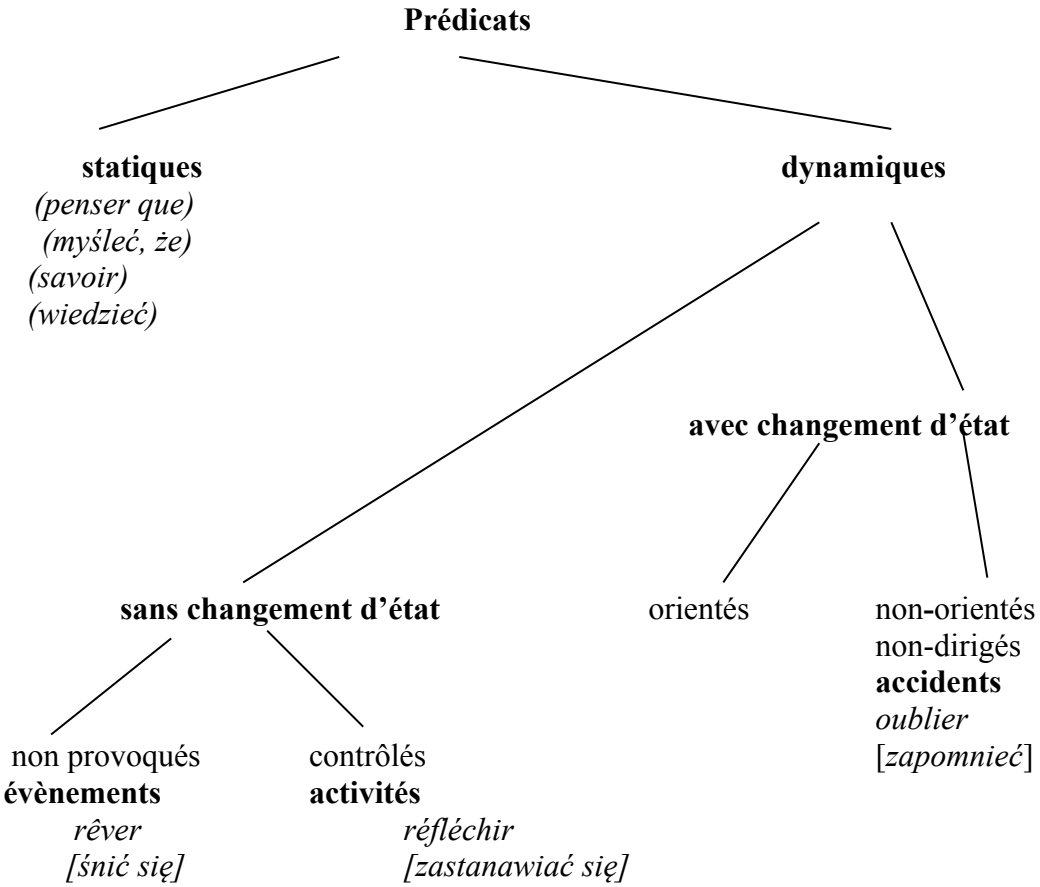


Grzegorczykowa distingue dans les prédicats dynamiques sans changement d'état les évènements (non provoqués) et les activités (contrôlées). Le verbe *réfléchir* et son équivalent polonais *zastanawiać się* sont considérés comme contrôlés. Ils impliquent la conscience du locuteur et sa volonté, en outre, ils répondent également aux tests de *faire*. Dans les événements, nous proposons de classer les occurrences non-agentives de *rêver* (*cf*. Koselak, 2004), notamment *rêver* « onirique » qui ne provoque pas de changement d'état mental et qui, non agentif, active le modèle de l'arène mentale.

Concernant les prédicats désignant des changements, il faut distinguer les changements orientés de ceux qui sont non-orientés (non-dirigés). Nous nous occuperons tout d'abord de ces derniers, compte tenu du fait que les premiers se subdivisent encore. Peut-il avoir des prédicats mentaux dynamiques, avec changement

d'état et non-orientés ? Cela semble être le cas d'*oublier* [zapomnieć] ou son contraire *se rappeler* [przypomnieć sobie]. Le schéma peut être donc complété comme suit :

Schéma 22 : les autres oppositions dans le domaine mental



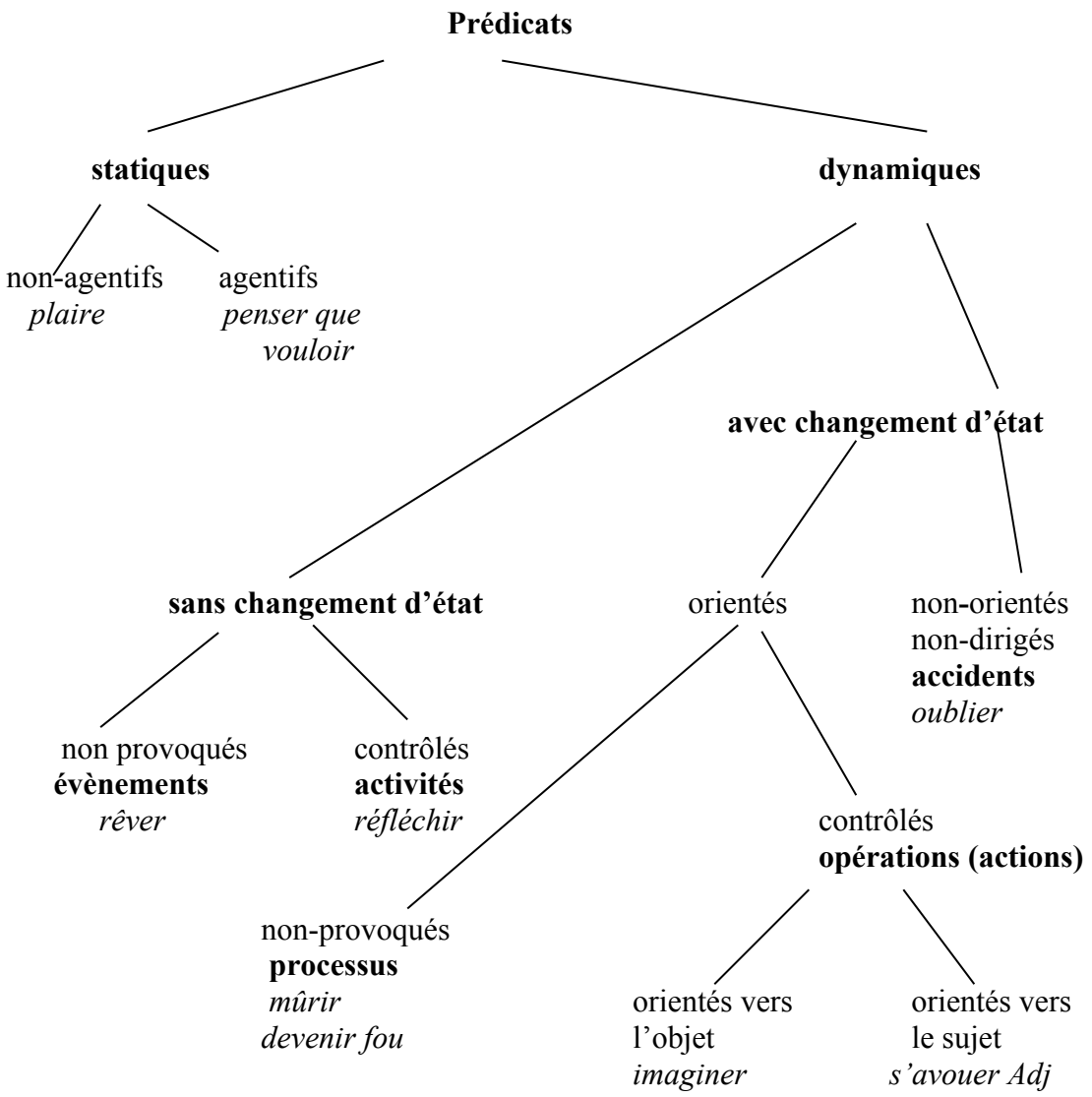
Parmi les prédicats orientés, Grzegorczykowa distingue les prédicats non-provoqués et les prédicats contrôlés. Nous pensons que l'exemple prototypique de la sous-classe de prédicats orientés et non contrôlés (accidents) peut être soit le verbe *mûrir* [dojrzewać] au sens psychologique soit *devenir fou* [zwariować]. Dans les prédicats contrôlés (opérations), Grzegorczykowa distingue les actions orientées vers l'objet et les actions orientées vers le sujet. Les prédicats orientés vers le sujet comprennent les prédicats mentaux réfléchis, par exemple *se trouver bon* [uważać się za dobrego], *s'avouer vaincu* [uznać się za zwyciężonego]. La classe des prédicats d'action orientés vers l'objet semble facile à établir, nous pouvons y placer tous les verbes introducteurs (créateurs) de mondes : *imaginer* [wyobrazić sobie], *rêver* « éveillé » agentif [marzyć].

Afin de terminer notre schéma, nous devons revenir à la problématique des états. Nous avons vu qu'il pouvait y avoir des états agentifs et des états non-agentifs. Nous ne

voyons pas quels prédicats mentaux pourraient être classés comme états non-agentifs, si ce n'est le verbe *plaire* [*podobać się*]. Cette classe nous sera néanmoins utile pour certains prédicats affectifs.

Nous pouvons maintenant terminer notre schéma auquel pour plus de lisibilité nous n'insérons pas les prédicats polonais que l'on peut retrouver dans le texte :

Schéma 23 : classement des prédicats mentaux



Le domaine des prédicats mentaux peut être organisé à l'aide de mêmes critères que ceux utilisés pour le domaine « concret ». Dès lors, on peut se poser la question s'il est utile et économique de concevoir deux schémas parallèles. Selon le postulat

cognitiviste nous conceptualisons l'immatériel (ici : mental), à l'aide du matériel, les deux modèles du fonctionnement mental établis par Dąbrowska en sont un exemple. On peut penser que les domaines du concret et du mental peuvent être classés à l'aide d'une même méthodologie. La différence de traitement réside dans le choix de critères. François (1990) par exemple procède à des tests pour déterminer l'appartenance ou non d'un prédicat à une classe. Dans le domaine mental ces tests fonctionnent dans la plupart des cas. Ainsi le test du présent progressif qui détermine la dynamicité des procès donne des résultats probants avec les prédicats mentaux :

(15) *Il est / je suis en train de rêver, réfléchir, devenir fou, oublier, imaginer, s'/m'admettre vaincu…*

Il en va de même pour un autre test de dynamicité, celui de la structure phrastique SN_x *V (COMP) et* SN_y *en fait autant*. Tous nos prédicats mentaux dynamiques acceptent le syntagme *en Sn : durée* que François propose comme test de télicté. Une partie des procès mentaux est dynamique, leur prédicats répondent aux mêmes tests de dynamicité que les prédicats « concrets », ils ne font donc pas partie de la classe des état. Nous verrons par la suite que, quand il s'agit de tester les prédicats affectifs, les tests ne s'avèrent d'aucune utilité.

7.3. Prédicats affectifs

Jusque là, nous avons sciemment négligé d'inclure les procès affectifs. Ces procès se composent de différents sous-procès immatériels (cognitif, affectif) et matériels (physique), ce qui rend leur traitement problématique. Si l'on considère que les affects désignent uniquement un ressenti, ce que font la plupart des linguistes qui classent les affects dans les états, il n'y a effectivement pas de problème du classement. Mais réduire les affects au seul ressenti est une vision inexacte du phénomène et un grand nombre de malentendus vient de là. Les procès affectifs sont à la fois affectifs, cognitifs et physiques d'une part et ils sont des cristallisations des situations dans lesquelles ils s'actualisent d'autre part. Ainsi PEUR par exemple est une cristallisation de la situation de peur et pas uniquement le ressenti de peur. Un prédicat d'affect implique un évènement, sans qu'il y ait besoin de préciser qu'il s'agit d'un évènement mental, dans la mesure où

il renvoie à une situation dans le monde[108]. Nous pensons que chaque affect est un évènement dans la mesure où il désigne une situation différente de la situation antérieure à la peur et différente de la situation postérieure (résolution de la peur), elle décrit donc nécessairement un changement, une discontinuité dans le monde. Le prédicat expérientiel *j'ai peur* désigne quelque chose qui se passe, même si ce qui se passe n'est pas perceptible extérieurement. Continuons avec l'exemple de la peur en considérant le schéma expérientiel de base :

X avoir peur (de Y)

qui renvoie à un évènement de la peur. Ce schéma implique tout d'abord une phase inchoative : X a perçu une situation du monde ou a construit une situation envisageable comme dans :

(16) *J'ai peur de rater mon examen.*
(17) *Boję się, że obleję egzamin.*

X a évalué cette situation et est arrivé à la conclusion que Y est une situation « dangereuse » pour lui. Il s'ensuit : une réaction affective, une réaction corporelle et une tendance à l'action. Une fois ces composantes installées, la phase inchoative se termine et une phase imperfective s'installe. Pendant la phase imperfective, qui est profilée par les expressions expérientielles de base (ici : *avoir peur* ou *bać się*), les tensions corporelles, le ressenti affectif et la tendance à l'action persistent. Parfois s'y adjoint la manipulation de l'objet mental (cf. chapitre 4). Il y a une dépense d'énergie qui est visible lorsqu'il y a des manifestations corporelles et/ou des comportements. L'objet de PEUR n'est pas nécessairement exprimé. On peut profiler uniquement ce qui se passe dans le corps et l'esprit de l'expérienceur. Cette interprétation est commune à tous les affects avec quelques variantes, par exemple avec certains affects hypocognitivisés comme TRISTESSE. L'expérienceur n'est pas nécessairement conscient de la cause de son affect. Il n'y a pas non plus d'objet ni de tendance à l'action. On peut considérer comme statiques des affects comme TRISTESSE. Cela ne veut pas dire, comme nous l'avons vu dans le chapitre 2, que la cause est absente.

[108] Cela semble être également la position de Talmy (2001 : 98) qui parle de *affective event.* C. Masseron (*à paraître*), contrairement à Apresjan (2000b) catégorise PEUR comme événement lorsqu'il y a une manifestation extérieure de la peur, par contre la peur mentale ne semble pas être catégorisée comme événement.

Par ailleurs, le domaine des prédicats affectifs est très hétérogène en lui-même. De plus, les prédicats peuvent profiler les entités conceptuelles affectives de différentes manières. Les profils de certains affects semblant être plus nombreux en polonais. Ainsi par exemple, SMUTEK [TRISTESSE] peut être profilé par des prédicats suivants : *być smutnym* [être triste], *zasmucić się* [devenir triste], *smucić się* [pas d'équivalent en français : être triste avec un verbe actif réfléchi], *(być) smutno komuś*$_{datif}$ [pas d'équivalent en français : être triste à quelqu'un$_{datif}$]. Si l'on observe ces prédicats à la lumière des paramètres d'un classement, ils occupéront des places différentes. Lors d'une tentative de classement il faut différencier les affects selon que la structure essive est ou n'est pas l'expression expérientielle. On peut partir du principe que les prédicats de sentiment avec le verbe *être*, comme par exemple *être triste* [być smutnym], *être heureux* [być szczęśliwym], sont statifs et non-agentifs. Mais c'est différent pour d'autres procès. Nous avons vu par exemple que les prédicats comme *être haineux* [być nienawistnym] ou *être honteux* se fondaient sur une possibilité de percevoir quelque chose dans le comportement de celui à qui on attribuait cette caractéristique. On peut donc leur supposer une certaine dynamicité. Nous pensons cependant que même s'il ne s'agit pas d'états prototypiques, ce sont toujours des états. En ce qui concerne la dynamicité des prédicats de sentiments, les choses se compliquent lorsque l'on essaie de le montrer à l'aide des tests distributionnels. Reprenons des tests de dynamicité. De manière générale, les prédicats affectifs refusent l'emploi du présent progressif. Certains prédicats affectifs acceptent assez bien la structure *SN_x V (COMP) et SN_y en fait autant* mais refusent la structure *être en train de*, par exemple :

(18) *Je la hais/méprise/déteste et Pierre en fait autant*

mais d'autres refusent les deux structures :

(19) **J'ai honte et Pierre en fait autant.*

Encore une fois on peut se demander si le test n'est pas probant parce que le verbe *faire* confond la dynamicité et l'agentivité. Certes, J. François donne comme exemple :

(20) *La maison s'écroula et le pont en fit autant.*

mais dans ce cas le paramètre agentivité est neutralisé par le caractère [non-animé] des sujets qui l'actualisent. Inversement, dans le cas de HONTE il existe un conflit : HONTE est non-agentive mais actualise un sujet humain et c'est probablement pour cette raison que le test ne fonctionne pas.

On peut également s'interroger sur le test *être en train de* et se demander ce qu'il mesure exactement. Observons ces énoncés :

(21) **Il est en train de vivre.*
(22) **Il est en train de respirer.*
(23) **Il est en train d'être jeune*.
(24) *Il est en train de vieillir*.
(25) *Il est en train de s'énerver*.
(26) **Il est en train de la haïr.*
(27) **Il est en train de la mépriser.*
(28) ? *Il est en train de tomber*.
(29) ? *La bombe est en train d'exploser*.
(30) *Il est en train de faire du vélo.*

Peut-on considérer que *vivre* est un verbe d'état ? Il est encore plus difficile de le penser au sujet du verbe *respirer* qui désigne sans aucun doute un processus dynamique. Pourquoi alors ces verbes n'acceptent-ils pas le test sensé démontrer la dynamicité ? Faut-il passer par des classes comme celle d'états dynamiques comme le fait François (1990) ? Laissons pour le moment de côté le syntagme *être jeune*. *Vieillir* renvoie nécessairement à des changements bien qu'il soit difficile de parler ici du caractère dynamique dans la mesure où le procès est très progressif ; *s'énerver*, contrairement à *haïr* accepte *en train de*, probablement parce que le présent progressif sélectionne la valeur inchoative de *s'énerver*. Mais on devrait pouvoir prédire alors que *mépriser* l'accepte aussi, dans la mesure où ce verbe désigne également un comportement en plus du contenu affectif, alors qu'*être en train de mépriser* n'est pas possible. La différence est dans le fait qu'on peut *haïr* ou *mépriser* quelqu'un toute la vie, alors que l'on peut difficilement *s'énerver* toute la vie, les extensions temporelles sont différentes. L'énoncé (28) concernant le verbe *tomber* est acceptable, mais peu plausible dans les circonstances normales parce que généralement la chute (matérielle) ne dure pas

suffisamment longtemps[109]. L'énoncé décrivant l'explosion de la bombe est bizarre également parce que l'explosion ne dure pas, sauf dans un poème de Szymborska où, grâce à un emploi poétique le temps s'étire :

(31) *La bombe. Elle explose*. (tr. Kamiński)

Dans les conditions normales, il est difficile d'utiliser le verbe *exploser* au présent avec un sujet particulier, justement à cause de la brièveté du procès. Enfin, *faire du vélo* ne pose aucun problème. Interrogeons-nous maintenant ce que l'expression *être en train de* apporte de plus au présent standard. Reprenons les mêmes énoncés au présent :

(32) *Il vit.*
(33) *Il respire.*
(34) *Il est jeune*.
(35) *Il vieillit*.
(36) *Il s'énerve*.
(37) *Il la haït.*
(38) *Il la méprise.*
(39) *Il tombe*.
(40) *La bombe explose*.
(41) *Il fait du vélo.*

Quelle différence marque l'emploi du présent simple par rapport au présent progressif ? Le présent simple implique que les procès peuvent être actualisés au moment d'énonciation ou signifier une habitude. Le présent progressif, réalisé en français par la locution *être en train de*, implique que les procès sont nécessairement ancrés au présent d'énonciation. Le verbe *vieillir* accepte sans problème les deux présents mais les interprétations sont alors différentes. Dans :

(42) *Il vieillit.*

il s'agit d'un processus naturel, lent et continue, mais nécessairement perceptible car il est dicible. *Vieillir* désigne une évolution. Dans :

(43) *Il est en train de vieillir.*

[109] Le problème du verbe *tomber* est complexe. Il semble qu'il s'agit d'un verbe télique au sens où c'est le point de chute qui détermine le procès.

on s'attend à ce qu'*il* soit en train de vieillir rapidement, de façon perceptible. Dans le cas de : *être jeune, respirer* et *vivre*, la construction *être en train de* n'est pas possible et ce n'est pas à cause du caractère non dynamique de ces prédicats mais à cause du caractère pléonastique du présent « du moment ». Si l'on dit que quelqu'un *respire, vit* ou *est jeune*, on implique qu'*il* l'est ou le fait nécessairement au présent « du moment », c'est-à-dire le présent d'énonciation. On ne peut envisager l'interprétation en présent d'habitude de ces prédicats. L'expressions *être en train de* n'apporte donc rien à ces verbes.

Nous pensons que l'on peut appliquer le même raisonnement aux prédicats affectifs comme *haïr* ou *mépriser*. Il s'agit de prédicats imperfectifs qui ont pour propriété d'être montrés dans leur déroulement, sans que les bornes soient profilées. Lorsque ces verbes sont actualisés au présent, ils s'ancrent nécessairement sur le présent d'énonciation[110], l'interprétation en terme d'habitude n'est pas possible. Ainsi le test *être en train de* ne démontre pas le caractère dynamique des procès mais leur ancrage temporel actuel. Le verbe *s'énerver* peut avoir une interprétation en présent d'habitude :

(44) *Il s'énerve facilement/souvent.*

ce qui justifie l'emploi de la construction *être en train de*. Ainsi, le présent progressif désigne plutôt l'ancrage temporel actuel que la dynamicité. L'impossibilité de son emploi avec les expressions expérientielles affectives peut être interprétée en termes de redondance plutôt qu'en terme d'absence du caractère dynamique.

Enfin nous allons convoquer encore une fois la notion de motivation. Une fois de plus il ne s'agit pas de nier l'arbitraire mais de le sortir de la restriction saussurienne qui base cette notion sur les rapports forme, ou plutôt son et sens. Le signe est une configuration triple : phonologique, grammaticale et sémantique (Frawley, 2002 : 235) et même si les liens entre le sémantique et le phonétique sont indéniablement arbitraires (jusqu'à la preuve du contraire), ceux entre le grammatical (et donc morphologique) et le sémantique ne le sont pas pour autant. La constructions syntaxiques a un sens (Goldberg, 1995 ; Wierzbicka, 1988). Il est difficile de décider dans le cas des prédicats

[110] *Cf.* van Vorst (1992 : 75) : « *Psychological verbs behave differently : they do not require the progressive to express an actual event. Use of the simple present does not automatically lead to a generic or habitual reading.*».

affectifs si c'est la forme qui influence le sens ou si c'est le sens qui a déterminé, à un moment du développement de la langue le choix d'un verbe transitif. Il n'en reste pas moins qu'aussi bien la structure conceptuelle que la forme concourent à une interprétation « actionnelle » des prédicats affectifs exprimés par les verbes transitifs.

Nous allons maintenant tenter de structurer le domaine affectif avec les mêmes critères que ceux que nous avons utilisés pour structurer le domaine mental en général.

Nous proposons de faire une première distinction entre les prédicats statifs et dynamiques simplement en nous fondant sur la morphosyntaxe des expressions expérientielles : sont statiques les prédicats affectifs avec le verbe *être* et dynamiques les prédicats exprimés par un verbe spécifique, comme *haïr* [*nienawidzić*], *mépriser* [*pogardzać*], *etc*. Au niveau conceptuel, la deuxième classe d'affects concerne une dépense d'énergie envers un objet (mental) à travers une idéation d'action. Il y a également une dépense d'énergie dans les manifestations extérieures de ces affects que l'on peut assimiler, nous l'avons vu, à des comportements. N'oublions enfin pas la caractéristique essentielle des affects à savoir qu'ils sont des réactions.

Parmi les affects dynamiques nous devons distinguer les affects avec ou sans changement d'état. Dans les affects avec changement d'état on peut classer tous les verbes perfectifs d'affect polonais : *zakochać się* [*tomber amoureux*], *pogardzić* [*mépriser/dédaigner*$_{inchoatif}$], *znienawidzić* [*haïr*$_{\text{inchoatif}}$], *etc*. et dans les prédicats sans changement d'état, tous les verbes imperfectifs polonais et français. Dans cette dernière classe il faudra encore distinguer entre les évènements et les activités à partir de l'opposition agentif / non-agentif. Nous pouvons reprendre ici les résultats que nous avons obtenus en étudiant la problématique de l'agentivité : *mépriser* [*pogardzać*] est agentif tandis que *haïr* [*nienawidzić*] peut être saisi aussi bien comme agentif que comme non-agentif. Rappelons qu'il s'agit des saisies possibles d'un même affect. Par ailleurs, nous pensons que l'opposition évènement / activité correspond à l'opposition émotion / sentiment.

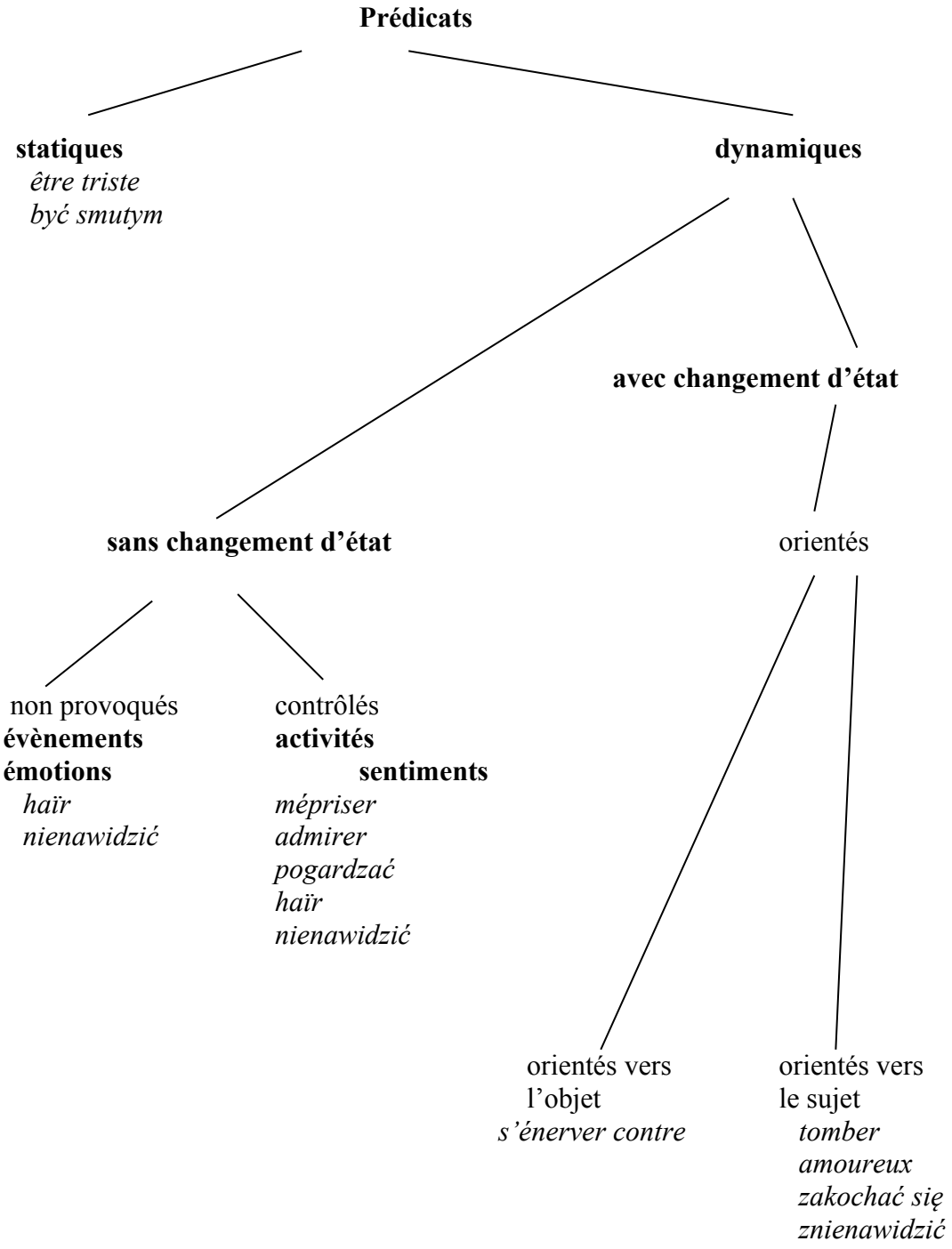
Les prédicats avec changement d'état se divisent en prédicats orientés et non orientés. Il semblerait également que tous les prédicats avec changement d'état soient orientés d'une façon ou d'une autre. Par contre, nous ne voyons pas quels procès affectifs dynamiques avec changement d'état pourraient être non orientés.

La subdivision des prédicats affectifs dynamiques en processus et opérations ne semble pas pertinente non plus, parce que l'on ne peut trouver des processus (prédicats

dynamiques, avec changement d'état, orientés, non provoqués, par exemple *grandir*) dans les prédicats affectifs. Le paramètre agentivité étant délicat à manier dans le cas de prédicats affectifs perfectifs, nous proposons de ne pas l'utiliser et subdiviser les prédicats dynamiques avec changement d'état en prédicats orientés vers le sujet et en prédicats orientés vers l'objet. On placera dans la classe des prédicats orientés vers le sujet les verbes réfléchis polonais comme *zasmucić się* [*devenir triste*$_{\text{verbe actif réfléchi}}$], *zdenerwować się* [*s'énerver*$_{\text{inchoatif}}$], et dans les prédicats orienté vers l'objet, les autres prédicats perfectifs comme par exemple *znienawidzić* [*haïr*$_{\text{inchoatif}}$]. Certains verbes posent un problème dans ce classement, comme par exemple *tomber amoureux* [*zakochać się*]. Ce prédicat est a priori orienté vers l'objet : on tombe amoureux nécessairement *de quelqu'un* (ou *de quelque chose*) mais il n'est pas nécessaire d'exprimer l'objet en surface. Nous pensons qu'il faut considérer que ce prédicat profile les changements dans l'expérienceur et qu'il est donc orienté vers le sujet. Cette caractéristique est marqué en polonais par la forme réfléchie du verbe.

Nous pouvons proposer le schéma suivant pour les prédicats affectifs :

Schéma 24 : le classement des prédicats affectifs



On pourrait complexifier encore ce schéma et introduire l'opposition 'orienté vers le sujet / orienté vers l'objet' au niveau de chaque sous-classe des prédicats sans changement d'état, par exemple *haïr quelqu'un* vs. *se haïr*.

Il apparaît que certaines oppositions comme celle ‘orienté / non-orienté’ ne sont pas pertinentes dans le domaine affectif. Il n’en reste pas moins que l’on retrouve deux classes majeures, la classe des prédicats statiques et la classe de prédicats dynamiques, ainsi que les classes avec ou sans changement d’état. Les oppositions entre les prédicats du domaine affectif ne sont pas aussi nettes que dans le cas d’autres prédicats. Les saisies différentes permettent de classer les prédicats d’un même affect dans les différentes sous-classes. HAINE et son équivalent polonais par exemple peuvent se trouver à des places différentes dans la mesure où ils peuvent être saisis aussi bien comme *sentiment* que comme *émotion*. Nous retrouvons cette opposition pour la troisième fois, à chaque fois en étudiant un autre aspect du fonctionnement des prédicats d’affect, elle semble donc particulièrement pertinente.

On peut s’interroger également au sujet du verbe générique *ressentir* et de son équivalent polonais *czuć*. Dans le domaine des verbes de perception il existe des couples de verbes qui diffèrent par leur agentivité : *voir – regarder* [widzieć - patrzeć], *entendre – écouter* [słyszeć – słuchać], rien de tel pour les génériques du ressenti.

7.4. Conclusion

Nous voulions montrer ici modestement un certain nombre de raccourcis largement admis d’une part et faire une esquisse des problèmes qu’une entreprise de classement des procès-sentiments pose, d’autre part. Les problèmes sont divers : la complexité des structures conceptuelles, l’hétérogénéité du domaine affectif et l’insuffisance des tests distributionnels. Notre proposition de traitement de prédicats affectifs nécessite une vérification à travers une étude large du domaine affectif dans les deux langues (et dans d’autres). Nous avons proposé ici une esquisse basée sur ce que l’on peut appeler des exemples prototypiques.

Dire que les prédicats affectifs sont tous des états c’est les réduire au seul ressenti, alors que nous avons montré, tout au long de notre travail, que l’on ne peut les considérer ainsi. Si tel était le cas, les affects ne seraient qu’un type particulier de sensations. Dire que les affects sont statifs, ce serait par ailleurs privilégier abusivement la perception visuelle : « il n’y a rien qui se passe », alors que cette affirmation est doublement fausse, premièrement parce que la plupart des affects ont des manifestations comportementales perceptibles visuellement. Il se passe donc quelque chose. Nous

avons montré que l'on ne peut dissocier le comportemental du ressenti. Deuxièmement, il se passe quelque chose dans l'expérienceur, dans sa sphère mentale, là où l'objet de l'affect est manipulé. Rappelons-nous ici que l'objet de l'affect est tout d'abord sa représentation mentale, et seulement à travers elle, l'objet du monde. Il se passe également quelque chose dans le corps de l'expérienceur, il suffit de rappeler les saisies métaphoriques qui profilent les affects comme des êtres vivants qui *font* quelque chose à l'expérienceur.

Le problème du classement des prédicats affectifs reste entier si l'on revient à la question des sous-procès qui composent les procès-sentiments. La composante cognitive est nécessairement agentive et dynamique, parce qu'il s'agit d'une évaluation d'un objet, mais elle est parfois inconsciente. Doit-on alors considérer que ces affects sont alors non-agentifs ? Dans la mesure où nous nous sommes intéressé aux situations dans lesquels l'expérienceur verbalise son affect, il s'agit toujours de processus conscientisés. La composante affective reste toujours stative et non-agentive. La composante physique est dynamique et contient des changements et des comportements agentifs ou non. Les trois composantes forment un complexe dans lequel il est difficile de se repérer de point de vue de la typologie processuelle. A partir de là tout reste à faire, mais le risque est de ne jamais pouvoir proposer un classement non-discutable puisqu'en dehors des problèmes cités, il y a aussi des saisies textuelles différentes qui peuvent remettre continuellement en cause la place d'un prédicat dans un classement. Peut-être la solution la plus simple est-elle la dichotomie dynamique émotion / sentiment, qui a le mérite d'être présente dans la langue ?

CONCLUSION

Dans un ouvrages que nous avons découvert récemment *Prisoners of hate. The cognitive basis of anger, hostility, and violence* A.T. Beck (2000) décrit, du point de vue de la psychologie cognitive, les mécanismes de base de certains affects négatifs. Nous y avons trouvé un certain nombre de concordances avec l'image linguistique de ces affects que nous avons établie et notamment la notion de construction de l'image mentale de l'objet des affects, les mécanismes d'appraisal, l'intention de la destruction de l'objet dans le cas de l'affect HAINE. L'interprétation cognitiviste du fonctionnement affectif n'est rien d'autre qu'une image du monde. Et cette image s'appuie nécessairement sur l'image linguistique du monde. Le fait que les images linguistiques profilées par les langues française et polonaise correspondent, dans une certaine mesure, aux descriptions de Beck permet d'envisager les correspondances autrement que sous l'angle de l'ethnocentrisme de la science moderne dont parle Wierzbicka (2006). Il paraît souhaitable de distinguer deux niveaux. En effet, les mécanismes cognitifs identifiés par Beck, correspondent à des scénarios (ou cadres) contenus dans la langue. A ce niveau de généralité l'image « naïve » du monde et l'image scientifique dite « objective » concordent dans une large mesure, les affects que nous avons étudiés sont des réactions à des événements du monde, ce qui se trouve confirmé par les structures actancielles. Mais elles diffèrent à des niveaux plus spécifiques comme nous avons pu le voir tout au long des pages de ce travail.

La première partie de notre travail était consacrée aux problématiques théoriques et méthodologiques soulevées l'étude des affects dans la langue. Nous avons tout d'abord posé les principes de l'approche wierzbickienne en la situant dans le courant relativiste et nous nous sommes interrogé sur la notion même du sens ainsi que sur des méthodologies de son analyse et de sa description (chapitre 1). Il était en effet indispensable d'établir un cadre explicite pour l'étude du domaine aussi complexe qu'est le domaine affectif et de circonscrire le sens en tant qu'objet d'étude.

Nous nous sommes ensuite interrogé sur les classements des concepts appartenant au domaine cognitif. Il est apparu qu'il existe un classement que l'on peut appeler « naturel » dans la mesure où il est présent dans la langue, autrement dit, il s'agit d'un classement découvert et non construit théoriquement. Il s'agit de l'opposition dynamique émotion / sentiment. Cette opposition est dynamique dans la mesure où une grande partie des affects peut être catégorisée tantôt comme des sentiments tantôt comme des émotions (chapitre 2). Les *émotions* sont des saisies d'affects qui consistent en profilage des affects en termes d'intensité, de courte durée, et d'impossibilité de l'expérienceur à les contrôler ; les *sentiments* sont des saisies qui profilent la composante cognitive, une longue durée et la possibilité d'un contrôle de l'affect par l'expérienceur. Nos conclusions sur cette dichotomie se recouvrent partiellement avec celles d'A. R. Damasio (2003). Pour ce neurologiste les émotions sont davantage corporelles alors que les sentiments plutôt cognitifs. Mais les ressemblances entre l'image linguistique du monde et l'image scientifique s'arrêtent là.

La partie théorique s'est achevée des analyses liées à la notion d'expérienceur et à l'agentivité des affects (chapitre 3). Contrairement à la plupart des travaux portant sur ce sujet, nous avons postulé et montré que l'opposition actif / passif traverse également le domaine affectif. Il y a certains affects qui peuvent être considérés comme agentifs, certains sont tantôt agentifs tantôt patientifs et d'autres uniquement patientifs. Il était impossible d'arriver à ces conclusions en utilisant les approches classiques de rôles sémantiques c'est pourquoi nous nous sommes tourné donc vers la théorie de proto-rôles de D. Dowty. L'existence de deux proto-rôles oblige à classer l'expérienceur soit dans la catégorie du proto-agent soit dans celle du proto-patient. L'agentivité des affects est différente de l'agentivité au sens traditionnel dans la mesure où il s'agit de procès qui ne sont pas perceptibles visuellement. Les jugements classiques, basés principalement sur des critères visuels, se révèlent inopérants. Nous avons montré cependant que l'on peut retrouver des indices linguistiques en faveur de l'interprétation agentive de certains affects, notamment ceux exprimés à l'aide des verbes transitifs.

La deuxième partie a été consacrée à la description des affects en français (chapitre 4) et en polonais (chapitre 5). Nous avons utilisé un modèle de description strictement parallèle pour les deux langues. Compte tenu du fait que les affects renvoient à des situations dans lesquelles ils s'actualisent, nous avons étudié la structure actancielle des affects, cette structure permettant de reconstruire les situations en question et les acteurs qui y jouent un rôle. Le deuxième point de variations que nous avons pris en compte

pour nos analyses est la nature complexe des affects : cognitive, affective et physique. Il apparaît que tous les affects étudiés possèdent une composante affective et cognitive, cette dernière étant parfois assez peu spécifiée. Par contre tous les affects n'ont pas une composante physique qui serait inscrite dans l'image linguistique du monde. Dans nos analyses nous avons aussi abordé la problématique axiologique en différenciant les différents plans axiologiques (affectif, cognitif et externe) et les métaphores. Les conceptualisations métaphoriques permettent principalement de découvrir les modifications corporelles propres aux affects.

Nos observations ont été regroupées dans le chapitre 6 dans lequel nous avons procédé à une comparaison des images linguistiques des affects choisis dans les deux langues. Cette mise en contraste a permis d'arriver à la conclusion que les affects français et polonais étaient relativement proches. Cette proximité est certainement due à la proximité génétique mais pas seulement. Compte tenu du fait que l'image linguistique du monde fait partie de l'image culturelle, on peut poser que cette proximité implique un fonds culturel commun, le fonds judéo-chrétien. A partir de là, les questionnements de l'ordre de la sémantique aréale sont ouverts. Étant donné que tous les affects ont été analysés selon le même modèle et que les points de variation identifiés ont paru pertinents, nous avons élaboré un modèle de description sémantique unifié pouvant servir à l'élaboration lexicographique et à des applications didactiques, notamment dans l'apprentissage des langues étrangères.

Nous avons terminé notre travail avec des interrogations portant sur la nature des procès affectifs (chapitre 7). Toutes les données que nous avons obtenues en analysant les différents affects ainsi que la réinterprétation de la problématique de l'agentivité appliquée au domaine affectif rendent également obligatoire la réinterprétation de la nature aspectuelle de procès affectifs. Nous montrons dans ce dernier chapitre, à l'aide d'un classement existant de procès, que l'on peut retrouver, dans le domaine affectif, les mêmes oppositions que dans les classements de procès « matériels » et notamment l'opposition statique / dynamique. Ce travail de problématisation n'a pas la prétention de résoudre la question du classement aspectuel de procès affectifs mais uniquement de montrer que l'aspectualité des affects est bien plus complexe que ce que l'on peut comprendre de la plupart des études sur les classements des procès qui placent les affects, de manière quelque peu généralisante, dans la catégorie des états.

Tout au long de notre travail nous avons considéré les affects en prenant en compte leur caractère complexe. Nous nous sommes largement inspiré d'autres disciplines scientifiques pour nos analyses. C'est ainsi que par exemple nous avons emprunté à l'éthologie et à la philosophie analytique un de postulat important : les affects sont des genres particuliers d'actions. Les conclusions de chercheurs de ces disciplines nous ont permis de chercher des indices linguistiques que nous aurions peut-être ignorés autrement. C'est en cela que consiste notre perception de l'interdisciplinarité : la linguistique étudie un objet particulier qui est la langue, mais elle doit pouvoir s'appuyer sur d'autres disciplines, tout comme ces autres disciplines s'appuient sur les analyses linguistiques.

Notre recherche avait trois objectifs majeurs. Il s'agissait tout d'abord de vérifier la pertinence d'un cadre théorique et méthodologique, celui d'Anna Wierzbicka pour l'analyse des entités conceptuelles complexes que sont les affects, telles qu'elles sont dessinées par les langues. Ensuite, nous voulions montrer, à travers la reconstruction des images linguistiques des affects en français et en polonais, la différence de ces images, et par là appuyer la thèse de relativité linguistique. Enfin, nous souhaitons ouvrir la comparaison que nous faisons aux questions de la sémantique aréale.

En procédant à l'analyse et à la description du sous-domaine de « mauvais » affects en polonais et en français de manière systématique nous avons montré que la démarche wierzbickienne est pertinente pour aborder des problématiques aussi complexes que celles qui relèvent du domaine affectif. La méthodologie des explications verbales permet des comparaisons de schémas affectifs aussi bien à l'intérieur d'une langue qu'entre des langues différentes. Nous avons jugé utile et même nécessaire d'adjoindre aux scripts affectifs établis par Wierzbicka la composante physique. Dans la mesure où les manifestations affectives physiques sont nombreuses et polymorphes, elles ne peuvent pas entrer en tant que telles dans les explications verbales ; elles ne peuvent pas y entrer parce qu'elle ne s'actualisent pas nécessairement. Par contre on peut y faire figurer l'intentionnalité de l'expérienceur et cette intentionnalité fait partie intégrante de l'image d'un affect. Considérer les affects comme des « cristallisations » de situations prototypiques s'est avéré pertinent et a permis de reconstruire ces scènes avec les acteurs qui y jouent un rôle. Les affects apparaissent ainsi comme des réactions aux faits du monde et s'apparentent à des actions. Les scripts affectifs en métalangue sémantique naturelle permettent de décrire de manière précise les mécanismes en jeu et

comportent les places qui peuvent être remplies par des informations particulières liées à des contextes d'emploi. On pourrait reprocher aux explications verbales une relative imprécision, mais c'est justement là leur avantage: elles décrivent un invariant cognitif des affects, un invariant que l'on retrouve dans les occurrences dans la mesure où elles ont été établies par l'analyse de différentes occurrences. On peut ensuite expliquer les informations ajoutées ou bloquées par les emplois des occurrences.

Nous avons montré que les deux images linguistiques reconstruites à partir de données linguistiques et de l'intuition des sujets natifs sont différentes en français et en polonais. Les différences peuvent être de différents ordres. Nous avons vu que certains affects n'avaient pas d'équivalent dans l'autre langue, comme c'est le cas de *détester*, de ZAWIŚĆ et de NIECHĘĆ. D'autres affects, comme MEPRIS et DEDAIN français voient leur différence annulée en polonais et POGARDA, l'affect qui leur correspond, n'est ni tout à fait l'un ni tout à fait l'autre. HAINE et son affect polonais correspondant ont un schéma cognitif identique mais on ne peut pas dire pour autant qu'il s'agit d'affects identiques. En effet, les saisies particulières sont différentes et tandis que HAINE est un affect qui reste relativement intérieur, NIENAWIŚĆ est violente et explosive. Malgré ces différences, les affects français et polonais restent relativement proches. Et c'est justement cette proximité qui nous fait postuler une sémantique aréale. Dans ce cas précis cette aréalité est identifiable et implique l'éthos judéo-chrétien commun. Compte tenu du fait que nous n'avons étudié que deux langues, il nous est impossible maintenant de tirer des conclusions plus étoffées sur la problématique de la sémantique aréale. L'observation des données dans deux langues permet cependant de tirer des hypothèses générales qu'il faudra affiner et confirmer en élargissant le champ d'investigation.

En dehors de descriptions parallèles des images linguistiques des « mauvais » affects en français et en polonais, cette thèse permet la réorientation de certains idées sur le domaine affectif. Premièrement, nous avons vu que les différents classements des affects proposés par les linguistes et les chercheurs de différents domaines étaient tous sujets à discussion. Au lieu de concevoir un nouveau classement fondé sur les propriétés des unités linguistiques, nous nous sommes interrogés sur une dichotomie des génériques *émotion* et *sentiment*, ce qui nous a permis de découvrir un classement dynamique présent dans la langue. Cette possibilité de double saisie, qui caractérise nécessairement les affects est moins saillante en polonais qu'en français, elle y est cependant présente. Il s'agit d'un classement général qu'il faudra encore affiner. Il

semble cependant impossible de procéder à des classements plus fins autrement qu'en prenant en compte les propriétés conceptuelles comme le fait Wierzbicka. Intuitivement, nous sommes porté à évaluer très positivement le classement de Wierzbicka, mais il reste à vérifier dans beaucoup de langues. Nos analyses de la problématique de l'expérienceur et des classements aspectuels ont permis de réévaluer le postulat généralement admis que les affects sont des états et qu'ils sont patientifs. La dichotomie fondamentale actif / passif traverse également le domaine affectif. De la même manière il apparaît que les oppositions aspectuelles « matérielles » peuvent être transposées dans le domaine mental en général et dans le domaine affectif plus spécifiquement. Certains affects sont donc dynamiques. Enfin, l'analyse des affects effectuée de manière parallèle aussi bien au niveau interlangue qu'intralangue nous a permis de proposer un modèle d'analyse et de description unifié pour le domaine affectif.

Les problématiques affectives que nous avons abordées ne sont évidemment pas complètement résolues et manifestent la nécessité de poursuivre les études portant sur le domaine affectif.

Nous n'avons traité que de manière marginale le problème d'appartenance au domaine affectif. Il apparaît que l'intuition semble être le seul outil possible pour décider si telle ou telle entité conceptuelle appartient au domaine affectif. Une étude élargie des affects permettrait peut-être d'identifier les paramètres qui appuieraient l'intuition.

Il faudra ouvrir le champ d'investigation à d'autres affects, aussi bien négatifs que positifs. Le domaine linguistique européen doit être abordé dans une mesure beaucoup plus large et il faut inclure dans les investigations les langues européennes non indo-européennes comme les langues fino-ougriennes et le basque. Une comparaison européenne plus large permettrait de vérifier les ressemblances présupposées par une culture commune. De l'autre côté, il faut élargir les investigations également vers les langues indo-européennes non européennes, comme par exemple le hindi ou le perse. Ces langues, bien que génétiquement proches, appartiennent à un éthos culturel différent et ce type d'investigation nous permettrait de différencier ce qui est génétique et ce qui est aréal. La sémantique étant certainement, dans une large mesure, aréale. Les concepts affectifs sont particulièrement intéressants pour ce type de questionnement parce que, comme nous l'avons vu, ils impliquent les normes sociales, aussi bien doxales que comportementales. En dehors de la problématique culturelle, le type d'investigation que

nous sommes en train de proposer, permettrait de continuer de vérifier si le mode d'analyse que nous avons utilisé est pertinent.

Il convient également d'élargir les investigations à d'autres systèmes d'expression. Les discours *haineux* par exemple nous permettraient certainement de comprendre mieux d'autres facteurs en jeu dans cet affect et les mécanismes de comportements déviants comme le racisme. Les allégories des affects dans les arts visuels doivent pouvoir être étudiées pour nous permettre de mieux en comprendre les représentations culturelles. Ces arts nous apporteront les informations qui sont absentes de l'image linguistique du monde mais qui sont certainement culturellement pertinentes. De même, la praxématique des affects, en dehors des expressions faciales, est encore trop peu étudiée. Or, elle doit l'être plus notamment pour pouvoir approfondir les connaissances des affects du point de vue de la symbolique de l'expression. L'approche tagmémique nous permettrait alors d'éclaircir le statut des énoncés affectifs performatifs.

Nous projetons également de continuer nos investigations linguistiques du domaine affectif dans deux directions. Nous continuerons nos investigations au sujet des structures prédicatives des affects suivant l'hypothèse que nous avons présentée au début de cette conclusion : on doit pouvoir établir des invariants structurels. Les différences entre les images linguistiques des affects seraient en effet des variations d'un même schéma. Ce type d'investigation servira également pour les interrogations de nature plus générale sur la motivation mutuelle entre la forme de prédicat et le concept auquel il renvoie.

Enfin, quelles que soient les directions que prendront dans l'avenir les investigations dans le domaine affectif, nous espérons qu'elles sauront s'appuyer sur la perspective interdisciplinaire que nous avons tenté d'introduire. L'étude des affects, étant donné la complexité de son objet, suggère de telles collaborations interdisciplinaires.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

ABELSON R.P., 1981, Psychological Status of the Script Concept, *American Psychologist*, 36/7, pp. 715-729.

ABENSOUR A., 1988, Note du traducteur, in DENNETT D., *La diversité des esprits. Une approche de la conscience*, Paris : Hachette.

ACHARD-BAYLE G., *à paraître*, Les réalités conceptuelles et leur ancrage matériel. Les sémantiques cognitives et la question de l'objectivisme, *CORELA*.

ACKERMAN F., MOORE J., 2001, *Proto-Properties and Grammatical Encoding. A correspondence Theory of Argument Selection*, CSLI Publications : California.

AGUD A., 1980, *Historia y teoría de los casos*, Madrid : Gredos.

AMEKA F., 1990, The grammatical packaging of experiencers in Ewe : a study in the semantics of syntax, *Australian Journal of Linguistics*, 10, pp. 139-181.

ANSCOMBRE J.-C., 1995, Morphologie et représentation événementielle : le cas des noms de sentiment et d'attitude, *Langue Française*, 105, pp. 40-54.

ANSCOMBRE J.-C., 1996, Noms de sentiment, noms d'attitude et noms abstrait, in FLAUX N., GLAVAGNY M., SAMAIN D., (eds), *Les noms abstraits, histoire et théories*, Villeneuve d'Ascq : Septentrion, pp. 257-273.

ANUSIEWICZ J., 1994, *Lingwistyka kulturowa. Zarys problematyki*, Wrocław : Wydawnictwa Uniwersytetu Wrocławskiego.

ANUSIEWICZ J., 1999, Problematyka językowego obrazu świata w poglądach niektórych językoznawców i filozofów niemieckich XX wieku, in Bartmiński J., (ed), *Językowy obraz świata*, pp. 261-290.

ANUSIEWICZ J., DĄBROWSKA A., FLEISCHER M., 2000, Językowy obraz świata i kultura. Projekt koncepcji badawczej, *Język a kultura*, 13, pp.11-44.

APRESJAN J.D, 1994, Naiwny obraz świata a leksykografia, *Etnolingwistyka*, 6, pp. 5-12.

APRESJAN J.D, 2000a, *Semantyka leksykalna. Synonimiczne środki języka*, Wrocław/Warszawa/Kraków : Ossolineum [1974].

APRESJAN J.D, 2000b, *Systematic Lexicography*, Oxford/New York : Oxford University Press.

ARISTOTE, 1991, *Rhétorique*, Paris : Le Livre de Poche.

ARISTOTE, 1997, *Ethique à Nicomaque*, Paris : Vrin.

AVERILL J.R., 1980a, A constructivist view of emotion, in PLUTCHIK R., KELLERMAN H., (eds), *Emotion. Theory, Research, and Experience*, vol. 1, Theories of Emotion, New York: Academic Press, pp.305-330.

AVERILL J.R., 1980b, Emotion and anxiety: sociocultural, biological, and psychological determinants, in RORTY O. A., (ed.), *Explaining emotions*, Berkeley/Los Angeles/London : University of California Press, pp. 37-72.

AVERILL J.R., 1996, An Analysis of Psychophysiological Symbolism and its Influence on Theories of Emotion, in HARRÉ R., PARROTT W.G., (eds), 1996, *The Emotions. Social, Cultural and Biological Dimension*, London/Thousand Oaks/New Dehli : SAGE Publications, pp. 204-228.

BARTMIŃSKI J., (ed), 1988, *Konotacja*, Lublin : Wydawnictwo UMCS.

BARTMIŃSKI J., 1999a, Punkt widzenia, perspektywa, językowy obraz świata, in BARTMIŃSKI J., (ed), *Językowy obraz świata*, Lublin : Wydawnictwo UMCS pp. 103-120

BARTMIŃSKI J., 1999b, Słowo wstępne, *Językowy obraz świata*, pp. 7-14, in BARTMIŃSKI J., (ed), *Językowy obraz świata*, Lublin : Wydawnictwo UMCS, pp. 7-14.

BARTMIŃSKI J., 2003, Miejsce wartości w językowym obrazie świata, in BARTMIŃSKI J., (ed), *Język w kręgu wartości*, Lublin : Wydawnictwo UMCS, pp. 59-86.

BARTMIŃSKI J., 2004, Etnolingwistyka słowiańska – próba bilansu, *Etnolingwistyka*, 16, pp. 9-27.

BAUDET S., 1990, Représentations cognitives d'état, d'évènement et d'action, *Langages*, 100, pp. 45-64.

BECK A.T., 2000, *Prisoners of hate. The cognitive basis of anger, hostility, and violence*, New York : Harpers Collins.

BENVENISTE E., 1974, *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard.

VON BERTALANFFY L., 1973, *Théorie générale des systèmes*, Paris : Dunod.

BESNIER N., 1990, Language and effect, *Annual Revue of Anthropology*, 19, pp. 419-451.

BIAŁY A., 2005, *Polish Psychological Verbs at the Lexicon-Syntax Interface in Cross-linguistic Perspective*, Frankfurt am Main : Peter Lang.

BOGUSŁAWSKI A., 1970, *On semantic primitives and meaningfulness*, in GREIMAS A.J., *et alli, Sign. Language. Culture*, The Hague/Paris : Mouton, pp.143-152.

BOGUSŁAWSKI A., 1991, Lingwistyczny relatywizm względny. Anny Wierzbickiej rozwiązanie problemu różnorodności języków, *Etnolingwistyka*, 4, pp. 41-49.

BOGUSŁAWSKI A., 1998, *Science as linguistic activity. Linguistic as scientific activity*, Warszawa : Katedra Lingwistyki formalnej.

BONIS DE M., 1996, *Connaître les émotions humaines*, Liège : Mardaga.

BOSSONG G., 1998, Le marquage différentiel de l'objet dans les langues d'Europe, in FEUILLET J. (ed), *Actance et valence dans les langues de l'Europe*, Berlin/New York : Mouton de Gruyter, pp. 193-258.

BOUCHARD D., 1995, Les verbes psychologiques, *Langue Française*, 105, pp.6-16.

BRESSON D., DOBROVOL'SKIJ D., 1995, Petite syntaxe de la « peur ». Applications au français et à l'allemand, *Langue Française*, n° 105, pp. 107-119.

BROWN C.H., 1989, Lexical Universals and Semantic Primitives, *Quaderni di Semantica*, X/2, pp. 279-295.

CALVET L-J., 1998, *La sociolinguistique*, Paris: PUF.

CASSIRER E., 1969, Le langage et la construction du monde des objets, in PARIENTE J.C., *Essais sur le langage*, Paris : Minuit, pp. 38-68.

CASSON R., 1983, Schemata in cognitive anthropology, *Annual Review of Anthropology*, 12, pp. 429-462.

CHAFE W.L., 1970, *Meaning and the structure of language*, Chicago/London : The University of Chicago Press.

CHAPPELL H., 2002, The Universal Syntax of Semantic Primes in Mandarin Chinese, in GODDARD C., WIERZBICKA A., *Meaning and Universal Grammar. Theory and empirical findings*, vol. II, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, pp. 243-322.

CHURCH J., 1995, L'émotion et l'intériorisation des actions, in PAPERMAN P., OGIEN R., (eds), 1995, *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, Paris : Editions de L'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, pp. 219-236.

CHRISTOPHE V., 1998, *Les émotions. Tour d'horizon des principales théories*, Villeneuve d'Ascq : P.U. du Septentrion.

CLORE G.L., ORTONY A., FOSS M.A., 1987, The psychological Foundation of the Affective Lexicon, *Journal of Personality and Social Psychology*, 53/4, pp. 751-766.

COHEN D., 1989, *L'aspect verbal*, Paris: PUF.

COLLETTA J.M., TCHERKASSOF, A., (eds), 2003, *Les émotions. Cognition, langage et développement*, Bruxelles : Mardaga.

COMRIE B., 1989, *Language Universals & linguistic typology*, Chicaco : The University of Chicago Press.

CROFT W., 1986, *Surface Subject choice and Mental Verbs*, Paper presented at the Annual Meeting of the Linguistic Society of America, New York.

CROFT W., 1993, Case marking and the semantics of mental verbs, in PUSTOJEVSKY J., (ed), *Semantics and the lexicon*, Netherlands : Kluwer Academic Publishers, pp. 55-72.

CRUSE D.A., 1973, Some thoughts on agentivity, *Journal of Linguistics*, 9, pp. 1-24.

CUSIMANO C., 2004, *Référent et signifié des noms abstraits dits de sentiments*, Mémoire de DEA, directeur M. Kara, Metz.

DĄBROWSKA A., ANUSIEWICZ J., 2000, Wstęp, *Język a kultura*, 13, pp. 9-10.

DĄBROWSKA E., 1993, Radial categories in grammar: the polish instrumental case, *Linguistica Silesiana*, 15, pp. 83-94.

DĄBROWSKA E., 1994, Nominative and dative experiencers: Two folk theories of the mind, *Linguistics*, pp. 1029-1054.

DĄBROWSKA E., 1997, *Cognitive Semantics and the Polish Dative*, Berlin/New York : Mouton de Gruyter.

DAMASIO A.R., 2003, *Spinoza avait raison. Joie et tristesse, le cerveau des émotions*, Paris : Odile Jacob.

DANIELEWICZOWA M., 2000, Główne problemy opisu i podziału czasownikowych predykatów mentalnych, in GRZEGORCZYKOWA R., WASZAKOWA K., (eds),

Studia z semantyki porównawczej, Warszawa : Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, pp.227-248.

DARWIN Ch., 1988, *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, Paris : Editions du CTHS.

DAWAELE J-M., 2006, Expressing Anger in Multiple Languages, in PAVLENKO A., (ed), *Bilingual Minds. Emotional Exprerience, Expression and Representation*, Clevedon : Multilingual Matters LTD, pp. 118-151.

DENHIERE G., FRANÇOIS J., TAPIERO I., VERSTIGGEL J-C., 1997, L'incidence de paramètres cachés sur la classification sémantique des prédications, in FRANÇOIS J., DENHIERE G., (eds), 1997, *Sémantique linguistique et psychologie cognitive. Aspects théoriques et expérimentaux*, Grenoble : PUG, pp. 157-221.

DESCARTES R., 1990, *Les passions de l'âme*, Paris : Le Livre de Poche.

DECLERQ G., 1992, *L'art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires*, Paris : Editions Universitaires.

DENNETT D., 1998, *La diversité des esprits. Une approche de la conscience*, Paris : Hachette.

DESCLES J.-P., 1985, Représentations des connaissances: archétypes cognitifs, schèmes conceptuels et schémas grammaticaux, *Actes Sémiotiques*, VII, 69-70, p. 5-51.

DESCLES J.-P., *et ali*, 1998, Sémantique cognitive de l'action : 1. Contexte théorique, *Langages*, 92, pp. 28-47.

DILLER A.M., 1991, Cohérence métaphorique, action verbale et action mentale en français, *Communication*, 53, pp. 209-228.

DIRVEN R., 1995, The construal of cause : The case of cause preposition, in TAYLOR J.R., MACLAURY R.E., (eds), 1995, *Language and the Cognitive Construal of the World*, Berlin/New York : Mouton de Gruyer, pp. 95-118.

DOMINICY M., FREDERIC M., (eds), 2001, *La mise en scène des valeurs. La rhétorique de l'éloge et du blâme*, Lausanne : Delachaux & Niestlé.

DOSTIC G., MEL'CUK I.A., POLGUERE A., n.d., Méthodologie d'élaboration des articles du Dictionnaire explicatif et Combinatoire du Français contemporain, http://www.neuvel.net/PDF_files/DostieEtAl.pdf

DOUAY C., ROULLAND D., 1990, *Les mots de Gustave Guillaume : vocabulaire technique de la psychomécanique du langage*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

DOWTY D., 1989, *On the semantic content of the notion of "thematic role"*, in CHERCHIA G., PARTEE B., TURNER E., (eds), *Properties, types and meaning*, Dodrecht : Kluwer, pp. 69-130.

DOWTY D, 1991, Thematic Proto-Roles and Argument Selection, *Language*, 67, pp.547-619.

DURST U., 2001, Why Germans don't feel "anger", in HARKINS J., WIERZBICKA A. (eds), 2001, *Emotions in Crosslinguistic Perspective*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter, pp. 115-148.

DURST U., 2003a, The Natural Semantic Metalanguage approach to linguistic meaning, *Theoretical Linguistics*, 29, 2003, pp. 157-200.

DURST U., 2003b, About MSN – A general reply, *Theoretical Linguistics*, 29, 2003, pp. 295-303.

DUSZAK A., 2003, O emocjach bez emocji. Gniew w perspektywie lingwistycznej, in DUSZAK A., PAWLAK N., (eds), *Anatomia gniewu. Emocje negatywne w językach i kulturach świata*, Warszawa : Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, pp. 13-24.

DUVERNAY-BOLENS J., 1998, Préface. Raison et sentiments chez Darwin, in DARWIN Ch., 1988, *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, Paris : Editions du CTHS, 1988, pp. VII-LIII.

ECO U., 1999, *Kant et l'ornithorynque*, Paris : Grasset.

EGGS E., 2000, Logos, ethos, pathos l'actualité de la rhétorique des passions chez Aristote, in PLANTIN C., DOURY M., TRAVERSO V., (eds), 2000, *Les émotions dans les interactions*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon., pp.15-31.

ELSTER L., 1995, « Rationalité, émotion et normes sociales », in PLANTIN C., DOURY M., TRAVERSO V., (eds), 2000, *Les émotions dans les interactions*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, pp.33-61.

ELSTER L., 2003, *Proverbes, maximes, émotions*, Paris : PUF.

ENFIELD N.J., 2001, Linguistic evidence for a Lao perspective on facial expression, in HARKINS J., WIERZBICKA A. (eds), 2001, *Emotions in Crosslinguistic Perspective*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter, pp. 149-166.

ENFIELD N.J., (ed), 2002, *Ethnosyntax. Explorations in Grammar & Culture*, Oxford : Oxford University Press.

FEUILLET J. (ed), 1998, *Actance et valence dans les langues de l'Europe*, Berlin/New York : Mouton de Gruyter.

FEUILLET J, 1998, Introduction, in FEUILLET J. (ed), *Actance et valence dans les langues de l'Europe*, Berlin/New York : Mouton de Gruyter, pp. 1-9.

FICI-GIUSTI F., 1998, Diathèse et voix marquée dans les langues d'Europe, in FEUILLET J. (ed), *Actance et valence dans les langues de l'Europe*, Berlin/New York : Mouton de Gruyter, pp. 347-390.

FILLMORE C.J., 2003, *Form and Meaning in Language. Vol I. Papers on Semantic Roles*, Stanford : CSLI Publications.

FLAUX N., VAN DE VELDE D., 2000, *Les noms en français : esquisse de classement*, Paris : Ophrys.

FLEISCHER M., 2002, *Konstrukcja rzeczywistości*, Wrocław : Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego.

FLEISCHER M., 2003, *Polska symbolika kolektywna*, Wrocław : Dolnośląska Szkoła Wyższa Edukacji.

FILIP H. (1996), Psychological predicates and the syntax-semantics interface, in GOLDBERG A. E. (ed.), (1996), *Conceptual Structure, Discourse and Language*, Stanford : CSLI, 1996, pp. 61-96.

FODOR J.A., 1975, *The language of thought*, Cambridge: Harvard University Press.

FOLEY W. A., VAN VALIN R., 1984, *Functional syntax and Universal Grammar*, Cambridge : Cambridge University Press.

FRANÇOIS J., 1989, *Changement, causation, action*, Genève/Paris : Droz.

FRANÇOIS J., 1990, Classement sémantique des prédications et méthode psycholinguistique d'analyse propositionnelle, *Langages*, 100, pp. 13-32.

FRANÇOIS J., 1997, « La place de l'aspect et de la participation dans les classements conceptuels des prédications verbales », in FRANÇOIS J., DENHIERE G., (eds), *Sémantique linguistique et psychologie cognitive. Aspects théoriques et expérimentaux*, Grenoble : PUG, pp.119-156.

FRANÇOIS J., 2003, *La prédication verbale et les cadres prédicatifs*, Louvain – Paris : Editions Peeters.

FRANKEN N., DOMINICY D., 2001, Epidictique et discours expressif, DOMINICY M., FREDERIC M., (eds), *La mise en scène des valeurs. La rhétorique de l'éloge et du blâme*, Lausanne : Delachaux & Niestlé, pp. 79-106.

FUCHS C., 1999, Diversity in linguistic representations. A challenge for cognition, in Fuchs C., Robert S., *Language Diversity and Cognitive Representations*, Amsterdam/Philadelphia : john Benjamins, pp. 3-20.

FUCHS C., 2003, Les langues entre universalisme et relativisme, in DORSTIER J-F., (ed), *Le cerveau et la pensée*, Auxerre : Sciences Humaines Editions, pp. 143-151.

FUCHS C., 2004, Pour introduire à la linguistique cognitive, in FUCHS C, (ed), *La linguistique cognitive*, Paris : Ophrys/Editions de la MSH, pp.1-24.

GAATONE D., 1998, *Le passif en français*, Paris : Duculot.

GALATI D., SINI B., 2000, Les structures sémantiques du lexique français des émotions, in PLANTIN C., DOURY M., TRAVERSO V., (eds), 2000, *Les émotions dans les interactions*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, pp. 75-88.

GALMICHE M., 1990, Hyponymie et généricité, *Langages*, 98, pp. 33-49.

GAUTHIER-MUZELLEC M.-H., 1988, *Aristote et la juste mesure*, Paris : PUF.

GEERTZ C., 1973, *The Interpretation of Cultures*, New York : Basic Books.

GILSON E., 1969, *Linguistique et philosophie. Essai sur les constantes philosophiques du langage*, Paris : Librairie philosophique J. Vrin.

GIRY-SCHNEIDER J., 1984, Sélection et sémantique : problèmes et modèles, *Langue française*, 115, pp.5-14.

GLADKOVA A. 2005, *Sočuvstvie* and *Sostradanie* : a Semantic Study of Two Russian Emotions. The *Natural Semantic Metalanguage* Approach, *LIDIL*, 32, pp. 35-47.

GODDARD C., 1989, Issues in Natural Semantic Metalanguage, *Quaderni di Semantica*, X/1, pp. 51-64.

GODDARD C., 1994, Semantic Theory and Semantic Universals, in GODDARD C., WIERZBICKA A., *Semantic and lexical universals. Theory and empirical findings*, Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, pp.7-29.

GODDARD C., 1997, The universal syntax of semantic primitives, *Language Sciences*, 19/3, pp. 197-207.

GODDARD C., 1998, *Semantic Analysis. A practical introduction*, Oxford : Oxford University Press.

GODDARD C., 2002a, Ethnosyntax, Ethnopragmatics, Sign-Functions, and Culture, in ENFIELD N., (ed.), *Ethnosyntax. Explorations in Grammar & Culture*, Oxford : Oxford University Press, pp. 52-73.

GODDARD C., 2002b, The search for the Shared Semantic Core of All Languages, in GODDARD C., WIERZBICKA A., *Meaning and Universal Grammar. Theory and empirical findings*, vol. I, Amesterdam/Philadelphia : John Benjamins, pp. 5-40.

GODDARD C. 2002c, On and on: Verbal explications for a polysemic network, *Cognitive Linguistics*, 13/3, pp. 277-294.

GODDARD C., 2003a, Whorf meets Wierzbicka : variation and universals in language and thought, *Language Science*, 25, pp. 393-432.

GODDARD C 2003b, pp. Natural Sémantic Metalanguage: Latest Perspectives, *Theoretical Linguistics*, 29, pp. 227-236.

GODDARD C., 2003c, Re-thinking THINK: Contrastive semantics of Swedish and English, Proceeding of the 2003 Conference of the Australian Linguistic Society.

GODDARD C., WIERZBICKA A., 2002, Semantic Primes and Universal Grammar, in GODDARD C., WIERZBICKA A., *Meaning and Universal Grammar. Theory and empirical findings*, vol. I, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, pp.41-85.

GODDARD C., WIERZBICKA A., 2004, Cultural scripts: What are they and what are they good for?, *Intercultural Pragmatics*, 1-2, 153-166.

GOLDBERG A. E, 1995, *A Construction Grammar Approach to Argument Structure*, Chicago : The University of Chicago Press.

GOLDBERG A. E. (ed.), 1996, *Conceptual Structure, Discourse and Language*, Stanford : CSLI.

GROSS M., 1995, Une grammaire locale de l'expression des sentiments, *Langue française*, 105, pp. 70-87.

GROSS G., PRANDI M., 2004, *La finalité. Fondements conceptuels et genèse linguistique*, Bruxelles : De Boek.Duculot.

GRUBER J.S., 1976, *Lexical structures in syntax and semantics*, Amsterdam/New York/Oxford : North-Holland Publishing Company.

GRUSZCZYŃSKA E., 2005, Szczęście po szwedzku – leksem *lycka* w języku szwedzkim, in DUSZAK A., PAWLAK N., *Anatomia szczęścia. Emocje pozytywne w językach i kulturach świata*, Warszawa : Wydawnictwa UW, pp. 93-102.

GRZEGORCZYKOWA R., 1999, Z badań nad porównawczą sematyką leksykalną : nazwy ‘tęsknoty’ w różnych językach, *Semantyka a konfrontacja językowa*, 2, pp.199-204.

GRZEGORCZYKOWA R., 2001, *Wprowadzenie de semantyki językoznawczej*, Warszawa : Wydawnictwo Naukowe PWN.

GRZEGORCZYKOWA R., WASZAKOWA K., 2000, O programie badań porównawczych w zakresie semantyki leksykalnej, in GRZEGORCZYKOWA R., WASZAKOWA K., (eds), *Studia z semantyki porównawczej*, Warszawa : Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, pp.7-10.

GRZELA J., 2004, Why we need an Internet venue for studying european language culture, *Journal for EuroLinguistiX*, 1, pp. 1-8, http://www1.ku-eichstaett.de/SLF/EngluVglSW/ELiX/index.htm

GRZESIUK A., 1995, *Składnia wypowiedzi emocjonalnych*, Lublin : Wydawnictwo UMCS.

GUIMIER C., 1996, *Les adverbes du français. Le cas des adverbes en* –ment, Paris : Ophrys.

HAGEGE C., 1995, *La structure des langues*, Paris : PUF.

HAIMAN J., 1985a, *Natural syntax. Iconicity and erosion*, Cambridge, Cambridge University Press.

HAIMAN J., (ed), 1985b, *Iconicity in syntax*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins

HANKS P., 1990, Evidence and intuition in lexicography, in TOMASZCZYK J., LEWANDOWSKA-TOMASZCZYK B., *Meaning and lexicography*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, pp. 31-41.

HARKINS J., WIERZBICKA A. (eds), 2001, *Emotions in Crosslinguistic Perspective*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter.

HOPPER P.J., THOMPSON S.A., The iconicity of the universal categories ‘noun’ and ‘verbs’, in HAIMAN J., 1985, pp. 151-183.

HUMBOLDT von W., 2000, *Sur le caractère national des langues, et autres écrits sur le langage*, Paris: Editions du Seuil.

HUMBOLDT von W., 2000a, Sur la traduction. Introduction à l’Agamemnon, in HUMBOLDT von W., 2000, *Sur le caractère national des langues, et autres écrits sur le langage*, Paris: Editions du Seuil, pp. 33-47.

HUMBOLDT von W., 2000b, Essai sur les langues du Nouveau continent, in HUMBOLDT von W., 2000, *Sur le caractère national des langues, et autres écrits sur le langage*, Paris: Editions du Seuil, pp. 56-57.

HUMBOLDT von W., 2000c, « Sur l’étude comparée des langues dans son rapport aux différentes époques du développement du langage », in HUMBOLDT von W., 2000, *Sur le caractère national des langues, et autres écrits sur le langage*, Paris: Editions du Seuil, pp.65-111.

HUMBOLDT von W., 2000d, « De l’influence de la diversité de caractère des langues sur la literature et la culture de l’esprit », in HUMBOLDT von W., 2000, *Sur le caractère national des langues, et autres écrits sur le langage*, Paris: Editions du Seuil, pp. 121- 129.

INCHAURRALDE C., 1997, Space, Reference and Emotional Involvement, in NIEMEIER S., DIRVEN R., (eds.), *The language of Emotions*, Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing Company, pp. 135-154.

JACKENDOFF R., 1987, The status of thematic relations in linguistic theory, *Linguistic Inquiry*, 18/3, pp. 369-411.

JACKENDOFF R., 1985, *Semantics and Cognition*, Cambridge : The Mit Press.

JÄKEL O., 1995, The metaphorical conception of mind: "Mental activity is manipulation", in TAYLOR J.R., MACLAURY R.E., (eds), *Language and the Cognitive Construal of the World*, Berlin/New York : Mouton de Gruyer, pp. 197-230.

JAKUBOWICZ M., 1999, *Etymologia nazw uczuć negatywnych w językach europejskich*, thèse de doctorat, Kraków, PAN [non publié].

JOHNSON-LAIRD P.N., OATLEY K., 1989, The language of Emotions: An Analysis of a Semantic Field, *Cognition and Emotion*, 3(2), pp. 81-123.

JURKOWSKI M., 1989, Analiza językowa nienawiści i zawiści, in SZYSZKOWSKA M. (ed), *Nienawiść i zawiść*, Warszawa : Instytut Wydawniczy Związków zawodowych, pp. 11-25.

KALLAS K., 1999, Przymiotnik, in GRZEGORCZYKOWA R., LASKOWSKI R., WRÓBEL H., (eds), *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Morfologia*, Warszawa : PWN, pp. 469-521.

KAPFERER J.-N., 1995, *Rumeurs. Le plus vieux media du monde*, Paris : Seuil.

KARDELA H., 1999, Ogdena i Richardsa trójkąt uzupełniony, in BARTMIŃSKI J., (ed), *Językowy obraz świata*, Lublin : Wydawnictwo UMCS, pp. 15-38.

KAROLAK S., 2001, *Od semantyki do składni*, Warszawa : Instytut Slawistyki PAN.

KATAN D., 1999, *Translating Cultures. An introduction for Translators, Interpreters and Mediators*, Manchester : St. Jerome Publishing.

KERBRAT-ORECCHIONI C., 2000, Quelle place pour les émotions dans la linguistique du XXe siècle? Remarques et aperçus, in PLANTIN C., DOURY M., TRAVERSO V., (eds), *Les émotions dans les interactions*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, pp. 33-74.

KIDRON Y., KUZAR R., 2002, My face is paling against my will: Emotion and control in English and Hebrew, *Pragmatics & Cognition*, 10, 1/2, pp. 129-157.

KLEIBER G., 1990, *La sémantique du prototype*, Paris: PUF.

KOCH P., 2002, *Il ne me faut plus nule rien.* Changement sémantique, métataxe et réanalyse, *Syntaxe & Sémantique*, 4, pp. 67-108.

KOMUR G., 2005, Le transfert de l'aspect verbal sur le substantif en polonais, *Cahiers Chronos*, 12, pp. 143-158.

KOSELAK A., 2003a, Quelle honte ! – Ale wstyd ! *Un essai de sémantique transculturelle*, Mémoire de DEA, Université de Metz.

KOSELAK A., 2003b, Approche sémantique du concept de *honte*, *Pratiques*, n° 117-118, pp. 51-76.

KOSELAK A., 2003c, La sémantique naturelle d'Anna Wierzbicka et les enjeux interculturels, *Communications*, 4, pp. 83-97.

KOSELAK A., 2004, *Rêver* : questions sémantiques, *Le langage et l'homme*, n° XXXIX.1, pp.85-108.

KOSELAK A., 2005, *Mépris / dédain*, deux mots pour un même sentiment ?, *LIDIL*, 32, pp. 21-34

KOSELAK A, *à paraître*, a, Sources et tradition polonaise en linguistique cognitive, *CORELA*

KOSELAK A, *à paraître*, b, Review of Semantic Primes and Universal Grammar: Empirical evidence from the Romance languages, ed. by BERT PEETERS, *Word*.

KÓVECSES Z., 1989, *Emotion Concepts*, New York : Springer-Verlag.

KÓVECSES Z., 2003 , *Metaphor and emotion. Language, Culture, and Body in Human Feeling*, Cambridge/Paris: Cambridge University Press/ Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.

KREUTZ P., 2001, L'épidictique et les émotions, in DOMINICY M., FREDERIC M., (eds), 2001, *La mise en scène des valeurs. La rhétorique de l'éloge et du blâme*, Lausanne : Delachaux & Niestlé, pp. 107-134.

KRZYŻANOWSKA A., 2005, Sur la manifestation de certaines émotions négatives, in PAMUŁA M., PYTLARZ A., *L'Europe des langues et des cultures*, t. II, *Langue et littérature*, 27, Gerflint, pp. 68-75.

KUSZMIDER B., 1989, *Linguistique contrastive et traduction. Aspect, temporalité et modalité en polonais et en français*, Paris : Ophrys.

LABORIT H., 1968, *Biologie et structure*, Paris : Gallimard.

LAKOFF G., 1987, *Women, Fire and Dangerous Things*, Chicago/London, The University of Chicago Press.

LAKOFF G., JOHNSON M., 1985, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris: Minuit.

LAIRD J.D., APOSTOLERIS N.H., 1996, Emotional Self-control and Self-perception: Feelings are the Solution, not the Problem, in HARRÉ R., PARROTT W.G., (eds), *The Emotions. Social, Cultural and Biological Dimension*, London/Thousand Oaks/New Dehli : SAGE Publications, pp. 285-301.

LANGACKER R., 1987, Foundations of cognitive grammar. Vol. I. Theoretical Prerequisites, Stanford: Stanford University Press.

LANGACKER R., 1991a, *Foundations of cognitive grammar. Vol. II. Descriptive Application*, Stanford: Stanford University Press.

LANGACKER R., 1991b, Noms et verbes, *Communications*, 53, pp. 103-154.

LANGACKER R., 2000, Grammar and conceptualization, Berlin/New York : Mouton de Gruyter.

LANGACKER R., 2002, *Concept, Image and Symbol*, Berlin/New York : Mouton de Gruyter.

Langue Française, 1993, 98.

LASKOWSKI R., 1988, Kategorie morfologiczne języka polskiego – charakterystyka funkcjonalna, in GRZEGORCZYKOWA R., LASKOWSKI R., WRÓBEL H., (eds), *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Morfologia*, Warszawa: PWN, pp. 151-221.

LAZARD G., 1994, *L'actance*, Paris: PUF.

LE BRETON D., 2004, *Les passions ordinaires. Anthropologie des émotions*, Paris : Petite Bibliothèque Payot.

LE COUR GRANDMAISON O., 2001, « Introduction », in LE COUR GRANDMAISON O., (ed.), *Faut-il avoir la haine ?,* Paris : L'Harmattan, pp.7-19.

LEEMAN D., 1995, « Pourquoi peut-on dire *Max est en colère* mais non **Max est en peur ?* Hypothèses sur la construction être en N », *Langue française*, 105, pp. 55-69.

LE NY J.F., 1979, *La sémantique psychologique*, Paris : PUF.

LEVIN B., RAPPPAPORT HOVAV M., 2005, *Argument Realization*, Cambridge: Cambridge University Press.

LEVONTINA I., ZALIZNIAK A., 2001, Human emotions viewed through the Russian Language, in HARKINS J., WIERZBICKA A. (eds), 2001, *Emotions in Crosslinguistic Perspective*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter, pp. 291-336.

LIBURA A., 2000, « Analiza semantyczna wyrazów nazywających NIENAWIŚĆ i inne uczucia negatywne", *Język a kultura*, 14, pp.135-151.

LINDE-USIELNIEWICZ J., 2003, Uwagi o pewnych niebezpieczństwach związanych z kontrastywnym badaniem językowego obrazu świata, in GRZEGORCZYKOWA R., WASZAKOWA K., (eds), 2003, *Studia z semantyki porównawczej. Część II*, Warszawa : Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, pp. 357-370.

LEWIS M., 1992, *Shame. The exposed self*, New York: The Free Press.

LORENZ K., 1969, *L'agression*, Paris: Flammarion.

LUCY J., 1992, *Language diversity and thought*, Cambridge: Cambridge University Press.

MAĆKIEWICZ J., 1991, *Nienaukowy i naukowy obraz morza*, Gdańsk: Uniwersytet Gdański.

MAĆKIEWICZ J., 1996, O chaosu do porządku, czyli o pewnym typie kategorii naukowych, in GRZEGORCZYKOWA R., PAJDZIŃSKA A., *Językowa kategoryzacja świata*, Lublin: UMCS, pp. 243-254.

MAĆKIEWICZ J., 1999a, Wyspa – językowy obraz wycinka rzeczywistości, in Bartmiński J., (ed), *Językowy obraz świata*, pp. 193-206.

MAĆKIEWICZ J., 1999b, Co to jest językowy obraz świata?, *Etnolingwistyka*, 11, pp. 7-24.

MACLEAN P.D., 1980, The triune brain, in RORTY O. A., (ed.) *Explaining emotions*, Berkeley/Los Angeles/London : University of California Press, pp. 9-36.

MARKUS H.R., KITAYAMA S., 1991, Culture and the Self : Implications for Cognition, Emotion, and Motivation, *Psychological Review*, 98/2, pp. 224-253.

MARLEWSKA J., 1989, Odmiany nienawiści, in SZYSZKOWSKA M. (ed), 1989, *Nienawiść i zawiść*, Warszawa : Instytut Wydawniczy Związków zawodowych, pp.108-118.

MASLOW A.H., 1986, *W stronę psychologii istnienia*, Warszawa: Pax.

MASSERON C., 2005, Noms de *peur*, *Journées d'étude sur le lexique*, Lyon, 9-10 mars 2005 (communication orale).

MASSERON C., à paraître, *Topique de la peur – construction psychologique, linguistique et sémiotique de la peur*.

MATHIEU Y.A., 2000, *Les verbes de sentiment. De l'analyse linguistique au traitement automatique*, Paris : CNRS Editions.

MOREAU P-F., 2003, *Spinoza et le spinozisme*, Paris : PUF.

NIEMEIER S., DIRVEN R., (eds.), 1997, *The language of Emotions*, Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.

NIEWIARA A., 2000, Badania etymologii a odtwarzania a odtwarzanie językowego obrazu świata, *Język a kultura*, 13, pp. 97-106.

NOWAKOWSKA-KEMPNA I., 1995, *Konceptualizacja uczuć w języku polskim. Prologomena*, Warszawa: Wydawnictwo WSP.

NOWAKOWSKA-KEMPNA I., 2000, *Konceptualizacja uczuć w języku polskim. Część II. Data*, Warszawa: Wydawnictwo WSP.

OATLEY K., 2004, *Emotions. A Brief History*, Blackwell Publishing.

OATLEY K., JENKINS J.M., 2003, *Understanding Emotions*, Malden/Oxford, Blackwell Publishing.

OGIEN R., 1993, *Un portrait logique et moral de la haine*, Combas: Editions de l'Eclat.

ORTONY A., CLORE G.L., COLLINS A., 1988, *The Cognitive Structure of Emotions*, Cambridge : Cambridge University Press.

PANAYIOTOU A., 2006, Translating Guilt: An Endeavor of Shame in the Mediterranean?, in PAVLENKO A., (ed), *Bilingual Minds. Emotional Exprerience, Expression and Representation*, Clevedon : Multilingual Matters LTD, pp. 152-182.

PAPERMAN P., 1995, L'absence d'émotion comme offense, in PAPERMAN P., OGIEN R., (eds), 1995, *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, Paris : Editions de L'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, pp : 175-196.

PAWELEC A., 2005, *Znaczenie ucieleśnione, propozycje kręgu Lakoffa*, Kraków : Universitas.

PEETERS B., 1997, The syntax of time and space primitives in French, *Language Sciences*, 19/3, pp. 235-344.

PEETERS B., 1999, 'Salut! Ca va? Vous avez passé un bon weekend ?', *French Language Studies*, 9, pp. 239-257.

PEETERS B., 2002, La « métalangue sémantique naturelle » au service de l'étude du transculturel, *Travaux de linguistique* 45, Gand, pp. 83-101.

PEETERS B., 2004, *Commencer*: la suite, mais pas encore la fin, French Language Studies, 14, pp. 149-168.

PEETERS B., (ed), 2006, *Semantic Primes and Universal Grammar. Empirical evidence from the Romance Languages*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.

PESETSKY D., 1995, *Zero syntax. Experiencers and Cascades*, Massachussetts/London : MIT Press.

PIKE K., PIKE E.G., 1995, *L'analyse grammaticale. Introduction à la tagmémique*, Paris: Editions Peeters.

PLANTIN C., 2003, Structures verbales de l'émotion parlée, in COLLETTA J.M., TCHERKASSOF, A., (eds), 2003, *Les émotions. Cognition, langage et développement*, Bruxelles : Mardaga, pp. 98-130.

PLANTIN C., DOURY M., TRAVERSO V., (eds), 2000, *Les émotions dans les interactions*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon.

POTTIER B., 1965, *Sémantique générale*, Paris : PUF.

Pragmatics and Cognition, n° 8/1, "Facial Information Processing".

PRZYBYLSKA R., 2002, *Polisemia przyimków polskich w świetle semantyki kognitywnej*, Kraków : Uniwersitas.

PUZYNINA J., 2000, Uczucia a postawy we współczesnym języku polskim, *Język a kultura*, 14, pp. 9-24.

RASTIER F., 1991, *Sémantique et recherches cognitives*, Paris : PUF.

RASTIER F., 1995, « La sémantique des thèmes ou le voyage sentimental », Revue électronique *Texto*, http://www.revue-texto.net/ , texte légèrement remanié, la première parution dans RASTIER F., (dir.), 1995, *L'analyse thématique des données textuelles*, Paris, Didier, pp. 223-249.

RASTIER F., 1996, *Sémantique interprétative*, Paris : PUF.

REISENZEIN R., 1995, On Oatley and Johnson-Laird's Theory of Emotion and Hierarchical Structures in the Affective Lexicon, *Cognition and Emotion*, 1995, 9(4), pp. 383-416.

REY-DEBOVE J., 1978, *Le métalangage*, Paris: Le Robert.

RIEGEL M, PELLAT J.C., RIOUL R., 1994, *Grammaire méthodique du français*, Paris : PUF.

RORTY O. A., 1980, *Introduction*, in RORTY O. A., (ed.) 1980, *Explaining emotions*, Berkeley/Los Angeles/London : University of California Press, pp. 1-8.

RORTY O. A., (ed.) 1980, *Explaining emotions*, Berkeley/Los Angeles/London : University of California Press.

ROZWADOWSKA B., 1992, *Thematic Constraints on Selected Constructions in English and Polish*, Wrocław : Wydawnictwa Uniwersytetu Wrocławskiego.

ROZWADOWSKA B., 1997, *Towards a Unified Theory of Nominalizations. External and Internal Eventualities*, Wrocław: Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego.

RUDZKA-OSTYN B. 2000, *Z rozważań nad kategorią przypadka*, Kraków : TAiWPN Universitas.

RURAWSKI J., 1989, Od zazdrości do nienawiści, in SZYSZKOWSKA M. (ed), *Nienawiść i zawiść*, Warszawa : Instytut Wydawniczy Związków zawodowych, pp. 90-107.

RUSSEL J.A., 1991, Culture and the Categorization of Emotions, *Psychological Bulletin*, 110/3, pp. 426-450.

RUSSEL J.A., FERNANDEZ-DOLS J.M. *et alli* (eds), 1995, *Everyday Conceptions of Emotion. An Introduction to the Psychology, Anthropology and Linguistics of Emotion*, Dodrecht/Boston/London : Kluwer.

RUWET N., 1995a, Les verbes de sentiment forment-ils une classe distincte dans la grammaire ?, in BAT-ZEV SHYLDKROT H ;, KUPFERMAN L, (eds), *Tendances récentes en linguistique française et générale. Volume dédié à David Gaatone*, *Linguisticae investigaciones*, Supplementa 20, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, pp. 345-362

RUWET N., 1995b, Les verbes de sentiments peuvent-ils être agentifs?, *Langue Française*, 105, pp.28-39.

SAEED J.I., 2003, *Semantics*, Malden : Blackwell Publishing.

SALOMON R.C., 1980, Emotions and choice, in RORTY O. A., (ed.) *Explaining emotions*, Berkeley/Los Angeles/London : University of California Press, pp. 251-282.

SAPIR E., 1968, *Linguistique*, Paris : Gallimard.

SAPIR E., 2001, *Le Langage. Introduction à l'étude de la parole*, Paris : Payot.

SCHLESINGER I.M., 1989, Instruments as agents, *Journal of Linguistics*, 25, pp. 189-210.

SCHLESINGER I.M., 1992, The Experiencer as an Agent, *Journal of memory and language*, 31, pp. 315-332.

SERIOT P, 2005, Oxymore ou malentendu? Le relativisme universaliste de la métalangue sémantique naturelle universelle d'Anna Wierzbicka, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 58, pp. 23-43.

SIEMIEŃSKI T., 1991, Problematyka relacji między językiem a kulturą w pracach językoznawców amerykańskich, *Język a kultura*, 1, pp. 73-82.

DE SIVERS F., 1985, La grammaire au service de l'ethnologie, in THOMAS J.M.C., (ed), 1985, *Linguistique, ethnologie, ethnolinguistique*, Paris : SELAF, pp. 47-55.

SPAGIŃSKA-PRUSZAK A., 1994, *Język emocji*, Gdańsk : Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego.

SPINOZA B., 1954, *L'Ethique*, Paris : Gallimard.

SZYSZKOWSKA M. (ed), 1989, *Nienawiść i zawiść*, Warszawa : Instytut Wydawniczy Związków zawodowych.

TABAKOWSKA E., 1995, *Gramatyka i obrazowanie. Wprowadzenie do językoznawstwa kognitywnego*, Kraków : PAN.

TALMY L, 1988, "Force Dynamics in Language and Cognition", *Cognitive Science*, 12, 49-100.

TALMY L, 2001, Toward a Cognitive Semantics, Volume II : Typology and Process in Conceptual Structuring, Cambridge/London: The MIT Press.

TALMY L, 2003, Toward a Cognitive Semantics, Volume I : Concept Structuring System, Cambridge/London: The MIT Press.

TAPPOLET C., 2000, *Emotions et valeurs*, Paris: PUF.

TEVENIAN P., 2001, "La haine dans le débat "sur l'immigration"", in LE COUR GRANMAISON O., (ed.), *Faut-il avoir la haine ?,* Paris : L'Harmattan, pp.35-54.

THOMAS J.M.C, 1985, Introduction, in THOMAS J.M.C., (ed), *Linguistique, ethnologie, ethnolinguistique*, Paris : SELAF, pp. 15-24.

THOMAS J.M.C., (ed), 1985, *Linguistique, ethnologie, ethnolinguistique*, Paris : SELAF.

TOKARSKI R., 1997/1998, Językowy obraz świata a niektóre założenia kognitywizmu, *Etnolingwistyka*, 9/10, pp. 7-23.

TOKARSKI R., 2004, *Semantyka barw we współczesnej polszczyźnie*, Lublin : Wydawnictwa UMCS.

TRAVIS C., 2003, The semantics of the Spanish subjonctive : Its use in the natural semantic metalanguage, *Cognitive Linguistics*, 14/1, pp.47-69.

VON UEXKÜLL J., 1965, *Mondes animaux et monde humain*, Paris : Denoël.

VAN DE VELDE D., 1997, Cet obscur objet du désir. L'objet des verbes de sentiment, *Travaux de linguistique*, 35, pp. 67-78.

VAN DE VELDE D., 1999, « La multiplication des sentiments », *Travaux de Linguistique*, 38, pp. 63-87.

VAN VOORST J., 1992, The aspectual semantic of psychological verbs, *Linguistic and philosophy*, 15, pp.65-92.

WĄSIK E., 1998, O pojęciu eurolingwistyki. Na marginesie książki Norberta Reitera *Grundzüge der Balkanologie*, in FURDAL A., (ed), *Studia nad językami i kulturami europejskimi*, Wrocław : PAN, pp.85-93.

VENDLER Z., 1967, *Linguistics in philosophy*, New York : Cornell University Press.

VERSPOOR M., DIRVEN R., RADDEN G., 2001, Łączenie treści informacyjnych: składnia, in TABAKOWSKA E., (ed), 2001, *Kognitywne podstawy językoznawstwa*, Kraków : Universitas, pp.111-146.

VERSTIGGEL J-C., DENHIERE G., 1990, Représentation cognitive et typologie combinatoire des procès : étude expérimentale des activités de catégorisation, *Langages*, 100, pp. 33-44.

WHORF B.L., 1956, *Language, Thought and Reality*, Cambridge : The MIT Press.

WIERZBICKA A., 1969, *Dociekania semantyczne*, Wrocław : Ossolineum.

WIERZBICKA A., 1971, *Kocha, lubi, szanuje. Medytacje semantyczne*, Warszawa: Wiedza powszechna.

WIERZBICKA A., 1972a, *Semantic Primitives*, Frankfurt/Main: Athenäum.

WIERZBICKA A., (ed), 1972b, *Semantyka i słownik. Z dziejów form artystycznych w literaturze polskiej*, Wrocław: Ossolineum.

WIERZBICKA A., 1976, "Mind and body", in MACCAWLEY J.D., (ed), 1976, *Notes from the Linguistic Underground. Syntax and Semantics* 7, New York : Academic Press, pp. 129-157.

WIERZBICKA A., 1980a, *Lingua mentalis. The semantics of natural language*, Sydney : Academic Press.

WIERZBICKA A., 1980b, *The case for surface case*, Ann Arbor : Karoma Publishers.

WIERZBICKA A, 1985, Lexicography and conceptual analysis, Tucson : Karoma.

WIERZBICKA A., 1988a, « L'amour, la colère, la joie, l'ennui. La sémantique des émotions dans une perspective transculturelle », *Langages*, n° 89, pp. 97-107.

WIERZBICKA A., 1988b, *The semantics of grammar*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.

WIERZBICKA A., 1989, Semantic Primitives and Lexical Universals, *Quaderni di Semantica*, X/1, pp.103-121.

WIERZBICKA A., 1990, Podwójne życie człowieka dwujęzycznego, in MIODUNKA W. (ed.), *Język polski na świecie*, Warszawa/Kraków : PWN, pp. 71-104.

WIERZBICKA A., 1992a, *Semantics, Culture and Cognition. Universal Human Concepts in Culture-Specific Configurations*, New York/Oxford : Oxford University Press.

WIERZBICKA A., 1992b, Defining emotion concepts, *Cognitive science*, 16, pp. 539-587.

WIERZBICKA A., 1994a, Semantic Universals and Primitive Thought : The Question of the Psychic Unity of Humankind, *Journal of Linguistic Anthropology*, 4 (1), pp. 23-49.

WIERZBICKA A., 1994b, Cognitive domains and the structure of the lexicon: The case of emotions, in HIRSCHFELD L.A., GELMAN S.A., (eds), Mapping the mind. Domain Specificity in Cognition and Culture, Cambridge: Cambridge University Press pp. 431-452.

WIERZBICKA A., 1994c, Semantic Primitives and Semantic Fields, in LEHRER A., KITTAY E., *New Essays in Semantic and Lexical Organization*, Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, pp. 209-227.

WIERZBICKA A., 1994d, Semantic Primitives Across Languages: A critical Review, in GODDARD C., WIERZBICKA A., *Semantic and lexical universals. Theory and empirical findings*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, pp. 445-500.

WIERZBICKA A., 1995, Everyday conception of emotion : A semantic perspective, in RUSSEL J.A., FERNANDEZ-DOLS J.M. *et alli* (eds), 1995, *Everyday Conceptions of Emotion. An Introduction to the Psychology, Anthropology and Linguistics of Emotion*, Dodrecht/Boston/London : Kluwer, pp 17-48.

WIERZBICKA A., 1996, *Semantics. Primes and universals*, Oxford/New York : Oxford University Press.

WIERZBICKA A., 1997, *Understanding Cultures through Their Key Words*, Oxford : Oxford University Press.

WIERZBICKA A., 1999a, *Język, umysł, kultura*, Warszawa : PWN.

WIERZBICKA A., 1999b, *Emotions across Languages and Cultures. Diversity and universals*, Paris/Cambridge : Cambridge University Press/Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.

WIERZBICKA A., 2001, A culturally salient Polish emotion : *Przykro*, in HARKINS J., WIERZBICKA A. (eds), *Emotions in Crosslinguistic Perspective*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter, pp. 337-358.

WIERZBICKA A 2002, Semnatic Primes and Universal Grammar in Polish, in GODDARD C., WIERZBICKA A., *Meaning and Universal Grammar. Theory and empirical findings*, vol. II, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, pp. 65-144.

WIERZBICKA A., 2006, A Conceptual Basis for Intercultural Pragmatics and World-wide Understanding, 31st International LAUD Symposium: *Intercultural Pragmatics: Linguistic, social and Cognitive approaches*, Landau/Pfalz.

WŁODARCZYK A., WŁODARCZYK H., 2001, La préfixation verbale en polonaise I. Le statut grammatical des préfixes, *Studia Kognitywne*, 4, Warszawa : PAN, pp. 93-110.

WRÓBEL H., 1999, Czasownik, in GRZEGORCZYKOWA R., LASKOWSKI R., WRÓBEL H., (eds), *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Morfologia*, Warszawa : PWN, pp. 536-577.

YALLOP C., 2004, Words and meaning, in HALLIDAY M.A.K. *et alli*, 2004, *Lexicology and Corpus Linguistics. An introduction*, London/New York : Continuum, pp. 23-72.

YORDANSKAIA L., 1972, Próba leksykograficznego opisu znaczeń grupy rosyjskich słów oznaczających uczucia, in WIERZBICKA A., (ed), 1972b, *Semantyka i słownik. Z dziejów form artystycznych w literaturze polskiej*, Wrocław: Ossolineum, pp.105-124.

ZARON Z., 1988, Niektóre problemy z konotacją syntakstyczną, in BARTMIŃSKI J. (ed), *Konotacja*, Lublin : Wydawnictwo UMCS, pp. 113-120.

ZMARZER W., 1985, *Charakterystyka semantyczna czasowników polskich stanu psychicznego w języku polskim i rosyjskim*, Warszawa : Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego.

DICTIONNAIRES

BAŃKOWSKI A., 2000, *Etymologiczny słownik języka polskiego, tom 1, 2*, Warszawa : Wydawnictwo Naukowe PWN.

BRÜCKNER A., 2000, *Słownik etymologiczny języka polskiego*, Warszawa : Wiedza powszechna.

Dictionnaire éléctronique Français-polonais, Polonais-français, version 2.5, 2004.

GAFFIOT F., 1966, *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris: Librairie Hachette.

GAJEWSKA B., PAWLUS M, 2003, *Słownik synonimów i antonimów*, Bielsko-Biała: Park.

GRANDSAIGNES D'HAUTERIVE R., 1947, *Dictionnaire d'ancien français. Moyen Age et Renaissance*, Paris : Larousse.

KUPISZ K., KIELSKI B., 1989, *Podręczny słownik polsko-francuski*, Warszawa: Wiedza powszechna.

MULDER-NIECKOWSKI P., 2004, *Wielki słownik frazeologiczny języka polskiego*, Warszawa : Świat Książki.

REY A., (dir.), 2000, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris : Dictionnaires LE ROBERT.

Trésor de la langue française informatisé, http://atilf.atilf.fr/tlf.htm

Universalny słownik języka polskiego, 2003, vol. 1-6, Warszawa: PWN.

ANNEXES

ANNEXE 1

Version polonaise de la métalangue sémantique naturelle (Wierzbicka, 2002) :

Substantifs : *ja, ty, ktoś, coś, ludzie, ciało*

Déterminants : *ten, ten sam, inny*

Quantificateurs : *jeden, dwa, dużo, niektórzy/niektóre, wszyscy/wszystko*

Prédicats mentaux : *myśleć, wiedzieć/znać, chcieć, czuć, widzieć, słyszeć*

Actions, évènements, mouvement : *robić, dziać się/ stać się, ruszać się*

Discours : *powiedzieć/mówić, słowo, prawda*

Existence et possession : *jest, mieć*

Vie et mort : *żyć, umrzeć*

Evaluateurs : *dobry, zły*

Descripteurs : *duży, mały*

Espace : *gdzie/miejsce, tutaj, nad, pod, wewnątrz/w, z (której) strony, blisko, daleko*

Temps : *kiedy/czas, teraz, przed, po, długo, krótko, przez pewien czas, moment/chwila*

Intensificateur, augmentateur : *bardzo, więcej*

Similarité : *tak (jak)*

Taxinomie, partonomie : *rodzaj, część*

Concepts « logiques » : *bo/z powodu, jeżeli, nie, być może, móc*

Annexe 2

Versions polonaises et anglaises des explications verbales des affects

Haine (X hait Y)
X czuł coś takiego bo X myślał coś
  Czasem ktoś myśli o kimś innym :
  "wiem coś złego o tej osobie
  z tego powodu myślę że ta osoba jest zła
  kiedy myślę o tej osobie
        czuję coś złego
        chcę zrobić coś bardzo złego tej osobie
        chcę żeby coś bardzo złego stało się tej osobie"
  kiedy ta osoba myśli to, ta osoba czuje coś złego
  kiedy ta osoba czuje to, coś dzieje się w ciele tej osoby
X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego
(ludzie powiedzieliby, że to źle czuć takie rzeczy)

Haine (X hait Y)
X felt something because X thought something
  Sometimes a person thinks about someone else:
  "I know something bad about this person
  because of it I think this person is bad
  when I think about this person
        I think something bad
        I want to do something very bad to this person
        I want something very bad happen to this person"
  when this person think this, this person feels something bad
  when this person feels it, something happen in the body of this person
X felt something like this
because X thought something like this
(people would say this is bad to think things like this)

Détester (X déteste Y)
X czuł coś bo X myślał coś
  czasem ktoś myśli o kimś innym :
        "wiem coś złego o tej osobie
        z tego powodu myślę coś złego o tej osobie
        kiedy myślę o tej osobie czuje coś złego"
   kiedy ta osoba myśli to, ta osoba czuje coś złego
X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego

Détester (X déteste Y)
X felt something because X thought something
  sometimes a person think about something else:
        "I know something bad about this person
        because of this I think something bad about this person
        when I think about this person I feel something bad"
  when this person thinks it this person feels something bad
X felt something like this
because X thought something like this

amour (X aime Y)
X czuł coś bo X myślał coś
  Czasem ktoś myśli o kimś innym:
    "znam tę osobę
    ta osoba jest dobra
    kiedy myślę o tej osobie
      czuję coś dobrego
      chcę zrobić coś dobrego dla tej osoby
      chcę żeby ta osoba była blisko mnie (chcę być z tą osobą)
      chcę żeby ta osoba czuła to samo dla mnie"
    kiedy ta osoba myśli to, ta osoba czuje coś dobrego
X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego

amour (X aime Y)
X felt something because X thought something
  Sometimes a person thinks about someone else:
    "I know this person
    when I think about this person
      I feel something good
      I want do something good for this person
      I want this person be near me (I want to be with this person)
      I want this person feel the same toward me"
    when this person thinks it, this person feels something good
  X felt something like this
  because X thought something like this

aimer (bien) (X aime (bien) Y)
X czuł coś bo X myślał coś
  Czasem ktoś myśli o kimś innym :
    "znam tę osobę
    kiedy myślę o tej osobie, czuję coś dobrego"
  kiedy ta osoba myśli to, ta osoba czuje coś dobrego
X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego

aimer (bien) (X aime (bien) Y)
X felt something because X thought something
  Sometimes a person thinks about someone else
    "I know this person
    when I think about this person I feel something good"
  when this person thinks it, this person feels something good
X felt something like this
because X thought something like this

ne pas détester (X ne déteste pas Y)
X czuł coś bo X myślał coś
  Czasem ktoś myśli o czymś :
    "kiedy widzę tę rzecz czuję coś dobrego
    z tego powodu myślę coś dobrego o tej rzeczy"
  kiedy ta osoba myśli to, ta osoba czuje coś dobrego
X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego

ne pas détester (X ne déteste pas Y)
X felt something because X thought something
Sometimes a person thinks about something:
"when I see this thing I feel something good
because of it I think something good about this thing"
when this person thinks it this person feels something good
X felt something like this
because X thought something like this

ne pas aimer (X n'aime pas Y)
X czuł coś bo X myślał coś
Czasem ktoś myśli o kimś innym :
"znam tę osobę
kiedy myślę o tej osobie czuję coś złego"
kiedy ta osoba myśli to ta osoba czuje coś złego
X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego

ne pas aimer (X n'aime pas Y)
X felt something because X thought something
Sometimes a person thinks about someone else
"I know this person
when I think about this person I feel something bad"
when this person thinks it this person feels something bad
X felt something like this
because X thought something like this

Adoration (X adore Y)
X czuł coś bo X myślał coś
Czasem ktoś myśli o kimś innym:
"znam tę osobę
ta osoba jest kimś bardzo dobrym
kiedy myślę o tej osobie:
czuje coś bardzo dobrego
chcę żeby ta osoba wiedziała, że czuję dla tej osoby coś bardzo dobrego"
kiedy ta osoba myśli to ta osoba czuje coś bardzo dobrego
X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego

Adoration (X adore Y)
X felt something because X thought something
sometimes a person thinks about someone else:
"I know this person
this person is very good
when I think about this person:
I feel something very good
I want this person knows I think something very good towards this person"
when this person thinks it this person feels something good
X felt something like this
because X thought something like this

Mépris (X méprise Y)
X czuł coś bo X myślał coś
czasem ktoś myśli o kimś innym :

“wiem coś złego o tej osobie
ludzie myślą coś złego o takich rzeczach
ludzie myślą że z tego powodu ta osoba nie jest jak inne osoby
ludzie myślą coś złego o tej osobie z tego powodu
myślę to samo
robię coś z moim ciałem bo chcę żeby ta osoba wiedziała, że nie myślę o tej osobie jak o innych osobach”
kiedy ta osoba myśli to, ta osoba czuje coś złego
X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego
(ludzie powiedzieliby, że to źle czuć takie rzeczy)

Mépris (X méprise Y)
X felt something because X thought something
sometimes a person thinks about someone else:
“I know something bad about this person
people think something like this is bad
people think this person isn’t like other people because of this
people think something bad about this person
I think the same
I do something with my body because I want this person knows this: I don’t think this person is like other people
when this person thinks is, this person feels something bad
X felt something like this
because X thought something like this
(people would say this is bad to think things like this)

Admiration (X admire Y)
X czuł coś bo X myślał coś
czasem ktoś myśli o kimś innym coś takiego :
“wiem coś o tej osobie
ta osoba może robić coś czego ja nie mogę zrobić
chciałbym być jak ta osoba”
kiedy ta osoba myśli to ta osoba czuje coś dobrego
X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego

Admiration (X admire Y)
X felt something because X thought something
sometimes a person thinks about someone else:
“I know something about this person
this person can do something I can’t do
I would like be like this person
when this person thinks is, this person feels something bad
X felt something like this
because X thought something like this

Dédain (X dédaigne Y)
X czuł coś bo X myślał coś
Czasem ktoś myśli :
« myślę coś dobrego o mnie
ta rzecz nie jest jak inne rzeczy o których chcę myśleć coś dobrego teraz
z tego powodu nie chcę myśleć o tej rzeczy
robię coś z moim ciałem bo chcę żeby ludzie wiedzieli : nie myślę czegoś dobrego o tej rzeczy »

kiedy ta osoba myśli to ta osoba czuje coś
X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego
(ludzie powiedzieliby, że to źle czuć takie rzeczy)

Dédain (X dédaigne Y)
X felt something because X thought something
Sometimes a person thinks:
"I think something good about myself
this thing is not like things about which I want think something good now
because of it I don't want think about this thing
I do something with my body because I want people know this: I don't think something good about this thing
when this person thinks it, this person feels something
X felt something like this
because X thought something like this
(people would say this is bad to think things like this)

Condescendance (X est condescendant avec Y)
Czasem ktoś myśli coś takiego :
"jestem kimś bardzo dobrym
ta osoba nie jest jak ja
chcę zrobić coś dla tej osoby
bo chcę to: z tego powodu ta osoba czuje coś dobrego
z tego powodu będę czuć coś dobrego wobec mnie"
X zrobił coś takiego
bo X myślał coś takiego

Condescendance (X est condescendant avec Y)
Sometimes a person think something like this :
"I am a very good person
this person isn't like me
I want do something for this person
because I want this: because of it this person feels something good
because of it I will feel something good towards me"
X did something like this
because X thought something like this

NIENAWIŚĆ (X nienawidzi Y)
X czuł coś takiego bo X myślał coś
Czasem ktoś myśli o kimś innym :
"wiem coś złego o tej osobie
z tego powodu myślę że ta osoba jest zła
kiedy myślę o tej osobie
czuję coś złego
chcę zrobić coś bardzo złego tej osobie
chcę żeby coś bardzo złego stało się tej osobie"
kiedy ta osoba myśli to, ta osoba czuje coś złego
kiedy ta osoba czuje to, coś dzieje się w ciele tej osoby
X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego
(ludzie powiedzieliby, że to źle czuć takie rzeczy)

NIENAWIŚĆ (X nienawidzi Y)
X felt something because X thought something
Sometimes a person thinks about someone else:
"I know something bad about this person
because of it I think this person is bad
when I think about this person
I think something bad
I want to do something very bad to this person
I want something very bad happen to this person"
when this person think this, this person feels something bad
when this person feels it, something happen in the body of this person
X felt something like this
because X thought something like this
(people would say this is bad to think things like this)

NIECHĘĆ (X czuje niechęć do Y)
X czuł coś bo X myślał coś
Czasem ktoś myśli o kimś:
"wiem coś o tej osobie
z tego powodu czuję coś złego wobec tej osoby
z tego powodu nie chcę, żeby ta osoba była blisko mnie"
kiedy ta osoba myśli to ta osoba czuje coś złego
X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego

NIECHĘĆ (X czuje niechęć do Y)
X felt something because X thought something
Sometimes a person thinks about someone:
"I know something about this person
because of it I feel something bad toward this person
because of it I don't want this person be near me"
when this person thinks it this person feels something bad
X felt something like this
because X thought something like this

lubić (X lubi Y)
X czuł coś bo X myślał coś
Czasem ktoś myśli o kimś innym:
"znam tę osobę
myślę coś dobrego o tej osobie
kiedy myślę o tej osobie
czuję coś dobrego"
kiedy ta osoba myśli to, ta osoba czuje coś dobrego
X czul coś takiego
bo X myślał coś takiego

lubić (X lubi Y)
X felt something because X thought something
Sometimes a person thinks about someone else:
"I know this person
I think something good about this person
when I think about this person
I feel something good"
When this person thinks it this person feels something good
X felt something like this

because X thought something like this

ZAWIŚĆ (X est zawistny envers Y)
X czuł coś bo X myślał coś
Czasem ktoś myśli o kimś innym :
"coś dobrego (Z) zdarzyło się tej osobie (Y)
myślę że to jest źle
chcę to : coś złego zdarza się tej osobie
(chcę żeby ta osoba nie miała Z)"
kiedy ta osoba myśli to ta osoba czuje coś złego
X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego
(ludzie powiedzieliby, że to źle czuć takie rzeczy)

ZAWIŚĆ (X est zawistny envers Y)
X felt something because X thought something
Sometimes a person thinks about someone else:
"something good (Z) happened to this person (Y)
I think this is bad
I want this: something bad happen to this person
(I want this person has no more Z)
when this person thinks it this person feels something bad
X felt something like this
because X thought something like this
(people would say this is bad to think things like this)

ZAZDROŚĆ (X zazdrości Y)
X czuł coś bo X myślał coś
Czasem ktoś myśli o kimś innym :
"coś dobrego zdarzyło się tej osobie
to samo nie zdarzyło się mi
myślę że to źle
chcę żeby coś takiego zdarzyło się mi"
z tego powodu ta osoba czuje coś złego
X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego

ZAZDROŚĆ (X zazdrości Y)
X felt something because X thought something
Sometimes a person thinks about someone else
"something good happened to this person
the same didn't happened to me
I think this is bad
I want the same thing happen to me"
because of it this person feels something bad
X felt something like this
because X thought something like this

POGARDA (X pogarda Y)
X czuł coś bo X myślał coś
Czasem ktoś myśli coś takiego :
"wiem coś złego o tej osobie
nie jestem jak ta osoba
nie chcę myśleć o tej osobie jak myślę o innych osobach

chcę robić coś z moim ciałem bo chcę żeby ta osoba wiedział to : myślę coś złego o tej osobie”

kiedy ta osoba myśli to, ta osoba czuje coś złego

X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego
(ludzie powiedzieliby, że to źle czuć takie rzeczy)

POGARDA (X pogarda Y)
X felt something because X thought something

Sometimes a person thinks something like this:

“I know something bad about this person
I’m not like this person
I don’t want think about this person like about other people
I want do something with my body because I want this person knows this: I think something bad about this person”

when this person thinks this this person feels something bad

X felt something like this
because X thought something like this
(people would say this is bad to think things like this)

LEKCEWAŻENIE (X lekceważy Y)
X myślał coś takiego :

“ta osoba / ta rzecz (Y) nie jest jak inne osoby / inne rzeczy
o których nie mogę nie myśleć kiedy coś robię
z tego powodu nie myślę o tej osobie
z tego powodu robię coś z moim ciałem bo chcę żeby Y wiedział to”

LEKCEWAŻENIE (X lekceważy Y)

X thought something like this :

“this person / this thing (Y) isn’t like other people / other things
about whom / which I can’t not think when I do something
because of it I don’t thin about this person
because of it I do something with my body because I want Y knows this”

PODZIW (X podziwia Y)
X czuł coś bo X myślał coś

Czasem ktoś myśli coś takiego o kimś innym :

“wiem coś o tej osobie
ta osoba nie jest jak inne osoby
chciałbym być jak ta osoba”

Kiedy ta osoba myśli to ta osoba czuje coś dobrego

X czuł coś takiego
bo X myślał coś takiego

PODZIW (X podziwia Y)
X felt something because X thought something

Sometimes a person thinks somethink like this about someone else:

“I know something about this person
this person isn’t like other people
I would like be like this person”

When this person thinks this this person feels something good

X felt something like this
because X thought something like this

Sémantique des sentiments « quand je pense à toi, je ressens quelque chose de mauvais », en français et en polonais

Le champ des sentiments qui renvoient à un mauvais ressenti envers les autres est bien développé, aussi bien en français qu'en polonais, mais les champs sémantiques équivalents se trouvent structurés différemment. Inscrite dans le courant d'étude de l'image linguistique du monde et plus particulièrement dans les analyses d'Anna Wierzbicka, la thèse a pour objectif de décrire sémantiquement différents sentiments comme la haine, le mépris, le dédain, etc., en français et en polonais.

Pour commencer, la thèse interroge divers classements des concepts du domaine affectif ainsi que les noms et verbes génériques du domaine, dans le but de dégager une catégorisation naturelle et dynamique. Ensuite vient une étude des prédicats affectifs selon le paramètre d'agentivité qui apparaît comme fondamental dans la structuration du domaine affectif. Le paramètre « agentivité », dans l'acception particulière que lui donne David Dowty, confirme les conclusions sur l'organisation du domaine affectif, à savoir que les expressions des affects peuvent être considérées aussi bien comme des prédicats agentifs (ce sont alors des sentiments) que comme des prédicats non-agentifs (ce sont des émotions). Enfin, les affects particuliers choisis, sont repris dans deux chapitres parallèles qui traitent successivement des expressions de sentiments français puis des expressions polonaises. Les affects, étant des concepts complexes, sont analysés d'une part par rapport à leur structure actancielle et d'autre part, selon leurs composantes (cognitive, affective et physique). A l'issue de ces analyses dans chaque langue, les résultats sont comparés et on propose un modèle de description unifiée du domaine affectif. La thèse s'achève avec une interrogation portant sur la nature des procès affectifs.

Semantyka uczuć « kiedy myślę o tobie, czuję coś złego » w językach francuskim i polskim

Pole semantyczne uczuć odsyłających do « czucia czegoś złego » w stosunku do innych osób jest dobrze rozwinięte tak w języku francuskim, jak i w języku polskim, ale pola odpowiadające sobie w tych językach mają inną strukturę. Wpisując się w kierunek badań językowego obrazu świata i inspirując się szczególniej analizami Anny Wierzbickiej, praca ta ma na celu semantyczne opisanie uczuć takich jak: nienawiść, zawiść, pogarda itp., w języku francuskim i w języku polskim.

Na początku praca analizuje różne istniejące klasyfikacje konceptów domeny afektywnej, a także rzeczowniki i czasowniki generyczne tej domeny, w celu uwydatnienia kategoryzacji naturalnej i dynamicznej. Następnie wyrażenia uczuć są analizowane według parametru agentywnosci, który wydaje się być fundamentalny w strukturowaniu domeny afektywnej. Parametr « agentywność », w znaczeniu jakie nadaje mu David Dowty, potwierdza wnioski o organizacji domeny afektywnej : wyrażenia afektów mogą być uznawane zarówno za predykaty agentywne (wtedy są to uczucia), jak i predykaty nieagentywne (wtedy są to emocje). Następnie wybrane afekty są analizowane w dwóch równoległych rozdziałach, które zajmują się sukcesywnie wyrażeniami uczuć w języku francuskim i polskim. Afekty, będąc konceptami złożonymi, są analizowane w stosunku do ich struktury predykatywnej i według ich składników (kognitywnego, afektywnego i fizycznego). Rezultaty analiz w obu językach są porównane i zaproponowany jest integrujący model opisu predykatów afektywnych. Dysertacja kończy się rozważaniami na temat natury aspektualnej procesów afektywnych.

Semantics of emotions 'when I think about you, I feel something bad' in French and Polish

The semantic field of the emotions which refers to bad feelings towards the others is well developed, both in French and in Polish, but the equivalent semantic fields are structured differently. Situated in the research line about the linguistic picture of the world, and inspired more particularly by Anna Wierzbicka's works, the thesis aims to semantically describe feelings like hatred, contempt, despite, etc., in French and Polish.

First, the thesis questions various classifications of the concepts of the emotional domain as well as the generic names and verbs of this domain, with an aim of releasing a natural and dynamic categorization. This is followed by a study of the emotional predicates according to the parameter of agentivity which appears to be fundamental in the structuring of the emotional domain. The parameter "agentivity", in the particular meaning that David Dowty gives to it, confirms the conclusions on the organization of the emotional field, namely that the expressions of the affects can be considered as agentive predicates (they are then *feelings*) as well as non-agentive predicates (they are then *emotions*). Finally the particular affects chosen are analyzed in two parallel chapters which treat successively French and Polish affective expressions. The affects, being complex concepts, are analyzed on the one hand respect to their predicative structure and on the other hand, according to their components (cognitive, emotional and physical). Results of these analyses are then compared and an unified model of description of affective concepts is proposed. The thesis ends with the interrogation about the aspectual nature of affective concepts.